00037881

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 04 February, 2016

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

TOME PREMIER.

PAYS ÉTRANGERS.

Chez les correspondans ci-après :

A Aix-la-Chapelle.	chez	Laruelle, Meyer et Franck.
Amsterdam.	—	Dufour.
Berlin.	—	Voss.
Berne.	—	Bourg-Dorffer.
Breslau.	—	Korn.
Bruxelles.	—	Tarlier.
Dublin.	—	Milliken, Graston-Street.
Edimbourg.	—	Archibald Constable et compe.
Francfort-sur-le-Mein.	—	Jugel, Brœnner.
Genève.	—	Paschoud.
Hambourg.	—	Hemnich-Perthés et Besser.
Leipsick.	—	Ernest Klein, Bossange frères.
Londres.	—	Bossange, Barthés, et Lowell.
Manheim.	—	Fontaine.
Mayence.	—	Roux.
Milan.	—	Giégler.
Moscou.	—	Riss.
Orléans (la Nouvelle-).	—	Levy et compe.
Pétersbourg (Saint-).	—	Graff.
Stuttgard.	—	Cotta.
Turin.	—	Botta.
Varsovie.	—	Glusckberg.
Vienne (Autriche).	—	Artaria et compe.

FRANCE.

Agen, Noubel. — *Alençon*, Bonvoux. — *Bayonne*, Gosse. — *Bordeaux*, Lawalle et Neveu. — *Calais*, Leleux. — *Dijon*, Lagier. — *Le Havre*, Chapelle. — *Lyon*, Bohaire. — *Marseille*, Camoin frères. — *Montpellier*, Gabon et compe. — *Nantes*, Busseuil. — *Orléans*, Perdoux. — *Rennes*, Duchesne. — *Rouen*, Frère (Renault, veuve). — *Strasbourg*, Treuttel et Würtz, Le[illegible]ault.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE,

CONTENANT LE PRÉCIS

DES ÉVÉNEMENS DE CETTE ANNÉE,

Pour servir à l'Histoire

DE L'EMPEREUR Nnapoléon;

PAR LE BARON FAIN,

SON SECRÉTAIRE-ARCHIVISTE A CETTE ÉPOQUE.

La Russie était la dernière ressource de l'Angleterre : il s'agissait de ramener Alexandre au système continental ; la cause était européenne et toute l'Europe marchait devant moi !

(Napoléon à Sainte-Hélène. *Mémorial* de M. Las-Cazes, t. III, p. 122.)

Tome Premier.

PARIS.

DELAUNAY, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

PALAIS-ROYAL.

1827.

Fr
944.05
Fai/Man
37881

PRÉFACE.

« Il y a des gens, dit Pascal, qui voudraient » qu'un auteur ne parlât jamais des choses » dont les autres ont parlé. Autrement, on » l'accuse de ne rien dire de nouveau..... Mais » si les matières qu'il traite ne sont pas nou- » velles, *la disposition en est nouvelle....* ; j'ai- » merais autant qu'on l'accusât de se servir » des mots anciens : comme si les mêmes pen- » sées ne formaient pas un autre corps de » discours par une disposition différente, » aussi-bien que les mêmes mots forment » d'autres pensées par les différentes disposi- » tions. »

J'avoue que j'ai long-temps hésité à publier le *Manuscrit de mil huit cent douze*. Un seul trait y dessine la vérité historique dans son principal contour, et l'effet peut en être bien faible à côté des couleurs fortes et du vernis

brillant déjà répandu sur les tableaux qui ont été détachés du sujet.

Cependant le grand nombre d'ouvrages qui ont paru, est précisément ce qui me décide à publier le mien.

Au milieu de tant de versions diverses, plus d'un lecteur est demeuré incertain. Fatigué de cette foule de détails et des aperçus contradictoires qui résultent de tant de positions et d'intérêts secondaires, on a besoin d'en revenir aux circonstances essentielles; et, pour les reconnaître plus sûrement, c'est auprès de Napoléon qu'on désire se placer.... Ce point de vue est le nôtre.

L'histoire contemporaine a plusieurs faces; mais un seul côté de la pyramide regarde l'avenir. Les lieutenans d'Alexandre le Macédonien n'ont commencé à faire article à part qu'après sa mort; les lieutenans de César ne sont connus que des érudits, et ceux de Charlemagne ne figurent plus que dans les romans de la Table-Ronde.... Ici, comme dans toutes les grandes expéditions, c'est sur le chef de l'entreprise que les regards resteront fixés.

C'est donc envers lui surtout qu'il faut être juste.

Après un désastre tel que la retraite de Moscou, combien le blâme était facile! Ardeur de conquête, ambition démesurée, orgueil, imprudence, aveuglement, folie, affaissement même, tous ces reproches venaient sous la plume des censeurs, et aucun n'a été épargné. Tant il est vrai, comme dit madame de Staël, « que la plupart des hommes sont » au service de l'événement; ils n'ont pas la » force de penser plus haut qu'un fait : on » dirait qu'ils éprouvent un certain besoin de » donner raison au sort, quel qu'il soit, » comme si c'était une manière de vivre en » paix avec lui. »

Sans doute, les traces des grandes invasions sont hideuses, et, sous ce point de vue, la philosophie de l'histoire n'a que trop sujet d'envisager avec horreur les jeux sanglans des rois et des peuples! Mais d'un tort commun à toutes les guerres par la nature des choses, est-il juste d'en faire un tort particulier à telle époque et à tels hommes? Se tenir con-

stamment au milieu des arrière-gardes, n'est-ce pas se placer, comme le requin, dans le sillage du vaisseau, pour faire son profit de tout ce qui tombe?

Je n'aurai pas de pareils reproches à craindre. Loin d'enchérir sur l'événement, je me suis attaché plutôt à faire ressortir les combinaisons qui devaient amener un résultat contraire, et je crois avoir conservé la fidélité du récit en le traçant au jour le jour, sans me laisser préoccuper de tout ce qui est survenu dans les années suivantes : les événemens de 1813 et de 1814 [1] ont leur volume à part.

---

[1] *Manuscrit* de 1813, 2 vol. in-8°. ;
——— de 1814, 1 vol. in-8°. ;
Chez les mêmes libraires.

TABLE DES CARTES

DRESSÉES POUR L'INTELLIGENCE

DU MANUSCRIT DE MIL HUIT CENT DOUZE.

N°. Ier. Les environs de Wilna, tome I, page 220.

N°. 2. Le pays entre Wilna, Witepsk et Smolensk, tome I, page 326.

N°. 3. Smolensk et ses environs, tome I, page 408.

N°. 4. Champ de bataille de la Moskowa, tome II, page 1.

N°. 5. Environs de Moscou, tome II, page 56.

N°. 6. Passage de la Bérézina, tome II, page 357.

N°. 7. Carte générale de la marche sur Moscou et du retour, tome II, page dernière.

Nota. Ces cartes sont l'ouvrage de M. le capitaine Lameau, ingénieur-géographe, qui était attaché en cette qualité au cabinet de Napoléon, pendant les campagnes de 1812, de 1813 et de 1814.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages.

PRÉFACE. . . . . j

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier. Paris au mois de janvier 1812. 1
CHAP. II. Pétersbourg au mois de février 1812. . . 10
CHAP. III. La Prusse est admise dans l'alliance de Napoléon. 15
CHAP. IV. Mission du colonel Czernicheff. — Propositions d'arrangement. 22
CHAP. V. Alliance avec l'Autriche. — Négociations avec la Turquie. 28
CHAP. VI. Des deux côtés on poursuit vivement les préparatifs de guerre. 36
CHAP. VII. Suites des dispositions de Napoléon. — Question de la Pologne. 45
CHAP. VIII. Tentative de Napoléon auprès de l'Angleterre. 52
CHAP. IX. Réponse des Russes apportée par le baron de Serdobin. — Note de M. de Kourakin. — Mission de M. de Narbonne. — Départ de Napoléon. 56
CHAP. X. Séjour à Dresde. 64
CHAP. XI. Fin du séjour à Dresde et du mois de mai. 70

Pages.
CHAP. XII. L'empereur se met à la tête de son armée, et la conduit sur le Niémen. 80
Supplément à la première partie. (*Pièces historiques.*) 97

DEUXIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. Passage du Niémen. 163
CHAP. II. Occupation de Kowno. — Entrée à Wilna. 169
CHAP. III. Séjour à Wilna, première partie. — Organisation de la Lithuanie. — Confédération de la Pologne. — Arrivée de l'aide-de-camp Balachoff. 181
CHAP. IV. Suite du séjour à Wilna. — Opérations militaires qui se poursuivent entre le Haut-Niémen et la Dwina. 192
CHAP. V. Suite du séjour à Wilna. 199
CHAP. VI. Marches de Bagration. 208
CHAP. VII. Fin du séjour à Wilna. 214
Supplément à la deuxième partie. (*Pièces historiques.*) 223

TROISIEME PARTIE.

CHAP. Ier. L'empereur s'arrête à Gloubokoë. 263
CHAP. II. L'empereur arrive sur la Dwina à Bechenkovitchi. — Combats d'Ostrowno. 272
CHAP. III. Napoléon à Witepsk, 28 juillet. — Opérations secondaires du prince de Schwartzenberg, du duc de Reggio et du duc de Tarente. 288
CHAP. IV. Suite du séjour à Witepsk. 303
CHAP. V. Fin du séjour à Witepsk. 309
Supplément à la troisième partie. (*Pièces historiques.*) 327

QUATRIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. Marche sur Smolensk et prise de cette ville. 353

Pages.
CHAP. II. Suite de la prise de Smolensk. — Combat de Valoutina. 374
CHAP. III. Napoléon à Smolensk. 395
CHAP. IV. L'armée pénètre dans l'ancienne Russie : ira-t-elle jusqu'à Moscou ?. 405
Supplément à la quatrième partie. (*Pièces historiques.*) 411

CINQUIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. Dorogobouge. 421
CHAP. II. Viazma. 430
CHAP. III. Ghjath. 441

(La suite de la cinquième partie au volume second.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

PREMIÈRE PARTIE.

RUPTURE ENTRE LA RUSSIE ET LA FRANCE; L'EUROPE SE DÉCLARE EN FAVEUR DE NAPOLÉON.

On remarque qu'avant la bataille d'Actium, il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'Antoine.

(VOLTAIRE.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

PARIS AU MOIS DE JANVIER 1812.

Depuis plusieurs années, et surtout depuis l'entrevue d'Erfurth, les peuples européens se sont accoutumés à considérer, comme indissoluble, l'amitié des empereurs de France et de Russie. On s'est reposé avec joie dans cette idée, et la confiance qu'elle a généralement inspirée dure encore. En vain quelques signes de refroidissement ont été remarqués; en vain des bruits sinistres se répandent; en vain des lettres de Prusse et de Pologne assurent que depuis l'année

dernière les Russes sont sous les armes, qu'ils bordent la frontière du grand-duché de Varsovie, et que, dans leur attitude hostile, ils semblent épier l'occasion de se jeter de nouveau à travers l'Europe [1]; on se refuse à croire qu'une rupture soit possible. Le caractère de l'empereur Alexandre, sa loyauté, l'éclat qu'il a donné lui-même à ses sentimens pour Napoléon, repoussent toute crainte sérieuse à cet égard, et chacun se rassure en se rappelant l'intimité d'Erfurth, la scène au théâtre, en présence d'un parterre de rois, et l'allusion dont il a été tant parlé :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux [2].

---

[1] En 1811, et même dès la fin de 1810, l'empereur Alexandre s'était occupé de rassembler la majeure partie de ses forces sur la frontière occidentale de son empire. M. de Butturlin, dont l'aveu constate ce fait, ajoute : « Une division qui, depuis la dernière guerre avec la » Suède, était demeurée dans l'ancienne Finlande, reçut » ordre de marcher sur la Haute-Dwina, et l'armée du » Danube, qui, à la fin de 1810, se trouvait forte de » neuf divisions, ne fut plus composée que de quatre. Les » cinq autres furent portées sur le Haut-Dniester. » (Voir l'ouvrage de M. de Butturlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, sur la campagne de 1812, pag. 56 et 57, tom. 1er.)

[2] On sait qu'à ce passage d'*OEdipe*, Alexandre, cédant

Si quelques sujets de mécontentement se sont élevés entre les deux cabinets, on les considère comme de légers nuages que l'intimité des deux souverains parviendra sans doute à dissiper.

Napoléon lui-même partage cette confiance. L'année qui commence ne le trouve appliqué sérieusement qu'aux soins de la guerre qu'il poursuit contre le gouvernement anglais. Le système continental est sa pensée dominante. Il en est plus occupé que jamais, trop occupé peut-être! Mais comment ne pas se laisser séduire par des espérances qui sont si près de se réaliser? Déjà des cris de détresse échappent à l'ennemi. Napoléon les entend : ce sont les gémissemens des manufacturiers anglais. Les coups qu'il a préparés avec tant de combinaisons et de patience à travers tant de difficultés et de résistances partielles, commencent donc à porter! Ses regards ne peuvent se détacher de l'Angleterre, tant le spectacle qu'elle lui présente le captive et l'encourage! Dans les campagnes, des ouvriers affamés se mutinant, formant des bandes sous le nom de *Luddistes*, et répandant au loin le désordre et l'effroi ; à Londres, la barre des communes envahie par une foule de

---

à l'inspiration de ses vrais sentimens, s'est jeté dans les bras de Napoléon.

pétitionnaires qui réclament à grands cris la révocation des ordres du conseil;... de tous côtés le mécontentement le plus actif, et même le désespoir assiégeant le ministère!... Encore quelques efforts, et le blocus aura dompté l'orgueil britannique [1].

---

[1] Laissons parler M. Brougham à la chambre des communes :

« Il est impossible de délibérer sur les ordres du conseil, dit cet orateur, sans faire mention de la misère dans laquelle gémissent les classes inférieures des manufacturiers. Le Warwickshire, le Yorkshire, le Lancashire vous crient d'une voix unanime de rendre à leur industrie les moyens de soutenir leur existence..... Pour détourner les calamités actuelles, tantôt le peuple des manufactures vous demande l'abolition du monopole de la Compagnie des Indes, tantôt il supplie le parlement de mettre une fin prompte et honorable à la guerre. Ce qui vous prouve combien la misère est générale en Angleterre.... Sans entrer dans un plus long détail, je ne crains pas d'être contredit, si je déclare, d'après ce triste tableau, que les manufactures sont actuellement réduites dans un état dont il n'y a point d'exemple..... On a entendu plus de cent témoins qui ont été choisis dans les principaux districts de manufacture; on ne pouvait contenir ceux qui se portaient par centaines à la barre. Birmingham et les districts adjacens offrent aujourd'hui le tableau de l'indigence et de la famine, et il faudrait avoir le cœur bien endurci pour contempler cette scène sans frissonner. Plusieurs

dernier entrepôt reste à fermer au commerce anglais sur la côte allemande, ce sont les ports de la Poméranie suédoise. La Suède est notre alliée ; elle a déclaré la guerre à l'Angleterre ; mais cette double garantie n'est que fictive, et la réalité est entièrement l'opposé des apparences. Dissimulation étrange ! La guerre sert à protéger des relations commerciales très-actives avec les Anglais, tandis que l'alliance sert à couvrir une guerre sourde qui existe de fait contre le système de la France [1]. Cet état

» maisons éminentes ont été forcées, pour prévenir leur » ruine entière, de renvoyer la moitié de leurs ouvriers. » Que deviendront ces hommes ? Quel doit être l'état » d'un pays inondé d'ouvriers sans ouvrage ? Les faits » sont sous les yeux du parlement. Si l'on ne révoque » pas les ordres du conseil, on déchaîne contre le pays » ces hommes, je ne dirai pas mécontens, mutins, séditieux, mais affamés, et affamés au point qu'il faut leur » donner du pain, ou les voir périr. Le Warwickshire, le » Yorkshire, Sheffield, sont dans le même état que Birmingham, etc., etc. » L'orateur demande dans ses conclusions la révocation des ordres du conseil..... Lord Castlereagh déclare dans sa réponse, que personne ne peut sentir plus profondément que lui la détresse où se trouvent les manufactures anglaises.

[1] Malgré le traité de Paris, qui avait terminé les différens de la Suède avec la France, et rendu la Poméranie à la Suède, le commerce des Suédois avec l'Angleterre continua..... La configuration des côtes scandinaves

de choses ne saurait durer plus long-temps. Le système continental est absolu de sa nature. Les mesures qui restent à prendre sont commandées par celles qu'on a déjà prises. C'est ainsi que la clôture des bouches de l'Elbe exigeait l'occupation du pays d'Oldenbourg. Maintenant ce n'est pas assez d'avoir fermé la côte d'Oldenbourg, si Stralsund reste accessible à la contrebande anglaise. Napoléon ne peut hésiter à cet égard, et cependant ce n'est pas sans un vif sentiment de regret qu'il se voit forcé de prendre ce parti contre la Suède, la plus ancienne amie de la France, qui ne s'éloigne en ce moment de notre système, que parce qu'elle est trahie dans sa politique naturelle par le prince qui devait le plus en respecter les liens. L'occupation de la Poméranie a lieu dans les premiers jours de janvier.

Non-seulement l'empereur travaille à resserrer de plus en plus la pression sous laquelle le blocus tient le commerce anglais, mais le développement qu'une industrie nouvelle donne aux manufactures du continent, lui semble un

---

était très-favorable à la contrebande, et, malgré la déclaration de guerre, l'Angleterre traitait amicalement les navires suédois. (Le colonel Butturlin, aide-de-camp de l'empereur de Russie, pag. 67 et 68, tom. 1er.)

autre moyen de guerre non moins puissant à diriger contre l'ennemi. Les entreprises qui ont pour objet de suppléer à la privation forcée des denrées coloniales reçoivent de sa part les encouragemens les plus assidus. En découvrant le sucre et l'indigo dans les productions de notre sol, il a, pour ainsi dire, découvert une seconde fois l'Amérique; aussi s'empresse-t-il de publier ce merveilleux succès. Il ne cesse d'exciter le commerce européen à prendre un essor plus hardi; il lui montre dans nos grandes foires d'Europe, et sur nos principaux marchés, les comptoirs vides que les marchands anglais ont abandonnés. Ce sont autant de positions de guerre évacuées par l'ennemi. Il presse les nôtres de les occuper, d'en recueillir les avantages et de s'y maintenir. Enfin, pour donner plus de force et d'unité à la double action qui repousse le commerce anglais et favorise celui de la France, un ministère du commerce est créé. Le comte Colin de Sussy en reçoit le portefeuille, et réunit sous sa direction les douanes et les manufactures.

Par suite de ce nouveau système, les ateliers du commerce deviennent autant d'arsenaux auxiliaires. Napoléon, dans ses promenades de janvier et de février, les visite avec soin, les examine d'un œil pénétrant, interroge tout le monde; il s'intéresse à tous les détails, se fait

rendre compte de tous les obstacles, applaudit à tous les succès, donne aux ouvriers des gratifications, aux chefs la croix de la légion [1]; et sur ses pas, l'ombre du grand Colbert sourit pour la première fois aux combinaisons de la guerre.

Nos meilleurs professeurs se chargent de diriger l'application des nouvelles méthodes. Une école expérimentale s'ouvre dans la plaine de Saint-Denis pour la fabrication du sucre. Les journaux négligent les matières politiques pour répandre au loin les instructions que la science offre à l'industrie. Comme en Égypte, les savans sont encore une fois devenus les lieutenans de Napoléon.

Ce n'est plus qu'à l'extrémité de la péninsule espagnole que la guerre contre l'Angleterre se poursuit par la voie des armes. Toutes les forces militaires de la nation britannique y sont comme entassées. Il entre dans les projets de Napoléon de les y retenir; dans cette expédition lointaine, dispendieuse et meurtrière, qui se prolonge sous les ordres de Wellington, il voit un dernier moyen de mettre le comble à l'épuisement de nos ennemis [2].

---

[1] Entre autres, M. Benjamin Delessert est décoré, le 2 janvier, dans sa manufacture à Passy.

[2] La population de l'Angleterre ne peut suffire à la

Le roi Joseph compte déjà deux ans de règne, et les plus grandes familles se sont ralliées autour de son trône. Dans le midi, la capitale du royaume de Valence vient de remettre aux mains du maréchal Suchet ses clefs, ses magasins, et l'armée tout entière qui la défendait. Dans le nord, le général Bonnet s'est rendu maître des Asturies. La résistance des cortès n'a plus pour refuge que la pointe de Cadix.

L'Angleterre devrait être découragée; mais elle entrevoit une ressource, et c'est la Russie qui la lui présente.

---

fois à l'occupation de l'Inde, à celle de l'Amérique, à ses établissemens dans la Méditerranée, à la défense de l'Irlande et de ses propres côtes, aux garnisons et aux équipages de ses immenses flottes, et en même temps à la guerre opiniâtre et long-temps soutenue qu'elle a engagée contre nous dans la Péninsule. Bien des chances sont pour nous, et l'Angleterre s'est placée entre la nécessité de céder, ou la ruine complète de sa population. (Voir l'Exposé de la situation de l'empire du 1^er^. juillet 1811.)

CHAPITRE II.

PÉTERSBOURG, AU MOIS DE FÉVRIER 1812.

Par suite du blocus continental, les riches propriétaires de la Russie ne vendent plus ni leur chanvre, ni leurs bois, ni leur goudron; il redemandent à grands cris des acheteurs. Le besoin que les seigneurs russes ont des marchands anglais a toujours contrarié le cabinet de Saint-Pétersbourg, quand il a voulu séparer sa politique de celle de l'Angleterre, et souvent même l'a maîtrisé. Trop de résistance a coûté cher à l'empereur Paul..... Ce qui se passe en ce moment à Pétersbourg est un nouvel exemple de l'influence que peuvent avoir des intérêts si exigeans et des souvenirs si graves!

Les ministres anglais n'ont jamais désespéré de ce retour. Dès 1807, en recevant la déclaration de guerre de la Russie, ils ont poussé la prévoyance jusqu'à poser dans leur réponse les bases de ce raccommodement inévitable. « Lorsque » l'occasion de rétablir la paix entre la Grande-

» Prusse et la Russie se présentera, ont-ils dit, » sa majesté britanique la saisira avec ardeur. » Les arrangemens d'une telle négociation ne » seront ni difficiles ni compliqués. Sa majesté, » n'ayant rien à concéder, n'aura rien non plus » à demander [1]. »

L'Angleterre est à la veille de recueillir le fruit de cette politique; les marchands russes et anglais ont commencé à s'entendre. L'état de paix est rétabli par le fait, et déjà le commerce britannique a recouvré d'importans avantages. « Les » routes du Nord sont couvertes de voitures » chargées de denrées coloniales et de marchan- » dises anglaises qui pénètrent dans l'intérieur » de la Russie [2].

Cependant le cabinet de Saint-Pétersbourg croit devoir conserver quelques ménagemens, et c'est le pavillon américain qui sert à couvrir les

---

[1] Déclaration de l'Angleterre, du 18 décembre 1807.

[2] Rapport de M. le baron de Kniesbeck à S. M. le roi de Prusse.

Dans cette circonstance, a dit un ministre anglais dont le témoignage est irrécusable, la Russie a rendu aux Anglais un marché de trente-six millions d'acheteurs; elle a relevé le prix de nos productions coloniales, et reporté l'activité dans nos manufactures. C'est un service signalé dont nous devons être à jamais reconnaissans (Lord Liverpool, Discours du 18 décembre 1812.)

cargaisons anglaises. « Je n'ai contracté, dit » l'empereur Alexandre, aucune obligation qui » doive empêcher le commerce de mes états » avec les neutres. Le commerce russe était » gêné, il souffrait, il avait des droits à faire » valoir auprès de moi, et le premier, c'était » l'*existence*. Après tant de sacrifices, vouloir » le priver de ce reste d'affaires avec les neutres, » c'était chose impossible [1]. » Ce prince ajoutait que ses intentions n'en étaient pas moins pacifiques à l'égard de la France et de ses alliés; il en citait pour preuve le peu d'importance qu'il avait donné à l'affaire d'Oldenbourg, et le silence gardé sur l'occupation de Hambourg et de Lubeck. « Enfin, disait-il, une considéra- » tion majeure ne m'échappe pas, et quoiqu'on » évite de m'en parler, je ne veux pas en faire » un mystère. Je sais bien que je ne suis pas » aussi grand capitaine que l'empereur Napo- » léon, et que je n'ai aucun général à lui op- » poser. Je le sais, et cela seul devrait convaincre » du désir que j'ai de conserver la paix [2]. »

Le Nord était dans cet état douteux, lorsque la nouvelle de l'occupation de la Poméranie survient à Pétersbourg. Ce mouvement des troupes

---

[1] Rapport déjà cité de M. de Kniesbeck.

[2] *Ibidem.*

française envenime la querelle aux yeux de ceux qui hésitent encore, et fournit de nouveaux prétextes à ceux qui n'hésitent plus.

Le prince de Suède se plaint comme s'il n'avait pas donné le premier de plus graves sujets de plaintes, et méconnu les devoirs de l'alliance; il s'indigne, affectant de prendre pour la menace d'un ennemi qui se déclare, ce qui n'est au fond que la violence d'un ami mécontent. Oubliant les intérêts des deux nations, il ne voit que sa personne, il s'imagine que Napoléon a voulu le pousser à bout, et, cédant à ce mouvement de l'amour-propre blessé, il fait un premier pas vers la Russie.... Démarche fatale, dont les conséquences termiront le reste de sa vie!

A Pétersbourg, on se refuse également à envisager sous son véritable jour la résolution que Napoléon vient d'approuver à l'égard de la Poméranie. Au lieu de reconnaître qu'elle est la suite de toutes les mesures déjà suivies contre le commerce anglais, et que l'empereur ne fait que persister dans son système; qu'il en est même d'autant plus occupé, que le succès lui en paraît plus sûr; on s'égare à force de finesses et d'aperçus déliés, et l'on s'obstine à chercher sa politique précisément où elle n'est pas; on méconnaît son caractère; on oublie que cette imagination si vive, que cette volonté si forte, qui

s'avance toujours droit devant elle, ne lui permettent pas de dissimuler la grande pensée qui le domine ; que depuis deux ans sa préoccupation contre l'Angleterre se reflète toute entière dans ses démarches, dans ses discours, dans ses lettres, et jusque dans ses journaux ; qu'en ce moment encore toutes les heures de la journée sont employées par lui à méditer, à dicter et à agir contre l'Angleterre ; qu'enfin toute sa politique est là, et qu'il n'est pas homme à donner ainsi tout son temps à une idée qui ne serait pas la sienne.

Quoi qu'il en soit, à Saint-Pétersbourg on ne voit ou l'on ne veut voir dans la marche de la division Friant sur la Poméranie, que l'arrivée d'une grande armée française sur l'Oder. M. de Nesselrode devait se rendre à Paris pour terminer les différens ; on déclare qu'au point où en sont les choses, une telle démarche serait contraire à la dignité de l'empereur Alexandre, et que M. de Nesselrode ne partira pas. Le comte Charles de Lowenhiem, aide-de-camp du prince de Suède, se montre à Saint-Pétersbourg, et bientôt le bruit se répand que des arrangemens préliminaires sont au moment d'être conclus entre la Suède et la Russie.

CHAPITRE III.

LA PRUSSE EST ADMISE DANS L'ALLIANCE DE NAPOLÉON.

(24 février 1812.)

Cependant une puissance amie emploie tous ses efforts à contre-balancer l'influence anglaise dans l'esprit de l'empereur Alexandre, et ce que Bernadotte aurait dû tenter, c'est le roi de Prusse qui l'entreprend.

Placée entre la France et la Russie, la Prusse suit avec inquiétude depuis plusieurs mois les progrès de leur mésintelligence, et le roi n'épargne aucune démarche personnelle pour prévenir une rupture dont son pays serait la première victime.

En effet, si cette rupture éclate, que deviendront les états prussiens ?

Le cabinet de Berlin n'a pas attendu que la guerre fût imminente pour examiner à loisir le parti qu'il doit prendre. Il n'a le choix qu'entre les deux extrêmes, il faut épouser la querelle d'Alexandre ou celle de Napoléon.

S'attacher au parti des Russes est plus conforme au penchant du roi. Mais, dans ce cas, toute défaite est mortelle. Or, la victoire est depuis si long-temps fixée sous les drapeaux de Napoléon que les politiques de Berlin ne se permettent plus de supposer qu'elle puisse les quitter jamais. L'alliance avec la Russie offre donc toutes les chances d'une ruine entière.

L'alliance avec la France au contraire ne comporte aucun danger et présente tout l'attrait de la cause *qui plaît aux dieux*. Il tarde aux Prussiens de n'être plus un peuple subjugué, et ce n'est que sous les auspices d'une victoire auxiliaire qu'ils peuvent s'élever au rôle d'amis du peuple dominateur.

Entre deux chances tellement inégales que dans l'une on risque de tout compromettre jusqu'à l'existence, et que dans l'autre on ne peut manquer d'arriver à une situation meilleure, comment le cabinet prussien pourrait-il hésiter? Il hésite cependant. Après avoir sollicité dès le mois de mars de l'année précédente une alliance étroite avec la France, il a ralenti ses démarches.

De son côté, Napoléon n'est pas moins indécis. Les liens qui unissent encore le cabinet de Berlin à celui de Saint-Pétersbourg ne sont un mystère pour personne. Si la guerre s'allume dans le Nord,

ne vaudrait-il pas mieux faire de la Prusse notre première proie que de la couvrir d'une alliance protectrice? Elle est à notre discrétion, nos troupes la cernent de toutes parts, et nous sommes maîtres de toutes ses forteresses. L'empereur n'a qu'un signe à faire pour qu'aussitôt cette puissance envahie, soit désarmée, dépecée, et transformée en divers états nouveaux mieux adaptés à la politique de la France.

Si Napoléon n'est qu'un conquérant, qu'un preneur de capitales, qu'un destructeur de dynasties royales, peut-il balancer? La prudence même semble lui commander de faire disparaître la maison régnante de Prusse, et de se nantir, dès le premier coup de canon, d'une indemnité assurée contre toutes les chances défavorables d'une expédition en Russie?

Certes, les griefs ne lui manquent pas pour traiter la Prusse à la rigueur. Depuis la paix de Tilsit, c'est une ennemie que la force seule contient; en 1809, tandis que nous étions aux prises, sur le Danube, avec les Autrichiens, et que la flottille anglaise, surprenant Flessingue, débarquait dans l'Escaut, n'a-t-on pas vu des régimens prussiens entiers, croyant l'instant propice, courir se ranger sous les drapeaux du partisan Schiller?

A cette époque, la cour de Berlin n'était-elle

pas en pourparlers avec la cour de Vienne? Au moment de la victoire de Wagram, n'était-il pas question, à Konigsberg, de se mettre à la tête de l'insurrection du Nord, dont le même Schiller et les bandes du prince de Hesse n'étaient que les avant-coureurs? De nombreuses révélations nous ont tout appris.

Après des griefs de cette importance, il est inutile de parler des millions que la Prusse doit, promet de payer, et ne paie pas. Cette dispute d'argent a pu donner lieu à de vives et fréquentes réclamations sous la plume du comte Daru; mais jamais de pareilles considérations ne déterminent une guerre, dans la pensée de Napoléon [1].

J'en ai dit plus qu'il ne faut pour faire entrevoir ce qui peut rendre la décision de l'empereur des Français fatale à la maison de Brandebourg;

---

[1] Traité du 8 septembre 1808, qui arrête la dette de la Prusse à 140 millions.

Traité du 5 novembre 1808, après les conférences d'Erfurth, qui fait remise de 20 millions.

La Prusse, voyant éclater la guerre de 1809, suspend ses paiemens, et demande du temps, qu'on lui a toujours accordé, mais en continuant de garder, comme garantie, les places de la Silésie.

La Prusse était obligée d'acquitter la totalité de sa dette avant le mois de mai 1810, et le 24 février 1812, elle n'en avait pas soldé la moitié.

il me reste à dire ce qui plaide en sa faveur; c'est la crainte de rendre inévitable une guerre qui est encore incertaine. L'expulsion du roi de Prusse ferait immanquablement éclater la rupture, et plutôt que de donner un tel signal, l'empereur aime mieux renoncer à des précautions extrêmes de leur nature.

Cependant la querelle est devenue trop grave pour qu'on puisse négliger plus long-temps le cabinet de Berlin. Le moment est venu de se l'assurer, au moins par des traités, et Napoléon ordonne au duc de Bassano de s'en expliquer avec M. de Krusemarck. Celui-ci a compris la question, et son cabinet, qui finit également par la comprendre, se met aussitôt en mesure d'accepter l'alliance [1]. Ce parti pris, les fatigues d'une longue incertitude ont cessé pour le roi. Il se sent soulagé d'un grand malaise. Le sacrifice de ses affections personnelles est fait. Le compte de ses nouveaux

[1] Lorsque la mésintelligence entre les empereurs de France et de Russie eut pris un caractère trop sérieux pour laisser croire à la durée de la paix..., il ne resta au roi de Prusse d'autre choix, pour conserver l'existence politique de sa monarchie, que de devenir l'allié de celui qui, comme ennemi, pouvait l'anéantir, et de sacrifier ses inclinations les plus chères et tous ses autres vœux à son devoir de souverain. (Manifeste prussien, Schoell, tom. II, pag. 291.)

intérêts politiques commence, et ses ministres ne se promettent pas moins que la Livonie et la Courlande pour prix des coups que les Prussiens vont porter aux Russes, si la guerre se déclare. Enfin, on ne pense plus à Berlin qu'à attacher irrévocablement la Prusse à la France. On dépêche à Paris le prince de Hartzfeld pour seconder les démarches du ministre plénipotentiaire, le général Krusemarck, et du conseiller d'état Bequelin. Ces envoyés ne cessent de répéter que le roi *n'est pas pour les demi-mesures ; que son plus grand désir est de s'unir à l'empereur de la manière la plus intime; qu'il veut anéantir ainsi tout l'espoir qu'un parti turbulent paraît placer dans une coalition du Nord;*..... et ces paroles, ces démarches, les ministres de Prusse sont autorisés *à ne rien épargner* pour leur donner l'appui de toutes les influences secondaires qu'ils pourront faire entrer dans leurs intérêts.

Napoléon n'ignore point cette partie secrète de leurs instructions. De la part de toute autre puissance, l'essai de pareils moyens aurait peut-être rompu la négociation. De la part de la Prusse, en ce moment de détresse, ils ne sont qu'une preuve de plus de l'empressement du roi. Toute la conduite de ce prince porte un tel caractère de bonne foi, que l'empereur en est

touché; il ne balance plus; il sauve encore une fois la Prusse en l'admettant dans son alliance.

Le traité est signé à Paris, entre M. de Bassano et M. de Krusemarck, le 24 février 1812 [1].

A Berlin, le roi en reçoit la nouvelle avec une vive satisfaction; il envoie le grand cordon de l'Aigle-Noir à M. de Hartzfeld; il offre ses décorations aux membres de la légation française. Enfin, dit M. de Saint-Marsan, *on ne pense plus qu'à agir avec confiance et loyauté, et la nation applaudit au plan adopté. Je n'entends pas parlà*, ajoute notre ambassadeur, *qu'en cas de revers, l'esprit d'opposition ne puisse faire des prosélytes; je me borne à croire que la Prusse sera aussi fidèle alliée que la Bavière et la Saxe* [2].

---

[1] Voir dans le Supplément des Pièces justificatives, les pièces relatives à cette négociation, et le texte des articles.

[2] Lettre du 18 avril; la voir aux Pièces justificatives.

CHAPITRE IV.

MISSION DU COLONEL CZERNICHEFF. — PROPOSITIONS D'ARRANGEMENT.

Un aide-de-camp de l'empereur Alexandre est en ce moment à Paris ; c'est le colonel Czernicheff. Son maître l'emploie fréquemment dans ses communications confidentielles avec Napoléon, et celui-ci le reçoit toujours avec une bienveillance particulière.

Aussitôt après la signature du traité avec la Prusse, Napoléon le fait appeler.

« Dans les affaires telles que les nôtres, lui dit-» il, les faits parlent plus haut que les paroles. » Tandis que la plus grande partie de mes for-» ces est en Espagne, sur la foi de nos traités, » pourquoi retirez-vous vos armées de devant le » *Turc* qui est votre ennemi naturel, pour les » amener devant moi qui suis votre allié? Pour-» quoi votre empereur tient-il deux cent mille » hommes réunis entre Pétersbourg et le duché

» de Varsovie [1] ? N'est-ce pas me forcer à prendre
» des mesures semblables ? Je n'ai sur l'Oder que
» les cinq divisions de Davoust, vous devez bien
» le savoir ; mais je ne veux rien dissimuler : vous
» me trouvez occupé à porter ma ligne de dé-
» fense sur un pied plus respectable. Mes mou-
» vemens de troupes commencent ; le grand-

---

[1] *Ligne que l'armée russe présente au 1er. janvier 1812, sur la frontière du grand-duché de Varsovie.*

		Hommes.
En Livonie	général Wittgenstein . .	30,000
Entre Wilna et Witepsk. . . .	général Baggovouth . . .	45,000
A Grodno, Minsk et Mohilow.	général Essen	40,000
En Volhynie et Podolie. . . .	général Bagration	100,000
	Total	215,000

RÉSERVE.

En Finlande	général Steingell.	30,000
A Pétersbourg . . .	la garde, sous les ordres du grand-duc Constantin	30,000
A Moscou		10,000
	Total général	285,000

Non compris les armées de Kutusoff, sur le Danube ; du duc de Richelieu, en Crimée ; du général Rtitcheff, au Caucase ; du général Paulucci, en Géorgie ; ni les troupes de garnisons et les invalides, qui portent le total des forces russes à plus de cinq cent mille hommes. (Voir l'état de l'armée russe au 1er. janvier 1812, dans l'ouvrage publié par le colonel Buttürlin, aide-de-camp de l'empereur de Russie, tom. Ier., pag. 104.)

» duché se met sous les armes, et mes alliés de » la confédération préparent leur contingent [1]. » Vous n'ignorez pas non plus que la Prusse se » décide à se ranger de mon côté. C'est une af- » faire terminée ; le traité est signé.

» Tout ceci prend une tournure très-sérieuse, » et cependant j'apprends que Nesselrode ne » viendra pas. C'est un malheur : son arrivée » ici aurait pu mettre fin à des querelles qui » s'enveniment chaque jour davantage. Il faut » qu'une négociation ait lieu, et je crois qu'il » est encore temps de s'expliquer.

» Les mesures que je viens d'arrêter avec le » cabinet de Berlin, ont principalement pour » objet d'éviter un éclat prématuré qui rendrait » ensuite tout accommodement impossible. Dans

---

[1] Les troupes tirées d'Italie ne commencent à se mettre en marche de Botzen que du 16 au 20 février. C'est vers la même époque que les Saxons se rassemblent à Guben, et que les Bavarois se mettent en route pour le nord de l'Allemagne.

Le duc de Reggio, avec son deuxième corps, était alors entre l'Elbe et le Rhin.

Les troupes du maréchal Ney ne passent le Rhin à Mayence que dans les premiers jours de mars.

Enfin, ce n'est que dans le courant de mars que le maréchal Davoust étend ses cantonnemens de l'Oder jusqu'à la Vistule.

» la position où votre attitude hostile m'a placé » depuis quelque temps, je devais m'assurer de » la Prusse par un traité ou par un coup de » main. Le désarmement était un parti trop » violent pour ne pas déterminer aussitôt une » rupture. Au contraire, l'alliance n'est qu'une » précaution toute simple de ma part, mais qui » laisse la grande question de la guerre ou de la » paix intacte entre nous.

» Plus j'y réfléchis au surplus, moins je m'accoutume à l'idée que la guerre puisse éclater » entre l'empereur Alexandre et moi; car enfin, » de quoi s'agit-il ? »

Viennent alors les explications les plus conciliantes : les griefs se réduisent à quatre, deux de la part de la Russie et deux de la part de la France.

La Russie se plaint : 1°. du dessein qu'elle suppose au gouvernement français, de compléter l'institution du duché de Varsovie par le rétablissement de la Pologne ; 2°. de l'occupation du duché d'Oldenbourg.

Napoléon déclare qu'il ne favorisera pas le rétablissement de la Pologne. Il a déjà offert d'en prendre l'engagement ; il est toujours prêt à le faire.

Quant au pays d'Oldenbourg, Alexandre désire en compensation la ville de Dantzick. Si

Napoléon ne consent pas à cet échange ; c'est qu'il ne ferait que déplacer la difficulté sans la terminer. L'occupation d'Oldenbourg a eu pour unique objet d'enlever un entrepôt au commerce anglais. La cession du port de Dantzick ferait au système continental une blessure encore plus grave que celle qu'on a voulu fermer. Mais on ne demande pas mieux que de céder un territoire équivalent dans l'intérieur des terres, et l'on propose le pays d'Erfurth.

Voici maintenant les griefs de la France :

La France se plaint : 1°. d'infractions de la part de la Russie au système continental ; 2°. de dispositions défavorables prises contre le commerce français.

Sur le premier point, Napoléon presse l'empereur Alexandre de persister avec rigueur dans le système continental, et cependant il souscrit aux exceptions que les marchands russes peuvent se procurer par les licences.

Sur le second, il demande un traité de commerce où tous les intérêts en litige seront conciliés.

« Aucun de ces débats ne vaut un coup de » canon, dit-il à Czernicheff, en terminant » cette conférence. Retournez auprès de l'em- » pereur Alexandre. Vous lui remettrez cette » lettre : dites-lui bien surtout que je le prie

» de ne pas différer davantage la négociation » qui doit mettre fin à tous ces malentendus. »

Le 25 février, Czernicheff se met en route pour Pétersbourg, ostensiblement porteur du message de paix, et secrètement muni de documens hostiles sur l'état et la force de nos armées, recueillis à prix d'or dans les bureaux de la guerre [1]. En attendant la réponse d'Alexandre, Napoléon va poursuivre ses dispositions militaires.

[1] Ce fut un nommé Michel qui vendit le secret de l'état. Il fut jugé, convaincu et exécuté.

CHAPITRE V.

ALLIANCE AVEC L'AUTRICHE. — NÉGOCIATIONS AVEC LA TURQUIE.

(Mars 1812.)

Nous sommes arrivés à la fin de février. Jusqu'ici rien n'a été publié relativement à la Russie : ce n'est que dans les premiers jours de mars que Napoléon fait une démarche qui donne l'éveil à toute la France. Par un sénatus-consulte, il demande cent cohortes à la garde nationale pour garder le territoire de l'empire, *pendant que nos armées vont s'éloigner* [1].

A cette proposition le voile se déchire, et l'on entrevoit l'orage qui menace du fond du Nord.

[1] Cette grande mesure défensive, que Napoléon n'employa dans aucune de ses guerres précédentes, montre clairement qu'il avait calculé avec justesse la grandeur des chances qu'il allait courir. (*Remarque* du colonel Butturlin, tom. Ier, pag. 89.)

Presque dans la même semaine, on apprend que les Russes sont depuis long-temps sous les armes, que Napoléon vient de mettre en marche toutes les troupes dont il peut disposer, que la tête de nos colonnes arrive sur l'Oder où se trouve déjà le maréchal Davoust, que la Prusse se déclare pour nous, et que l'Autriche elle-même accède en ce moment à la ligue du grand empire.

L'Autriche a mis le même empressement que la Prusse à nous offrir son alliance; *elle l'a offerte, lorsqu'on n'avait pas même conçu l'espérance de l'obtenir.*

Loin de craindre cette guerre qui menace l'Europe, l'Autriche semble la désirer.

Loin de conseiller la paix, elle excite la guerre; et si quelque chose peut en effet vaincre la répugnance que Napoléon éprouve à s'y engager, c'est la certitude que l'Autriche ne restera pas à l'écart, mais y prendra part en sa faveur.

Enfin, *loin de s'effrayer des conquêtes qui peuvent devenir le partage de l'empire français, l'Autriche ne voit, dans les événemens qui se préparent, que de nouvelles combinaisons de territoires dont elle compte faire son profit* [1].

[1] Observations dictées par Napoléon, après la rupture de Prague. (Voir au *Manuscrit de* 1813, tom. II, pag. 208.)

C'est d'ailleurs une revanche qu'elle se plaît à prendre de la défection de la Russie, qui, trois ans auparavant, s'est détachée d'elle pour s'unir à la France.

Le traité est signé le 14 mars, à Paris, entre M. le duc de Bassano et l'ambassadeur d'Autriche, prince de Schwartzenberg.

Par cette alliance, l'Autriche garantit l'intégrité de l'empire, adhère au rétablissement de la Pologne s'il est jugé possible, et, le cas échéant, consent à remettre la Gallicie aux Polonais en échange des Provinces illyriennes que Napoléon lui rendra [1]; de plus, elle fournit une armée auxiliaire de quarante mille hommes. Les régimens qui doivent la former vont être mis en mouvement du côté de Lemberg. Cette armée sera prête à entrer en campagne au 1^er^. mai; elle agira sur la ligne qui sera prescrite par Napoléon, et d'après ses ordres immédiats. Enfin,

[1] « Jamais, en acquérant l'Illyrie, mon intention n'a» vait été de la garder. Mais cette province dans nos » mains nous donnait une avant-garde au cœur de l'Au» triche, propre à la contenir. Je ne l'avais prise qu'en » gage. Je comptais la rendre plus tard contre la Gallicie, » lors du relèvement de la Pologne, que j'ai précipité » malgré moi... Après mon mariage surtout; cette idée » est devenue dominante. » (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. V, pag. 49.)

l'Autriche, dans son zèle ardent pour notre cause, promet bien de joindre ses démarches aux nôtres pour déterminer la Suède et la Turquie à entrer dans la coalition [1].

A peine le traité est-il conclu, que M. de Schwartzenberg en fait part au ministre d'Autriche à Stockholm, M. de Neipperg.

« Notre auguste maître, lui écrit-il, va se trou-
» ver en position de jouer un rôle actif dans une
» cause qui est devenue désormais la sienne.....
» Tous les moyens doivent être dirigés vers le
» but commun.... Vous êtes militaire.... Je n'en-
» treprendrai pas d'énumérer avec vous les avan-
» tages qui résulteraient, en faveur des armées
» alliées, d'une diversion dans l'extrémité du
» Nord conduite par un capitaine habile.... Em-
» ployez donc le crédit dont vous jouissez en
» Suède, pour attirer ce gouvernement dans nos
» intérêts; faites valoir en perspective la réoccu-
» pation de la Finlande, attrait national qui doit
» donner à cette guerre, aux yeux des Suédois,
» un caractère tout particulier [2]. »

---

[1] Voir au Supplément les pièces historiques de cette négociation.

[2] Napoléon épuise tous les moyens pour ramener la Suède à la France. On fait écrire par la princesse de Suède à son mari. On lui dicte sa lettre. Cette dépêche est re-

Quant à la Turquie, la France et l'Autriche ont garanti l'intégrité de ses états. On se hâte d'en informer le grand-seigneur; son visir est en pourparlers avec les Russes vers Bucharest. Mais les lettres qu'on a reçues récemment de Constantinople annoncent que les hostilités vont recommencer, que les Turcs sont disposés à faire de nouveaux efforts, que le sultan lui-même doit se rendre à l'armée. Plus de doute que l'influence réunie de la France et de l'Autriche n'ajoute encore à la vigueur des résolutions de la Porte ottomane.

L'empereur a nommé le général Andréossy son ambassadeur à Constantinople; il le presse de partir. « Demandez, lui dit-il, demandez au » sultan Mahmoud son alliance; qu'il ne craigne » pas de rompre avec les Russes. Décidez-le à » commander son armée en personne : que cent » mille Turcs, leur sultan à leur tête, passent » le Danube, et je leur promets en retour non- » seulement la Moldavie et la Valachie, mais » encore la Crimée [1]. »

---

mise à M. Signeul, qui a toute la confiance du prince. On l'envoie lui-même la porter à Stockholm. (*Mémoires de Napoléon*, volumes publiés par M. de Montholon, t. Ier, pag. 221.)

[1] Après le grave échec éprouvé par l'armée du grand-

Tant de combinaisons diplomatiques et militaires, ces alliances, ces marches de troupes, ne sont encore que des démonstrations. Napoléon se plaît toujours à croire que, de son côté, l'empereur Alexandre n'a pas, dans ses préparatifs, un but bien arrêté. « Leurs armemens, dit-il, » ne sont peut-être qu'un jeu politique. On sait » combien j'ai besoin de maintenir l'état de paix » actuel pour consolider mon immense édifice, » et peut-être cherche-t-on à connaître jusqu'où » je puis me laisser pousser [1]. C'est à qui intimi-

visir à Routschouck, la Porte, découragée, avait demandé la paix. Un congrès s'était ouvert à Bucharest dans le courant de décembre. Napoléon entrava la marche des négociations. L'alliance de la France et de l'Autriche garantissant le territoire de la Turquie, augmenta les difficultés que les Russes avaient à surmonter. Il y eut même un moment où l'on crut que le congrès serait dissous, et les hostilités recommencèrent même sur le Danube..... (*Histoire de la Campagne de* 1812, publiée par M. de Butturlin, pag. 78.)

[1] M. de Romanzow avait conservé des relations à Paris; il assure à l'empereur Alexandre que Napoléon est embarrassé, et que le moment est venu où ce prince fera des sacrifices pour éviter la guerre; que l'occasion est favorable et qu'il faut la saisir; qu'on aura les indemnités qu'on voudra pour Oldenbourg; qu'on acquerra Dantzick; qu'il ne s'agit que de se montrer et de parler ferme. (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. III, pag. 123.)

» dera l'autre et soutiendra la gageûre. Je l'avoue,
» il me serait pénible que l'amitié de l'empereur
» Alexandre ne fût qu'une illusion. Au reste,
» d'ici à peu de jours mes doutes vont s'éclaircir;
» si j'ai été trompé, du moins je ne serai pas
» pris au dépourvu. Les demi-mesures ne sont
» guère ma méthode, et je prends mes précau-
» tions sur le plan le plus vaste. *Quand les Russes*
» *verront que la Prusse, l'Autriche et proba-*
» *blement la Suède sont avec moi, et que les*
» *Turcs se raniment sous notre influence, je*
» *suppose que le cabinet de Saint-Pétersbourg*
» *ne se laissera plus aller si facilement à l'idée*
» *de me braver* [1]. »

Cependant l'empereur ne peut cacher la contrariété que lui cause cette levée de boucliers pour laquelle il faut tout quitter. Jusque dans ses audiences publiques, on voit percer les efforts que fait sa pensée pour débrouiller les chances dont l'avenir se complique. Aux discours que des députations électorales lui adressent dans les termes ordinaires de ces présentations, on l'entend répondre d'une voix plus élevée que de coutume : « Mes peuples me verront toujours prêt à tout » entreprendre pour consolider les destinées de » cet empire sur des bases immuables, et faire

[1] Lettre de Napoléon du 30 mars.

» triompher la France de la haine de l'Angle-
» terre !... Ce qui a été fondé par la bravoure des
» Français sera affermi. » Le ressentiment qu'il éprouve de ces nouvelles diversions dont les Anglais le menacent, lui échappe encore dans d'autres réponses. « Il faut, dit-il, maintenir la libre
» circulation du commerce ; l'Océan sera libre. »
L'oppression de son âme est sentie par tous ceux qui l'environnent, et M. de Contades, président de la députation d'Indre-et-Loire, risque ces paroles : « Le gouvernement du plus grand empire
» comporte avec lui des soucis que l'amour des
» Français peut seul effacer, et notre reconnais-
» sance comme notre admiration, sire, sont dé-
» sormais à leur comble [1]. »

---

[1] Audiences des 22 et 29 mars.

CHAPITRE VI.

DES DEUX CÔTÉS ON POURSUIT VIVEMENT LES PRÉPARATIFS DE GUERRE.

(Fin de mars et premiers jours d'avril.)

En moins de quinze jours, les courriers ordinaires franchissent l'espace qui sépare Paris de Saint-Pétersbourg. Le colonel Czernicheff est arrivé le 10 mars à sa destination, et cependant la fin de mars et la première quinzaine d'avril s'écoulent sans apporter de réponse aux propositions si pressantes dont l'aide-de-camp d'Alexandre était porteur. Les avis indirects qu'on reçoit de Saint-Pétersbourg viennent à l'appui des inductions peu satisfaisantes qu'on tire de ce retard. La défection de la Prusse a causé de l'humeur au cabinet russe. On a fait beaucoup de bruit de la marche du prince d'Eckmulh sur l'Oder, et comme il se disposait à prolonger ses cantonnemens jusqu'à la Vistule, on s'est écrié *que les Français passaient le Rubicon.*

Aussitôt la garde impériale russe s'est mise en route pour Wilna.

Les armées que le czar développe devant nous s'appellent *les armées de l'ouest*. On en compte maintenant deux bien distinctes. La principale, dont le commandement est réservé au ministre de la guerre Barclay de Tolly, se groupe autour de Wilna; la seconde est celle du général Bagration, qui forme l'aile gauche de la première, en regardant l'Europe. On parle aussi d'une troisième qui doit se réunir en Volhynie. De son côté, Napoléon, tirant des troupes de tous les coins de l'Europe, se prépare à opposer aux Russes une masse de forces qui puisse ébranler leur fausse confiance dans la supériorité du nombre. Ce n'est qu'avec son ministre des relations extérieures qu'il cherche encore les moyens de conserver la paix; mais avec ses autres ministres, il travaille depuis deux mois comme si le parti de la guerre était définitivement arrêté [1].

Les heures consacrées aux travaux ordinaires de la secrétairerie d'état se prolongent avec le comte Daru dans les calculs qu'exige l'organisation

---

[1] «Alexandre et moi, disait Napoléon à Sainte-Hélène, nous étions tous deux dans l'attitude de deux hommes qui se mettent en garde sans avoir envie de se battre, et qui ne cherchent qu'à s'effrayer mutuellement.

d'une vaste administration militaire. Les ministres des finances et du trésor sont constamment occupés sous les yeux de l'empereur à évaluer les dépenses que doit entraîner une expédition lointaine; enfin, les ressources des caisses du domaine extraordinaire ont été comptées, et le baron de La Bouillerie fait préparer les tonneaux d'or qui seront la réserve de tous les services.

« Des approvisionnemens de toute espèce, ca-
» nons, fusils, poudre, munitions, équipages de
» pont, ont été dirigés sur Dantzick. La garni-
» son de cette place a été portée à vingt mille
» hommes. Des sommes considérables ont été
» mises à la disposition du génie pour en aug-
» menter les fortifications.

» La cavalerie, le train d'artillerie, les équi-
» pages militaires ont été complétés [1]. »

Depuis la fin de mars, nos armées continuent de s'avancer vers le Nord.

Le premier corps, sous le prince d'Eckmulh,

» Volontiers, je n'eusse pas fait la guerre; j'étais entouré,
» encombré de circonstances inopportunes, et tout ce que
» j'ai appris depuis m'assure qu'Alexandre en avait bien
» moins envie encore. » (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. III, pag. 123.)

[1] *Bulletin* du 20 juin.

arrive en ce moment sur les bords de la Vistule, entre Dantzick et Thorn, ayant au delà du fleuve le contingent prussien pour avant-garde. Le deuxième corps, sous le duc de Reggio, se dirige de l'Elbe sur Dantzick. Les Westphaliens et les Saxons marchent du côté de Varsovie, où ils trouveront les Polonais de Poniatowski; les Saxons ont pour chef le général Regnier; les Westphaliens ont à leur tête le jeune roi que leur a donné la France; mais ce prince doit demeurer dans son quartier avec les siens, ignoré du reste de l'armée, tant que les deux partis se tiendront en observation entre la paix et la guerre. Sur la haute Vistule, le contingent autrichien que commande le prince de Schwartzenberg, appuiera l'extrême droite de notre ligne.

Dans le courant d'avril, l'empereur s'est décidé à mettre en marche les corps d'armée restés en arrière.

La garde impériale a reçu l'ordre de partir de Paris. Le troisième corps, qui est à Francfort-sur-l'Oder, avec son chef, le duc d'Elchingen, et le quatrième, qui est à Glogau, commandé par le duc d'Abrantès, en l'absence du vice-roi [1], vont s'avancer sur la Vistule.

[1] Le vice-roi, parti de Milan, était venu passer quelques jours à Paris.

pour y occuper, du côté de Plock, l'intervalle resté vide entre le premier corps et Varsovie.

Le grand quartier-général, qui se tient à Berlin depuis les premiers jours d'avril, suivra ce mouvement et se rendra à Posen.

Jusqu'à ce que l'empereur soit présent, le prince d'Eckmulh est investi de l'autorité supérieure.

Toutes les troupes vivront des ressources du pays; on ne doit pas toucher aux approvisionnemens, qui deviendront une réserve précieuse, si l'on ne s'arrête pas au bord du Niémen. De nombreux transports, parmi lesquels on voit pour la première fois des voitures à la comtoise et des équipages de bœufs, sont destinés à porter les magasins de l'armée à la suite des colonnes.

Cependant Napoléon a recommandé au prince d'Eckmulh d'éviter avec soin tout ce qui pourrait *militairement* alarmer les Russes. Il veut se tenir en garde contre une attaque de leur part, mais ne point la provoquer. Son désir est de ménager jusqu'au bout la possibilité de s'entendre, et, si la guerre est inévitable, de donner au reste de ses forces le temps d'arriver. Notre ligne ne sera complétement formée sur la Vistule que du 1^er^. au 15 mai. Napoléon défend donc formellement de pousser des reconnaissances au delà de ce fleuve; il répète cet ordre par tous les

courriers. « Vous pouvez, écrit-il à son lieutenant, » vous considérer comme suffisamment maître » de Königsberg et de Pilau, puisque les Prus- » siens s'y trouvent; contentez-vous des Prus- » siens pour surveiller tout le pays qui est entre » vous et les Russes [1].

» Je suis fondé à penser, ajoute-t-il dans ses » instructions, que les Russes ne feront aucun » mouvement, si ce n'est peut-être pour s'empa- » rer de *Memel;* ce qui, sous le point de vue » militaire, est une opération légitime. Je dis » sous le point de vue militaire, car sous le point » de vue politique, ce serait une agression. » Aussi mon ambassadeur a-t-il l'ordre de quit- » ter Pétersbourg si le cas arrivait; mais le prince » d'Eckmulh, qui n'a rien à voir à la politique, » peut se considérer comme en paix avec les Rus- » ses, à moins qu'ils ne franchissent le Niémen » sans l'avoir déclaré plusieurs jours d'avance. »

A mesure que nos colonnes dépassent la capitale de la Prusse, Napoléon sent se réveiller son ancienne inquiétude à l'égard de cette nation. S'il s'occupe de tirer tout le parti possible des avantages que le contingent prussien nous donne déjà comme avant-garde, il ne met pas moins de vigilance et de soins à prévenir le mal que l'

[1] Lettre du 18 avril.

mauvais esprit des habitans pourrait nous faire sur nos derrières; fortes garnisons, corps d'observation respectables, instructions détaillées, rien n'est négligé pour se tenir en garde contre les peuples de la Prusse, « dans le cas où, par » suite d'un événement malheureux, ils seraient » excités à quelque mouvement contre nous [1].

C'est dans cette vue qu'il a fallu d'abord s'assurer de *Spandau*, forteresse considérée comme la citadelle de Berlin. La mesure était un peu rude le lendemain d'une alliance; mais pour adoucir ce qu'elle pouvait avoir de désobligeant, Napoléon a envoyé au roi un de ses aides-de-camp, le général comte de Narbonne, qui réunit au plus haut degré la grâce et l'amabilité des cours à la loyauté des camps.

Le duc de Bellune va s'établir à Berlin, où il doit rassembler, dans le courant de mai, une armée de trente mille hommes, qui sera le neuvième corps.

Napoléon achève de s'expliquer relativement à la Prusse, dans les instructions qu'il dicte lui-même pour ce maréchal.

« Le duc de Bellune aura les yeux ouverts sur » tout le pays depuis l'Elbe jusqu'à la Vistule. Il » est chargé de contenir la Prusse et d'assurer les

[1] Ordre du 21 avril.

» communications de l'armée. Il doit savoir où » sont les troupes prussiennes qui ne font pas » partie du contingent, où sont les fusils, les ca- » nons et les munitions des Prussiens. Nous de- » vons occuper l'arsenal de Berlin, en conservant » tout ce qui est propriété du roi, et ne pre- » nant rien que sur inventaire. Ce sont nos offi- » ciers qui doivent commander à Berlin; la garde » nationale doit y être à leurs ordres. *Le traité* » *est positif à cet égard.* Quelque surveillance » que le duc de Bellune doive exercer sur les jour- » naux, sur les écrits, sur tout ce qui pourrait » agiter le peuple, il ne doit pas cependant se » mêler des affaires du gouvernement. Il doit » avoir les plus grands égards pour les princes, » pour les ministres et les principaux personna- » ges de l'état. Il doit surtout avoir les plus grands » respects pour le roi, et même l'expression de » ces sentimens ne saurait jamais être poussée » trop loin dans toutes les cérémonies et dans » toutes les circonstances qui se présenteront.

» Enfin, le duc de Bellune ne doit pas accep- » ter de table. Ce que je lui accorde, dit Napo- » léon, suffit pour une grande représentation [1]. »

Tandis que le corps du duc de Bellune achèvera de s'organiser à Berlin, une dernière armée

[1] Instructions des 21 et 22 avril.

de réserve se formera à Cologne et à Wezel, sous le commandement du duc de Castiglione; celui-ci, au mois de juin, se dirigera à son tour sur la capitale de la Prusse, et y relèvera le duc de Bellune, qui, vers cette époque, s'avancera sur la Vistule.

Ainsi, pendant que le cabinet russe, se fiant aux états de janvier dérobés par Czernichef, croit prendre Napoléon au dépourvu, deux mois ont suffi à celui-ci pour se mettre en mesure, et, depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, toutes les routes de l'Europe se trouvent couvertes de ses soldats!

CHAPITRE VII.

SUITE DES DISPOSITIONS DE NAPOLÉON. — QUESTION DE LA POLOGNE.

Napoléon n'hésite plus à parler tout haut de la guerre qui le menace ; il la présente à ses officiers comme une grande entreprise qui doit sourire aux âmes guerrières et mettre le comble à la gloire de nos armes. Aussi brigue-t-on de toute part la faveur de servir dans la grande armée. C'est peut-être la dernière campagne que l'empereur fera en personne ; on se presse de lui donner encore cette preuve de dévouement. Il n'est pas jusqu'aux généraux employés en Espagne qui ne demandent à passer dans le Nord. Nos jeunes gens les plus riches, les élèves les plus distingués de nos écoles savantes, les fils des plus grandes familles se disputent les places d'officiers d'ordonnance, les brevets d'aide-de-camp, les moindres grades de l'état-major-général. Les têtes se montent ; les ambitions de tous les âges et de tous les rangs prennent leur essor devant

une brillante perspective. On ne parle que de l'expédition qui s'apprête; *elle fera pâlir celle d'Égypte!...* Jamais l'imagination n'a secondé plus vivement l'instinct d'honneur qui pousse les Français à se précipiter partout où les dangers leur promettent de la gloire! « Nous partons » pour Moscou; nous reviendrons bientôt! » Tels sont les adieux de tous ceux qui reçoivent des lettres de service [1].

L'empereur n'a remarqué du sérieux que sur un petit nombre de visages; il devine les inquiétudes que de vieux serviteurs éprouvent en le voyant sur le point de s'éloigner encore. Cette prudence le blesse; il entend se la réserver pour lui seul; c'est un besoin de son cœur, plus que de son orgueil, de conserver sur ses anciens compagnons l'empire que des temps plus jeunes lui ont donné. On l'a toujours suivi avec enthousiasme; il s'étonne qu'on n'achève pas la carrière avec le même élan qu'on l'a commencée. Peut-être devrait-il avoir égard aux changemens que l'âge et la prospérité apportent dans nos habitudes; mais n'en

---

[1] Toute la jeunesse militaire regardait cette expédition de Russie comme une partie de chasse de six mois. L'armée se précipitait vers cette entreprise, avec l'assurance du succès et l'appétit de l'avancement. C'était à qui en serait. (M. de Pradt, *Varsovie en* 1812, pag. 58.)

tenant aucun compte pour lui-même, il ne croit pas avoir à s'en occuper pour les autres. Cependant il veut convaincre. Sa parole a toujours exercé une influence magique, et il consacre une partie de ses audiences aux conversations et aux entretiens confidentiels qui peuvent rallier à la masse le petit nombre de ceux qui hésitent à le suivre. Ces communications intimes, Napoléon les recherche également avec tous les gens de mérite dont l'opinion peut influer sur celle du public et mûrir la sienne. On le voit fréquemment interrompre une audience, la tenue d'un conseil, et même les courts loisirs de ses soirées, pour se retirer dans l'embrasure d'une fenêtre, avec un interlocuteur de son choix [1]. Quelques-uns sont pour lui comme une boîte où il jette des lettres qui vont à leur adresse; mais, en général, il recherche dans ces causeries un avantage qui tient particulièrement à sa manière de travailler;

[1] Il n'y a presque personne qui fasse le récit d'une conversation avec un roi, un grand, un ministre, dans les mêmes termes et le même ton dont elle s'est passée. On change quelque chose sans projet, sans avoir rien arrangé à l'avance. On substitue des expressions en apparence équivalentes, et le geste et le ton dont on raconte l'entretien lui donnent une autre valeur. Toutes ces réticences et ces changemens sont toujours au profit de l'amour-propre. (M. de Meilhan.)

n'ayant pas l'habitude d'élaborer ses idées sur le papier, c'est dans ces sortes de conversations qu'il se livre à un travail préparatoire qui supplée à celui de la plume. Il se plaît à étudier son sujet à l'aide d'une controverse, dont il fait pour ainsi dire tous les frais, et souvent, à la suite de cet exercice, on le voit appeler un secrétaire et lui dicter d'un seul jet, avec une admirable clarté, le travail qui jusqu'alors était resté enveloppé dans sa pensée.

De toutes les questions qui l'occupent, celle de la Pologne n'est pas la moins importante. Dès les premières campagnes d'Italie, les Polonais sont venus former des légions autour de ses drapeaux, et dès cette époque, il a conçu l'espoir d'acquitter un jour la dette de la France envers tant de braves, par un grand bienfait envers leur patrie.

Le moment semblait venu en 1807, mais pour ne pas retarder la paix de Tilsit, il a fallu se borner à l'institution du duché de Varsovie. C'était une demi-mesure; elle en a eu tous les inconvéniens. Les Polonais se sont crus autorisés à attendre davantage, et la Russie, dont l'inquiétude a dû croître avec leurs espérances, a conservé des arrière-pensées, au sein desquelles les élémens d'une guerre future ont germé rapidement. Aujourd'hui cette guerre est imminente;

la Pologne va-t-elle enfin sortir de l'état précaire où nous l'avons laissée ?

Sur cette grande question, Napoléon s'est expliqué sans détours avec ses ministres : « Le rétablissement de la Pologne, leur a-t-il dit, m'a » toujours paru désirable pour toutes les puissances de l'Occident. Tant que ce royaume ne » sera pas retrouvé, l'Europe sera sans frontières » de ce côté de l'Asie, et l'Autriche et la Prusse resteront face à face vis-à-vis du plus puissant » empire de l'univers. Je n'envisage ici que le » bien de tous, et n'ai pour mobile aucun avantage qui me soit personnel : je ne prétends au » trône de la Pologne ni pour moi ni pour les » miens. Qu'elle renaisse indépendante et libre; » il me suffira d'en avoir l'honneur.

» Toutefois l'entreprise est d'un intérêt trop » éloigné pour que la France doive s'y jeter à » l'aventure; je pense même que pour nous le » rétablissement de cet état ne saurait être le » motif d'une guerre, mais il peut en devenir le » résultat.

» En ce moment, les événemens semblent nous » entraîner, et ce n'est pas sans quelques regrets » que je me verrais forcé de devancer de plusieurs années l'exécution de desseins que j'avais » reléguée dans l'avenir. Une rupture avec la » Russie peut être hasardeuse; il faut en prévoir

» les chances, et ne pas nous interdire la faculté
» de céder à des résistances qui deviendraient
» trop fortes. Il ne faut donc pas écouter un
» zèle inconsidéré pour la cause polonaise. La
» France avant tout; c'est là ma politique.

» Les Polonais ne sont pas le sujet de la que-
» relle; ils ne doivent pas être un obstacle à la
» paix, mais ils peuvent être pour nous un moyen
» de guerre, et, à la veille d'une si grande crise,
» je ne les laisserai pas sans avis ni sans direction.
» Je vais donc faire partir un envoyé de confiance
» pour Varsovie. »

Napoléon avait d'abord l'idée de donner cette mission à M. de Talleyrand; c'était encore un secret; mais des indiscrétions qui ont été jusqu'à Vienne sont revenues au cabinet des Tuileries, et l'empereur, renonçant à son projet, se décide à ne faire partir qu'un envoyé du second ordre pour lequel on prépare les instructions suivantes:

« Si la démonstration armée de nos troupes
» sur la Vistule intimide les Russes au point
» d'arrêter dans son germe la diversion que l'An-
» gleterre essaie contre nous dans le Nord, on
» négociera : après un si grand développement
» de forces, nous aurons le droit de prétendre à
» des dédommagemens, et la reconstruction de
» la Pologne peut en devenir l'équivalent.

» Si, au contraire, la rupture éclate, les

» Polonais ne doivent pas seulement joindre leurs » armes aux nôtres ; il faut que dans cette grande » occasion, la dernière peut-être qui leur soit » offerte, ils se déterminent à agir d'eux-mêmes » et pour leur compte. Cette guerre que nous » allons soutenir dans le Nord, ne doit être con- » sidérée par eux que comme un moyen ajouté à » leurs propres ressources, et il est bien convenu » que la France ne sera pour eux qu'un puissant » auxiliaire.

» Qu'ils se préparent donc dès ce moment à » tenter les plus grands efforts, et qu'aussitôt que » les circonstances le permettront, toute la Po- » logne monte à cheval. »

L'envoyé auquel on remet ces instructions s'arrêtera un moment à son passage à Dresde ; il ira voir le roi de Saxe et lui parlera franchement de ce qui se prépare. On sait que ce prince ne tient pas à la souveraineté du grand-duché ; il s'en est plusieurs fois expliqué sans réserve ; mais l'envoyé l'assurera de nouveau que, de la part de la Saxe, aucun sacrifice ne restera jamais sans compensation [1].

[1] Nous avons retrouvé une grande partie des détails ci-dessus dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VII, page 13 et suiv.

CHAPITRE VIII.

TENTATIVE DE NAPOLÉON AUPRÈS DE L'ANGLETERRE.

(17 avril.)

En même temps que l'empereur règle la part que la Pologne doit avoir dans ses desseins, il tente une démarche qui peut le faire sortir promptement et par la porte la plus large de toutes les difficultés présentes. « Puisque les Russes se placent sous la direction de l'Angleterre, puisque » cette puissance est devenue le souverain arbitre » de la paix et de la guerre, dit-il, adressons-» nous directement à elle. Je la voyais venir ; » mais aujourd'hui tout est changé ! C'est nous » qui ferons les premiers pas. Essayons, s'il est » possible, d'éviter la guerre, malgré les Russes » eux-mêmes, et abordons le mal à sa source. »

C'est la quatrième démarche de ce genre à laquelle se résout Napoléon. Cette fois encore il est

déterminé par la grandeur et la gravité des circonstances.

Le duc de Bassano écrit donc à lord Castlereagh pour lui faire connaître les dispositions pacifiques du gouvernement français. Il réduit à deux difficultés principales les causes qui nourrissent en ce moment la guerre entre la France et la Grande-Bretagne, savoir, la rivalité de Ferdinand et de Joseph pour le trône d'Espagne, et celle de Murat et de Ferdinand de Sicile pour le trône de Naples.

Le gouvernement français propose pour bases de l'accommodement :

1°. L'indépendance et l'intégrité de l'Espagne.

La France repasserait les Pyrénées et laisserait l'Espagne avec la constitution des cortès *et la dynastie actuelle.*

2°. L'indépendance et l'intégrité du Portugal.

L'Angleterre et l'Espagne laisseraient ce royaume à la maison de Bragance.

Quant à Naples, le *statu quo* deviendrait la loi de l'avenir. Naples resterait à la nouvelle dynastie de Murat, la Sicile à l'ancienne dynastie de Ferdinand.

Pour tous les autres objets en discussion, chaque partie contractante gardera ce que l'autre ne peut lui-ôter par la guerre. Ce principe sera celui du reste de la négociation.

La dépêche par laquelle le duc de Bassano transmet ces ouvertures est remarquable par la franchise et la netteté de l'expression. Elle est expédiée le 17 avril. Ce n'est pas un envoyé diplomatique qui en est porteur; la lettre part sans autre protection que l'intention pacifique qui l'a dictée. Elle est remise en mer au commandant de la station de Douvres; celui-ci l'envoie à Londres avec l'empressement et le respect religieux que tout message de paix commande en Europe. La dépêche passe immédiatement sous les yeux du prince régent, et, le 23 avril, lord Castlereagh expédie la réponse.

Le cabinet anglais n'a vu qu'une seule difficulté; il ne fait qu'une seule question, mais cette question touche au point le plus délicat de la querelle. Le gouvernement français vient de proposer de laisser l'Espagne indépendante, avec la constitution des cortès et *la dynastie actuelle.* « Entendons-nous, dit lord Castlereagh, la dy» nastie qui doit régner en Espagne, est-ce celle » de Joseph ou celle de Ferdinand? Sont-ce les » cortès de Cadix ou les cortès de Madrid que l'on » veut conserver? Le prince régent est prêt à » s'expliquer franchement sur la base qu'on lui » présente, si les intentions de la France sont » favorables à Ferdinand VII... Dans le cas con» traire, des engagemens de bonne foi ne per-

» mettent pas au gouvernement anglais de prendre » en considération les propositions de la France.»

Ici finit la négociation; elle n'a pas duré huit jours. Deux feuilles de papier ont suffi pour la contenir; elle a cependant embrassé la question tout entière.

Encore un mot, et la paix du monde était faite! *Joseph cèdera la place à Ferdinand.* Malheureusement ce mot s'arrête sur les lèvres d'un frère!

CHAPITRE IX.

RÉPONSE DES RUSSES APPORTÉE PAR LE BARON DE SERDOBIN. — NOTE DE M. DE KOURAKIN. — MISSION DE M. DE NARBONNE. — DÉPART DE NAPOLÉON.

Sur ces entrefaites, la réponse si long-temps attendue de Saint-Pétersbourg arrive enfin. C'est le baron de Serdobin, attaché à la légation russe, qui en est porteur. Le 24 avril, deux heures après la réception de ses lettres, le prince Kourakin se rend auprès du duc de Bassano, et lui annonce que la Russie exige pour condition préalable de toute négociation que les armées françaises évacuent la Prusse et se retirent derrière le Rhin.

Ceux qui dirigent le cabinet de Saint-Pétersbourg ont sans doute calculé qu'en adressant à Napoléon une pareille sommation, on lui arracherait infailliblement la déclaration de guerre dont l'empereur Alexandre ne veut pas prendre l'initiative.

« Il n'est guère possible, » dit le duc de Bassano

à l'ambassadeur, « que dans les circonstances ac-
» tuelles de l'Europe, votre proposition ne soit
» pas considérée comme offensante. Votre maître
» méconnaît le caractère de la nation française
» et celui de son souverain. Nous faire une telle
» demande, c'est nous blesser encore plus que
» par un refus positif de négocier. Ne vous trom-
» pez-vous pas sur le sens des instructions que
» vous venez de recevoir? »

Le prince Kourakin insiste; il assure que ses ordres sont formels, et sollicite une audience de l'empereur. On lui laisse deux jours de réflexions.

Ce n'est que le 27 avril qu'il est admis aux Tuileries; dans cette audience, Napoléon se contient assez pour éviter l'éclat qu'on attend de lui. Il renvoie l'ambassadeur au ministre pour la discussion des propositions de la Russie. Mais le duc de Bassano a l'ordre secret d'éviter toute explication. Après avoir entendu, le 28, M. de Kourakin, il ne lui accorde plus de conférence.

Deux jours se passent ainsi. Cependant, le 30 avril, l'ambassadeur russe prend le parti d'adresser par écrit ses conditions; elles méritent d'être consignées ici.

La Russie exige expressément :

L'évacuation des états prussiens et de toutes les places fortes de la Prusse;

La diminution de la garnison de Dantzick ;

L'évacuation de la Poméranie suédoise,

Et la conclusion d'un arrangement avec la Suède.

Quand ces demandes seront accordées par la France, la Russie répondra d'une manière satisfaisante sur les quatre points en litige:

1°. Sans renoncer au commerce des neutres, elle maintiendra les mesures prohibitives contre le commerce direct avec l'Angleterre ;

2°. On conviendra du système de licence à introduire en Russie, à l'exemple de la France ;

3°. On traitera par un arrangement particulier des modifications à faire au tarif des douanes russes dans l'intérêt du commerce français ;

4°. Enfin, on conclura un traité d'échange du duché d'Oldenbourg contre un équivalent convenable [1].

Une résolution tellement prononcée de la part des ministres russes, et soutenue d'une manière si obstinée, semble ne plus laisser d'espoir de s'entendre. Dès ce moment la guerre est décidée entre les deux cabinets ; mais elle ne l'est pas encore entre les deux monarques. Le soin

[1] L'empereur Alexandre sentait bien que les griefs avoués ne portaient que sur des accessoires. (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 71.)

avec lequel Napoléon vient d'éviter de rien compromettre, indique déjà l'arrière-pensée qui l'occupe. Mettant de côté M. de Kourakin et ses notes, il en a appelé directement à l'empereur Alexandre. Le 25 avril, le lendemain de l'arrivée de M. de Serdobin, dès qu'on a su les premiers mots de la réponse du cabinet russe, l'ordre de partir pour Saint-Pétersbourg a été donné à M. le comte de Narbonne, le même qui, tout récemment, était à Berlin. Les dernières ouvertures entamées à Londres ont fourni le prétexte qui couvre le message de cet aide-de-camp diplomate. Il va communiquer au cabinet russe les pièces de la correspondance anglaise. C'est un dernier égard que nous voulons avoir pour les stipulations de Tilsit. L'empereur Alexandre, dit-on dans la note officielle, y prendra part, ou comme ami de la France, ou comme allié de l'Angleterre. La vraie mission de M. de Narbonne est toute confidentielle; c'est la continuation de celle de M. de Czernicheff, qui paraît avoir été mal remplie. On saura enfin si l'empereur Alexandre peut encore être arraché à l'influence qui le domine, ou s'il est décidément gagné contre nous.

Cependant le mois de mai est commencé; un rendez-vous a été donné à l'empereur d'Au-

triche à Dresde; il faut s'y rendre, et Napoléon part le 9. Il va se rapprocher de ses armées; mais le séjour qu'il se propose de faire dans la capitale de la Saxe, peut encore donner le temps à M. de Narbonne de prévenir les hostilités.

CHAPITRE X.

SÉJOUR A DRESDE.

(Du 16 au 29 mai.)

On quitte Saint-Cloud. L'impératrice est en voiture, à côté de son époux; une partie de la cour les accompagne. Jamais départ pour l'armée n'a plus ressemblé à un voyage de plaisance.

Arrivé à Mayence le 11 mai, l'empereur emploie les journées du 12 et du 13 à faire l'inspection de cette place frontière, et y reçoit le grand-duc et la grande-duchesse de Hesse-Darmstadt, ainsi que le prince d'Anhalt-Coëthen.

Le 13, on se remet en route, on s'arrête à Aschaffenbourg chez le prince-primat, et à Wurtzbourg chez le grand-duc, oncle de l'impératrice Marie-Louise, où sont déjà réunis le roi de Wurtemberg et le grand-duc de Bade.

Les jours suivans on passe par Bareuth, par Plauen; le 16 on rencontre à Freyberg le roi et la reine de Saxe, empressés de venir au-devant des

illustres voyageurs. Le même jour, à onze heures du soir, on est à Dresde.

Le lendemain, l'empereur trouve à son lever les princes régnans de Saxe-Weimar, de Saxe-Cobourg et de Dessau. La reine de Westphalie et le grand-duc de Wurtzbourg arrivent dans la journée.

Le 18, l'empereur et l'impératrice d'Autriche font leur entrée à Dresde. Quel moment pour Marie-Louise! se retrouver dans les bras d'un père et reparaître aux yeux éblouis de sa famille, la plus heureuse des épouses et la première des souveraines! L'empereur d'Autriche ne peut cacher la vive émotion qu'il éprouve; il embrasse son gendre, et reconnaissant les droits qu'il a acquis sur son cœur, il se plaît à lui répéter qu'il peut compter sur l'Autriche pour le triomphe de la cause commune [1].

Ce jour-là, le roi de Saxe réunit tous ses hôtes dans un banquet. Le souverain de la Prusse man-

[1] A l'entrevue de Dresde, l'empereur d'Autriche apprit à l'empereur Napoléon, son gendre, que la famille des Bonapartes avait été souveraine *à Trévise*; qu'il en était bien sûr, parce qu'il s'en était fait représenter tous les documens; il y attachait de l'importance, et voulait le dire à sa fille Marie-Louise, à qui cela ferait grand plaisir. (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. Ier., pag. 133.)

quait à cette grande assemblée. Il avait d'abord été convenu que Napoléon, s'il quittait Dresde pour se rendre à l'armée, passerait par Berlin. Son logement y avait même été préparé, et le roi, pour le recevoir, était resté dans sa capitale. Cependant la route plus directe de Dresde par Posen vient d'être préférée; on a soin de prévenir le roi de ce changement, en l'invitant par une lettre affectueuse à prendre sa place au cercle des souverains. « Soyez le bienvenu, » dit M. de Hardenberg à l'envoyé chargé de cette mission [1]; « le roi n'attendait que cet avis pour partir »; et en effet, le roi part à l'instant.

Ce prince arrive le 26 à Dresde; il s'empresse de visiter Napoléon, *et de vive voix lui réitère l'assurance d'un attachement inviolable au système qui les unit* [2].

Le prince royal de Prusse arrive le lendemain 27; il est aussitôt présenté par son père [3].

---

[1] M. Benoist, l'un des principaux secrétaires de M. le duc de Bassano.

[2] Rapport du ministre des relations extérieures.

[3] Le roi de Prusse offrit son fils à Napoléon pour l'accompagner comme aide-de-camp, et le présenta aux aides-de-camp de l'empereur, en leur demandant leur amitié pour cet illustre compagnon d'armes. (Le général Gourgaud, pag. 84.)

Les archiducs d'Autriche viennent également offrir leurs hommages à l'empereur des Français et à l'impératrice.

Les principaux ministres, les confidens, les conseillers intimes, faisaient foule derrière les princes, et dans le nombre on distinguait MM. de Metternich et de Hardenberg. Leur attitude devant Napoléon est celle de l'admiration pour son génie; leur langage avec les personnes qui l'entourent est celui du dévouement pour sa personne. Ils sont empressés à le servir, ils l'aiment, ils voudraient lui appartenir. « Que vous êtes » heureux, nous disent-ils, de consacrer votre » vie à un si grand homme! Qu'un tel sort est » glorieux! qu'il est digne d'envie! Vos travaux » ne resteront pas sans récompense, et ce n'est » pas à vous que l'avenir manquera! »

Je n'entreprendrai pas de décrire l'appareil de cette cour, où tant d'autres cours sont venues se réunir des points les plus opposés de l'Allemagne; le luxe qu'elles déploient à l'envi, les fêtes, les concerts, les banquets, les spectacles, les parties de chasse, qui s'y disputent les heures; tout ce mouvement enfin qui fait de Dresde un séjour rayonnant de splendeur et de magnificence, dont Napoléon est le centre : ce me sont choses peu familières, et je dois rester au fond du cabinet, où l'empereur vient se distraire de tant de

représentation par ses travaux habituels. Mais si l'on est curieux de s'arrêter un moment devant la pompe extérieure dont il est environné, je puis céder ici la plume à un écrivain qui n'est pas apologiste.

« O vous, s'écrie M. l'archevêque de Malines, » qui voulez vous faire une juste idée de la » prépotence que Napoléon exerce en Europe, » transportez-vous en esprit à Dresde, et venez-y » contempler ce prince au plus haut période de » sa gloire !

» Napoléon occupe les grands appartemens du » château; il y est entouré d'une partie nom- » breuse de sa maison. C'est chez lui que se réu- » nissent les hôtes augustes que renferme le palais » du roi de Saxe.

» Son lever se tient comme à l'ordinaire à neuf » heures. C'est là qu'il faut voir avec quelle sou- » mission une foule de princes confondus parmi » les courtisans attend le moment de comparaître!

» Napoléon est le roi des rois. Sur lui sont tour- » nés tous les regards. L'affluence des étrangers, » des militaires, des courtisans; l'arrivée et le » départ des courriers; la foule se précipitant aux » portes du palais dès le moindre mouvement de » notre empereur, se pressant sur ses pas, le » contemplant avec cet air que donne l'admira- » ration et l'étonnement; l'attente des événemens

» peinte sur tous les visages..... tout cet en-
» semble présente le tableau le plus vaste, le
» plus piquant et le monument le plus écla-
» tant qu'on puisse élever à la puissance de Na-
» poléon [1]. »

Quelque haute que soit la position de Napoléon, quelque confiance que doivent lui donner tant d'assentimens augustes, quelque guerrières en effet que soient ses paroles dans les cercles nombreux qui l'écoutent, nous le retrouvons toujours occupé dans son intérieur du désir qu'il éprouve d'amener l'empereur de Russie à un ac-

---

[1] L'entrevue de Dresde a été l'époque de la plus haute puissance de Napoléon. Il en était à être obligé de témoigner qu'il fallait qu'on s'occupât de l'empereur d'Autriche, son beau-père. Ce souverain, non plus que le roi de Prusse, n'avaient pas de maison à leur suite..... On mangeait chez Napoléon.... C'était lui qui fixait l'étiquette et donnait le ton. Il faisait passer l'empereur François devant lui, et celui-ci en était dans le ravissement. Le luxe de Napoléon et sa magnificence durent le faire paraître un roi d'Asie. Là, comme à Tilsit, il gorgea de diamans tous ceux qui l'approchèrent... Il n'avait pas un seul soldat français autour de lui.... Il n'avait d'autre garde que les gardes-du-corps saxons; « J'étais là, disait-il, dans une » si bonne famille, avec de si bonnes gens, que j'étais » sans risques. » (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. II, pag. 361.)

commodement. Les puissances de l'Europe, groupées autour de lui, ne sont encore à ses yeux qu'un moyen de plus pour arriver à ce dénoûment pacifique.

Cependant il sait qu'Alexandre a quitté Saint-Pétersbourg, pour s'établir à Wilna au milieu de son armée. Le temps presse. M. de Narbonne a-t-il pu passer la frontière? L'a-t-on laissé pénétrer jusqu'à l'empereur Alexandre? Au point où en sont les affaires, cette mission, purement confidentielle, a-t-elle un caractère assez imposant pour produire immédiatement un résultat? A peine Napoléon a-t-il pu donner un jour à son beau-père, que, le 20 mai, il appelle dans son cabinet le duc de Bassano. « Je veux faire encore » une démarche, lui dit-il; écrivez à Lauriston » qu'il se rende de Pétersbourg à Wilna. Il dira » que, pressé d'écarter cette querelle de gens de » plume, je lui ai donné l'ordre de franchir les » intermédiaires et de parvenir jusqu'à l'empe- » reur pour obtenir de sa bouche un mot d'ex- » plication qui puisse laisser la voie ouverte à » notre accommodement. Il ajoutera que je suis » persuadé que l'ambassadeur russe est allé au » delà de ses instructions. Envoyez la note de » Kourakin; que Lauriston mette de ma part le » dossier sous les yeux de l'empereur; il est im- » possible qu'il n'y ait pas quelque malen-

» tendu. Certes! ce n'est pas là le langage d'A-
» lexandre! »

Le duc de Bassano fait aussitôt partir ce courrier, auquel on recommande la plus grande diligence.... Après cette dernière tentative, l'empereur Napoléon semble reprendre avec une résolution plus prononcée la suite de ses dispositions militaires.

« Maintenant, dit-il, que les Russes fassent ce
» qu'ils voudront! Jamais le succès d'une expédi-
» tion contre eux n'a été plus certain. Je ne vois
» de toute part que probabilités en ma faveur.
» Non-seulement je m'avance à la tête des forces
» immenses que la France, l'Italie, l'Allema-
» gne de la Confédération et la Pologne, se sont
» épuisées à me fournir; mais encore les deux
» monarchies qui jusqu'ici ont été contre moi les
» plus puissans auxiliaires de la Russie, l'Au-
» triche et la Prusse, se mettent aujourd'hui de
» mon côté; ils épousent ma querelle avec l'em-
» pressement de mes plus vieux amis. Pourquoi
» ne pas compter encore la Turquie et la Suède?
» La Turquie doit en ce moment avoir repris les
» armes contre les Russes; Bernadotte hésite, il
» est vrai, mais il est Français; il s'en souviendra
» au premier coup de canon, et ne voudra pas
» refuser à la Suède une aussi belle occasion de

» prendre la revanche de Charles XII [1]... Jamais
» un tel concours de circonstances favorables ne
» pourra se représenter; je sens qu'il m'entraîne,
» et si l'empereur Alexandre persiste à refuser
» mes propositions, je passerai le Niémen [2] ! »

---

[1] Le 20 mai, l'empereur écrivait encore au duc de Belluno, qui avait la Poméranie suédoise dans son commandement: «Il faut continuer à traiter les Suédois en » amis. Les choses ne sont pas encore décidées. »

[2] Lorsque Napoléon était à Dresde, en 1812, environné de tous les souverains de l'Allemagne, et commandant une armée de cinq cent mille hommes, composée de presque toutes les nations européennes, il paraissait impossible d'après les calculs humains que son expédition ne fût pas heureuse. (Madame de Staël, *Considérations sur la révolution française*, tom. II, pag. 401.)

CHAPITRE XI.

FIN DU SÉJOUR A DRESDE ET DU MOIS DE MAI.

Toute l'armée est arrivée sur la Vistule; en avant de Dantzick, le prince d'Eckmulh occupe Elbing et Marienbourg; les troupes du duc de Reggio sont à Marienwerder; celles du duc d'Elchingen à Thorn. La garde impériale n'est en arrière que de quelques marches. Le vice-roi a son quartier-général à Plock; l'armée d'Italie et l'armée bavaroise campent autour de cette ville. Déjà depuis long-temps les Polonais, les Saxons et les Westphaliens bordent la Vistule du côté de Varsovie. Le roi de Westphalie est à la tête de ses troupes à Modlin. Le roi de Naples attend sur les bords de la Vistule que nos divisions de cavalerie forment des masses qu'il puisse commander [1]. Les

[1] Ces rois-généraux ont des états-majors très-exigeans, et il ne faut rien moins que la supériorité de l'empereur et sa présence pour en bannir tout luxe inutile et les maintenir sur le pied militaire. « Je vous prie de vouloir

Prussiens, rangés sur la frontière du Niémen, y tiendront la gauche, jusqu'à ce que nous arrivions à leur hauteur. Enfin, sur notre extrême droite, les Autrichiens prennent aux environs de Lemberg une attitude menaçante.

Tous les détachemens dont la marche a éprouvé du retard sur des routes si longues, rejoignent; les corps d'armée grossissent d'heure en heure; une artillerie formidable et des équipages sans nombre débouchent de toute part. Nos forces se trouvent développées sur une ligne immense. Mais les chefs ignorent encore dans quelle direction nos colonnes devront se former. Quatre cent mille hommes stationnés l'arme au bras, depuis les bouches de la Vistule jusqu'aux monts Krapacks, ont les yeux fixés sur Dresde. On attend des ordres.

Ces ordres ne se feront pas long-temps attendre. Le 21 mai, l'empereur prévient tous ses lieutenans que la saison des opérations va commencer. Il commande au duc d'Elchingen de

---

» bien me seconder, » écrivait à cette époque, 18 mai, le prince de Neufchâtel au ministre de la guerre; « l'aide » de votre excellence m'est nécessaire pour résister aux » demandes des rois commandans des corps d'armée, en » ce qui est contraire à l'ordre général établi par l'empe- » reur. »

passer la Vistule, en poussant la tête de son infanterie jusqu'à Osterode; et tandis qu'il se dispose à faire déboucher les colonnes du prince d'Eckmulh et du duc de Reggio par les routes de la Prusse orientale, il donne le change à l'attention des Russes sur un point opposé. Il écrit au prince de Schwartzenberg d'annoncer la marche de cent mille hommes par Lemberg pour entrer en Volhynie, et de faire toutes les démonstrations qui peuvent confirmer cette nouvelle. En même temps, le bruit se répand qu'une autre armée marche en Transylvanie, pour couper les Russes du Danube. Schwartzenberg prendra le titre de commandant du premier corps auxiliaire, comme si l'Autriche en devait fournir plusieurs. On parlera de l'armée de Gallicie, de l'armée de Transylvanie, etc.

De leur côté, le vice-roi et le roi de Westphalie donnent à penser par leurs dispositions de marche, qu'effectivement la guerre éclatera en Volhynie. A Varsovie on en est persuadé. Napoléon vient d'envoyer plusieurs de ses officiers visiter le palais et préparer des arrangemens qui précèdent ordinairement son arrivée.

L'empereur, qui ne néglige rien, veut que le prince de Schwartzenberg soit mis au courant de ce qui se passe à Dresde. L'affection que l'empereur d'Autriche témoigne à son gendre, l'union

qui règne entre les deux cours et n'en fait plus qu'une famille, tous les détails enfin de cette imposante réunion, peuvent, bien mieux que les instructions du cabinet, inspirer au généralissime autrichien le zèle dont Napoléon a besoin. Cette mission est confiée à un aide-de-camp du prince de Neufchâtel, le colonel Flahaut, qui, prenant sa route par Varsovie, y annoncera le quartier-général.

La cour de Dresde reçoit aussi par ses communications avec Varsovie des nouvelles de ce qui se passe chez les Russes.

L'empereur Alexandre est arrivé à Wilna le 28 avril, accompagné du prince d'Oldenbourg, et laissant à plusieurs journées derrière lui le grand-duc Constantin, les comtes Romantzoff, Aratcheff et Kotchoubey. Son entrée dans la capitale de la Pologne russe a été brillante; il était à cheval, entouré des généraux Kutusoff, Platoff; Essen, Baggovouth, Markoff, Toutchkoff, Wittgenstein, du ministre de la guerre Barclai de Tolly et d'un nombreux état-major. Dans ce jour de réconciliation, on a remarqué près d'Alexandre certains personnages politiques que, depuis la mort de son père, il avait tenus écartés de sa faveur. *Bénigsen*, *Subow* et Korsakoff l'attendaient au bas de l'escalier. Le tzar, descendant de cheval, a pris sous le bras Bénigsen; il a

donné les entrées particulières à Subow; en même temps, il a fait l'accueil le plus aimable à toute la noblesse lithuanienne, et c'est surtout pour ses nouveaux sujets de Pologne qu'il se montre prodigue de grâces. Les princes polonais Sulişkoski et Lubecki ont reçu l'ordre de Sainte-Anne. La même décoration est accordée au comte Oginski; Stroinoski doit être palatin de Volhynie; Oginski, palatin de Minsk; Karwiski, palatin de Podolie, et Vawreski, palatin de Wilna. Un trait de lumière, perçant jusqu'à Varsovie, semble mettre en évidence la vraie couleur des bannières sous lesquelles les Russes se préparent à faire encore un pas en Europe. Le bruit court que l'empereur Alexandre va se déclarer roi de Pologne.

Napoléon ne peut différer plus long-temps d'envoyer un ambassadeur à Varsovie. Il voudrait y avoir un homme sûr, qui, à l'aide d'un grand état de maison, d'une éloquence entraînante, d'une considération personnelle bien établie, et surtout d'une activité sans bornes, dominât également au conseil, à la diète et sur les flots de l'insurrection polonaise. L'urgence des circonstances ne laisse pas la liberté du choix. Cet ambassadeur, il faut, pour ainsi dire, l'improviser. L'empereur le cherche dans les personnes qui l'ont suivi, et sur la proposition du grand-maré-

chal Duroc, il se décide pour M. l'archevêque de Malines, l'un des premiers aumôniers de sa maison. La dignité ecclésiastique dont M. de Pradt est revêtu semble devoir compléter tous les moyens d'influence qui nous sont nécessaires.

M. de Pradt reçoit, avec sa nomination, l'ordre de se rendre immédiatement à son poste. Dans son audience de congé, l'empereur abrège toutes les instructions, en l'initiant à ses vues. « Si » j'entre en Russie, lui dit-il, j'irai peut-être » jusqu'à Moscou. Une ou deux batailles m'en » ouvriront la route. Moscou est la véritable ca- » pitale de l'empire. Arrivé là, j'y dois trouver » la paix. Je crois donc qu'il me suffira d'une » campagne; mais si la guerre traînait en lon- » gueur, ce serait aux Polonais à faire le reste. » Je leur laisserai cinquante mille Français et un » subside de cinquante millions pour les aider. » Tel est mon plan. Vous voilà bien instruit; » agissez en conséquence; votre premier soin » doit être d'obtenir un grand élan; il faut ensuite » que ce mouvement soit soutenu par les efforts » les plus obstinés, et je compte sur vous pour » diriger le zèle et la bonne volonté de ces braves » gens! »

C'est ainsi que le temps qui s'écoule presse Napoléon dans toutes ses dispositions; et que chaque jour le pousse sur une pente plus ra-

pide.... Cependant il attend dans une secrète impatience le retour de son aide-de-camp, M. de Narbonne. Le 28 mai, un chariot de poste entre tout poudreux dans les cours du palais; c'est Narbonne qui revient rendre compte de sa mission. Il a été reçu à Wilna. Il a vu l'empereur Alexandre; mais ce prince, *sans jactance comme sans abattement*, n'en paraît pas moins inébranlable dans la résolution qu'il a prise. La réponse définitive a été remise par le comte de Romanzow, et dans cette réponse on s'en réfère aux instructions envoyées en avril au prince Kourakin. Narbonne a quitté Wilna le 19 mai.

Le plan des Russes paraît être de recevoir notre attaque. Ils ont rassemblé de nombreux magasins derrière la ligne qui borde leur frontière et semblent vouloir s'y maintenir fortement. Toutefois Alexandre a fait préparer des points d'appui pour le cas où l'on se trouverait forcé à une retraite; la Dwina formera une seconde ligne, et l'on a construit un grand camp retranché à Drissa pour couvrir le chemin de Saint-Pétersbourg. Une forte tête de pont, élevée à Borisow, protégera aussi la route de Moscou et la ligne de la Bérésina. Enfin, une troisième armée de l'Ouest vient d'être définitivement organisée; elle sera sous les ordres du général Tormasow et s'avance déjà sur la frontière de la Volhynie.

Si nos dispositions commencent, toutes celles des Russes sont achevées.

L'empereur se promenait à grands pas en écoutant M. de Narbonne. Au récit de l'aide-de-camp succède un long silence. « Ainsi, s'écrie » enfin l'empereur, tout moyen de s'entendre » devient impossible! L'esprit qui domine le ca- » binet russe le précipite à la guerre! Vous ne » me rapportez que l'aveu et la confirmation des » propositions de Kourakin; c'est le *sine quâ non* » de la Russie!... Les princes qui sont ici me l'a- » vaient bien dit. Il n'en est pas un qui n'ait reçu » des communications à cet égard. On sait que » nous avons été sommés de reprendre la route » du Rhin; les Russes s'en vantent, et mainte- » nant la publicité met le comble à l'insulte!... » Nous n'avons plus de temps à perdre en négo- » ciations infructueuses. »

L'empereur se prépare aussitôt à quitter Dresde. Le 28, il signe le travail que les ministres et le conseil d'état ont envoyé de Paris; il donne le reste de la journée à l'impératrice [1], et le 29, à

[1] Napoléon à Dresde travaillait beaucoup, et Marie-Louise, jalouse de profiter des plus petits loisirs de son époux, sortait à peine pour ne pas les perdre. L'empereur François, qui ne faisait rien et s'ennuyait tout le jour à courir la ville, ne comprenait rien à cette réclusion

trois heures du matin, il part pour se rendre à l'armée. Le prince de Neufchâtel monte dans sa voiture. La seconde voiture de service reçoit le grand-maréchal et le grand-écuyer. Le reste de sa maison militaire le suit ou le précède. Le duc de Bassano et le comte Daru demeurent à Dresde pour l'expédition de leurs courriers, et rejoindront ensuite.

Dès que l'empereur est parti, chaque prince s'empresse de retourner dans ses états [1], et l'impératrice Marie-Louise voit pour la première fois

---

de ménage.... L'impératrice d'Autriche cherchait aussi à faire courir Marie-Louise. Elle lui peignait son assiduité comme ridicule. Elle eût volontiers pris des tons de belle-mère.... Elle venait souvent le matin à la toilette de Marie-Louise fureter dans son luxe et sa magnificence. Elle n'en sortait jamais les mains vides.... Le règne de Marie-Louise a été fort court; mais elle a dû bien en jouir; elle avait la terre à ses pieds. (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. II, pag. 363.)

[1] Il est rare que la prolongation du séjour d'une cour auprès d'une autre ajoute à leur affection mutuelle. Voyez Philippe de Comines, à propos des entrevues de quelques princes de son temps.

Les premiers momens passés, les comparaisons, les jalousies, les animosités s'établissent; on se sépare moins bons amis qu'on n'avait l'intention de l'être et qu'on ne l'était avant la confrontation. (M. l'abbé de Pradt, *les Quatre Concordats.*)

la foule s'écouler devant elle : elle ne retient que son oncle, le grand-duc de Wurtzbourg. Dans ces premiers momens d'une séparation douloureuse, elle a promis d'aller passer quinze jours auprès de son père, à Prague. Elle doit partir de Dresde le 4 juin pour faire ce voyage, où l'on essaiera sans doute de la distraire par des fêtes et des hommages ; ensuite elle reprendra la route de France [1].

[1] Marie-Louise était de retour de son voyage de Prague à Saint-Cloud le 18 juillet.

CHAPITRE XII.

L'EMPEREUR SE MET A LA TÊTE DE SON ARMÉE, ET LA CONDUIT SUR LE NIÉMEN.

(Juin.)

Le 29, l'empereur arrive à Glogau.

Le 30, il entre en Pologne. Ce pays nous avait apparu en 1806 sous les traits de l'hiver, et une impression défavorable nous en était restée. Aujourd'hui le printemps le couvre de sa verdure. Ce ne sont plus des déserts qui se perdent dans le vague des neiges : des bouquets de bois dessinent le contour des plaines sur l'horizon, et l'on aperçoit de tous côtés des habitations que le voile brumeux de décembre ne laissait pas même soupçonner.

On s'arrête à Posen, où le quartier-général est rejoint par un courrier du duc de Bassano.

A peine avait-on quitté Dresde, le 29, que M. Signeul y est entré : M. Signeul est ce consul initié dans l'intime confiance de Bernadotte,

qui est parti de Paris à la fin d'avril pour porter à Stockholm des lettres de la princesse de Suède, ainsi que des propositions et des conseils propres à ramener le cabinet suédois dans les intérêts de la cause commune. C'est la réponse de Bernadotte que M. Signeul vient d'apporter.

« Tout est entendu, » a-t-il dit en mettant pied à terre, « tout est entendu si l'empereur Napo- » léon s'engage à faire obtenir la Norwège à la » Suède, et si, dès à présent, il lui donne un » subside. »

A ce mot de subside, l'empereur éclate. Depuis le retour de M. de Narbonne, il a sur le cœur un poids qui l'oppresse. Son âme se soulève enfin aux mouvemens de l'indignation qu'elle éprouve!.. « Quoi! dit-il, quand l'Autriche et la Prusse re- » cherchent mon alliance, Bernadotte ose la » marchander! Il me traite à la turque; il me » rançonne! L'argent ne sera jamais un moyen » dans ma politique. Je ne veux pas de ces amis » qu'on ne garde qu'en les payant; et d'ailleurs » l'Angleterre ne serait-elle pas toujours là pour » enchérir sur moi? La demande de la Nor- » wège est une autre impertinence. Certes, je » n'irai pas dépouiller le Danemarck parce que » Bernadotte s'est mis cette idée en tête! Qu'est- » ce au surplus que la Norwège et quelques mi- » sérables millions dans ce moment où la Suède

» peut avoir Pétersbourg à sa discrétion [illegible].... Ber-
» nadotte n'est que mon lieutenant; qu'il mar-
» che quand ses deux patries le lui ordonnent. S'il
» hésite, qu'on ne me parle plus de cet homme.
» Répondez à M. de Signeul, écrit-il au duc de
» Bassano, *que je n'achèterai point un allié*
» *douteux aux dépens d'un allié fidèle.* Vous
» pouvez renvoyer ce consul, je ne le recevrai
» point [1]. »

De Posen, l'empereur se rend à Thorn le 2 juin. En sortant des forêts sablonneuses qu'il a fallu traverser, il aperçoit la Vistule, la franchit, et se trouve au milieu de ses camps.

Là, ses premières dispositions sont des mesures d'ordre et de police. Il a remarqué des traîneurs sur la route; il a entendu les hauts cris que les paysans polonais jettent au loin dans les campagnes sous le poids des milliers de soldats qui foulent leurs villages. Les troupes wurtembergeoises sont signalées par leurs excès : Napoléon en fait affront à leur chef qu'il rencontre sur son passage, et ce chef, c'est le prince de

[1] On a publié après coup une lettre de Bernadotte du 11 mai 1812; elle n'a jamais été reçue; en effet, *M. de Signeul, consul de Suède, était encore à Dresde, en juin, négociant pour la Suède.* (*Napoléon*, volumes écrits par M. de Montholon, tom. I^er^, pag. 221.)

Wurtemberg lui-même. Non content de cet exemple, il témoigne vivement sa désapprobation au duc d'Elchingen, qui a, de ce côté, le commandement supérieur. On se plaint aussi des Westphaliens; et le roi de Westphalie n'est pas plus exempt des sévères reproches. Napoléon fait écrire à tous ses lieutenans qu'ils aient à tenir la discipline d'une main plus ferme. « Prenez, leur » dit-il, de promptes mesures pour que le pays » ne soit pas dévasté; sans quoi nous allons être » ici comme Masséna en Portugal! »

La ville de Thorn offre, dans son intérieur, des désordres d'un autre genre : c'est un encombrement épouvantable. Les équipages de toute espèce obstruent les rues, et l'on s'y arrache les logemens. Pour comble d'embarras, le quartier-général est entouré d'une foule d'envoyés allemands et de commissaires alliés; chaque prince confédéré a voulu y avoir son représentant. C'est une diplomatie militaire aussi nombreuse qu'importune. L'empereur *fait prier ces messieurs de ne pas le suivre de si près;* on les retiendra quelque temps à Thorn, et leur marche sera réglée de manière qu'ils restent désormais à plusieurs journées en arrière.

Le comte Daru avait rejoint à Posen; le duc de Bassano rejoint à Thorn. Napoléon trouve dans cette ville le roi de Westphalie et le prince

Eugène, qui sont venus au-devant de ses ordres. Il y trouve aussi plusieurs chefs de l'armée, et les directeurs des principaux services. Chefs et soldats, tous font éclater à sa vue l'ardeur qui les anime. Il répond à leur confiance en leur promettant le succès et la gloire.

« Nos mouvemens de guerre commencent, » leur dit-il; le passage de la Vistule a démasqué » mes projets: dès ce moment j'ai de fortes mar- » ches à vous demander [1]. »

Le vice-roi et le roi de Westphalie reçoivent l'ordre de se diriger sur le Haut-Niémen, en traversant le duché de Varsovie par les routes qui s'ouvrent devant eux. Le vice-roi suivra celle de Rastenbourg et de Marienpole; le roi de Westphalie et les Polonais remonteront le cours de la Narrew pour arriver par Byalistock sur Grodno.

Le duc d'Elchingen, dont les têtes de colonnes sont à Osterode, continuera de s'avancer vers la Pregel par Heilsberg.

Les premier et deuxième corps sont déjà sur la grande route prussienne d'Elbing à Konigsberg. Cette route, qui offre le plus de ressources, sera la ligne de communication principale pour

[1] Bulletin du 11 juillet.

le grand quartier-général, les administrations et les transports. Napoléon en règle lui-même les étapes [1].

Après avoir mis ainsi toutes ses colonnes en mouvement, il quitte Thorn le 6 juin, et va faire une excursion jusqu'à Dantzick, où il est reçu le 7 au soir par son aide-de-camp Rapp, depuis plusieurs années gouverneur de cette place.

Rapp occupe là un poste avancé, où la guerre du blocus continental imposait des devoirs sévères. Gardien de la côte depuis Memel jusqu'à Colberg, il devait s'y montrer inexorable, et même inaccessible aux doléances du commerce intercepté. Ses manières allemandes, poussées

---

Route militaire de la Vistule au Niémen.

De Thorn à Graudentz.	2	
De Graudentz à Marienwerder. . .	1	
De Marienwerder à Marienbourg. . .	1	
De Marienbourg à Elbing.	1	
D'Elbing à Konigsberg.	3	
Séjour à Konigsberg.	1	17 jours.
De Konigsberg à Tapiau.	1	
De Tapiau à Gumbinen.	2	
Séjour à Gumbinen.	1	
De Gumbinen à Wilkowiski.	2	
De Wilkowiski à Kowno.	2	

quelquefois jusqu'à la rudesse, avaient donné à penser qu'il serait propre à cet emploi. Mais le gouverneur de Dantzick n'a guère compris toute l'importance de sa mission relativement à la guerre d'Angleterre; il ne l'a pas mieux comprise relativement à la Prusse, dans laquelle son commandement est enclavé. Il n'est occupé que d'être bien avec tout le monde, et surtout avec les négocians prussiens; aussi l'empereur a-t-il eu sujet de lui adresser déjà de vertes réprimandes; mais il l'aime, il le compte au nombre de ses braves, et, à l'approche de la guerre, il a un fonds inépuisable d'indulgence pour les fautes qui n'ont point altéré le dévouement militaire. N'imputant qu'à lui-même le tort d'avoir placé un général de hussards dans une position aussi délicate, il a bientôt oublié les propos maladroits, les relations inconvenantes, et tout ce qu'il appelle les peccadilles du gouverneur. C'est chez lui qu'il prend son logement. En entrant dans le salon, ses yeux s'arrêtent sur le buste de la feue reine de Prusse qui s'y trouve en évidence. Il se contente de dire en souriant : « *Maître Rapp*, je » vous préviens que j'écrirai à Marie-Louise cette » infidélité [1]. »

Le roi de Naples, ennuyé d'attendre dans un

[1] Voyez les *Mémoires* de Rapp.

village de Pologne, était venu à Dantzick murmurer tout à son aise auprès de Rapp, de ce qu'on l'avait tenu éloigné de la réunion de Dresde. Les bouderies et les tons frondeurs sont à l'ordre du jour chez quelques personnages; mais dès qu'on rentre en présence de Napoléon, la langue se tait, le cœur parle, et l'on n'aspire plus qu'à lui donner de nouvelles preuves de zèle et de soumission.

« Qu'avez-vous, Murat? » lui dit l'empereur; « vous êtes jaune, vous n'avez pas votre belle » mine. Auriez-vous du chagrin? N'êtes-vous » plus content d'être roi? — Ah! sire, » répond vivement le prince avec son accent méridional, « je ne le sais guère. — Voilà ce que c'est; » vous voulez à toute force voler de vos propres » ailes, et vous embrouillez votre position. Croyez-» moi, laissez là cette petite politique qui sent » le terroir de Naples, et soyez Français avant » tout. Votre métier de roi sera bien plus simple » et bien plus facile que vous ne pensez. »

Dantzick n'est pas seulement une forteresse importante, c'est maintenant, pour l'armée qui s'avance, un grand entrepôt; les millions ont été prodigués pour accroître ses fortifications; l'empereur est pressé d'en inspecter les travaux.

Le lendemain de son arrivée, avant le lever du soleil, il est à cheval; Rapp le conduit dans

tous les ouvrages, et cette première tournée ne finit qu'à midi; à trois heures, Napoléon donne audience au sénat de Dantzick, et il emploie le reste du jour à passer la revue des troupes; il ne rentre qu'à huit heures du soir.

Le 9, il remonte à cheval de grand matin; c'est vers la côte qu'il se dirige; il parcourt les différens points de la rade, et s'arrête au fort qui ferme la barre par-dessus laquelle la Vistule se jette dans la Baltique. Veichselsmund est devenu une place de second ordre; l'empereur la visite en détail; mais à midi, les feux d'un soleil ardent qui brûlent cette côte sablonneuse le forcent de rentrer. Retiré dans son cabinet, il y travaille jusqu'au soir; c'est alors que se retrouvant avec Murat, Berthier et Rapp, il se livre à l'abandon d'une vieille intimité. — « Voilà donc encore une guerre! » se disaient-ils. Napoléon raconte ce qu'il a fait pour l'éviter, et ne leur cache pas les faibles espérances qui lui restent. « Au surplus, ajoute-t-il, nous touchons au dé-» noûment. Quinze journées de route nous sé-» parent encore des Russes, et, d'ici là, Lauriston » obtiendra peut-être quelque explication; une » fois sur le Niémen, tout sera décidé!... Si je » m'arrêtais alors, ils marcheraient! »

Dans cet entretien de confiance, Napoléon leur parle de sa femme, de son fils, de la France,

s monumens et des institutions qu'il achève, et de tous les justes regrets qu'il a de s'éloigner. Il leur parle aussi de l'Espagne, de l'allure traînante et difficile que cette guerre a prise à l'instigation et à l'aide de l'Angleterre. Il vient de recevoir des nouvelles du duc de Dalmatie, et compte avec eux les distances de Cadix à Dantzick. « Quelle » longueur de chemin !» leur dit-il ; « mais tout est » si bien organisé que mes communications sont » rapides et que je suffis à tout. Pendant que » nous allons en finir avec le Nord, j'espère bien » que Soult se maintiendra en Andalousie, et » que Marmont contiendra Wellington sur la » frontière du Portugal. L'Europe ne respirera » que quand ces affaires de Russie et d'Espagne » seront terminées. Alors seulement on pourra » compter sur une paix profonde ; la Pologne » renaissante s'affermira ; l'Autriche s'occupera » plus de son Danube et beaucoup moins de » l'Italie. Enfin l'Angleterre épuisée se résignera » à partager le commerce du monde avec les vais- » seaux du continent. Mon fils est jeune, il faut » lui préparer un règne tranquille. — « Oui, » sire, » répondent-ils tous trois ; nous regrettons » la paix, mais mieux vaut la guerre aujour- » d'hui qu'un arrangement suivi d'une paix boi- » teuse ; ce serait toujours à recommencer ! » Berthier a cessé de murmurer entre ses dents ;

le roi de Naples a repris sa figure radieuse et confiante, et Rapp s'est levé pour faire une demande : « Sire, dit-il, votre Rapp manie encore » assez bien son cheval et son sabre pour n'être » pas relégué ici comme un vieil invalide quand » vous allez vous battre ; accordez-moi de re- » prendre près de votre personne mon service » d'aide-de-camp. » L'empereur y consent ; mais Rapp attendra, pour rejoindre le quartier-général, que le passage de l'armée par Dantzick soit entièrement effectué.

C'est la division Daendels qui, pendant la campagne, formera la garnison de Dantzick.

Avant de quitter cette place, l'empereur laisse des ordres pour qu'un équipage de siége bien complet sorte de l'arsenal et soit mis en marche à la suite de l'armée.

Depuis l'Elbe et l'Oder, des communications par eau sont ouvertes par le canal de Bromberg jusqu'à Dantzick et la Vistule. De grands approvisionnemens en eau-de-vie, vins, farine et biscuit ont été dirigés sur Dantzick. Il faut maintenant les faire filer sur Konisgberg par la navigation du Frischaff. Le contre-amiral Baste commandera cette marine ; l'empereur organise lui-même les transports.

Parti de Dantzick le 11 au matin, il va reprendre la grande route de Konisgberg par Ma-

enbourg, rejoint en chemin les six belles divisions du maréchal Davoust, et les passe en revue. C'est une troupe d'élite que ce maréchal a formée, et qui ne compte pas moins de soixante-dix mille baïonnettes.

Le 12, on arrive à Konisgberg ; tandis que les différens corps exécutent les marches qui vont les réunir sur le point d'attaque déterminé, on dirait que Napoléon ne s'est réservé que les détails de l'administration militaire. Il donne plus de temps au comte Daru qu'au major-général, et ne paraît occupé que des subsistances, des transports et de la police de l'armée [1].

Le corps du génie conduit des fourgons pleins d'outils. L'artillerie roule ses parcs de réserve, son parc de siége, ses caissons de munitions et ses équipages de pont. Le service de santé a ses nombreux chariots d'ambulance, l'administration des vivres ses équipages légers qui se com-

[1] Le génie actif de Napoléon était alors porté tout entier sur ces détails importans. Il était prodigue de recommandations, d'ordres, d'argent même. Ses lettres l'attestent. Les jours se passaient à dicter ses instructions sur cet objet ; la nuit, il se relevait encore. Un seul général reçut dans une seule journée six dépêches de lui, toutes remplies de cette sollicitude. (M. P. de Ségur, pag. 120, tom. Ier.)

posent de six cents voitures à la comtoise, ses équipages ordinaires qui se divisent en vingt-six escadrons de charretiers, et ses équipages pesans, dont le bataillon est traîné par des bœufs. Une foule d'employés, de garde-magasins, d'inspecteurs, l'accompagnent.

Outre cet immense appareil qui couvre les routes de terre, la navigation du pays offre des moyens auxiliaires que Napoléon s'étudie à mettre à profit et à multiplier. Tous les approvisionnemens d'artillerie et de vivres que les magasins de Dantzick ont envoyés par le Frischaff, on les charge à Konigsberg, sur les bateaux de la Pregel, pour remonter cette rivière jusqu'à Insterburg. Une seconde communication est organisée, moitié par terre et moitié par eau; des transports iront de Konigsberg à Labiau, et de là des embarcations les descendront au Niémen.

Ces soins retiennent l'empereur à Konigsberg jusqu'au 17. Pendant son séjour dans cette ville, il fait accueil aux généraux prussiens qui s'y trouvent, travaille avec les autorités locales, et interpose sa surveillance de toutes les manières pour adoucir les maux que le passage de cette multitude armée fait peser sur le pays.

Il laisse à Konigsberg son aide-de-camp Hogendorp comme gouverneur de la place. Les

endarmes prussiens et les nôtres se réuniront ur maintenir la police des routes.

Le duc de Tarente, avec le contingent de la Prusse et la division Grandjean, marche au Nord vers Tilsit; mais la garde impériale, le corps de Davoust, celui de Ney, celui d'Oudinot, ainsi que la cavalerie de Nansouty et de Montbrun, ont pris à droite, dans la direction de Kowno. C'est la route que l'empereur suit lui-même.

Avant de quitter Konigsberg, il a reçu les rapports les plus satisfaisans de l'armée autrichienne. L'aide-de-camp Flahaut, envoyé de Dresde au prince de Schwartzenberg, est de retour; il annonce que les Autrichiens sont prêts à ouvrir la campagne du côté de la Gallicie.

Le 17, on s'arrête à Velhau; le 18, à Insterburg; on trouve les rives de la Pregel chargées de vivres, et deux-cent vingt mille hommes qui y arrivent à la fois par quatre chemins différens. Quand il faut quitter la Pregel, la prévoyance de Napoléon fait distribuer aux soldats assez de provisions pour gagner le Niémen et ensuite Wilna. Enfin, des ordres sont laissés pour que les bateaux qui viennent de Konigsberg puissent déboucher de la Pregel dans le Niémen, par la Deisne et le canal Frederich.

Le 19, on continue la route, et on entre à

Gumbinen. Ici la paix expire. Un courrier [illegible] Saint-Pétersbourg met un terme à l'état dou[illegible]teux dans lequel l'empereur s'avançait depuis la Vistule. Notre ambassadeur a fait de vaines instances pour se rendre à Wilna. Le gouverneur, qui avait des ordres, a constamment refusé de le laisser partir. Tout ce qu'on a pu lui accorder, a été l'envoi d'un exprès chargé de solliciter de sa part une audience d'Alexandre. Cette demande a été reçue à Wilna le 8 juin; mais on s'est borné à faire répondre que le général Lauriston eût à mettre par écrit ce qu'il avait à dire. Ainsi, on a refusé de l'entendre, *dans un moment décisif où cette conférence pouvait être d'un si grand intérêt pour les deux empires.* Le secrétaire d'ambassade Prevôt arrive ensuite et confirme la rupture.

« C'en est fait, dit Napoléon; les Russes, [illegible]e » nous avons toujours vaincus, prennent un to[illegible] » de vainqueurs; ils nous provoquent, et nous » aurons sans doute à les en remercier. Nous ar- » rêter sur un tel chemin, ce serait manquer le » moment le plus opportun qui se soit jamais » présenté. Le refus de Romanzoff a terminé » toutes mes hésitations, et nous préserve d'une » faute impardonnable. Acceptons comme une » faveur l'occasion qui nous fait violence, et pas- » sons le Niémen. »

Il s'arrête deux jours à Gumbinen pour expédier, avant de monter à cheval, tous les détails de cabinet. Il met en ordre, avec son secrétaire d'état, les affaires arriérées de l'empire; il arrête, avec son ministre des relations extérieures, les communications diplomatiques à donner au sénat et aux alliés; il règle, avec le major-général, la suite des mouvemens commencés : enfin, il dicte à ses secrétaires la proclamation qui va faire connaître à l'Europe qu'elle est en guerre déclarée avec la Russie; au duché de Varsovie, que le moment est venu de prononcer le nom de Pologne; et à l'armée, que Napoléon compte sur elle.

« Soldats, dit-il, la seconde guerre de Pologne » est commencée. La première s'est terminée à » Friedland et à Tilsit; à Tilsit, la Russie a » juré une éternelle alliance à la France, et la » guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses » sermens; elle ne veut donner aucune explica- » tion de son étrange conduite, que les aigles » françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par » là nos alliés à sa discrétion... La Russie est en- » traînée par la fatalité; ses destins doivent s'ac- » complir. Nous croit-elle donc dégénérés? Ne » serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz? » Elle nous place entre le déshonneur et la guerre : » notre choix ne saurait être douteux. Marchons

» donc en avant, passons le Niémen, portons
» guerre sur son territoire. La seconde guerre
» Pologne sera glorieuse aux armes françaises.
» Mais la paix que nous conclurons portera avec
» elle sa garantie; elle mettra un terme à la fu-
» neste influence que la Russie exerce depuis
» cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SUPPLÉMENT
A LA PREMIÈRE PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA PREMIÈRE PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

Pages.

§ Ier. Pièces relatives à la négociation du traité d'alliance entre la Prusse et la France. 99
§ II. Traité d'alliance entre l'Autriche et la France. 116
§ III. Note relative à la défection de la Suède. 122
§ IV. Pièces relatives à la démarche faite auprès de l'Angleterre. 123
§ V. Pieces relatives à la rupture de la France avec la Russie. 129

SUPPLÉMENT

A LA PREMIÈRE PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

§ Ier. NÉGOCIATION

DU TRAITÉ D'ALLIANCE

ENTRE LA PRUSSE ET LA FRANCE.

N°. 1. Lettre de M. de Saint-Marsan du 24 mars 1811. — N°. 2. Lettre du même du 5 avril. — N°. 3. Lettre du roi de Prusse à son ministre à Paris, M. le comte de Krusemarck, 14 mai 1811, — N°. 4. Lettre de M. de Hardenberg à M. de Krusemarck, 30 août 1811. — N°. 5. Lettre de M. de Saint-Marsan du 22 février 1812. — N°. 6. Lettre du même du 18 avril 1812.

(N°. 1.) *Lettre de M. de Saint-Marsan.*

Berlin, 24 mars 1811.

J'ai eu l'honneur de mander à Votre Excellence que j'avais lieu de croire que le gouvernement prussien désirait former des liaisons plus intimes

avec la France : je ne me suis pas trompé. Le chancelier d'état, baron de Hardenberg, est venu chez moi et m'a dit : « Le roi est bien fermement décidé à ne jamais séparer sa cause de celle de la » France, et à rester entièrement et fidèlement » attaché à l'empereur. Je vous ai dit bien des fois » que je n'étais pas pour les demi-mesures : S. M. est » absolument du même avis, et son plus grand désir serait de se lier à la France de la manière la plus » intime, ce qui ferait taire toutes les passions et » les intrigues, rétablirait entièrement le crédit du » gouvernement, et ferait renaître la sécurité et la » confiance dans toute la monarchie. »

Après m'avoir quitté, le chancelier, étant allé chez le roi, est revenu au bout de trois quarts d'heure, et m'a dit que le roi l'avait chargé de me prier de mettre sous les yeux de l'empereur son vif désir d'attacher irrévocablement le sort de la Prusse à la France, et de sonder les intentions de S. M. I. et R. à ce sujet.

(N°. 2.) *Extrait d'une dépêche de M. de Saint-Marsan.*

Berlin, 5 avril 1811.

Le roi et ses deux ministres attendent avec beaucoup d'empressement l'issue des ouvertures faites pour obtenir une alliance avec la France.

Le parti du roi est pris d'une manière bien positive; et si les ouvertures sont agréées par Sa Majesté Impériale et Royale, il s'attachera loyalement à elle, en toute occasion, de la manière qu'elle le lui demandera.

(N°. 3.) *Lettre du roi de Prusse*

A son ministre à Paris.

La manière dont l'empereur a bien voulu accueillir, suivant votre dépêche du 16 avril, les explications provisoires dans lesquelles j'ai chargé mon chancelier d'état d'entrer avec M. de Saint-Marsan, pour le cas d'une rupture entre la France et la Russie, m'a offert un témoignage précieux des dispositions amicales et bienveillantes de ce monarque à mon égard. Vivement touché de celles-ci, je n'en ai pas été moins charmé de me convaincre par sa réponse, dont le duc de Bassano a été rendu l'organe, que les appréhensions d'une guerre entre la France et la Russie, toutes généralement répandues qu'elles étaient, sont destituées de fondement, et je ne puis que former les vœux les plus sincères pour la durée non interrompue des rapports de bonne harmonie encore subsistans entre ces puissances. Me jugeant même intéressé de très-près à travailler au maintien d'aussi heureuses relations, à

37861

proportion des moyens que semblait m'en fournir l'amitié personnelle qui règne entre moi et l'empereur de Russie, j'ai constamment tenu à Pétersbourg le langage de la modération et de la conciliation. Souvent déjà j'y ai conseillé une accession plus illimitée au système continental; et ce même conseil, je le renouvelle encore dans une lettre autographe que je viens d'adresser à l'empereur Alexandre, et dont je m'empresse de vous communiquer ci-joint copie, pour la porter, par l'entremise de M. le duc de Bassano, à la connaissance de S. M. l'empereur des Français.

Quel que soit l'effet de cette lettre, et le parti auquel la cour de Russie se décide, je n'ai pas besoin de le connaître pour arrêter le mien. Invariablement attaché au système de la France, je me flatte d'avoir fait mes preuves à cet égard. S'il était possible qu'il fût resté encore quelques doutes à l'empereur Napoléon sur mon intention sérieuse de concourir en tout au grand but qu'il se propose, il m'eût suffi, sans contredit, pour les faire évanouir, des ordres rigoureux par lesquels je viens de renouveler la prohibition absolue de tout commerce et de toute communication avec l'Angleterre, et des mesures énergiques que j'ai spontanément prises pour la défense de mes côtes contre les tentatives éventuelles de l'ennemi commun; mesures dont l'exécution dispendieuse exige l'emploi des deux tiers de mon armée. Après avoir ainsi satisfait sur ce point à tous les désirs de l'empereur, même avant de les connaître,

et me voyant d'ailleurs rassuré par une déclaration officielle sur la crainte de l'explosion prochaine d'une guerre entre la France et la Russie, je me sentirais peut-être embarrassé de donner, dans le moment présent, plus de suite aux premières ouvertures confidentielles faites ici au comte de Saint-Marsan, s'il ne m'importait pas de préciser davantage mes idées sur les moyens de resserrer à jamais, et abstraction faite des conjonctures politiques actuelles, les liens d'amitié et d'union qui, à ma grande satisfaction, existent déjà entre la France et moi.

Je profite donc avec plaisir de l'interpellation de S. M. l'empereur des Français, pour lui proposer, à cette fin et pour tous les cas, une alliance offensive et défensive, en vertu de laquelle, dans toutes les guerres qui ne seraient pas étrangères aux intérêts de ma monarchie, et où la France se trouverait engagée, soit en Allemagne, soit sur les confins de la Prusse, celle-ci mettrait à la disposition de la France un corps de troupes auxiliaires proportionné à ses facultés, et de la force duquel on conviendrait encore plus particulièrement. De son côté, S. M. I. garantirait l'indépendance et l'intégrité de l'état actuel des possessions prussiennes, et m'assurerait sa puissante assistance et les secours nécessaires toutes les fois que je me verrais dans le cas de les réclamer; elle ferait de plus, par sa haute intervention, entrer dans cette alliance les membres de la confédération du Rhin et le duché de Varsovie.

Les troupes auxiliaires prussiennes n'agiraient que

réunies dans un seul corps, conduit par un officier supérieur de leur nation, et dépendant de ses ordres spéciaux. Ce corps serait employé de préférence à la défense de la Prusse et de ses frontières; mais il concourrait à l'exécution du plan général d'opération, et, sous ce rapport, il serait ou sous les ordres immédiats de S. M. l'empereur et roi, ou sous ceux du commandant en chef que S. M. I. préposerait à l'armée entière.

Le cas d'une guerre échéant, on conviendrait de ce qui concerne la marche et le passage des troupes, d'après le besoin et les circonstances du moment; mais, en attendant, les troupes françaises, qui entreraient dans mes états ou les traverseraient, n'y pourraient marcher que par les routes militaires stipulées, et conformément aux conventions subsistantes.

L'épuisement des ressources de la Prusse me mettant dans l'impossibilité de suffire aux frais que me causeraient mes nouveaux engagemens, à moins qu'il ne plût à l'empereur de me faciliter les moyens de les remplir, et ces engagemens ne pouvant d'ailleurs être regardés comme solides qu'en tant qu'ils seront fondés sur une confiance entière et mutuelle, à laquelle je crois avoir acquis tous les droits par ma constante déférence pour S. M. I., par mon invariable attachement à son système politique, et surtout par l'offre de mon alliance, qui, faite dans les conjonctures présentes, ne saurait plus laisser subsister aucun des motifs d'ombrage qui ont dicté

quelques-uns des articles de la convention du 8 septembre 1808, je compte ne point me livrer à un vain espoir en me flattant,

1°. Que S. M. I. aura égard à la juste réclamation de la restitution de Glogau, dont, aux termes des traités, l'évacuation doit avoir lieu maintenant que la première moitié de la contribution se trouve complétement acquittée. Ce n'est pas faute de confiance que je fais cette demande, dans l'instant même où des liaisons plus étroites vont unir, j'espère, plus particulièrement mes intérêts à ceux de l'empereur; elle est motivée par les frais énormes que m'occasionent l'entretien et l'approvisionnement des forteresses sur l'Oder, et des garnisons étrangères qui les occupent. Cette charge est tellement au-dessus des forces de la Prusse, elle est si incompatible avec la dépense qui résultera de ses nouveaux engagemens, que S. M. I. ne saurait me donner une preuve plus signalée de ses dispositions bienveillantes et de sa confiance, qu'en trouvant moyen de soulager ma monarchie de ce fardeau;

2°. Que, pour le cas où le corps auxiliaire dût être mis sur pied, l'empereur voudra bien m'accorder une remise proportionnée de la contribution et sa cessation entière dès que la guerre éclatera en effet, la Prusse étant absolument hors d'état d'en faire les frais, et de payer en même temps une contribution aussi onéreuse;

3°. Enfin, que S. M. I. n'insistera plus sur l'article de la convention du 8 septembre 1808, qui

empêche l'augmentation de l'armée prussienne, augmentation évidemment indispensable à mesure du besoin que j'aurai de plus de troupes pour le but convenu et pour la défense de mes états.

Quant aux avantages que la Prusse, en cas de succès auxquels elle aurait contribué par l'emploi de ses forces et de ses ressources, pourrait se promettre, soit en fait d'acquisitions territoriales, soit en indemnités d'un autre genre, je m'en remets avec confiance à la justice et à l'amitié de mon auguste allié. Mais il est un autre point dont j'aurais à cœur de convenir d'avance avec lui : la situation géographique de la Prusse étant telle qu'une partie de son territoire doit nécessairement être exposée, sinon à devenir le théâtre de la guerre, du moins à en éprouver tous les embarras, je désirerais assurer à ma famille un asile où elle fût à l'abri des inconvéniens qui en résulteraient. Je me flatte donc que l'empereur voudra bien non-seulement consentir lui-même, mais aussi s'employer partout où il sera besoin, à ce qu'une partie de la Silésie, avoisinante aux états autrichiens, soit déclarée neutre pour cet effet, afin qu'en cas de nécessité je puisse, avec les miens, y fixer mon séjour pendant la guerre.

Telles sont, en résumé, les propositions que l'invitation de S. M. I. m'engage à lui faire ensuite des explications préalables qui ont eu lieu ici envers son ministre, de la part de mon chancelier d'état et de mon ministre des affaires étrangères. Un précis en a été communiqué au comte de Saint-Marsan, ce qui

n'empêche pas que, de votre côté, vous ne les preniez pour texte d'un entretien confidentiel que vous aurez à demander à M. le duc de Bassano, auquel je vous laisse le maître de faire lecture de la présente dépêche. J'espère qu'informée par lui de son contenu, S. M. I. ne verra, dans la franchise avec laquelle je m'explique sur ce que je souhaite, ou plutôt sur ce que me dictent ma position et mes besoins, qu'une preuve incontestable de ma confiance sans borne, et de mon ardent désir d'établir mes liaisons avec S. M. I. sur des bases sûres et durables. Il ne me reste qu'à souhaiter que, leur accordant sa haute approbation, elle daigne autoriser son ministre à ma cour à les admettre dans la négociation ici ouverte, que les miens s'appliqueront dès lors à poursuivre et à terminer promptement avec lui.

A Berlin, le 14 mai 1811.

Signé, FRÉDÉRIC-GUILLAUME

Et plus bas :

HARDENBERG, GOLTZ.

(N°. 4.) *Lettre du baron de Hardenberg*

Au baron de Krusemarck.

Berlin, le 30 août 1811.

Monsieur,

Si les motifs de ménagement pour la Russie, qui ont engagé l'empereur Napoléon à surseoir à toute explication sur les propositions d'alliance que le roi a faites dans le courant du mois de mai dernier, ont pu à cette époque paraître plausibles à Sa Majesté, il n'en est pas de même aujourd'hui que les préparatifs guerriers de la France contre cette puissance ont pris et prennent encore tous les jours un caractère plus imposant, et que S. M. I., trop grande pour dissimuler, ne cache pas à la cour de Pétersbourg elle-même le but éventuel de ces mesures. La crainte de lui inspirer à contre-temps de l'ombrage n'ayant point fait suspendre celles-ci, comment arriverait-il qu'elle retardât, entre la France et la Prusse, cette union plus intime, l'objet des vœux du roi, union qui, soit qu'il ne s'agisse que d'une démonstration tendante à assurer le maintien de la tranquillité dans le Nord, soit qu'en effet les choses en viennent malheureusement à une rupture entre les deux cours impériales, offre dans l'une et l'autre alternative des avantages manifestes à la France? Tel était ce raisonnement sur lequel le roi fondait l'espoir que, maintenant du moins, l'empereur Napoléon daignerait, en réponse à nos susdites ouvertures, entrer en

explication avec lui, et c'est en partie dans la vue de les amener que Sa Majesté vous avait chargé de faire officiellement la juste demande de l'évacuation de Glogau.

C'est avec la plus vive peine que nous avons vu derechef cet espoir déçu par vos dépêches du 13 et du 17 de ce mois. Toutes valables que sont, sous plus d'un rapport, les raisons qui vous ont déterminé à différer la démarche en question, le roi eût préféré que vous vous en fussiez tenu littéralement à ses ordres. Si actuellement il vous autorise à en ajourner l'exécution jusqu'à un moment plus opportun, c'est surtout parce que Sa Majesté se flatte que ce moment ne tardera pas à se présenter. A la suite d'un nouvel entretien que je viens d'avoir depuis peu avec M. le comte de Saint-Marsan, et dans lequel j'ai fait à ce ministre un tableau aussi détaillé que vrai de la violente situation de la Prusse, et des motifs urgens que nous avons pour désirer ardemment que l'empereur, prenant en considération les propositions franches et loyales du roi, veuille enfin mettre un terme à la cruelle incertitude où se trouve Sa Majesté sur les intentions de la France à son égard. Faut-il, monsieur, que je vous retrace à vous-même les principaux traits de ce tableau? Je vous observerai d'abord, pour ce qui concerne nos finances, que l'état présent des choses, s'il n'y est apporté remède, les expose à une ruine complète et inévitable. Grâce aux ressources momentanées que nous a values l'introduction du tarif continental, nous

avons pu acquitter mensuellement deux millions de francs de contributions à la France jusqu'au mois de juin dernier et celui-ci compris ; aujourd'hui ces ressources sont épuisées. Aux embarras qui résultent de la privation de celles que fournissait autrefois à l'état le commerce maritime en alimentant l'industrie nationale, et en procurant un débouché à nos productions, s'en joignent d'autres provenant de malheurs inattendus, tels que l'incendie de Konigsberg et une récolte manquée dans presque toutes nos provinces. Nonobstant cela, peut-être nous eût-il été possible de continuer sans interruption les paiemens mensuels susdits, si les avances considérables que nous sommes dans la nécessité de faire au gouvernement français lui-même n'absorbaient une grande partie des fonds qui y étaient consacrés. Il vous sera facile d'en juger, si vous songez qu'il nous a fallu déjà payer comptant une très-forte somme pour frais de transports des marchandises coloniales vendues à la France, et si vous réfléchissez de plus aux énormes dépenses qu'exige l'entretien des troupes françaises et alliées, tant de celles qui traversent les états du roi pour se rendre à Dantzick, que de celles qui viennent augmenter sans cesse les garnisons déjà si nombreuses de nos propres forteresses. Il en coûte un million quatre-vingt-un mille cinq cent quatre-vingt-treize francs pour entretenir seulement à Stettin, pendant les cinq derniers mois, les troupes qui s'y trouvent en sus du nombre fixé par nos conventions, sans compter même les frais

de table des officiers et autres. La dépense pour Glogau s'est élevée, pendant la même époque, à un demi-million; il est d'une impossibilité absolue et bien démontrée que la Prusse, réduite comme elle l'est dans ses revenus, suffise à la fois à d'aussi fortes avances et au paiement ordinaire de ses contributions, et sans doute l'empereur est trop juste pour ne pas daigner consentir à ce que désormais elle déduise chaque mois sur les unes le montant des autres.

Mais ce ne sont pas nos embarras pécuniaires, quelque graves qu'ils puissent être, qui sont l'objet principal des sollicitudes du roi, c'est notre situation politique, dont celle des finances n'est après tout qu'une conséquence nécessaire. Tout est en armes autour de nous : *d'un côté, les armées russes bordent nos frontières;* de l'autre, l'attitude de l'armée varsovienne, censée dirigée contre la Russie, peut l'être également contre la Prusse; l'armée saxonne est mise en cantonnement, dans notre voisinage, de manière à pouvoir, dans deux marches, atteindre la résidence du roi : Dantzick seul renferme une autre armée. Au lieu de dix mille hommes stipulés par les traités, la France en a fait successivement arriver vingt-trois mille dans nos trois places de l'Oder, où leur entretien coûte chaque mois, aux caisses de l'état, la somme exorbitante de deux cent cinquante mille écus. Au moment où j'écris, la garnison de Stettin s'élève à dix-sept mille cinq cent quarante-six hommes. Représentez-vous, mon général, combien

Sa Majesté doit être profondément affectée, lorsqu'au milieu de tout cela elle apprend qu'il n'est dans ces diverses armées qu'une opinion, qu'une voix, sur la destruction prochaine de la Prusse! Fort de sa confiance envers S. M. I., le roi peut sans doute personnellement rejeter loin de lui les soupçons que provoquent de telles rumeurs; mais est-il maître d'empêcher qu'une opinion hautement prononcée au sein de ses états, par les généraux français eux-mêmes, ne devienne l'opinion publique? Dépend-il de lui, tandis que là où vous êtes il ne se fait rien pour la calmer, d'arrêter les funestes effets de cette opinion sur le crédit de la Prusse au dedans et au dehors? Ose-t-il, dans l'incertitude où le laisse la France sur ses vues, malgré l'offre réitérée et le désir constant de Sa Majesté de mettre tous ses moyens à la disposition de l'empereur, à des conditions sur lesquelles il serait si facile de s'entendre; ose-t-il, dis-je, respecter assez peu les alarmes de son peuple pour ne prendre aucune mesure éventuelle pour sa défense? Une sécurité poussée aussi loin serait sans doute condamnable, et l'empereur, dont le roi ambitionne par-dessus tout l'amitié et l'estime, la blâmerait lui-même à juste titre. Nous armons donc, monsieur, puisque les circonstances en imposent impérieusement le devoir au roi, et que mieux vaut, comme je l'ai dit à M. de Saint-Marsan, mourir l'épée à la main que de succomber avec opprobre. Mais c'est pour la France que nous armons, si elle veut d'un allié fidèle, et que, s'arrangeant de gré à

gré avec nous, elle préfère sincèrement notre libre assistance à cette lutte dont la voix de ses guerriers nous menace, et qui, de la part du roi, ne pourrait jamais être que celle du dernier désespoir.

Voilà, mon cher général, ce que j'ai exposé avec franchise à M. de Saint-Marsan, en lui donnant en même temps des renseignemens authentiques sur les moyens que nous avons de rendre notre alliance utile à son auguste souverain. Il sait que toutes nos forteresses sont ou vont être dans un état de défense respectable; il sait que, le signal nous étant donné, il ne nous faudrait que très-peu de temps pour mettre cent mille hommes sur pied. Le comte de Saint-Marsan a paru pénétré de la loyauté de nos déclarations, et les a jugées propres à faire un effet favorable sur l'esprit magnanime de l'empereur. Il y a trois jours qu'il lui en a rendu compte par courrier; j'ai pensé qu'il était à propos de ne point vous laisser ignorer ceci pour votre information particulière; mais n'envisagez ce que je vous en dis que comme une communication confidentielle. Elle ne vous appelle à faire aucune démarche de votre côté, puisque tout ce que j'ai dit dans l'épanchement de mon cœur à M. de Saint-Marsan, prenant dans votre bouche un caractère diplomatiquement officiel, serait censé peut-être donner un caractère de menace à des ouvertures qui ne l'ont nullement eu, et dans lesquelles le roi souhaite vivement que l'em-

pereur ne puisse pas un seul instant méconnaître la pureté des intentions qui les ont dictées.

J'ai l'honneur, etc.

Signé DE HARDENBERG.

(N°. 5.) *Extrait d'une dépêche de M. de Saint-Marsan.*

Berlin, le 22 février 1812.

M. de Krusemarck a mandé à son gouvernement qu'il avait le plus grand espoir que la négociation de l'alliance serait terminée heureusement. M. de Hardenberg et M. Goltz m'ont témoigné hier leur grande satisfaction de ces nouvelles qu'ils venaient de recevoir.

(N°. 6.) *Extrait d'une dépêche de M. de Saint-Marsan.*

Berlin, le 18 avril 1812.

Votre Excellence peut être assurée que S. M. le roi de Prusse et son ministre ont désiré ardemment l'alliance, comme un moyen unique pour arriver à la conservation de la monarchie, et qu'ils la regardent comme l'ancre d'espérance pour un avenir plus heureux. Ce n'est point une mesure de circonstance;

M. de Hardenberg l'a jugée comme la base de la politique de la Prusse. En causant souvent avec lui, je l'ai trouvé ferme dans ce principe.

Les inquiétudes de la Prusse n'ont jamais consisté que dans le doute et la crainte de ne pouvoir point obtenir l'alliance. C'est aussi la seule arme dont nos ennemis ont pu se servir pour chercher dans le temps à entraîner le roi dans de fausses démarches, et pour alarmer la nation. Ce doute a disparu. Le roi et les ministres ne pensent plus qu'à suivre le système avec loyauté et à seconder les vues de l'empereur par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. On peut en juger par l'attention et l'empressement qui sont apportés aux plus petits détails. La nation, qui, en général, a toujours jugé sainement, a applaudi au plan adopté. Je ne veux pas dire par-là qu'il n'y ait des personnes de mauvaise humeur, et qui se plaignent des circonstances, ni qu'en cas de revers l'esprit d'opposition ne fît des prosélytes; je me borne à croire que la Prusse est aussi fidèle alliée de la France que la Bavière et la Saxe; peut-être envisage-t-elle politiquement dans cette alliance de plus grands avantages que ces mêmes puissances dans la leur.

§ II. TRAITÉ

D'ALLIANCE

ENTRE L'AUTRICHE ET LA FRANCE.

N°. 1. Traité patent avec l'Autriche. — N°. 2. Traité secret avec l'Autriche.

(N°. 1.) *Traité d'alliance entre la France et l'Autriche, du 14 mars* 1812.

S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération suisse, et S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohème, ayant à cœur de perpétuer l'amitié et la bonne intelligence qui existent entre elles, et de concourir, par l'intimité et la force de leur union, soit au maintien de la paix du continent, soit au rétablissement de la paix maritime; considérant que rien ne serait plus propre à produire ces heureux résultats, que la conclusion d'un traité d'alliance, qui aurait pour but la sûreté de leurs états et possessions, et la garantie des principaux intérêts de leur politique respective, ont à cet effet nommé pour leurs plénipotentiaires : savoir :

S. M. l'empereur des Français, etc., M. Hugues Bernard, comte Maret, duc de Bassano, etc. ;

Et S. M. l'empereur d'Autriche, etc., le prince Charles de Schwartzenberg, duc de Krumau, etc.;

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivans :

ART. 1er. Il y aura, à perpétuité, amitié, union et alliance entre S. M. l'empereur des Français, etc., et S. M. l'empereur d'Autriche, etc. En conséquence les hautes parties contractantes apporteront la plus grande attention à maintenir la bonne intelligence si heureusement établie entre elles, leurs états et sujets respectifs; à éviter tout ce qui pourrait l'altérer, et à se procurer en toute occasion leurs utilité, honneur et avantage mutuels.

2. Les deux hautes parties contractantes se garantissent réciproquement l'intégrité de leurs territoires actuels.

3. Par une suite de cette garantie réciproque, les deux hautes parties contractantes travailleront toujours de concert aux mesures qui leur paraîtront les plus propres au maintien de la paix; et dans le cas où les états de l'un ou de l'autre seraient menacés d'une invasion, elles emploieraient leurs bons offices les plus efficaces pour la prévenir.

Mais comme ces bons offices pourraient ne point avoir l'effet désiré, elles s'obligent à se secourir mutuellement, dans le cas où l'une ou l'autre viendrait à être attaquée ou menacée.

4. Le secours stipulé par l'article précédent sera composé de trente mille hommes, dont vingt-quatre

mille d'infanterie et six mille de cavalerie, constamment entretenus au grand complet de guerre, et d'un attirail de soixante pièces de canon.

5. Ce secours sera fourni à la première réquisition de la partie attaquée ou menacée. Il se mettra en marche dans le plus court délai possible, et au plus tard avant l'expiration des deux mois qui suivront la demande qui en aura été faite.

6. Les deux hautes parties contractantes garantissent l'intégrité du territoire de la Porte-Ottomane en Europe.

7. Elles reconnaissent et garantissent également les principes de la navigation des neutres, tels qu'ils ont été reconnus et consacrés par le traité d'Utrecht.

S. M. l'empereur d'Autriche renouvelle, autant que besoin est, l'engagement d'adhérer au système prohibitif contre l'Angleterre pendant la présente guerre maritime.

8. Le présent traité d'alliance ne pourra être rendu public, ni communiqué à aucun cabinet, que de concert entre les deux hautes parties.

9. Il sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Vienne, dans un délai de quinze jours, ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Paris, le 14 mars 1812.

(N°. 2.) *Articles séparés et secrets.*

ART. 1er. L'Autriche ne sera point tenue de fournir le secours stipulé par l'art. 4 du traité patent, dans les guerres que la France soutiendrait, ou contre l'Angleterre, ou au delà des Pyrénées.

2. Si la guerre vient à éclater entre la France et la Russie, l'Autriche fournira ledit secours stipulé par les articles 4 et 5 du traité de ce jour. Les régimens qui doivent le former, seront dès à présent mis en marche, et cantonnés de manière qu'à dater du 1er. mai, ils puissent, en moins de quinze jours, être réunis sur Lemberg.

Ledit corps de troupes sera pourvu d'un double approvisionnement de munitions d'artillerie ainsi que des équipages militaires nécessaires au transport de vingt jours de vivres.

3. De son côté, S. M. l'empereur des Français fera toutes ses dispositions pour pouvoir opérer contre la Russie, à la même époque, avec toutes les forces disponibles.

4. Le corps de troupes fourni par S. M. l'empereur d'Autriche sera formé en trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie, commandées par un général autrichien au choix de S. M. l'empereur d'Autriche.

Il agira sur la ligne qui lui sera prescrite par S. M. l'empereur des Français, et d'après ses ordres immédiats.

Il ne pourra toutefois être divisé ; il formera toujours un corps distinct et séparé.

Il sera pourvu à sa subsistance en pays ennemi, suivant le même mode qui sera établi pour le corps de l'armée française, sans rien changer toutefois au régime et aux usages de détails établis par les règlemens militaires de l'Autriche pour la nourriture des troupes.

Les trophées et le butin qu'il aura fait sur l'ennemi lui appartiendront.

5. Dans le cas où, par suite de la guerre avec la France et la Russie, le royaume de Pologne viendrait à être rétabli, S. M. l'empereur des Français garantira spécialement, comme elle garantit dès à présent à l'Autriche, la possession de la Gallicie.

6. Si, le cas arrivant, il entre dans les convenances de l'empereur d'Autriche de céder, pour être réunie au royaume de Pologne, une partie de la Gallicie en échange des provinces illyriennes, S. M. l'empereur des Français s'engage, dès à présent, à consentir à cet échange. La partie de la Gallicie à céder sera déterminée d'après la base combinée de la population, de l'étendue, des revenus ; de sorte que l'estimation des deux objets de l'échange ne soit pas réglée par l'étendue du territoire seulement, mais par sa valeur réelle.

7. Dans le cas d'une heureuse issue de la guerre, S. M. l'empereur des Français s'engage à procurer à S. M. l'empereur d'Autriche, des indemnités et

agrandissemens de territoire, qui non-seulement compensent les sacrifices et charges de la coopération de Sadite Majesté dans la guerre, mais qui soient un monument de l'union intime et durable qui existe entre les deux souverains.

8. Si, en haine des liens et engagemens contractés par l'Autriche envers la France, l'Autriche était menacée par la Russie, S. M. l'empereur des Français regardera cette attaque comme dirigée contre lui-même, et commencera immédiatement les hostilités.

9. La Porte-Ottomane sera invitée à accéder au traité d'alliance de ce jour.

10. Les articles ci-dessus resteront secrets entre les deux puissances.

11. Ils auront la même force que s'ils étaient insérés dans le traité d'alliance, et ils seront ratifiés et les ratifications échangées dans le même lieu et à la même époque que celles dudit traité.

Fait et signé à Paris, le 14 mars 1812.

§ III. NOTE

RELATIVE

A LA DÉFECTION DE LA SUÈDE.

Le traité entre la Suède et la Russie a été conclu le 24 mars 1812;

En voici les principales stipulations :

Garantie réciproque des deux états.

Engagement pris par la Suède de faire une diversion, en cas d'hostilités avec la France et ses alliés, sur tel point de l'Allemagne qui sera jugé convenable, avec vingt-cinq à trente mille Suédois et vingt mille Russes.

Promesse consentie par la Russie de garantir à la Suède la réunion ou la conquête de la Norwège, à l'aide d'une armée russe de trente-cinq mille hommes.

On invitera le roi de Danemarck à accéder à l'alliance et à la cession de la Norwège, moyennant une indemnité pleine et entière en Allemagne et à la proximité de ses états. En cas de refus, on lui déclarera la guerre.

Le roi d'Angleterre sera invité à consentir au traité, et à en garantir les stipulations.

§ IV. PIÈCES

RELATIVES A LA DÉMARCHE FAITE AUPRÈS DE L'ANGLETERRE.

N°. 1. Lettre de M. le duc de Bassano à lord Castlereagh, du 17 avril 1812. — N°. 2. Réponse de lord Castlereagh au duc de Bassano, du 23 avril 1812.

(N°. 1.) *Lettre du duc de Bassano*

A lord Castlereagh.

Paris, le 17 avril 1812.

Monsieur,

S. M. l'empereur et roi, toujours animé des mêmes sentimens de modération et de paix, a voulu faire de nouveau une démarche authentique et solennelle pour mettre un terme aux malheurs de la guerre. La grandeur et la force des circonstances dans lesquelles le monde se trouve aujourd'hui placé, détermine Sa Majesté. Elle m'autorise, Monsieur, à vous entretenir de ses dispositions et de ses vues.

Beaucoup de changemens ont eu lieu en Europe depuis dix ans; ils ont été la suite nécessaire de la guerre qui s'était allumée entre la France et l'Angleterre. Beaucoup de changemens arriveront en-

core, et ils résulteront de la même cause. Le caractère particulier que la guerre a pris peut ajouter à l'étendue et à la durée de ces résultats. Les principes exclusifs et arbitraires ne peuvent se combattre que par une opposition sans mesure et sans terme, et le système de la préservation et de la résistance doit avoir le même caractère d'universalité, de persévérance et de vigueur.

La paix d'Amiens, si elle avait été maintenue, aurait prévenu bien des bouleversemens. Je renouvelle le vœu que l'expérience du passé ne soit pas perdue pour l'avenir.

Sa Majesté s'est souvent arrêtée devant la perspective des triomphes les plus certains, et en a détourné ses regards pour invoquer la paix. En 1805, tout assurée qu'elle était des avantages de sa position, et quelque confiance qu'elle dût à des présages que la fortune devait sitôt réaliser, elle fit au gouvernement de S. M. britannique des propositions qui furent éludées, sur le motif que la Russie devait être consultée. En 1808, de nouvelles propositions furent faites de concert avec la Russie. l'Angleterre allégua la nécessité d'une intervention qui ne pouvait être que le résultat de la négociation elle-même. En 1810, Sa Majesté ne pouvant se dissimuler plus long-temps que les édits du conseil britannique de 1807 rendaient la conduite de la guerre incompatible avec l'indépendance de la Hollande, autorisa des ouvertures indirectes qui tendaient également à la paix. Elles n'eurent aucun

effet, et de nouvelles provinces durent être réunies à l'empire.

Le moment présent rassemble à la fois toutes les circonstances des diverses époques où Sa Majesté montra les sentimens pacifiques qu'elle m'ordonne de manifester encore aujourd'hui.

Les calamités qui désolent la Péninsule et les vastes contrées de l'Amérique espagnole, doivent exciter l'intérêt de toutes les nations et les animer d'une égale sollicitude pour les voir cesser.

Je m'exprimerai, Monsieur, d'une manière que Votre Excellence trouvera conforme à la franchise de la démarche que je suis chargé de faire, et rien n'en montrera mieux la grandeur et la loyauté, que les termes précis du langage qu'il m'est permis de tenir. Dans quelles vues et pour quels motifs m'envelopperais-je de formes qui ne conviennent qu'à la faiblesse qui, seule, a intérêt de tromper?

Les affaires de la Péninsule et des Deux-Siciles sont les différens qui paraissent les plus difficiles à concilier. Je suis autorisé à vous proposer d'en établir l'arrangement sur les bases suivantes :

L'intégrité de l'Espagne serait garantie; la France renoncerait à toute extension du côté des Pyrénées; la dynastie actuelle serait déclarée indépendante, et l'Espagne régie par une constitution nationale des cortès;

L'indépendance et l'intégrité du Portugal seraient également garanties, et la maison de Bragance réerait;

Le royaume de Naples resterait au roi de Naples. Le royaume de Sicile serait garanti à la maison actuelle de Sicile.

Par suites de ces stipulations, l'Espagne, le Portugal et la Sicile seraient évacués par les troupes françaises et anglaises de terre et de mer.

Quant aux autres objets de discussion, ils peuvent être négociés sur cette base, que chaque puissance gardera ce que l'autre ne peut pas lui ôter par la guerre.

Telles sont, Monsieur, les bases de conciliation et de rapprochement offertes à S. A. R. le prince-régent.

S. M. l'empereur et roi ne calcule dans cette démarche, ni les avantages, ni les pertes que la guerre, si elle est plus long-temps prolongée, peut présager à son empire. Elle se détermine par la seule considération des intérêts de l'humanité et du repos des peuples; et si cette quatrième tentative doit être sans succès, comme celles qui l'ont précédée, la France aura du moins la consolation de penser que le sang qui pourrait couler encore retombera tout entier sur l'Angleterre.

J'ai l'honneur, etc.

Signé, BASSANO.

(N°. 2.) *Réponse de lord Castlereagh*

Au duc de Bassano.

Londres, bureau des affaires étrangères, 23 avril 1812.

Monsieur,

La lettre de Votre Excellence, du 17 de ce mois, a été reçue et mise sous les yeux du prince-régent. Son Altesse Royale a senti qu'elle devait à son honneur, avant de m'autoriser à entrer en explication sur l'ouverture que Votre Excellence a transmise, de fixer le sens précis attaché par le gouvernement de France au passage suivant de la lettre de Votre Excellence : « La dynastie actuelle serait déclarée indépendante, et l'Espagne régie par une » constitution nationale des cortès. »

Si, comme Son Altesse Royale le craint, le sens de cette proposition est que l'autorité royale d'Espagne et son gouvernement établi par les cortès seront reconnus comme résidant dans le frère du chef du gouvernement français, et les cortès formées sous son autorité, et non dans le souverain légitime Ferdinand VII et ses héritiers, et l'assemblée extraordinaire des cortès maintenant investie du pouvoir du gouvernement dans ce royaume, en son nom et sous son autorité, il m'est ordonné de déclarer franchement et explicitement à Votre Excellence que des engagemens de bonne foi ne permettent pas à

Son Altesse Royale de recevoir une proposition de paix fondée sur une telle base.

Si cependant les expressions ci-dessus citées, s'appliquaient au gouvernement actuel d'Espagne exerçant l'autorité au nom de Ferdinand VII, sur l'assurance qu'en donnera Votre Excellence, le prince-régent est disposé à s'expliquer pleinement sur la base qui a été transmise pour être prise en considération par Son Altesse Royale; son désir le plus empressé étant, de concert avec ses alliés, de contribuer au repos de l'Europe, et de travailler à une paix qui puisse être à la fois honorable, non-seulement pour la Grande-Bretagne et la France, mais encore pour ceux des états avec lesquels chacune de ces deux puissances a des rapports d'amitié.

Après avoir exposé sans réserve les sentimens du prince-régent sur un point sur lequel il est si nécessaire de s'entendre avant d'entrer dans une discussion ultérieure, je me conformerai aux instructions de Son Altesse Royale, en évitant de faire des observations inutiles et des récriminations sur les objets accessoires de votre lettre. Je puis heureusement m'en rapporter pour la justification de la conduite que la Grande-Bretagne a tenue aux différentes époques rappelées par Votre Excellence, à la correspondance qui eut lieu alors et aux jugemens que le monde en a depuis long-temps portés.

Quant au caractère particulier que la guerre a malheureusement pris, et aux principes exclusifs et arbitraires que Votre Excellence signale comme

ayant marqué ses progrès, en niant, en ce qui concerne le gouvernement britannique, que ces maux lui doivent être attribués, je suis autorisé à assurer à Votre Excellence qu'il déplore sincèrement leur existence, comme aggravant inutilement les calamités de la guerre, et que son désir le plus vif, soit en paix, soit en guerre avec la France, est de voir les relations entre les nations rendues aux principes libéraux et accoutumés des temps précédens.

Je saisis cette occasion d'offrir à Votre Excellence les assurances de ma haute considération.

Signé, CASTLEREAGH.

§ V. PIÈCES

RELATIVES A LA RUPTURE ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE.

N°. 1. Rapport de M. de Kniesbeck au roi de Prusse, 23 mars 1812. — N°. 2. Échange de notes entre l'ambassadeur M. de Kourakin et M. le duc de Bassano. — N°. 3. Dernières missions données à M. de Lauriston.

(N°. 1.) *Rapport de M. de Kniesbeck*

Au roi de Prusse.

Saint-Pétersbourg, le 23 mars 1812.

Sire, l'éloignement des lieux n'ayant pas permis de faire plus tôt mon rapport détaillé à Votre

Majesté, je me hâte de m'acquitter de mon devoir, en le lui soumettant respectueusement aujourd'hui.

Le jour après mon arrivée à Pétersbourg, je me présentai au comte Romanzow pour demander une audience auprès de S. M. l'empereur.

Je l'obtins deux jours après; le 16 février, Sa Majesté m'adressa ainsi la parole :

« Quest-ce que vous avez à me dire, M. de Kniesbeck. »

Je rendis sur cela la lettre de Votre Majesté à l'empereur, en ajoutant que Votre Majesté m'avait chargé de lui exprimer les vœux qu'elle formait pour la conservation de la paix dans le Nord; qu'elle espérait que l'empereur partagerait ses sentimens; mais, comme nonobstant cela, la Russie avait rassemblé sur ses frontières de grandes forces militaires, que la France armait de même, et augmentait ses armées en Allemagne, ainsi que ses garnisons et son attirail militaire dans les forteresses sur l'Oder et la Vistule, Votre Majesté craignait, avec raison, que la guerre ne vînt à éclater, si le silence que les deux grandes puissances avaient gardé jusqu'ici était prolongé plus long-temps; que Votre Majesté conjurait donc l'empereur de ne pas éviter les explications que l'empereur Napoléon paraissait souhaiter de son côté, et de donner des pouvoirs suffisans à son ambassadeur à Paris, ou d'envoyer une personne chargée expressément de traiter d'une conciliation des différens survenus entre les deux cours; que Votre Majesté, en exprimant ces vœux

à l'empereur, s'y croyait autorisée, tant par les liens d'amitié qui existaient entre les deux souverains, que par l'intérêt de son état qui souffrirait plus que tout autre du fardeau de la guerre, puisqu'il était à prévoir que la Prusse serait, dans tous les cas, le pays par lequel les différentes armées passeraient, si elle ne devenait même le théâtre de leurs opérations.

L'empereur me répondit que personne ne pouvait plus souhaiter que lui de voir la paix conservée; qu'il était vrai qu'il avait rapproché les troupes des frontières; mais qu'il s'y était vu contraint, parce que la France s'était renforcée de plus en plus sur la Vistule; qu'elle tenait toujours de fortes garnisons à Dantzick, Stettin, Custrin; qu'elle n'avait pas rendu Glogau à Votre Majesté, et avait fortifié Thorn, Praga, Modlin, Czentockau; que le rassemblement des troupes russes était donc plutôt la suite des armemens de la France qu'une mesure guerrière de la part de la Russie, attendu que la réunion d'une masse de moyens militaires pouvait être appelée avec plus de raison un armement que le rassemblement d'une armée qui ne passe pas les frontières de son pays; que cette mesure était purement de défense; qu'il pensait avoir donné de ses intentions pacifiques des preuves suffisantes à toute l'Europe, en ne relevant pas l'affaire d'Oldenbourg, en gardant le silence sur l'occupation d'Hambourg et de Lubeck, et qu'il tiendrait la même conduite à l'égard de la dernière occupation

de la Poméranie suédoise ; que la Russie se tenait strictement aux traités stipulés ; qu'il n'y avait donc absolument de sa part rien à expliquer ; mais que, pour donner une nouvelle preuve de ses intentions pacifiques, il avait eu l'idée d'envoyer une personne à Paris, dès que la paix avec la Porte serait signée, pour y porter encore des assurances sincères pour la conservation de la paix, et montrer par-là que les relations extérieures n'avaient rien changé à ses intentions ; mais qu'il avait lieu de croire que cet envoi ne serait pas agréable à l'empereur Napoléon. Je me permis de dire que je croyais pouvoir l'assurer du contraire ; mais que si cet envoi devait encore avoir lieu, il serait sans doute à désirer que Sa Majesté l'ordonnât bientôt, puisque deux grandes puissances ne pouvaient jamais rester armées long-temps l'une vis-à-vis de l'autre, sans que la guerre en fût le résultat ; que le printemps approchait et faisait craindre que les hostilités ne pussent être commencées avant que cette personne ne fût partie de Pétersbourg.

Quelques jours après, dans une conférence que j'eus avec le comte de Romanzow, ce chancelier revint sur ce que l'empereur m'avait déjà dit, qu'il n'y avait rien à expliquer de la part de la Russie, et ajouta que, comme l'affaire d'Oldenbourg était de trop peu d'importance pour pouvoir attirer la guerre, il ne voyait aucun objet qui pût troubler la paix. Je pris cette occasion pour parler du commerce des denrées coloniales qui se fait dans ce moment par

les ports de Russie, et de donner à ce ministre la note ci-jointe, en lui répétant que, si l'envoi d'une personne à Paris, pour l'arrangement des différens, dépendait de la paix avec la Turquie, comme l'empereur me l'avait dit, il fallait d'autant plus souhaiter que cette paix se fît bientôt. M. de Romanzow me répondit que l'empereur avait donné sur l'arrangement avec la Porte de nouvelles instructions qui étaient parties dernièrement ; que les négociations n'avaient été que suspendues ; mais que les plénipotentiaires des deux puissances étaient restés ensemble, et qu'il espérait avoir bientôt la nouvelle de la conclusion de la paix.

En attendant, le roi de Suède avait envoyé le comte de Lœwenhielm à Pétersbourg : quelques jours après, le prince royal y envoya un de ses aides-de-camp, le chevalier de Schoukron, avec une lettre autographe de sa part. A en croire les bruits qui couraient, la Suède se plaignait fortement de l'occupation de la Poméranie suédoise, et devait même avoir offert une alliance à la Russie, en cas de guerre de cette puissance avec la France.

Dans une seconde audience, l'empereur daigna m'en parler, et me dit qu'il avait eu occasion encore, ces jours, de donner une preuve de son désir pour la conservation de la paix, tant en ne relevant d'aucune manière l'occupation de la Poméranie suédoise, que même en éloignant toutes les offres que la Suède lui avait faites : Sa Majesté ne me dit pas en quoi ces offres avaient consisté.

Sur le commerce, Sa Majesté me dit qu'elle tenait strictement les stipulations des traités; qu'il n'existait absolument aucun commerce, aucune relation même avec les Anglais; qu'encore, dans le dernier conseil, quatre vaisseaux dont les papiers n'avaient pas été en règle, avaient été condamnés; que le commerce sous pavillon neutre n'était pas considérable; que les cargaisons de trois ou quatre vaisseaux faisaient beaucoup de bruit, parce que les petits chariots russes ne pouvaient charger qu'un ou deux tonneaux, et qu'il était possible qu'on rencontrât toute une ligne de voitures (j'avais fait mention qu'on en rencontrait beaucoup), dont la charge entière ne se monterait pas peut-être à la cargaison d'un seul bâtiment; qu'on n'avait qu'à demander aux marchands et aux propriétaires de l'empire ce qui en était, pour se convaincre combien le commerce était gêné, et combien la Russie en souffrait; que vouloir la priver encore du reste du commerce avec les neutres était une chose impossible; qu'un souverain avait des devoirs envers sa nation dont il ne pouvait ni ne devait jamais s'écarter.

Comme je fis mention qu'alors la guerre pourrait bien avoir lieu, puisque le système continental, établi pour recouvrer la liberté des mers, souffrait par le commerce que la Russie faisait avec les Américains, l'empereur répondit que toujours ce ne serait pas lui qui, dans ce cas, l'aurait commencée, puisqu'il n'avait contracté aucune obligation qui l'empêchât de permettre le commerce avec les neutres;

que la nation avait des droits à faire valoir envers lui; que le premier était l'existence, et qu'avec la force armée qu'il tenait sur pied, plus de condescendance serait montrer de la faiblesse; que déjà l'envoi d'une personne à Paris ne pourrait plus se faire et était contre sa dignité; puisque l'empereur Napoléon avait pris une position plus menaçante (la nouvelle du rassemblement des Saxons à Guben, de la marche des Bavarois, était arrivée); qu'à présent, cette démarche aurait l'air comme s'il cherchait à obtenir la paix par la seule crainte de la guerre.

Je répondis à cela que la situation de l'Europe exigeait que l'on s'élevât, dans ce moment, au-dessus de toutes les petites considérations, et que le cœur magnanime de l'empereur donnait la certitude qu'il en agirait ainsi; que la conservation de la paix était un si grand but, que rien de ce qui pouvait y conduire ne me paraissait au-dessous de sa dignité; qu'avec trois cent mille hommes sous les armes, cette démarche n'avait pas l'air de faiblesse, mais d'un dernier pas pour le maintien de la paix, et que la dignité d'un grand monarque semblait plutôt exiger une telle démonstration pacifique, qu'elle ne paraissait pouvoir en souffrir; que les suites funestes d'une guerre n'avaient pas échappé à la sagesse de Sa Majesté; que, comme ministre, il me serait permis de dire qu'il me semblait que la guerre ne commençait pas sous des circonstances heureuses pour la Russie, son aile gauche étant encore engagée avec les Turcs; que l'empereur Napoléon avait des bases

établies sur l'Oder et la Vistule ; que la Russie, au contraire, avait une grande frontière à couvrir, et aucune place de conséquence, etc.

L'empereur me répondit que cela était vrai ; qu'il ne se le cachait pas ; que j'avais oublié de dire que lui, pour sa personne, n'était pas aussi grand capitaine que Napoléon ; qu'il n'avait aucun général à lui opposer, et que toutes ces considérations, qu'il avait pesées, et dont il ne faisait pas mystère, pourraient donc convaincre le monde qu'il ne voulait pas la guerre et qu'il ne serait jamais l'agresseur ; mais qu'en cas d'attaque, il avait aussi tout préparé pour faire une bonne et longue résistance, et qu'il ne commencerait jamais par montrer de la faiblesse à la nation, ce qui serait à présent le cas, s'il envoyait une personne à Paris pour y aller chercher la paix ; que d'ailleurs, il n'avait rien à expliquer ; que le prince Kourakin était là, et que c'étaient les fonctions d'un ambassadeur de tout entendre, si l'empereur Napoléon voulait s'expliquer.

Comme j'observai que, d'après tout ceci, je me trouvais au bout de tous mes argumens, et qu'il ne me restait qu'à demander à Sa Majesté s'il ne lui serait pas contraire que, de la part de la France, l'ambassadeur Lauriston, ou telle autre personne envoyée à Pétersbourg, fût chargée d'explications qui pussent amener une conciliation, l'empereur répondit que cela ne lui serait pas contraire, et il me sembla lire dans sa mine qu'il le verrait avec plaisir.

Je pris donc sur cela la résolution de demander

mes audiences pour prendre congé. L'empereur me l'accorda le 2 de ce mois, et répéta dans cette audience encore tout ce qu'il avait déjà dit dans les deux autres, ajoutant seulement que la preuve la plus claire qu'il avait donnée de son amour pour la paix pourrait être qu'il n'avait pas attaqué dès le printemps passé; qu'il avait été déjà, à cette époque, aussi préparé à la guerre qu'à présent, et qu'il aurait pu s'avancer jusqu'à l'Elbe et forcer la Prusse à prendre son parti, sans rencontrer des forces suffisantes pour arrêter ses armées. Quoiqu'il ne fût pas guerrier, cet avantage lui paraissait sauter aux yeux; que s'il s'avançait dans ce moment, il pourrait encore gagner du terrain, mais qu'il ne le ferait pas, et que je devais dire à Votre Majesté, *qu'il attendrait le coup de canon tiré sur les frontières.*

Mon départ, après cette audience, a encore été différé de quelques jours par les audiences auprès des impératrices, et ce n'a été que le 7 que je suis parti de Pétersbourg.

Je ne suis pas assez heureux pour rapporter à Votre Majesté des résultats positifs; mais je ne reviens pas sans espérances pour la conservation de la paix.

Voici ce que j'ose penser de l'état des choses :

L'empereur Alexandre veut certainement et sincèrement la paix; apparemment les explications commenceront-elles sur ce que M. de Czernicheff apportera à Pétersbourg. Le parti que Votre

Majesté a pris depuis doit être de la plus grande influence, tant sur la résolution de l'empereur Alexandre que sur l'opinion de la nation, et balancera les avantages qui, en cas de guerre, se présenteraient à la Russie, par le parti que la Suède inclinait à prendre. Tout dépend donc des conditions que la France mettra à un arrangement. Si elles sont telles que l'empereur puisse les présenter à la nation sans avoir à craindre des reproches contraires à la dignité d'un grand souverain, telles qu'on les croie incompatibles avec l'existence de la nation, car, il faut le dire, cette existence tient en partie au commerce, la paix sera conservée; car ni l'empereur, ni la nation, ni même les alentours de la cour, personne ne souhaite ou demande la guerre; mais, la guerre commencée, il ne faut pas se le céler, la lutte sera terrible, et les Russes se battront en furieux.

Les forces militaires doivent être considérables. Le Russe, en général, est brave; et la nation, attaquée dans ses fontières, la masse du peuple, agitée par les prêtres, comme ce sera sûrement le cas, cette guerre pourrait bien prendre le caractère d'une guerre nationale et religieuse, et devenir plus longue que peut-être elle n'eût été si l'empereur Alexandre eût adopté le système de se battre hors de ses frontières.

Je n'ai pas cru devoir taire ces réflexions à Votre Majesté, car celui-là seulement qui a été sur les lieux peut être convaincu de cette vérité : j'en appelle, sur ce point, à tous ceux qui y ont été comme moi.

Les localités donneront encore de grands obstacles à surmonter. Des marais, de grandes forêts, peu d'habitations, pas de grandes routes soignées, aucune grande rivière qui favorise les opérations, en général un pays stérile, tout cela gêne les mouvemens, et sera cause que les grandes masses ne pourront pas rester rassemblées long-temps sur un point; il faudra les disperser par corps pour pouvoir les nourrir, et la défensive donne, sous de tels rapports, de grands avantages au défenseur, comme elle fait naître, à celui qui attaque, des obstacles propres à mettre aux entreprises des plus grands génies, des bornes insurmontables, si celui qui se défend adopte un système de dévastation en se retirant sur des points bien choisis d'avance; et en perdant du terrain, avec sagesse ou le défendant pied à pied.

On sent ces avantages en Russie; les ministres en parlent et les font valoir, et je crois que ce sera le système de guerre qu'on suivra, bien que peut-être il ne sera fixé que sur le choix du général en chef à qui on confiera le commandement de l'armée.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté,

Le très-soumis et très-fidèle serviteur,

CH. DE KNIESBECK.

(N°. 2.) ÉCHANGE DE NOTES

ENTRE L'AMBASSADEUR

M. KOURAKIN ET M. LE DUC DE BASSANO.

Lettre du prince Kourakin

Au duc de Bassano.

Paris, le 18 (30) avril 1812.

Monsieur le duc,

Depuis l'entretien que j'ai eu mardi dernier avec Votre Excellence, et dans lequel elle m'a fait espérer que les communications que je lui ai faites verbalement d'après le contenu de mes dernières instructions, seraient admises comme base de l'arrangement dont nous avons à nous occuper, je n'ai pu la trouver chez elle, et obtenir de sa part de nouvelles conférences pour la discussion de cet objet et la rédaction du projet de cette convention.

Il m'est impossible, monsieur le duc, de différer davantage de rendre compte à l'empereur mon maître, de l'exécution des ordres qu'il m'a donnés. Je m'en étais acquitté verbalement envers S. M. l'empereur et roi, dans l'audience particulière que Sa Majesté m'a accordée lundi. Je m'en suis acquitté aussi et de la même manière envers Votre Excellence, dans mes entretiens avec elle de vendredi, de lundi et de mardi. Je me flattais que l'envoi d'un projet de convention fondé sur les bases que j'ai eu ordre de,

proposer, et qui, à ce que j'espérais, devaient être agréables à S. M. I. et R., me mettrait à même de prouver immédiatement à S. M. l'empereur mon maître que j'avais rempli ses intentions, et avais eu le bonheur de le faire avec succès. Privé depuis deux jours de la faculté de voir Votre Excellence, de poursuivre et de terminer avec elle le travail si important et si pressant par les circonstances dont nous avons à nous occuper, pour lequel il n'y a pas un seul jour à perdre, et voyant s'évanouir la certitude dont je m'étais flatté, que cet ouvrage serait achevé sans délai et pourrait conduire au but qu'il devait avoir, de prévenir encore les conséquences malheureuses de l'extrême rapprochement où les armées de S. M. l'empereur et roi sont parvenues de celles de S. M. l'empereur mon maître, il me reste à pourvoir à ma responsabilité envers ma cour, en m'acquittant officiellement des communications que j'ai reçu ordre de faire à Votre Excellence, et qui jusqu'à présent ne lui ont été données de ma part que de vive voix.

Il m'est ordonné de déclarer à Votre Excellence, que la conservation de la Prusse et son indépendance de tout lien politique dirigé contre la Russie est indispensable aux intérêts de S. M. I.; pour arriver à un véritable état de paix avec la France, il faut nécessairement qu'il y ait entre elle et la Russie un pays neutre qui ne soit occupé par les troupes d'aucune des deux puissances; que comme toute la politique de S. M. l'empereur mon maître ne tend

qu'à établir des rapports solides et stables avec la France, et que ceux-ci ne sauraient subsister tant que des armées étrangères continueraient à séjourner dans une telle proximité des frontières de la Russie; la première base de toute négociation ne peut être que l'engagement formel de l'entière évacuation des états prussiens et de toutes les places fortes de la Prusse, quels qu'aient été l'époque et le fondement de leur occupation par les troupes françaises ou alliées; d'une diminution de la garnison de Dantzick, de l'évacuation de la Poméranie suédoise, et d'un arrangement avec le roi de Suède, propre à satisfaire réciproquement les deux couronne de France et de Suède.

Je dois déclarer que, quand les demandes ci-dessus énoncées seront accordées de la part de la France comme base de l'arrangement à conclure, il me sera permis de promettre que cet arrangement pourra contenir aussi de la part de S. M. l'empereur mon maître, les engagemens suivans.

Sans dévier aux principes adoptés par l'empereur de toutes les Russies pour le commerce de ses états et pour l'admission des neutres dans les ports de sa domination, principes auxquels Sa Majesté ne saurait jamais renoncer; elle s'oblige, par un effet de son attachement pour l'alliance formée à Tilsit, à n'adopter aucun changement aux mesures prohibitives établies en Russie, et sévèrement observées jusqu'à présent contre le commerce direct avec l'Angleterre; Sa Majesté est prête de plus à convenir

avec S. M. l'empereur des Français et roi d'Italie, d'un système de licences à introduire en Russie, à l'exemple de la France; bien entendu qu'il ne pourra être admis qu'après qu'il aura été reconnu ne pouvoir augmenter par ses effets le préjudice qu'éprouve déjà le commerce de la Russie.

S. M. l'empereur de toutes les Russies s'engagera aussi par cette convention à traiter, par un arrangement particulier, de certaines modifications que la France peut désirer pour l'avantage de son commerce dans le tarif des douanes de Russie de 1810.

Enfin Sa Majesté consentira aussi à s'engager de conclure un traité d'échange du duché d'Oldenbourg contre un équivalent convenable, qui sera proposé par S. M. l'empereur et roi, et dans lequel S. M. I. déclarera retirer la protestation qu'elle a été dans le cas de donner pour mettre en réserve les droits de sa maison sur le duché d'Oldenbourg.

Telles sont, monsieur le duc, les bases qu'il m'a été ordonné de présenter à V. E., et dont l'admission, dans ce qui regarde l'évacuation des états prussiens et de la Poméranie suédoise, la réduction de la garnison de Dantzick sur le pied où elle était avant le 1^er^. janvier 1811, et la promesse d'une négociation avec la Suède, peut seule rendre possible encore un arrangement entre nos deux cours. C'est avec un vif regret que, malgré l'intervalle qui s'est écoulé depuis que je les ai communiquées verbalement à Votre Excellence, je me vois encore dans une incertitude com-

plète sur les effets qu'auront mes démarches, malgré les augures favorables que je m'étais plu à tirer de l'entretien que S. M. I. et R. a bien voulu m'accorder lundi, et des assurances que Votre Excellence y a ajoutées de son côté. Je ne puis ne pas renouveler à Votre Excellence ce que j'ai déjà pris la liberté de porter moi-même à la connaissance de S. M. l'empereur, et ce que j'ai eu l'honneur de vous dire aussi à vous-même, monsieur le duc, que si, à mon grand regret, la nouvelle me parvenait que M. le comte de Lauriston eût quitté Pétersbourg, il serait de mon devoir de demander sur-le-champ que mes passe-ports me fussent délivrés, et de quitter aussi Paris.

Que Votre Excellence reçoive, etc.

Signé, ALEX. KOURAKIN.

Note du prince Kourakin

Au duc de Bassano.

Paris, le 25 avril (7 mai) 1812.

Monsieur le duc,

Il s'est écoulé près de quinze jours depuis que je me suis acquitté des communications que mes dernières instructions, apportées par le baron de Serdobin, m'ont enjoint de faire à Votre Excellence, et que je me suis empressé de mettre sous ses yeux

deux heures après leur réception. J'ai eu l'honneur de porter aussi moi-même à la connaissance de S. M. I. et R., dans l'audience qu'elle m'a accordée lundi 27 du même mois, les propositions de S. M. l'empereur mon auguste maître, qui en faisaient l'objet. Les espérances que j'eus à fonder sur tout ce que Sa Majesté voulut bien me dire, dans cette audience, de son désir extrême de prévenir, par les voies de la conciliation, la rupture qui menace l'Europe d'une nouvelle guerre, me firent concevoir l'attente flatteuse de voir ma démarche réussir au gré de S. M. l'empereur mon maître, dont les souhaits n'ont jamais été autres que ceux de la conservation de la paix et de son alliance avec la France, et de voir les propositions essentiellement équitables et modérées dont je venais d'être l'organe, devenir la base d'un arrangement amical. Je pouvais d'autant plus me livrer à cette espérance, que vous-même, M. le duc, n'avez cessé, dans les premiers entretiens qui suivirent mes communications, de l'encourager par la justice que vous avez rendue à leur esprit conciliant, pacifique, et principalement dirigé à satisfaire S. M. l'empereur Napoléon sur toutes les demandes qu'il a formées jusqu'à présent auprès de la Russie. S. M. l'empereur et roi, dans l'audience du 27 avril, en m'engageant à discuter immédiatement avec Votre Excellence, ces propositions dont j'étais chargé, m'avait autorisé à prévoir la possibilité de rendre compte à l'empereur mon maître, dans un délai peu considérable, de l'accueil

fait à ses offres. Jamais circonstances plus urgentes n'ont autorisé plus justement un désir et des instances pour recevoir une prompte solution : cependant, M. le duc, je suis encore toujours à l'attendre. Mes demandes pressantes et réitérées, mes démarches journalières auprès de Votre Excellence, n'obtiennent d'autre résultat de sa part que le refus de s'expliquer encore sur nos propositions, fondé sur le défaut d'ordres à cet effet de S. M. I. et R.

Il est impossible, M. le duc, de se dissimuler les funestes effets que vont définitivement entraîner ces délais. La proximité chaque jour plus grande des armées de S. M. I. et R. et de ses alliés des frontières de l'empire de Russie, peut amener d'un instant à l'autre des événemens après lesquels tout espoir de conserver la paix sera perdu, et qui peut-être même en ce moment ont déjà détruit cette possibilité. Le seul moyen qui peut épargner à l'Europe les malheurs qui vont s'appesantir sur elle, était dans l'acceptation des offres conciliantes que l'empereur mon maître m'a chargé de présenter. Non-seulement nulle réponse de la part de Votre Excellence ne m'a fait connaître qu'elles fussent acceptées, mais jusqu'à présent elle n'a cessé de se refuser aux explications que je lui ai demandées et lui demande encore, sur la manière dont ces offres sont envisagées, et sur ce qui, dans l'ensemble de nos propositions, a pu ne pas convenir à l'empereur.

Au milieu des circonstances critiques où se trou-

vent les deux empires, la prolongation de semblables délais aux explications propres à produire un rapprochement, ne saurait être interprétée autrement que comme une détermination déjà prise de ne point entrer dans ces explications, et, par conséquent, que *comme* le choix de la guerre : il ne m'est point permis de dissimuler à Votre Excellence que c'est ainsi que j'envisagerai les nouveaux retards qui seront mis à me donner une réponse catégorique sur les communications dont je me suis acquitté par ordre de S. M. l'empereur mon maître. Je dois donc vous prévenir, M. le duc, que si, dans la conférence qu'elle a fixée avec moi pour demain matin, j'avais encore le regret de la trouver sans instructions de S. M. I. et R., pour me répondre sur mes propositions et pour m'annoncer qu'elles sont acceptées sans modification, car Votre Excellence sait qu'il ne m'est permis d'en admettre aucune, je me verrai, par le départ de S. M. l'empereur et roi, annoncé pour après-demain, et qui ne me permettrait plus d'espérer la réponse que je réclame, dans la nécessité d'envisager le manque de cette réponse comme le choix de la guerre, et de considérer alors ma présence à Paris comme tout-à-fait superflue; et qu'avec un profond regret de n'avoir pu contribuer au maintien de cette paix et de cette alliance, à l'établissement desquelles le plus grand bonheur de ma vie est d'avoir participé, il y a cinq ans, je serai forcé de demander à Votre Excellence mes passeports pour quitter la France. Je la prie d'avance

bien instamment d'obtenir les ordres de S. M. I. et R. pour pouvoir alors me les remettre sans délai.

Recevez, M. le duc, la nouvelle assurance de ma haute considération.

Signé, ALEX. KOURAKIN.

Note du duc de Bassano

Au prince Kourakin.

Paris, le 9 mai 1812.

Monsieur l'ambassadeur,

J'ai reçu les notes que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser les 30 avril et 7 mai. Avant d'être dans le cas d'y répondre, je dois demander à Votre Excellence si elle a des pleins-pouvoirs pour arrêter, conclure et signer un arrangement sur les différens qui se sont élevés entre les deux puissances, et de la prier dans ce cas, et conformément à l'usage de tous les cabinets, de m'en donner préalablement communication.

J'ai l'honneur d'offrir à Votre Excellence les nouvelles assurances de ma haute considération.

Signé, BASSANO.

Lettre du prince Kourakin en réponse à la note précédente.

Paris, le 27 avril (9 mai) 1812.

Monsieur le duc,

Je viens de recevoir la lettre de Votre Excellence, en date d'aujourd'hui. Elle me permettra de lui témoigner ma grande surprise des questions qu'elle m'y fait, et que je croyais avoir entièrement prévenues par la franchise avec laquelle je lui ai communiqué sans réserve toutes les instructions que j'ai reçues en dernier lieu de S. M. I. mon auguste maître. Votre Excellence connaît les propositions conciliantes qui en sont l'objet, et qui indiquent d'une manière très-positive le désir instant de mon auguste maître de maintenir la paix, et son alliance avec S. M. l'empereur Napoléon. Je suis toujours prêt à m'entendre avec elle sur la forme à leur donner, par la rédaction d'une convention que je signerai avec elle, *sub spe rati*, quoique sans pouvoirs particuliers et spéciaux pour signer cette convention; le caractère dont j'ai l'honneur d'être revêtu auprès de S. M. I. et R. me suffisant pour cet effet; et je puis promettre à Votre Excellence, d'après la connaissance parfaite que j'ai des intentions de l'empereur mon maître, et d'après l'annonce qui m'est faite d'un envoi de pleins-pouvoirs spéciaux, au cas où les bases proposées par moi seraient accep-

tées par S. M. l'empereur et roi, que l'arrangement que je signerai sera ratifié par S. M. I. J'observe à Votre Excellence que quand même j'aurais, pour cet objet, dès à présent les pleins-pouvoirs spéciaux, d'après les usages généralement admis, la ratification des deux souverains serait encore nécessaire avant que l'acte pût avoir sa pleine et entière validité. J'ai vivement à regretter au milieu de circonstances si urgentes, où chaque instant peut amener le commencement des hostilités, que le silence qui a été gardé vis-à-vis de moi par le ministre de S. M. I. et R., pendant le long espace de quinze jours, sur la manière dont Sa Majesté a envisagé les bases que j'ai été chargé de lui présenter pour ces arrangemens, ait retardé si considérablement la possibilité de le conclure.

J'avoue à Votre Excellence mon étonnement de ce qu'elle a cru devoir attendre l'explication que je viens de lui donner, ou plutôt de lui confirmer (puisque j'ai déjà eu l'honneur de lui détailler très-clairement dans mes entretiens précédens tout ce qui fait le sujet de la question d'aujourd'hui) avant que de répondre à mes notes du 30 avril et du 7 mai. Votre Excellence ne fait pas mention de celle du 6 mai [1], sur laquelle je ne suis pas moins fondé à espérer de sa part une réponse que je réclame également. Je la prie instamment de me faire parvenir

[1] La note du 6 mai est relative à une affaire particulière, et étrangère aux discussions existantes entre les deux pays.

les trois réponses le plus tôt qu'il lui sera possible. Elles doivent contenir des éclaircissemens qui me sont indispensablement nécessaires, par les devoirs très-positifs que m'impose le poste que j'occupe.

Recevez, M. le duc, l'expression renouvelée de ma haute considération.

Signé, ALEX. KOURAKIN.

Lettre du prince Kourakin

Au duc de Bassano.

Paris, le 29 avril (11 mai) 1812.

Monsieur le duc,

Je me proposais de me rendre ce matin chez Votre Excellence, pour lui rappeler que je n'avais pas eu de réponse à ma lettre d'hier, quand j'ai reçu celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire hier au soir, quelques heures avant son départ, que, d'après ce qu'elle a bien voulu me dire, je ne supposais devoir avoir lieu que dans deux ou trois jours. Quoiqu'elle veuille bien m'y annoncer les passe-ports que j'ai désirés, je n'y ai trouvé que celui pour le gentilhomme de la chambre Kologrivoff, sur lequel même il n'est point marqué que c'est en courrier qu'il se rend à Pétersbourg. Je prie Votre Excellence d'avoir la bonté de m'envoyer les trois autres qu'elle m'avait promis pour les personnes

attachées à ma chapelle et à ma maison, et qui doivent partir par des voituriers viennois déjà engagés pour cet effet, et envers lesquels, ne pouvant les mettre en route au terme convenu, je suis entraîné dans la perte du prix arrêté avec eux, pour ce transport, d'ici jusqu'à Brody.

Votre Excellence n'a point jugé à propos de répondre aux trois offices que je lui ai adressés le 30 avril, le 6 et le 7 mai, sur les objets les plus majeurs de mes relations avec elle, malgré l'usage établi de répondre à toute communication d'office, présentée par un ambassadeur d'une manière aussi authentique et dans des cas aussi urgens que ceux-ci. Elle ne m'écrit pas non plus, ainsi qu'elle me l'avait promis, pour m'annoncer les motifs qui lui feraient envisager encore comme possible un arrangement entre les deux puissances, et qui devaient me déterminer à prolonger mon séjour à Paris, et à ne point réclamer mes passe-ports. Ce silence de sa part me replace dans la même situation où je me trouvais lorsque je les lui demandai pour la première fois N'obtenant point d'elle l'explication officielle et par écrit qu'elle me promettait, des raisons qui devaient m'engager à différer mon départ, explication que je comptais mettre en original sous les yeux de S. M. l'empereur mon auguste maître, pour lui faire connaître d'autant mieux l'espérance où vous étiez, M. le duc, de la grande possibilité toujours existante d'un arrangement, je me vois forcé à renouveler ma demande la plus pressante pour obtenir ces

passe-ports, fondée sur la conviction malheureusement trop certaine où je suis que ma présence ici ne saurait plus être d'aucune utilité. Je prie Votre Excellence de vouloir bien porter cette demande formelle de ma part à la connaissance de Sa Majesté Impériale et Royale, dans son premier travail avec elle. J'ose me flatter que Sa Majesté connaît et se rappelle trop bien les dispositions personnelles qui m'ont fait remplir avec tant de zèle le devoir de travailler au maintien de l'union et de la paix entre les deux empires, pour ne pas être persuadée que la demande que je fais de quitter mon poste n'est fondée que sur la plus entière et pénible certitude où je suis que toute espérance d'y servir d'intermédiaire à un rapprochement m'est interdite.

Quoique j'aie personnellement bien des obligations à Votre Excellence, je regarderai comme la plus grande preuve d'amitié qu'elle m'ait donnée, tout ce qu'elle voudra bien faire pour me mettre à même de quitter le plus tôt que possible un séjour qu'elle conviendra ne pouvoir plus avoir rien que de très-pénible pour moi, depuis que le départ de Sa Majesté Impériale et Royale et celui de Votre Excellence m'ôte la satisfaction de m'y croire encore propre à produire quelque bien.

Je quitte Paris pour n'y plus retourner, jusqu'à ce que Votre Excellence m'ait fait parvenir mes passe-ports. Je vais me rendre à ma campagne, à Sèvres; c'est là que j'attendrai la réponse de Votre Excellence pour pouvoir partir aussitôt, ayant déjà

fait tous mes arrangemens et renvoyé toute la partie de ma maison qui ne m'est plus nécessaire, et ne gardant plus que le petit nombre de domestiques qui auront à m'accompagner dans mon voyage.

Je vous réitère, M. le duc, les assurances de ma plus haute considération.

Signé, ALEX. KOURAKIN.

(N°. 3.) DERNIÈRE MISSION

CONFIÉE

A M. LE COMTE DE LAURISTON.

Lettre du duc de Bassano

Au comte de Lauriston.

Dresde, le 20 mai 1812.

Monsieur le comte,

J'ai l'honneur de vous envoyer les copies de deux notes du prince Kourakin, en date des 30 avril et 7 mai;

D'une note que j'ai adressée à cet ambassadeur le 9 du même mois, et de la réponse qu'il m'a faite le même jour;

Et enfin d'une note du 11 mai, qui m'est par-

venue hier, et par laquelle le prince Kourakin *renouvelle sa demande la plus pressante pour obtenir ses passe-ports.*

Sa Majesté ne peut pas croire, M. le comte, que cet ambassadeur n'ait pas pris beaucoup sur lui. Elle juge convenable que vous demandiez, par une note adressée à M. le comte Soltykoff, des passe-ports pour vous rendre auprès de M. le comte de Romanzoff, à Wilna ou dans tout autre lieu de rendez-vous qui vous serait assigné. Vous annoncerez à M. le comte de Soltykoff, que les communications dont vous êtes chargé, et que vous ne pouvez faire qu'au chancelier ou à l'Empereur lui-même, sont aussi importantes que pressantes.

Vous montrerez à M. le comte de Romanzoff toutes les pièces que je vous envoie. Vous exprimerez l'étonnement que Sa Majesté a dû éprouver lorsque je lui ai rendu compte de démarches si inattendues et si contraires aux dispositions que l'empereur Alexandre vous avait manifestées à vous-même; lorsqu'elle a vu que dans les notes de l'ambassadeur de Russie, on présentait l'évacuation de la Prusse comme une condition sur laquelle la France n'avait pas même à délibérer; condition telle que Sa Majesté n'en avait jamais proposé de semblables, après les plus grandes victoires; lorsqu'enfin, en réclamant l'indépendance de la Prusse, on viole son indépendance, puisqu'on exige la destruction des engagemens politiques qu'elle a contractés, en usant du droit qui appartient à tous les souverains.

Vous ferez sentir, M. le comte, combien les notes du prince Kourakin sont opposées, par leur forme et par leur contenu, aux dispositions pacifiques dont cet ambassadeur donnait l'assurance; par quel esprit de conciliation Sa Majesté est portée à penser qu'en les présentant et qu'en y joignant la demande réitérée de ses passe-ports, il est allé au-delà de ce qui lui était prescrit, et avec quel regret, si elles étaient véritablement l'expression des intentions, et le résultat des ordres de la cour de Pétersbourg, Sa Majesté verrait s'évanouir tout espoir de parvenir, par une négociation qu'elle a constamment provoquée depuis près de deux ans, à arranger enfin les différens qui divisent les deux pays.

Vous insisterez, M. le comte, pour obtenir des explications qui puissent laisser encore la voie ouverte à un accommodement.

J'ai l'honneur, etc.

Signé, BASSANO.

Lettre du duc de Bassano

Au comte de Lauriston.

Thorn, le 12 juin 1812.

Monsieur le comte,

Vous avez vu par la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 20 du mois dernier, que la déclaration faite par le prince Kourakin, le 30 avril, et

la demande réitérée de ses passe-ports, avaient paru à Sa Majesté des démarches tellement fortes, tellement décisives dans la circonstance, tellement opposées au langage que cet ambassadeur avait tenu jusqu'alors, qu'elle avait de la peine à croire qu'il n'eût pas pris beaucoup sur lui. Nous avons appris, depuis, que le gouvernement russe avait fait connaître aux divers cabinets la condition imposée à Sa Majesté, de l'évacuation du territoire prussien, comme un préalable indispensable de toute négociation.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 mai m'annonce que cette déclaration est connue à Saint-Pétersbourg, et je la trouve en même temps indiquée dans les papiers anglais, comme vous pouvez vous en assurer en lisant la feuille ci-jointe.

On ne peut donc plus douter, Monsieur le comte, que le prince Kourakin n'ait parfaitement compris ses instructions, et ne s'y soit conformé dans sa déclaration du 30 avril, et lorsqu'il a fait et renouvelé la demande de ses passe-ports.

Les démarches du prince Kourakin avaient déterminé Sa Majesté à partir de Paris. La publicité qui leur a été donnée lui a fait sentir la nécessité de quitter Dresde, et de se rapprocher de son armée.

Elle avait espéré que, jusqu'au dernier moment, des pourparlers pourraient encore avoir lieu ; mais cet espoir cesse d'exister, lorsqu'elle voit que les

propositions qu'on aurait réellement à lui faire sont incompatibles avec son honneur. A Austerlitz, lorsque l'armée russe avait été détruite, lorsque l'empereur Alexandre voyait la sûreté même de sa personne exposée; à Tilsit, lorsqu'il ne lui restait plus aucun moyen de soutenir la lutte dans laquelle toutes les forces de son Empire avaient succombé, Sa Majesté ne lui a proposé aucune condition dont son honneur pût s'offenser.

Il est aujourd'hui trop certain, monsieur le comte, que le gouvernement est résolu à la guerre, pour qu'il convienne que vous restiez plus longtemps à Pétersbourg. Sa Majesté vous ordonne de demander vos passe-ports et de repasser la frontière. Vous en ferez la demande en adressant à M. le comte Soltykoff la note dont la minute est ci-jointe.

J'ai l'honneur, etc.

Signé, BASSANO.

Lettre du duc de Bassano

Au prince Kourakin.

Thorn, le 12 juin 1812.

Monsieur l'ambassadeur,

Par votre note du 30 avril, vous avez déclaré qu'un arrangement entre nos deux cours était im-

possible, si S. M. l'empereur et roi n'adhérait pas préalablement à la demande péremptoire de l'entière évacuation des États prussiens.

Lorsque Votre Excellence m'annonça verbalement cette démarche, je ne lui en dissimulai pas toutes les conséquences. Après la bataille d'Austerlitz, où l'armée russe était cernée; après la bataille de Friedland, où elle avait été défaite, Sa Majesté montra son estime pour la valeur de cette armée, pour la grandeur de la nation russe, et pour le caractère de l'empereur Alexandre, en n'exigeant rien de contraire à l'honneur. Il n'était pas possible de penser que dans les circonstances actuelles de l'Europe, votre souverain, qui ne méconnaît sans doute ni le caractère de l'empereur, ni celui de la nation française si fidèle à l'honneur, voulût déshonorer la France. S. M. l'empereur et roi ne pouvait donc voir dans la condition de l'évacuation de la Prusse, comme préalable de toute négociation, qu'un refus positif de négocier.

Vous avez confirmé cette opinion, M. l'ambassadeur, par la demande que vous avez faite de vos passe-ports le 7 mai, et que vous avez réitérée le 11 et le 24.

J'ai cependant différé de répondre à Votre Excellence, parce que Sa Majesté aimait à se persuader encore que vous étiez allé au delà de vos instructions, en donnant une note, en établissant comme une condition formelle ce qui pourrait être le résultat de la négociation, et en coupant cours à

toute discussion par la demande de vos passe-ports.

Mais lorsque les dépêches de M. le comte Lauriston, les rapports qui parviennent des diverses cours, les publications même des papiers anglais nous ont appris que votre gouvernement a informé sa capitale et toute l'Europe de la résolution qu'il a prise de n'entrer dans aucune négociation avant que les troupes françaises aient rétrogradé jusqu'à l'Elbe, j'ai reconnu, monsieur l'ambassadeur, que je m'étais trompé, et j'ai dû rendre justice à votre expérience et à vos lumières qui vous eussent empêché de vous porter à une démarche aussi extrême, si votre Gouvernement ne vous en avait pas fait un devoir absolu.

Sa Majesté, ne pouvant plus douter des intentions de votre cour, m'a ordonné de vous envoyer vos passe-ports, dont elle considère la demande réitérée comme une déclaration de guerre.

J'ai l'honneur, etc.

Signé, BASSANO.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

DEUXIEME PARTIE.

DÉBUT DE LA CAMPAGNE. — NAPOLÉON A WILNA.

(Fin de juin et commencement de juillet.)

> Veut-il relever ces antiques barrières qui retenaient aux confins de l'univers policé toutes ces hordes de barbares dont le Nord menaça toujours le Midi? Sa politique n'a point encore parlé. Attendons qu'il s'explique, et remarquons surtout que ce silence est le plus sûr garant de ses intentions pacifiques; il a voulu, il veut encore la paix. Il la demande au moment de vaincre, il la redemande après avoir vaincu.
>
> (Fontanes, *Discours aux Invalides.*)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

PASSAGE DU NIÉMEN.

(24 juin.)

Les armées russes sont réparties sur leur frontière occidentale, depuis la Baltique jusqu'à la Gallicie. Cette ligne est trop étendue pour qu'il ne soit pas facile de la rompre quelque part. Elle forme divers contours ; Napoléon les a étudiés : son attention s'est principalement arrêtée sur l'angle que le cours du Niémen ouvre devant nous entre Tilsit et Grodno, et dont l'enfon-

cement se prolonge jusqu'à Kowno dans la direction de Wilna. La principale armée des Russes est rangée derrière les deux côtés de cet angle, et figure comme deux bras qui s'allongent en avant de Wilna [1].

C'est au milieu de cette ouverture que Napoléon est venu se placer. A gauche il fait marcher de Konigsberg sur Tilsit le corps du duc de Tarente. A droite il fait arriver de Varsovie sur Grodno les troupes du roi de Westphalie; et tandis qu'il tient ainsi en échec les deux extrémités saillantes de la ligne ennemie, il s'enfonce dans l'intervalle avec deux cent mille hommes qu'il a concentrés sous sa main; il va surprendre le passage du Niémen à Kowno, et

[1] *Position de l'armée de Barclai de Tolly, au moment des hostilités, d'après M. de Butturlin.*

A droite.	A Rossiana et Keidani.	Wittgenstein. . . .	1er. corps. . .	23,000
	A Wilkowo.	Ouvaroff.	Cavalerie. . .	3,000
Au centre.	En arrière de Kowno, à l'embouchure de la Wilia.			
Au centre.	A Novoitroki, près Wilna.	Baggovouth.	2e. corps. . . .	16,000
Au centre.	A Oléniki.	Toutchkoff.	3e. corps. . . .	18,000
Au centre.	A Swentziani, en arrière.	Schouvaloff.	4e. corps. . . .	13,500
	A Smorgoni.	Grand-duc Constantin.	5e. corps. . . .	20,000
			caval. du gr.-duc.	4,000
A gauche.	A Grodno.	Platoff.	Cosaques. . .	7,000
	A Lida.	Doctdroff.	6e. corps. . .	20,000
				[illegible],000

percer brusquement jusqu'à Wilna ; manœuvre qui nous établissant dès le début au centre et sur les derrières de l'ennemi, doit le jeter dans un désordre dont nous recueillerons de grands avantages.

Au pis aller, si notre attaque du centre échoue, celle des extrémités n'en aura que plus de chances de succès, car l'ennemi ne peut se trouver à la fois en forces supérieures sur les trois points menacés. S'il parvient à nous arrêter en avant de Wilna, c'est qu'il se sera affaibli du côté de Tilsit et de Grodno, et dans ce cas le mouvement de nos ailes pourra se développer avec plus de facilité : dès lors Barclay de Tolly, débordé par le duc de Tarente qui s'avancera sur Riga, et par le roi de Westphalie qui percera sur Minsk, ne pourra plus tenir à Wilna; ainsi, de toutes façons, cette capitale de la Lithuanie doit tomber en notre possession dès l'ouverture de la campagne.

Après avoir porté son quartier-général le 21 au village de Vilkowiski, et le 22 au bivouac près de Nougaraidski, Napoléon n'est plus qu'à quelques lieues de Kowno.

« Le 23, à deux heures du matin, il monte » à cheval, se rend aux avant-postes, prend la » redingote et le bonnet d'un Polonais, et descend

» au Niémen : le général du génie Haxo est le » seul qui l'accompagne[1]. »

Dans cette partie de son cours, le Niémen présente une largeur d'environ cent toises[2]. Son lit est encaissé, mais l'escarpement est de notre côté qui domine l'autre bord. L'empereur remarque un circuit que fait le fleuve au-dessus de Kowno, près du village de Poniémen, et dans lequel la rive polonaise enveloppe presque entièrement un promontoire de la rive opposée. Ce point lui paraît favorable : il le désigne pour le passage. Mais ce n'est qu'à la chute du jour que la construction des ponts peut commencer; jusque-là rien ne doit démasquer le mouvement qui se prépare.

La cavalerie du roi de Naples prend position au pied des hauteurs d'Alexioten, et se tient derrière le rideau de broussailles qui dérobe en-

---

[1] *Bulletin.*

[2] Le Niémen, depuis Grodno jusqu'à son embouchure, coule dans une gorge profonde formée par des montagnes escarpées, qui ne présentent qu'un petit nombre de passages assez difficiles. Il commence à être navigable à Stolbtsy où il a déjà trente toises de large. Au-dessus de Kowno, il y en a de quatre-vingt-dix à cent dix. Et les eaux de la Wilia, qu'il reçoit au-dessous de cette ville, augmentent encore sa largeur de cinquante à soixante toises. (Le colonel Butturlin, tom. I, pag. 121.)

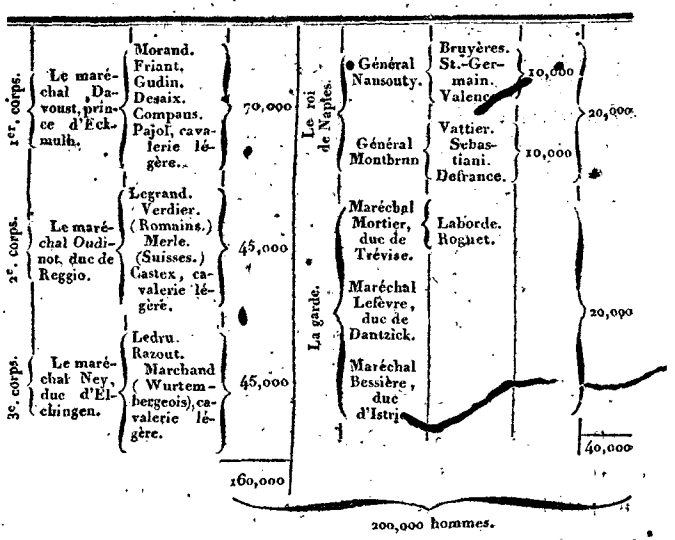
core le fleuve à la vue des soldats. Le général Éblé, qui a fait avancer ses équipages de pont, en suspend la marche à une lieue du Niémen. L'infanterie du prince d'Eckmulh s'arrête au débouché de la forêt de Pilwiski ; les troupes du duc de Reggio, la garde impériale et l'armée du duc d'Elchingen s'échelonnent à quelque distance, et la journée du 23 achève de s'écouler en dispositions préliminaires. On se peindrait difficilement la situation morale de l'armée à la veille du mouvement qui se prépare. La vive impatience des jeunes conscrits, l'assurance plus calme des vieux soldats, l'ardeur confiante de tant de chefs qui n'ont pas encore assez de gloire, les pressentimens inquiets que certains autres ont peine à dissimuler, telles sont les principales nuances qui concourent à animer cette grande scène.

A huit heures du soir, l'armée reprend son mouvement. Dès que la nuit est close, l'infanterie du général Morand descend avec les pontonniers sur les bords du Niémen. Les équipages de pont arrivent ; quelques barques vont porter de l'autre côté du fleuve les compagnies de voltigeurs chargées de protéger l'opération. En moins de deux heures le général Éblé a jeté trois ponts. Le passage commence ; trois colonnes ne cessent plus de defiler, et le jour qui paraît nous trouve

en possession de la rive ennemie. Quel tableau l'œil découvre alors des hauteurs d'Alexiotten ! C'est l'Europe tout entière représentée par l'élite de ses troupes, et se précipitant sur la terre des Russes, que le doigt de Napoléon lui montre [1].

---

[1] *État de l'armée qui passe le Niémen à Kowno ; sous les yeux de Napoléon, le 24 juin* 1812.



CHAPITRE II.

OCCUPATION DE KOWNO. — ENTRÉE A WILNA.

(Fin de juin.)

Le général Baggovouth, qui gardé la frontière russe entre le Niémen et Wilna, ne nous a opposé que quelques piquets de Cosaques que la cavalerie du général Pajol a promptement éloignés. Un de nos bataillons a été détaché pour occuper Kowno, et, peu de momens après, l'empereur entre dans cette ville avec son état-major [1].

Il lui tarde d'arriver sur Wilna. Dès que la tête des premières colonnes a dépassé les ponts, notre mouvement se prononce dans cette direction. On remonte le cours de la Wilia, rivière que nous

[1] Au passage du Niémen, il y eut quelques engagemens qui nous donnèrent une centaine de blessés. Je les fis réunir aux hôpitaux de Kowno. (*Mémoires* du docteur La[illegible] sur la chirurgie militaire, 1812, pag. 9.)

venons de trouver, se jetant dans le Niémen, sous les murs de Kowno: ses eaux séparent les deux routes où l'armée s'engage. Le roi de Naples et le prince d'Eckmulh suivront la rive gauche; le duc de Reggio traversera la Wilia, pour marcher par la rive droite; mais l'ennemi a fait brûler le pont, et, sans attendre que le passage soit rétabli, dès le 24 au soir, les chevau-légers polonais de la garde franchissent le fleuve à la nage [1].

Tandis que nous nous avançons rapidement sur le territoire ennemi, Napoléon s'arrête à Kowno pour y attacher fortement le premier anneau de la chaîne de communication qui doit s'étendre sur les pas de l'armée. Les officiers du génie reçoivent l'ordre de mettre cette place à l'abri d'un coup de main; l'état-major y laissera un commandant et une garnison; on y organise un service d'hôpital, l'administration des vivres y établit sa première étape, et la poste aux chevaux y monte son premier relai.

Dans la journée du 25, on apprend que le

---

[1] Deux hommes se noyaient, lorsqu'ils furent sauvés par des nageurs du 26e. léger. Le colonel Gueheneuc, s'étant imprudemment exposé pour les secourir, périssait lui-même; un nageur de son régiment le sauva. (*Bulletin* du 26 juin.)

duc de Tarente a passé le Niémen à Tilsit [1]. Les troupes de Wittgenstein qui lui étaient opposées se sont retirées comme celles de Baggovouth, et dès à présent nous sommes maîtres du fleuve. Nos grands approvisionnemens partis de Konigsberg n'attendaient que ce moment pour déboucher de la Prégel et remonter le Niémen. Napoléon fait tout disposer pour que Kowno reçoive l'entrepôt de ces arrivages. Ici la Wilia offre les moyens d'en prolonger le transport par eau jusqu'à Wilna, et l'on s'empresse de rassembler les bateaux de moindre dimension que cette rivière exige. Napoléon veut tout prévoir; si la chaleur vient à dessécher la Wilia, il ordonne qu'un traité, passé d'avance avec les habitans du pays, nous assure de nombreux relais qui puissent suppléer par terre à l'interruption de la navigation.

Le mouvement sur Wilna étant démasqué, il s'agit de faire avancer les cinq corps d'armée tenus jusqu'alors à plusieurs journées en arrière sur la droite, pour couvrir le flanc de notre marche principale. Le vice-roi est à Kalvary avec

---

[1] *État de l'armée qui passe le Niémen à Tilsit* (*le 24 juin*).

Le maréchal Macdonald, duc de Tarente, commandant en chef. — Prussiens. { Division Grandjean. . Division York. . . . . Division Massembach. } 25,000

les Italiens et les Bavarois [1]. On lui envoie l'ordre de se rapprocher ; il passera le Niémen à Piloni, quelques lieues au-dessus de Kowno. Le roi de Westphalie n'est encore qu'à Novogrodesk ; il ne doit plus tarder à se porter sur Grodno, avec les Westphaliens, les Polonais et les Saxons [2].

Ces derniers ordres expédiés, l'empereur quitte Kowno le 27 juin, et rejoint les avant-postes du prince d'Eckmulh. On a fait de fortes marches

[1] *État de l'armée qui passe le Niémen à Piloni* (*le 30 juin*).

Le prince Eugène, vice-roi d'Italie, commandant en chef.	4e. corps.	Le vice-roi. . . .	Delzons. . . / Broussier. . / Pino. . . . . / Guyon (cavalerie légère).	40,000
	6e. corps.	Le gén. Gouvion-Saint-Cyr. . . .	De Wrède. . / Deroi. . . .	20,000
	3e. corps, cavalerie.	Le gén. Grouchy.		10,000
				70,000

[2] *État de l'armée qui passe le Niémen à Grodno* (*le 30 juin*).

Le prince Jérôme, roi de Westphalie, commandant en chef.	5e. corps.	Poniatowski. . .	Zayonscheck. / Dombrowski. / Kniaserwitch. / Kamenski (caval. lég.). .	25,000
	7e. corps.	Reynier.	Lecoq. . . . / Funck. . . .	15,000
	8e. corps.	Le roi Jérôme Napoléon. . . .	Thorreau. . . / Ochs	15,000
	4e. corps, cavalerie.	Latour-Maubourg.		10,000
				00

que la chaleur a rendues pénibles, et ce n'est pas sans étonnement qu'on voit des soldats tomber morts sous le soleil de la Russie. Mais rien n'a retardé nos mouvemens : notre cavalerie légère, qui bat au loin la plaine, n'est déjà plus qu'à quelques lieues de Wilna. A gauche, sur l'autre rive de la Wilia, le duc de Reggio s'avance au-delà de Janowo. Des dépêches interceptées annoncent qu'Alexandre et sa garde n'ont pas quitté la capitale de la Lithuanie, et que toute son armée a des ordres pour se concentrer sur cette ville. En effet, on a reconnu un corps russe qui occupe les hauteurs de Vacka ; sur nótre droite, un second corps se tient à Novoitroki. D'ailleurs, Wilna est une cité de vingt-cinq à trente mille habitans ; elle a de beaux établissemens, un commerce actif, une grande influence sur le pays ; ce n'est pas seulement le quartier-général de l'empereur Alexandre, c'est la capitale de la Pologne russe. La défense d'un poste de cette importance, et la conservation d'une triple ligne de magasins, semblent commander au général ennemi de courir les chances d'une bataille. Tout fait donc présumer que la possession de Wilna nous sera disputée. Napoléon passe la nuit à faire ses dispositions d'attaque. Il s'est arrêté à gauche de la route dans la ferme d'[illegible]anouski.

Le 28, à la pointe du jour, le roi de Naples se met à la tête du mouvement; toute l'armée s'ébranle. Mais l'ennemi, après avoir échangé quelques coups de canon, se replie, fait sauter le pont de la Wilia, met le feu à ses magasins, et nous livre Wilna.

Tandis que notre cavalerie légère s'élance sur les pas de l'arrière-garde des Russes, Napoléon accourt; il entre à midi dans la ville, et c'est au milieu des Polonais du huitième régiment, commandés par le prince Dominique Radziwill qu'il se présente aux Lithuaniens [1].

Cependant on ne sait d'abord comment expliquer cette brusque évacuation. L'impatience française s'en alarme! « Est-ce un parti pris » chez les Russes? Ne veulent-ils plus combattre? » Ont-ils résolu de nous affaiblir par des retraites » qu'ils prolongeront au besoin jusqu'aux confins » de l'Asie? »

Napoléon est mieux instruit de ce qui se passe chez l'ennemi; il a fait courir aux informations. A peine est-il descendu de cheval, que, de tous côtés, les renseignemens les plus satisfaisans lui sont apportés. L'emplacement que l'armée russe

[1] Il fait son entrée à Wilna aux acclamations d'un peuple qui le regarde comme son libérateur. (M. de Chambray, tom. Ier., pag. 45, première édition.)

occupait ; la force des corps, leurs mouvemens ; les motifs de leur retraite soudaine, leur situation actuelle et leurs projets, tout s'éclaircit.

La nouvelle du passage du Niémen est parvenue à l'empereur Alexandre, au moment où il était au bal au château de Zacrest près Wilna, chez le général Benigsen. Dans cette première surprise, des ordres on été partout expédiés pour accélérer la concentration de l'armée autour de Wilna. Mais les progrès rapides des Français ont bientôt fait reconnaître l'impossibilité de s'arrêter à cette résolution. On n'avait pour défendre la ville que la garde impériale, le corps de Schouvaloff et celui de Toutchkoff qui campaient à Wacka et à Novoitroki. Alors Barclai de Tolly avait déclaré qu'il ne désespérait pas de rallier tout son monde en faisant une marche rétrograde sur Swentziani. C'était la loi de la nécessité ; il avait bien fallu s'y soumettre, et, dans cette direction, le camp retranché de Drissa et la ligne de la Dwina offraient, au pis aller, une retraite assurée.

Entre autres projets ébauchés qu'il a fallu abandonner, il en était un dont l'exécution, long-temps méditée, reposait sur Bagration et Platoff; cent mille hommes qu'ils tenaient sous leurs ordres entre le Bug et le Haut-Niémen, étaient destinés à fondre, du côté de Byalistock,

sur les flancs et sur les derrières de l'armée française. On s'est hâté d'envoyer l'aide-de-camp Benkendorff à Bagration pour lui faire connaître le changement qui s'est opéré dans l'état des affaires, et lui ordonner de revenir à marches forcées, par le plus court chemin, sur Drissa.

Enfin le 28, à quatre heures du matin, on s'est décidé à quitter Wilna. Les troupes que nous y avons trouvées n'étaient plus qu'une arrière-garde commandée par le général Schaffkowskoi.

Bientôt les rapports de nos avant-postes, *les officiers prisonniers, et les estafettes qui tombent à chaque instant dans nos mains*, ne laissent plus de doute sur le désordre dans lequel l'ennemi s'est retiré, ni sur l'abandon où sont restés la plupart des corps éloignés [1].

Sur toutes les avenues de Wilna l'on ne rencontre que des troupes russes qui se présentent,

[1] Nos manœuvres n'ont laissé aux Russes d'autres moyens de salut qu'une prompte retraite ; quoiqu'ils se soient retirés avec beaucoup de bonheur, ils ont essuyé de grandes pertes. Ils ont été forcés de détruire les magasins considérables qu'ils avaient amassés sur cette frontière ; tous leurs traîneurs sont tombés dans nos mains. Beaucoup de soldats d'origine polonaise ont pu venir renforcer nos rangs ; enfin, ils ont perdu des bagages. (M. de Chambray, tom. Ier., pag. 73.)

s'arrêtent, rétrogradent, se jettent dans des directions improvisées, et vont heurter d'un obstacle contre un autre.

Baggovouth, coupé de Wilna à sa sortie de Kowno, n'a trouvé son salut qu'en se dirigeant sur la Dwina[1]. Le 28, Wittgenstein, arrivant de Keidani, voit son chemin barré par le duc de Reggio, qui tombe à Develtowo sur ses derniers bataillons. Il est heureux d'échapper en évacuant au plus tôt toute la Samogitie. Le 30, sur la route de Minsk à Ochmiana, au moment où la cavalerie du général Pajol pénètre dans cette ville, le corps de Doctoroff paraît, cherchant à gagner Swentziani. Il se hâte de faire un détour par Olchanoui.

Le même jour, à Bolsonicki, entre Wilna et Lida, on signale le corps du général Dorokoff marchant à l'aventure.

Le 1^er^ juillet, c'est Platoff lui-même qui se présente, venant de Grodno, et se portant avec rapidité dans la direction de Wilna; il est suivi par Bagration, qui s'est avancé jusqu'à Slonim.

D'après les lettres interceptées, l'alarme se répand déjà dans l'intérieur. Les provinces du centre sont déclarées en état de siége; on en est

[1] *Bulletin* du 30 juin.

réduit à préparer une nouvelle ligne de magasins sur la route de Plock à Pétersbourg. Les ordres du prince de Wurtemberg, gouverneur de Witepsk, et de l'intendant-général de l'armée russe, en font foi.

Ainsi, tout ce que Napoléon a prévu en marchant contre Wilna se réalise. Il lui reste à recueillir les avantages de sa position.

Son attention va se partager désormais entre deux opérations, la poursuite des corps ennemis qui se retirent devant notre front sur la Dwina, et celle des colonnes qui sont restées en dehors de ce mouvement sur la droite et derrière nous.

Le roi de Naples suit les pas de Barclai de Tolly avec la cavalerie de Montbrun. Pour l'appuyer, on lui compose à la hâte une troupe d'infanterie; on la forme des divisions Friant et Gudin, qui, détachées du premier corps, sont placées provisoirement sous le commandement du comte de Lobau.

Le duc d'Elchingen a passé la Wilia le 29 à Sonderwa; il achèvera de nettoyer les routes de notre gauche, et, se tenant derrière le roi de Naples et le duc de Reggio, leur servira de réserve.

Au roi de Naples appartient la direction supérieure des forces qui poussent ainsi les Russes sur la Dwina.

Vers nôtre droite les mouvemens sont plus compliqués. L'empereur a principalement les yeux fixés sur ces corps de Dorokoff et de Doctoroff, et sur ces armées de Platoff et de Bagration, d'où sortent tant de colonnes éparpillées et coupées que tous les rapports signalent sans cesse comme errantes autour de nous. Les ordres qu'il donne et qu'il multiplie ont pour objet de recevoir ceux qui oseraient s'aventurer plus près de Wilna; de couper de la Dwina ceux qui tenteraient des marches de flanc pour s'y rendre; enfin, de mettre la main sur tout ce qu'il sera possible d'atteindre.

Le roi de Westphalie, qui doit être arrivé à Grodno, s'attachera aux pas de Bagration. Le vice-roi, qui vient de passer le Niémen à Piloni, s'avancera jusqu'à Roudnicki, pour lui fermer la route de Wilna, pendant que le prince d'Eckmulh va gagner Minsk pour lui barrer le chemin qui ramène à la Dwina. Ce maréchal ne prend avec lui que les divisions Desaix et Compans, et la cavalerie légère du général Pajol; mais on le fait soutenir par les corps de cavalerie de Valence et de Bordesoult: et pour achever le développement qui distribue nos forces sur tous les passages de l'ennemi, une dernière colonne court se placer sur la route de Michaëlski, entre le prince d'Eckmulh et le roi de Naples. Elle se

compose de la cavalerie du général Nansouty, qui est appuyée par la division Morand, autre détachement tiré de l'armée du prince d'Eckmulh.

Napoléon reste au centre. C'est autour de Wilna que toutes ces opérations vont se poursuivre. Il lui tarde d'en voir l'issue[1].

---

[1] Le *bulletin* du 30 juin donne en quatre lignes le résumé de cette partie de la campagne, depuis le passage du Niémen jusqu'à notre arrivée à Wilna.

.....« Il n'y a encore eu que des manœuvres; mais » l'ennemi a déjà perdu la capitale et la plupart des pro- » vinces polonaises. Tous les magasins de 1re., 2e. et 3e. » lignes, résultat de deux années de soins, et évalués plus » 20 millions de roubles, sont consumés par les flammes ou » tombés en notre pouvoir. »

CHAPITRE III.

SÉJOUR A WILNA, 1re. PARTIE. — ORGANISATION DE LA LITHUANIE. — CONFÉDÉRATION DE LA POLOGNE. — ARRIVÉE DE L'AIDE-DE-CAMP BALACHOFF.

Un des premiers actes de Napoléon à Wilna est la création d'un gouvernement provisoire pour la Lithuanie; cette province se montre disposée à prendre les armes; elle voit dans nos rangs des bataillons polonais animés du plus vif enthousiasme, et cet exemple, beaucoup plus que la haine de la domination russe, est fait pour l'émouvoir.

Le comte Soltan, ci-devant maréchal de Lithuanie, MM. Charles Prosor, Joseph Sierakowski, le prince Alexandre Sapieha, le comte François Telski, Alexandre Potocki et Sniaduki se mettent à la tête du nouveau gouvernement. Ils ont M. Kossakoski pour secrétaire-général, et Napoléon place auprès d'eux M. le baron Bignon, avec le titre de commissaire impérial. Une commission secondaire est plus particulièrement chargée de l'arrondissement de Wilna; elle est

composée de MM. le colonel Tyssenhausen, le comte Adam Creptowitz et le comte Ferdinand Plater.

Enfin l'administration française nomme des intendans pour la représenter dans les principaux chefs-lieux, à mesure que la conquête nous en ouvre les portes. Ces places d'intendans sont réservées aux auditeurs du conseil d'état. Chaque semaine, il en arrive un qui apporte de Paris, au quartier-général, le travail des ministres. Ces jeunes magistrats, qu'on destine aux grandes affaires, ont toujours été une ressource précieuse pour l'organisation civile des provinces occupées par nos troupes. Le zèle et la probité de leur âge garantissent à l'empereur que les intérêts du pays et ceux de l'armée seront conciliés et défendus convenablement.

M. l'auditeur Nicolaï est nommé intendant de Wilna; M. de Chassenon sera envoyé à Grodno, M. Saulnier à Minsk, et M. Cochelet à Byalistock.

Les habitans de Wilna se forment en garde nationale, et les premières levées, décrétées pour la Lithuanie, sont de six régimens d'infanterie et de cinq de cavalerie.

Les nouvelles qu'on reçoit de Varsovie sont de nature à doubler l'émulation des Lithuaniens.

Une diète a été convoquée; elle s'est constituée

en confédération générale. On a choisi pour président le prince Adam Czartorinski, vieillard qui, cinquante ans auparavant, siégea déjà comme *maréchal* à la diète; et cette voix séculaire a proclamé le rétablissement du royaume de Pologne.

Les premiers mots de la Pologne à sa résurrection, ont été ceux-ci :

« Pourquoi avons-nous été effacés de la carte » d'Europe? De quel droit nous a-t-on attaqués, » envahis, démembrés? Quels ont été nos crimes » et nos juges? » Aussitôt d'illustres patriotes se sont levés pour répondre : « C'est la Russie qui » est l'auteur de tous nos maux. Faut-il rappeler » ce jour exécrable dans lequel, au milieu des » hurlemens d'un vainqueur farouche, Varsovie » en deuil recueillit les derniers cris de la population de Praga, qui périssait tout entière par » le fer et le feu? Polonais, voilà les titres de la » Russie sur la Pologne! la force les a forgés; la » force peut nous en affranchir. Des frontières » tracées d'une main spoliatrice n'ont pu altérer » notre commune origine. Oui! nous sommes » toujours la Pologne! O jour mille fois heureux! » jour d'allégresse et de triomphe! Cette terre » si féconde en héros, cette terre des Jagellon » et des Sobieski va reprendre toute sa gloire!

» Nous rentrons dans les droits que nous tenons » de la nature et de nos ancêtres [1] !

A ces mots, la confédération a voté par acclamation l'envoi d'une députation à l'empereur pour réclamer sa protection. Les députés sont MM. Wybicki, Bendki, Soltyk, Stadiski, Wodzinski, Tarnowski et Alexandrovitz. Ils vont arriver à Wilna.

Mais quelque impétueuse que soit cette première impulsion donnée au patriotisme polonais, les progrès de nos colonnes sont encore plus rapides : ils devancent l'effet de tous les moyens auxiliaires; et le découragement dans lequel les Russes sont tombés tout à coup peut d'un moment à l'autre amener la conciliation d'une querelle que le carnage n'a point encore exaspérée.

Barclai de Tolly n'a pu rallier personne à Swentziani. La retraite des Russes se continue par la route de Saint-Pétersbourg. Ils ne pensent plus à s'arrêter que sur la Dwina, et c'est derrière cette rivière qu'ils vont chercher à se réunir [2].

---

[1] Séance de la diète, du 28 juin.

[2] Barclai espère y être rejoint par Bagration. Cette retraite exécutée sur toutes les routes avait une fâcheuse influence sur l'armée russe. C'est pour la rassurer qu'Alexandre, profitant de l'anniversaire de Pultawa, fit son ordre du jour daté du $\frac{27 \text{ juin}}{9 \text{ juillet}}$ au camp de Drissa. (*Mémoires* de Butturlin, tom. Ier., pag. 180.)

Le roi de Naples, toujours à la poursuite de l'ennemi, est entré le 4 juillet à Swentziani. Le 5 ses troupes ont passé la Disna, après une affaire d'arrière-garde où des escadrons prussiens, wurtembergeois et polonais ont rivalisé d'intrépidité sous les ordres des généraux français Subervic et Montbrun.

La cavalerie du général Sébastiani a pris possession de Vitzoui : l'empereur Alexandre en était parti la veille. L'armée de Barclai de Tolly se hâte de gagner le pont de Druia; celle de Wittgenstein, qui se retire devant le duc de Reggio, n'est pas moins empressée de gagner le pont de Dunabourg.

Ainsi, dix jours après l'ouverture de la campagne, notre avant-garde arrive sur la Dwina; et *de la Vistule à Saint-Pétersbourg ou à Moscou le chemin est à moitié fait.*

Le duc de Tarente, qui était resté à quelque distance sur notre gauche, a quitté Rossiana, et marche pour occuper la Samogitie et la Courlande, qu'on nous abandonne.

Vers notre droite la chasse qu'on fait aux corps ennemis qui ont perdu leur route est dans sa plus grande activité, et jusqu'à présent la troupe du général Doctoroff est la seule qui soit parvenue à nous échapper.

Après avoir successivement donné contre plu-

sieurs de nos têtes de colonnes qui lui défendaient les abords de Swentziani, Doctoroff, continuant de longer notre droite, a gagné Smorghoni. Reprenant alors sa direction vers la gauche, et faisant douze lieues au pas de course, il a devancé le dernier corps, sorti de Wilna par la route de Michaëlski. Les Français, commandés par Nansouty, ne sont entrés que le 3 juillet à Svir : Doctoroff en sortait, et ce même jour, sacrifiant ses bagages, il a rejoint l'arrière-garde de Barclai de Tolly.

On a cependant continué quelques jours encore à parler de la poursuite de Doctoroff. On croyait le retrouver sur des points plus reculés en deçà de notre droite. On le signalait à Ockelniki, à Bolsolniki, à Deveniski. C'était Dorokoff qui manœuvrait de ce côté. La consonnance des noms et une mauvaise prononciation ont fait confondre d'abord les traces de ces deux généraux.

Dorokoff, sur lequel je reviens, resté sans ordres entre Meretz et Wilna, avait cherché aussi à manœuvrer par sa droite; mais trouvant tous les débouchés sur Ochmiana fermés, il s'était décidé à prolonger son mouvement rétrograde jusqu'à Vologin.

Dans ce moment Platoff était également ramené dans cette direction.

Après avoir brûlé les magasins de Lida, le chef des Cosaques avait tenté vainement de se frayer un passage d'abord vers Ochmiana, ensuite vers Smorghoni.

Réunis à Vologin, Platoff et Dorokoff ont pris leur parti d'un commun accord. Ne pouvant plus se rallier à Barclai de Tolly, ils se sont décidés à partager le sort de Bagration, qui venait d'arriver dans leur voisinage.

C'est maintenant de cette armée principale qu'il nous reste à nous occuper.

Bagration exécutait les ordres qui lui avaient été apportés par l'aide-de-camp Benkendorff. Parti de Vilkowiski, et pressé de gagner la Dwina, il se dirigeait par Nicolaew et Vologin vers Minsk, quand Dorokoff et Platoff, qui se repliaient sur lui en toute hâte, lui ont appris que cette route était fermée, que nos têtes de colonnes s'y montraient sur tous les passages, et que c'était le prince d'Eckmulh qui leur barrait le chemin. Or l'armée de ce maréchal, sur laquelle les généraux russes n'ont cessé d'avoir les yeux depuis qu'elle a dépassé l'Oder, était imposante par sa force et sa discipline. Bagration, ignorant que Davoust n'est sorti de Wilna qu'avec deux de ses cinq divisions, a calculé qu'il avait devant lui soixante mille Français au moins. Dans l'impuissance de s'ouvrir le passage avec

une armée plus faible d'un tiers, il s'est décidé à rétrograder, et le 5 il est revenu de Nicolaew à Korelitza pour aller chercher, par Mir, une route plus sûre qui le ramenât vers Minsk; mais par cette contre-marche Bagration s'est placé lui-même entre les deux colonnes chargées de l'atteindre ou de l'arrêter. A cette nouvelle Napoléon est plein d'espoir. Le prince d'Eckmulh a pris les devans; il sera le 8 à Minsk. Le roi de Westphalie, qui a quitté Grodno le 30, doit avoir joint l'arrière-garde ennemie. « St Jérôme » pousse vivement devant lui, s'écrie l'empereur, » Bagration est gravement compromis [1]. »

Ainsi tout se presse d'un pas rapide vers de grands événemens; l'armée russe, rompue dès le premier choc, tombe dispersée comme un faisceau dont on a brisé les liens. Les deux tiers de cette armée n'ont de refuge que derrière la Dwina; le reste a perdu sa retraite; quelques

---

[1] Les forêts comprises entre Vologin, Nicolaew et Stolbzty, entrecoupées de marais et sans communications, sont impraticable. Ce pays n'est traversé que par les routes suivantes :

1°. De Neswig par Koidanow à Minsk;

2°. De Neswig par Glousk à Bobruisk;

3°. Enfin, la route transversale de Minsk à Bobruisk par Igoumen. (M. de Butturlin, tom. I, pag. 128.)

marches encore, et le succès de l'invasion sera consommé.

Dans ce moment, le général Balachoff, aide-de-camp de l'empereur Alexandre et son ministre de la police, se présente aux avant-postes comme parlementaire. Aussitôt l'idée magique de la paix donne essor aux plus douces espérances; ce n'est pourtant pas sans un mélange de regrets et d'inquiétude! Cet aide-de-camp vient bien tard, puisque le Niémen est passé; trop tôt peut-être, puisque dans ce premier feu de la guerre, les événemens qui doivent régler le prix de la paix ne sont pas encore achevés. Quoi qu'il en soit, M. de Balachoff est reçu à Wilna; Napoléon lui fait accueil, lui parle avec amitié de l'empereur Alexandre, lui témoigne la peine qu'il a personnellement ressentie en se voyant poussé à bout par la politique du cabinet russe, et se montre disposé à écouter ses propositions.

M. de Balachoff vient offrir, pour unique concession de la part de la Russie, de rentrer dans le système continental. Mais en attendant qu'une négociation puisse fixer les articles qui rétabliront l'alliance, il demande qu'on se retire derrière le Niémen.

« Que je me retire derrière le Niémen! » murmure Napoléon... Il se contient, se promène à pas pressés, et médite sa réponse. Bientôt, dédai-

gnant la condition qui l'a blessé, il en revient à la question principale.

Dans la situation respective des deux armées, gagner du temps, pour les Russes, c'est tout sauver; en perdre, pour nous, c'est tout risquer: c'est renoncer aux avantages du moment présent; c'est même compromettre le reste de la campagne déjà trop avancée. L'empereur ne peut faire un pareil sacrifice pour l'ouverture de conférences dont l'issue serait sans garantie.

« Traitons sur-le-champ, » reprend Napoléon; « traitons ici, à Wilna même, sans laisser rien » en arrière. La diplomatie ne sait plus rien finir » quand les circonstances ne la commandent plus; » signons, et je repasserai le Niémen, dès que la » paix l'aura ainsi réglé. » Malheureusement M. de Balachoff a l'ordre d'exiger avant tout l'évacuation du territoire russe. Dans ces formes hautaines, Napoléon est encore loin de retrouver l'empereur Alexandre: « Sont-ce là des paroles » de paix? » dit-il en reconnaissant l'inutilité de ces pourparlers. « Agit-on de la sorte, » quand de bonne foi on veut conclure? Est-ce » ainsi qu'on agissait à Tilsit?..... Je ne puis » m'y méprendre; ces gens-là ne veulent que » quelques jours de répit; ils ne songent qu'à » sauver Bagration, et se moquent de compro- » mettre ce qu'il y a de plus sacré. Eh bien! ne

» nous occupons plus que d'achever ce qui est si » bien commencé ; il faut que leurs embarras » soient complets, pour qu'ils permettent à leur » empereur de revenir à moi. »

M. de Balachoff retourne donc au camp des Russes.

Alexandre, frappé de mes premiers succès, me dépêche quelqu'un pour me dire, que si je veux évacuer le territoire envahi, et revenir au Niémen, il va traiter..... Mais je venais de prendre l'armée russe en flagrant délit : tout était culbuté et en désordre ; j'avais coupé Bagration ; je devais espérer de le détruire ; je crois donc qu'on ne veut que gagner du temps pour se sauver et se rallier..... Nul doute que si j'eusse été convaincu de la bonne foi de l'empereur Alexandre, j'eusse accédé à ses propositions. Mes troupes seraient revenues au Niemen ; celles d'Alexandre se seraient retirées derrière la Dwina ; Wilna eut été neutralisé ; nous nous y serions rendus chacun avec deux ou trois bataillons de notre garde ; nous eussions traité en personne. Que de combinaisons j'eusse introduites ! il n'eût eu qu'à choisir, et nous nous serions separés bons amis. (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. III, pag. 125.)

CHAPITRE IV.

SUITE DU SÉJOUR A WILNA. — OPÉRATIONS MILITAIRES QUI SE POURSUIVENT ENTRE LE HAUT-NIÉMEN ET LA DWINA.

(Premiers jours de juillet.)

Le camp retranché de Drissa est un immense ouvrage que les Russes ont préparé à grands frais, depuis un an, pour défendre la route de Saint-Pétersbourg. Le moment de s'en servir est venu.

Après avoir passé la Dwina, le 8 juillet, sur les ponts de Druia, Barclai de Tolly vient de la repasser, le 10, sur les ponts de Toutogrowna, pour aller s'établir dans ce fameux camp retranché.

Les ouvrages occupent, le long de la rive gauche, un développement de 3,900 toises. Sur le premier plan s'élèvent dix grandes redoutes qui en couvrent cinq autres placées en arrière. 132 bouches à feu sont placées dans l'intervalle

des redoutes ; 222 autres pièces y sont en réserve [1]. C'est dans cette position que Barclai de Tolly s'est jeté pour attendre Bagration, et se préparer au second acte de la campagne.

La ligne du roi de Naples se présente devant celle des Russes : sa gauche, appuyée sur l'armée du duc d'Elchingen, qui est arrivée à Drisviaty, et sa droite sur le corps de Nansouty qui, depuis l'escapade de Doctoroff, est entré dans le mouvement général dirigé par Murat.

Le quartier-général du roi est dans les environs d'Opsa.

A gauche le duc de Reggio, qui s'est attaché aux pas de Wittgenstein, arrive sur Dunabourg par Polock. Plus loin le duc de Tarente, chargé d'occuper le reste du pays entre nous et la mer, s'avance de sa personne vers Jacobstadt, en même temps qu'il pousse de fortes colonnes prussiennes sur Mittau et sur Riga. Le général prussien Kleist a pris possession de Chawli. Le brigadier Jeannerel, maître de *Telch*, marche entre la côte et la route de Mittau. L'ennemi se retire devant eux, et ne leur oppose que les flammes

[1] Voyez la description du camp de Drissa dans l'histoire du colonel Butturlin, tom. Ier., pag. 193. Les Russes conviennent qu'il y avait quelques défauts dans la disposition de ces ouvrages. (*Ibid.*, pag. 196.)

qui dévorent ses nombreux magasins. Cependant, le 6, le général Ricard, en surprenant Ponievij, a eu le bonheur de sauver trente mille quintaux de farine [1].

Tandis que les armées du duc de Tarente, du duc de Reggio, du duc d'Elchingen et du roi de Naples viennent ainsi se ranger au bord de la Dwina devant les armées russes, celles-ci se concentrent de plus en plus derrière les retranchemens que leur rivière protège. L'empereur Alexandre est au camp de Drissa, attendant avec inquiétude des nouvelles de Dorokoff, de Platoff et de Bagration.

L'attention de Napoléon se porte avec non moins d'impatience sur Bagration; mais déjà, depuis plusieurs jours, il ne voit de ce côté que de graves sujets de contrariété.

Des torrens de pluie ont tombé pendant trente-six heures sans interruption; d'une extrême chaleur, le temps a passé tout à coup à un froid très-vif: plusieurs milliers de chevaux ont péri par l'effet de cette transition subite. Nos con-

---

[1] Un détachement du régiment prussien des hussards de la mort s'était distingué dans cette expédition. « Napoléon, toujours attentif à recompenser ceux qui le » servent bien, envoie la croix de la Légion-d'Honneur à » plusieurs de ces alliés. » (M. E. Labaume, pag. 50.)

vois d'artillerie ont été arrêtés dans les boues. Cet épouvantable orage a nécessairement retardé nos marches [1], et dérangé l'ensemble de nos manœuvres. Déjà Doctoroff lui doit son salut; Dorokoff et Bagration auront-ils le même bonheur?

Depuis le 30 juin le roi de Westphalie est entré à Grodno; il n'aurait pas dû donner un moment de relâche à l'arrière-garde de Bagration : cependant, il hésite et perd du temps. « Lancez les Polonais, écrit Napoléon à son » frère, mettez l'avant-garde aux ordres de Po» niatowski : donnez-lui tout ce que vous avez » de troupes légères, et vous-même tenez-vous » toujours à portée de le soutenir. Ne craignez

---

[1] *Bulletin* du 6 juillet.

Des orages à la fin de juin et au commencement de juillet ne sont pas des phénomènes très-surprenans. Mais quand un orage éclate, et qu'on peut en faire le rapprochement avec une catastrophe politique, il en résulte des phrases à effet que la poétique des présages prescrit de ne pas négliger et qui sont de nos jours fort à la mode. A-t-on parlé du grand orage qui fondit sur l'armée française dans la nuit du 5 au 6 juillet, pendant qu'elle marchait sur Wagram? Non, sans doute, car l'orage fut suivi d'une victoire. C'était aux Autrichiens à relever le triste présage et non pas à nous. Voilà la règle du genre; il n'en était pas de même de l'orage de Wilna, et le profit en appartenait tout entier à nos écrivains. Aussi n'ont-ils pas manqué de s'en emparer. Il est seulement à regretter

» pas de compromettre vos troupes. Bragration » a bien autre chose à faire qu'à se retourner » pour combattre et pour manœuver ; il ne cher- » che qu'à gagner du pays. Harcelez donc les » Russes ; retardez leur marche s'ils avancent, » barrez le chemin s'ils reculent. »

Une troisième armée se met encore à la poursuite de Bagration : c'est celle du prince de Schwartzenberg, sortant de la Gallicie et arrivant par Drogitzin. Le 1^er^. juillet elle a passé le Bug, et maintenant se dirige par Proujani sur Slonim. Cette armée doit venir prendre rang dans les corps que l'empereur dirige en personne. Napoléon n'a pas perdu de vue la demande expresse que son beau-père lui en a faite à Dresde;

---

que chacun d'eux ait eu besoin d'une date différente. Au fait, les pluies qui ont tombé trente-six heures sans discontinuer dans les environs de Wilna, et dont le *Bulletin* du 6 juillet parle tout simplement *comme d'un orage qui a gâté les chemins*, sont celles des 1^er^, 2 et 3 juillet. M. Eugène Labaume, qui a eu le premier l'heureuse idée de l'orage prophétique, le fait éclater dans la nuit du 29 au 30 juin; le respectable docteur Larrey en parle sous la date du 10 juillet; enfin M. le comte Ph. de Ségur, pour porter *le sinistre* à son comble, fait gronder la foudre au moment même où Napoléon franchissait le Niémen, c'est-à-dire le 24 juin.... Après tant d'orages au commencement de l'été, qui ne voit qu'une catastrophe au commencement de l'hiver est inévitable !

bien d'autres raisons encore lui font désirer d'éloigner les Autrichiens des frontières polonaises. Chaque pas que Schwartzenberg va faire sur Bagration, le rapprochera du quartier impérial.

Cependant cette destination donnée au contingent de l'Autriche va laisser à découvert la frontière du grand-duché qui est opposée à la Volhynie. Or, les Russes ont encore de ce côté quelques détachemens, dont on ne connaît pas bien la force, mais qui entretiennent des inquiétudes à Varsovie. L'empereur soupçonne que ce corps isolé n'est qu'un reste de troupes, dont Bagration n'a pu se faire suivre, et qui doit se composer des soldats sur lesquels le général russe a cru pouvoir le moins compter. On peut donc supposer qu'il ne se trouve pas plus de quinze mille Russes en Volhynie.

Quelque faible que soit ce détachement, il n'en faut pas moins le contenir; mais c'est aux Saxons et aux Polonais du général Reynier, et non aux Autrichiens que l'empereur veut confier le soin de protéger Varsovie. Ainsi, le général Reynier cessera de suivre la marche du roi de Westphalie. Il s'arrêtera vers Slonim, y relèvera Schwartzenberg, et se tiendra en mesure de tomber sur toute milice ennemie qui risquerait une excursion dans le grand-duché. Plus tard, quand

les événemens qui se préparent mettront les Russes dans la nécessité de concentrer leurs forces, la Volhynie sera sans doute évacuée : alors le général Reynier prendra possession de cette province ; et si les Russes s'obstinent à s'y maintenir, Napoléon se réserve, aussitôt que Schwartzenberg sera entré en ligne dans l'armée du centre, d'en détacher un corps polonais qui, descendant par Mozyr, tournant les marais du Pripet, et pénétrant en Volhynie par derrière, terminera toute résistance, et rendra définitivement cette contrée à la patrie polonaise.

Tout ainsi combiné : Reynier substitué à Schwartzenberg dans la garde du grand-duché ; Schwartzenberg dirigé sur Neswig, et concourant, avec les armées du prince d'Eckmulh et du roi de Westphalie, à envelopper Bagration, il ne reste plus qu'à prévoir le moment où toutes ces manœuvres, venant à aboutir sur le même terrain, exigeront l'ensemble et l'unité du commandement. L'empereur décide que, dans ce cas, la supériorité appartiendra au prince d'Eckmulh. Le roi obéira au maréchal.

CHAPITRE V.

SUITE DU SÉJOUR A WILNA.

(Du 10 au 16 juillet.)

NAPOLÉON, méditant ses plans pour la suite de la campagne et donnant lui-même les ordres qui en préparent l'exécution, ne fait connaître à chacun de ceux qui doivent y concourir, que la part qui le concerne. L'ensemble en reste dans sa pensée, et ses combinaisons militaires, semblables aux écritures sympathiques, que le feu seul peut mettre en évidence, resteront inaperçues, tant que le champ de bataille ne les aura pas révélées. Jusqu'à présent la victoire s'est chargée de les faire ressortir avec éclat. Mais si elle venait à être infidèle, si des temps contraires arrivaient, craignons que les hautes pensées du héros, trahies par l'événement, ne disparaissent, méconnues ou défigurées. Qui pourrait alors les faire revivre avec leurs belles et grandes proportions? nul de ses serviteurs n'oserait

y prétendre. Ceux-là même, qu'une seule porte sépare de Napoléon, en sont encore à une distance infinie. Autour de lui, on ne peut voir que ce que l'on a devant les yeux ; on suit le drame terre à terre, au jour la journée. Des fatigues inévitables après une marche de trois mois; l'épuisement des ressources locales sous une nuée d'hommes qui dévore; les mauvais chemins; l'intempérie des saisons qui en accroît les difficultés, la misère des pays qu'on traverse; les querelles qui ne manquent jamais entre tant de rivaux, des retards, des privations, des contrariétés, quelques contre-temps, quelques malheurs au milieu de tant d'actions partielles, voilà ce qui frappe, ce qui préoccupe entièrement un nombreux quartier-général peuplé d'hommes doux et polis, transportés en peu de jours des cités les plus riantes de l'Europe à travers les désordres inséparables des grandes commotions militaires. A les entendre, on dirait qu'ils s'aperçoivent pour la première fois que la guerre est un fléau. Ils ne parlent, ils ne s'inquiètent que des chevaux qu'on a laissés morts en route, que des convois qui sont embourbés ; que de la nécessité où l'on s'est trouvé de couper quelques blés en vert pour suppléer à la disette des fourrages, des intermittences survenues dans les distributions des vivres ; que du grand nombre de soldats que les

marches forcées ont dispersés sur les derrières; enfin, que des scènes de maraude et de pillage qu'on a trop fréquemment sous les yeux. Livrés à ces premières impressions, on s'y abandonne, et pendant dix-huit jours d'un repos oisif à Wilna, on s'attache à l'avenir pour s'y figurer des privations plus grandes encore et des événemens plus sévères. Dans ces pays dépeuplés et épuisés n'avons-nous pas à redouter une affreuse famine? En nous affaiblissant ainsi de tout ce qu'il faut laisser derrière nous, n'avons-nous pas à craindre de ne plus arriver devant l'ennemi en nombre suffisant?

Tels sont les murmures du jour. Au début de toutes les guerres précédentes, c'étaient les mêmes tableaux et les mêmes doléances, jusqu'à ce qu'enfin la victoire, effaçant du coup magique de son aile toutes les traces du désordre, eût transporté l'imagination de nos censeurs dans les illusions opposées [1].

---

[1] Personne avant Napoléon n'avait remué en Europe des masses aussi immenses. Mais il en résulta des désordres inévitables, car ils étaient dans la nature des choses; l'Europe n'était pas constituée pour ces gigantesques armées qui, comme on l'a dit hyperboliquement de celles de Xerxès, épuisaient les fontaines et les rivières. Les vivres, les fourrages, les abris, les médicamens leur manquaient bientôt, et il ne fallait que les arrêter quelque

Tandis qu'on ne voit au quartier impérial que le triste côté de la guerre, et qu'on ne s'entretient que des misères de la marche, nos corps d'armée s'avancent dans les directions qui leur sont indiquées, les événemens mûrissent, et Napoléon, continuant de se partager entre les affaires de l'état-major et celles du cabinet, attend encore quelques jours à Wilna le moment de se reporter à l'avant-garde.

Les lettres de Paris parviennent à Wilna par l'estafette, en moins de douze jours [1]. Ce qui se

---

temps pour les détruire.... Mais les moyens doivent être proportionnés au but qu'on se propose; or, avec les cinquante mille hommes que Turenne ne voulait pas qu'on dépassât, avec les soixante mille hommes que le maréchal de Saxe croyait suffisans, nous n'aurions pas renversé la monarchie prussienne, envahi deux fois la capitale de l'Autriche et vu s'écrouler les murs du Kremlin. (Général Lamarque, *Encyclopédie moderne*, tom. III, pag. 254.)

[1] BULLETIN DE LA BOURSE.

Cours des six premiers mois 1812.

Premiers jours de janvier.	81 fr.	80 c.
Fin	82	95
Fin de février.	83	25
Fin de mars.	79	65
Fin d'avril.	80	20
Fin de mai.	81	35
Fin de juin.	81	30.

passe en Europe, n'offre que le cours tranquille des choses ordinaires. L'empereur d'Autriche est retourné à Vienne ; à son arrivée, il a congédié le ministre russe. Le roi de Prusse en a usé de même à son retour à Berlin. Le roi Charles IV, qui s'ennuyait à Marseille, a demandé qu'on lui donnât Rome pour séjour ; il vient de s'y établir. Le pape a été transféré de Savone à Fontainebleau, et tous deux dans leur voyage sont restés inaperçus des pays qu'ils traversaient[1].

La France, l'Italie et l'Allemagne ne sont occupées que des grandes choses qui s'accomplissent dans le Nord.

Pendant que l'attention de l'Europe se concentre de plus en plus sur Napoléon, celui-ci reporte sans cesse la sienne sur l'Angleterre ; c'est

---

[1] Le pape arrive à Fontainebleau. Il est accompagné de l'archevêque d'Édesse, et de plusieurs officiers de sa maison.

Le duc de Cadore, intendant de la couronne, le ministre des cultes, l'archevêque de Tours, les évêques de Nantes et de Trèves le reçoivent à son entrée au palais.

L'évêque d'Évreux se présente le lendemain, et les cardinaux présens à Paris, quelques jours après. S. S. occupe à Fontainebleau les mêmes appartemens qu'il y a sept ans.

toujours de ce côté qu'est pour lui l'ennemi principal.

L'assassinat de M. Percival, premier ministre, pouvait amener une grande crise [1]. Le ministère anglais est resté près de quinze jours à se recomposer; mais cette crise a fini sans amener aucun changement dans le système politique : lord Liverpool, lord Bathurst, lord Sidmouth, M. Vansittard et le comte Harrouby, ont repris le timon des affaires. Un événement plus important peut-être se prépare au delà de l'Atlantique : l'empereur quitte avec vivacité les gazettes anglaises pour ouvrir les dépêches qu'on lui annonce des États-Unis : elles sont du plus grand intérêt! Les Américains se brouillent avec l'Angleterre; l'indépendance des pavillons, la cause que Napoléon a le plus à cœur, trouve de nouveaux défenseurs! Si cette rupture eût éclaté plus tôt, peut-être eût-elle contribué à retenir Alexandre dans le système continental. Quelque tardive qu'elle puisse être, les embarras qu'elle apporte aux Anglais feront

---

[1] Le 11 mai, M. Spencer Percival a été assassiné dans le vestibule de la Chambre des Communes par John Bellingham, qui lui a porté un coup de pistolet au cœur. — C'était par des motifs de vengeance personnelle tout-à-fait étrangers aux affaires politiques.

du moins diversion à la joie qu'ils doivent éprouver d'avoir rallumé la guerre du Nord.

Les lettres de Paris sont remplies de cette nouvelle.

C'est encore dans les soins administratifs, dans toutes les mesures de prévision, d'ordre et de discipline qui peuvent remédier à l'inconvénient de marcher vite et en foule, que Napoléon emploie les heures passées à Wilna. Les chefs des différens services sont sans cesse appelés à lui rendre des comptes, et chacun se retire persuadé que la prolongation du séjour en cette ville n'a d'autre but que de donner du repos aux chevaux, de réparer les chariots, recompléter les attelages, remplir les magasins et faire la chasse aux traîneurs.

L'empereur a organisé sur toutes les routes des escadrons de gendarmerie; il a créé une commission de justice contre les maraudeurs; il fait établir à Wilna des hôpitaux pour six mille malades; il passe lui-même en revue, sur la place, les ambulances que le docteur Larrey a équipées à la légère pour suivre l'armée sur les champs de bataille; une grande partie des magasins incendiés par l'ennemi a été préservée, il se fait mettre sous les yeux l'état des ressources qu'ils nous donnent; il préside à l'arrivée des premiers bateaux qui apportent à Wilna les provisions réem-

barquées à Kowno ; enfin deux mille chevaux sont demandés à la Samogitie pour réparer les pertes de l'artillerie, en attendant les remontes dont les relais s'avancent.

Wilna, le centre de notre premier cercle d'opérations, n'est pas fermé ; le gouvernement auxiliaire, les hôpitaux, les magasins, etc., et toutes les réserves que l'armée dépose dans cette capitale pourraient, en l'absence des troupes, être à la merci du premier pulk de Cosaques qui se présenterait. Pour suppléer à une enceinte, une citadelle est commencée sur la montagne où sont les ruines du palais des Jagellons, et l'on trace, sur la rive droite de la Vilia, un camp retranché destiné à servir de retraite aux milices de la province.

Napoléon appelle à Wilna son aide-de-camp hollandais, le général Hogendorp, pour y remplir les fonctions de gouverneur militaire. Celui-ci sera remplacé à Konisberg par le général Loison, qui aura sous sa surveillance les routes orientales de la Prusse, principales communications de l'armée. Enfin pour rattacher plus fortement l'arrière-garde, qui restera en Lithuanie, à la réserve que le duc de Castiglione amène des bords du Rhin sur l'Elbe et sur l'Oder, le duc de Bellune a l'ordre d'échelonner ses trente mille hommes entre le Niémen et la Vistule,

aussitôt que le duc de Castiglione aura relevé ses postes sur l'Oder [1].

Au milieu de ces mesures de précaution et d'ensemble, Napoléon a reçu des nouvelles de l'expédition dirigée contre Bagration. Les vicissitudes de cette campagne partielle mettent sa patience à l'épreuve : on va en juger.

---

[1] *Composition du corps d'armée du duc de Bellune, au mois de juillet.*

Neuvième corps. Le Maréchal Victor, duc de Bellune.	A Berlin, la division Durutte.
	A Dantzick, la division Daëndels.
	En route, la division Heudelet.
	En route, la division Parthounaux.
	En route, la division Lagrange, devenue ensuite divis. Loison.

CHAPITRE VI.

MARCHES DE BAGRATION.

Bagration en se retournant, le 5 juillet, pour commencer sa marche rétrograde de Nicolaew sur Korelitza, aurait dû se trouver sous les pas du roi de Westphalie ; mais ce prince était encore à trois journées en arrière, et *le général russe a pu faire son mouvement aussi paisiblement que s'il n'avait eu personne à sa poursuite.* Le 5 il est arrivé à Korelitza ; le 6 il est arrivé à Mir. « *Il est impossible de manœuvrer avec plus de maladresse* (écrit aussitôt l'empereur à son frère) ; *vous serez cause que Bagration aura le temps de se retirer : vous m'aurez fait perdre le fruit des combinaisons les plus habiles, et la plus belle occasion qui puisse se rencontrer dans cette guerre* [1]. »

[1] Les Russes conviennent eux-mêmes *que la perte de temps occasionée par le faux mouvement de Bagration sur Vologin par Nicolaew avait donné au roi de*

Cependant Bagration, ayant toujours présentes les instructions qui l'appellent sur le camp de Drissa par le plus court chemin, s'est engagé, le 7 juillet, dans une route qui, de *Mir*, le ramène sur Minsk par Novoïsergin et Koïdanow; mais Davoust était parvenu à temps dans les environs de Minsk : il est entré le 8 dans cette ville; il y a ramassé des magasins considérables en farines, avoines et effets d'habillement. La prise de Minsk a donc encore une fois renfermé Bagration entre le prince d'Eckmulh et le roi de Westphalie [1].

Le général ennemi, se voyant toujours devancé, et n'osant aller se heurter contre le prince d'Eckmulh, qu'il persiste à croire fort de soixante mille hommes, s'était arrêté tout court à Koïdanow. Pour sortir des vastes forêts dans lesquelles il s'est jeté, il ne lui reste plus qu'une route : c'est celle qui va gagner Bobruisk par un détour sur la droite; mais il a perdu deux jours pour s'avancer sur Minsk; il faut en perdre deux autres

---

Wesphalie la faculté d'arriver sur les derrières de cette armée qu'il était destiné à poursuivre. (M. de Butturlin.)

[1] Minsk est bâtie au milieu de vastes forêts, qui séparent les sources de la Wilia de celles du Niémen. (M. de Butturlin, tom. I, pag. 123.)

pour aller à Neswig, se placer dans la direction de Bobruisk. Ces quatre jours ne vont-ils pas donner le temps au roi de Westphalie d'arriver à Neswig avant les Russes ?

L'empereur n'en doutait pas : il calculait que son frère y serait le 7 au plus tard ; mais il y a des lenteurs qui sont incalculables. Le 7, le roi Jérôme n'était qu'à Bielitza, et le 8, Bagration, revenant de Koïdanow, avait encore atteint sans obstacle l'entrée de la route de Neswig à Bobruisk.

Cependant Bagration n'échappait à un péril que pour tomber dans un autre. Son artillerie, ses parcs, ses bagages étaient en arrière ; il fallait à tout prix s'arrêter à Neswig pour les faire filer, déblayer la route, et donner un moment de repos à des troupes harassées par neuf marches sans séjour. Ce repos, il l'a obtenu ; son quartier-général a pu passer à Neswig les journées du 8, du 9 et du 10 juillet ; toutefois, ces trois jours n'ont pas été sans de vives angoisses : à chaque instant Bagration croyait voir tomber sur l'encombrement de sa retraite, tantôt la nombreuse armée du prince d'Eckmulh débouchant de Minsk, tantôt les armées westphaliennes et polonaises accourant de Grodno ; mais Davoust n'est pas sorti de Minsk, et le roi de Westphalie est toujours en arrière.

Le 8 juillet, cependant, l'avant-garde de l'armée polonaise est arrivée à Korelictza ; aussitôt Platoff s'est hâté de faire face de ce côté pour couvrir la station forcée des Russes à Neswig.

Le 9, le roi de Westphalie vient de sa personne à Novogrodeck, et pousse sur Mir l'avant-garde polonaise.

Bagration, de plus en plus inquiet, craint que le corps de Platoff ne soit trop faible : il renforce les Cosaques par la cavalerie de Wazilzikoff, et lui-même, avec les grenadiers, il se tient prêt à secourir son arrière-garde : tant il met d'importance à ne pas être enfoncé sur Neswig ; il y va de son salut... Toutes ces précautions étaient bien superflues : la cavalerie polonaise du général Rosnizki a chargé avec son intrépidité ordinaire ; mais elle a été si mollement soutenue, que les Cosaques de Platoff ont suffi pour repousser cette première attaque, avant même que Wazilzikoff arrivât. *Mir* est toujours au pouvoir de Bagration.

Le 10, nouveau combat. Rosnizki revient à la charge ; mais Wazilzikoff a rejoint le chef des Cosaques, et tous deux réussissent à contenir les Polonais : toutefois nous avons les honneurs du champ de bataille. Nos Polonais ont enlevé *Mir* et s'y maintiennent. Ainsi se consume en affaires d'avant-garde un temps si précieux.

Le 11, Bagration s'est enfin remis en route pour gagner Mohilow par Bobruisk. Le roi de Westphalie ne prend possession de Neswig que le 13.

Malgré cette suite de contre-temps, de grandes chances nous restent encore. Bagration n'est sorti des défilés de la forêt de Minsk que pour se jeter dans les défilés encore plus difficiles de la forêt de Bobruisk, et le prince d'Eckmulh est toujours en mesure de lui en fermer l'issue. En moins de huit marches il peut gagner Mohilow; il en faut douze au général russe pour atteindre cette ville. L'empereur donne aussitôt l'ordre à son lieutenant de réparer le temps perdu à Minsk, et de se porter rapidement sur Mohilow par la route directe d'Ighumen et de Bérézino. En même temps il renouvelle au roi de Westphalie la recommandation de pousser plus vivement et plus fortement devant lui. Enfin, il prescrit au prince de Schwartzenberg de venir se placer sur les flancs de Bagration, entre la forêt de Bobruisk et les marais de Pinsk.

Bagration, enfermé ainsi dans les bois marécageux qui s'élèvent entre Neswig, Slusk, Glusk et Bobruisk; attaqué de front par le prince d'Eckmulh, en queue par le roi de Westphalie, de côté par le prince de Schwartzenberg, est encore dans une position désespérée.... Mais l'em-

pereur ne veut plus admettre des résultats aussi complets dans ses calculs; il s'en tient à ce qu'il y a de positif. La retraite sur le camp de Drissa est désormais interdite à Bagration; s'il échappe aux défilés de Bobruisk, la retraite sur Vitepsk par Mohilow peut lui être également coupée : on va manœuvrer pour la lui rendre de toutes façons impossible. Tous les corps ennemis sont maintenant refoulés dans l'intérieur, Wilna a cessé d'être le centre des opérations, et rien ne retarde plus le second mouvement que l'empereur médite.

CHAPITRE VII.

FIN DU SÉJOUR A WILNA.

Dans les derniers momens de son séjour à Wilna, l'empereur se voit forcé d'avoir une explication avec les chefs de l'insurrection polonaise.

La députation de la diète de Varsovie vient d'arriver ; elle est admise le 14 juillet. M. le sénateur Wibycki porte la parole, et son discours se termine en ces termes : « Nos désirs étaient » évidens ; ils indiquaient nos devoirs, et nous » avons proclamé la Pologne !..... Sire ! dites un » mot : dites que *la Pologne existe !* et votre » décret sera pour le monde l'équivalent de la » réalité. »

Cette demande est apportée au milieu d'un enthousiasme trop vif pour avoir été mûrement réfléchie, et les réminiscences bibliques que l'empereur a remarquées dans le style, lui font craindre qu'elle ne soit la suite d'un excès de zèle de la part de son ambassadeur.

Le vrai but de la guerre est de faire rentrer

Alexandre dans l'alliance qu'il a jurée contre l'Angleterre ; le rétablissement intégral de la Pologne n'est qu'une des chances de la querelle. Napoléon ménage ce résultat ; mais de toutes les entreprises humaines, la guerre est la plus féconde en résultats imprévus ; l'empereur peut-il prendre d'avance un engagement à cet égard ? Si l'on espère lui lier les mains, doit-il le permettre ? Si l'on se promet d'insurger plus facilement les provinces démembrées, nos alliés aussi ne demandent-ils pas des ménagemens ? Napoléon désire qu'en faisant tout ce qui tend à insurger la Pologne russe, on s'abstienne de tout ce qui troublerait la Pologne autrichienne!... Ne veut-on que sa parole : il ne donne que celle qu'il peut tenir ; plus la confiance des Polonais est grande, plus il leur doit de franchise ; écoutons-le parler :

« Députés de la confédération de Pologne, j'ai » entendu avec intérêt ce que vous venez de me » dire. Polonais, je penserais et agirais comme » vous ; j'aurais voté comme vous dans l'assem- » blée de Varsovie. L'amour de son pays est le » premier des devoirs de l'homme civilisé.

» Dans ma situation, j'ai beaucoup d'intérêts » à concilier et beaucoup de devoirs à remplir. » Si j'avais régné pendant le premier, le second » ou le troisième partage de la Pologne, j'aurais

» armé mes peuples pour la défendre. Aussitôt » que la victoire m'eut mis en état de rétablir » vos anciennes lois dans votre capitale, et dans » une partie de vos provinces, je le fis sans » chercher à prolonger la guerre qui aurait con- » tinué à répandre le sang de mes sujets.

» J'aime votre nation; pendant seize ans, j'ai » vu vos soldats à mes côtés dans les champs de » l'Italie et dans ceux de l'Espagne. J'applaudis » à ce que vous avez fait; j'autorise les efforts » que vous voulez faire. Je ferai tout ce qui dé- » pendra de moi pour seconder vos résolutions. » Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez con- » cevoir l'espoir de réduire vos ennemis à re- » connaître vos droits; mais dans des contrées » si éloignées et si étendues, c'est entièrement » dans l'unanimité des efforts de la population » qui les couvre, que vous pouvez trouver l'espoir » du succès.

» Je vous ai tenu le même langage dès ma » première entrée en Pologne. Je dois y ajouter » que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'in- » tégrité de ses domaines, et que je ne puis » sanctionner aucune manœuvre ou aucun mou- » vement qui tende à troubler la paisible posses- » sion de ce qui lui reste des provinces de la » Pologne.

» Faites que la Lithuanie, la Samogitie,

» Vitepsk, Polotsk, Mohilow, la Volhinie,
» l'Ukraine, la Podolie soient animés du même
» esprit que j'ai vu dans la Grande Pologne, et
» la Providence couronnera votre bonne cause
» par des succès. Je récompenserai ce dévoue-
» ment de vos contrées, qui vous rend si inté-
» ressans et vous acquiert tant de titres à mon
» estime et à ma protection, par tout ce
» qui pourra dépendre de moi dans les circon-
» stances. »

Les Polonais ont compris Napoléon, et leur dévouement va se plaire à triompher de cette épreuve.

La garde impériale a quitté Wilna ; elle suivra la route de Saint-Pétersbourg. C'est sur Saint-Pétersbourg que tout paraît d'abord marcher; mais à Swentziany la garde doit se rabattre sur la droite pour rentrer dans la direction de Vitepsk.

Le vice-roi, qui est encore entre Wilna et le prince d'Eckmulh, reçoit l'ordre de s'avancer vers les sources de la Bérézina, également dans la direction de Vitepsk.

Enfin l'armée bavaroise (septième corps), commandée par le comte Gouvion-Saint-Cyr, a été appelée à Wilna. L'empereur en passe la revue le 14, et l'envoie par Gloubokoë sur les pas du prince Eugène.

Le duc de Bassano doit demeurer à Wilna. Les envoyés étrangers, qui jusqu'à présent ont suivi l'armée, s'arrêteront auprès de notre ministre des relations extérieures. C'est la première fois que Napoléon ne garde pas auprès de sa personne ce ministre de son intimité; mais en s'enfonçant dans le pays des Russes, il cède à la nécessité de laisser aux portes du territoire ennemi, une autorité supérieure à toutes les rivalités civiles et militaires, et d'une expérience assez exercée pour suppléer à l'interruption possible des communications. Les fonctions, dont le duc de Bassano reste investi, n'ont rien de commun avec le commandement militaire : elles sont d'une nature plus élevée ; c'est le pouvoir ministériel dans toute son étendue. Le prince de Schwartzenberg, le général Reynier, le duc de Tarente, le duc de Bellune, le duc de Castiglione, et tous les commandans de troupes agissant autour de Wilna devront correspondre avec lui. De son côté le ministre correspondra avec tous, d'après les instructions qu'il recevra de l'empereur, et pourvoira d'urgence aux cas imprévus. La direction des affaires polonaises est déjà dans ses attributions ; on y ajoute celle des provinces conquises; on place sous sa haute surveillance les approvisionnemens de réserve et tous les services administratifs que l'armée laisse derrière elle. Si

la route cesse un moment d'être sûre, le duc de Bassano est autorisé à alléger les courriers, même ceux de Paris, de tout ce qui ne doit pas être compromis, et à suppléer au plus pressé par quelques lignes de chiffres. Enfin, le cabinet qui s'établit à Wilna devient une section du cabinet impérial.

L'empereur quitte Wilna le 16 à dix heures du soir.

Entre Bagration et Barclai de Tolly, séparés par cent lieues de terrain; entre la Dwina et le Borysthène, dont le cours opposé les sépare encore plus que la distance, l'empereur a vu la trouée par laquelle il peut pénétrer dans la Vieille Russie [1]. S'écarter, dans sa marche, de la route de Saint-Pétersbourg, sur laquelle Barclai de Tolly l'a attendu jusqu'à présent; s'avancer par Vitepsk sur Smolensk; tourner à la fois les deux lignes de défense naturelle que la Dwina sur notre gauche, et la Bérézina sur notre droite, offrent encore à l'empire moscovite; déborder ainsi les

[1] La trouée que laissent entre eux les deux fleuves de la Dwina et du Dniéper est de quatre-vingts verstes, depuis Orchâ jusqu'à Vitepsk. C'est une contrée boisée et marécageuse, qui s'étend d'un côté vers Senno et de l'autre vers Poreczié et Smolensk. (M. de Butturlin, tom. I, pag. 136.)

deux grandes armées ennemies, et se retourner contre l'une ou contre l'autre, suivant l'occasion, tel est le plan de Napoléon. La guerre qu'il n'a pu finir à Wilna, il espère la terminer dans les premiers jours d'août, entre la Dwina et le Borysthène.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

T.1er Page 220.
Fridrikchtadt
Jacobstadt
Réjitsa
Telch
Charloui
Poniewig
Dwina R.
Dunabourg
Drouia
Drissa
Braslav
Vidzoui
à St. Pétersbourg
Vilkomir
Sventziani
à Witebsk
Glubokoë
Tilsit
Schirwindt
Gumbinnen
Villia R.
Michailiski
VILNA
Miedniki
Zembin
Novoi-Troki
Smorghoni
Ilia
Ochmiana
Bienitza
Molodetschno
Roudniki
Olchanoui
à Moscou
MINSK
Lida
Lyck
GRODNO
Nicolaiéw
Koïdanov
Bielitsa
Novogrodek
Korelitsa
Mir
Nesvige
à Bobruisk
10
20
30
40 Lieues de 25 au Degré

SUPPLÉMENT
A LA DEUXIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT
A LA DEUXIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

FRAGMENS
DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE
DU CABINET [1].

(N°. 1.) *Lettre du major-général*
Au général Laribpissière.

Kowno, le 25 juin 1812.

Je vous préviens, général, que je donne l'ordre au général Éblé de mettre le bataillon d'ouvriers militaires de la marine du Danube à la disposition du génie qui est chargé de construire deux ponts de

[1] La correspondance militaire de Napoléon, pendant cette campagne, a été presque entièrement brûlée à Orcha, dans la retraite. Il n'en est resté que ce que le major-général avait entre les mains, et ce que les divers chefs auxquels elle était adressée ont pu conserver.

radeaux, l'un sur le Niémen, l'autre sur la Wilia, vis-à-vis Kowno, et deux ponts sur pilotis dans le même endroit.

Je donne l'ordre au général Éblé de faire construire de son côté un autre pont vis-à-vis Kowno, tout composé de bateaux du pays. A cet effet, il fera longer par des détachemens de pontonniers et de marins du quatrième bataillon, les deux rives de la rivière qui sont actuellement libres, en descendant, pour faire remonter tous les bateaux qu'ils trouveront.

Les marins de la garde seront attachés au génie pour la prompte exécution de ces deux projets.

J'ai recommandé aux généraux Éblé et Chasseloup de se concerter, pour lever tous les obstacles et se porter un secours mutuel, afin que l'empereur puisse, le plus tôt possible, faire lever les quatre ponts actuels.

(N°. 2.) *Lettre du major-général*

Au même.

Wilna, le 30 juin 1812.

Je vous préviens, général, que le général Éblé a l'ordre de se diriger sur Wilna avec tous les équipages de pont. Il fera lever celui qui sert dans ce moment au vice-roi, aussitôt qu'il aura passé. Sa Majesté a besoin d'avoir promptement ici un

premier détachement de l'équipage de pont et ensuite le tout. Le service de Kowno se fera par un pont de radeaux sur la Wilia, et un pont de pilotis sur le Niémen ; à Wilna le service se fera par un pont sur pilotis, et par les radeaux qui s'y trouvent.

Le bataillon du Danube et les marins de la garde se rendront à Wilna ; il restera à Kowno un officier et cinquante marins du quatrième équipage. Le bataillon est mis à la disposition du génie. Quant au quatrième équipage de marine, il a son service particulier; il aidera au génie, aux ponts et à la navigation.

L'empereur ordonne que vous fassiez venir à Wilna deux millions de cartouches et vingt mille coups de canon. Tout cela peut venir par eau, le Niémen étant ordinairement libre.

(N°. 3.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 2 juillet 1812.

Mon cousin, réexpédiez cet aide-de-camp du vice-roi, en faisant connaître au vice-roi que, n'ayant pas de nouvelles, mais prévenu du mouvement général, il est ridicule qu'il soit resté sans bouger à Piloni ; que puisqu'il avait connaissance des Cosaques du côté de Stokliszi, il pouvait envoyer sa

cavalerie légère en avant pour éclairer le pays, avoir des nouvelles et s'approcher de Wilna; que la nouvelle que lui a donnée le général ***, que trente à quarante mille Russes sont sur la gauche, n'a pas le sens commun; que le général *** prétend qu'il lui a dit sur la droite, qu'alors ce sont les hussards qui ont été vus du côté de Stokliszi; que toutes ces lenteurs contrarient fort l'empereur; qu'il en résulte que les plus belles occasions se passent sans en profiter, et que toutes les fatigues du quatrième corps deviennent par-là en pure perte.

Écrivez au général *** que je vois avec surprise qu'il est encore à Sijmory; qu'il faut qu'il ait perdu la tête pour ne pas avoir continué sa route sur Wilna; que si son artillerie avait éprouvé des retards, il pouvait y laisser une garde de cent à cent cinquante hommes; qu'il a donné au vice-roi la nouvelle que trente à quarante mille Russes étaient sur la gauche; que cette nouvelle absurde a influé sur les opérations du vice-roi. Demandez-lui pourquoi il s'est avisé de donner cette nouvelle, et donnez-lui ordre de répondre sans délai.

Mandez au vice-roi que je lui ai fait connaître, le 28, qu'il devait se diriger sur la droite; qu'il pousse de forts partis de cavalerie sur Olita, pour avoir des nouvelles de tout ce qui s'y passe; qu'il s'approche avec le quatrième corps de Wilna, et qu'il ait sur la droite, c'est-à-dire entre le Niémen et Wilna, le sixième corps, qui poussera des partis

sur Merecz et Olkeniki, de sorte que sa jonction se fasse avec le roi de Westphalie.

Sur ce, etc.

N°. 4.) *Ordre du jour.*

Au quartier-général impérial à Wilna, le 3 juillet 1812.

Des crimes sont commis sur les derrières de l'armée par des traîneurs et de mauvais soldats qui déshonorent le nom français, compromettent les communications de l'armée, et empêchent l'organisation des subsistances. Sa Majesté ordonne, en conséquence, ce qui suit :

Art. 1er. Il est formé à Wilna une commission prevôtale, présidée par un général, et composée de quatre autres officiers nommés par le major-général, qui jugeront prevôtalement les crimes de pillage et de maraude.

Art. 2. Il est créé trois colonnes mobiles, commandées chacune par un officier supérieur, et composées de cent hommes dont trente gendarmes, trente dragons de la garde, trente chevau-légers et dix gardes nationaux du pays, à cheval.

La première de ces colonnes mobiles sera chargée de faire des patrouilles dans la banlieue de Wilna, depuis Rikonty, Novoitroki, Paradamin, Miedniki, Lawariski, et Niémenkzin, à la rive gauche de la Wilia.

La deuxième colonne maintiendra la police depuis Kernow, Michegohla et Niémenkzin, à la rive droite.

La troisième colonne fera la police depuis Kowno et le pays entre la Wilia et le Niémen, Sijmory et Kilowiski.

Art. 3. Chacune de ces trois colonnes sera divisée en dix patrouilles de dix hommes chacune, qui parcourront les villages, les chaussées, les bois, et arrêteront les pillards, traîneurs, hommes isolés, et les conduiront dans les prisons de Wilna. Ceux soupçonnés de délits seront traduits de suite devant la commission prevôtale. Les individus convaincus du crime de pillage et de maraude, seront, conformément à la loi du 21 brumaire an V, condamnés à mort et exécutés dans les vingt-quatre heures. Les colonnes mobiles se rendront dans les lieux où il aura été commis du pillage, sur l'invitation des habitans, pour verbaliser et tâcher de découvrir les coupables.

Art. 4. Les colonnes seront commandées, savoir : la première, par le major Wéber; la deuxième, par le chef de bataillon Amira; la troisième, par le capitaine Pinon, de la gendarmerie d'élite.

(N°. 5.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 4 juillet 1812.

Je vous préviens, monsieur le général, que le maréchal duc de Bellune, avec le neuvième corps d'armée, va se porter sur la Vistule; il sera remplacé dans son commandement, à Berlin, par le maréchal duc de Castiglione, qui va porter son quartier-général dans cette ville, et qui commandera le onzième corps de la grande armée. Ce corps sera composé de la deuxième division de la réserve, commandée par le général Seras, de la quatrième division *idem*, commandée par le général Durutte, et d'une division de troupes napolitaines, qui est prête à déboucher d'Italie par le Tyrol. Le duc de Castiglione a l'ordre d'avoir son quartier-général à Berlin avant le 25 juillet, et, aussitôt après son arrivée, le duc de Bellune portera le sien à Marienbourg.

Quant aux quatre divisions du neuvième corps, celle du général Daëndels est déjà rendue à Dantzick. La division du général Partouneaux va partir de suite de Stettin et se rendra à Marienbourg, où elle sera suivie par la division du général Girard, composée des quatrième, septième et neuvième régimens polonais. La première division d'infanterie de la réserve, commandée par le général La Grange,

va partir de Berlin et se diriger sur Konigsberg. Ainsi, les quatre divisions du neuvième corps vont se trouver réunies à Dantzick, Marienbourg, Konigsberg, à la fin de juillet, pouvant se porter partout où les circonstances l'exigeraient.

Il est nécessaire, général, que les neuvième et onzième corps aient leur commandant d'artillerie; je vous prie d'y veiller et de m'en instruire.

(N°. 6.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 5 juillet 1812.

Mon cousin, écrivez au roi de Westphalie que je ne reçois qu'aujourd'hui sa dépêche du 3 juillet, tandis que j'ai reçu hier ses lettres du 4. Vous lui ferez connaître que je suis extrêmement mécontent qu'il n'ait pas mis toutes les troupes légères sous les ordres du prince Poniatowski aux traces de Bagration, pour harceler son corps et arrêter sa marche; qu'arrivé le 30 à Grodno, il devait attaquer sur-le-champ l'ennemi, et le poursuivre vivement. Vous lui direz qu'il est impossible de manœuvrer plus mal qu'il ne l'a fait; que le général Reynier, et même le huitième corps, étaient inutiles à cela; qu'il fallait faire marcher le prince Poniatowski avec tout ce qu'il avait de disponible pour suivre l'ennemi; que pour s'être

éloigné de toutes les règles et de ses instructions, il fait que Bagration aura tout le temps de faire sa retraite, et la fait à son aise ; que, si Bagration est parti le 30 de Wolkowiski, il peut arriver le 7 à Minsk; et qu'importe alors que le roi y soit de sa personne le 10, puisque Bagration aura gagné quatre jours de marche sur lui? Dites-lui que le prince Poniatowski n'eût-il eu qu'une seule division, il fallait l'envoyer; mais que tout porte à penser qu'il pouvait envoyer tout ce corps en avant. Il n'aurait pu être compromis, puisque Bagration n'a pas le temps de combattre ou de manœuvrer, et qu'il ne cherche qu'à gagner du terrain, sachant bien qu'il est coupé par les manœuvres que je fais faire; que le prince d'Eckmulh est aujourd'hui, avec une partie de son corps, en avant de Wolojin, mais ne sera pas assez fort pour arrêter Bagration, puisque celui-ci n'est gêné par rien. Mandez donc au roi qu'il donne ordre sur-le-champ au prince Poniatowski de partir avec sa cavalerie et tout ce qu'il aura de disponible pour se mettre aux trousses de Bagration. Vous lui direz que tout le fruit de mes manœuvres et la plus belle occasion qui se soit présentée à la guerre ont échappé par ce singulier oubli des premières notions de la guerre.

Sur ce, etc.

(N°. 7.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 7 juillet 1812.

Mon cousin, faites connaître, par une lettre en chiffres, au roi de Westphalie, la position du prince d'Eckmulh, hier 6; vous la tirerez des reconnaissances ci-jointes. Réitérez-lui l'ordre d'activer sa marche; dites-lui que les renseignemens qu'il donne sur Bagration sont si imparfaits qu'ils nous embarrassent; que s'il sait la marche qu'il a prise, il nous la fasse connaître.

Sur ce, etc.

(N°. 8.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Wilna, le 7 juillet 1812.

Mon cousin, la garde doit partir; son mouvement commence le 9, et se continue le 10 et le 11. Il est nécessaire que l'équipage de pont, les troupes du génie, de l'artillerie, et tout ce qui part, emportent pour six jours de vivres à demi-ration, et ait la viande assurée à trois quarts de livre, ou une livre par homme. Il est donc nécessaire que, dans la journée du 10, on puisse avoir quatre-vingt-dix mille

rations de pain à distribuer à la garde, à porter sur le dos, ce qui assurera les subsistances pour six jours, et trois cents quintaux de riz, pour distribuer une livre de riz à chaque homme, ce qui assurera les vivres de la garde pour dix jours; que le 11 et le 12, deux convois de pain, de trente mille rations chacun, partent de Wilna pour suivre le mouvement de la garde, ce qui lui assurera du pain pour quatre autres jours; enfin, que les 9, 10 et 11, il parte des convois de pain chargés sur les voitures du quartier-général, sur des voitures auxiliaires, sur celles qui remplacent les voitures des neuvième, dixième et deuxième bataillons, sur celles du onzième bataillon, et sur les voitures qui pourront arriver encore; de manière que, dans les journées du 10 et du 11, il y ait de parti quatre mille quintaux de farine à la suite de la garde, ce qui fera trois cent soixante mille rations de pain, ou dix jours de vivres assurés pour la garde et le quartier-général; ce qui, joint aux dix jours qu'aura emmenés la garde, fera vingt jours de pain. Si l'armée ne marche pas, d'autres convois arriveront; si elle marche, elle trouvera des ressources dans les villes. Mais je ne puis avoir de tranquillité que la garde et le quartier-général n'aient vingt jours de vivres assurés, puisque la garde marche la dernière et doit donner l'exemple de la discipline. Dans ce compte, ne doivent pas être compris le biscuit, l'eau-de-vie, etc., contenus dans les quarante caissons du quartier-général, qui sont une ressource extrême. Comme il

y a du biscuit arrivé, faites voir s'il est en bon état, et faites-en remplir les caissons du quartier-général, ce qui est plus avantageux dans un cas imprévu.

Sur ce, etc.

(N°. 9.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 7 juillet 1812.

Je vous préviens, monsieur le général, que le général Éblé reçoit l'ordre d'organiser sur-le-champ un équipage de pont de trente-deux bateaux, avec deux compagnies de pontonniers et une compagnie de marins, qu'il mettra sous les ordres d'un officier supérieur. Cet équipage partira après-demain 9, sous le commandement du général Kirgener, qui emmènera avec lui une compagnie de marins de la garde, la compagnie de sapeurs de la garde, celle du grand-duché de Berg, les trois compagnies de sapeurs attachées à la garde, deux compagnies d'ouvriers du bataillon du Danube, une des compagnies du train du génie avec les voitures, deux compagnies de mineurs et deux de sapeurs du parc général du génie. Cet équipage se dirige sur Widzoni, pour y être aux ordres du roi de Naples.

Cependant, comme l'équipage de pont pourrait retarder la marche de ces troupes, l'empereur ordonne qu'on laisse les pontoniers et une compagnie

de sapeurs pour l'escorter. Le général Kirgener prendra alors les devans avec le reste de sa troupe, pour pouvoir faire raccommoder tous les ponts sur la route.

L'empereur demande un rapport détaillé sur les ponts.

(N°. 10.) *Lettre du major-général*

Au même.

Wilna, le 8 juillet 1812.

Je vous préviens, monsieur le général, que l'intention de l'empereur est qu'un équipage de pont de trente voitures parte, au plus tard, le 9 pour se rendre à Sventsianouï, qu'un autre parte le 10, un autre le 11 et un autre le 12. Il est également nécessaire que tout ce que le général Éblé a laissé à Kowno en parte le plus tôt possible. On fera venir l'équipage d'agrès, laissé dans cette place, par des bœufs.

L'intendant-général doit fournir au général Éblé de l'avoine. Sa Majesté pense qu'il serait convenable de lui accorder de plus deux cents paires de bœufs; en en attelant une paire à chaque voiture, cela soulagerait les chevaux.

La garde laisse beaucoup trop de ses pièces. Puisque nous avons des hommes, et qu'il ne manque que des chevaux, il faut employer les bœufs, qui sont très-bons pour les parcs de réserve. Moyennant qua-

tre cents paires, l'artillerie pourra atteler deux cents voitures. L'intention de l'empereur est que vous recommandiez le même moyen aux troisième, deuxième et premier corps d'armée. Les bœufs n'ayant pas besoin d'avoine, arriveront infailliblement, quoique plus tard, mais toujours à temps pour le remplacement des divisions.

(N°. 11.) *Lettre du major-général*

Au comte Barclai de Tolly,

Commandant en chef de l'armée russe.

Wilna, le 8 juillet 1812.

Monsieur le comte, les légations de S. M. l'empereur Alexandre à Paris, à Berlin et dans d'autres résidences, désirant se rendre en Russie, Sa Majesté souhaite connaître les intentions de votre souverain sur cet objet. Si le départ de la légation de Sa Majesté à Pétersbourg, de celle de ses alliés, de ses consuls et des quatre ingénieurs français que l'empereur de Russie avait désirés, et qu'il ne serait pas juste de retenir, puisqu'ils ne sont allés en Russie que pour se conformer aux ordres qu'ils avaient reçus en conséquence, ne doit éprouver aucun obstacle, j'enverrai des ordres aux généraux qui commandent sur la Vistule, pour qu'ils laissent passer de même les légations et les divers agens de S. M. l'empereur de

Russie. Si le contraire devait arriver, il faudrait recourir à la voie de l'échange des légations respectives ; ainsi que cela a eu lieu dans plusieurs circonstances. Si l'empereur Alexandre juge à propos d'adopter le premier parti, il sera nécessaire, monsieur le comte, que vous veuillez bien, en m'en informant, me faire connaître les dispositions qui auront été prises à cet égard, et la route que vous aurez fixée pour le retour des ambassadeurs, consuls et ingénieurs, afin que je prenne, de mon côté, des mesures semblables.

Je vous propose aussi, monsieur le comte, de faire un cartel d'échange des prisonniers, afin d'adoucir le plus possible les maux de la guerre. Si cette proposition est acceptée, faites-moi connaître le lieu qui vous paraîtra le plus convenable, pour y envoyer les commissaires qui seront chargés de négocier et d'arrêter le cartel d'échange.

Recevez, etc.

(N°. 12.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 9 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au prince Poniatowski que vous avez mis sa lettre sous les yeux de l'Empereur; que Sa Majesté a été très-mécontente de savoir qu'il

parle de solde, de pain, lorsqu'il s'agit de poursuivre l'ennemi; que Sa Majesté a été d'autant plus surprise, qu'il est seul de son côté avec peu de monde, et que, lorsque les gardes de l'Empereur, qui sont venus à Wilna à marches forcées de Paris, au lieu d'avoir demi-ration, manquent de pain, n'ont que de la viande, et ne murmurent pas, l'Empereur n'a pu voir qu'avec peine que les Polonais soient assez mauvais soldats, et aient assez mauvais esprit pour relever de pareilles privations; que Sa Majesté espère qu'elle n'entendra plus parler de cela.

Sur ce, etc.

(N°. 13.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Wilna, le 9 juillet 1812.

Mon cousin, regardez comme non avenue la dernière lettre que je vous ai écrite pour le duc de Tarente, et substituez-y la lettre suivante :

« Le duc de Reggio a reçu ordre de se diriger sur » Polotsk, le duc d'Elchingen sur Kozatschizna; le » roi de Naples est à Widzony; l'ennemi paraît se » concentrer à Dunabourg. Le prince d'Eckmulh est » arrivé à Minsk. L'hetman Platoff avec ses Cosaques » et le corps de Bagration, qui voulaient se porter » sur cette ville, en ont été coupés : ils se dirigent » sur Bobruisk. Le roi de Westphalie les poursuit

» et était hier à Mir. Le vice-roi se dirige sur le haut
» de la Dwina ; la garde et le quartier-général doi-
» vent partir d'ici dans peu de jours. L'empereur
» est dans l'intention de marcher sur Moscou et Saint-
» Pétersbourg ; et par-là obliger l'armée qui est à
» Dunabourg de remonter, et d'affranchir toute la
» Courlande et la Livonie.

» La garnison de Riga, commandée par le géné-
» ral Essen, dont le corps d'armée a été disloqué,
» est composée de trente-trois bataillons, chacun
» de deux à trois cents hommes, tous recrues de
» cette année, et qui ne méritent aucune considé-
» ration. Il est probable qu'aussitôt que la place sera
» menacée, il s'y portera une division de Dunabourg ;
» car, d'après les renseignemens que nous avons,
» la composition actuelle de la garnison n'est pas
» propre à la défendre. »

« L'empereur ne peut point vous donner d'ordre
» positif, mais seulement des instructions générales,
» parce que l'éloignement est déjà considérable, et
» qu'il va le devenir davantage. Portez-vous sur
» Jacobstadt et Friedrichstadt, et menacez d'y pas-
» ser la Dwina ; ce mouvement aura l'avantage d'obli-
» ger l'armée russe qui est à Dunabourg à faire un
» détachement sur la rive droite pour couvrir les
» deux points de passage. Vous m'enverrez tous les
» renseignemens que vous pourrez avoir sur la
» rivière ; vous dissiperez les rassemblemens de
» Bausk, et vous enverrez, si vous le jugez conve-
» nable, une colonne pour occuper Mittau. Dès que

» vous aurez appris que l'ennemi a évacué Duna-
» bourg, en laissant ou ne laissant pas de garnison
» dans la place, et que dès lors les mouvemens s'éloi-
» gnent de la Dwina, vous passerez cette rivière à un
» des deux points de Jacobstadt ou de Friedrich-
» stadt, ou à tout autre point que vous trouverez plus
» convenable, et vous procéderez au blocus de Riga
» sur l'une et l'autre rive. Sa Majesté ordonne que
» l'équipage de siége que commande le général Da-
» rancey, et qui est à Konigsberg, soit à vos ordres.
» Il est organisé en tout ce qui est nécessaire au
» siége de Riga : le personnel et le matériel, tout
» s'y trouve. Aussitôt que vous jugerez que l'armée
» ennemie est éloignée, vous ordonnerez le départ
» de cet équipage, pour le faire venir sur Tilsit, et
» vous procéderez à la réunion de vos troupes, de
» manière qu'en douze ou quinze jours de temps,
» cet équipage puisse arriver devant Riga, pour que
» vous puissiez commencer le siége et prendre la
» ville. Le général Darancey reçoit l'ordre d'envoyer
» un officier près de vous pour prendre vos ordres.
» Vous aurez aussi soin de ménager la Courlande :
» vous laisserez exister les états ; établissez-y un gou-
» verneur général ; il est difficile et inutile de pré-
» voir la position que prendra l'armée qui vous pro-
» tégera. Tout porte à espérer que l'armée de
» Dunabourg et Bagration ne peuvent plus se réunir.
» Jusqu'à ce que la Dwina soit passée, l'armée qui
» est à Dunabourg se trouve placée entre vous et le
» duc de Reggio ; mais aussitôt que la Dwina sera

» passée, vous communiquerez immédiatement, et » ainsi vous pourrez avoir promptement des nou- » velles de ce qui se passe. L'empereur vous laisse » le maître de faire pour Memel ce qui vous paraîtra » convenable. Il faut que vous ayez des colonnes qui » occupent Polangen et Lieban, et surveillent la côte. » Sur ce, etc. »

(N°. 14.) *Lettre du major-général*
Au général Lariboissière.

Wilna, le 9 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur ordonne que l'équipage de siége que commande le général Darancey, et qui est à Konigsberg, soit mis aux ordres de M. le maréchal duc de Tarente, commandant le dixième corps d'armée. Je fais connaître directement cet ordre au général Darancey. Donnez-lui de votre côté les ordres que vous jugerez convenables pour l'exécution de celui de Sa Majesté, et prescrivez-lui d'envoyer un officier auprès du duc de Tarente, pour prendre ses ordres. L'intention de l'empereur est d'employer cet équipage au siége de Riga, dont probablement ce maréchal sera chargé.

(N°. 15.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, 9 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur vient d'ordonner des dispositions pour l'organisation militaire du gouvernement de Wilna; vous veillerez à l'exécution de celles qui concernent l'artillerie.

La huitième compagnie du huitième régiment se rend de Marienbourg à Kowno; elle doit y rester pour le service des pièces qui ont été laissées dans cette place. Cette compagnie pourra les servir en cas d'événement. Pour éloigner les partis ennemis, quatre pièces de canon seront placées à Kowno, sur la rive gauche de la Wilia, battant la tête du pont de la Wilia; quatre autres pièces seront placées sur les hauteurs qui battent la tête du pont du Niémen.

Il y aura deux compagnies d'artillerie à Wilna; six pièces de douze et deux obusiers seront placés à l'arsenal pour battre la tête du pont; aussitôt que les redoutes seront construites, on mettra deux pièces de canon dans chacune. Un colonel d'artillerie sera chargé du service de l'artillerie dans le gouvernement de Wilna; il veillera à faire ramasser les caissons, les fusils et les munitions sur les derrières; il aura la surveillance de l'arsenal de Kowno, où sera placé un sous-directeur, et celle de l'arsenal et atelier de Wilna.

Le gouvernement de Wilna sera traité et considéré comme une division militaire. Les services de l'artillerie, du génie, des administrations, de police, se centraliseront.

Le général Bronikowski est gouverneur de Minsk; envoyez-y un officier pour faire les fonctions de directeur de l'artillerie; il lui sera adjoint un sous-directeur, si les besoins du service l'exigent.

Les gouvernemens de Grodno et de Bialystock ne seront considérés que comme un seul gouvernement pour le service de l'artillerie et du génie; ainsi l'officier que vous enverrez à Bialystock sera sous les ordres de celui placé à Grodno.

(N°. 16.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 10 juillet 1812.

Mon cousin, faites partir une brigade de gendarmerie pour se rendre à Voronovo; ils arrêteront les pillards du trente-troisième qui commettent des dégâts horribles dans ce pays. Ils prennent cette route sous prétexte de trouver le premier corps qui est à Minsk; tous ceux qui auront commis des délits seront arrêtés; les autres seront escortés jusqu'à Minsk. Écrivez au vice-roi, qui est à Soubolniki, de laisser une patrouille et quelques officiers pour empêcher aucun homme du prince d'Eckmuhl de

passer Solechouki ; que, sous prétexte d'aller chercher le premier corps, ces hommes se portent sur Lida pour y piller cette vallée qui est superbe; qu'il faudrait qu'il plaçât des piquets sur les différentes routes de Wilna à Lida, et qu'on ne laissât passer aucun homme, soit d'infanterie, soit de cavalerie du prince d'Eckmulh. Vous recommanderez au vice-roi de créer une commission militaire et de ramasser tous les traîneurs.

Sur ce, etc.

(N°. 17.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au roi de Westphalie que vous recevez avec étonnement sa lettre du 9 juillet, à deux heures après midi; que l'ordre du 30 est positif; qu'on s'y exprime en ces termes : *Vous devez vous diriger sur Minsk ; le général Reynier, sans cependant perdre de vue de couvrir Varsovie, se dirigera sur Nesvij.* Ceci veut dire que le premier but du général Reynier doit être de couvrir Varsovie; que le second, si l'ennemi retirait toutes ses troupes de la Volhynie, et qu'il n'y eût plus rien à craindre pour le grand-duché, serait de se diriger sur Nesvij. Mais, comme tous les faits tendent à prouver que l'ennemi a laissé deux divisions dans la Volhynie,

il est donc convenable que le général Reynier ne perde pas de vue son principal but, qui est de couvrir Varsovie. Arrêtez donc son mouvement à Slonim. Le prince de Schwartzenberg passera devant lui pour se porter d'abord sur Nesvij, et ensuite sur la Dwina.

Que le général Reynier envoie des partis sur Pinsk, et se place en échelons, de manière à tomber sur les flancs de tout ce qui voudrait déboucher sur Varsovie. Dans cette position, il rétrogradera sur Varsovie, si ce pays est menacé. Mais, tant que l'ennemi le saura sur les débouchés de Pinsk, et ayant des corps prêts à tomber sur ses flancs, et que d'ailleurs il aura à craindre notre entrée en Volhynie, il sera hors de mesure de se porter sur le territoire de Varsovie; et, s'il le faisait, ce ne serait pas impunément. Le général Reynier doit aussi renvoyer à Praga le régiment qui était destiné pour la garnison de cette place, et qui en a été mal à propos ôté. La position du général Reynier sur les derrières est donc utile.

Sa Majesté n'est pas surprise que vous ne compreniez pas que des instructions données à cent lieues de distance ont des buts opposés que les événemens doivent éclaircir; mais ce dont elle se plaint, c'est qu'au lieu d'étudier ces instructions, vous n'en teniez aucun compte. Pour couvrir le duché de Varsovie, il n'est pas du tout nécessaire d'être sur le Bug, et, si cela était, le premier but du général Reynier étant de couvrir le duché, il aurait dû laisser

des troupes sur le Bug, apprenant que l'ennemi avait laissé deux divisions en Volhynie. Mais comme vous n'étiez pas informé de ce que Bagration avait laissé en Volhynie, que vous ignoriez combien de divisions il avait avec lui, que vous ne vous êtes pas même mis à sa poursuite, et qu'il a pu faire sa retraite aussi tranquillement que s'il n'avait personne derrière lui; tout cela étant à rebours des usages de la guerre, il n'est pas extraordinaire que tout soit de même. Le général Reynier, selon ce que l'ennemi aura laissé en Volhynie, est donc le maître soit de retourner à Brezesc, soit de rester à Slonim, en envoyant des partis sur Pinsk; mais le principal est, jusqu'à ce que l'ennemi ait retiré ses troupes de la Volhynie, qu'il laisse un corps d'observation à portée de couvrir Varsovie, et de tomber sur tout ce qui, de la Volhynie, menacerait le duché et les derrières de l'armée.

Donnez ordre au général Reynier d'écrire directement au major-général, et d'envoyer les renseignemens qu'il a. Sa Majesté juge convenable que ce soit le général Reynier qui reste en observation pour garder le grand-duché, et non le prince Schwartzenberg. Bien des raisons la déterminent sur cet objet. Le roi doit faire connaître au prince Schwartzenberg que mon désir est qu'il se dirige, si Varsovie n'est pas imminemment menacé, sur Neswij.

(N°. 18.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Mon cousin, on fera partir les prisonniers aussitôt qu'il y en aura douze cents, et pas avant le 13. Le 12, on fera partir les officiers et sous-officiers, hormis douze sous-officiers qu'on gardera pour tenir les contrôles. Ces prisonniers seront divisés en douze compagnies de cent hommes, ayant un sous-officier à leur tête pour tenir les contrôles; ils seront commandés par un chef de bataillon et escortés par une compagnie de Bade de cent hommes, quarante prussiens à cheval, et une brigade de gendarmerie de cinq hommes. Les prisonniers iront dans quatre jours à Kowno, et tous les soirs, ils seront renfermés dans une église. Ils emporteront du pain de Wilna pour quatre jours à ration complète. Les officiers de gendarmerie et les commandans d'armes de la route seront prévenus du passage de ces prisonniers, et les commandans des colonnes mobiles recevront l'ordre de les faire escorter par de forts détachemens. Tous ceux qui seraient trouvés hors des rangs, cherchant à déserter, seront fusillés. On en fera la déclaration à chaque compagnie avant de partir. A Kowno, ils auront un jour de séjour; on les placera également dans une église. Vous laisserez le commandant de Kowno

maître de les embarquer sur les bâtimens qui sont venus chargés de vivres, et qui opéreraient leur retour à vide, à Tilsit. S'il n'y a pas d'inconvéniens, on aura soin de les placer à fond de cale et de les bien surveiller. Si la navigation est difficile, que le trajet soit plus long par eau que par terre, on les fera aller par terre. Ils prendront du pain pour quatre jours et suivront la rive gauche du Niémen. Ils seront transportés par eau sur Konigsberg, d'où ils seront dirigés sur Pilau, où ils seront enfermés dans une prison. Les officiers et sous-officiers seront dirigés sur Dantzick. Les prisonniers seront gardés à Pilau jusqu'à nouvel ordre. Il ne pourra cependant y en avoir plus de mille à Pilau. Le chef de bataillon qui conduira ces douze cents prisonniers, les accompagnera jusqu'à Pilau. Il prendra un reçu du commandant et règlera sa comptabilité avec l'état-major-général. Vous demanderez au gouverneur de Dantzick, de préparer dans la place de vastes locaux pour contenir dix mille prisonniers. Vous ferez préparer à Thorn des locaux pour mille autres. Le deuxième millier qui sera envoyé à Dantzick, s'embarquera sur le Frisch-Haff, et de là sera dirigé, par la route la plus courte, d'Elbing sur Dantzick.

Sur ce, etc.

(N°. 19.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Je vous préviens, général, que je donne l'ordre au général Eblé de ne point dépasser Swentsianouï avec son équipage de pont, jusqu'à nouvel ordre. L'empereur voudrait avoir l'état de l'équipage de pont, et celui où il arrive chaque jour; je vous prie de me donner ces renseignemens.

Je donne l'ordre au duc de Trévise de partir demain 12, à une heure du matin, avec la division Laborde, qui suivra la division du général Roguet, pour se diriger, par Zamrichki, Michailiechki et Kobolniki sur Gloubokoe; chacune de ces divisions aura trois pièces d'artillerie.

Le duc de Dantzick, reçoit aussi l'ordre de faire partir, demain 12, la brigade des chasseurs à pied de la garde pour Swentsianouï, avec la batterie de huit pièces qui lui est attachée.

Le général Sorbier a pareillement l'ordre de ne point dépasser Swentsianouï avec la tête de ses convois.

Un équipage de pont de vingt-huit pontons est parti le 10; général, l'intention de l'empereur est qu'il en parte demain un autre, avec un même nombre de pontons, et que le général Éblé mette avec cet équipage le plus de marins qu'il pourra,

en en laissant toutefois suffisamment pour les équipages qui doivent suivre. Veillez, général, à l'exécution de cette disposition.

(N°. 20.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 12 juillet 1812.

L'empereur ordonne, général, que le général Éblé fasse partir, demain 13, l'équipage de pont composé de dix bateaux qui sont disponibles à Wilna, et qu'il place avec ces bateaux tout son personnel, hormis une compagnie de pontoniers qui partira avec l'équipage de Piloni, quand il sera arrivé, et une autre compagnie qu'il pourra laisser pour garder le reste de son matériel. Je lui ai fait connaître que Sa Majesté avait besoin de plusieurs équipages de pont; qu'il faut donc que tout vienne insensiblement, soit avec des chevaux, soit avec des bœufs; mais qu'il est nécessaire que, dès demain, tout le personnel parte, parce qu'à défaut de pontons, Sa Majesté emploiera des radeaux et des chevalets.

(N°. 21.) *Lettre du major-général*

Au même.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Je vous préviens que l'ordre est donné à l'équipage de siége d'artillerie et de génie qui est à Konigsberg, de partir de cette place pour Tilsit, où il devra rester embarqué à la disposition du duc de Tarente.

Il est prescrit aux généraux Darancey et Campredon de prendre des mesures pour établir des relais de voitures de cinq lieues en cinq lieues. Ces relais devront être au moins de cent cinquante à deux cents voitures, pour réunir en quinze jours les moyens de commencer le siége de Riga, et pour pouvoir ensuite l'alimenter.

Donnez vos ordres pour que les intentions de l'empereur soient remplies.

(N°. 22.) *Lettre du major-général*

Au même.

Wilna, le juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur ordonne que vous fassiez venir à Wilna cinq mille fusils et autant à Kowno, et des sabres en proportion, pour armer

de l'infanterie française. Sa Majesté veut aussi que vous fassiez venir à Wilna les trente mille neuf cents fusils du roi de Saxe, qui sont à Bromberg; les cinq mille mousquetons et les huit mille sabres qui sont à Dantzick, et les six mille fusils existant à Pillau; ce qui fera trente-six mille neuf cents fusils, cinq mille mousquetons et huit mille sabres pour l'armement de l'insurrection. Sa Majesté veut de plus que vous fassiez venir sur Bromberg, les trente-quatre mille fusils de Magdebourg, les trente-quatre mille de Wesel et les quinze mille de Custrin.

L'empereur désire que vous lui fassiez connaître quand ces quatre-vingt-trois mille fusils arriveront à Bromberg, afin qu'il puisse leur donner une direction.

(N°. 23.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur laisse à Kowno une compagnie d'ouvriers de la marine et une compagnie de sapeurs. On doit rétablir les ponts de pilotis sur le Niémen et sur la Wilia, faire une redoute sur la hauteur de la rive gauche du Niémen pour défendre le pont, établir le fort projeté sur la hauteur (rive droite du Niémen), et à la tête du

pont de la Wilia; il y aura deux pièces de canon dans chacun de ces ouvrages. Le commandant de la place fera fournir six cents soldats pour être employés à ces travaux, et douze cents paysans.

Je préviens le général Chasseloup qu'il est nécessaire qu'il y ait une grande quantité d'outils, et que l'on travaille à la construction d'un blockhaus pour cent hommes.

(N°. 24.) *Instructions adressées à M. le général Chasseloup.*

Par le major-général.

Wilna, le 12 juillet 1812.

L'empereur vous recommande, général, de prendre des mesures pour organiser les travaux de Kowno et de Wilna.

L'ancien pont de Wilna doit être terminé avant le 20, et le nouveau pont de pilotis doit être terminé avant le 18. Aussitôt que ces deux ponts seront terminés, il faudra lever les trois ponts de radeaux, puisqu'ils deviendraient inutiles. Le pont de radeaux qu'a fait jeter le général Éblé étant très-bien fait, on le reploiera aussi, afin de pouvoir le jeter sur tout autre point de la Wilia. Les grands bateaux employés aux ponts de radeaux devront être envoyés à Kowno, pour servir au transport des vivres sur Wilna. Sa Majesté laisse exprès une

compagnie d'ouvriers du Danube et deux compagnies de sapeurs à Wilna pour cet objet.

Les travaux du camp retranché ne doivent pas être ralentis. L'intention de l'empereur est que les trois redoutes soient continuées, savoir : une sur la montagne, celle du centre et celle de la droite; il faut attacher une demi-compagnie de sapeurs à chacune de ces redoutes. Les hommes baraqueront et coucheront sur le lieu même. Le gouverneur de Wilna fera fournir trois cents ouvriers tirés de la garnison, lesquels seront placés à raison de cent par chaque redoute; il fera fournir, outre cela, trois cents travailleurs à chaque redoute, pris parmi les habitans du pays, de manière qu'il y ait douze ou treize cents hommes continuellement employés aux travaux du camp retranché; il sera nécessaire, pour cela, de laisser deux mille outils; il faut aussi que les soldats et les paysans soient payés.

L'intention de l'empereur est qu'il soit fait, vis-à-vis de l'ancien pont, un tambour en palissades qui se liera au couvent, et qui enfermera la tête de pont, avec les dispositions nécessaires pour y placer deux pièces de trois, de sorte que cent à deux cents hommes soient là à l'abri d'une surprise. Les pièces de régiment seront placées au couvent. Il faut faire au nouveau pont un tambour en palissades ayant le même objet. Aussitôt que les trois redoutes du camp retranché seront à demi achevées, on entreprendra les trois autres.

Il est nécessaire qu'avant le 20 on fasse entre-

prendre la tête de pont. Vous ferez venir de Kowno une partie de l'équipage de pont sur pilotis, afin d'achever les travaux de l'un et l'autre des deux ponts, et qu'ils soient à l'abri des glaces. On relèvera la chaussée aux deux ponts, et des deux ponts aux redoutes, de manière que, lors des pluies, les chemins n'en soient pas gâtés.

Après que la compagnie du Danube aura terminé les deux ponts, vous l'emploierez à construire des blockaus sur la redoute de la hauteur, sur celle du centre et sur celle de la droite, qui sont les trois principales; ces blockaus doivent être très-épais et contenir une cinquantaine d'hommes. Aussitôt que ces redoutes seront achevées, l'artillerie conduira dans chacune d'elles deux pièces de canon; il y aura de la place pour quinze à vingt pièces, lesquelles seront placées par le corps qui serait chargé de défendre le camp retranché.

Il y aura sur la hauteur de l'arsenal sept ou huit pièces de canon en batterie, et une demi-escouade de cinq à six canonniers, qui seront chargés de faire le rapport au commandant de la place de ce qu'ils apercevront dans la plaine. La garnison fournira cent hommes aux deux ponts, et vingt-cinq hommes à chaque redoute, aussitôt qu'elles seront terminées.

Instruisez-moi des dispositions, etc.

(N°. 25.) *Cinq ordres de l'empereur, datés de Wilna, 12 juillet.*

Deux mille chevaux seront requis dans les gouvernemens de Wilna, Minsk, Grodno et Bialystock. L'administration de gouvernement fera la répartition entre les districts.

Ces chevaux seront livrés à Wilna, savoir :

Mille pour la cavalerie légère et mille de trait.

dont pour l'artillerie	700
et pour les équipages	300
Total.	1,000

Le major-général et l'intendant-général sont chargés de l'exécution du présent ordre.

Deux mille chevaux de trait seront requis et reçus à compte des contributions dans la Samogitie, et livrés à Kowno.

Sur ces deux mille chevaux, quinze cents seront pour l'artillerie et cinq cents pour les équipages militaires. Le général d'artillerie et l'intendant-général en feront la distribution.

Le major-général et l'intendant-général sont chargés de l'exécution du présent ordre.

Toutes les voitures restées en arrière par défaut de chevaux seront attelées avec des bœufs.

Les munitions d'artillerie seront transportées de Kowno à Wilna, par la Wilia.

Le général d'artillerie pourra aussi faire établir des relais de bœufs de Kowno à Wilna, pour le transport des munitions, cartouches, fusils, etc.

Le major-général et l'intendant-général sont chargés de l'exécution du présent ordre.

Le conseil d'administration des quatre compagnies d'artillerie légère du premier régiment qui ont été mises à pied, est autorisé à acheter à Wilna, les deux cents chevaux nécessaires à la remonte de ces quatre compagnies.

Le général d'artillerie remettra les fonds nécessaires pour que les achats se fassent l'argent à la main, et n'éprouvent aucun retard.

Tous les chevaux du parc général du génie se rendront à Wilna; tous les chevaux du parc général de la garde se rendront également à Wilna.

Ces chevaux seront employés à atteler les quatre-vingts pièces de canon, soit de la garde, soit des différens corps qui sont restés en arrière faute d'attelages.

Le parc de la garde sera attelé avec des bœufs; cinq cents paires de bœufs seront, à cet effet, mises à la disposition du directeur du parc, qui en formera l'attelage de son parc.

Deux cents paires de bœufs seront mises également à la disposition du général d'artillerie, pour l'attelage des voitures à la suite du parc général.

(N°. 26.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 13 juillet 1812.

Monsieur le général, je vous envoie ampliation d'un ordre de l'empereur, pour la construction d'un pont de radeaux à Olita, d'un semblable à Grodno, et d'un troisième à Merecz.

Vous donnerez ordre au général Éblé d'envoyer un officier de pontoniers successivement dans ces trois endroits, en commençant par Olita, pour diriger les travaux de ces ponts, que les administrations locales feront faire par des ouvriers du pays. Vous ferez connaître l'époque à laquelle ces travaux seront finis.

(N°. 27.) *Lettre du major-général*

Au même.

Wilna, le 14 juillet 1812.

L'empereur ordonne que les équipages de ponts et d'artillerie continuent leur route de Swentziani, pour se porter, par Pastavaouï, sur Gloubokoë.

Donnez des ordres, et faites-moi connaître leur marche d'une manière précise.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

TROISIÈME PARTIE.

MARCHE SUR WITEPSK ET SÉJOUR A WITEPSK.

« .... Et tel peut-être, comme je l'ai vu souvent, opine contre sa volonté afin de pouvoir dire : Je n'étais pas de cet avis! je l'avais bien dit, mais je n'en fus pas cru! et qu'il y a de tromperies au monde! et en notre métier plus qu'en tout autre qui soit! »

(MONTLUC, année 1544, page 17.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

L'EMPEREUR S'ARRÊTE A GLOUBOKOE.

(Du 16 au 22 juillet.)

L'EMPEREUR parcourt, dans la nuit du 16 au 17 juillet, la route de Wilna à Swentziani. C'est ici que la démonstration offensive sur Pétersbourg doit finir. Mais, avant de rentrer dans la direction de Witepsk, le quartier impérial fait une halte à Swentziani. Vers le soir, il prend le chemin qui est à droite, et le 18 au matin il arrive à Gloubokoë, où Napoléon, incertain de

ce qui se passe sur les flancs de notre marche, se voit retenu pendant les journées du 19, du 20, du 21 et du 22.

A notre gauche, le 15 juillet, une avant-garde de Barclai de Tolly a repassé la Duna pour tomber à l'improviste sur les postes du général Sébastiani, qui venaient de s'établir dans les environs de Druia. Le général Saint-Geniez a été enlevé. Le roi de Naples fait dire que c'est la grande armée russe qui s'avance. Barclai de Tolly ne se serait retiré un moment derrière la Duna que pour s'y rallier ; l'on prétend qu'il revient sur ses pas pour reprendre l'offensive, nous offrir la bataille et délivrer Wilna.

A notre droite, le prince d'Eckmulh marche avec assurance sur Mohilow, où il doit être le 20. Dès qu'il a pu communiquer avec l'armée westphalienne, il n'a rien eu de plus pressé que de signifier l'autorité supérieure dont il est investi; mais le roi de Westphalie a cru sa dignité royale compromise, et le 16, aussitôt que les ordres du maréchal lui sont parvenus, il a pris le malheureux parti de se retirer de l'armée. « Quelle » incartade! » s'écrie l'empereur en recevant cette nouvelle. Dans le premier moment il ne peut contenir son mécontentement, et il se plaint amèrement de son frère. Il renferme ensuite ce

grief dans son cœur, et désormais il restera silencieux sur cette circonstance grave de la campagne.

Après le départ du roi, la cavalerie Latour-Maubourg s'est trouvée seule sur les traces de Bagration, qu'elle venait d'atteindre et de combattre le [illegible] Romanow. Les Polonais et les Westphaliens sont restés sans direction. On ne sait plus ce qui se passe de ce côté. L'empereur y envoie un officier de confiance avec des instructions pour le prince Poniatowski, et pour le général Tharreau chef provisoire de l'armée westphalienne, dont le commandement sera confié définitivement au duc d'Abrantès [1].

---

[1] Au milieu de ces forêts marécageuses, la route de Bobruisk était l'unique voie de retraite qui restât au prince Bagration. Il dut se décider à se l'ouvrir à tout prix. L'armée fut partagée en deux. Le général Raeffskoi, avec son corps et quelques régimens de cavalerie et de Cosaques, prit les devans pour attaquer l'ennemi dans le cas où il le rencontrerait.... Comme il s'agissait de s'ouvrir le passage l'épée à la main, il lui fut prescrit de n'avoir égard ni au nombre des ennemis ni à la position qu'ils pouvaient occuper. Le prince lui-même demeura avec le huitième corps et les cuirassiers, afin de soutenir l'arrière-garde de Platoff contre les efforts du roi de Westphalie. Le $\frac{2}{14}$ juillet, Raeffskoi se mit en marche;

Les rapports de Wilna, ceux de Varsovie, ceux du général Reynier lui-même, présentent d'autres embarras.

A Wilna on a des inquiétudes sur l'arrivage des subsistances, et peu de confiance dans l'activité du gouvernement lithuanien. « Il est absurde, » répond l'empereur, « de dire qu'on n'a » pas de pain quand on a cinq cents quintaux » de farine par jour. Au lieu de se plaindre, il » faut aller aux moulins et aux boulangeries ; » mais si l'on dort ou si l'on pleure, il n'arrive » rien. J'allais moi-même tous les jours voir la » manutention. Le général J....., qui n'a pas les » mêmes occupations, peut bien faire comme je » faisais. Quant au gouvernement lithuanien, il » faut l'encourager et l'aider au lieu de le criti- » quer. »

Dans le grand-duché, on persiste à considérer les troupes que les Russes ont en Volhynie comme très-nombreuses. On cite la division Scherbatoff qui, n'ayant pu rejoindre Bagration par Pinsk, est revenue dans cette province. On assure que

---

le $\frac{6}{18}$ toute l'armée bivouaqua sous les remparts de Bobruisk, *sans avoir rencontré aucun obstacle dans sa marche.* Les Français n'avaient suivi l'arrière-garde que jusqu'à Oubeczie. (Le colonel Butturlin, tom. I^er^., pag. 228.)

non-seulement Kamenskoi commande de ce côté, mais que le général Markoff y réunit un second corps d'armée. Enfin il est question de l'arrivée d'un chef supérieur qui dirigera toutes ces forces, et l'on nomme le général Tormasow, celui qui naguère combattait contre les Persans en Géorgie; ce seraient environ trente à quarante mille hommes qui menaceraient la partie méridionale du grand-duché.

On craint de voir, d'un moment à l'autre, cette armée tenter une diversion; mais l'empereur est décidé à ne pas se laisser détourner de la vigoureuse offensive qu'il poursuit au centre. Il est d'ailleurs disposé à soupçonner d'exagération ces avis et ces calculs: il ne voit que la division de Kamenskoi qui ait quelque consistance. Les détachemens que l'on suppose organisés en corps d'armée par le général Markoff, ne sont que des troisièmes bataillons formés à la hâte avec des recrues. Ce n'est pas quand Saint-Pétersbourg et Moscou sont menacés à la fois que les Russes iront employer contre Varsovie quinze à vingt mille bons soldats: ils ne peuvent avoir laissé dans cet isolement que des troupes qui en ligne ne seraient bonnes à rien; c'est un vain épouvantail.

Ainsi Napoléon raisonne: il suppose que les Russes font ce qu'ils doivent faire.

Les dernières dépêches reçues de Constantinople lui donnent de nouveaux motifs de sécurité à l'égard des armées méridionales de la Russie. Le grand-seigneur ne veut pas ratifier un traité que les Anglais ont arraché au grand-visir en faveur du tzar. La guerre va se rallumer sur le Danube, et les corps de la Moldavie, loin d'offrir des secours à Tormasow, auront à en réclamer.

Après avoir pesé toutes ces considérations, l'empereur ordonne au général Reynier, qui déjà est en marche vers le Bug, de se tenir le mieux informé qu'il pourra de ce qui se passe chez l'ennemi : si Kamenskoi est rappelé dans l'intérieur, Reynier doit marcher aussitôt sur Tormasow sans s'inquiéter du nombre. La meilleure manière de couvrir Varsovie, c'est d'entrer en Volhynie. Cette province appartient à la cause polonaise. Il faut y arriver avec des commissaires patriotes et quelques bataillons polonais que les dépôts du grand-duché fourniront. L'insurrection achèvera promptement l'expulsion des Russes [1].

[1] « Il était facile de voir que les Polonais, en Volhynie, ne redoutaient pas l'entrée des Français, » dit madame de Staël, qui traversait alors cette province pour se rendre à Moscou.

Toutefois Napoléon ne néglige aucune probabilité, et il ajoute aux instructions qu'il vient de dicter : « Si pourtant Varsovie était réellement menacée, le général Reynier donnerait avis de l'urgence au duc de Bellune, qui sera le 1er. août à Marienbourg avec trente mille hommes. L'armée saxonne tiendrait ferme dans les camps retranchés de Praga et de Modelin, et pendant ce temps le duc de Bellune se trouverait en mesure de venir à son secours. »

Indépendamment de toutes ces dispositions, le séjour de l'empereur à Gloubokoë est rempli par une infinité de détails préparatoires que l'attente où l'on est d'une grande bataille rend nécessaires. Gloubokoë peut, dans ce cas, devenir point central : il est important d'y établir une manutention, des magasins ; d'y former un dépôt d'artillerie, de faire venir l'intendance de l'armée, etc.

Cependant l'entreprise de Barclai de Tolly sur Druia pouvait n'être qu'une démonstration destinée à masquer un mouvement précisément contraire à celui qu'elle semble annoncer. L'empereur le soupçonnait ; les seconds rapports du roi de Naples viennent confirmer cet aperçu. En définitive, Barclai de Tolly a évacué le fameux camp retranché. Tandis que le général Sébastiani était si brusquement attaqué, les Russes se retiraient dans l'intérieur des terres, vers Polotsk et

Witepsk, ne laissant plus, pour couvrir la route de Pétersbourg, qu'un corps commandé par Wittgenstin.

L'ennemi a-t-il deviné nos projets? Ce mouvement rétrograde est-il déterminé par les marches que le prince Eugène et le général Saint-Cyr font dans la direction de Witepsk? ou plutôt n'est-ce que la conséquence des changemens survenus dans la position de Bagration; et le point de réunion des deux armées russes ne pouvant plus être du côté de Drissa, va-t-on en chercher un autre du côté de Witepsk?

Quoi qu'il en soit, le prince d'Eckmulh est maintenant en état de s'opposer à ce nouveau rendez-vous. Sa cavalerie, commandée par le général Pajol, est tombée à Kaloni sur un parc de deux cents voitures appartenant à Bagration; le maréchal lui-même est arrivé à Mohilow, et, par la rapidité de ce mouvement, a encore une fois rejeté son ennemi sur la droite, hors du cercle de nos opérations. Entre le prince d'Eckmulh et le centre que l'empereur pousse devant lui, la cavalerie du général Grouchy s'est portée pour maintenir nos communications. Dès le 18, des détachemens de cette cavalerie ont atteint les bords du Borysthène; le général Colbert s'est emparé d'Orcha, et a jeté aussitôt ses coureurs sur la rive gauche du fleuve.

Smolensk est en alarmes. Tout s'évacue sur Moscou. Les Russes font retirer à la hâte, dans cette direction, les magasins qu'ils avaient préparés pour une seconde ligne de défense. Alexandre envoie de tous côtés des officiers pour presser la retraite. Un d'eux vient de se présenter à Orcha, mais il a trouvé la place déjà en notre pouvoir; il a été pris avec ses dépêches.

Rien ne s'oppose donc plus à ce que Napoléon suive son premier plan. Les quatre jours passés à Gloubokoë n'ont pas été perdus pour la marche des troupes. L'armée que le roi de Naples commandait sur la gauche a reçu l'ordre de rentrer dans le mouvement général. L'empereur part de Gloubokoë, décidé à s'attacher à la poursuite de Barclai de Tolly. Il espère l'atteindre et le combattre avant que le nuage qui plane encore sur Bagration soit dissipé.

CHAPITRE II.

L'EMPEREUR ARRIVE SUR LA DUNA A BECHENKOVITCHI. — COMBATS D'OSTROWNO.

(Fin de juillet.)

Le 23, après avoir marché toute la nuit et s'être reposé quelques heures à Ouchatz, l'empereur entre à Kamen [1]; le 24 il se porte à Bechenkowitchi, où tous les corps destinés à agir

[1] Lorsque les opérations avaient lieu à de fortes distances, Napoléon, économe de son temps, calculait l'époque de son départ de manière à se trouver à la tête de ses corps au moment où sa personne devenait nécessaire. Il s'y transportait alors rapidement en voiture. Mais pendant ce trajet même il ne restait pas oisif... Une lumière disposée dans le fond de sa voiture l'éclairait pendant les voyages de nuit, et lui permettait de travailler comme s'il eût été dans son cabinet. Aux portières marchaient toujours ses aides-de-camp et ses officiers d'ordonnance, et une brigade de ses chevaux de selle suivait avec l'escorte. (Le général Gourgaud, pag. 125.)

sous ses ordres immédiats arrivent en même temps par toutes les routes. La Duna se présente alors à ses regards. C'est sur l'autre rive que Barclai de Tolly s'avance pour gagner Witepsk. Napoléon, qui a fait établir un pont à la hâte, franchit aussitôt la rivière et pousse lui-même une reconnaissance sur les traces de l'ennemi. On ne peut atteindre que quelques traîneurs de l'arrière-garde commandée par Doctoroff; Barclai de Tolly n'accorde point de relâche à ses troupes; il est déjà à Witepsk; il se presse pour donner la main à Bagration qu'il attend par la route de Mohilow.

Ainsi les Russes nous ont devancés. L'empereur en est promptement consolé par les nouvelles qu'il reçoit du prince d'Eckmulh. Quelque empressement que mette Barclai de Tolly à aller au-devant de Bagration, celui-ci se fera encore long-temps attendre. Sortant des défilés de la Bérésina, il vient de retrouver à Mohilow la barrière d'acier devant laquelle il a déjà tant de fois reculé; cette fois il a risqué l'attaque. Le prince d'Eckmulh n'avait à lui opposer que deux divisions harassées par les marches qu'elles venaient de faire; cependant nos braves, groupés autour du hameau de Soultanowka, derrière le pont de la route, et crénelés sur la droite dans les bâtimens d'un moulin qui offraient un second

passage, ont suffi pour tout combattre et tout arrêter. Ce succès est de la plus grande importance; mais le maréchal se promettait davantage. A chaque instant, pendant le combat, il regardait à sa montre; il lui tardait d'entendre le canon qui, d'après les ordres combinés pour le moment, devait éclater sur les derrières de l'ennemi. Il ne savait à quoi attribuer le retard des troupes du roi de Westphalie. Ce n'est qu'à la fin de l'affaire, qu'il apprend, par l'arrivée d'un officier d'état-major, le départ du roi, l'état de fluctuation dans lequel les armées polonaise et westphalienne se sont trouvées, et le bonheur de Bagration.

Quoi qu'il en soit, le prince russe n'a plus, pour achéver sa retraite, que des chemins qui le rejettent sur Smolensk, et ce détour enlève à Barclai de Tolly le prix qu'il pouvait recueillir de sa diligence. Tandis que ce dernier restera dans l'attente aux environs de Witepsk, nous allons l'y rejoindre, et l'empereur à l'espoir de le forcer à une bataille. Déjà toutes nos troupes s'avancent par la belle avenue de bouleaux qui côtoie la rive gauche de la Duna, depuis Bechenkovitchi jusqu'à Witepsk. Le roi de Naples commande l'avant-garde; le prince Eugène le suit. Le duc d'Elchingen, le comte de Lobau avec les divisions détachées du premier corps et la garde

impériale, forment les autres échelons de la marche.

Cependant Barclai de Tolly, pour couvrir les routes de Saint-Pétersbourg, a laissé sur notre gauche l'armée de Wittgenstein et les nombreuses garnisons de Riga et de Dunabourg. Napoléon laisse également sur la Basse-Duna le corps du duc de Tarente et celui du duc de Reggio. Avant de quitter Bechenkovitchi, il leur prescrit ce qu'ils ont à faire. L'expédition contre Bagration est à peu près à son terme; les opérations secondaires contre Wittgenstein vont commencer.

Nous avons vu que l'armée du duc de Tarente, après avoir pris possession de la Courlande, s'est dirigée en deux colonnes vers les bouches de la Duna. Aux environs de Riga, des engagemens très-vifs ont eu lieu entre les Prussiens et les Russes. C'est surtout sur les bords de l'Aa que nos alliés ont trouvé la plus forte résistance. Cependant le 19 juillet, au combat d'Eckau, une marche de flanc dirigée par le général Kleist, a fini par décider l'ennemi à la retraite, et les Prussiens ont pu arriver au pied des ouvrages qui forment la tête du pont de Riga. Ils sont maîtres de l'île de Dalhenholm. Dans ces affaires, le comte de Brandebourg, frère naturel du roi de Prusse, a été blessé.

Le duc de Tarente aura principalement à pousser les siéges de Dunabourg et de Riga; il fera sommer cette dernière place [1].

L'armée du duc de Reggio est plus rapprochée du centre. Après avoir employé quelques jours à démolir le camp retranché des Russes à Drissa, elle marche en ce moment sur Polotsk, et va passer la Duna pour occuper cette ville. Opposée plus spécialement à Wittgenstein, elle doit se porter sur Sebège, dans la direction de Saint-Pétersbourg, et de ce mouvement offensif Napoléon attend les plus grands avantages pour ses opérations ultérieures.

Si Wittgenstein s'obstine à couvrir Saint-Pétersbourg, il sera contraint de quitter la position qu'il cherche à prendre entre le duc de Tarente et le duc de Reggio. Dès lors les deux rives de la Duna se trouveront débarrassées; nos maréchaux pourront communiquer, combiner leurs manœuvres et rester maîtres de cette partie du théâtre de la guerre. Mais pour peu que Wittgenstein mette d'hésitation ou de lenteur à se retirer devant eux, des résultats encore plus décisifs nous sont promis. Wittgenstein, devancé à Sebège par le duc

[1] Voir à la fin de cette partie la sommation envoyée par le général prussien Grawert, et la réponse du général Essen (Pièces historiques).

de Reggio, perdrait sa retraite sur Pétersbourg, et demeurerait gravement compromis entre la Baltique, la Duna et nos deux armées.

L'opération prescrite au duc de Reggio demande de l'audace et de la célérité. Il importe surtout que ce maréchal réduise à leur juste valeur les bruits que les Russes répandent sur les renforts qui leur arrivent. Il ne faut pas qu'il doute un moment de sa supériorité numérique. Aussi l'empereur met-il tous ses soins à le rassurer contre l'exagération des forces du général ennemi! « Marchez haut la main sur Wittgenstein, » lui écrit-il; « pressez-le vivement l'épée » dans les reins, et balayez la rive droite que » vous avez devant vous. Je marche sur Witepsk: » quand vous serez à Sebège, nous nous mettrons en communication par Nevel où j'en- » verrai du monde [1].

Il terminait à peine ses instructions que le canon se fait entendre. A ce bruit tout s'anime: c'est la première fois, depuis l'ouverture de la campagne, que le grand quartier-général se

[1] Le mouvement par lequel Oudinot menaçait de tourner la gauche des Russes pouvait les séparer entièrement de Saint-Pétersbourg, et les jeter sur le golfe de Riga où leur ruine serait devenue inévitable. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 10.)

Oudinot à lui seul était assez supérieur au corps russe

trouve dans le voisinage d'un combat. Les Russes se décident donc à nous disputer la route de Witepsk ! On se hâte de quitter Bechenkovitchi. L'empereur ne laisse derrière lui que le général Saint-Cyr avec les Bavarois : ils restent à Ouchatz pour garder nos communications avec la gauche et même avec Wilna, mais surtout pour appuyer le duc de Reggio, si quelque tentative imprévue de la part de Wittgenstein rendait leur secours nécessaire.

L'ennemi, que le roi de Naples vient de ren-

---

pour espérer de le culbuter et de le pousser jusqu'à Saint Pétersbourg. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 7.)

Force comparée de l'armée du duc de Reggio et de celle du comte Wittgenstein.

ARMÉE DU DUC DE REGGIO.			ARMÉE DU GÉNÉRAL WITTGENSTEIN.		
Génér. de divis.	*Généraux de brigade.*		Le génér. Dauvray, chef d'état-major.		
Legrand...	Maison.....	h.	Av.-garde.	Général-major Koulnieff. 4,400	4400
	Albert.....	18,000	Corps de bataill.	1re ligne. Général-major Berg. 7,650	12,850
	Moreau....			2e. ligne. Général-major Kosaczkofskoi. 5,200	
Verdier...	Vivier.....		Réserve...	Général-major Sazonoff, y compris les renforts du prince Repnin. . . 7,900	7,900
	Pouget.....				25,150
Merle.....	Amey.....	10,000			
	Candras. ..				
	Coutard....				
	Infant.	28,000			
Cavalerie.	Division Doumerc, gr. cavaler.	5,000	En résumé, M. de Butturlin élève la force de l'armée française à 42,850 hommes, et réduit celle de l'armée russe à 23,000 hommes. (Tom. II, pag. 20.)		
	Castex.....				
	Corbineau.				
		33,000			

contrer, est le corps d'Ostermann. Barclai, qui de Witepsk se dispose à gagner Orcha, en quête de Bagration, a jeté ce corps sur sa droite pour arrêter nos premières colonnes, et donner le temps à l'arrière-garde de Doctoroff de passer les ponts de Witepsk. La cavalerie de Pahlen couvrait les approches du village d'Ostrowno: chargée par les housards du général Bruyères, elle a été forcée de se replier sur Ostermann. Alors notre cavalerie, aux prises avec l'infanterie, a fait de vains efforts pour ouvrir la route.

Cependant les heures se succédaient; l'arrivée de la division Delzons, qui marchait en tête de l'armée du prince Eugène, a mis fin à cette lutte des bataillons russes contre les escadrons de Murat, et Ostermann s'est décidé à la retraite.

Le roi de Naples a pris son quartier-général à Ostrowno; le prince Eugène à Soritza.

Dans cette première journée l'armée moscovite a perdu le général Akoutoff et quatorze pièces de canon.

Le lendemain 26, dès trois heures du matin, le prince Eugène est venu rejoindre Murat, et tous deux se sont avancés sur les Russes qui avaient pris position à une lieue au-delà d'Ostrowno.

Mais l'ennemi n'était plus le même. Dans la nuit, les corps battus la veille avaient été

relevés. Konownitzin avait remplacé Ostermann.

Il a donc fallu recommencer le combat, soutenu de part et d'autre avec une nouvelle opiniâtreté, et vers dix heures du matin, quinze à vingt mille hommes se sont trouvés engagés.

Konownitzin s'était posté derrière un ravin profond, ayant à sa gauche un bois très-épais, et à sa droite les bords de la Duna. Nous ayons attaqué à la fois ses deux ailes. Du côté de la rivière, s'est avancé le général Huart avec le quatre-vingt-quatrième et les Croates; sur la lisière du bois, le quatre-vingt-douzième avec le général Roussel. Au centre, le général d'artillerie d'Anthouard avait placé ses batteries. Le cent sixième s'y tenait en réserve, soutenu par la cavalerie du général Nansouty.

La résistance des Russes a été si obstinée que le succès est resté quelque temps incertain. Devenus un moment agresseurs, ils ont failli pénétrer jusqu'au pont du ravin. Mais alors tous nos chefs ont payé de leur personne; tandis que le roi de Naples se jetait à la traverse avec la cavalerie polonaise, le prince Eugène arrêtait de front l'ennemi sur la grande route; le duc d'Abrantès paraissait à la tête de la colonne qui avait hésité à pénétrer dans les bois. A la voix des généraux, les soldats ont repris

confiance, et nous sommes demeurés maîtres du champ de bataille.

Les Russes avaient donc encore une fois repris le chemin de la retraite ; ils se retiraient de position en position, lorsqu'auprès de Comarchi, à l'entrée d'un grand bois, ils se sont arrêtés : l'appui d'un nouveau renfort pouvait seul leur donner cette confiance. En effet, le général Toutchkoff avait relevé les troupes fatiguées, et faisait mine de ne pas reculer davantage. Le roi de Naples et le prince Eugène délibéraient sur le parti qu'ils avaient à prendre. Sur ces entrefaites, l'empereur arrive [1]. Après s'être informé

[1] Quoique le succès fût assuré, on n'osait encore se hasarder à traverser le grand bois placé devant nous au bout duquel étaient les collines de Witepsk. On était à délibérer sur ce passage important, lorsqu'il s'élève sur nos derrières une grande rumeur. Chacun en ignorait la cause et l'inquiétude se mêlait à la curiosité. Mais en voyant Napoléon au milieu d'une suite brillante, nos craintes furent dissipées par l'enthousiasme qu'excita sa présence. On conçut qu'il allait couronner la gloire d'une aussi belle journée. Le roi de Naples et le prince coururent à sa rencontre et lui firent part des événemens qui venaient de se passer et des mesures qu'ils avaient prises ; Napoléon, pour mieux en juger, se porta rapidement vers les postes les plus avancés de notre ligne, et, d'une éminence il observa long-temps la position de l'ennemi et la nature du terrein. Sa pénétration s'élançant jus-

de l'état des choses, il ordonne qu'on se porte en avant; aussitôt les Russes, nous abandonnant le grand bois, se remettent en retraite, et continuent jusqu'à Dobreika leur course rétrograde. Les restes du corps d'Ostermann, qui s'y trouvaient, aident Toutchkoff à s'y maintenir, du moins pour une nuit.

L'empereur qui a suivi l'avant-garde, a fait dresser sa tente sur la gauche de la route, en arrière de Koukovitchi. La perte que l'on vient de faire du général Roussel attriste cette soirée : marchant après le combat dans l'obscurité du bois, une balle l'a frappé. On ne sait si le coup est celui d'un ennemi perdu dans l'ombre, on s'il faut en accuser la maladresse de quelqu'un des nôtres.

L'ennemi, qui avoue une perte de deux mille cinq cents hommes dans les deux combats d'Ostrowno, a profité de la nuit pour relever encore une fois son arrière-garde par des troupes fraîches. Le comte Palhen, à la tête de toute la cavalerie régulière et de deux régimens de

---

qu'au camp des Russes, il devina leurs projets. Dès lors de nouvelles dispositions ordonnées avec sang-froid, exécutées avec ordre et rapidité portèrent l'armée au milieu de la forêt; allant toujours au grand trot, elle déboucha vers les collines de Witepsk au moment où le jour commençait à finir. (M. Eugène Labaume, pag. 67.)

Cosaques, est venu former un rideau à la faveur duquel les corps d'Ostermann, de Konownitzin et de Toutchkoff ont pu rentrer dans les rangs de la grande armée russe.

Au jour, nous continuons de marcher sur Witepsk, dont nous ne sommes plus qu'à deux lieues. L'infanterie du général Broussier, soutenue par la cavalerie du général Bruyères, prend la tête de nos colonnes.

L'arrière-garde ennemie, qui recule toujours, cédant le terrain pied à pied, s'arrête enfin, et prend position lorsqu'elle n'est plus séparée du camp de Barclay de Tolly que par le ruisseau de la Lutchissa.

Pour la joindre, il faut réparer le petit pont d'un ravin. Le général Broussier s'avance avec le cinquante-troisième, pour protéger cette opération et donner au reste des troupes le temps de passer et de former les rangs.

L'empereur, toujours à l'avant-garde, vient se placer sur une éminence voisine.

Deux cents voltigeurs du neuvième de ligne débouchent les premiers; ils sont aussitôt jetés à gauche, et pour atteindre les bords de la Duna défilent devant toute la cavalerie russe. Le seizième de chasseurs, qui vient ensuite, se range en bataille en avant du ravin, et en facilite le passage aux autres corps. Bientôt ce régiment gagne

du terrain par un nouveau mouvement, et sa gauche vient s'appuyer sur les voltigeurs qui se sont établis au bord de la rivière. Dans ce moment, la cavalerie ennemie, soutenue par une batterie de douze pièces qui tonnent à la fois, s'ébranle pour tomber sur nos chasseurs. Ceux-ci attendent la charge, immobiles, et à trente pas de distance font feu de leurs carabines. Mais cette décharge ne suffit pas pour arrêter l'élan des Russes; le seizième, entraîné par le choc court se rallier derrière le cinquante-troisième; et l'essor des Cosaques expire devant les quatre fronts inexpugnables de ce régiment.

Cependant les Russes ont pénétré jusqu'au bas de la colline où se tient l'empereur. Les chasseurs de l'escorte ont mis pied à terre, et quelques décharges ont écarté les lanciers ennemis; mais ceux-ci dans leur retraite trouvent sous leurs pas nos deux cents voltigeurs qui sont restés isolés. Ces braves sont assaillis de toutes parts, et nous les voyons disparaître au milieu des flots pressés d'hommes et de chevaux qui les entourent. On les croit perdus!

Dès les premiers momens, des ordres ont été donnés. La division Delzons file sur la droite. Un bois qui faisait la force de la position de l'ennemi est emporté; et la cavalerie russe, qui se

retire, laisse à découvert le petit groupe de voltigeurs qui reparaît intact et triomphant.

Aux yeux de l'empereur, tous ont mérité la croix; il envoie prendre leurs noms, et veut savoir à quel corps ils appartiennent : — « Au neu» vième, répondent-ils ! nous sommes enfans » de Paris ! » et ces braves jeunes gens, heureux d'avoir fixé ses regards, élèvent leurs bonnets sur les baïonnettes aux cris de *vive l'empereur*[1].

Maintenant les deux armées ne sont plus séparées que par le ruisseau de la Lutchissa.

Les Russes paraissent résolus à recevoir la bataille : on s'y prépare. Napoléon emploie le reste du jour à reconnaître son terrain; il presse l'arrivée des troupes, les passe en revue à mesure qu'elles se présentent, et leur assigne leur place. A la nuit, deux rangées de feux qui s'allument sur les bords opposés de la Lutchissa, continuent de montrer les deux armées en présence, et l'empereur se retire dans sa tente, espérant pour le lendemain une victoire et peut-être la paix... Il ignore ce qui se passe dans le camp de l'ennemi. Un courrier vient d'apprendre à Barclai de Tolly que Bagration, toujours forcé de rétrograder, n'a reculé cette fois que jusqu'à Staroi-Bichow;

[1] Ces braves voltigeurs étaient commandés par les capitaines Guyard et Savary.

que Platoff y a passé le Borysthène, qu'il a ouvert à son général la route par Mitislaw; que celui-ci n'étant plus poursuivi, a encore eu le temps de construire un pont et de faire passer son infanterie; qu'enfin, après tant d'incertitudes, de marches et de contre-marches, de fatigues et de misères, après avoir touché trois fois à sa ruine, Bagration respire.

Ces nouvelles ont changé brusquement la résolution de Barclay de Tolly; il n'acceptait la bataille que comme une nécessité; maintenant il n'hésite plus à nous livrer Witepsk et le pays qui se trouve entre la Duna et le Borysthène, sacrifiant tout à la réunion des deux grandes armées moscovites [1].

---

[1] Les combats du 25 et du 26 ayant montré que les Français étaient en force dans les environs d'Ostrowno le général Barclai pensa qu'il ne pouvait plus effectuer la marche projetée sur Orcha, sans risquer d'être fortement inquiété sur son flanc droit. D'un autre côté il ne pouvait plus reculer davantage sans renoncer entièrement à sa réunion avec le prince Bagration à qui il avait indiqué la direction d'Orcha. Dans cette extrémité, il prit l'audacieuse résolution de livrer bataille malgré la grande infériorité de ses forces. L'armée russe ne comptait guère plus de quatre-vingt-deux mille combattans, tandis que celle de Napoléon n'en avait pas moins de cent quatre-vingt mille. Le général Barclai de Tolly avait déjà fait toutes ses dispositions pour recevoir la bataille, lorsque l'arrivée d'un

Les ténèbres ont protégé son départ, j'allais dire sa fuite.

Le 28, au point du jour, les Français étonnés s'avancent à travers les positions que les Russes occupaient la veille, et prennent silencieusement possession de Witepsk, dont les habitans ont disparu !

---

aide-de-camp de Bagration vint fort heureusement changer sa détermination. Le prince écrivait que, n'ayant pu percer sur Mohilow, il se voyait forcé de passer le Dniéper pour se porter encore plus à droite sur la Soge. En conséquence le projet de bataille fut abandonné et le général Barclay de Tolly résolut de se replier sur Smolensk pour y prévenir l'ennemi. (M. de Butturlin, tom. I^er^, pag. 220 et suivantes.)

CHAPITRE III.

NAPOLÉON A WITEPSK, 28 JUILLET. — OPÉRATIONS SECONDAIRES DU PRINCE DE SCHWARTZENBERG, DU DUC DE REGGIO ET DU DUC DE TARENTE.

Au dela de Witepsk, plusieurs routes se présentent. On ne sait d'abord laquelle prendre, tant les Russes ont mis de soins à ne laisser aucune trace derrière eux [1].

L'empereur se porte de sa personne, avec l'avant-garde du roi de Naples, sur le chemin de Witepsk à Saint-Pétersbourg, et s'arrête au village d'Haponowtchisna. De ce point se détache une route d'embranchement qui mène à Smolensk : on reconnaît enfin que c'est par là que

[1] Le colonel Kliski, en parcourant la campagne pour chercher un paysan, trouva un soldat russe endormi sous un buisson. Ce fut une bonne fortune pour savoir ce qu'était devenu l'ennemi. Le vice-roi voulut interroger lui-même ce prisonnier. (M. Eugène Labaume, pag. 75.)

l'ennemi s'est retiré. Il n'y a plus de doute que la jonction de Barclai de Tolly et de Bagration ne soit au moment de se faire dans les environs de Smolensk. La campagne s'est passée jusqu'à présent en manœuvres contre les deux armées ennemies séparées ; c'est désormais contre leurs forces réunies que les opérations doivent se poursuivre : il faut s'y préparer.

Les chaleurs sont devenues excessives ; les nuits même sont brûlantes ; le thermomètre marque 26 et 27 degrés. Avant de commencer de nouvelles entreprises, l'armée a besoin de reprendre haleine, et l'empereur accorde une halte générale de dix jours au moins. Déjà les différens cantonnemens que chaque corps doit occuper sont combinés d'avance. Nos troupes, distribuées dans des quartiers de rafraîchissement, vont se disposer sur une autre ligne de bataille.

Les environs de Witepsk sont réservés pour la garde ; l'armée s'étend en avant de cette ville sur la plaine élevée qui sépare les eaux que la Duna verse au nord dans la Baltique, de celles que le Borysthène verse au midi dans la mer Noire.

Le vice-roi, qui doit former la gauche de notre ligne, s'établit à Souraje, sur la route de Witepsk à Pétersbourg. Des détachemens qu'il envoie au

delà de la Duna poussent des patrouilles du côté de *Vilikie-Louki*; d'autres vont fourrager dans la direction de *Velitch*. En avant du centre, se placent la cavalerie de Murat et le corps du duc d'Elchingen. La cavalerie de Murat a suivi les traces de l'ennemi sur la route directe qui conduit de Witepsk à Smolensk; elle s'est arrêtée à mi-chemin dans les environs de *Roudnia*. Ses principaux quartiers sont à Nicolino et Inkowo. L'infanterie du duc d'Elchingen a pris position autour de *Liosna*, en arrière des escadrons du roi de Naples.

Le prince d'Eckmulh, parti de Mohilow le 27 juillet, remonte en ce moment la rive gauche du Borysthène, et vient former notre aile droite à *Orcha* et à *Doubrowna*. Non-seulement il ramène les deux divisions du premier corps, mais aussi l'armée westphalienne, l'armée polonaise, la cavalerie de Grouchy, celle de Colbert et celle de Latour-Maubourg, toutes les troupes enfin qui avaient été lancées à la poursuite de Bagration.

Les trois divisions détachées du premier corps depuis Wilna se cantonneront à Babinovitchi, entre Witepsk et Orcha, et, dans cette position intermédiaire, maintiendront la communication du quartier impérial avec la droite, en attendant le moment de faire la journée de marche qui doit les rendre au prince d'Eckmulh.

Ainsi la grande armée s'est arrêtée sur une ligne qui n'a pas vingt lieues de longueur. Nous occupons, entre le Borysthène et la Duna, l'étroit intervalle par lequel l'Asie débouchait sur la vieille Europe. Maîtres de ce plateau célèbre, nous sommes à égale distance de Pétersbourg et de Moscou.

Tandis que le soldat dresse ses cabanes de feuillage, que les généraux s'établissent sous les toits voisins, que chacun fouille dans le havresac et dans le porte-manteau, l'attention de l'empereur est fortement excitée par ce qui se passe du côté de Varsovie. La diversion dont la Volhynie nous menaçait vient d'éclater.

Les Russes ont un plan favori qu'ils se sont tracé dès l'ouverture de la campagne. Pour arrêter nos progrès sur le centre de l'empire, ils veulent tenter, aux extrémités méridionales du grand-duché, des invasions dont le résultat peut être de rompre ou d'inquiéter nos communications avec les routes de la Vistule. D'abord c'était Bagration qui devait opérer ce mouvement par Wilkowiski, quand nous marchions sur Wilna. Maintenant que Bagration a été entraîné dans la retraite de Barclai de Tolly, c'est le général en chef Tormasow qui est chargé de l'entreprise. Non-seulement la division Kamenskoi n'a pas été rappelée, mais deux autres divisions détachées

de l'armée du Danube sont venues, dit-on, porter l'armée de Volhynie à quarante mille hommes. Le 17 juillet, Tormasow a reçu les ordres impératifs de l'empereur Alexandre; et il est entré dans le grand-duché, au moment même où le général Reynier revenait sur ses pas pour relever, vers Kobrin et Pinsk, les derniers corps autrichiens que Napoléon appelait à lui.

Le 26 juillet, la brigade saxonne du général Kleingel, qui éclairait la marche de Reynier, a été surprise et enveloppée par les différentes avant-gardes dont Tormasow avait couvert toutes les routes. D'un côté les Russes de Lambert, de l'autre les Russes de Tschaplitz, et enfin l'arrivée du corps principal n'ont laissé aucun moyen de retraite aux Saxons. Le général Reynier, qui était à Chomsk, est accouru, mais trop tard. Après neuf heures d'un combat acharné, Kleingel avait remis aux Russes son épée, huit pièces de canon, et le sort de deux mille cinq cents Saxons qui se rendaient prisonniers [1]. Entamé d'une

[1] Les Saxons, malgré la résistance opiniâtre qu'ils opposèrent, furent forcés dans leurs retranchemens, ainsi que sur le pont de la Moukawetz; enfin dans un couvent où ils cherchèrent un dernier refuge..... Le général saxon mérita son malheur par l'imprudence qu'il commit en acceptant un engagement contre des forces très-

manière si grave, Reynier s'est vu forcé de se replier sur Slonim ; il appelle Schwartzenberg à son secours, et celui-ci va s'y rendre.

D'après ces événemens, il faut renoncer au projet de disposer ailleurs de l'armée autrichienne, et ajourner indéfiniment l'expédition insurrectionnelle en Volhynie. La témérité de Tormasow est grande; l'empereur ne songe plus qu'à la lui rendre fatale. Il peut l'accabler par trois armées, celle de Reynier, celle de Schwartzenberg et celle du duc de Bellune; mais les deux premières lui paraissent suffisantes, réunies sous le commandement du général en chef autrichien. « Ralliez toutes vos forces, » écrit-il à Schwartzenberg; « vous avez plus de quarante mille » hommes : marchez sur Tormasow, livrez-lui » bataille, battez-le et suivez-le sans relâche, » jusqu'à ce que vous en soyez venu à bout. »

Toutes les fois que notre état-major a des communications importantes avec le corps autrichien, c'est le général Flahaut, aide-de-camp du prince de Neufchâtel, qui en a la commission particulière. C'est encore lui qui, dans cette

---

supérieures, et en ne songeant pas assez tôt à la retraite, que, dans les premiers momens du combat, il aurait pu effectuer sur Proujani. (M. de Butturlin, *Campagne de* 1812, pag. 74 et 75.)

circonstance, est porteur des instructions. Il part de Witepsk le 2 août, et le lendemain un officier polonais de confiance est expédié avec le duplicata du même ordre. Je ne fais ici mention de ce double message que pour avoir occasion de dire que telle est l'habitude de l'état-major général pour mettre à l'abri des accidens de route toutes les dépêches intéressantes.

En même temps, l'empereur envoie au duc de Bellune l'ordre de s'avancer de la Vistule sur le Niémen, et lui recommande d'avoir pendant ce trajet l'œil ouvert sur le grand-duché. Enfin, fidèle à son système de ne laisser jamais se rompre derrière lui les échelons où se rattachent ses communications, il prescrit au duc de Castiglione, qui arrive à Berlin avec le onzième corps, de placer ses divisions sur l'Oder, et d'en avancer une sur la Vistule.

Après avoir ainsi pourvu du premier jet à tous les incidens de sa droite, l'empereur s'occupe de sa gauche. Il s'attendait, d'après les dernières instructions données au duc de Reggio, à apprendre d'un moment à l'autre l'entrée de ce maréchal à Sebège. Déjà, en s'arrêtant à Witepsk, il avait chargé le vice-roi de pousser des partis du côté de Nevel, par la route de Souraje à Vélikilouski. Cétait principalement pour avoir des nouvelles du duc de Reggio. Dans le même but,

il se disposait à envoyer directement un corps de cavalerie de Witepsk vers Nevel..... ; mais, à notre approche des événemens sont également survenus qui dérangent les premiers calculs. Wittgenstein, au lieu d'être poussé sur Pétersbourg, manœuvre avec assez d'habileté entre les armées du duc de Tarente et du duc de Reggio pour se maintenir aux bords de la Duna. Il vient même de forcer le duc de Reggio à se replier sur Polotsk après trois combats livrés successivement, le premier à Jacoubovô, le second à Oboïarzina, et le troisième à Kliastitza. Des officiers du maréchal en apportent des détails.

Combat de Jacoubovo.

Le duc de Reggio n'a pu sortir de Polotsk que le 28 juillet. Le 30, on n'était encore qu'à Kliastitza, à sept lieues de Polotsk.

La cavalerie légère du général Corbineau, jetée sur la gauche pour éclairer notre marche, n'avait pas tardé à rencontrer l'ennemi : c'était Wittgenstein qui accourait, espérant nous barrer le chemin de Sebège [1]. Aussitôt le maréchal a porté en avant les divisions Verdier et Legrand ; mais

[1] Les communications directes avec Saint-Pétersbourg étaient fort compromises par cette marche des Français sur Sebège. Le général Dauvray (encore un Français !),

il a cru devoir laisser en arrière les dix mille Suisses de la division Merle pour garder le passage de la Drissa. Le général Legrand, qui conduisait l'avant-garde, a pris position sur le chemin de gauche, par lequel l'approche de l'ennemi était signalée, et, dans l'après-midi du 30, les premières colonnes de Wittgenstein ont paru. Cette contrée est couverte de bois. Une petite plaine, qui forme clairière, a fourni le champ du combat. Le général Koulnief, qui commandait les Russes, a fait de vains efforts pour avancer. Depuis quatre heures après-midi jusqu'à dix heures du soir il n'a cessé de revenir à la charge; la division Legrand l'a constamment repoussé.

Dans la nuit du 30 ou 31, Wittgenstein est arrivé avec environ quinze mille hommes. Le duc de Reggio, qui avait placé en seconde ligne la division Verdier et la cavalerie Doumerc, pouvait lui opposer un nombre à peu près égal; cependant il n'a pas voulu engager une affaire générale dans cet espace trop resserré. L'ennemi avait commencé ses attaques dès la pointe du jour; le duc de Reggio les a facilement contenues jusqu'à huit heures du matin; alors il a

---

chef d'état-major de Wittgenstein, déclara qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour attaquer l'ennemi. (M. de Butturlin, pag. 9, tom. II.)

ordonné la retraite, qui s'est effectuée en bon ordre d'abord sur le ravin de la Nitcha, ensuite sur Kliastitza, enfin le soir derrière la rivière de Drissa, que la division Merle gardait.

Combat d'Oboïarzina.

Le général Wittgenstein, encouragé par cette retraite, nous a suivis sur la Drissa, et le 1er. août, au lever du soleil, l'avant-garde de Koulnieff et la réserve de Sazonoff, formant dix à douze mille hommes, se sont élancées au delà de la rivière. Le duc de Reggio, qui occupait plus loin la position d'Oboïarzina, leur avait laissé le passage ouvert ; mais dès que les Russes sont arrivés au point où on les attendait, une batterie de quarante pièces a démasqué ses feux, et l'ennemi, arrêté en tête par notre ligne qui s'est montrée, a dû subir pendant une demi-heure une pluie de mitraille. Les divisions Legrand et Verdier ont achevé le désastre de cette colonne en tombant dessus à la baïonnette. Ses débris ont été rejetés sur l'autre rive. Koulnieff s'est fait tuer.

Combat de Kliastitza.

Tout était donc réparé ; il n'y avait plus qu'à poursuivre. Ce qui restait intact, à quelques lieues plus loin dans les mains de Wittgenstein,

n'aurait pu résister au choc de l'armée victorieuse. Malheureusement le duc de Reggio n'a fait marcher en avant que la division Verdier, et *Verdier, plein d'audace et de courage, a donné tête baissée* sur le général russe qui était en position à Kliastitza.

Alors un nouveau combat s'est engagé; mais Witgenstein s'est trouvé assez fort pour protéger ses fuyards, et Verdier, forcé de lâcher prise, est revenu dans notre camp.

L'ennemi avoue la perte de plus de quatre mille hommes et de neuf pièces de canon; quatre colonels ont été tués, plus de dix généraux blessés. Wittgenstein lui-même a été frappé d'une balle à la joue.

A la suite de ces combats sanglans, les deux corps opposés se sont retirés chacun de leur côté; les Russes sur leur position centrale d'Oveia, et les Français sur Polotsk [1].

Tels sont les événemens qui viennent de faire perdre l'offensive au duc de Reggio.

Dès les premiers récits, l'empereur avait vu

---

[1] Le comte de Wittgenstein ne crut pas devoir attaquer Polotsk, dont la prise ne pouvait s'effectuer sans de grands sacrifices que ses troupes, déjà inférieures en nombre, n'étaient pas en état de supporter. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 35.)

avec quelque peine que son lieutenant se fût laissé prévenir par l'activité de Wittgenstein ; il se plaignait ensuite de ce que le maréchal eût cédé à son adversaire l'avantage de l'attaque [1]. Mais après avoir écouté jusqu'au bout, ce qu'il ne peut concevoir, c'est qu'à la suite du succès d'Oboïarzina, le maréchal, quittant l'attitude victorieuse, ait reculé jusqu'à Polotsk [2].

Au surplus, le remède est tout prêt. Napoléon, dont les combinaisons admettent toujours l'hypothèse des revers, a sous la main les renforts que le duc de Reggio réclame. C'est un corps d'armée tout entier qu'il va lui envoyer. Les

---

[1] Le plan de Napoléon, de se porter par la route de Sebège, pour déborder la gauche des Russes et couper ainsi leurs communications avec Pétersbourg, était bien calculé. Mais l'exécution ne répondit pas à la beauté de la conception... Le maréchal Oudinot dissémina un peu ses troupes...; en attirant à lui la division Merle, il se serait trouvé à Kliastitza avec près de quarante-deux mille hommes, contre lesquels les vingt-trois mille que le comte Wittgenstein avait à ses ordres, n'auraient pu se soutenir sans difficultés. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 21.)

[2] Les Russes attachaient tant d'importance à un succès qui donnait à Pétersbourg quelque temps pour respirer, que Wittgenstein reçut pour récompense la grande croix de Saint-Wladimir de seconde classe et une pension de douze mille roubles. (M. de Butturlin, pag. 29.)

Bavarois, laissés en réserve à Ouchatz, reçoivent l'ordre de se porter sur Polotsk. Le comte Gouvion-Saint-Cyr qui les commande y sera rendu le 6 août. Après avoir acquis, par cette jonction, une supériorité de forces aussi marquée, le duc de Reggio doit aussitôt se remettre en campagne. De son côté, le duc de Tarente n'a plus d'obstacle dans Dunabourg. Notre partie devient si forte que l'empereur ne doute pas que Wittgenstein ne soit contraint cette fois à nous céder le cours de la Duna. Pour stimuler l'activité du duc de Reggio, l'officier d'ordonnance d'Haupoult lui est expédié le 5 de Witepsk. Cet officier suivra la marche de nos colonnes, et ne reviendra que pour rendre compte de la défaite des Russes.

Il nous reste à dire comment Dunabourg et ses lignes sont tombés en notre pouvoir. Le général Ricard, détaché par le duc de Tarente, y est entré *sans coup férir ;* le commandant russe, voyant nos armées dépasser la Duna au-dessus et au-dessous par les ponts de Jacobstadt et de Polotsk, a craint d'être abandonné sans secours dans une place à laquelle on n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main, et dans la nuit du 29 au 30 juillet il s'est décidé à l'évacuer. Tel est le résultat des grands travaux de Dunabourg. Ils ont servi encore moins que ceux du fameux camp de Drissa.

L'ennemi nous y laisse vingt pièces de canons, des bateaux contenant quarante mille bombes et boulets qu'on a cherché à couler sous l'eau; un grand approvisionnement de bois de construction, et, dans les débris des lignes et des block-haus, une immense quantité de palissades et de bois à brûler.

L'empereur a quelques regrets d'avoir donné trop d'importance, dans ses calculs, à ces ouvrages éphémères tant prônés par les gazettes russes. L'arsenal de Magdebourg a mis en route au moins cent bouches à feu pour le siége de Dunabourg. Ce lourd équipage est déjà arrivé sur le Niémen; on le fait rétrograder sur Dantzick.

La tâche du duc de Tarente, qui avait deux grand siéges à faire, est donc réduite de moitié[1].

[1] *Force comparée des deux armées.*

ÉTAT DE L'ARMÉE DU MARÉCH. DUC DE TARENTE dans les derniers jours de juillet.			CORPS DU GÉNÉRAL ESSEN, gouverneur de Riga.	
Divisions.	*Brigades.*	*Bataillons.*		
Grandjean...	Bachelu. . . . . Prince Radziwill Ricard, et plus tard Hunerbein. . . .	16	Le général Lewis, Le prince Labanoff,	com. en second.
York	Horn Below. . . Horn. . . . . Von Raumer. . .	19	18 bataillons à Riga..	5,600
			12 bataill. et 4 esc. à Mittau. .	3,400
		35	30	9,000
Massembach,	Jeanneretz. . . . Hunerbein. . . .	16 escadr.		(M. de Butturlin.)
La force de cette armée était de 30,000 h.				

Va-t-il se borner désormais à tenir la garnison de Riga en échec ?

L'empereur espère que le maréchal passera la Duna, et trouvera moyen de faire quelque diversion utile au duc de Reggio.

CHAPITRE IV.

SUITE DU SÉJOUR A WITEPSK.

(Premiers jours d'août.)

L'ATTENTION que l'empereur accorde d'abord aux opérations des corps d'armée qui agissent isolément sur nos ailes, et ses ordres multipliés pour remédier aux diversions tentées à la fois par Wittgenstein et Tormasow, ne donnent qu'une idée incomplète de ses travaux à Witepsk. Achevons de présenter l'aperçu de ses occupations pendant son séjour dans cette ville.

La maison qu'il occupe est celle où demeurait le prince de Wurtemberg, qui était gouverneur de la province, et quelque mince opinion qu'on puisse se faire *de cet hôtel du gouvernement*, la réalité est bien au-dessous encore. A l'exception de plusieurs grandes pièces convenables pour un quartier-général, le reste de la distribution n'offre que des galetas; on y trouve à peine quelques gros meubles. Mais, avec des tables et des

chaises, on a bientôt fait le logement de l'empereur : un tapis de drap vert, des cartes développées, la boîte aux livres, le grand portefeuille, le *nécessaire* et le petit lit de fer, forment partout l'ameublement qui lui suffit.

Napoléon a retrouvé un cabinet; il s'y renferme avec ses secrétaires Méneval, Fain, Mounier [1] et son ingénieur-géographe Bacler d'Albe. Ceux-ci n'expédient qu'à grand'peine les ordres de tout genre qu'il leur dicte. Le prince Berthier, major-général, entre et sort à chaque instant pour communiquer les rapports qu'il reçoit, et emporter les réponses qu'il doit faire. Le ministre secrétaire-d'état Daru est appelé plusieurs fois dans la journée, tantôt pour présenter à la signature les actes que les ministres ont envoyés de Paris, tantôt pour rendre compte des affaires d'administration militaire confiées à son expérience. Chaque jour, l'estafette de Paris est ouverte, lue et répondue. La correspondance particulière avec le duc de Bassano, à Wilna, n'est pas moins régulière. A travers ces réceptions et ces départs continuels de courriers, l'intendant-général, le commandant en chef de l'artillerie, le duc de Frioul, chargé du détail de la garde

[1] Le secrétaire du cabinet, de Ponthon, était alors en mission du côté de Tilsit.

impériale, et les chefs des différens services, sont admis aussi souvent qu'ils se présentent. Un des premiers soins de l'empereur a été d'ordonner la construction de trente-six fours ; il a calculé, avec le comte Mathieu Dumas, qu'on doit obtenir à chaque fournée trente mille rations de pain. Il a mis le même empressement à interroger le médecin et le chirurgien en chef de l'armée sur l'état des ambulances. Les Russes ont laissé dans un coin de Witepsk trois cent cinquante de leurs blessés qu'on vient d'y découvrir : l'état de ces blessés est affreux; mais on s'est hâté de les transporter dans la maison où le docteur Larrey a commencé l'établissement d'un hôpital, et on leur prodigue les mêmes secours qu'au petit nombre des nôtres qui s'y trouve [1].

Accessible à tous ces détails, Napoléon n'en poursuit pas moins assidûment les combinaisons qui doivent pousser à bout cette campagne. La nuit est principalement réservée à ces hautes méditations. Il se lève chaque fois que son som-

[1] A Witepsk, l'armée fut comblée des faveurs de son chef; s'il rencontrait des convois de blessés, il les arrêtait, s'informait de leur sort, de leurs souffrances, des actions où ils avaient succombé, et ne les quittait qu'après les avoir consolés par ses paroles et secourus par ses largesses. (M. Ph. de Ségur, tom. Ier., pag. 220.)

meil s'interrompt. La chaleur de l'atmosphère le dispense de s'habiller, et pendant ces heures silencieuses, il étudie les états de situation de ses régimens et de ses différens corps d'armée. Il les compare avec ceux de la quinzaine précédente, pour connaître en détail ses pertes et les compensations qu'elles ont reçues. Il consulte avec une égale attention le bulletin des troupes en marche; il y suit au jour le jour l'arrivée de ses renforts, et ne laisse jamais échapper le moment de leur donner de nouveaux ordres ou de changer leurs premières directions. Mais un des élémens de ses calculs qui le captive le plus, c'est l'état qu'il fait tenir sous ses yeux des forces de l'ennemi et de leur répartition. L'auditeur Lelorgne est chargé de ce travail. Il l'a commencé, sous le ministère de M. le duc de Cadore, à l'aide de notes recueillies de longue main sur la puissance militaire de la Russie, et l'a perfectionné en dernier lieu par toutes les informations qu'il a été possible de prendre depuis l'ouverture de la campagne. L'auditeur Lelorgne entend le russe et le parle. L'empereur veut que désormais il soit toujours à cheval derrière lui, que les gens du pays qui ont des renseignemens à donner lui soient adressés, que toutes les lettres russes qu'on intercepte lui soient remises; il l'attache à son cabinet en qualité de secrétaire-interprète, et c'est

ainsi qu'à force d'ordre, de soins et de suite, il parvient à connaître l'armée ennemie à peu près aussi bien que la sienne. Il s'est, pour ainsi dire, approprié ce travail, et il lui échappe quelquefois de s'en targuer dans sa correspondance avec ses maréchaux et même dans ses bulletins [1].

Après cet emploi de ses veilles, l'empereur, tous les matins, descend à six heures sur la place. Il a réglé que chaque jour, à cette heure, une brigade de la garde viendra défiler devant lui. Cependant un espace convenable manquait pour ces exercices militaires. L'hôtel du gouvernement, comme toutes les maisons russes un peu considérables, était encombré de cabanes de bois qui en obstruaient l'entrée. A l'aide de quelques sapeurs que les maréchaux-des-logis [2] ont fait appeler, on a bientôt élargi l'esplanade.

Le comte de Lobau préside aux inspections de l'infanterie, le comte Durosnel à celles de la cavalerie, et, à cette occasion, le titre d'aide-major-

---

[1] Le livret de l'armée russe était parvenu à un tel degré de perfection, qu'étant tombé dans les mains des Russes à la retraite, ceux-ci l'ont considéré comme une copie dérobée à leur état-major, en représailles des corruptions du général Czernicheff, à Paris.

[2] MM. de Canouville et Philippe de Ségur.

général [1] est créé en faveur de ces deux aides-de-camp.

Tous les officiers supérieurs qui passent à Witepsk doivent se présenter à l'ordre, et tous s'y présentent. Witepsk a perdu ses habitans; mais jamais population ne pourra y offrir une affluence aussi nombreuse, aussi brillante!

Dans une de ces revues matinales, l'installation du général Friant comme commandant des grenadiers à pied de la garde, donne lieu à une cérémonie noble et touchante. L'empereur veut signaler l'estime particulière qu'il fait du général, et préside lui-même à sa réception. Qu'on se figure Napoléon dans cette enceinte de braves, mettant l'épée à la main, donnant l'accolade au récipiendaire, et l'invitant à ne voir dans ce nouveau titre que la récompense de ses bons et beaux services. « Restez, lui dit-il, restez, je vous prie, » cette campagne encore avec votre division; » vous m'y serez plus utile qu'à la tête de ces » vieux soldats qui vont tout seuls. D'ailleurs, » je suis toujours près d'eux, et vous êtes de ces » hommes rares que je voudrais avoir partout où » je ne suis pas. »

[1] Décret du 12 août. Création d'un aide-major-général pour l'infanterie, et d'un autre pour la cavalerie.

CHAPITRE V.

FIN DU SÉJOUR A WITEPSK.

(13 août.)

Pendant son séjour à Witepsk, Napoléon a reçu de divers côtés des documens importans qui jettent un jour nouveau sur la crise politique dans laquelle on est entré.

Toutes les lettres du midi parlent des détachemens que les Russes tirent de leur armée du Danube pour augmenter celle de Tormasow. Tous les avis qui viennent du nord parlent également des renforts que le corps d'observation de Finlande fournit à Wittgenstein. Cette confiance avec laquelle la Russie se dégarnit devant ses ennemis naturels, les Turcs et les Suédois, et l'attitude offensive qu'elle s'efforce de faire prendre à Tormasow et à Wittgenstein, donnent à penser que la révolution politique entreprise par l'Angleterre pour mettre la Suède et la Turquie dans l'intérêt du tzar vient

d'être consommée. Le bruit en courait depuis quelque temps. Les couriers qui arrivent à Witepsk apportent bientôt la confirmation de ces nouvelles.

Il n'est que trop vrai *que les Turcs ont fait la paix précisément quand ils devaient faire la guerre* [1]. « Les Turcs paieront cette faute bien » cher ! » dit l'empereur ; « elle est si grossière » que je ne devais pas la prévoir. »

L'intrigue dont le général en chef Kutusoff tenait les fils dans son camp du Danube, et que les deux hospodars Morozzi conduisaient à Constantinople, est parvenue à vaincre l'opposition du sultan, et Mahmoud a ratifié le 14 juillet [2].

La Suède elle-même a contribué par sa vieille influence sur la Porte à faire triompher la cause des Russes à Constantinople : ainsi, il y a déjà quelque temps que Bernadotte n'est plus Français, et que le cabinet de Stockholm n'est plus suédois. Un document qui parvient en ce moment à Witepsk lève tous les doutes sur l'époque,

---

[1] M. de Las-Cases, tom. V, pag. 309.

[2] « La paix de Bucharest a été un coup de bonheur (dit M. de Butturlin) ; » et ailleurs : « Cette paix a été plus utile à la Russie que des batailles gagnées. » Tom. Ier., pag. 303.

déjà reculée, où le prince de Suède s'est laissé emporter par ses ressentimens personnels ; c'est la copie du traité jusqu'alors ignoré qui a été signé entre Alexandre et lui, le 24 mars. ... « Le 24 mars ! » remarque l'empereur ; « et le » 29 mai Bernadotte ne m'envoyait-il pas encore » M. Signeul, pour marchander à Dresde !..... »

Ainsi le cabinet russe échappe, comme par miracle, à des dangers qu'il osait à peine envisager. Après avoir ressenti la crainte de voir arborer presqu'au même moment les aigles françaises sur le grand clocher de Moscou, le drapeau suédois sur les quais de la Newa, et les trois queues du grand-visir sur la douane d'Odessa, le voilà tout à coup dégagé du cercle menaçant ! « Si jamais l'on m'accuse d'avoir » provoqué cette guerre, » continue Napoléon, « que l'on considère, pour m'absoudre, combien » peu ma partie était liée avec les Turcs, et » dans quelles tracasseries je m'étais embarrassé » avec la Suède ! »

Le changement favorable, survenu dans la situation de la Russie, se reconnaît déjà à l'allure qu'elle a prise depuis quelques jours. Notre ennemi paraît respirer plus librement : ses plans sont plus décidés ; ses opérations militaires deviennent plus hardies. La confiance qu'il a retrouvée se décèle, non-seulement dans ses

instructions aux généraux, mais encore par le ton qu'il affecte dans tous les actes publics. Une transition trop brusque de la crainte à l'espérance comporte difficilement de la modération. Il semble en effet, à en juger par toutes les apparences, que l'exaltation succède, dans le cabinet de Saint-Pétersbourg, aux premières inquiétudes, et que les mesures extrêmes sont maintenant celles qu'on préfère.

Napoléon a reçu des informations sur ce qui se passe dans le camp ennemi. Il sait que le tzar n'est plus au milieu de ses troupes. Inquiet à Drissa de l'éloignement prolongé de Bagration, Alexandre a craint que l'intérieur de son empire ne restât sans défense. Le moyen le plus efficace pour improviser des ressources était de se présenter lui-même à ses peuples. Il a pris ce parti, et, immédiatement après la levée du camp de Drissa, il est allé à Moscou. Napoléon l'y suit des yeux. Il se fait apporter toutes les gazettes et tous les imprimés qu'on peut surprendre, et voici ce qu'il y trouve :

Le gouverneur Rostopchin a réuni au Kremlin les nobles et les marchands. Il leur a fait voter par acclamations des levées d'hommes et d'argent [1]. Alexandre, sortant à propos de la cha-

[1] Les autres gouvernemens imitèrent l'exemple de

pelle du palais où il assistait au service divin, est entré dans l'assemblée, et ses paroles ont mis le comble à l'enthousiasme. Électrisé par la confiance que lui-même inspirait, ce prince a promis de recourir jusqu'aux derniers sacrifices, plutôt que de poser les armes comme à Tilsit, et il lui est échappé de dire : *Les désastres dont vous êtes menacés ne doivent être considérés que comme des moyens nécessaires pour parvenir à consommer la ruine de l'ennemi* [1].

Le gouverneur Rostopchin était là, et ces paroles ont jeté de graves inquiétudes pour l'avenir dans quelques oreilles attentives.

L'empereur russe doit avoir quitté Moscou dans les premiers jours d'août. Il ne reviendra pas à l'armée ; c'est à Pétersbourg qu'il va se retirer ; son frère le grand-duc Constantin l'y a

---

Moscou. Un pareil zèle semblait promettre la levée de cinq cent mille hommes dans un mois ; mais quiconque connaît les Russes sait qu'ils ne sont pas avares de promesses et que leur zèle se refroidit bientôt... La milice si généreusement offerte ne put être levée que bien plus tard et d'après des ordres exprès du gouvernement. Quant à l'argent, les sommes votées en 1812 n'étaient pas encore toutes rentrées au commencement de 1814. (Le général Guillaumé de Vaudoncourt, pag. 144.)

[1] Discours de l'empereur Alexandre du 27 juillet. (M. de Butturlin, tom. I^er., pag. 206.)

devancé. Cet éloignement des camps, auquel Alexandre semble se condamner lui-même, fournit à Napoléon un ample sujet de réflexions. « Il est évident, » dit-il, « qu'on craint que nous » ne puissions trop facilement nous entendre!...» Il se fait lire, d'un bout à l'autre, par son interprète les proclamations et les manifestes, dont le cabinet de Saint-Pétersbourg est devenu tout à coup si prodigue. C'est principalement aux préjugés religieux d'un peuple ignorant et fanatique qu'on s'adresse; le prince, qui est pontife suprême [1], parle en ces termes :

« Guerriers russes, efforcez-vous de renverser » les projets de l'ennemi dirigés contre votre » religion, votre honneur, votre patrie et vos » familles! Dieu qui voit la justice de votre » cause vous enverra sa bénédiction. » [2]

---

[1] Le monarque, étant chef du culte, fait partie de la religion. Les paysans russes se prosternent en présence de l'empereur, comme ils saluent l'église devant laquelle ils passent. (Mad. de Staël, tom. II, pag. 404.)

Les prêtres grecs sont mariés et presque jamais les gentilshommes n'entrent dans cet état. Il en résulte que le clergé n'a pas beaucoup d'ascendant politique; il agit sur le peuple, mais il est très-soumis à l'empereur. (*Ibid.*, pag. 257.)

[2] Proclamation du camp de Drissa, 9 juillet. (Voir M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 181.)

« Habitans de Moscou, l'ennemi avec une » perfidie sans pareille a franchi nos frontières!... » L'armée russe brûlait de se jeter sur ses nom- » breux bataillons, et de les punir par une de- » struction entière; mais notre tendresse pater- » nelle pour nos fidèles soldats n'a pas dû leur » permettre une action aussi désespérée. *Nous* » *ne pouvions pas souffrir que nos braves fus-* » *sent sacrifiés sur les autels de ce Moloch* [1]. » Nous ne devons nous mesurer avec lui qu'en » combat égal, homme contre homme; mais, » pour retirer à l'agresseur l'avantage du nombre, » de nouvelles levées sont nécessaires. C'est à » notre ancienne capitale, c'est à Moscou, ré- » sidence de nos ancêtres, que nous nous adres- » sons avant tout..... L'indépendance de la » Russie et la sûreté de notre sainte Église sont » menacées. Dans de telles circonstances, l'appel » aux armes doit être entendu comme une loi » sacrée. Puissent les cœurs de notre illustre » noblesse, et ceux de toutes les classes, se

---

[1] Traduction de M. Guillaume de Vaudoncourt (celle qui se trouve dans l'ouvrage de M. de Butturlin est bien plus élégante, mais bien moins fidèle. Il est assez curieux de les comparer, pour apprécier les adoucissemens que le temps a apportés dans le langage des Russes eux-mêmes à l'égard de Napoléon.

» remplir de ce véritable esprit des combats que » Dieu et notre Église orthodoxe bénissent éga- » lement [1]. »

« Grande nation, » dit-on encore dans un manifeste à la généralité du peuple russe, « l'en- » nemi à formé le projet méchant de détruire » votre pays. Avec l'astuce dans le cœur et la » séduction sur les lèvres, il vous apporte des » fers et des chaînes éternelles ! Il achève par » la guerre l'ouvrage de la trahison. *Mais la* » *Russie a pénétré ses vues; elle a invoqué la* » *protection de Dieu* [2]. Peuple russe, descen- » dans des valeureux Slaves ! plus d'une fois tu » as brisé les dents des lions et des tigres qui » s'élançaient sur toi. Unissez-vous la croix dans » le cœur, le fer dans la main ! *Les moyens* » *doivent être proportionnés au but; le but,* » *c'est la destruction du tyran qui veut détruire* » *toute la terre..... Que partout où il portera* » *ses pas dans cet empire, il vous trouve aguer-* » *ris à ses fourberies, dédaignant ses men-* » *songes, et foulant aux pieds son or.* L'or- » garnisation suprême des nouvelles levées est » confiée à la noblesse, qui se mettra à la tête,

---

[1] Proclamation de Polotsk, du 18 juillet.

[2] Ce qui est souligné dans ce paragraphe ne se trouve pas dans la traduction de M. de Butturlin.

» et enverra à Moscou l'état numérique des corps » qu'elle aura formés.

A Moscou, le métropolitain Platon, adressant à son empereur l'image revérée de saint Serge, lui écrivait en style d'illuminé :

« La ville de Moscou, la première capitale » de l'empire, la nouvelle Jérusalem, reçoit son » Christ ! Comme une mère dans les bras de ses » fils zélés, et à travers le brouillard qui s'élève, » prévoyant la gloire de sa puissance, elle » chante dans ses transports : Hozanna ! béni » soit celui qui arrive ! Que l'arrogant, que » l'effronté Goliath apporte, des limites de la » France, l'effroi mortel aux confins de la » Russie ! La pacifique religion, cette fronde » du David russe, abattra soudain la tête de » son sanguinaire orgueil. Cette image de saint » Serge, antique défenseur du bonheur de notre » patrie, est offerte à votre majesté impériale [1]. »

Napoléon se fait relire plusieurs fois ces expressions de haine. Elles l'étonnent et l'inquiè-

[1] L'effet de ces proclamations fut complet : le paysan russe se crut menacé de devenir païen, et le mouvement auquel le portait sa religion alarmée s'accroissait encore par l'amour-propre à demi sauvage qui lui faisait croire que l'Europe n'avait plus de refuge qu'en lui. (M. Guillaume de Vaudoncourt, pag. 106.)

tent. Qu'a-t-on pu dire et faire pour changer à ce point l'empereur Alexandre? D'où vient tout ce venin qu'on a jeté dans la querelle? Maintenant il n'y a plus que la force des armes qui puisse arracher la paix à de telles irritations, et la guerre peut seule finir la guerre. C'était pour échapper à cette nécessité qu'il avait refusé, dès le début de la campagne, de s'expliquer sur le rétablissement de la Pologne : la conduite des Russes lui montre que sa modération même est une faute!

Tandis que l'empereur médite de nouveaux coups plus décisifs, un grand refroidissement se manifeste autour de lui. Quinze jours de repos ont permis de réfléchir sur l'énorme distance où l'on se trouve, et sur le caractère particulier que prend cette guerre [1]. Ce qui peut la prolonger

[1] La nation, qui dans les pays étrangers n'est jamais touchée que de ce qu'elle a quitté; qui, en partant de chez elle, regarde la gloire comme le souverain bien, et dans les pays éloignés, comme un obstacle à son retour; qui indispose par ses bonnes qualités même, parce qu'elle paraît y joindre du mépris; qui peut supporter les blessures, les fatigues et non pas la perte de ses plaisirs; qui n'aime rien tant que sa gaieté, et se console de la perte d'une bataille lorsqu'elle a chanté le général, n'aurait jamais été jusqu'au bout d'une entreprise qui ne peut manquer dans un pays sans manquer dans tous les autres.

est blâmé ; ce qui peut l'abréger est accueilli [1]. Ceci ne s'applique pas aux corps de l'armée : dans leurs rangs il n'est pas un officier qui ne sente que, plus la position devient périlleuse, plus il faut de courage, et *qu'une parole qui refroidirait le zèle serait une trahison* [2].

Il y a dans les état-majors de l'inquiétude et du découragement; la correspondance des chefs éloignés semble également dictée dans cet esprit : on est devenu si prudent qu'on force l'empereur d'être audacieux ; on exagère tellement les craintes, qu'il doit exagérer tout ce qui peut rassurer.

A peine le duc de Castiglione a-t-il pris poste à Berlin que, dès les premières lettres, il parle d'une expédition de soixante mille hommes, dont les Anglais menacent les bouches de l'Elbe, et dont les Suédois menacent les bouches de l'Oder..... « Cela est absurde, lui répond Na- » poléon; les Anglais ont bien autre chose à

---

ni manquer un moment sans manquer pour toujours. (Montesquieu, *Esprit des Lois*, chap. VII, liv. IX.)

[1] Que nous importe qu'il nous ait enrichis, si nous ne pouvons en jouir ? qu'il nous ait mariés, s'il nous rend veufs par une absence continuelle ? qu'il nous ait donné des palais, s'il nous force de coucher sans cesse au loin, sur la terre nue, au milieu des frimas ? etc. (M. Ph. de Ségur, tom. Ier., pag. 281.)

[2] M. de Ségur, tom. Ier., pag. 257.

» penser qu'à faire des descentes, et si les » Suédois risquaient une tentative, ce serait sur » la Norwége; mais ils ne peuvent pas disposer » de plus de quinze mille hommes. Au surplus, » il faut que le duc de Castiglione aille inspecter » les côtes, qu'il passe la revue des troupes qui » les gardent, et reconnaisse par lui-même les » localités. » En même temps, des avis sont expédiés à Berlin, à Dresde, à Munich, à Stuttgard, à Bade, pour que, sur tous les points de l'Allemagne, des troupes soient tenues à la disposition du maréchal.

L'empereur, qui désire avoir l'approbation de tous, même des plus timides, vient de réunir les principaux chefs de l'armée dans des conseils; et c'est peut-être pour la première fois que ses lieutenans sont admis à opiner sur de pareilles matières ..... Mais il ne peut leur faire voir tout ce qu'il voit. La délibération est inégale, et c'est le moindre inconvénient; en voici d'autres: ces ouvertures ont donné lieu à des discussions insolites : quelques amours-propres s'y sont compromis; ils s'en souviendront peut-être! Et le capitaine, qui jusqu'à présent n'a pensé qu'à obéir, admis un moment à délibérer, va se croire grandi au point de pouvoir délibérer encore quand il faudra marcher!

Quoi qu'il en soit, la supériorité des vues de

l'empereur a frappé ceux mêmes qu'elle n'a pas réduits au silence. « Plus on s'anime chez l'en-
» nemi, » répète-t-il à ses généraux, « moins
» nous devons ralentir l'activité de notre invasion.
» Pourquoi laisserions-nous aux peuples fana-
» tisés de l'Orient le temps de vider leurs plaines
» immenses et d'accourir?

» Les Russes, dit-on, battent volontairement
» en retraite; ils voudraient nous attirer jusqu'à
» Moscou! — Non, ils ne battent pas volontai-
» rement en retraite. S'ils ont quitté Wilna, c'est
» qu'ils ne pouvaient plus s'y rallier; s'ils ont
» quitté la ligne de la Duna, c'est qu'ils avaient
» perdu l'espoir d'y être rejoints par Bagration.
» Si dernièrement vous les avez vus nous céder
» les champs de Witepsk, pour se retirer sur
» Smolensk, c'est afin d'opérer cette jonction
» tant de fois reculée. Le moment des batailles
» approche. Vous n'aurez pas Smolensk sans ba-
» taille; vous n'aurez pas Moscou sans bataille [1].

[1] Quelques personnes prétendent établir que le projet d'attirer l'ennemi au cœur de la Russie était une résolution prise de longue main par notre gouvernement. L'on croit donner plus de relief à nos armes, en ne voulant pas convenir que notre retraite depuis le Niémen jusqu'à Moscou fut nécessitée par la faiblesse numérique de nos armées, et en soutenant au contraire que cette retraite

» Une campagne active peut avoir des chances » défavorables ; mais la guerre qui tirerait en » longueur en aurait de bien plus fâcheuses, et » notre éloignement de la France ne ferait que » les multiplier ! »

« Puis-je penser à prendre des quartiers au » mois de juillet ? » dit-il encore ; « une expédition » comme celle-ci peut-elle se diviser en plusieurs » campagnes ? Croyez-moi, la question est sé- » rieuse, et je m'en suis occupé.

» Nos troupes se portent volontiers en avant. » La guerre d'invasion leur plaît. Mais une dé- » fensive stationnaire et prolongée n'est pas dans » le génie français. Nous arrêter derrière des » rivières, y rester cantonnés dans des huttes, » manœuvrer tous les jours pour être encore à » la même place après huit mois de privations

---

n'avait été exécutée qu'en vertu d'un plan profondément combiné. La vérité est que, nous trouvant trop faibles, nous nous sommes d'abord retirés jusqu'à Smolensk, pour réunir nos deux armées, et, puis de Smolensk sur Moscou pour nous rapprocher de nos renforts. Ceux qui prétendent faire honneur à notre gouvernement d'une combinaison qu'ils ont imaginée après coup, ne ressemblent pas mal à ces nouvellistes de Montesquieu ; qui, après avoir loué un général de mille sottises qu'il n'a pas faites, lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 453.)

» et d'ennuis, est-ce ainsi que nous sommes dans » l'habitude de faire la guerre ?

» Les lignes de défense que vous présentent » aujourd'hui le Borysthène et la Duna ne sont » qu'illusoires. Que l'hiver arrive, et vous les » verrez se combler de glaçons, et s'effacer sous » la neige.

» L'hiver ne nous menace pas seulement de » ses frimas; il nous menace encore d'intrigues » diplomatiques qui peuvent se brasser derrière » nous. Ces alliés que nous venons de séduire, » qui sont encore tout étonnés de ne plus nous » combattre, et tout glorieux de nous suivre, » leur laisserons-nous le temps de réfléchir à la bizarrerie de leur position nouvelle ?

» Et pourquoi nous arrêter ici huit mois, » quand vingt journées peuvent nous suffire pour » atteindre le but ? Prévenons l'hiver et les réflexions ! Il nous faut frapper promptement, » sous peine de tout compromettre. Il faut être » à Moscou dans un mois, sous peine de n'y » entrer jamais !

» A la guerre, la fortune est de moitié dans » tout. Si l'on attendait toujours une réunion » complète de circonstances favorables, on ne » terminerait rien.

» En résumé, mon plan de campagne c'est

» une bataille, et toute ma politique, c'est le » succès [1]. »

Les nouvelles que l'on reçoit des avant-postes mettent fin à tous les discours. L'ennemi nous attaque : dans la nuit du 8 au 9 août, douze mille cavaliers russes, sortant des environs du lac de Kasplia, derrière lequel Barclai de Tolly avait depuis quelques jours masqué ses mouve-

---

[1] La paix dans Moscou, disait l'empereur, accomplira et terminera mes expéditions de guerre. Alors un nouvel horizon et de nouveaux travaux ne tarderont pas à se dérouler ! Le système européen sera fondé : il ne sera plus question que de l'organiser. La cause du siècle sera gagnée et la révolution accomplie. Il ne s'agira plus que de la raccommoder avec ce qu'elle n'a pas détruit. Cette entreprise est la mienne. *Je l'ai préparée de longue main, aux dépens de ma popularité peut-être!* N'importe, ma gloire sera dans le succès et dans mon équité... De retour en France, au sein de la patrie, grande, forte, magnifique, tranquille et glorieuse, j'associerai mon fils à l'empire ; ma dictature sera finie.

Durant l'apprentissage de mon fils, et ensuite pendant mes vieux jours, mes loisirs seront utilement consacrés à visiter lentement et avec mes propres chevaux tous les recoins de l'empire, recevant les plaintes, redressant les torts, semant de toutes parts les institutions, les monumens et les bienfaits !... Voilà mes projets ; ne sera-ce qu'un rêve ! (Voir *le Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. V, pag. 397 et suivantes.)

mens, ont surpris notre avant-garde du côté d'Inkowo. Le général Sébastiani, dont les escadrons étaient cantonnés de ce côté, est accouru au-devant du danger; il est parvenu à le maîtriser, et a mis tout une journée à reculer d'une demi-lieue [1].

L'empereur comptait bien que les armées réunies vers Smolensk prendraient une confiance qui leur ferait faire quelques faux mouvemens; il n'attendait que l'occasion pour en profiter. L'attaque sur Inkowo le détermine. Barclai de Tolly a quitté les environs de Smolensk, et revient droit sur Witepsk. La réplique de Napoléon est prête : éviter les Russes qui s'avancent, se couvrir de la forêt de Babmovitchi, marcher par la route de Witepsk à Kiow, tourner ainsi la gauche de l'ennemi, passer le Borysthène, au-dessus d'Orcha, et de là se porter brusquement sur Smolensk, y arriver vingt-quatre heures avant que Barclai de Tolly puisse y rentrer, enlever la ville, repasser le fleuve sur ses ponts

[1] Sans le courage et l'intrépidité des lanciers prussiens, nos pertes auraient été plus considérables... On rejetait le tort sur le général Montbrun, qui, quoique informé des forces supérieures de l'ennemi, ne consulta que sa bravoure, et, sans écouter aucun rapport, crut devoir hasarder le combat. (M. de Labaume, pag. 94.)

et ressortir des murs pour attaquer en queue les Russes surpris en désordre; tel est le plan d'opération que l'empereur adopte; tel est le coup qu'il veut frapper pour début de son invasion.

Il y a déjà cinquante mille hommes tout portés à mi-chemin de la route qu'il va prendre. C'est l'armée que le maréchal Davoust ramène de son expédition contre Bagration. Elle nous attend sur la rive gauche du Borysthène..... Nous marchons donc sur Smolensk!

FIN DE LA TROISIEME PARTIE.

Opatscha
Sebeje
Véléki-louki
Toropetz
Nevel
Drissa
Drouia
Disna
POLOTSK
Gorodok
Velitchi
Zaloié
Bieloi
Souraje
Poreczie
Ouchatz
Glouboknié
WITEBSK
Doukovtchina
Kamean
Ostrowno
Bechenkovitchi
Babinovitschi
Dorogobouje
SMOLENSK
Novoi-Lepel
Stenno
Zembin
Orcha
Liady
Jelnia
Toloтschin
Kroupki
Borissow
Dubrowna
Romanowo
MINSK
Mstislavl
Riasna
Roslavl
MOHILEW
Soultancha
Staroi-Bichow
Dnieper
Klimovitski
Igoumen
à Moscou
Lieues de 25 au degré

SUPPLÉMENT
A LA TROISIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT
A LA TROISIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

Pages.

§ 1er. Sommation de Riga et réponse 329
§ II. Fragmens de la correspondance militaire du cabinet. 332

SUPPLÉMENT
A LA TROISIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

§ I^er. SOMMATION DE RIGA ET RÉPONSE.

Le général Grawert, commandant les troupes prussiennes devant Riga,

A M. le gouverneur militaire de Riga.

Votre Excellence sait aussi bien que nous, que des opérations dirigées sur Witepsk et le Dniéper ont forcé l'armé russe, conduite par S. M. l'empereur en personne, à évacuer le camp retranché de Drissa, et à se mettre en retraite.

La première conséquence de ces mouvemens rétrogrades sera le siége de Riga; et déjà la grosse artillerie qui doit être employée à cet effet va

arriver incessamment. La faiblesse de cette place nous est aussi connue qu'elle doit l'être à Votre Excellence. Malgré la défense la plus intrépide, dans quelques jours, ou tout au plus dans quelques semaines, elle devra se rendre. Mais ce court espace de temps sera suffisant pour consommer la ruine d'une florissante ville de commerce, qui n'a déjà que trop souffert par le dernier incendie, et un nombre assez considérable de braves troupes, commandées par un général universellement estimé, serait sacrifié pour une résistance inutile.

Il me semble que, dans ce cas, les devoirs envers l'humanité, se réunissent à ceux de Votre Excellence envers son souverain, pour l'engager à épargner à Riga les horreurs d'un siége, qui, comme nous l'avons déjà dit, vu la faiblesse de la place, ne pourrait être de longue durée, et qui par conséquent ne ferait que plonger dans la misère des milliers d'innocens bourgeois, sans qu'il en résultât aucun avantage pour les intérêts de son maître. Si Votre Excellence partage mes sentimens, basés uniquement sur l'humanité, je suis prêt à lui envoyer un officier muni des pleins-pouvoirs nécessaires, pour convenir des conditions sous lesquelles Votre Excellence voudrait consentir à me remettre la ville de Riga avec sa citadelle.

Si, au contraire, Votre Excellence croyait ne pas pouvoir accepter ma proposition, j'aurai du moins manifesté mon intention d'adoucir autant qu'il dépendait de moi, les calamités de la guerre et de

diminuer le nombre des malheureuses victimes qu'elle fait.

Je termine en priant Votre Excellence d'être bien persuadée que la présente sommation n'a nullement été motivée par aucun doute sur la bravoure des troupes qu'elle commande. Je serais d'autant moins fondé à me le permettre, qu'à Eckau ces troupes ne m'ont que trop prouvé le contraire. Mais plus la défense honorable qu'elles m'ont opposée dans cette journée, m'inspire d'estime pour elles, plus mes regrets seraient vifs de voir sacrifier de si braves gens pour la défense de mauvais ouvrages.

Au reste, je prie Votre Excellence de m'instruire au plus vite de sa résolution, et d'être persuadée de ma considération sans bornes.

Au quartier-général de Peterhof, le 28 juillet 1812.

Signé, DE GRAWERT,

Général d'infanterie de S. M. le roi de Prusse, et commandant en chef du corps auxiliaire prussien.

Réponse.

Si je pouvais croire qu'un général prussien, de son propre mouvement, pût écrire une lettre comme celle que Votre Excellence m'a adressée en date d'hier, j'aurais tenu au-dessous de ma dignité d'y répondre; mais comme un style étranger y perce

trop, j'adresse ces lignes en réponse à sa lettre, dans la persuasion où je suis que Votre Excellence n'est que l'organe d'un pouvoir despotique auquel elle se croit obligée d'obéir strictement ; et je la prie d'agréer les témoignages de ma considération.

Signé, ESSEN,

Premier lieutenant-général de S. M. l'empereur de Russie, et gouverneur militaire de Riga.

§ II. FRAGMENS DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE DU CABINET.

(N°. 1.) *Lettre de l'empereur Au major-général.*

Gloubokoë, le 20 juillet 1812

Mon cousin, il est indispensable d'envoyer un officier de confiance sur la droite, il se rendra d'abord à Minsk, et de là auprès du prince Poniatowski. Si le roi de Westphalie est revenu, il lui portera des instructions ; si ce roi a continué sa pointe, il

pondra des ordres au prince Poniatowski pour commander la droite et des instructions. Le général Marchand continuera à être chef d'état-major de la droite.

Sur ce, etc.

(N°. 2.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

• Gloubokoë, le 20 juillet 1812.

Mon cousin, écrivez au prince d'Eckmulh que je ne puis pas être satisfait de la conduite qu'il a tenue envers le roi de Westphalie; que je ne lui avais donné le commandement que dans le cas où la réunion ayant eu lieu, et les deux armées étant sur le champ de bataille, un commandant eût été nécessaire. Qu'au lieu de cela, il a fait connaître cet ordre avant que la réunion fût opérée, et lorsqu'à peine il communiquait par quelques postes; qu'après avoir fait cela, et après avoir appris que le roi de Westphalie s'était retiré, il devait conserver la direction, et envoyer les ordres au prince Poniatowski; que je ne sais plus aujourd'hui comment va ma droite: Que je lui avais donné une preuve de la grande confiance que j'ai en lui, et qu'il me semble qu'il ne s'en est pas tiré convenablement; que, puisqu'il avait pris le commandement, il devait le garder; mais qu'il eût mieux fait de ne pas le pren-

dre, puisqu'il n'était pas réuni au roi. Qu'à présent que je suis éloigné, j'ignore ce qui se passe sur ma droite; que mes affaires en souffrent; tandis que s'il avait écrit au prince Poniatowski que, le roi ayant quitté le commandement, il lui donnait une direction, mes affaires n'auraient pas souffert.

Sur ce, etc.

(N°. 3.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Gloubokoë, le 20 juillet 1812.

Monsieur le général, l'intention de l'empereur est de faire de Gloubokoë un point central; il y sera établi des manutentions et des magasins. Donnez des ordres pour y faire venir un million de cartouches d'infanterie, dix mille coups de canon et mille fusils.

Le quartier-général de l'intendant partira le 22 ou le 23 de Wilna, pour se rendre à Gloubokoë. On profitera de cette occasion pour faire partir tous les convois qui peuvent se trouver à Wilna; on joindra à cette colonne dix-huit ou vingt pièces de canon de la garde, servies par la réserve du colonel Pelgrin, et enfin tout ce qui resterait de l'équipage de pont.

La route de Wilna à Gloubokoë va être divisée en sept journées de marche, et désormais tous les

convois, suivront cette direction, qui sera la route de l'armée pour les premier, deuxième, troisième, quatrième et sixième corps.

(N°. 4.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Gloubokoë, le 22 juillet 1812.

Mon cousin, écrivez au général Reynier que je trouve convenable au but qu'il doit remplir, la position qu'il occupe; que je le destine à entrer en Volhynie; qu'il est même le maître d'entrer en Volhynie quand il le jugera convenable; que les neuvième et quinzième divisions ennemies que commande le général Kamenskoï ont seules une consistance, et il est probable que l'ennemi cherche à les faire venir pour renforcer Bagration et couvrir Moscou; que le corps de Tormasow ne peut lui en imposer en rien; que ce n'est qu'un ramassis de troisièmes bataillons, recrues qui sont sans aucune consistance, et tout au plus bonnes pour contenir le pays; que le général Reynier ayant le pays pour lui, et faisant venir des commissaires de Varsovie, peut entrer dans le pays, et l'insurger aussitôt qu'il sera certain que les neuvième et quinzième divisions n'y sont plus; que les prétendues forces arrivant de Crimée sont des chimères; que le grand-seigneur a

refusé de ratifier la paix, et qu'au contraire les Russes sont obligés d'envoyer de nouvelles forces en Moldavie et en Valachie ; que je ne lui prescris rien ; que son principal but est de couvrir le grand-duché ; qu'une bonne manière de couvrir le grand-duché, c'est d'entrer en Volhynie, de faire partout des confédérations et d'insurger le pays. Que tout cela est remis à sa prudence ; qu'il peut en écrire au général Dutaillis et au ministre de la guerre polonais à Varsovie, pour qu'on lui envoie deux ou trois mille hommes des dépôts, ainsi que tous les citoyens polonais du pays qui voudront venir concourir à l'insurrection. Donnez-lui avis que nous sommes à Mohilow, que nous avons passé le Borysthène, que nous sommes maîtres du camp retranché de Drissa, que nous marchons sur Witepsk, et peut-être sur Smolensk.

Sur ce, etc.

(N°. 5.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Glonbokoë, le 22 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au général Reynier que je l'autorise à ne point envoyer ce régiment à Praga, et que je le trouve bien placé dans le lieu où il l'a placé. Faites-lui connaître que le duc de Bellune, avec le neuvième corps, fort de trente mille hommes, presque tous Français, sera le 1er. août à

Marienbourg, et que si les circonstances étaient urgentes, et que le duché de Varsovie fût réellement menacé, pendant que lui, général Reynier, défendrait le camp retranché de Praga et Modlin, il écrirait au duc de Bellune pour lui faire connaître l'urgence des circonstances, ce qui le mettrait à même de venir à son secours. Vous ajouterez que les circonstances de la guerre sont telles, que déjà nous menaçons Moscou et Saint-Pétersbourg, et qu'ainsi il n'est pas probable que l'ennemi songe à des opérations offensives avec des troupes passables; mais qu'on a supposé que dix à douze mille hommes de troupes des troisièmes bataillons, qui ne sont bonnes à rien en ligne, pourraient être envoyées avec un ou deux régimens de cavalerie pour inquiéter le duché. Jamais l'ennemi ne sera assez insensé pour détacher quinze à vingt mille hommes de bonnes troupes sur Varsovie, dans le temps que Pétersbourg et Moscou sont menacés de si près; que, d'ailleurs, il est possible que dans peu de temps je porte la guerre en Volhynie, et qu'alors il ferait partie de ce corps.

Sur ce, etc.

(N°. 6.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Gloubokoë, le 22 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au général Jomini qu'il est absurde de dire qu'on n'a pas de pain, quand on a cinq cents quintaux de farine par jour; qu'au lieu de se plaindre, il faut se lever à quatre heures du matin, aller soi-même aux moulins, à la manutention, et faire faire trente mille rations de pain. Mais que s'il dort et que s'il pleure, il n'arrive rien; qu'il doit bien savoir que l'empereur, qui avait beaucoup d'occupations, n'allait pas moins tous les jours visiter lui-même les manutentions; que je ne vois pas pourquoi il critique le gouvernement lithuanien, pour avoir mis tous les prisonniers dans un seul régiment; que cela dénote un esprit de critique qui ne peut que nuire à la marche des affaires, tandis que, dans sa position, il doit encourager le gouvernement et l'aider. Écrivez au général Jomini de faire prendre tous les fusils qui sont aux hôpitaux, et que par ce moyen il en trouvera qui sont inutiles.

Sur ce, etc.

(N°. 7.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Gloubokoë, le 22 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur ne conçoit pas l'utilité des relais que vous avez établis de Kowno à Wilna, à moins que ce ne soit pour le transport des fusils nécessaires à l'armée et à l'insurrection polonaise. On dit à Sa Majesté qu'il y a à Wilna six cents caissons, quarante mille coups de canon, et une grande quantité de cartouches d'infanterie; ainsi, on n'a pas besoin de faire des transports de munitions de Kowno sur cette ville. Les chevaux d'artillerie et les bœufs peuvent être employés plus utilement à transporter des approvisionnemens à Gloubokoë. Nous allons avoir une bataille qui fera une énorme consommation de munitions. L'empereur demande comment nous ferons pour les remplacer. Faudra-t-il envoyer des caissons vides à Wilna? Dans ce cas, il faudra au moins un mois ou six semaines pour qu'ils rejoignent. Il faut employer tous nos moyens pour rapprocher de l'armée la plus grande quantité de caissons d'infanterie et à canon qu'il sera possible. Les six cents caissons que vous avez à Wilna peuvent venir avec douze cents paires de bœufs. Voilà la grande affaire dont il faut s'occuper.

(N°. 8.) *Lettre de l'empereur*

A l'officier d'ordonnance d'Hautpoul.

Kamen, le 24 juillet 1812.

L'officier d'ordonnance d'Hautpoul se rendra à Beszencowiczi, où il restera jusqu'à ce que les trois ponts soient jetés et la tête du pont tracée. Il veillera à ce qu'on construise six fours à Beszencowiczi, dans les lieux où l'on pourra les construire le plus rapidement. Comme il y a des postes de correspondance de Beszencowiczi à Kamen, il m'écrira deux à trois fois par jour. Il prendra des informations sur le lieu où se trouvent les divisions Friant, Gudin et Morand, les cuirassiers Montbrun, ceux de Nansouty, et enfin si l'on a des nouvelles du roi de Naples; il me transmettra les renseignemens qu'il aura ainsi recueillis. En se rendant à Beszencowiczi, l'officier d'ordonnance d'Hautpoul m'écrira la première lettre de Boiszikowa, pour me rendre compte de l'état du pont, de la population et des ressources de cet endroit.

P. S. Mettez un cheval à demi-chemin, afin que s'il y avait quelque chose aux avant-postes, vous puissiez revenir très-rapidement.

(N°. 9.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Beszencowiczi, le 26 juillet 1812.

Mon cousin, expédiez l'aide-de-camp du duc de Reggio de Thermes. Vous ferez connaître au duc que nous marchons sur Witepsk, et que le prince d'Eckmulh a battu Bagration à Mohilow. Dites-lui qu'il faut qu'il balaie la rive droite et pousse Wittgenstein l'épée dans les reins; qu'il doit toujours laisser dans Polotsk une petite garnison dans le cas qu'il se jetât sur la gauche; qu'après être arrivé à Witepsk, je dirigerai un corps sur Newel qui se mettra en communication avec lui. Il est à présumer que si de Polotsk le duc faisait un mouvement sur Sebèje, il obligerait Wittgenstein à s'élever pour couvrir la route de Pétersbourg. Comme Wittgenstein n'a pas dix mille hommes d'infanterie, il peut marcher haut la main sur lui.

Sur ce, etc.

(N°. 10.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Witepsk, le 29 juillet 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc d'Elchingen qu'après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Janovitchi,

je suis revenu à Witepsk; que je désire qu'il prenne position à Liosna, mais qu'il y marche à très-petites journées, afin que sa troupe ait le temps de se rallier, et que toute son artillerie puisse le joindre; que le général Sébastiani le couvrira; que le roi de Naples est à Janovitchi, qu'il va se porter entre la Kasplia et le Dniéper; que le vice-roi est à Souraje, occupant les deux rives de la Duna; que je désire qu'il fasse construire, entre Roudnia et Witepsk, deux manutentions de six fours chacune, et qu'il réunisse de tous côtés, par voie légale de réquisition, en s'adressant aux autorités du district du gouvernement de Mohilow, où se trouvent Liosna et Roudnia, de quoi nourrir son corps d'armée régulièrement, et avoir une réserve de biscuit et de pain biscuité pour vingt jours; que la situation de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie est telle que je suis résolu, si l'ennemi ne me force pas à prendre des dispositions contraires, à rester sept à huit jours dans des quartiers de rafraîchissemens, pour reposer l'armée. Qu'il fasse donc placer ses trois divisions dans de bonnes localités, toutes prises dans le gouvernement de Mohilow; qu'il fasse faire à ses troupes de bonnes baraques où elles puissent être à l'abri de la pluie, et qu'on commence les distributions et les approvisionnemens réguliers.

(N°. 11.) *Lettre de l'empereur*

Au général Lariboissière.

Witepsk, le 30 juillet 1812.

Monsieur le comte Lariboissière, il y a à Cologne huit ou neuf cents chevaux destinés à l'artillerie, qui ne partent point pour l'armée faute de harnais. Faites-moi connaître, 1°. s'ils ont des soldats du train; 2°. pourquoi ils ne partent pas. Il me semble que j'ai des soldats du train d'artillerie, et des harnais aux dépôts de Merecz et de Wilna. Je désire avoir un rapport général sur la situation des équipages d'artillerie.

Sur ce, etc.

(N°. 12.) *Le major-général*

Au général Lariboissière.

Witepsk, le 31 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur veut connaître, par un travail général, combien l'artillerie a d'hommes à pied aux différens dépôts, combien elle a laissé de matériel en route par la perte des chevaux aux différens dépôts; combien elle a de chevaux, et combien vous devez en recevoir.

(N°. 13.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Witepsk, le 2 août 1812.

Mon cousin, envoyez un officier au prince de Schwartzenberg, pour lui faire connaître que je mets le septième corps sous ses ordres; qu'il rallie ce corps, et marche à Tormasow et Kamenskoï, et leur livre bataille, et qu'il les doit suivre partout jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout..

Faites connaître au général Reynier que j'ai donné au prince de Schwartzenberg le commandement supérieur sur les deux corps réunis.

Sur ce, etc.

(N°. 14.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Witepsk, le 3 août 1812.

Mon cousin, il est convenable que vous expédiiez aujourd'hui, avant six heures du matin, un officier polonais intelligent et de confiance au prince de Schwartzenberg, avec le duplicata de la lettre que vous lui avez écrite par votre aide-de-camp Flahaut; vous lui ferez connaître que, conformément à l'intention qu'avait manifestée l'empereur d'Autriche,

je voulais appeler son corps d'armée sous mes ordres immédiats; que je pensais que le corps du général Reynier pourrait être suffisant pour contenir les troupes de la Volhynie, projetant d'envoyer un corps considérable de Polonais par Mozyr, dans la Volhynie, aussitôt que le corps du prince de Schwartzenberg serait entré en ligne. Mais qu'aujourd'hui l'ennemi ayant si fortement pris l'initiative, et le corps du général Reynier s'étant laissé entamer, mon intention est qu'il marche en toute diligence pour repousser l'ennemi, et l'empêcher de ravager cette partie du territoire; que comme c'est particulièrement de cavalerie que manque Reynier, sa cavalerie peut prendre les devans; que je désire qu'il laisse un millier de chevaux, deux batteries d'artillerie et une brigade, au total quatre mille hommes, à Neswig, afin de former une réserve commandée par un général de brigade, qui puisse servir selon les circonstances; que je le laisse maître de porter cette réserve à sept ou huit mille hommes, s'il croyait pouvoir le faire sans inconvéniens; que Tormasow a une division à Mozyr, et probablement deux divisions avec lui; que ces deux divisions ne doivent être composées que de troisièmes bataillons comme celles de Courlande, qui ont été culbutées si facilement par les Prussiens; que deux cents chevaux italiens du vice-roi ont rencontré aussi quatre de ces bataillons, et les ont culbutés d'une charge; que dans l'organisation générale de l'armée russe, nous savions que Tormasow devait avoir la vingt-sep-

tième division, qui était une nouvelle division, et qui formait sa véritable force; mais que je crois que cette vingt-septième division n'a pas pu le joindre, et qu'il est probable alors qu'il aura gardé la neuvième ou la quinzième division; qu'il est nécessaire qu'il prenne tous les moyens pour bien connaître les divisions que l'ennemi a en Volhynie; que nous croyons que Bagration a passé le Borysthène avec six divisions; que, cela étant, il en resterait tout au plus une en Volhynie, indépendamment des troisièmes bataillons de Tormasow; que je désire donc qu'il marche avec rapidité, attaque et culbute l'ennemi, Kamenskoï et Tormasow, et porte la guerre dans la Volhynie; que, d'ailleurs, les événemens qui se passeront, et les renseignemens précis qu'il aura sur le nombre des divisions régulières que l'ennemi a en Volhynie, me mettront à même de lui faire connaître mes intentions ultérieures.

Sur ce, etc.

P. S. Que le général de brigade qu'il laissera à Neswig ait ordre de correspondre avec le quartier-général et avec le général commandant à Minsk, pour instruire de tout ce qu'il y aurait de nouveau.

(N°. 15.) *Lettre de l'empereur*

A l'officier d'ordonnance d'Hautpoul.

Witepsk, le 5 août 1812.

L'officier d'ordonnance d'Hautpoul se rendra à Ostrowno, et de là à Beszenkowiczi. Il verra à Ostrowno si le village est réhabité, et s'il y a un commandant de place pour le réorganiser. Il verra à Beszenkowiczi si les ponts sont faits, et si on a substitué un pont de radeaux au pont de chevalet, qui ne résisterait pas aux premières crues de la rivière; il verra si on a travaillé à la tête de pont; il verra l'hôpital, la manutention, les magasins, et enfin si le pays commence à se réorganiser; il me rendra compte des troupes qu'il rencontrera, soit cavalerie, soit artillerie, soit infanterie, soit équipages militaires; il verra à Beszenkowiczi le quatrième régiment des chasseurs de la garde et le bataillon de Hesse-Darmstadt, auxquels j'ai ordonné de rester là en position jusqu'à nouvel ordre. Il doit y avoir aussi plusieurs pièces d'artillerie; il faudra avoir soin que tout cela soit en position, et qu'on travaille à la tête de pont afin de la terminer; il s'informera si on a des nouvelles des Cosaques; et, s'il est nécessaire, il restera un jour à Beszenkowiczi, afin de tout voir et de faire sa dépêche; il m'écrira de cet endroit, en ayant soin de remettre sa lettre à la première estafette qui passera à Beszenkowiczi. Il

continuera sa route sur Polotsk, d'où il m'expédiera sa seconde dépêche; il verra les fonctionnaires de la ville, l'hôpital, la manutention. Il me fera connaître combien de prisonniers a faits le duc de Reggio à ces différentes affaires qui viennent d'avoir lieu, combien de blessés; tout ce qu'il pourra apprendre sur cette affaire et sur la situation du corps du duc de Reggio. Le duc de Tarente ayant pris Dunabourg, l'officier d'ordonnance d'Hautpoul s'informera si la communication entre les deux corps s'est opérée. Il prendra toutes les informations qui pourront me faire connaître la nature des forces opposées au duc de Reggio; il restera avec ce maréchal, auquel il remettra la lettre ci-jointe, jusqu'à ce que celui-ci ait attaqué l'ennemi, éclairci la rive droite, et opéré sa communication avec Dunabourg.

(N°. 16.) *Lettre de l'empereur*

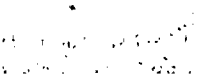
Au major-général.

Witepsk, le 12 août 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Castiglione que vous ne comprenez pas comment il dit qu'il n'a pas un seul homme de cavalerie, puisqu'il a un beau régiment saxon de sept cents hommes, qui lui sera fourni aussitôt qu'il en aura besoin, mais qui sert en ce moment à la garde du roi de Saxe; qu'il a un

régiment de dragons à Hanovre, déjà fort de huit cents hommes, et qui le sera bientôt de seize cents; que, quant à des expéditions d'armée de soixante mille hommes, cela est absurde; que les Anglais et les Russes ont autre chose à penser qu'à faire des descentes; que la Suède, si elle veut tenter quelque chose, attaquera la Norwège; que, dans tous les cas, cette puissance ne peut exposer plus de quinze mille hommes; qu'il est toutefois nécessaire qu'il aille inspecter la côte; qu'il passe la revue des troupes et reconnaisse par lui-même les localités.

Sur ce, etc.



MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

QUATRIÈME PARTIE.

MARCHE SUR SMOLENSK ET SÉJOUR A SMOLENSK.

« A la guerre, lorsqu'un habile général a fait les meilleures combinaisons possibles, les trois quarts de l'événement et du succès dépendent encore du hasard. »

(TURENNE.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

MARCHE SUR SMOLENSK ET PRISE DE CETTE VILLE.

(Du 13 au 17 août.)

C'est le 10 août que l'empereur a pris la résolution de marcher sur Smolensk; c'est le 13, avant le lever du soleil, qu'il quitte Witepsk. Pendant les trois jours qui ont précédé son départ, les corps d'armée ont reçu leurs ordres et commencé leurs mouvemens. Le roi Murat et le duc d'Elchingen, partis le 12 des environs de Liosna, se trouvent placés des premiers sur

notre nouvelle ligne de marche. Napoléon les suit avec sa garde par la grande route de Witepsk à Kiow. Le vice-roi, qui arrive des cantonnemens les plus éloignés, forme l'arrière-garde. On défile toute la journée du 13 sur le flanc de l'ennemi, et le soir on atteint les bords du Dniéper. Voilà donc l'antique Borysthène!.... Le Dniéper, dont les bords n'ont rien de remarquable, n'a pas plus de quarante à cinquante toises de largeur. Toutes les illusions qu'on se faisait sur cette vieille limite de l'Orient se sont évanouies à l'aspect de la mesquine réalité. Un coup d'œil a suffi... !

Le duc d'Elchingen et le roi de Naples établissent leurs bivouac dans le voisinage de Khomino, et le reste de l'armée un peu au-dessous vers Rassasna. Non loin de là, l'empereur fait planter sa tente et passe la nuit au milieu de ses grenadiers.

Le 14 au matin, pendant que l'avant-garde, toujours commandée par le roi de Naples et le duc d'Elchingen, franchit le fleuve sur un pont de chevalets, et se dirige par le plus court chemin vers la grande route, dont on aperçoit les longues rangées de bouleaux à une lieue dans la plaine, les autres corps effectuent leur passage sur les ponts que le général Éblé a fait jeter devant Rassasna.

Sur l'autre rive, on est rejoint par l'armée du

prince d'Eckmulh ; elle sort des cantonnemens qu'elle occupait aux environs de *Doubrowna*. Après une séparation de six semaines, les divisions détachées du premier corps à Wilna, rentrent sous l'autorité du prince d'Eckmulh. Chefs et soldats sont heureux de se revoir ; et la joie se peint dans les traits du maréchal, lorsque devant l'empereur il défile à la tête de ses cinquante mille hommes.

A une lieue plus loin, les Polonais du prince Poniatowski, et les Westphaliens dont le duc d'Abrantès a pris le commandement, suivent le mouvement général par des routes parallèles, qui les conduisent directement de Mohilow à Smolensk. Dans cette marche latérale, elles sont prêtes à tourner tout obstacle qui se présenterait sur la route principale.

Ainsi l'armée française se voit, en moins de quarante-huit heures, transportée tout entière sur une autre ligne d'opérations. L'ennemi la croit encore devant lui du côté de Witepsk, aux bords de la Duna, qu'elle a déjà gagné la rive gauche du Dniéper, débordant l'aile gauche des Russes, et arrivant sur Smolensk par la grande route de Varsovie à Moscou.

Tandis que Napoléon exécute ainsi *le plus beau mouvement qu'il ait peut-être fait dans*

toute la campagne [1], l'armée des Russes se balance en marches et contre-marches derrière la ligne qu'elle forme entre Witepsk et Smolensk. Bagration n'a guère ramené que trente mille hommes; mais Barclai de Tolly, qui a reçu des renforts, en a plus de quatre-vingt mille. Avec cette masse de cent vingt mille combattans, ils ont ordre de manœuvrer et de disputer le terrain pour *attendre les grands armemens de l'intérieur.*

Mais comment deux chefs rivaux peuvent-ils s'accorder dans des circonstances si difficiles? Le 7, ils étaient décidés à marcher sur Witepsk par Roudnia. Le 8, Barclai a interrompu cette manœuvre pour se porter à droite, tandis que Bagration a jugé à propos de revenir vers Smolensk. Bientôt après, Barclai de Tolly a voulu reprendre le mouvement commencé sur Witepsk; il a rappelé à lui Bagration, et celui-ci, pour obéir, vient de s'éloigner encore une fois de Smolensk. En ce moment, Barclai dépasse le lac de Kasplia. Platoff, qui le précède, a reparu

---

[1] M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 252.

Le même dit encore, tom. Ier., pag. 297. La résolution de Napoléon, de tourner par leur gauche les armées russes dont il avait remarqué l'incertitude, ne saurait être assez admirée.

du côté d'Inkowo, et Bagration, qui marche de conserve, se trouve dans les environs de Nadva [1].

Cependant Bagration a craint de laisser sa gauche entièrement dégarnie. Il a envoyé sur l'autre rive du Dniéper un corps d'observation composé de la division Neverowski, récemment arrivée de Moscou, et de quelques régimens de cavalerie [2].

---

[1] Le général Barclai manœuvre avec une hésitation qui donne moyen à l'ennemi de placer l'armée russe dans une position périlleuse, en la prévenant devant Smolensk. (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 299.)

La vérité est, dit M. de Vaudoncourt, pag. 150, que le général Barclai de Tolly avait perdu la tête; que la dissension la plus marquée régnait entre lui et le prince Bagration, et que l'un et l'autre avaient trop d'obstination pour se rendre à un conseil salutaire, et trop peu de talens pour combiner un plan de campagne tel qu'il l'aurait fallu dans la circonstance où ils se trouvaient.

[2] *État des forces du général Neverowski au combat de Krasnoï.*

27e. Divis.	Le brigad. Kniagnin, 4 bat. des régimens de Wilna et de Simbirsch.	
	Le colonel Slavitskoi, 4 bat. des régimens d'Odessa et de Tarnopol.	
	Le colonel Vocikoff, 4 bat. des 49e. et 50e. de chasseurs.	
	12 bat. à 700 hommes.	8,400
Cavalerie.	4 escadrons du régiment des dragons de Kharkhoff.	1,200
	4 escadrons de Cosaques.	
Artillerie...	8 bouches à feu.	
		9,600

M. de Chambray n'évalue ce corps ennemi qu'à six mille hommes d'infanterie et douze cents de cavalerie:

Notre avant-garde ne tarde pas à rencontrer cette troupe sur son chemin. Le canon, qui se fait entendre dans la direction de Krasnoï, signale cette rencontre. On tombe d'abord sur des Cosaques qu'on chasse de Liadi ; ensuite sur un régiment d'infanterie que la division Ledru jette à coups de baïonnettes hors de Krasnoï; et enfin derrière cette ville, sur un corps de huit à dix mille hommes qui se dispose à tenir ferme. Le général russe Neverowski a bientôt reconnu toute l'étendue du danger qui l'environne et qui va fondre sur Smolensk. Cette forteresse se trouve au dépourvu, dégarnie, sans défense, et c'est précisément au moment où elle est le plus compromise que l'armée qui la couvrait s'en éloigne pour aller manœuvrer à faux du côté de Witepsk. Si la troupe de Neverowski ne parvient pas à s'y réfugier, il n'y aura personne à Smolensk pour en fermer la porte aux Français. Une prompte retraite est donc le seul moyen qui puisse tout sauver. Mais comment faire une retraite dans ces vastes plaines découvertes, au milieu des flots de cette cavalerie qui menace de tout déborder?..... *La situation de Neverowski est telle, qu'un général moins ferme ne manquerait pas de*

M. de Butturlin ne fait pas difficulté de convenir qu'il était de sept à huit mille hommes. (Voyez tom. I^er^., pag. 249.)

mettre bas les armes [1]. Celui-ci ne pense qu'à faire son devoir, sans s'occuper de ce qui peut s'ensuivre. *Il divise d'abord son monde en deux colonnes serrées; ensuite il les réunit en un grand carré plein; et, quoique enveloppé de toute part, il se retire en se battant toujours* [2]. Notre artillerie aurait aisément triomphé de ces efforts; malheureusement elle a été retardée au passage du défilé de Krasnoï, et la cavalerie légère, animée par l'impatience du roi de Naples, ne veut pas attendre que la mitraille lui ait ouvert les rangs de l'ennemi; elle s'élance, elle accable les Russes de plus de quarante charges consécutives : plusieurs fois nos escadrons pénètrent dans le carré;..... mais l'inexpérience même des paysans russes qui composent cette troupe leur donne une force d'inertie qui tient lieu de résistance. L'élan du cavalier va s'amortir dans cette foule qui se pelotonne, se presse, se comprime et se referme sur tous les vides. Enfin la plus brillante valeur s'épuise à frapper une masse compacte qu'on hache et qu'on ne peut rompre. Les Russes parviennent donc à gagner pied, et à se rapprocher de Smolensk en jon-

---

[1] M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 255.

[2] Témoignage rendu par le duc d'Elchingen; *Rapport du 2 novembre.*

chant la route de leurs morts. Nous leur enlevons successivement toutes leurs pièces et tous leurs caissons, et ce n'est qu'à la chute du jour que notre cavalerie cesse de les harceler. On s'arrête sur les hauteurs de Kanosava [1].

Le même soir, l'empereur fait dresser sa tente au bivouac de Boyarin-Kowa. C'est la veille de sa fête : les trophées du combat de Krasnoï deviennent ses bouquets. On lui présente huit pièces de l'artillerie russe, quatorze caissons attelés, et un état de quinze cents prisonniers [2]. Le roi de Naples, le vice-roi, le prince d'Eckmulh, le duc d'Elchingen, et les autres chefs dont les quartiers ne sont pas à une trop grande distance, viennent dans la soirée se réunir autour de Napoléon, qui se plaît à répondre à leurs hommages, et à leur parler de ses projets. « Nous allons en» lever Smolensk, leur dit-il; nous y passerons

---

[1] L'artillerie, qui avait été retardée au défilé de Krasnoï, ne put pas être employée; si elle était arrivée à temps, la division russe aurait été totalement détruite. Dans une des brillantes charges de la cavalerie, le colonel de Marbœuf fut blessé mortellement. (Voir le général Gourgaud, *Examen critique*, pag. 149.)

[2] *Bulletin.* L'historien russe Butturlin avoue la perte de cinq canons, et quinze cents hommes hors de combat. (Tom. I^er^., pag. 255.)

» le Borysthène, pour tomber sur l'armée enne-» mie que nous prenons à dos.» Tandis qu'on s'entretient de ces espérances, la musique des régimens se fait entendre, et cent coups de canon sont tirés sur toute la ligne [1].

Dans la journée du 15, on continue de s'avancer vers Smolensk ; à la nuit on n'en est plus qu'à quelques lieues. Notre avant-garde établit ses bivouacs à Loubna, et l'empereur s'arrête près la maison de poste de Koroutnia.

Le 16, à huit heures du matin, la cavalerie légère du roi de Naples et l'armée du duc d'Elchingen sont devant Smolensk. Depuis longtemps nous n'avions vu des tours, des créneaux, de hautes murailles. *Voila une ville enfin!* s'écrie le soldat. Le développement d'une enceinte imposante, et les ouvrages de fortification moderne qui paraissent y avoir été ajoutés à différentes époques, occupent l'attention des chefs : ils ont résolu de profiter du premier moment pour essayer un coup de main sur la place, où,

---

[1] L'empereur remarqua qu'on devait ménager davantage la poudre française ; mais on lui répondit que cette poudre était russe et venait d'être prise. L'idée d'entendre l'anniversaire de sa fête célébrée aux dépens de l'ennemi fit sourire Napoléon. (M. Ph. de Ségur, tom. Ier., pag. 256.)

d'après tous les rapports, on ne compte trouver que les débris de Neverowski [1].

Tandis que la cavalerie balaie la plaine, et fait rentrer dans les murs quelques Cosaques qui observaient la campagne, le duc d'Elchingen chasse devant lui de nombreux tirailleurs qui s'obstinent à défendre les approches du faubourg de Krasnoï. Bientôt l'empereur paraît, et préside lui-même à la première reconnaissance de la place. Dans le groupe de ses aides-de-camp on remarque le général Rapp, qui vient d'arriver de Dantzick.

Sur la droite de la route un grand ouvrage se détache à la vue : c'est la citadelle, dit-on; mais elle est en terre, et d'un relief médiocre.

---

[1] Smolensk est environné d'un mur en maçonnerie de briques, de vingt-cinq pieds de hauteur, dix-huit d'épaisseur, et de trois mille cinq cents toises de circonférence. Cette enceinte, dégradée en plusieurs endroits, est garnie de trente tours dont quelques-unes menacent ruine, tandis que d'autres, transformées en petits bastions à la moderne, sont armées d'artillerie. Un fossé sec, un chemin couvert et un glacis couvrent le mur d'enceinte. La proximité des maisons des faubourgs permet d'approcher à couvert jusqu'au pied des glacis. La ville n'est percée que de trois portes, deux sur la campagne et une sur le Dniéper. (Voir M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 259 et suivantes.)

Déjà nos tirailleurs se sont jetés dans les ravins qui y conduisent. Un bataillon du quarante-sixième est envoyé pour les soutenir. En peu d'instans, ce bataillon, qui poursuit son attaque au pas de charge, a forcé l'infanterie russe du chemin couvert à se réfugier dans la ville. « Cette » attaque d'un seul bataillon contre une forte- » resse, » s'écrie le maréchal Ney, « est le fait » d'armes le plus valeureux que j'aie vu depuis » que je fais la guerre. »

A peine le maréchal a-t-il dit, qu'il est atteint d'une balle morte au cou. Le feu de quatre mille tirailleurs éclate de tous les ouvrages voisins. De nouvelles masses d'infanterie sont sorties de l'enceinte sous la protection de plus de soixante pièces qui se démasquent. Il est temps de soustraire nos braves aux coups qui vont se concentrer sur eux ; un second bataillon est arrivé à leur secours, et ils se retirent en bon ordre.

On n'en peut plus douter ; Smolensk a d'autres défenseurs que les soldats de Neverowski. Les prisonniers qu'on interroge nous apprennent que c'est à Rajewski que nous avons affaire ; que ce sont les troupes de ce général qui garnissent les murailles. Par un hasard heureux pour les Russes, Rajewski, qui suivait Bagration, n'était encore hier qu'à quelques lieues de Smolensk. Il a été averti

à temps du désastre de Neverowski, et aussitôt il est accouru. Maintenant vingt mille hommes enfermés dans la place donnent au reste de l'armée russe le temps de revenir [1]. Cette armée est attendue d'un moment à l'autre, et avant que la matinée ne finit pas sans que, des points les plus élevés de notre ligne, on ne puisse découvrir la tête des colonnes de Bagration qui commencent à se montrer de l'autre côté du Dniéper. Le premier soin de Bagration est de renforcer encore Rajewski. Il lui envoie la division des grenadiers du prince de Mecklembourg; ce qui porte le nombre des défenseurs de la ville à plus de trente mille hommes [2].

Barclai de Tolly lui-même n'est pas loin : son avant-garde paraît, dans l'après-midi, sur les

---

[1] Il ne fallut rien moins que la belle résistance du général Rajewski, dans la journée du $\frac{4}{16}$, pour sauver les Russes, qui, en rôdant dans les environs de Roudnia, avaient risqué de perdre leurs communications avec Moscou. (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 299.)

[2] *État des forces russes employées à la défense de Smolensk le* 16 *août, sous le commandement du général Rajewski.*

Défenseurs de Smolensk sous les armes dès le matin.	Restes de la division Neverowski.		5,000	21,800
	Corps de Rajewski.	Div. Paskevitch.	8,400	16,800
		Div. Kolubakin.	8,400	
Secours envoyé plus tard.	Division des grenadiers du prince de Mecklembourg.			8,400
				30,200

(Voir dans M. de Butturlin, t. I, p. 258.)

hauteurs d'où la route de Saint-Pétersbourg descend à Smolensk.

L'empereur n'a donc plus l'espoir de surprendre cette ville; mais l'approche d'une grande bataille est admise par lui comme une compensation bien suffisante. Déjà il s'en occupe et s'y prépare.

Le maréchal Ney reste dans la position qu'il a prise devant le faubourg de Krasnoï. Il appuie sa gauche au Bas-Dniéper. A sa droite, entre le chemin de Krasnoï et celui de Mitislaw, le premier corps se développe sur deux lignes; il fait face à la principale porte d'entrée, celle de Malakoskia, où aboutissent toutes les routes du midi. L'armée polonaise prolonge notre front sur la droite, vis-à-vis des faubourgs de Roslaw et de Nikolskoi. Enfin, le grand arc de cercle que nous décrivons devant Smolensk vient expirer dans les broussailles qui couvrent les bords supérieurs du Dniéper. C'est le roi de Naples qui commande à cette extrémité de notre ligne. En face de ses escadrons s'étend le faubourg de Raczewska.

Derrière le centre, occupé par le corps du prince d'Eckmulh, la garde s'établit en réserve, et sur la hauteur voisine s'élève la tente impériale, d'où l'œil plonge dans les ravins qui font les fossés de Smolensk.

Enfin, nos parcs se garnissent de cinq cents bouches à feu, approvisionnées par deux mille cinq cents caissons à munitions.

De fortes arrière-gardes, qui se trouvent à quelques lieues du camp, veillent à la sûreté de l'armée et de ses communications. Le vice-roi a été laissé à Krasnoï. La cavalerie du général Pajol est à Koroutnia pour garder les rives du Dniéper, et les Westphaliens, qui s'avancent par les chemins de la droite, éclairent cette partie de nos environs [1].

L'empereur a réservé un champ de bataille entre notre ligne et les remparts, et tout est prévu pour recevoir l'armée ennemie si elle sort des portes, ou pour emporter la place si le général russe hésite. Mais comment croire que Barclai de Tolly hésitera? Dernièrement, devant Witepsk, réduit à ses seules forces, nonobstant une infériorité bien marquée, ne l'avons-nous

---

[1] *État de l'armée française devant Smolensk, le 17 août 1812.*

Garde impériale.	24,000	
1er. corps, prince d'Eckmulh.	60,000	
3e. corps, duc d'Elchingen.	22,000	146,000
5e. corps, prince Poniatowski. . . .	22,000	
Cavalerie du roi de Naples.	18,000	
En arrière :		
4e. corps, vice-roi.	30,000	44,000
8e. corps, duc d'Abrantès.	14,000	
		190,000

pas vu décidé à nous combattre? Maintenant qu'il est réuni à Bagration, et qu'il y va de la troisième ville de l'empire, aura-t-il moins de résolution? Hier encore, s'il s'aventurait du côté de Witepsk, n'était-ce pas pour y chercher une bataille? et aujourd'hui, s'il revient à Smolensk, n'est-ce pas pour l'y recevoir?

Dans cette attente, le reste de la journée du 16 se passe en dispositions; mais la fusillade se soutient avec opiniâtreté sur toute la ligne.

Le 17, à huit heures du matin, les Russes commencent à sortir; nos avant-postes se replient, et le combat qui s'engage s'arrête aux premières maisons des faubourgs. Ce ne sont déjà plus les troupes de la veille. Le général Rajewski, suivi des siens, a quitté la place au point du jour pour aller rejoindre Bagration son commandant en chef. Le général Doctoroff, renforcé par la division Konownitzin, est aujourd'hui chargé de la défense de Smolensk; et ce changement est à peine connu, que l'on aperçoit de l'autre côté du Dniéper de fortes colonnes qui prennent la route de Moscou. Les Russes se retireraient-ils? Mais les lignes de Barclai de Tolly restent immobiles sur les hauteurs du faubourg de Saint-Pétersbourg; ce n'est donc que l'armée de Bagration qui s'éloigne.

Smolensk a été considéré comme perdu par

Barclai de Tolly du moment que Napoléon a su en dérober le chemin, et arriver aux portes par la rive gauche du Dniéper : dès lors le général russe n'a plus vu qu'un danger, celui d'être coupé de ses communications avec les provinces du midi, qui renferment toutes les ressources de son armée. Il est accouru, non plus pour sauver Smolensk, mais pour ne pas perdre la route de Moscou, et il envoie Bagration s'en saisir. Débarrassé de ce rival incommode, il ne place dans la ville que des chefs dévoués, et ne s'arrête le dernier sur les hauteurs que pour veiller à l'accomplissement de ce qui reste à faire [1].

L'empereur, voyant qu'il faut renoncer à la bataille, ne veut pas du moins différer davantage d'enlever la ville. A deux heures de l'après-midi, toute notre ligne s'ébranle. Morand se porte sur le faubourg de Roslaw, et Gudin sur celui de Mitislaw. Leurs soldats y croisent la baïonnette avec ceux de Kapcewitz.

Du côté du maréchal Ney, Ledru pénètre dans le faubourg de Krasnoï, tandis que Mar-

---

[1] La résolution du général Barclai de Tolly, d'abandonner Smolensk, a été prise contre l'avis du prince Bagration et des principaux officiers des deux armées. (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 299.)

chand attaque le bastion royal. L'ennemi leur oppose les troupes de Likatcheff.

Sur la droite, les Polonais enveloppent le faubourg Nicolskoï. La vue de Smolensk a redoublé leur ardeur. Là, sur ces murs, leurs ancêtres ont inscrit leur gloire. De là sont partis plus tard les premiers coups portés à l'indépendance de leur patrie. Là se retrouveront sans doute les clefs de l'antique Pologne. Les Polonais se précipitent; les Russes de Konownitzin essaient de leur disputer le faubourg.

Enfin la cavalerie du général Bruyères chasse les Cosaques des bords du Borysthène, dégage les approches du faubourg de Raczewska, et parvient à occuper un plateau d'où l'œil enfile le cours du fleuve dans la ville, et les ponts qui servent aux communications avec la rive droite. L'artillerie s'empare aussitôt de cette position pour y établir des batteries formidables.

Il est cinq heures. En ce moment le corps du duc d'Abrantès, long-temps attendu, paraît sur les hauteurs. Junot lui-même vient se présenter à la tente impériale; mais Napoléon était descendu dans la plaine. Le général s'assied comme un homme exténué de fatigue; il se plaint de s'être égaré dans sa marche; il craint qu'un coup de soleil ne l'ait frappé sur la tête. Il demande à boire: du vin n'étancherait pas sa

soif, et la carafe d'eau qu'on lui présente est épuisée d'un seul trait. Cependant il se ranime par degrés, et se sent soulagé de ce malaise; mais c'en est fait, ses yeux ne brillent plus à l'aspect du champ de bataille!... Junot ne tarde pas à recevoir l'ordre de se placer en réserve sur les bords de la rivière.

Alors la présence de l'empereur avait fixé la victoire: tous les faubourgs de la rive gauche ont été emportés, et l'ennemi, acculé au pied des murs, est réduit à combattre pour la défense des portes. Dans cette extrémité, Doctoroff appelle à grands cris des secours; plus le combat s'échauffe, plus on s'y obstine. Il y a des momens où les chefs ne calculent plus, ils se battent; et Barclai de Tolly finit par mettre à la disposition de Doctoroff presque tout le corps de Baggowouth. Les grenadiers du prince Eugène de Wurtemberg courent à la porte Malakouska, dont le prince d'Eckmulh s'est un instant rendu maître. La division Alsufieff envoie de nouveaux renforts opposer une dernière résistance au maréchal Ney, dont les troupes sont sur le point de pénétrer par la brèche du bastion. Enfin, deux bataillons de chasseurs de la garde russe se dévouent pour rallier les défenseurs de la porte Nicolskoï, où les Polonais ont fait un carnage affreux des soldats de Konownitzin. Il était

temps!... Cependant nous conservons les glacis. Nos batteries, dirigées par le général Sorbier, enfilent tous les chemins couverts; le mineur s'attache aux remparts, et tout se prépare pour l'assau.

La ville sera prise; mais ce n'est pas assez. Si l'armée russe se retire, l'empereur voudrait du moins que tout ce qu'elle a jeté dans Smolensk [1]

État de l'armée russe à Smolensk le 17 août 1812.

		TROUPES engagées dans Smolensk sur la rive gauche.	RÉSERVE de Barclai de Tolly sur la rive droite.	ARMÉE de Bagration sur la route de Moscou
6e. corps, Général Doctoroff.	Division Kapcewitz	8,400		
	Division Likatcheff.	8,400		
7e. corps, Général Rajewski.	4 bataillons de chasseurs.	2,006		
	Reste du 7e. corps.	»	»	11,500
3e. corps, Général Toutchkoff.	Division Konównitzin.	8,400		
	Reste du 3e. corps.	»	8,400	
2e. corps, Général Baggowouth.	Division du prince Eugène de Wurtemberg.	7,500		
	4 bat. de la div. Alsufieff.	2,800		
	Reste du 2e. corps.	»	5,600	
4e. corps, Général Ostermann.		»	9,500	
5e. corps, Grand-duc Constantin.	1 régiment de chasseurs de la garde.	1,500		
	Reste du 5e. corps.	»	16,000	
Cavalerie et Cosaques de Barclai.		»	10,000	
8e. corps, Général Borosdin.		»	»	9,500
Corps de Korzakoff.		»	»	10,000
Cavalerie et Cosaques de Bagration.		»	»	9,000
		39,000	49,500	40,000
		128,500		

fût perdu pour elle. Tel est le but des dispositions prescrites à l'artillerie qui bat les bords du Dniéper. De ce côté on n'a cessé de resserrer la place ; nos batteries, placées au-dessus et au-dessous des ponts, en foudroyent les passages. En vain les feux de la rive opposée se multiplient pour contre-battre : déjà les communications de la ville avec le camp Russe sont devenues difficiles ; il n'y a même plus que des hommes isolés qui se hasardent d'une rive à l'autre, et les quarante mille soldats que Barclai de Tolly a engagés dans Smolensk courent le risque d'y rester.

La nuit est venue à leur aide ;.... mais Smolensk est en feu ! Un horrible incendie le dévore. La réverbération des flammes éclaire notre camp ; jamais les foudres de la guerre n'ont produit un désastre aussi soudain, aussi complet, et nous craignons d'avoir à nous le reprocher : tant nous sommes encore éloignés d'en deviner la véritable cause [1].

A deux heures du matin, quelques-uns de nos soldats qui se sont aventurés à travers les ou-

---

[1] Le général-major baron Korff, avec une forte division, fut chargé de garnir les remparts pendant que les autres divisions repassaient le Dniéper. Les ponts mobiles furent repliés ; enfin, vers une heure après minuit, le général Korff fit mettre le feu en plusieurs endroits

vertures de la vieille muraille, pénètrent sans résistance : ils appellent des camarades, et bientôt l'armée apprend que Smolensk est abandonnée.

Barclai ne l'a disputée que le temps de la détruire !

---

de la ville, et lorsque l'incendie se fut bien répandu, il passa le fleuve avec sa division sur le pont stable qui était avant la porte, et, l'ayant rompu, prit poste dans le faubourg. (le général Guillaume de Vaudoncourt, pag. 156.)

CHAPITRE II.

SUITE DE LA PRISE DE SMOLENSK. — COMBAT DE VALOUTINA.

(19 août.)

Au point du jour on prend possession de la ville.

Le premier soin est de disputer aux flammes tout ce qui peut encore être sauvé. Des blessés russes sont gisant dans les maisons dont le feu s'approche, et l'on se hâte de leur porter secours. Ces malheureux nous le déclarent eux-mêmes: ce sont leurs compagnons qui ont allumé l'incendie avant de les abandonner.

Les ordres de l'empereur, donnés pendant les dernières heures de la nuit, ont mis tous les services en mouvement. Chaque chef s'empresse d'intervenir dans cet effroyable tumulte; chacun interpose son autorité pour ce qui le regarde, et tous paient leur dette. Tandis que nos tirailleurs courent s'établir sur les murailles qui do-

minent le fleuve, et pressent à coups de fusil l'arrière-garde ennemie de nous céder la rive opposée, l'artillerie, les vivres, les hôpitaux se forment des emplacemens; les sapeurs se partagent entre le feu à combattre et les ponts à rétablir, et les chirurgiens militaires, réunissant tous les moyens de transport, font relever les blessés dont les entours de la ville sont couverts [1].

Avant d'entrer dans Smolensk, l'empereur veut en parcourir les dehors. En passant dans les ouvrages de la citadelle, on reconnaît trop tard que ce point, dont on s'était fait un épouvantail, est le plus faible de la place. Si, dans le premier moment de notre arrivée, le qua-

---

[1] Nous cûmes de nôtre côté environ six mille blessés et douze cents morts. La plupart des blessés avaient reçu les premiers secours sur le champ de bataille... Nous les enlevâmes avec la plus grande célérité possible pour les réunir dans quinze grands bâtimens qui furent convertis en hôpitaux... Les Russes étaient traités pêle-mêle avec les nôtres. (Le docteur Larrey, pag. 30, 31, et 44.)

Napoléon est, de tous les généraux anciens et modernes, celui qui a porté l'intérêt le plus suivi aux blessés. Jamais l'ivresse de la victoire ne les lui a fait oublier, et sa première pensée, après chaque bataille, est toujours pour eux. (Le général Gourgaud, *Examen critique*., pag. 176.)

rante-sixième eût été soutenu, peut-être aurait-il pris Smolensk [1].

De la citadelle on se rend sur les bords du Dniéper. Ici Napoléon met pied à terre, et va se placer dans l'embrasure d'une vieille tour, pour mieux reconnaître la position que l'ennemi tient encore de l'autre côté de la rivière. Barclai de Tolly n'y est plus ; dès l'aurore il a quitté les collines qui dominent la ville, et c'est par la route de Pétersbourg qu'il se retire, tandis que Bagration est en marche depuis deux jours sur celle de Moscou. Les deux généraux en chef ont-ils sérieusement séparé leurs armées ? ou bien la retraite de Barclai de Tolly n'est-elle qu'une feinte ? cette séparation apparente n'a-t-elle pour objet que de donner à notre poursuite quelques momens d'hésitation ? L'empereur est disposé à le croire ; mais ses doutes ne seront entièrement éclaircis

---

[1] Il est malheureux que le maréchal Ney n'ait pas suivi sa première pensée, et qu'en arrivant il n'ait pas fait aussitôt une attaque vigoureuse sur ce point, car la ville eût été enlevée. La citadelle n'était revêtue qu'en terre. (Le général Gourgaud, *Examen critique*, pag. 151.)

Les Russes furent heureux que Napoléon n'eût pas été instruit du véritable état des choses ; car alors il aurait indubitablement fait les plus grands efforts pour pénétrer dans Smolensk par la citadelle. (M. de Chambray, tom. Ier., pag. 314.)

que lorsque nos coureurs pourront se répandre sur la rive droite, et le général-major Korff occupe toujours, avec une forte arrière-garde, le faubourg de Saint-Pétersbourg. Tandis que le maréchal Ney fait ses dispositions pour l'en chasser, la fusillade se soutient d'une rive à l'autre, et le canon des hauteurs ennemies tire sur nos travailleurs. L'empereur Napoléon lui-même, à l'endroit où il s'est placé, n'est pas à l'abri du danger; les balles et les boulets frappent sans cesse les murs autour de lui : mais il n'est occupé que de reconnaître la position. Après s'être arrêté plus d'une heure, il remonte à cheval et fait son entrée dans la place.

Le tableau que nous offre Smolensk[1] est le plus

[1] La scène de dévastation qu'offrait l'intérieur de Smolensk était horrible. Mon entrée dans cette ville fait époque dans ma vie, dit un officier témoin oculaire. Figurez-vous les maisons incendiées, toutes les rues, toutes les places encombrées de Russes morts ou expirans, tandis que les familles désolées bravent tous les dangers pour arracher des débris à la fureur des flammes qui éclairent au loin cet affreux spectacle... Le peu de maisons qui restaient se trouvaient envahies par les soldats...; les églises seules offraient quelque consolation aux malheureux qui n'avaient plus d'abri...; la cathédrale, célèbre en Europe et très-vénérée par les Russes, devient le refuge des infortunés échappés à l'incendie... Au mi-

hideux que cette guerre ait encore présenté. Les Russes ont laissé dans les fossés, sous les portes et dans les rues, plus de quatre mille morts et de six mille blessés [1]. Leurs généraux-majors, Skalon et Balla, ont été tués. Notre perte a été grande; cependant elle est de beaucoup inférieure à celle de l'ennemi. Nous comptons parmi nos morts le général polonais Grabouski, et parmi nos blessés les généraux Zayonschek, Dalton et Grandeau.

Ce n'est pas sans difficulté que l'empereur arrive à son logement, préparé dans une maison à l'angle sud-ouest de la grande place, non loin de la citadelle. A chaque pas il est arrêté par les scènes de désolation qu'il rencontre, et ses secours vont au-devant de tous les besoins. Il presse et en-

---

lieu de cette désolation, le passage de l'armée à travers la ville, offrait le contraste le plus frappant: d'un côté l'abattement des vaincus, et de l'autre l'orgueil dans la victoire. Les uns avaient tout perdu; les autres, riches de dépouilles, et n'ayant jamais connu les défaites, marchaient fièrement au son d'une musique guerrière, frappant à la fois de crainte et d'admiration les restes malheureux d'une population expirante. (M. Eugène Labaume, pag. 105.)

[1] A côté d'un soldat français, on voyait les cadavres de cinq à six Russes. Ce fait paraîtra vraisemblable, lorsqu'on saura que les tirailleurs moscovites, livrés aux li-

courage surtout les travailleurs. Déjà l'on est parvenu à préserver du feu un bon nombre de maisons; elles sont aussitôt converties en magasins et en hôpitaux. Quelque affreux que soit l'état où nous trouvons Smolensk, Napoléon entrevoit *que cette ville peut nous être encore d'une grande utilité sous le point de vue militaire* [1].

Dans la soirée le général Korff se décide à nous abandonner le faubourg de St.-Pétersbourg; mais les flammes sont encore là pour nous en disputer la possession.

Le lendemain, à quatre heures du matin, nos colonnes commencent à traverser le Borysthène.

---

queurs fortes, se montrent au moment de l'action plus audacieux qu'habiles, et se livrent au péril sans faire beaucoup de mal à leurs adversaires. (M. Eugène Labaume, pag. 106.)

La perte des Russes fut considérable surtout dans la journée du 17 où ils s'opiniâtrèrent à soutenir les dehors de la place. Dans cette seule journée, ils eurent plus de six mille hommes hors de combat. (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 268.)—L'assaut donné à Smolensk est un des plus sanglans que j'aie jamais vus. L'entrée des portes, les brèches et les principales avenues étaient remplies de morts et de mourans, presque tous Russes. Leur perte fut immense. (Le docteur Larrey, pag. 30.)

[1] Expressions du *Bulletin*.

Les troupes du maréchal Ney sont les premières à gravir les hauteurs que la réserve de Barclai de Tolly occupait les jours précédens. Nos éclaireurs se répandent dans tout l'espace qui sépare les deux grandes routes de Saint-Pétersbourg et Moscou ; et la cavalerie du général Bruyères est lancée sur les traces de Barclai de Tolly.

L'armée du prince d'Eckmuhl vient ensuite; les divisions Gudin et Compans prennent position derrière les troupes du maréchal Ney.

La cavalerie du roi de Naples passe au gué le fleuve au-dessus de la ville, et se dispose à marcher par la route de Moscou.

L'armée westphalienne du duc d'Abrantès, qui est campée à l'orient de Smolensk, n'a que le Dniéper à franchir pour couper un long détour par lequel la route de Moscou se replie de ce côté. L'empereur lui donne ordre d'effectuer le passage à Prouditchevo, pour déboucher sur cette route au delà des défilés de Valoutina.

La garde reste à Smolensk ; le vice-roi va s'y rendre. Les Polonais continueront de s'avancer par la rive gauche du Borysthène.

Cependant l'empereur est impatient d'avoir des nouvelles de la retraite de l'ennemi. Pour être plus promptement instruit, il se rend sur le

plateau de Smolensk, qui domine la rive droite et les avenues septentrionales de la ville.

Il apprend par nos coureurs que les routes transversales sont couvertes de détachemens passant de la route de Saint-Pétersbourg à celle de Moscou. Il ne doute plus que Barclai de Tolly lui-même ne manœuvre en ce moment, par un détour plus éloigné, pour aller retrouver Bagration. En conséquence le maréchal Ney reçoit l'ordre de déboucher, sans plus différer, sur la route de Moscou.

Arrivé dans les environs de Valoutina, le maréchal aperçoit devant lui; sur la hauteur, une ligne d'infanterie qui se dispose à barrer le chemin : il la fait attaquer; mais l'ennemi se retire et va s'arrêter sur un nouveau terrain. La route, dans cette partie, est coupée par plusieurs ruisseaux, et chaque vallon présente une colline à défendre. Le maréchal Ney se voit ainsi engagé dans une suite de combats que cette arrière-garde russe s'obstine à soutenir de position en position.

Le canon, qui se fait toujours entendre, annonce que l'engagement se prolonge. Vers le milieu de la journée on en connaît le premier résultat. Nos troupes, s'avançant à la baïonnette, ont triomphé jusqu'à présent des efforts de l'ennemi. Toutefois, notre marche est lente : à

chaque pas que les Russes font en arrière, leur résistance devient plus opiniâtre. Leur nombre augmente à vue d'œil ; chaque position sur laquelle ils se replient se trouve garnie de renforts accourus pour les recevoir.

Le maréchal Ney a maintenant devant lui près de quinze mille hommes : il réunit ses forces pour les attaquer.

Dans cette vive résistance, on ne soupçonne encore d'autre but que de sauver des bagages ou quelques charretées de blessés qui se seront attardés. Cependant l'empereur ordonne au prince d'Eckmulh d'envoyer la division Gudin sur la route de Moscou pour y soutenir au besoin le duc d'Elchingen, et de faire déboucher à gauche la division Morand pour essayer de ce côté quelque diversion utile. En même temps il appelle son officier d'ordonnance, Gourgaud, il le charge de voir ce qui se passe à l'avant-garde, et lui commande de ne revenir qu'à la nuit avec un rapport exact des événemens.

Nul doute, au surplus, que le duc d'Abrantès, dont la marche par Prouditchevo doit inquiéter en ce moment les flancs et les derrières de la position de Valoutina, n'ait déjà rendu le concours des divisions du prince d'Eckmulh inutile.

Après avoir ainsi passé une partie de la journée à donner ses ordres pour la poursuite de

l'armée russe, Napoléon croit avoir pourvu aux principaux incidens, et, vers cinq heures, il se décide à rentrer dans Smolensk, où les affaires du cabinet le réclament à leur tour [1].

Avant la fin de la soirée on reçoit du maréchal Ney des nouvelles plus sérieuses qu'on ne s'y attendait. L'ennemi, qui a fini par acquérir une grande supériorité en hommes et en artillerie, ne s'est plus contenté de repousser nos attaques, et n'a pas craint de prendre lui-même l'offensive. Tandis que nous suspendions un instant nos manœuvres pour donner aux deux divisions de renfort le temps d'arriver, il s'est jeté sur nous avec une telle impétuosité, qu'il a fallu toute la valeur de nos soldats pour résister. Le maréchal fait dire à l'empereur qu'il n'est pas de termes qui puissent exprimer le dévouement de ses troupes.

Au départ du dernier officier, la division Gudin commençait à entrer en ligne.

A minuit Gourgaud revient. Voici les événemens qui ont terminé la journée [2].

---

[1] L'activité de l'empereur était vraiment inconcevable: les mouvemens, l'administration, les mesures de sûreté et de prévoyance, il embrassait tout, il suffisait à tout. (*Mémoires* de Rapp, pag. 187.)

[2] Le général Gourgaud, pag. 162, 168 et 169.

Le maréchal Ney ayant reçu le secours qu'il attendait, a ordonné une nouvelle attaque. La division Gudin, formée en pelotons, s'est avancée la première ; la division Razout, du troisième corps, marchait après, soutenue des divisions Ledru et Marchand. Il fallait passer au fond du ravin, sur un petit pont dont le défilé étroit était foudroyé par l'artillerie russe. D'abord a paru le septième d'infanterie de ligne, l'arme au bras, le général Gudin à sa tête. Chaque peloton, en franchissant le ruisseau, répondait au canon par les cris mille fois répétés de *vive l'empereur !* et s'élançait en avant. Le septième était suivi des autres régimens. Le choc a été violent et la lutte sanglante. Quatre fois les colonnes russes se sont précipitées sur les nôtres, et quatre fois les nôtres les ont repoussées. Aux coups de la division Gudin, l'ennemi a cru reconnaître la garde impériale elle-même.

La nuit seule a fait cesser le combat ; nous étions alors maîtres de la hauteur.

Dans la mêlée des dernières attaques, un lieutenant de voltigeurs du douzième, M. Étienne, s'est élancé le sabre à la main sur le général Toutchkoff, et l'a fait prisonnier au milieu même de ses soldats.

« Enfin, sire, dit Gourgaud en terminant, ce » n'est qu'une voix au quartier-général du roi de

» Naples et du maréchal Ney. Ce combat est le » plus glorieux de la campagne; malheureuse- » ment nous le payons cher : le général Gudin » a eu les jambes fracassées comme il s'élançait » sur le pont du ravin[1]. C'est le général Gérard » qui, prenant sa place, a abordé les Russes. »

Cette perte afflige cruellement l'empereur; elle le détourne même d'abord de tout autre pensée. « Que faisait donc Junot? » s'écrie-t-il après un moment de silence. « Sire, » répond Gourgaud, « il avait exécuté son premier mou- » vement; il avait passé le Dniéper au point in- » diqué; mais ensuite il s'est tenu immobile : » et, il faut le dire, malgré les instances du roi » de Naples, malgré les instructions de votre » majesté, que j'ai pris sur moi d'aller lui rap- » peler, jamais le duc d'Abrantès n'a voulu dé- » boucher sur la route. Il n'avait qu'un pas à » faire pour se trouver derrière les Russes; toutes » nos instances ont été inutiles[2]. « Junot n'en

---

[1] Gudin, transporté à Smolensk, y reçut les soins de l'empereur; ils furent inutiles; il périt. Ses restes furent enterrés dans la citadelle qu'ils honorent. (M. Ph. de Ségur, liv. VI, chap. 7.)

L'empereur assura sur sa cassette une pension particulière à madame la comtesse Gudin.

[2] Le duc d'Abrantès avait passé le Borystène à deux lieues sur notre droite. Il se trouvait prêt à déboucher

» veut plus, » dit Napoléon en se tournant douloureusement vers le major-général : « vous le » voyez, je ne puis lui laisser un commandement ; » que Rapp le remplace ; il parle allemand, il » mènera bien les Westphaliens [1]. »

L'empereur a déjà demandé ses chevaux. Dans la nuit même, à trois heures du matin, il est rendu auprès du roi de Naples et du maréchal Ney. Quand il arrive, tout est fini. Avide de renseignemens, il interroge les chefs, et fait recueillir toutes les informations qu'on peut obtenir des prisonniers.

L'obstination de l'ennemi à défendre les hauteurs de Valoutina ne tarde pas à s'expliquer. Cette position couvre le débouché du chemin de traverse dans lequel la moitié de l'armée de Barclai était engagée. Dès le 18 au soir, cette armée, quittant la route de Pétersbourg pour revenir sur celle de Moscou, s'est divisée en deux colonnes : l'une, sous les ordres de Doctoroff, a

---

sur les derrières de l'ennemi, il pouvait, en marchant avec décision, intercepter la grande route de Moscou. (*Bulletin.*)

[1] Il paraît que le général Junot, qui avait donné tant de preuves de la plus brillante valeur, ressentait déjà les atteintes de la maladie dont il est mort quelque temps après. (Général Gourgaud, *Examen critique*, pag. 172.)

pris un long détour qui la conduit à Brédikhino; l'autre, avec Barclai de Tolly, a suivi la direction la plus courte qui aboutit à Loubino [1]. Marchant toute la nuit, elle devait y être le 19 au matin, avant même que nos premières troupes eussent eu le temps de sortir de Smolensk; mais la nuit est venue déranger ce calcul, en ajoutant à la difficulté des chemins une foule de difficultés imprévues.

Au jour, nouveaux délais. Une de nos colonnes étant tombée par hasard sur les traces des soldats de Baggowouth, le général en chef a cru que son arrière-garde, qui était encore loin du côté de Poloniewo, allait se trouver coupée. Il a fallu que la division du prince Eugène de Wurtemberg retournât sur ses pas, et cette contre-marche

---

[1] La colonne de Doctoroff se composait :

Infanterie.	du 5e. corps, gén. Lawroff.	17,500	30,000
	du 6e. corps, gén. Doctoroff.	12,500	
Cavalerie.	du 2e. corps.	1,200	3,300
	du 3e. corps.	2,100	
Convoi du quartier-général.			700
			34,000

La colonne de Barclai de Tolly se composait :

Infanterie.	du 2e. corps, gén. Baggowouth.	13,400	36,300
	du 3e. corps. gén Toutchkoff.	13,400	
	du 4e. corps, gén. Ostermann.	9,500	
Cavalerie.	du 1er. corps, gén. Ouvaroff.		3,700
			40,000

a fait perdre une partie de la matinée. Enfin, au lieu d'être hors du défilé le 19 au matin, Barclai de Tolly s'est vu menacé de ne pas même en sortir le 19 au soir. Quel avantage pouvait tirer l'armée française d'un pareil retard, et combien la perplexité du général russe a été grande pendant cette longue journée!

Dès les premiers embarras de la nuit, Barclai de Tolly avait pensé à jeter du moins, en avant, un corps de troupes qui, revenant en toute hâte sur Smolensk par le détour de Loubino, pût nous opposer une barrière quelconque à notre sortie du faubourg. Le général-major Toutchkoff avait reçu cette mission. On lui avait donné trois mille hommes choisis parmi les meilleurs coureurs de l'armée. Après *avoir marché douze heures sans discontinuer*[1], ils étaient arrivés assez tôt pour arrêter l'avant-garde du maréchal Ney. Leur résistance a laissé aux premiers corps qui venaient après, le temps de les rejoindre... Mais à l'apparition de Junot sur les bords du Dniéper, un cri d'alarme a retenti jusqu'à Barclai de Tolly. Celui-ci est accouru de sa personne avec tout ce qu'il a pu pousser devant lui; le reste suivait à pas pressés. A mesure qu'une troupe débouchait à Loubino, on lui faisait faire

[1] M. de Butturlin, tom. Ier., pag 274.

aussitôt demi-tour à droite vers Smolensk pour aller encore accroître et épaissir la digue qui contenait les efforts de l'armée française. C'est ainsi que les six divisions composant les corps de Toutchkoff, d'Ostermann et de Baggowouth ont été successivement engagées : Toutchkoff d'abord, qui avait un frère à secourir, Ostermann ensuite, et enfin Baggowouth [1].

La cavalerie d'Ouvaroff était placée en observation devant le duc d'Abrantès.

Enfin, ce n'est qu'à huit heures du soir que les derniers soldats de Barclai de Tolly sont sortis des chemins de traverse, et que ses derniers bagages en ont été tirés; mais cette troupe harassée ne pouvait aller plus loin.

---

1 *Combat de Valoutina.*

ARMÉE FRANÇAISE.			ARMÉE RUSSE.		
Forces successivement engagées.			*Forces successivement engagées.*		
3e. corps, Mar. Ney.	Division Razout....	6,000	3e. corps, Toutchkoff.	Gén. Konownitzin...	13,000
	Division Ledru....	6,000		Grenadiers réunis de Strogonoff.....	
	Division Marchand.	6,000			
Détachem. du 1er. corps.	Division Gudin....	7,000	4e. corps, Ostermann.	Gén.-m. Toutchkoff.	9,500
				Gén. Karpoff.....	
		25,000	2e. corps, Baggowouth	Le prince Eugène de Würtemberg.....	13,000
				Le gén. Alsufieff..	
					35,500
En réserve ou en observation.			*En réserve ou en observation.*		
Cavalerie du roi de Naples.....		6,000	Cavalerie du gén. Ouvaroff.		3,700
14e. corps. Westphaliens du duc d'Abrantès.....		12,000	Cosaques du général Orloff Denisoff.....		1,300
					5,000
		43,000			40,500

Dès lors les Russes n'ont plus combattu que pour conserver la position où ils voulaient passer la nuit.

Avant de reprendre la route de Smolensk, l'empereur se transporte sur le terrain où s'est livré le combat. L'aspect des lieux confirme tout ce qu'on a dit de l'intrépidité de l'attaque et de l'opiniâtreté de la défense. Ce qui frappe surtout les yeux, c'est la quantité d'ennemis qui sont restés sur la place[1]. La hauteur enlevée par Gudin présente quatre soldats russes contre un français; et cependant la division Gudin a lutté seule un moment contre quatre. C'est un fait dont les débris du champ de bataille offrent le témoignage sanglant. On y reconnaît aux uniformes les hommes de Strogonoff, d'Alsufieff, de Konownitzin et d'Eugène de Wurtemberg.

L'empereur veut remercier les braves; il les fait appeler, et sur le théâtre même de leurs exploits, il les félicite et les récompense[2].

---

[1] Nous trouvâmes le défilé de la montagne rempli de morts; les nôtres y étaient dans la proportion d'un à quatre contre les Russes. (Le docteur Larrey, *Campagne de Russie*, pag. 36.) Nos blessés sont d'environ six cents. (*Ibid.*) Le *Bulletin français* avoue une perte de trois mille hommes. L'historien russe avoue de son côté une perte de cinq mille. (pag. 285, tom. Ier.)

[2] Arrivé au septième d'infanterie légère, il fit former

Tandis que, dans le camp de Valoutina, de nobles allocutions militaires remplissent les premières heures de la matinée, la cavalerie s'avance sur la route de Moscou à la poursuite de l'ennemi. Elle est soutenue par l'infanterie du prince d'Eckmulh, qui remplacera désormais celle du maréchal Ney dans le service d'avant-garde. Les Russes paraissent décidés à faire une retraite rapide : notre cavalerie légère a peine à suivre des yeux les derniers Cosaques.

Après avoir reçu les rapports de l'avant-garde, l'empereur revient à Smolensk; mais du moment

---

le cercle par tous les capitaines et leur dit : « Désignez-moi » le meilleur officier du régiment. — Sire, ils sont tous » bons. — Voyons, désignez-moi le meilleur. — Sire, ils » sont tous bons... — Allons, ce n'est pas répondre; dites » au moins comme Thémistocle : Le premier, c'est moi; le » second, c'est mon voisin... Alors on nomma le capitaine » Moncey, blessé, et dans ce moment absent. Quoi, » dit l'empereur, Moncey qui a été mon page! le fils du » maréchal! Voyons un autre! — Sire, c'est le meilleur! » — Eh bien! je lui donne la décoration. » (Le général Gourgaud, pag. 176.)

Le douzième, le vingt-unième, le cent vingt-septième de ligne et le septième léger reçurent quatre vingt-sept décorations et des grades : c'étaient les régimens de Gudin. Jusque-là, le cent vingt-septième avait marché sans aigle; car alors il fallait conquérir son drapeau sur le champ de bataille pour prouver qu'ensuite on saurait

que les acclamations du triomphe ne frappent plus ses oreilles, une foule de pensées l'assiége; il s'abandonne à une rêverie profonde.

On vient de perdre une des plus belles occasions de la campagne. L'armée de Barclai, séparée de celle de Bagration, divisée elle-même en deux parties, embarrassée à quatre pas de nous dans un chemin de traverse, ne pouvant sortir de ce défilé qu'homme à homme, canon à canon, tout aurait dû tomber dans nos mains... Mais le chef de l'armée n'était pas là, et tout a

---

l'y conserver! L'empereur lui en remit une de ses mains; il satisfit aussi le corps de Ney. Ses bienfaits furent grands en eux-mêmes et par leur forme. Il ajouta au don par la manière de donner. On le vit s'entourer successivement de chaque régiment comme d'une famille. Là, il interpellait à haute voix les officiers, les sous-officiers, les soldats, demandant les plus braves entre les braves,.. et les récompensant aussitôt. Les officiers désignaient, les soldats confirmèrent, l'empereur approuva. Ainsi, comme il a dit lui-même, les choix furent faits sur-le-champ en cercle devant lui et confirmés avec acclamation par les troupes.... Ces manières paternelles, qui faisaient du simple soldat le compagnon de guerre du maître de l'Europe; ces formes, qui reproduisaient les usages toujours regrettés de la république, les transportèrent. C'était un monarque; mais c'était celui de la révolution, et ils aimaient un souverain parvenu qui faisait parvenir... En lui tout excitait, rien ne reprochait. (Ph. de Ségur, liv. VI, chap. 8.)

échappé[1] !... personne en son absence n'a rien vu, rien entendu, rien deviné [2].

Combien les Russes, en se retrouvant aujourd'hui réunis sur le chemin de Moscou, doivent bénir le sort! Combien leur fanatisme doit s'exalter à l'idée du miracle qui seul a pu frapper le duc d'Abrantès d'un mal inconnu, et jeter sur les yeux de nos éclaireurs le voile inconcevable derrière lequel l'armée moscovite a défilé !

---

[1] Junot a fait manquer la plus belle opération de la campagne; il est cause que l'armée russe n'a pas mis bas les armes! (*Mémoires* de Rapp, pag. 191.) — L'armée russe aurait pu être anéantie à la bataille de Smolensk. (Sir Robert Wilson, pag. 35.)

[2] Le général en chef d'une armée de quatre cent mille hommes ne peut pas être présent à toutes les affaires : Napoléon ne pouvait pas être à la fois partout, et ce fut un malheur.

Certainement s'il se fût trouvé avec les cinquième, septième et huitième corps, Bagration n'eût pas repassé le Niémen; il eût avec son armée été perdu pour la Russie. Si Napoléon eût été avec Schwartzenberg, le corps de Tormasow eût éprouvé le même sort, et s'il eût été avec Ney à Valoutina, l'armée russe eût payé cher, à sa sortie de Smolensk, la faute que ses généraux avaient commise en faisant une marche circulaire, au milieu de chemins impraticables, pour regagner la grande route de Moscou à Poloniewo. (Le général Gourgaud, *Examen critique*, pag. 185.)

A la suite de ces réflexions, l'empereur ne peut se défendre d'un moment de dégoût; il se sent découragé.... Il hésite à aller plus loin; il parle du projet de s'arrêter à Smolensk. On profite de cette disposition de son âme pour ne pas donner de suite aux mesures de rigueur qu'il avait voulu prendre d'abord contre le malheureux duc d'Abrantès : Rapp n'ira pas remplacer Junot.

CHAPITRE III.

NAPOLÉON A SMOLENSK.

(Du 20 au 24 août.)

Depuis plusieurs jours, de nombreux courriers ont rejoint le quartier-général. Les événemens marchent de toutes parts; mais leurs progrès, au lieu de résoudre les difficultés secondaires de la campagne, comme on s'y attendait, ne font que les compliquer. L'empereur, déjà si péniblement occupé de ce qu'il a sous les yeux, ne l'est pas moins de ce qui se passe où il n'est pas.

Le général Rapp, qui vient de faire le trajet de Dantzick à Smolensk, rapporte qu'il a laissé toute la Prusse orientale en émoi, par suite de l'apparition des patrouilles de Tormasow dans les environs de Byalistock. Le général Loison, dont la division est à Konigsberg, se disposait à pousser une colonne sur Rastembourg, afin de préserver de toute insulte les communications de l'armée.

D'autres patrouilles, lancées par Tormasow du côté de Varsovie, ont suffi pour répandre l'alarme dans le grand-duché. Notre ambassadeur jette des cris d'effroi. *Tormasow est à Proujani*, écrit M. l'archevêque de Malines; *il n'a mis qu'une partie de ses troupes à la poursuite de Reynier; le reste va donc fondre sur le grand-duché? Les voilà déjà qui se placent entre Schwartzenberg et Varsovie. Que va-t-on devenir? Sera-t-on abandonné à la merci des Russes?*... Vainement le général Dutaillis, qui commande à Varsovie, fait bonne contenance, et cherche à rassurer tout ce qui l'entoure : la terreur gagne de proche en proche, et tous les services se trouvent paralysés.

Cependant le duc de Bellune et ses trente mille hommes arrivent sur la Vistule. Nous avons vu avec quelle prévoyance cette armée a été mise en mouvement dès le mois dernier. Une telle réserve ne pouvait manquer d'arrêter les progrès des Russes; mais déjà quelques marches de Schwartzenberg ont suffi. Tormasow se retire : l'empereur en a reçu la nouvelle le jour de notre entrée à Smolensk.

Combat de Ghorodeczna.

Schwartzenberg, après avoir rallié le général Reynier, s'est avancé sur les Russes, et le fantôme des quatre-vingt mille hommes de Volhynie

s'est dissipé ; Tormasow n'avait que deux divisions d'infanterie et deux de cavalerie. On les a rencontrées le 12 août à Ghorodeczna, entre Korin et Proujani [1]. Leur position, derrière un marais, était inabordable; mais ils avaient négligé d'occuper un bois qui couvrait leur gauche. Le général Reynier est allé les attaquer sur ce point. Ce mouvement, entrepris avec habileté, aurait été décisif s'il avait été soutenu avec vigueur par toutes les troupes dont le prince Schwartzenberg pouvait disposer. Malheureusement, le général russe a eu le temps de faire, dans son ordre de bataille, le revirement que notre manœuvre rendait nécessaire. Il s'est maintenu le reste de la journée contre Reynier, et n'a

1 *État comparatif des combattans à la bataille de Ghorodeczna, le 12 août* 1812.

ARMÉE FRANÇAISE.			ARM. RUSSE (selon M. de Butturlin.)		
Le prince Schwartzenberg, général en chef.			Tormasow, général en chef.		
Contingent autrichien.	Le prince Hohenzolern, commandant la cavalerie.		Div. Kamenskoï, sous les ordres du pr. Scherbatoff	18e. div. d'inf.	18,000
	Le général Frimont, feld-maréchal lieutenant.				
	Le général-major Stutterrheim, brigadier.				
	Div. Seigenthal.	7,000			
	Div. Trautenbourg.	7,000			
	Div. Bianchi.	7,000			
	Cavalerie.	4,000			
		25,000			
7e. corps saxon, Le gén. Reynier.	Div. Lecoq.	6,000	Division Markof.	15e. div. d'inf.	
	Div. Zeschau.	5,000		8e. div.	
	Cavalerie saxonne.	2,000	Cavalerie du général Lambert.	15e. div.	
		13,000		8e. div.	
		38,000	Non compris les réserves de Khowanskoi, ni les détachemens des généraux Melessino et Tchaplitz.		

commencé sa retraite qu'à la nuit. On va le poursuivre; mais l'empereur craint que ce ne soit pas avec la vivacité qui peut seule changer les retraites en déroutes.

Combat de Polotsk.

Sur notre gauche, le duc de Reggio est aux prises avec Wittgenstein. Dès le 6 août, le maréchal a fait sa jonction, à Polotsk, avec le sixième corps, que lui amenait le général Gouvion Saint-Cyr [1]. Un tel renfort doublait son armée, et il ne pouvait plus hésiter à reprendre l'offensive. En effet, son avant-garde s'est portée le 10 août à Swolna, où elle a eu un premier engagement avec celle de Wittgenstein. Le général russe était à Ovéia, observant d'un côté le duc de Tarente, et de l'autre le duc de

---

[1] *Armée française à Polotsk après l'arrivée du général Saint-Cyr.*

2e. corps, Le duc de Reggio.	Divis. Legrand.. Divis. Verdier... Divis. Merle.....	20,000	38 à 40,000
6e. corps, Le gén. Gouvion St.-Cyr.	Divis. Deroy..... Divis. DeWrède.	15,000	
Grosse cavalerie.	Divis. Doumerc, cuirassiers.....	2,000	
Caval. lég. du 2e. corps.	Brig. Castex..... Brig. Corbineau.	1,500	

Nota. La cavalerie du 6e. corps bavarois a passé, depuis le 1er. août, dans l'armée du vice-roi.

Reggio, et il n'était pas présumable qu'il pût disputer long-temps la possession de la rive droite de la Duna aux manœuvres combinées de nos maréchaux.... Cependant, au milieu des événemens de Valoutina, des officiers accourent de Polotsk. On s'est battu le 16 et le 17, mais ce n'était pas à Ovéia, c'était sous les murs de Polotsk ; ce n'était pas le duc de Reggio qui attaquait, c'était Wittgenstein. Pour achever ces étranges nouvelles, on annonce à l'empereur que Wittgenstein a reçu de nouveaux renforts tirés de la Finlande; que personne ne songeant à l'inquiéter sur la Basse-Duna, le général russe a encore rappelé à lui la division du prince Jachwill, devenue disponible après l'évacuation de Dunabourg; qu'enfin, l'ennemi s'est présenté le 16 avec des forces considérables; que, pendant toute la journée du 17, on a eu à repousser les plus vives attaques ; que la bataille a été sanglante; que les Bavarois, dont la position a été prise et reprise, ont fini par en rester maîtres; que la division Legrand a été inébranlable; mais que le duc de Reggio vient d'être blessé, et qu'on se dispose à évacuer Polotsk dans la nuit pour repasser la Duna.

Ainsi, trois corps d'armée, le deuxième, le sixième et le dixième, qui forment ensemble plus de soixante mille hommes, qui n'ont en tête

que Wittgenstein et la garnison de Riga, et sur lesquels l'empereur croit avoir appuyé sa gauche de la manière la plus solide, non-seulement ne peuvent maîtriser leur ennemi, mais encore vont lui laisser faire une trouée sur nos communications.

Du côté de Riga, on reste dans l'inaction la plus complète quand ce ne sont pas les Russes qui attaquent. Le 7 août, ils se sont emparés de Schoke, mais les Prussiens l'ont repris. A cela près, trente mille hommes se tiennent l'arme au bras devant Riga, comme s'ils n'étaient venus là que pour voir tomber la Duna dans la Baltique.

C'est sous le poids de ces nombreuses contrariétés, que l'empereur revient de Valoutina. Toutes les considérations du moment semblent s'accorder pour le retenir à Smolensk; cependant, en rentrant dans son cabinet, il trouve des nouvelles de Polotsk différentes de celles de la veille. Peu d'heures ont suffi pour changer entièrement la face des affaires.

Dans la nuit du 17 au 18, les bagages avaient déjà passé sur la rive gauche; mais le duc de Reggio ayant été forcé par sa blessure de remettre le commandement au comte Gouvion-Saint-Cyr, celui-ci a pris d'autres mesures; il a contremandé la retraite, et changé en ruse de guerre les préparatifs déjà faits pour le départ.

Le 18 au matin, tandis que Wittgenstein, bien informé de notre mouvement rétrograde, ne pensait pas à le contrarier, *et attendait tranquillement à son quartier-général de Gromewo* qu'il n'y eût plus de Français dans Polotsk, tout à coup les Bavarois et la division Legrand, sortis à l'improviste de leurs retranchemens, sont tombés sur le centre des Russes et l'ont enfoncé. L'aile droite de l'ennemi, resserrée entre nos baïonnettes et la rivière, s'est trouvée un instant compromise. Mais, l'ordre s'étant rétabli chez les Russes, ils sont parvenus à se dégager, et dans la soirée Wittgenstein s'est retiré, laissant huit pièces de canon dans les mains de Saint-Cyr. Toutefois, il a fallu payer ces trophées. Nous avons perdu le général Deroy, l'un des vétérans de la Bavière, et des blessures graves ont mis le général Verdier hors de combat : celui-ci a été remplacé par le général Maison.

Cette seconde journée a donc tout réparé. La belle résolution du général Saint-Cyr nous conserve la rive droite de la Dwina, et débarrasse de toute inquiétude sur les entreprises de Wittgenstein, résultat de la plus grande importance dans ce moment où l'armée du centre peut être entraînée à marcher sur Moscou. Aussi l'empereur signale-t-il de la manière la plus éclatante sa

satisfaction : le comte Gouvion-Saint-Cyr est fait maréchal d'empire.

Les rapports que Napoléon reçoit de l'avant-garde achèvent de dissiper les nuages dont il s'est vu entouré depuis l'occupation de Smolensk.

Le roi de Naples et le prince d'Eckmulh ont franchi sans difficulté le dernier détour par lequel le Dniéper coupe notre route. Nos troupes légères ont déjà fait huit lieues sans rencontrer de Cosaques.

Le général Grouchy, qui a quitté le chemin de Saint-Pétersbourg pour suivre à droite les pas de Doctoroff, annonce qu'il trouve tous les villages remplis de blessés que l'ennemi disperse, ne pouvant les emmener plus loin.

Enfin, tous les renseignemens confirment que les Russes se replient en grande hâte.

L'empereur n'hésite plus alors à faire avancer son armée. La cavalerie du général Sébastiani et l'infanterie du général Pino sont jetées sur notre extrême gauche pour nettoyer le pays qui, du côté de Velitch et de Souraje, est infesté par les coureurs de Wintzingerode. Le reste de l'armée française se tourne dans la direction de Moscou.

Cette détermination détruit l'espoir de bien du monde ; on désirait tant ne pas dépasser Smolensk ! Quelle rude entreprise, en effet, pour des ambitions déjà rassasiées, ou pour les caractères

qui s'irritent de tout ce qui est grave et difficile! L'empereur est accoutumé à dédaigner ces propos de cour; on *fronde* peut-être plus qu'il ne convient dans un camp; mais c'est un mal inévitable avec les gens d'esprit dont on n'emploie que le bras : ils n'ont que ce moyen pour se consoler de n'être pas consultés, et la crainte de passer pour dupes est plus forte chez eux que toutes les considérations de service. C'étaient les mêmes propos, les mêmes inquiétudes, les mêmes prédictions à Brunn, quand des marches rapides nous poussaient jusqu'au fond de la Moravie; au quartier-général d'Ébersdorff, pendant les six semaines de crise qui suivirent la bataille d'Essling; enfin à Pulstuck et à Eylau, quand on se croyait embourbé dans l'hiver de la Pologne. La victoire d'Austerlitz, celle de Friedland et celle de Wagram, ont mis tour à tour un terme à de pareilles doléances. Quand on se voyait de retour à Paris, il n'était plus question que de la gloire de ces campagnes, et l'on ne songeait plus qu'au bonheur d'y avoir eu part. Il en sera de même encore cette fois si nous sommes vainqueurs. Cependant l'empereur ne peut pas toujours s'abstenir de remarquer de mauvaises dispositions qui se trahissent souvent d'elles-mêmes. Quand il veut lire tout ce que le secret du cabinet fait passer sous ses yeux, il est bien rare qu'il n'y

découvre pas les affections les plus secrètes. Tantôt, surmontant son mécontentement, il essaie la voie de la persuasion pour faire revenir ceux dont il peut avoir à se plaindre, et c'est le but de maintes conversations dans lesquelles il ne craint pas que trop de confiance de sa part fournisse des armes contre lui; tantôt, plus sensible à l'offense, il se laisse blesser: la défaveur alors, la disgrâce même éclate, et les vrais motifs de cette sévérité, qui resteront méconnus, seront peut-être abandonnés aux interprétations de l'avenir, comme des caprices du pouvoir, comme l'effet de suggestions jalouses, comme la preuve d'une volonté intolérante qui brise ce qu'elle ne peut plier!

Le 22, le corps d'armée du prince Eugène, après avoir défilé sous les yeux de l'empereur, s'avance au delà de Smolensk, et ce n'est pas sans étonnement qu'on apprend, à la suite de cette revue, que le général Dessoles a obtenu la permission de retourner en France. Le général Guilleminot le remplace comme chef d'état-major du prince Eugène.

CHAPITRE IV.

L'ARMÉE PÉNÈTRE DANS L'ANCIENNE RUSSIE : IRA-T-ELLE JUSQU'A MOSCOU ?

TANDIS que les troupes marchent, l'empereur est resté à Smolensk, attendant que quelque rapport de l'avant-garde survienne et le décide. Son activité ordinaire met les heures à profit : tout ce qui peut se réparer se répare dans les ressorts de cette vaste machine que détraquent tant de mouvemens prolongés et de secousses inévitables.

Paris est depuis quinze jours sans bulletin. Il faut en envoyer un qui réponde à toutes les inquiétudes par la prise de Smolensk, par la victoire de Valoutina, par celle de Ghorodeczna et par celle de Polotsk.

L'ambassade que nous avions en Russie vient de sortir des consignes sous lesquelles elle était retenue, et le général Lauriston arrive pour reprendre ses fonctions d'aide-de-camp. L'empereur a besoin de s'entendre dans l'intimité.

Smolensk doit servir à la fois de place de dépôt et de point d'appui militaire : il faut prescrire toutes les mesures nécessaires pour que cette double destination soit remplie; armer les remparts, remettre en état les fortifications, organiser des hôpitaux, former de grands entrepôts d'habillemens, de vivres et d'artillerie : Napoléon suffit à cette multiplicité de soins divers et chaque service reçoit successivement ses ordres..... Enfin un parlementaire se présente. L'ennemi voudrait-il entrer en *pourparlers*? vain espoir! Le parlementaire Orloff vient demander des nouvelles du général Toutchkoff, notre prisonnier de Valoutina.

Si les Russes ne pensent pas à traiter, du moins paraissent-ils décidés enfin à combattre. Un exprès du prince d'Eckmulh annonce que notre avant-garde les a trouvés rangés en bataille derrière la rivière d'Ougea.... Aussitôt l'empereur se dispose à s'y rendre; le 24 à minuit il quitte Smolensk. On y retient le parlementaire pour qu'il ne soit pas témoin des mouvemens de l'armée.

Dans la journée du 25, l'empereur arrive sur le terrain où les Russes étaient la veille.... Ils n'y sont plus! Une nuit a changé de nouveau leurs résolutions, et renonçant à la ligne de l'*Ougea*,

ils se sont retirés derrière Dorogobouge, qu'ils nous abandonnent [1].

Faut-il les suivre ou revenir à Smolensk?

Ceux des nôtres qui jusqu'à présent n'ont supposé à l'ennemi d'autre but que de nous attirer sans combattre, voient de nouvelles raisons de défiance dans la marche rétrograde que Barclai de Tolly continue; mais le coup d'œil de Napoléon passe par-dessus ces timides aperçus. La bataille lui paraît plus prochaine que jamais. Les Russes ne peuvent s'y soustraire; il ne leur reste plus que cette chance pour disputer Moscou. S'ils reculent encore, ce ne peut être que dans l'embarras de trouver un champ de bataille. Hier ils avaient cru prendre une position favorable derrière l'*Ougea*; aujourd'hui ils en cherchent une meilleure derrière l'Osma. Peut-être iront-ils encore plus loin; mais plus ils tarderont, plus la nécessité qui pèse sur eux deviendra exigeante. « Nous voici engagés trop avant pour » reculer (dit l'empereur en regardant la route » de Moscou qui s'ouvre devant lui); si je ne

[1] Dorogobouge placé sur une hauteur offrait une position militaire... Malgré cet avantage, la ville ne fut que faiblement défendue, *tant les Russes avaient éprouvé de pertes aux combats de Smolensk et de Valoutina.* (M. Eugène Labaume, pag. 123.)

» me proposais que la gloire des exploits guer-
» riers, je n'aurais qu'à revenir à Smolensk, y
» planter mes aigles et me contenter d'étendre
» à droite et à gauche des bras qui écraseraient
» Wittgenstein et Tormasow. Ces opérations se-
» raient brillantes; elles achèveraient très-bien
» la campagne, mais ne termineraient pas la
» guerre.... La paix est devant nous; nous n'en
» sommes qu'à huit journées : si près du but, il
» n'y a plus à délibérer. Marchons sur Moscou![1] »

---

[1] Napoléon ignorait ce qui se passait chez l'ennemi, mais il savait deviner. Ceux des nôtres qui l'ont cru alors entraîné par des illusions, peuvent apprendre des Russes eux-mêmes combien son calcul était sûr. Voici ce que l'ennemi déclare aujourd'hui. « Notre » armée ne pouvait plus sauver Moscou que par une » victoire. La bataille était devenue indispensable. La » perte de Smolensk répandait la consternation dans » l'intérieur de l'empire. L'opinion devenait générale, » qu'on avait livré la Russie entre les mains de la trahi- » son et de l'impéritie, et les troupes ne se résignaient » pas sans murmures à tous ces mouvemens rétrogrades. » Au surplus, cette bataille n'était pas facile à gagner. » La position de l'Ougea déplaisait à Bagration. Barclai » qui n'était plus maître dans son camp avait cédé, et » s'était mis en route pour aller chercher une position » qu'on lui indiquait comme meilleure du côté de » Viazma. (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 191.)

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

PLAN
DES ENVIRONS
DE SMOLENSK
SMOLENSK
Fg. de Petersbourg
Fg. de Krasnoi
Fg. de Raczenca
Fg. de Mstislavl
Fg. Nikolskoi
Fg. de Roslavl
Route de Petersbourg
Route de Witebsk
Bruchkow
Koupniki
Nastosino
Sabalewo
Jatsinena
Storegitchi
Aleckkowo
Plekhtino
Stiniki
Lykochina
Tchotkina
Krakhotkino
Lasrowo
Labina
Soloniki
Moujalowo
Poloniewo
Marche de Barclay
Stybna
Serebrenka
Dubrowka
l'Archevêque
Lesenaia
Kloweka
Cabaret
Axendowa
Golowkina
Alexandrowa
Kownowskaia
Gotowtsowa
Kiselenka
Pokrowskaie
Zalesowka
Rajestwena
Beliakowa
Toutaiewa
Ney
Marche
Popowa

SUPPLÉMENT
A LA QUATRIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA QUATRIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET.

(N°. 1.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Elchingen.

Smolensk, le 19 août, à huit heures du matin.

Monsieur le duc, je reçois votre rapport de ce matin, à six heures; l'armée ennemie aura pu prendre deux partis : 1°. ou faire sa retraite avec une forte arrière-garde, afin de ne faire par jour que des marches qui lui conviendront; alors il faut suivre la route qu'aura tenue cette arrière-garde; 2°. l'ennemi peut avoir fait sa retraite sur toutes les routes, comme il la

fit en quittant Witepsk, et alors il faut se préparer à appuyer sur la route de Stabna, point d'intersection de la route de Witepsk et de Doukowtchina, en envoyant de forts partis pour s'assurer que la route de Roudnia est libre; il faut également envoyer de forts partis sur la route de Dorogobouge, route de Moscou. L'empereur a prescrit à la division Bruyères de se rendre à vos ordres, et Sa Majesté a été étonnée d'apprendre que vous croyez n'en avoir pas besoin. Sa Majesté pense, au contraire, que non-seulement la division Bruyères vous est nécessaire, mais qu'il faudrait encore y joindre deux divisions de cuirassiers. Il faut, dans ce pays, marcher avec vingt mille hommes de cavalerie, ce qui est le grand avantage de celui qui poursuit sur celui qui se retire: celui qui poursuit peut tenir sa cavalerie à portée, tandis que celui qui fait sa retraite, rencontrant des défilés, est dans le cas de s'en trouver embarrassé. L'empereur a fait réitérer ce matin l'ordre au général Bruyères de vous rejoindre. Envoyez au-devant de lui; Sa Majesté pense que sans cela vous ne pouvez rien faire.

(N°. 2.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 19 août 1812.

Mon cousin, écrivez la lettre suivante au duc de Reggio. « J'ai reçu vos lettres du 14. L'empereur a

» vu avec peine que vous ne suiviez pas Wittgenstein,
» auquel vous êtes opposé, et que vous laissiez ce
» général maître de se porter sur le duc de Ta-
» rente, ou de passer la Dwina pour faire une incur-
» sion sur nos derrières. Vous avez les notions les
» plus exagérées sur les forces du général Wittgen-
» stein, qui n'a que deux, ou, au plus, trois divisions
» de troupes de ligne, six troisièmes bataillons sous
» les ordres du prince Repnin, et quelques milices
» qui ne valent pas la peine d'être comptées. Il ne
» faut pas que vous vous en laissiez imposer par des
» piéges aussi grossiers. Les Russes publient par-
» tout, et sur les derrières, la victoire éclatante qu'ils
» ont remportée sur vous, et ils n'ont pas tort, puis-
» que, sans raison, vous les avez laissés coucher sur
» le champ de bataille. La réputation des armes à la
» guerre est tout, et équivaut aux forces réelles. Sa
» Majesté vous ordonne de chercher Wittgenstein et
» de l'attaquer partout où vous le trouverez, ayant
» soin de le manœuvrer, s'il a une forte position;
» s'il n'a pas de position, il ne peut vous résister.
» Le duc de Tarente, qui a ordre de se porter tout
» entier sur Riga pour faire le siége de cette place,
» se trouve arrêté par l'effet de vos manœuvres, sur
» Dunabourg. Il ne faut point que vous ajoutiez foi
» aux bruits répandus par l'ennemi, que Repnin
» commande une division de la garde. Le prince
» Repnin n'est que général de brigade; il a jadis fait
» partie de la garde; mais depuis Austerlitz il en a
» été retiré. Vous n'avez de la garde qu'un escadron

» de Cosaques et un escadron de dragons. Le prin-
» cipe des Russes, dans cette guerre, est de dissé-
» miner les bataillons de garnison dans les différentes
» armées, afin de rendre plus difficile la connaissance
» de leurs mouvemens et de leurs forces. C'est ainsi
» que Tormasow a eu en Volhynie la réputation
» d'avoir soixante à quatre-vingt mille hommes. Le
» prince Schwartzenberg a marché à lui avec vingt-
» cinq mille Autrichiens ; ce fantôme s'est dissipé.
» Tormasow s'est trouvé n'avoir que deux divisions
» d'infanterie et deux de cavalerie, formant quatorze
» mille hommes ; elles ont été dispersées, battues,
» et on perdu trois mille hommes. On les a pour-
» suivies pendant l'espace de vingt lieues ; on les
» poursuivait encore en Volhynie, au départ de
» l'officier porteur des dépêches. Devant nous, les
» Russes disent avoir trois cent mille hommes ; les ha-
» bitans, officiers, généraux, tout le monde le dit ; le
» fait est que si l'on ôte les milices armées de piques,
» et quelques troisièmes bataillons qui ne comptent
» pas, ils n'ont que le tiers de ces forces. »

Sur ce, etc.

(N°. 3.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 20 août 1812.

Mon cousin, témoignez mon mécontentement au général Chasseloup du peu d'activité qu'il met dans

son service. Les débouchés de la ville n'ont pas été soignés par le génie, d'où il résulte des encombremens. Aucun officier du génie n'a suivi l'avant-garde, soit pour réparer les ponts, soit pour en construire sur chaque ruisseau, et par-là favoriser les communications d'avant-garde et les mouvemens, soit en avant, soit en retraite. Prescrivez-lui de prendre des mesures pour que je n'aie plus de pareils reproches à faire au corps du génie, et à lui personnellement.

Sur ce, etc.

(N°. 4.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 20 août 1812.

Écrivez à l'intendant-général que le service des ambulances se fait mal; qu'il est étonnant que, depuis hier, où il y a eu des engagemens d'avant-garde, les chirurgiens du quartier-général, les ambulances, des voitures vides du quartier-général ou autres, n'aient pas été envoyés à l'avant-garde pour ramasser les blessés; que l'administration n'a aucune direction.

Donnez des ordres pour que la ville soit partagée en quartiers; qu'il soit formé des patrouilles d'infanterie et de gendarmerie d'une trentaine d'hommes, autant qu'il y aura de quartiers. Ces pa-

trouilles seront destinées à fouiller les maisons pour y arrêter les soldats russes malades qui s'y trouveraient, ou enterrer ceux qui seraient morts. Tous les prisonniers seront renfermés dans des églises ou couvens, sous bonne garde, et vous donnerez ordre que, sous quelque prétexte que ce soit, aucun ne soit relâché pour faire des corvées; on se plaint qu'ils échappent.

Sur ce, etc.

(N°. 5.) *Lettre du major-général*

A l'empereur.

Smolensk, le 21 août 1812.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, quoiqu'il y ait en ce moment six cents hommes employés à enterrer les cadavres, cette opération est encore loin d'être terminée; il est presque indispensable, pour l'accélérer, d'y employer des prisonniers russes. Je prie Votre Majesté de permettre qu'on en emploie deux cents, qui seront embrigadés dans les escouades, avec des officiers et sous-officiers à leur tête, et surveillés de manière à ce qu'aucun de ces prisonniers ne puisse s'évader.

(N°. 6.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 21 août 1812.

Mon cousin, répondez au baron Bignon que le résultat de tout cela est que le gouvernement (de Lituanie) fait peu de chose; que l'organisation n'avance pas; que l'administration est de peu de ressources, et qu'enfin le pays ne m'est que de peu d'utilité; que je trouve ridicules tous ses différens avec le gouverneur, lorsqu'il doit le seconder pour le bien de mon service.

Sur ce, etc.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

CINQUIÈME PARTIE.

MARCHE SUR MOSCOU.

« Napoléon, parcourant les rangs de son armée, disait au milieu du feu : *Déployez ces drapeaux, le moment est enfin arrivé!* »

(*Mémoires de M. Montholon.*)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

DOROGOBOUGE.

(Du 24 au 26 août.)

L'EMPEREUR a pris son parti; il se remet en marche, et sur les pas de son avant-garde il entre à Dorogobouge dans l'après-midi.

La ville est en flammes; les habitans l'ont abandonnée. Napoléon voit à droite un reste de château fort qui domine la route; il y monte, et prend son logement dans le petit bâtiment qu'habitait sans doute le vieil invalide, à la garde duquel cette espèce de prison était confiée.

A peine est-il établi dans la pièce du premier étage, qu'il appelle ses secrétaires; en l'absence de ceux-ci qui ne sont pas arrivés, il commence à dicter à l'aide-de-camp de service. Il lui tarde d'expédier les ordres et de laisser derrière lui les instructions que l'entreprise à laquelle il vient de s'arrêter peut rendre nécessaires. Il veut écrire avant tout au duc de Bassano, au duc de Bellune, au prince Schwartzenberg et au duc de Tarente.

« Je m'éloigne, leur mande-t-il; après-demain » je serai à Viazma, à cinq journées de Moscou. » Il y aura probablement une bataille qui m'ou- » vrira les portes de cette capitale.

» Pendant une excursion de cette nature, et tan- » dis que notre pointe va pénétrer si avant au cœur » de la Russie, il serait possible que Wittgenstein » et Tormasow redoublassent d'efforts, et que par » suite nos communications vinssent à être inter- » ceptées momentanément. Il paraît que c'est le » plan favori des Russes; j'y ai déjà pourvu et je » compte bien y pourvoir encore. Vous tous que » je laisse en arrière, tenez-vous pour avertis; » étudiez notre position générale et secondez- » moi : je vais placer à Smolensk un chef qui » puisse au besoin prendre le commandement et » agir selon les circonstances. Cette ville est une » position fortifiée sur laquelle une réserve doit

» s'appuyer avec solidité. Ce sera le centre de nos » communications. »

L'empereur entre ensuite dans les détails qui s'adressent plus particulièrement à la position de chacun.

« Poussez plus vivement Tormasow (écrit-il » à Schwartzenberg). Après l'avantage que vous » venez d'obtenir à Ghorodeczna, vous pouvez lui » faire éprouver de grandes pertes dans la longue » retraite qui le ramènera sur Louck. Les se- » cours qu'on lui envoie, dit-on, des bords du » Danube, sont encore bien loin. Vous aurez le » temps de pénétrer sur Kiow et sur Kalouga, » tandis que nous irons à Moscou... *Mais surtout* » *faites en sorte que les Russes que vous avez* » *devant vous ne se portent pas sur moi.*

A l'appui de ces instructions, l'empereur accordait à Schwartzenberg douze mille francs par mois comme *fonds secrets*, lui faisait payer un second à-compte de cinq cent mille francs, ne refusait aucune des récompenses particulières que proposait ce général, demandait pour lui à Vienne le grade de feld-maréchal, et pour le corps qu'il commandait tous les avancemens à donner dans l'armée autrichienne.

« Je compte sur vous, pour contenir Wittgen- » stein, écrit-il au maréchal Gouvion-Saint-Cyr. » Avec les deuxième et troisième corps, vous

» devez être suffisamment en forces, pour tenir » votre ennemi en échec et n'en avoir rien à » craindre. »

« Jusqu'à présent, dit-il au duc de Tarente, » vous avez été détourné du siége de Riga, par ce » qui se passait sur votre droite entre Oudinot et » Wittgenstein. Vous ne devez plus en garder » d'inquiétude, et le moment est venu de com- » mencer l'importante opération qui vous a ap- » pelé sur la Basse-Dwina. L'équipage de siége » reçoit l'ordre de se mettre en mouvement de » Tilsitt, pour vous rejoindre. Portez-vous tout » entier sur Riga, et investissez la place. Il me » tarde de vous voir débarrassé de cet obstacle, » et entrant en ligne sur Pétersbourg. »

Les dépêches expédiées au duc de Bellune ne sont pas les moins importantes. C'est à cet ancien compagnon de guerre que Napoléon a résolu de confier le poste intermédiaire de Smolensk. L'avant-garde de l'armée que Victor amène n'est encore qu'à Kowno; elle s'avancera sur Wilna, et de là continuera sa route par *Orcha*. Le duc de Bellune se pressera d'arriver de sa personne à Wilna pour s'entendre avec le duc de Bassano, et s'initier d'avance aux affaires qui l'attendent entre le Dniéper et la Dwina.

Laissons encore parler l'empereur : il va, dans les instructions qui accompagnent ses ordres,

achever de développer la grande pensée qui l'occupe.

« Le neuvième corps, dicte-t-il au major-général, ne doit quitter la direction de Wilna » sur Smolensk, qu'autant que cela deviendrait » nécessaire par suite de quelque incident grave » qui appellerait son secours à droite ou à gauche, » soit sur Mohilow, soit sur Witepsk : mais cet » incident n'est pas probable. Je crois avoir donné » à mes deux flancs assez de force pour résister » à tous les efforts des Russes, si Wittgenstein, » ou même des corps détachés de la Volhynie » essayaient de les percer. Je suppose donc que » le duc de Bellune et ses trente mille hommes » ne seront pas détournés de leur marche sur » Smolensk.

» Cette armée, du moment qu'elle se trouvera » en position entre le Borysthène et la Dwina, » rendra mes communications faciles et sûres, » et maîtrisera les événemens qui pourraient survenir derrière moi.

» Le duc de Bellune aura le commandement » supérieur en Lithuanie. Tout ce que je laisse » de troupes en échelons sur ma route doit recevoir de lui un mouvement régulier. » (Ici Napoléon fait lui-même le relevé de tous les bataillons et détachemens que l'armée dans sa marche a dispersés sur le sol russe, à Wilna, à Minsk, à

Mohilow, à Witepsk et à Smolensk.) « Le duc » de Bellune, reprend-il, doit pouvoir diriger » toutes ces forces suivant les besoins du mo- » ment et toujours *vers le but général*; or, » le but est de maintenir les grandes commu- » nications de Wilna par Minsk et Smolensk, » avec le quartier impérial. A cet effet, le duc » de Bellune partagera sa surveillance journalière » entre les deux portions distinctes de cette ligne, » savoir : la route de Wilna à Smolensk, et la » route de Smolensk à Moscou.

» Le duc de Bellune doit se tenir en garde » contre les incursions des troupes ennemies qui » échapperaient à Schwartzenberg ou à Saint-Cyr » pour revenir sur moi. J'ai déjà pris quelques » mesures pour faire face aux corps détachés qui » de la Volhynie pourraient se rabattre sur Minsk » ou Mohilow. A cet effet la division Dombrouski » est placée en observation entre Minsk, Mohi- » low et Bobruisk. Je viens de porter encore de » ce côté cinq régimens. Le duc de Bellune com- » plètera ces dispositions; il dirigera sur Minsk » les quatrième, septième et neuvième Polonais » aussitôt qu'ils seront à Wilna. D'après le mau- » vais état de Bobruisk, il serait peut-être suffi- » sant que Dombrouski cernât cette place avec » son infanterie, tandis que sa cavalerie éclaire- » rait les débouchés de Pinsk et de Mozyr où

» doivent se trouver des détachemens de la divi-
» sion russe du général Hertel.

» Quant aux Russes de Wittgenstein, le maré-
» chal Saint-Cyr a pris sur eux l'avantage, et le
» siége de Riga va compléter leurs embarras. Dès
» que les trente mille hommes du duc de Tarente
» se seront rendus maîtres de la place qui les re-
» tient sur la Basse-Dwina, ils rentreront alors
» dans les grandes opérations de la campagne,
» et si nos deux maréchaux Saint-Cyr et Mac-
» donald s'entendent, ils peuvent menacer Péters-
» bourg quand nous serons à Moscou.... Cepen-
» dant je veux tout prévoir. Si Saint-Cyr éprouvait
» un échec, le duc de Bellune irait à son secours
» et le soutiendrait sur la Dwina ; ce cas excepté,
» il ne doit pas perdre de vue la route de Smo-
» lensk à Moscou, et je reviens à l'idée principale
» qui devra constamment l'occuper.

» *L'armée qu'il commande forme la réserve*
» *de l'armée de Moscou.* Si la route de Smolensk
» au quartier impérial venait à être interceptée,
» il faudrait la rouvrir sur-le-champ ; il faudrait
» même que l'armée entière du duc de Bellune
» s'avançât au-devant de nous, si cela était néces-
» saire. Je puis ne pas trouver la paix où je vais la
» chercher. Mais alors, appuyé sur une réserve aussi
» forte et aussi bien postée, ma retraite se ferait

» avec sécurité, et rien ne saurait la précipiter [1]. »

A ces ordres, à ces instructions en succèdent d'autres. Les précautions que l'empereur veut prendre ne sont pas encore épuisées.

Pour remplir le vide que le mouvement du duc de Bellune va laisser entre le Niémen et la Vistule, il faut que l'armée du duc de Castiglione, maintenant sur l'Oder, s'avance à son tour. Cette seconde armée de réserve est d'environ cinquante mille hommes [2]. Déjà la division Loison est à Konigsberg et la division Des-

---

1 *État des forces sous le commandement du maréchal Victor, duc de Bellune.*

9e. corps	Division Partouneaux	Brigade Billiard Brigade Camus Brigade Blamont	33,000
	Division Daendels	4 régimens de Berg Les Badois du comte Hochberg	
	Division Girard	3 régimens polonais Saxons de Klengel Hessois et Westphaliens	
	Cavalerie	Brigade Delaistre Brigade Fournier	
Corps détachés sur Bobruisk	Division Dombrowski	Polonais	
Les garnisons de	Wilna. Minsk. Mohilow. Witespk. Smolensk.		

2 *Armée du duc de Castiglione, au 15 juillet 1812.*

Div. Heudelet	à Hambourg	15,600
Div. Morand	à Stettin	9,500
Div. Durutte	à Berlin	10,100
Div. Destrées	à Dantzick	7,500
Div. Loison	à Konigsberg	10,500
Div. Cavaignac	Brigade de cavalerie française à Hanovre Brigade de cavalerie saxonne à Dresde	3,000
		56,200

trées à Dantzick. Deux autres sont prêtes à les suivre. La division Morand, qui est à Stettin, ira garder nos ponts du Niémen à Kowno, et la division Durutte marchera de Berlin sur Varsovie. La division Heudelet qui est à Hambourg, et le reste des troupes du duc de Castiglione qui n'a pas dépassé l'Elbe, se rapprocheront de l'Oder.

Napoléon à son départ de France a fait organiser cent cohortes qu'on a tirées de la garde nationale. Les premiers bataillons formés ont été envoyés dans les places du Rhin ; ils y ont perfectionné leur instruction, et vont se rendre sur l'Elbe.

Enfin, pour remplacer les réserves que ce grand mouvement d'ascension va faire monter, par les échelons du nord, depuis le Rhin jusqu'à Smolensk, l'empereur ordonne qu'on commence en France la levée de 1813 [1].

[1] Il est triste sans doute pour un souverain d'enlever à l'agriculture, à l'industrie, aux arts utiles, la fleur de la population. Mais, faut-il l'avouer ? ce n'est point à la France à se plaindre de cette nécessité. Louis XIV a fait le malheur de l'Europe, et a porté de rudes atteintes au repos de ses peuples en établissant le premier l'usage des grandes armées. Son exemple et ses entreprises en ont fait un besoin constant pour tous les autres potentats. L'Europe est montée sur ce ton ; c'est une maladie épidémique, et la philosophie même n'en préserverait pas les princes qu'elle compte parmi ses sectateurs et ses prosélytes. (*Mémoire* de Fabvier. — *Hist. polit. de l'Europe*, par M. le comte de Ségur.)

CHAPITRE II.

VIAZMA.

(Fin d'août.)

L'EMPEREUR s'est arrêté le 26 à Doro
Il apprend que son avant-garde, qui a
tenue pendant quelques heures sur l'Osma, vient de franchir cette ligne, et il quitte Dorogobouge à onze heures du soir.

Le 27, au matin, il fait halte à Jaszkovo, près la maison de poste, pour y terminer l'expédition des ordres de la veille, recevoir les rapports de l'armée, et laisser passer la chaleur du jour. Dans la soirée, il se remet en marche sur les pas de son avant-garde qui approche de Viazma.

Depuis le départ de Smolensk, l'armée a repris ses manœuvres sur trois colonnes : celle du centre, formée par la cavalerie du roi de Naples, par les corps du prince d'Eckmulh et du duc d'Elchingen, et par la garde impériale, occupe la grande route; celle de droite, commandée par le

prince Poniatowski, suit les rives de l'Osma; les troupes du vice-roi s'étendent sur la gauche à deux lieues environ; les Westphaliens forment l'arrière-garde [1].

Nous voici dans la Vieille Russie. Le pays est beau, les routes sont bien larges, bien alignées, bien plantées de bouleaux : mais la chaleur est toujours excessive; il n'a pas plu depuis un mois [2].

Le 28, au matin, l'empereur s'arrête au petit château de Rouibki.

On a reçu, dans la nuit, un officier russe, en-

---

[1] Le roi de Naples envoie le général Belliard, son chef d'état-major, à l'empereur pour lui exposer le besoin qu'il aurait d'une division d'infanterie à l'avant-garde, et lui faire part de quelques difficultés qu'il éprouvait à ce sujet de la part du maréchal Davoust.... L'empereur ordonne que la division Compans marche désormais à l'avant-garde sous les ordres du roi de Naples. (*Examen critique*, général Gourgaud, pag. 195.)

[2] Après avoir passé Dorogobouge et la chaîne de collines qui précède cette ville, on découvre les plaines immenses qui comprennent la majeure partie de la Russie proprement dite... Ces plaines, qui se continuent jusqu'à Moscou et au-delà, sont couvertes de moissons abondantes en été, et de couches plus ou moins épaisses de neige en hiver. (Le docteur Larrey, tom. IV, pag. 37.)

Le capitaine Eugène Labaume, attaché à l'état-major du vice-roi, décrit ainsi la route suivie par l'armée italienne : « Le 24 août, le vice-roi, qui dirigeait ses troupes

voyé par Barclai de Tolly. Cette communication a pour objet de savoir ce qu'est devenu le dernier parlementaire qui s'est présenté à Smolensk pour avoir des nouvelles du général Toutchkoff. Napoléon pense qu'Alexandre est revenu à son armée ou n'en est pas loin; il voit dans cette occasion un nouveau moyen de protester contre des animosités personnelles qu'il ne peut comprendre, et il

---

sur Doukowtchina, a pris à Pomogailova un embranchement qui l'a ramené sur le centre à Dorogobouge. Cette route dans l'intérieur des terres nous fit traverser un excellent pays. On voyait, chose étonnante, des bestiaux paître dans la campagne, quelques habitans dans les villages, et des maisons qui n'avaient pas été saccagées. Le soldat était dans l'abondance, oubliait ses fatigues, et ne songeait pas aux longueurs de la route. (Pag. 122.)

» Le 25, jour où l'empereur venait d'arriver à Dorogobouge, nous passâmes le Wop, petite rivière qui coule dans un lit profond. En continuant notre marche, nous revîmes le Borysthène; une lieue plus loin, nous aperçûmes les hautes tours du beau château de Zazelié.

» Le 26, nous suivîmes le chemin qui conduit à Blaghova, laissant à droite des collines cultivées, sur lesquelles se trouvaient plusieurs hameaux; la fumée qui sortait des cheminées faisait augurer que les maisons n'avaient pas été abandonnées. On voyait de loin les paisibles habitans courir sur le sommet des monts pour observer avec anxiété si nous ne venions pas troubler la paix de leurs chaumières. » (Pag. 124.)

s'empresse de le saisir. Le moment décisif approche. Toutes les combinaisons qui doivent nous assurer le succès sont épuisées; il n'y a plus qu'à vaincre, et Napoléon se jette avec une sorte de satisfaction dans la première ouverture qui s'offre à lui, pour tenter de rompre l'événement. Il en a été ainsi à toutes les époques principales : quand l'occasion ne se présente pas, il la fait naître, et en ce moment encore il obéit à cette disposition conciliatrice, toujours si vive chez lui à la veille d'une bataille solennelle; c'est le mouvement habituel d'un caractère fort et généreux, et il ne faut pas qu'on puisse confondre la réponse qu'il va dicter au prince de Neufchâtel, avec les froids calculs d'une politique ordinaire. Voici cette réponse :

« Rouibki, le 28 août.

» Monsieur le général, M. Orloff, officier aux » gardes, envoyé en parlementaire pour avoir » des nouvelles du général Toutchkoff, a été en- » voyé mal à propos de l'avant-garde sur Smo- » lensk, au moment des opérations de l'armée, » ce qui a fait diriger son retour par les avant- » postes de notre droite qui s'avance sur Viazma. » Il doit donc être arrivé à l'heure qu'il est; mais » j'ai eu l'attention de donner des nouvelles du » général Toutchkoff, en faisant passer une lettre

» de ce général qui est parti pour Metz en bonne » santé. A cette occasion » (Ici l'empereur prend la plume, et tout ce qui suit est écrit de sa main sur la minute dans les interlignes d'une première dictée.) « A cette occasion, je renouvelle à votre » excellence la proposition que je lui ai faite d'é- » tablir un cartel d'échange et de régler les com- » munications des deux armées, ainsi que la ma- » nière dont les parlementaires doivent être » traités. Sa majesté voit avec peine les maux que » souffre le pays; elle voudrait que l'empereur » de Russie laissât des gouverneurs civils pour » prendre soin du peuple et des propriétés, et » diminuer par-là les maux de la guerre : c'est » l'usage qui a été suivi dans toutes les guerres. » Au surplus, en faisant cette proposition à votre » excellence, je m'acquitte d'un devoir cher au » cœur de mon souverain.

» L'empereur, monsieur le baron, à qui j'ai com- » muniqué cette lettre, me charge de vous prier » de faire ses complimens à l'empereur Alexandre » s'il est à l'armée, ou au premier rapport que » vous lui ferez. Dites-lui que ni les vicissitudes de » la guerre, ni aucune circonstance, ne peuvent » altérer l'estime et l'amitié qu'il lui porte [1]. »

[1] « L'empereur Alexandre voulut bien me dire qu'après » la prise de Smolensk, le maréchal Berthier avait écrit

On quitte Rouibki dans l'après-midi pour se rendre à Viazma ; mais, en route, on apprend que notre avant-garde n'y est pas encore, que Konownitzin, qui vient de remplacer Platow à l'arrière-garde des Russes, paraît vouloir gagner quelques heures de plus, et le quartier impérial s'arrête au château le plus proche, sur les hauteurs qui sont à deux lieues en avant de la ville.

Viazma est une cité de quinze mille habitans, nouvellement bâtie, et remarquable par l'élégance de la plupart de ses constructions ; elle nous offrira des ressources. Mais le retard que l'ennemi met à nous la céder fait craindre qu'il ne prépare encore un incendie. L'aide-de-camp Auguste Caulaincourt est envoyé à l'avant-garde, avec l'ordre d'enlever la ville au point du jour, en prenant toutes les précautions convenables pour la sauver.

Le 29, dès le matin, l'empereur s'y porte lui-même. Nos troupes ont trouvé les plus belles

---

» au général en chef russe relativement à quelques af-» faires militaires, et qu'il finissait sa lettre en disant, » que l'empereur Napoléon conservait toujours la plus » tendre amitié pour l'empereur Alexandre » (Madame de Staël, *Dix Années d'exil*, pag. 346) ; puis elle ajoute : « *Fade persiflage que l'empereur de Russie* » *reçut comme il le devait.* »

maisons de la ville en feu! Toute la population s'est retirée sur Moscou. On porte déjà à quinze cent mille le nombre des habitans de la province qu'on a fait refluer sur cette capitale [1].

Konownitzin a mis un soin particulier à brûler les ponts ainsi que les halles qu'on appelle le Bazar. Deux bataillons sont employés à combattre l'incendie et parviennent à lui arracher les deux tiers de la ville. On est heureux d'y recueillir des grains, des farines et encore d'autres approvisionnemens [2].

Le logement du quartier impérial a été marqué, par les maréchaux-de-logis du palais, dans une grande maison située à droite en arrivant. Avec quel regard de tristesse nous interrogeons ce

---

[1] *Campagne de Russie*, par M. Eugène Labaume, pag. 127.

[2] Viazma est une ville assez considérable qui sert d'entrepôt au commerce des deux Russies. Elle recélait des magasins immenses d'huile, d'eau-de-vie, de savon, de sucre, de café et de pelleteries. Nous la trouvons presque toute embrasée, et l'armée a beaucoup de peine à la traverser; les habitans ont également abandonné la ville!... Cependant les soldats recueillent, dans les maisons échappées aux flammes, et même dans les caves de celles qui ont été incendiées, de la farine, de l'huile, de l'eau-de-vie, du sucre et un peu de café. (*Mémoire* du docteur Larrey, tom. IV, pag. 39.)

séjour qui n'offre plus qu'une habitation déserte! Derrière la cour est un jardin dessiné à l'anglaise, au fond duquel s'élève, sur six colonnes, une petite rotonde à jour qui présente l'élégante copie d'un temple grec. La vue d'un bel édifice qui décore le voisinage réclame ensuite notre curiosité. Nous traversons la rue. En face s'ouvre un cloître, et dans l'enceinte est une église. La grande porte en est fermée; nous faisons le tour; les portes latérales sont également fermées; nous frappons, nous redoublons les coups; personne ne répond: nous découvrons une sonnette, nous sonnons, nous appelons à plusieurs reprises: enfin arrive un Russe d'une apparence assez chétive, qui n'apercevant pas de soldats a risqué de nous aborder. C'est un des serviteurs de l'église, le sacristain ou le sonneur. Nous faisons usage du peu de mots russes que nous savons pour le rassurer. Voulant lui prouver que nous ne venons pas *prendre*, nous lui *donnons*. Notre attitude religieuse en le suivant sous les voûtes sacrées achève de lui rendre toute confiance!.... Mais quel spectacle s'offre à nos yeux!..... Devant le maître-autel, une bière ouverte; un mort dont le visage est découvert, un vieillard vénérable, décoré d'une longue barbe blanche, la mitre en tête, le corps chargé des plus riches habits pontificaux; autour du cercueil, des cierges et tous les apprêts

funéraires, voilà ce que le sacristain nous montre! Nous restons muets d'étonnement! Cependant notre guide, qui ne craint plus de parler, nous dit beaucoup de choses inintelligibles pour nous. Enfin, à force d'attention et de répétitions, nous parvenons à savoir que ce vieillard était le pontife de l'église, probablement l'évêque de Viazma; cette nuit même son grand âge a succombé à l'effroi du tumulte qui a précédé l'approche de notre avant-garde. Au moment de se séparer de ses autels, il a expiré. Ses traits conservent encore la sérénité du juste à sa dernière heure. Les prêtres avaient tout disposé ce matin pour ses funérailles, et l'office des morts était commencé quand le signal du départ a été donné. Alors peuple et prêtres, tout a fui. Pour tenir les portes fermées et veiller sur le mort le plus longtemps possible, il n'est resté que le malheureux qui vient de nous ouvrir.

Encore émus de ce que nous avons vu, nous ne manquons pas d'en rendre compte à l'empereur à son retour. Il ordonne aussitôt que les funérailles soient achevées par un détachement de l'armée, en présence des principaux officiers de l'état-major. Le vieux pontife sera déposé dans le caveau que ses prêtres eux-mêmes ont préparé.

Les nouvelles de l'avant-garde sont des plus favorables. L'ennemi s'arrête et paraît vouloir

nous attendre. Miloradowitch vient d'amener quinze mille hommes de Moscou. Encouragé par ce renfort, Barclai de Tolly semble se disposer à recevoir la bataille. Une raison plus forte, peut-être, l'y pousse; il sait qu'un successeur lui est donné : on a pensé dans les conseils du prince que, *pour nationaliser la guerre davantage, il fallait placer un nom russe à la tête de tous les armemens* [1], et c'est ce qui a déterminé l'empereur Alexandre à remplacer le baron étranger Barclai de Tolly, par le feld-maréchal Golonitcheff-Kutusoff-Rimniskoï, qui vient de commander contre les Turcs. Si le général disgracié veut en appeler à la fortune, il n'a pas un moment à perdre pour se ménager la chance d'une victoire, avant l'apparition de son heureux rival; et l'on assure qu'il fait élever en toute hâte les redoutes sur lesquelles il a besoin de s'appuyer.

La position qu'il paraît avoir définitivement choisie, est celle de Tsarewo-Zaïmitché, près la poste de Velichewo, entre Viazma et Ghjath; nous n'en sommes éloignés que d'une marche.

La journée du 30 se passe donc à Viazma, en dispositions préparatoires. Mais le lendemain, au moment où l'on croit partir pour le combat,

[1] M. de Butturlin, pag. 296.

on ne reçoit que des ordres de route. Les nouvelles de la nuit ont tout changé.

Le nouveau général, Kutusoff, est arrivé le 29 au soir au camp de Barclai de Tolly; il a pris aussitôt le commandement; mais il n'a pas voulu accepter la bataille dans une position qui avait été choisie par un autre. L'armée russe a donc encore une fois levé le pied, et notre avant-garde qui la suit est sur le point d'entrer à Ghjath [1].

---

[1] « J'allai voir le prince Kutusoff la veille de son départ de Pétersbourg, dit madame de Staël; c'était un vieillard plein de grâces dans les manières, et de vivacité dans la physionomie, quoiqu'il eût perdu un œil par une des nombreuses blessures qu'il avait reçues dans les cinquante années de sa carrière militaire. En le regardant, je craignais qu'il ne fût pas de force à lutter contre les hommes *âpres* et jeunes qui fondaient sur la Russie; mais les Russes, courtisans à Pétersbourg, redeviennent Tartares à l'armée.... Je fus émue en quittant cet illustre maréchal; je ne savais si j'embrassais un vainqueur ou un martyr.... Avant de partir, Kutusoff alla faire sa prière à l'église de Notre-Dame-de-Kasan, et tout le peuple qui suivait ses pas lui cria de sauver la Russie. (*Dix Années d'exil*, pag. 348.)

Artificieux comme le premier Philippe de Macédoine, ce vieillard est opposé au moderne Annibal, dit M. de Butturlin, tom. I^er^., pag. 303.

CHAPITRE III.

GHJATH.

(Premiers jours de septembre.)

L'EMPEREUR laisse à Viazma le général Baraguey-d'Hilliers, avec le titre de gouverneur de la province; il envoie à Smolensk le général Jomini, comme commandant de la place. Le général Baraguey-d'Hilliers y exercera l'autorité supérieure en attendant le duc de Bellune.

L'empereur confie à ces généraux l'ordre, la sûreté et l'approvisionnement de la route; il veut que toutes les maisons de poste soient crénelées et retranchées; que les courriers, les estafettes et les officiers en mission y trouvent des chevaux; qu'on fasse garder chaque relai par une compagnie, et qu'on y place une pièce de canon.

Les commandans des stations militaires ainsi distribuées sur les pas de l'armée, ont pour instructions d'étendre leur surveillance aux contrées

environnantes, et de remédier par une administration sévère, mais juste, au bouleversement politique dont tout le pays est victime.

Le 31 au matin, on a quitté Viazma. Un peu de pluie qui a tombé la veille a suffi pour abattre la poussière dont notre marche était incommodée. *La température est celle de France au commencement d'octobre.*

Les différens corps continuent de s'avancer dans l'ordre suivi depuis Smolensk; le roi de Naples ouvre la route, ayant à sa gauche le vice-roi et à sa droite le prince Poniatowski, qui marchent à deux lieues environ dans l'intérieur des terres, et toujours à la hauteur du centre [1]. L'infanterie du général Compans soutient à l'avant-garde la cavalerie du roi de Naples;

---

[1] L'officier du vice-roi, que nous avons déjà cité, décrit ainsi le pays qu'il traverse :

Au delà de Viazma, à gauche, on apercevait de loin un fort beau château, formé par quatre pavillons, entourés de jardins, et une grande église. En y entrant, nous apprîmes que ce lieu s'appelait Novoë.

Le 31, on se remit en route. En chemin, on rencontra de jolis châteaux entièrement ravagés; nous fîmes halte à l'un d'entre eux; et parcourûmes un beau parc dont les promenades étaient très-agréables. Le vice-roi s'arrêta au château de Pockrow. (M. Eugène Labaume, pag. 128.)

viennent ensuite les autres divisions du prince d'Eckmulh, celles du maréchal Ney, la garde, et le quartier-général. Les Westphaliens arrivés à Viazma après notre départ ferment la marche.

L'empereur s'arrête le soir à Velitchewo, près des redoutes ébauchées où Barclai de Tolly voulait nous attendre.

Depuis le commencement de la campagne nous avons traversé des pays que la Russie compte aujourd'hui parmi ses provinces; mais ce n'est que depuis quelques jours que nous ne sommes plus en Pologne. L'aspect des plaines de la Moscovie achève de dissiper l'illusion où les cartes du *partage* nous ont tenus depuis le Niémen jusqu'à Smolensk.

Une montée insensible nous a élevés sur le plateau qui domine l'orient. La plaine qui nous entoure fournit autant de fleuves au monde que les aiguilles glacées du Saint-Gothard. Derrière nous sont les sources du Borysthène qui descend vers la mer Noire. A notre gauche nous laissons celles de la Dwina qui coule vers la Baltique, et devant nous sont les principaux réservoirs du Volga qui va se perdre dans la mer Caspienne, après avoir abreuvé de ses ondes toutes ces peuplades de Cosaques, de Kalmouks et de Tartares, qui

succèdent aux Scythes de la vieille histoire [1].

[1] Quelques lignes de madame de Staël, qui appartiennent à cette époque, achèveront de donner une idée du pays où nous sommes arrivés :

Les fleuves sont les plus grandes beautés de la nature en Russie. A peine si l'on y rencontre des ruisseaux, tant le sable en obstrue le cours. Il n'y a presque point de variétés d'arbres ; le triste bouleau revient sans cesse dans cette nature peu inventive. On y pourrait regretter même les pierres, tant on est quelquefois fatigué de ne rencontrer ni collines, ni vallées, et d'avancer toujours sans voir de nouveaux objets... Vous voyez de grandes plaines de blés, qui semblent cultivées par des mains invisibles, tant les habitans sont rares... Il ne faut pas s'imaginer qu'en approchant des villes, on voie rien qui ressemble aux villes de l'Occident ; les chemins ne sont pas mieux soignés... On se sent, en Russie, à la porte d'une autre terre, près de cet Orient d'où sont sorties tant de croyances religieuses. Des plaines de sable, quelques forêts de bouleau, et des villages à grande distance les uns des autres, composés de maisons de bois, toutes taillées sur le même modèle, voilà les seuls objets qui s'offrent aux regards..... La rigueur du climat, les marais, les forêts, les déserts dont se compose une grande partie du pays, mettent l'homme en lutte avec la nature. Les fruits et les fleurs mêmes ne vivent que dans les serres ; les légumes ne sont pas généralement cultivés ; il n'y a de vigne nulle part. ..... Il y a tant d'espace en Russie que tout s'y perd, même les châteaux, même la population. On dirait qu'on traverse un pays dont la nation vient de s'en aller ! L'absence d'oiseaux

Le 1^er^. septembre, l'empereur est à Ghjath [1]. Il espérait y trouver des nouvelles de l'ennemi et son attente n'est pas trompée. Kutusoff n'a fait que traverser la ville : il a remarqué en avant de Mojaïsk une position de bataille qui lui convient, et s'est empressé d'y devancer son armée. Cette position est celle du village de Borodino. On assure qu'elle tire sa force principale d'un ravin profond appelé la Kolotza, qui coupe en cet endroit la grande route. Depuis quarante-huit heures Kutusoff a mis en mouvement tous les bras dont il pouvait disposer pour perfectionner par des redoutes la ligne qu'il a résolu de défendre. Cette fois, il n'est plus permis d'en désespérer. La bataille

---

ajoute à ce silence ; les bestiaux aussi sont rares ; l'étendue fait tout disparaître, excepté l'étendue même qui poursuit l'imagination. (Madame de Staël.)

[1] Ghjath est une ville bien moins importante que Viazma ; elle n'a qu'une seule rue d'une longueur prodigieuse. Toutes les maisons sont construites en bois ; nous la traversons, comme les villes précédentes, au milieu des flammes. Cependant une pluie abondante qui survient arrête l'incendie, et permet à l'état-major et à la garde de s'abriter dans les maisons qui ont été préservées.

Les environs de Ghjath étaient couverts de gros choux pommés ; ils sont d'un grand secours à nos soldats, qui ont trouvé, dans un magasin de la ville, du lard et du biscuit. (Le docteur Larrey ; *Mémoire sur la Chirurgie Militaire*, tom. IV, pag. 39.)

générale que les Russes ont refusée si souvent depuis le Niémen va nous être accordée. Ghjatsk n'est qu'à deux petites marches du camp de Koutusoff. L'empereur s'y arrête les trois premiers jours de septembre, autant pour compléter ses moyens d'attaque et réunir sous sa main tout ce qu'une longue route a dispersé sur ses derrières, que pour laisser prendre à l'ennemi sur le terrain de son choix tous les petits avantages qui doivent l'encourager à soutenir le choc.

Combien les ordres, les soins, les mesures de détail et les instructions sont multipliés pour mettre à profit ce repos apparent! C'est dans de telles suspensions de marches que Napoléon se plaît à fatiguer toutes les plumes de son cabinet.

Il vient d'être témoin de plusieurs embarras graves qui sont résultés de la confusion des bagages. La peur de manquer ne cesse d'accroître le nombre des voitures, et tous les règlemens somptuaires sont méconnus. Des mesures de rigueur deviendront nécessaires; pour les prévenir, l'empereur ne craint pas de montrer beaucoup d'humeur et même d'exagérer ses plaintes. « Il » est impossible, » écrit-il au prince de Neufchâtel, « de voir un plus mauvais ordre que celui de la » route. L'état-major ne m'est d'aucun secours. » Que font donc vos officiers? Le prevôt de la » gendarmerie, le vaguemestre, que font-ils?....

» Aucun ne sert comme il le devrait. On va aux vivres *à la débandade*. Le nombre des maraudeurs qui tombent dans les mains de l'ennemi » monte chaque jour à plusieurs centaines. Je » veux qu'on défende aux soldats, sous les peines » les plus sévères, de s'aventurer ainsi. On doit aller » *aux vivres*, comme l'ordonnance le prescrit » pour les *fourrages*, par corps d'armée ou au » moins par division, et des escortes suffisantes » doivent protéger l'opération. Dans les villages » où les paysans sont désarmés, on doit se contenter de *requérir*, sans faire un mal inutile au » pays. L'ordre à substituer à la maraude est d'une » si grande importance pour la sûreté de l'armée » que j'attends du zèle des généraux qu'ils ne négligeront aucune mesure à cet égard. »

Aux ordres du jour qui ont pour objet de lutter contre les relâchemens de discipline inévitables à la suite de longues marches, succèdent sans interruption les calculs et les préparatifs nécessaires à la veille d'une bataille. « Occupez-vous de rallier » vos troupes, » écrit-il au roi de Naples, au prince d'Eckmulh, au vice-roi, au prince Poniatowski, au duc d'Elchingen, et au duc d'Abrantès ; « annoncez aux soldats que le moment du combat » approche et qu'il faut s'y préparer. Que dans » l'après-midi du 2 septembre, on fasse à la même » heure, sur toute la ligne, *l'appel* des hommes

» présens; qu'on me l'envoie avant dix heures du » soir; j'ai besoin de connaître nos forces avec » exactitude. »

Il écrit encore à ses généraux : « Faites l'inspec- » tion des armes; » à son intendant-général: « Passez » la revue des ambulances, et donnez-moi le nom- » bre des pansemens qu'on peut faire; » au général Lariboissière: « Remettez-moi l'état de notre artil- » lerie; dites-moi combien de coups vous pouvez » tirer. »

Enfin l'empereur appelle le chirurgien en chef Larrey; il apprend qu'une partie des officiers de santé sont restés à Smolensk, et sur-le-champ il dicte un ordre du jour qui met à la disposition de Larrey tous les chirurgiens des régimens, à l'exception du chirurgien-major et de deux aides[1].

Pour arriver plus vite à l'événement, nous négligeons d'insister sur les détails multipliés qui occupent Napoléon pendant ces trois journées. Il a reçu les états qu'il a demandés. Cent soixante

---

[1] « Cette disposition, » dit le docteur Larrey, tom. IV, pag. 40 de sa *Chirurgie Militaire*, « me procura quarante-cinq chirurgiens, aides, ou sous-aides, que j'attachai au quartier-général. Le séjour que l'on fit à Ghjath donna le temps à plusieurs caissons de nos ambulances de nous rejoindre, et je fus assez heureux pour être à peu près en mesure. »

mille hommes ont passé les ponts de Smolensk; il faut en déduire nos pertes de Valoutina, ce qu'on a laissé successivement à Dorogobouge et à Viazma, ce qui va rester à Ghjath pour garder la route, les dépôts, les magasins, les relais et les étapes. La division Laborde, de la jeune garde, la division Pino, du corps du vice-roi, et la cavalerie du général Sébastiani sont encore en arrière. Mais l'armée est impatiente; elle compte cent vingt mille combattans qui brûlent d'en venir aux mains: l'empereur ne veut pas les arrêter davantage.

FIN DU PREMIER VOLUME.

EXTRAIT

DU CATALOGUE GÉNÉRAL

QUI SE TROUVE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

OUVRAGES DE M. LACRETELLE.

HISTOIRE DE FRANCE pendant les guerres de religion. 4 vol. in-8. 24 fr.

HISTOIRE DE FRANCE pendant le dix-huitième siècle. 6 vol. in-8. 30 fr.

HISTOIRE DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE, 2 vol. in-8. 12 fr.

HISTOIRE DE L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE ET CONVENTION NATIONALE. 4 vol. in-8. 24 fr.

HISTOIRE DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF. 2 vol. in-8. 12 fr.

TABLEAU HISTORIQUE DE LA GRÈCE, depuis les fondateurs de ses divers états jusqu'à nos jours. 2 vol. in-8. 15 fr.

Cet ouvrage sera en deux volumes. Le premier est composé depuis plusieurs années : c'est en quelque sorte le résumé d'un cours que l'auteur, professeur d'Histoire à la Faculté des lettres, a fait devant un nombreux auditoire. Son intention est d'offrir à la jeunesse une manière d'enchaîner les souvenirs historiques, en les liant à des considérations générales. Ces considérations le guide-

ront à travers les époques où l'antique patrie des grands hommes et des sages offre un tableau moins éblouissant. Il parcourra la Grèce devenue la conquête et l'école des Romains ; la Grèce chrétienne, lorsqu'elle rachète, par l'éloquence des Pères de l'Église, les crimes et les infamies de la cour de Byzance ; la Grèce esclave sous les Musulmans, et d'un côté rallumant, par les mains de savans fugitifs, le flambeau des lettres en Europe, et de l'autre se débattant encore, sur le sol natal, avec divers auxiliaires, contre le joug de l'islamisme.

Le second volume sera rempli, dans presque toute son étendue, par l'histoire du dévouement des Hellènes de nos jours. Enfin, M. Lacretelle examinera sévèrement la politique des divers cabinets de l'Europe.

P. S. L'ouvrage paraîtra dans sept ou huit mois. On souscrit sans rien payer d'avance.

Mes souvenirs en Pologne, ou les Prisonniers français en Pologne, poésies, suivies de notes historiques ; par M. *J.-B. Thiriet*. 1 vol. in-8. de 400 pag. Prix : 6 fr.

Le Tuileur des trente-trois degrés de l'Écossisme du rit ancien des adeptes, auquel on a joint la rectification, l'interprétation de l'étymologie des mots sacrés, de passe, d'attouchement, de reconnaissance, etc. ; avec vingt-une planches représentant les tableaux, chiffres, alphabets, sceaux, etc., en usage dans les différens grades ; suivi du système universel des êtres selon la doctrine des anciens. Nouvelle édition. 1 vol. in-8. 7 fr.

Mémoires de la princesse Frédérique-Sophie Wilhelmine de Prusse, margrave de Bareith, sœur de Frédéric le Grand, écrits de sa main ; 4e. édit. 2 vol. in-8. 10 fr.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

TOME SECOND.

PAYS ÉTRANGERS.

Chez les correspondans ci-après :

A Aix-la-Chapelle.	chez	Laruelle, Meyer et Franck.
Amsterdam.	—	Dufour.
Berlin.	—	Voss.
Berne.	—	Bourg-Dorffer.
Breslau.	—	Korn.
Bruxelles.	—	Tarlier.
Dublin.	—	Milliken, Graston-Street.
Edimbourg.	—	Archibald Constable et comp^{e}.
Francfort-sur-le-Mein.	—	Jugel, Brœnner.
Genève.	—	Paschoud.
Hambourg.	—	Hœmnich-Perthés et Besser.
Leipsick.	—	Ernest Klein, Bossange frères.
Londres.	—	Bossange, Barthés, et Lowell.
Manheim.	—	Fontaine.
Mayence.	—	Roux.
Milan.	—	Giégler.
Moscou.	—	Riss.
Orléans (la Nouvelle-).	—	Levy et comp^{e}.
Pétersbourg (Saint-).	—	Graff.
Stuttgard.	—	Cotta.
Turin.	—	Botta.
Varsovie.	—	Glusckberg.
Vienne (Autriche).	—	Artaria et comp^{e}.

FRANCE.

Agen, Noubel. — *Alençon*, Bonvoux. — *Bayonne*, Gosse. — *Bordeaux*, Lawalle et Neveu. — *Calais*, Leleux. — *Dijon*, Lagier. — *Le Havre*, Chapelle. — *Lyon*, Bohaire. — *Marseille*, Camoin frères. — *Montpellier*, Gabon et comp^{e}. — *Nantes*, Busseuil. — *Orléans*, Perdoux. — *Rennes*, Duchesne. — *Rouen*, Frère (Renault, veuve). — *Strasbourg*, Treuttel et Würtz, Levrault.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE,

CONTENANT LE PRÉCIS

DES ÉVÉNEMENS DE CETTE ANNÉE,

Pour servir à l'Histoire

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON;

PAR LE BARON FAIN,

SON SECRÉTAIRE-ARCHIVISTE A CETTE ÉPOQUE.

La Russie était la dernière ressource de l'Angleterre : il s'agissait de ramener Alexandre au système continental ; la cause était européenne et toute l'Europe marchait devant moi!

(NAPOLÉON à Sainte-Hélène. *Mémorial* de M. Las-Cazes, t. III, p. 122.)

Tome Second.

PARIS.

DELAUNAY, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

PALAIS-ROYAL.

1827.

PLAN

DU CHAMP DE BATAILLE

DE LA MOSKOWA

7 7^bre 1812.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

SUITE DE LA CINQUIÈME PARTIE.

Pages.

CHAPITRE IV. L'armée arrive sur le champ de bataille. — Combat du 5 septembre. 1

CHAP. V. Bataille de la Moskowa. 22

CHAP. VI. Suites de la bataille. — Les Russes nous abandonnent Moscou. 41

Supplément à la cinquième partie. (*Pièces historiques.*) 57

SIXIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. Incendie de Moscou. 83

CHAP. II. Napoléon à Petrowskoïe. 93

CHAP. III. L'empereur revient à Moscou. — Tentatives pour communiquer directement avec l'empereur Alexandre 98

CHAP. IV. Marche de l'armée russe depuis Moscou jusqu'à Taroutino. 109

CHAP. V. Nouvelles arrivant des armées plus éloignées. — Le prince de Schwartzenberg. — Le maréchal Saint-Cyr. — Le duc de Tarente. 119

CHAP. VI. Suite des travaux de l'empereur à Moscou. 127

CHAP. VII. Préparatifs de départ. 149

CHAP. VIII. L'armée sort de Moscou. 158

Supplément à la sixième partie. (*Pièces historiques.*) 173

SEPTIEME PARTIE.

Pages.
CHAP. Ier. Ce qui se passait à Saint-Pétersbourg. . . 229
CHAP. II. Combat de Malojaroslavetz. 242
CHAP. III. L'armée française se replie sur Viazma. . . 257
CHAP. IV. Continuation de la retraite sur Smolensk. 277
CHAP. V. On abandonne Smolensk. 289
CHAP. VI. L'armée se replie sur Orcha; elle est atteinte par Kutusoff à Krasnoï. 300
CHAP. VII. Continuation de la retraite. — L'armée française, arrivant sur la Bérézina, s'y trouve resserrée entre les armées russes de Kutusoff, de Wittgenstein et de Tchitchagoff. 314
Supplément à la septième partie. (*Pièces historiques.*) 331

HUITIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. L'armée arrive sur la Bérézina. — Opérations préliminaires du passage. 357
CHAP. II. Première journée du passage. 375
CHAP. III. Deuxième journée. 384
CHAP. IV. Nuit du 27 au 28 novembre. 389
CHAP. V. Troisième journée. 394
CHAP. VI. Derniers momens du passage. 408
CHAP. VII. La retraite se dirige sur Wilna; départ de l'empereur. 412
Supplément à la huitième partie. (*Pièces historiques*) 427

Table alphabétique et raisonnée des matières contenues dans cet ouvrage. 457

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

SUITE DE LA CINQUIÈME PARTIE.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

SUITE

DE LA CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE IV.

L'ARMÉE ARRIVE SUR LE CHAMP DE BATAILLE. — COMBAT DU 5 SEPTEMBRE.

Le 4 septembre, l'armée quitte les environs de Ghjath pour aller chercher l'ennemi. L'empereur vient camper près de la poste de Griednewo. A son arrivée, le roi de Naples lui rend compte d'un combat de cavalerie qui a retardé notre avant-garde pendant quelques heures; on n'en a pas moins achevé la journée de route.

Le 5 à six heures du matin, on se remet en marche ; Konownitzin a profité de la nuit pour se replier sur le couvent de Kolotskoi. A sept heures, nos premières troupes l'atteignent. Averti par le canon de la résistance des Russes, le vice-roi se porte en avant ; il traverse plusieurs villages ravagés par les Cosaques, dépasse la position de Konownitzin, et gagne une éminence d'où son artillerie domine le grand chemin. Le général d'Anthouard se hâte d'y placer une batterie.

Konownitzin, se voyant ainsi débordé, ne pense plus qu'à la retraite, et ne peut la faire qu'en défilant sous la mitraille du vice-roi.

Nous le suivons : la route ne nous offrant plus d'obstacles, nous avançons rapidement.

Vers les deux heures, on découvre enfin toute l'armée des Russes.

Elle est placée sur une ligne de collines dont la crête s'étend depuis le village de Borodino jusqu'aux bois qui, vers le midi, terminent l'horizon.

Bientôt nos troupes sont inquiétées par de nombreux tirailleurs. L'ennemi a pratiqué cette embuscade dans les broussailles qui bordent le chemin et paraît vouloir la soutenir par des détachemens dispersés dans quatre villages que nous apercevons sur la droite. La carte nous donne le nom de ces villages. Ce sont ceux de Fonkino, de

Doronino, d'Aleckzinski et de Schwardino. A cent cinquante toises de Schwardino, en avant des bois qui nous séparent de la vieille route de Smolensk, s'élève un mamelon sur lequel les Russes ont construit une redoute. Ce qu'ils nous montrent de ce côté en infanterie, cavalerie et artillerie, forme environ quinze mille hommes.

L'empereur paraît; il ordonne au roi de Naples de ne pas perdre un moment pour débusquer l'ennemi de cette position avancée.

Le roi jette aussitôt sur sa droite, vers le mamelon, sa cavalerie d'avant-garde et la division Compans. Ce sont les seules troupes qu'on ait encore sous la main. Mais les Polonais de Poniatowski, qui marchent couverts par les bois, ont dépassé Jelnia. Il est possible qu'ils arrivent à temps pour déboucher sur les derrières de la redoute.

A quatre heures l'attaque commence. Compans, qui a pris directement les ordres de l'empereur, s'empare des villages de Fonkino et de Doronino. Les Russes qu'il en chasse se retirent vers leur redoute; il les suit, et à la fois tourne le mamelon par la droite et par la gauche. Nos colonnes ont d'abord à lutter contre des masses de cavalerie qui viennent se précipiter sur leurs baïonnettes. Dégagées de ce premier obstacle, elles en trouvent un second dans la vive fusillade qui les

reçoit sur les flancs de la redoute. En avant! en avant! s'écrie le général; mais le bruit ne permet pas de l'entendre, et les combattans demeurent sous une grêle de balles à dix toises les uns des autres. Ce terrible feu dure trois quarts d'heure! Pour en finir, un bataillon du cinquante-septième s'avance; il démasque quatre pièces d'artillerie chargées à mitraille, et, profitant aussitôt du ravage, nous pénétrons à la baïonnette dans les rangs entr'ouverts des Russes. Le désordre se communique rapidement de la droite à la gauche. On nous abandonne non-seulement la redoute, mais encore les pièces qui la défendaient; tous les canonniers sont tombés autour des affûts.

Cependant Bagration, qui commande en chef cette partie de la ligne de bataille, est accouru de sa personne. Il amène des troupes fraîches : il fait relever les soldats fatigués de Neverowski par les grenadiers du prince Charles de Mecklembourg. Deux fois les grenadiers de Bagation se présentent; deux fois ils sont repoussés par les fusiliers de Compans [1].

Sur ces entrefaites, notre ligne se forme et s'étend de plus en plus dans l'espace qui est entre

---

[1] Il est faux que cette redoute, une fois en notre pouvoir, ait jamais été reprise par l'ennemi. (Le général Gourgaud, *Examen critique*, pag. 104.)

la redoute prise et la grande route. La division Morand vient d'arriver. Elle appuie les soldats de Compans vers Schwardino, et les Polonais de Poniatowski sur notre droite commencent à déboucher par les bois.

A la vue de ce développement de nos forces toujours croissant, Kutusoff fait dire à Bagration de ne plus s'obstiner au combat et vers dix heures du soir le feu a cessé.

Pendant la nuit, tous nos corps achèvent de prendre position. Voici comment nos bivouacs se disposent.

Le vice-roi, conservant son rang de marche, s'est établi à notre extrême gauche sur les collines qui bordent le vallon de la Kolocza; il domine le village de Borodino, derrière lequel la route se relève et monte vers Gorki. De ce côté sont groupées les masses les plus épaisses de l'ennemi; elles couronnent toutes les hauteurs en face du vice-roi. Borodino, conservé par une arrière-garde russe, est entre les deux camps. C'est sur ce terrain que les deux armées paraissent vouloir vider leur querelle.

Mais déjà les combinaisons de l'empereur se sont portées à droite, vers la plaine qui sépare la nouvelle route et le vieux chemin de Smolensk. Le vice-roi doit se placer devant le débouché de Borodino, de manière à le tenir obstinément

fermé à l'ennemi. Il reçoit l'ordre de fortifier sa position par des redoutes qui soient le pivot sur lequel nos grandes manœuvres puissent s'appuyer avec confiance. Dès le soir même ces dispositions s'exécutent : à peine les soldats de l'armée d'Italie ont-ils formé les faisceaux et déposé le havresac, qu'ils saisissent la pioche et se mettent à l'ouvrage. Les éclaireurs de la cavalerie d'Ornano s'étendent à quelques centaines de toises sur la gauche; ils suivent le ruisseau de la Kolocza, et les premiers ils aperçoivent la rivière de Moscou, *la Moskowa !* Ils y font boire leurs chevaux, et se hâtent de rapporter leur découverte. *La Moskowa !* disent les soldats dans tous les bivouacs; ce sera le nom de la bataille que nous allons gagner !

Un peu en arrière du camp italien, la garde établit le sien, dans les broussailles, à gauche de la route; les pavillons de la tente impériale brillent aussitôt à la lueur des feux qui s'allument autour. Sur la droite, entre la garde et la redoute prise, les cinq divisions du prince d'Eckmulh occupent le champ de bataille, que deux d'entre elles viennent de conquérir. Plus loin, entre le prince d'Eckmulh et le vieux chemin de Smolensk, les Polonais de Poniatowski terminent notre ligne dans les bois.

Une seconde ligne se trouve formée par le

corps du maréchal Ney et celui du duc d'Abrantès, qui se sont arrêtés après avoir dépassé l'abbaye de Kolotskoi.

A peine l'empereur a-t-il pris quelques heures de repos sous sa tente, qu'il demande ses chevaux, et les premiers rayons du jour le montrent à ses soldats enveloppé dans sa redingote grise. Le grand-écuyer Caulaincourt et l'aide-de-camp Rapp, qui, cette nuit est de service, l'accompagnent; quelques chasseurs d'escorte le suivent de loin. Il a déjà reconnu les avant-postes russes, et en ce moment il achève de visiter son terrain. Chemin faisant, il parle aux chefs, reçoit le salut joyeux des soldats, et offre à tous un visage confiant qui leur promet la bataille. On dit même que, traversant les bivouacs du général Pajol, il s'est laissé surprendre à fredonner l'air patriotique : *La victoire en chantant nous ouvre la barrière*[1] !

Après avoir pris une idée générale de la situa-

[1] Je ne sais quels écrivains ont prétendu que l'armée française était déjà désorganisée, mourant de faim et de fatigue, affaiblie et découragée. A cette assertion, voici la réponse d'un témoin oculaire, dont le rapport ne saurait être suspect : « L'armée était saine, souple et » nerveuse, telle que ces corps virils qui, venant de » perdre les rondeurs de la jeunesse, montrent des formes » plus mâles et plus prononcées. (M. le comte de Ségur, » tom. Ier., pag. 371.)

tion respective des deux armées, il envoie sur les points principaux des officiers, qu'il charge d'en faire un examen particulier. La matinée se passe ainsi à se reconnaître.

Cependant deux courriers sont arrivés dans le camp; ils ont interrompu un moment l'empereur dans ces dispositions préliminaires. L'un est le baron de Bausset, préfet du palais, qui vient de Saint-Cloud; l'autre est le colonel Fabvier, qui vient du fond de l'Espagne.

M. de Bausset apporte, avec des lettres de l'impératrice, un portrait du petit roi de Rome. Napoléon reçoit ce souvenir avec une émotion qu'il a peine à contenir; elle se trahit par son empressement à montrer l'image de son fils aux personnages qui l'entourent [1].

La complaisance de M. de Bausset offrait une occasion dont beaucoup de familles ont profité. Combien ces vœux, ces regrets de l'absence, ces inquiétudes de tous les êtres qu'on chérit le plus, ont d'expression à cette distance! Mais à la veille d'une bataille, les sentimens qu'ils réveillent glissent un frisson involontaire dans le cœur des

---

[1] « Tenez, » dit-il à son secrétaire, « en lui remettant le portrait; retirez-le, serrez-le; c'est voir de trop bonne heure un champ de bataille. (Le général Gourgaud, pag. 212.)

plus intrépides, et Napoléon lui-même n'est pas impénétrable à de pareilles atteintes.... Il faut pourtant recevoir le colonel Fabvier : les dépêches dont il est porteur font une diversion bien autrement pénible.

Le général anglais Wellington, sortant de l'obscurité de ses manœuvres défensives, avait dépassé la frontière du Portugal, et depuis quelque temps paraissait sur les hauteurs de Salamanque, dans une attitude audacieuse qu'il se donnait pour la première fois. Le roi Joseph s'était hâté de quitter Madrid avec l'armée du centre, et venait à marches forcées pour se joindre au duc de Raguse. Le général Dorsenne, qui commandait au nord, accourait également. Nos trois armées devaient être victorieuses; une seule même pouvait suffire. Le duc de Raguse l'a cru, et il a voulu que ce fût la sienne. Sans attendre ses compagnons, avec ses seules forces, il a reçu le défi des Anglo-Portugais, et le succès aurait couronné cette audace, si le maréchal, atteint au bras par un boulet, n'avait été enlevé au commandement. Dorsenne est arrivé le lendemain pour protéger la retraite; mais enfin nous avons perdu la bataille des Aropiles ou de Salamanque; nos armées reculent, et l'effet moral de la victoire de Wellington peut avoir des suites incalculables.

L'empereur entrevoit toutes les conséquences

de ce malheureux événement, et s'en plaint avec d'autant plus de vivacité qu'elles ont été encourues volontairement par le duc de Belluno. On l'entend qui murmure entre ses dents cette strophe de Jean-Baptiste :

> *L'impatience* indocile
> Du compagnon de Paul Émile
> Fit tout le succès d'Annibal.

Le colonel Fabvier ne parvient à adoucir l'amertume de ses reproches qu'en lui peignant l'état fâcheux dans lequel il a laissé le maréchal. La blessure est telle que l'amputation du bras gauche paraît inévitable [1].

La tournure défavorable que prennent les affaires d'Espagne est un appel de plus à la victoire qui se prépare.

Autour de Napoléon, tous ces braves qui chargent leurs armes en interrogeant ses regards, lui offrent la seule distraction à laquelle il soit acces-

---

[1] Le colonel Fabvier, qu'animaient les sentimens les plus nobles et les plus élevés, crut son honneur intéressé dans ces reproches qui s'adressaient à son général, et le lendemain, l'armée le vit combattre à pied, en volontaire, dans l'endroit le plus périlleux, comme pour montrer que les soldats de l'armée d'Espagne ne le cédaient pas en bravoure à ceux de l'armée de Russie. (Le général Gourgaud, pag. 213.)

sible. Une crainte cependant l'agite encore, c'est que l'ennemi ne se retire; mais tous les officiers qui reviennent des avant-postes achèvent de dissiper cette inquiétude. Les Russes ne pensent pas à s'en aller; ils sont nombreux, et se disposent plutôt à nous attaquer si nous ne les prévenons nous-mêmes. En ce moment, Kutusoff fait porter en procession dans tous les rangs une image réputée miraculeuse qui a été sauvée de Smolensk. Chaque soldat est appelé à mériter les palmes du martyre, et tous agenouillés répondent aux chants religieux par des transports d'enthousiasme: nous entendons leurs acclamations.

L'empereur monte à cheval pour faire une dernière reconnaissance du terrain qui sera le champ de bataille. Un brouillard de pluie lui permet d'examiner de plus près la position de l'ennemi; mais à son passage devant Borodino, des coups de mitraille le forcent de suivre un détour.

De ce côté, en face du vice-roi, la droite et le centre des Russes sont protégés par l'escarpement du ravin de la Kolocza, et par des batteries qui donnent aux hauteurs de Gorki l'aspect le plus redoutable. En face du prince d'Eckmulh, leur ligne se recourbant vers le village de Semenowskié n'est plus bordée par le cours de la Kolocza; mais des ravins qui descendent des bois y sup-

pléent par leur profondeur, et des broussailles en embarrassent l'accès.

Au point où ces ruisseaux se réunissent à la Kolocza, entre Semenowskié et Borodino, se trouve l'angle saillant de la ligne ennemie. Une hauteur le fait ressortir à la vue, et les Russes ont placé leur plus forte redoute. C'est une grande batterie en forme de bastion ; elle plonge sur toute la plaine du centre, et menace également la droite du vice-roi et la gauche du prince d'Eckmulh.

Plus loin, vers Semenowskié et les bois, les ravins, qui font la défense naturelle de l'armée moscovite, deviennent moins profonds à mesure qu'on remonte vers leur source. Koutusoff paraît s'être appliqué surtout à fortifier cette partie de son terrain. Une dernière hauteur s'élève entre Semenowskié et les bois; il en a profité pour y construire trois autres flèches qui appuient l'extrémité de sa ligne.

C'était pour compléter le système défensif de sa gauche, qu'il avait jeté, à douze cents toises en avant, la redoute de Schwardino. Mais le beau fait d'armes de la division Compans nous ouvre un chemin qu'on croyait avoir masqué. Nous l'avons déjà dit, c'est de ce côté que l'empereur se propose de pousser les attaques principales.

Dans son ensemble, *la position de l'ennemi*

paraît belle et forte. Cependant les obstacles que la nature nous oppose, et que l'art des ingénieurs s'est étudié à rendre plus puissans, finissent à Semenowski. Il ne serait pas impossible, en se jetant au-delà, d'opérer, par la droite, une évolution qui déplacerait entièrement le champ de bataille. Dans la ligne parallèle que les deux armées forment actuellement, les Russes sont adossés à l'orient, et nous le sommes au couchant. Si, faisant face au Nord, nous portions vivement notre droite en avant, les Russes, obligés de suivre cette conversion, feraient face au midi. Par ce seul mouvement, toutes les redoutes seraient tournées. Notre aile droite atteindrait la route de Moscou dans le crochet qu'elle fait derrière l'ennemi. Les Polonais de Poniatowski s'en saisiraient, fermeraient cette retraite, et toute l'armée de Kutusoff, ainsi débordée, courrait risque d'être acculée dans un des contours que dessine la Moscowa.

Mais l'empereur craignait de manquer l'occasion, à force de la vouloir faire trop belle. Il est probable que les Russes se hâteraient d'évacuer leur position aussitôt qu'ils nous verraient en mesure de la tourner : ce serait donc encore une fois partie remise [1]. D'ailleurs, quelque bonne que puisse

[1] Des écrivains français ont reproché à l'empereur

être cette position, *elle ne l'est pas au point que nous soyons réduits à en éluder l'attaque. Les redoutes ne sont encore qu'ébauchées ; les fossés, peu profonds, ne sont ni palissadés, ni fraisés. L'ennemi ne peut pas avoir plus de cent vingt à cent trente mille hommes à nous opposer, et nos forces sont égales* [1].

Napoléon persiste donc dans son projet. Si nous enlevons les trois flèches de Semenowskie,

---

Napoléon de n'avoir pas poussé plus vivement sa droite : voici un Russe qui va leur répondre :

« Des avantages prononcés sur la droite de l'armée » française devaient obliger les Russes à une retraite pré- » cipitée, sous peine de voir leur armée rejetée sur la » Moscowa, hors de toute communication avec Moscou » et les provinces du Midi. Il ne dépendait même que » de Napoléon de forcer les Russes à évacuer sans com- » bat leur position ; il n'avait pour cela qu'à manœuvrer » par sa droite, en menaçant leurs communications avec » Mojaïsk ; mais ces manœuvres auraient fait que pro- » longer la guerre. » (M. de Butturlin, tom. 1er., pag. 316.)

[1] Les Russes conviennent qu'ils avaient cent trente-deux mille hommes, savoir :

Cent quinze mille de troupes régulières.
Sept mille Cosaques,
Et dix-mille miliciens.
Leur artillerie était de six cent quarante pièces.
(M. de Butturlin, pag. 320.)

nous nous trouverons avoir dépassé la grande batterie du centre, et lorsque nos baïonnettes auront pénétré jusque-là, les cuirassiers feront le reste!

Ainsi les grands efforts vont se diriger sur les redoutes qui sont à notre droite. On appelle le général Compans, c'est le *preneur de redoutes*. L'empereur, pour lui prouver sa satisfaction de ses exploits de la veille [1], le charge d'achever à Semenowskié ce qu'il a si bien commencé à Schwardino; il s'avancera en longeant les bois. Le général Desaix le couvrira en marchant de conserve dans les taillis, et le prince d'Eckmulh, gardant la division Friant sous sa main, présidera à cette importante opération qui doit engager la bataille. Le corps de Poniatowski continuera de former une aile détachée sur notre extrême droite, et favorisera notre attaque.

Soutenu ainsi du côté des bois, le prince d'Eckmulh ne le sera pas moins fortement du côté de la plaine. Une de nos plus redoutables colonnes est destinée à tomber sur Semenowskié par la gauche, plutôt que les troupes du premier corps y arrivent par la droite. C'est l'armée du maréchal Ney qui portera ce coup. Jusqu'à présent, elle a été tenue en arrière, pour ne pas dé-

[1] Le général Gourgaud, *Examen critique*.

masquer prématurément notre ordre de bataille. Ce ne sera que vers le soir qu'elle viendra s'établir au centre de notre ligne, entre le prince d'Eckmulh et la Kolocza. Le corps du duc d'Abrantès suivra ce mouvement, et se placera provisoirement sous les ordres du maréchal Ney. Pour ne pas laisser soupçonner le revirement de forces qu'il médite, l'empereur a laissé toute la journée ses pavillons et sa garde sur les hauteurs de Borodino où il a passé la nuit du 5 au 6. Il y passera encore la nuit du 6 au 7, et ce n'est qu'au dernier moment qu'il ira prendre sa position de bataille.

Mais tandis que nous nous porterons avec nos masses sur l'aile gauche des Russes, il serait possible que ceux-ci, descendant des hauteurs de Gorki, vinssent écraser le vice-roi, et que des deux côtés, frappant à la fois du fort au faible, nous nous trouvassions nous et les Russes enfoncés également sur nos ailes opposées. De pareils coups fourrés offrent de grands avantages au général qui sait en saisir l'à-propos, et l'empereur est habile à s'en démêler. Mais dans le désordre et la confusion qu'ils entraînent, les manœuvres d'une armée aussi nombreuse que la nôtre pourraient être un moment livrées à des hasards que Napoléon ne veut pas courir. Il veut vaincre, sans toutefois se laisser aller à des risques qui

seraient au delà du but. Il pense donc à mettre le prince Eugène en mesure de repousser toutes les tentatives de Kutusoff, et détache les divisions Morand et Gérard du commandement du prince d'Eckmulh pour les envoyer au vice-roi, qui les range entre l'armée italienne et celle du maréchal Ney, sur la rive droite de la Kolotcza. Il y joint le corps de cavalerie du général Grouchy, et la brigade légère du général Cuyon.

Notre ligne de bataille se trouve ainsi partagée en trois commandemens distincts.

Sur notre gauche, le vice-roi qui tiendra ferme à Borodino, et secondera par d'utiles diversions les attaques de Semenowskié.

Au centre, c'est-à-dire dans la plaine, entre la grande route de Moscou et les bois, le prince d'Eckmulh et le duc d'Elchingen engageront sérieusement la bataille. Ils seront soutenus par l'infanterie westphalienne et par les trois corps de cavalerie du roi de Naples, aux ordres de Montbrun, Latour-Maubourg et Nansouty.

L'empereur sera de ce côté en réserve avec la garde.

A droite, les Polonais tourneront les bois par la vieille route.

Ces dispositions arrêtées et la nuit venue, l'artillerie apprête ses batteries. On établit les deux principales devant le front du prince

d'Eckmulh pour appuyer l'attaque qui se prépare. Le général Sorbier place dans chacune soixante pièces de la réserve de la garde.

Le général Pernetty, qui commande l'artillerie du premier corps, organise une batterie mobile de trente bouches à feu, avec laquelle il marchera en tête des colonnes du prince d'Eckmulh.

Le général Foucher, qui commande l'artillerie du maréchal Ney, dispose soixante pièces en avant de sa ligne, et les pointe sur les ouvrages qui couvrent le centre de l'ennemi.

Quant à l'artillerie du vice-roi, le général d'Anthouard s'est préparé dès la veille, et nous avons parlé des batteries qui défendent le débouché de Borodino.

Enfin, le général du génie Pelitevin jette quatre ponts sur la Kolocza, pour que les troupes du vice-roi puissent passer et repasser rapidement d'une rive à l'autre.

L'empereur emploie cette nuit presque tout entière à donner les derniers ordres : il ne prend que quelques heures d'un repos souvent interrompu. Aux premiers rayons du jour, il est sur pied; il fait appeler l'aide-de-camp de service. Auguste Caulaincourt ne dormait pas : à demi couché sur le matelas du camp, enveloppé dans son manteau et la tête appuyée sur le coude, il

avait les yeux tristement fixés sur un portrait : c'était celui de sa jeune femme, qu'il a dû quitter dès les premiers momens du mariage. On dirait qu'il lui adresse un éternel adieu... La présence de l'empereur le tire brusquement de cette rêverie, il n'a que le temps de remettre le portrait sur son cœur [1].

Écartant les rideaux de sa tente, Napoléon paraît au milieu des deux sentinelles qui lui présentent les armes, et s'avance vers ses officiers déjà rassemblés en grand nombre. « Il fait un » peu froid, dit-il; mais voilà un beau soleil : » c'est le soleil d'Austerlitz. » Tous répondent à l'envi par des allusions à cet heureux présage.

A cinq heures du matin, l'empereur est à cheval, et se porte au galop sur la droite. Toute la garde se met aussitôt en mouvement pour le suivre.

Au signal donné par les tambours, tout le reste de l'armée prend les armes. Les colonels, placés devant leurs régimens, font battre un ban, et les capitaines lisent à leurs compagnies l'ordre du jour suivant :

---

[1] Dans les mémoires attribués au général Rapp, on lui fait dire qu'il était de service la nuit qui précéda la bataille ; c'est une erreur que je puis rectifier : j'ai passé cette nuit dans la tente à côté de l'aide-de-camp de service, et c'était M. de Caulaincourt. (*Note de l'auteur.*)

Soldats,

Voilà la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous : elle nous est nécessaire; elle nous donnera de l'abondance, de bons quartiers, et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous : « Il était à cette grande bataille dans les » plaines de Moscou! »

État des deux armées en présence, le 6 septembre au matin.

ARMÉE FRANÇAISE,
commandée par l'empereur NAPOLÉON en personne.

Aile gauche de l'armée franç.	Le prince Eugène Napoléon.	Le 4e. corps, arm. italienne.	20,000	40,000
		Les deux divisions détachées de l'armée du pr. d'Eckmulh.	13,000	
		La caval. du gén. Grouchy.	3,500	
		La caval. ital. et bavaroise.	3,500	
Centre. L'EMPEREUR.		Le prince d'Eckmulh.	20,000	38,000
		Le duc de Elchingen.	10,000	
		Le duc d'Albuféra.	8,000	
	Le roi de Naples.	Cav. de Montbrun.		12,000
		Cav. de Latour-Maubourg.	12,000	
		Cav. de Nansouty.		
		Garde impér. infanterie.	15,000	20,000
		Garde impér. cavalerie.	5,000	
			70,000	
Aile droite de l'armée franç.	Le prince Poniatowski.	Les Polonais du 5e. corps.		19,000
TOTAL des hommes présens sous les armes, Français et alliés.				129,000

ARMÉE RUSSE,
commandée par le prince Rimniskoi-Golonitcheff-Kutusoff.

Aile gauche de l'armée russe.	Le général Miloradowitch	Le général Baggovouth.	11,500	21,500
		Le général Ostermann.	10,000	
		Le général Doctoroff.	8,000	
	Le général Barclai de Tolly.	La cavalerie de Korff.	3,500	22,000
		La cavalerie Pahlen.	2,500	
		Les Cosaques de Platoff.	3,000	
		La cavalerie d'Ouvaroff.	2,500	
			43,500	
Centre: Le feld-mar. Kutusoff.	Le prince Bagration.	Le général Raeffskoï.	14,000	37,000
		Le général Borosdin.	20,000	
		La cavalerie de Sieven.	3,000	
	Réserves.	Le gén. Lawroff (garde imp. russe et 1re. division de cuirassiers), ci-devant sous le commandem. du prince Constantin.	17,000	44,000
		La 2e. divis. de cuirassiers.	2,000	
		Les milices de Moscou.	10,000	
		L'ar.-garde de Konownitzin, répartie entre diff. corps.	15,000	
			81,200	
Aile droite de l'armée russe.	Le général Toutchkoff.	3e. corps d'infanterie.	7,000	9,000
		Cosaques.	2,000	
Russes, au moins.				133,500

Nota. L'évaluation ci-dessus *de l'armée russe* est celle de M. Butturlin, plus les 2,500 hommes *de la cavalerie Pahlen*, qui ont été omis dans son tableau n°. 9. — L'empereur Napoléon évaluait la force de l'armée russe à 170,000 hommes. Voyez les Mémoires de M. de Montholon, t. II, p. 94.

CHAPITRE V.

BATAILLE DE LA MOSCOWA.

(7 septembre 1812.)

L'EMPEREUR va se placer en avant des talus de la redoute dont la prise a signalé deux jours auparavant notre arrivée sur le champ de bataille. De cette éminence, la ligne des Russes se développe distinctement à sa vue : il n'en est guère qu'à huit cents toises. A sa gauche se détache la grande redoute qui couvre le centre de l'armée ennemie ; sur sa droite, entre Semenowskié et les bois, s'élèvent les ouvrages qu'on doit attaquer les premiers pour pénétrer jusqu'à Bagration. Devant l'empereur, dans l'intervalle de plaine circonscrit par les deux grandes routes, sont rangées les troupes du prince d'Eckmulh, du maréchal Ney et du duc d'Abrantès ; en arrière et sur les flancs de l'infanterie, se tiennent les trois corps de cavalerie de Montbrun, de Latour-

Maubourg et de Nansouty que le roi de Naples commande.

La garde impériale, formée en carré, entoure de ses rangs épais la position centrale que Napoléon a choisie. La jeune garde occupe le côté le plus rapproché de l'ennemi. La division polonaise du général Claparède, célèbre en Espagne sous le nom *de Légion de la Vistule*, a été admise à partager ce poste d'honneur. Au côté opposé s'alignent les bataillons de la vieille garde en grande tenue : le duc de Dantzick est à leur tête; et non loin de là le maréchal Bessière, duc d'Istrie, dispose en réserve ses escadrons d'élite [1].

A peine l'empereur a-t-il mis pied à terre que les deux batteries du général Sorbier com-

---

[1] Les jours qui précédaient une grande bataille, Napoléon était constamment à cheval, pour reconnaître la force et la position de l'ennemi, étudier son champ de bataille, parcourir les bivouacs de ses corps d'armée. La nuit même, il visitait la ligne pour s'assurer encore de la force de l'ennemi par le nombre de ses feux; et en quelques heures il fatiguait plusieurs chevaux. Le jour de la bataille, il se plaçait sur un point central, d'où il pouvait voir tout ce qui se passait. Il avait près de lui ses aides-de-camp, ses officiers d'ordonnance; il les envoyait porter ses ordres sur tous les points. A quelque distance en arrière de lui, étaient quatre escadrons de la garde, un de chaque arme; mais lorsqu'il quittait cette position,

mencent à tonner vers la droite : leurs feux balayent la bordure des bois devant le prince d'Eckmulh ; celui-ci donne aussitôt l'ordre aux divisions Compans et Desaix de marcher sur les flèches qui servent de remparts à Bagration [1].

Au delà des bois, Poniatowski se met en mouvement pour attaquer l'ennemi par la vieille route de Smolensk, et quelques instans après le canon qui se fait entendre à notre gauche, du côté de Borodino, annonce que le prince Eugène exécute sa démonstration sur la grande route de Moscou.

La bataille s'engage ainsi dans ces trois directions. Elle va se poursuivre sur le plan tracé la

---

il ne prenait pour escorte qu'un peloton. Il indiquait ordinairement le lieu qu'il avait choisi à ses maréchaux, afin d'être facilement trouvé par les officiers qu'ils lui enverraient. Aussitôt que sa présence devenait nécessaire quelque part, il s'y portait au galop. (Le général Gourgaud, pag. 127.)

[1] Les ouvrages en avant de *Semenowskié* formaient l'extrême gauche de la ligne de bataille. Ils étaient confiés aux grenadiers réunis de Woronzoff, et soutenus par la division Newerowski ; les grenadiers du prince Charles de Mecklembourg étaient en réserve en arrière de Semenowskié.

Les cuirassiers de Douka formaient la réserve de la gauche. (M. de Butturlin, pages 318 et 319.)

veille; mais une résistance opiniâtre amènera des incidens : pour embrasser les détails compliqués de ce vaste ensemble, tenons-nous auprès de l'empereur qui voit tout et pourvoit à tout.

Dans ce premier moment, son attention est fixée sur l'attaque du prince d'Eckmulh. La division Compans est parvenue jusqu'à la redoute la plus voisine du bois; et d'abord le général Teste a pénétré dans l'enceinte; mais une blessure vient de forcer le général Compans à quitter le champ de bataille. L'empereur envoie aussitôt son aide-de-camp Rapp pour remplacer Compans. A l'arrivée de celui-ci, trois chefs se sont déjà succédés dans le commandement: c'est d'abord le général Dupelain qui a pris la place de son divisionnaire, ensuite le général Desaix qui a été blessé presque aussitôt; Rapp lui-même venant après Desaix ne tarde pas à être frappé à son tour. La nouvelle se répand alors que le prince d'Eckmulh est tué, que de loin on l'a vu tomber; le roi de Naples allait partir pour se mettre à la tête du premier corps quand le prince d'Eckmulh lui-même se présente; son cheval frappé d'une balle l'a entraîné dans sa chute; mais cet accident n'a eu pour le maréchal d'autres suites qu'une forte contusion. Cependant la fatalité qui, en moins d'un quart d'heure, a mis successivement tous

les chefs hors de combat, a fini par jeter dans l'attaque une indécision qui en a compromis le succès [1].

On va recommencer, et le prince d'Eckmulh veut, malgré sa blessure, retourner à son poste.

L'impatience du maréchal Ney avait été contenue jusqu'alors : le moment est venu de donner un libre essor à son ardeur. C'est lui qui prendra la revanche du premier corps. L'empereur est à une distance si rapprochée de la ligne que son aide-de-camp, le comte de Lobau, appelle à haute voix le maréchal pour qu'il vienne recevoir les derniers ordres. Aussitôt les tambours battent la charge ; les divisions, Ledru, Marchand et Razout se dirigent sur les redoutes déjà assaillies par la division Compans ; les soixante-dix bouches à feu du général Foucher précèdent

---

[1] Les progrès du maréchal ne pouvaient être rapides de ce côté, à cause de la difficulté du terrain qui entravait sa marche. Ses troupes, après avoir passé à travers un bois touffu, et des broussailles où l'on ne trouve pas, même des sentiers, se reforment ensuite en colonnes d'attaque presque à portée de mitraille des batteries russes. Aussi la tête des divisions Compans et Desaix, foudroyée par le feu de ces batteries et des chasseurs dispersés dans les bois, est plusieurs fois ramenée dans les taillis. (M. de Butturlin, tom. I^er., pag. 325.)

nos colonnes d'attaque, et le roi de Naples ébranle sa cavalerie pour les soutenir.

Sur ces entrefaites on reçoit des nouvelles de la gauche. Le prince Eugène a fait enlever Borodino. Mais, avant de nous céder cette position, les Russes s'y sont vivement défendus. Dans ce combat opiniâtre nous avons perdu le général Plauzolles; notre cent sixième régiment, entraîné par le succès, a failli se compromettre en franchissant les ponts qui sont au delà du village : on vient de le dégager.

L'empereur fait dire au prince Eugène de retenir l'élan de ses troupes, pour mieux ménager une vigoureuse diversion en faveur de l'attaque que le prince d'Eckmulh a démasquée. Le vice-roi, laissant Borodino à la garde du général Delzons, conduira les trois divisions Morand, Gérard et Broussier sur la grande batterie du centre.

Ce premier acte de la bataille finit par un succès complet.

Les colonnes du prince d'Eckmulh et du maréchal Ney, arrivées en même temps sur les batteries de Semenowskié, ont été reçues à portée de mitraille par un feu terrible; *mais rien n'a pu les arrêter : elles se sont jetées avec impétuosité dans les intervalles des ouvrages et les ont tournés à la gorge.* Les soldats de Ledru et ceux de Compans sont entrés pêle-mêle dans les redoutes,

et *n'ont pas même laissé aux Russes le temps de retirer leurs pièces* [1].

Il ne suffit pas d'avoir enlevé ces premières positions : il faut s'y maintenir. Bagration est accouru sur le point de sa ligne qui vient d'être forcé ; il appelle à lui de nouveaux renforts, et sans attendre qu'ils soient tous réunis sous sa main, il se reporte, avec ce qu'il a, sur les redoutes qu'il vient de perdre. Mais nous y sommes fortement établis : l'avantage du terrain que nos ennemis ont eu pendant la première heure de la bataille nous appartient désormais, *et le soldat russe vient mourir aux pieds de ces mêmes parapets qu'il avait élevés les jours précédens comme des abris protecteurs* [2].

La cavalerie du roi de Naples fournit des charges brillantes qui achèvent d'éloigner les assaillans : il est neuf heures ; tous les ouvrages sur lesquels les Russes appuyaient leur aile gauche ont cessé de nous être disputés.

Rien n'empêche plus le prince d'Eckmulh de continuer sa manœuvre : son armée s'avance en pivotant toujours sur le centre ; elle avait jusqu'alors les bois à sa droite ; elle va maintenant

---

[1] Témoignage de l'ennemi. Voyez le récit de M. de Butturlin.

[2] Napoléon, *bulletin* de la bataille.

les avoir à dos; mais l'empereur, voulant prolonger ce mouvement jusqu'à la naïssance des ravins qui coupent la plaine au delà des redoutes, dispose des Westphaliens, dont le maréchal Ney n'a plus besoin. Junot reçoit l'ordre d'aller se placer entre Davoust et Poniatowski. Il remplira le vide que la divergence de leurs attaques vient d'ouvrir, et dans cette position intermédiaire il favorisera les progrès de l'un et de l'autre.

Cependant Bagration, qui se voit le point de mire de nos principales opérations, appelait à grands cris les réserves de Kutusoff; mais celui-ci est occupé de son côté par le prince Eugène. D'abord la prise de Borodino et même la brillante témérité du cent sixième ont confirmé le général russe dans l'idée que nous cherchions à pénétrer par la grande route de Moscou; il a donc tenu les corps de Barclai, de Baggovouth, d'Ostermann, d'Ouwaroff et de Platoff accumulés sur les hauteurs de Gorki. Maintenant le Prince Eugène, en attaquant la grande batterie du centre, lui donne un autre sujet d'inquiétude.

En un clin d'œil Broussier s'est logé dans le ravin entre Borodino et la redoute, tandis que la division Morand, *s'étant avancée avec un aplomb admirable à travers une grêle de balles, est venue s'établir sur les flancs même des ouvrages,*

et bientôt le choc a été si rude que les Russes de Paskevitch n'ont pu le soutenir[1]. Le général Bonami a pénétré dans la grande batterie à la tête du trentième régiment.

Kutusoff se sent frappé au cœur, et voit sa bataille compromise qu'il la croyait à peine commencée. Il ne veut pas nous laisser le temps de nous reconnaître ; il veut qu'à tout prix l'on revienne à la charge. Dans cette extrémité les généraux Koutaïsoff et Yermoloff se dévouent. Koutaïsoff est le chef de l'artillerie, Yermoloff commande une partie de la garde : Koutaïsoff se fait tuer ; mais du moins les débris de la division Paskevitch ont été ralliés ; *quoique cette troupe n'offre plus qu'une masse informe*[2], on la ramène au combat et de nombreux renforts lui arrivent. Notre trentième régiment est assailli de toutes parts : à droite par Raëffskoï, à gauche par Wazilzikoff, et de front par Paskevitch. Alors seulement on cède au nombre. Bonami s'obstine à mourir dans la redoute ; les Russes ont l'honneur de l'y faire prisonnier.

Alors Kutusoff respire et pense à secourir Bagration : la vigueur avec laquelle les Français ont forcé l'aile gauche des Russes ne permet plus de

---

[1] M. de Butturlin.

[2] M. de Butturlin.

méconnaître les véritables intentions de l'empereur. Semenowskié est devenu le centre de la bataille. Tous les Russes vont y accourir [1].

Dans l'attente de cette crise, Napoléon commence à engager ses réserves, et envoie le général Roguet de la jeune garde pour soutenir la division Friant qui a pris position au delà du ravin. Quand il voit venir les nombreuses colonnes de l'ennemi, il fait avancer aussitôt, sous les ordres de son aide-de-camp Lauriston, une batterie de quatre-vingts canons devant laquelle s'arrête l'élan des Russes. Leurs cuirassiers vont se précipiter contre cette barrière de feu. Mais les carabiniers de Lepaultre et de Chouars, les cuirassiers de Saint-Germain, les hussards et les chasseurs de Pajol et de Bruyères se jettent à la traverse et sortent vainqueurs de cette nouvelle mêlée, plus sanglante encore que celle du matin.

Le moment est venu de percer le centre des Russes. Déjà l'empereur a envoyé ses ordres au roi de Naples; la division Friant, inébranlable à Semenowskié, va servir de pivot à cette grande manœuvre, et la jeune garde se met en

---

[1] Cette accumulation des réserves russes sur le même point les exposait aux coups des formidables batteries des Français; mais elle était devenue indispensable. (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 341.)

marche pour l'appuyer, quand tout à coup les cris lointains d'un *hourra* se font entendre sur la gauche. Les regards suivent cette direction, et dans les broussailles voisines de la grande route où les tentes du quartier impérial ont été dressées les jours précédens, on aperçoit une foule de charretiers, de domestiques et de chariots qui se précipitent dans le plus grand désordre. Tout annonce que le vice-roi est vivement attaqué dans sa position de Borodino.

On reste quelque temps incertain sur l'importance de cet incident. L'empereur a suspendu le mouvement de la garde. Il a fait avancer la division Claparède du côté du prince Eugène. Bientôt il apprend que les Russes sont descendus des hauteurs de Gorki; qu'ils ont tourné notre gauche; que la cavalerie d'Ornano, trop faible, s'est repliée sur Borodino; que déjà les Cosaques dépassent ce village; que la division Delzons entourée a formé ses carrés; que le vice-roi lui-même a failli être surpris dans le désordre et n'a eu que le temps de se jeter dans les rangs du quatre-vingt-quatrième.

Napoléon monte aussitôt à cheval et court où le danger réclame sa présence. Il avait déjà passé la Kolocza et arrivait sur la grande route, quand l'heureux dénûement de cette alerte lui est annoncé.

Ce ne sont point les masses d'infanterie, tenues en réserve depuis le matin par Kutusoff sur les hauteurs de Borodino, qui ont donné. Les corps d'Ostermann et de Baggowouth traversent en ce moment tout le champ de bataille, de leur droite à leur gauche, pour aller secourir Bagration. L'ennemi n'a lancé que sa cavalerie sur le prince Eugène : c'est Ouvaroff avec ses huit régimens, et Platoff avec ses milliers de Cosaques, qui seuls se sont risqués à passer la Kolocza. *Ouvaroff, après avoir tenté plusieurs charges, désespérant d'entamer nos carrés, vient de prendre le parti de repasser le ravin* [1].

Le prince Eugène a eu un cheval tué sous lui. Son aide-de-camp Gifflenga a été également démonté. Un autre de ses aides-de-camp, Maurice Méjean, a été blessé. Le brave quatre-vingt-quatrième régiment a maintenu sa devise : *Un contre dix.*

Débarrassé d'Ouvaroff, Napoléon revient sur la droite. Depuis deux heures, on se tue à Semenowskié sans changer de place : il est temps d'en finir. La ligne des Russes vient d'être renouvelée pour la troisième fois : c'est donc une troisième bataille à livrer. L'empereur a fait avancer sur son front toute l'artillerie disponible; et tandis

---

M. de Butturlin.

que les feux s'y rallument avec fureur, il commande le mouvement général qui doit terminer tout.

A l'extrémité de la droite, Poniatowski est parvenu à dépasser les bois; mais une dernière position l'a arrêté : il reçoit l'ordre de surmonter l'obstacle. Ses adversaires doivent être fatigués, et les Polonais ne le sont jamais !

A gauche, le prince Eugène ramènera les divisions Morand, Gérard et Broussier, sur les parapets de la grande redoute : ils en connaissent le chemin, et en gardent encore les approches. Le général Lanabère, de la jeune garde, prendra la place de Morand, qui vient d'être blessé.

Au centre..... l'empereur y arrive! Laissant derrière lui les redoutes enlevées le matin par les soldats de Ney et de Davoust, il s'avance jusqu'à la position de Semenowskié.

Nos troupes ont déjà quitté la défensive; elles se développent, *et s'enfoncent avec assurance dans la plaine.* L'ennemi se flatte en vain de *nous arrêter à son tour sous les coups pressés de sa mitraille. Nos colonnes resserrent les rangs à mesure qu'ils sont éclaircis, et continuent leur mouvement avec une constance admirable* [1].

[1] Témoignage de l'ennemi : ce sont les expressions de M. de Butturlin.

Alors la ligne des Russes s'ébranle; elle s'est hérissée de toutes les baïonnettes de réserve [1] : les fers se croisent, et, pour la troisième fois, la plus terrible mêlée s'engage. Bagration y succombe : on l'emporte mortellement blessé [2]. On emporte avec lui son chef d'état-major Saint-Priest. Davoust et Ney sont parvenus à élargir l'espace, et Murat mesure de l'œil le terrain sur lequel sa cavalerie va décider la victoire. Enfin, le tour de nos cuirassiers est venu; ils s'élancent, et l'impétuosité de leurs charges achève d'enfoncer l'ennemi. Sur ces débris fumans, sur ces monceaux d'affûts, de fusils, de morts et de mourans, le maréchal Ney a marqué son rang à la pointe de l'épée : *il sera le prince de la Moscowa!*

Cependant un corps de cuirassiers s'est détaché vivement sur la gauche. Montbrun n'est plus à leur tête; un coup de canon l'a frappé : c'est Auguste Caulaincourt qui les conduit. On vient de les voir se précipiter au galop, dépasser la grande redoute du centre, se rabattre brusquement dessus, et bientôt disparaître dans un

---

[1] L'infanterie de la garde impériale russe, la cavalerie de Korff et de Pahlen, les guides et la garde étaient là. (M. de Butturlin, pag. 341.)

[2] Bagration est mort le 24 septembre dans le gouvernement de *Vladimir*.

gouffre de poussière et de fumée. Soudain les baïonnettes du prince Eugène brillent de l'autre côté de la redoute. Le volcan, assailli de toutes parts, tonne, éclate, vomit des torrens de feux, redouble, et tout à coup s'éteint... Le général Likatcheff a remis son épée; mais ses soldats se sont fait tuer. Opiniâtreté funeste! Auguste Caulaincourt et Lanabère, leurs vainqueurs, sont avec eux ensevelis dans la redoute. Les cuirassiers y sont entrés par la gorge, au moment même où les soldats d'Eugène en escaladaient les parapets [1].

Le général Grouchy, qui a développé ses escadrons dans la plaine, est sur les pas de l'ennemi dont il presse la retraite.

Le succès de Poniatowski complète l'action: cette partie de la bataille se détache comme un duel, entre les Polonais et les Russes. Toutchkoff,

---

[1] On courut annoncer à l'empereur cette victoire et cette perte; le grand écuyer, frère du malheureux général écoutait. Il fut d'abord saisi; mais bientôt il se raidit contre le malheur, et sans les larmes qui se succédaient silencieusement sur sa figure, on l'eût cru impassible. L'empereur lui dit: « Vous avez entendu: voulez-vous » vous retirer? » Il accompagna ces mots d'une exclamation de douleur; mais, en ce moment, nous avancions contre l'ennemi. Le grand écuyer ne répondit rien, il ne se retira pas; seulement il se découvrit à demi pour remercier et refuser. (M. P. de Ségur, tom. Ier., pag. 40[illegible])

le général des Russes, vient d'être tué : Baggovouth qui, de l'autre extrémité de la ligne, accourait pour le secourir, n'arrive que pour lui succéder ; mais Poniatowski poursuit sa victoire, et déjà son canon se fait entendre derrière les hauteurs d'où descendent les ravins que la bataille a remplis de ses hécatombes.

Cette alternative fatigante d'attaque et de défense est enfin terminée. Nous restons maîtres de tout le terrain que Kutusoff a pris tant de peine à fortifier. Le nœud de la bataille est maintenant dans nos mains. Faut-il le dénouer ou le rompre ?

L'empereur laisse sa suite en arrière, et de sa personne s'avance jusque sous le feu des tirailleurs ennemis pour mieux reconnaître la dernière position où les Russes s'arrêtent. Acculées sur le ravin de Psarewo, *leurs masses ne peuvent plus revenir contre nous et cependant ne veulent plus reculer* [1].

Il n'est que quatre heures ; encore un effort, et Napoléon pourrait convertir la défaite de l'en-

[1] Le corps d'Ostermann a remplacé celui de Rajewski, qui se trouve pour ainsi dire anéanti. Le troisième corps de cavalerie, celui de Palhen, a cessé d'exister ; ce qui en reste est amalgamé dans le corps de Korff. (M. de Bourgoing, tom. Ier., pag. 382.)

nemi en déroute. Mais les chefs parlent de fatigue, les troupes sont harassées ; il faudrait faire donner la garde.... L'empereur ne juge pas nécessaire d'acheter un dernier avantage à ce prix [1].

Quelque lente et méthodique que puisse être la retraite de Kutusoff [2], Moscou désormais ne peut nous échapper. La guerre aura son terme dans cette capitale, et par conséquent le but va se

---

[1] A la distance où nous nous trouvions de la France, un corps d'élite et dévoué lui paraissait indispensable à conserver. (M. P. de Ségur, tom. I, pag. 486.) Si la garde avait été entamée à la bataille de la Moscowa, l'armée française, dont cette garde forma constamment le noyau et soutint le courage pendant la retraite, n'aurait pu que difficilement repasser le Niémen. (Le général Gourgaud, pag. 244.)

[2] « Kutusoff avait tous les avantages pour lui : supériorité d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, position excellente, un grand nombre de redoutes ; il fut vaincu!.. Intrépides héros ! Murat, Ney, Poniatowski ! c'est à vous que la gloire en est due ! L'histoire dira comment ces braves cuirassiers forcèrent les redoutes et sabrèrent les canonniers sur les pièces ! Elle racontera le dévouement héroïque de Montbrun, de Caulaincourt, qui trouvèrent la mort au milieu de leur gloire ! Et ce que nos canonniers, découverts en pleine campagne, firent contre des batteries plus nombreuses et couvertes par de forts épaulemens !... Et ces intrépides fantassins qui, au moment le plus critique, au lieu d'avoir besoin d'être rassurés par leur empereur, lui criaient : « *Sois tranquille !*

trouver atteint... « Puisque les Russes s'obstinent » à rester sous le feu de nos batteries, dit Napo- » léon, qu'on les y laisse. »

C'est donc l'artillerie qui est chargée de finir la bataille. Dirigée par des chefs tels que Laribois-sière, Sorbier, Pernetty, d'Anthouard et Foucher, elle accable l'armée russe de tout ce qui reste de boulets et de mitrailles au fond de nos caissons. Le feu des pièces ne s'éteint complétement qu'à la fin de la journée [1].

Tes soldats ont tous juré de vaincre ! et ils vaincront ! » (Napoléon à Sainte-Hélène. *Mémoires de M. de Montholon*, tom. II, pag. 94.)

[1] Les premiers rapports ont mis en évidence les noms suivans dans la liste des tués, blessés et prisonniers des deux armées.

TUÉS.

FRANÇAIS.	RUSSES.
Les génér. Montbrun.	Le prince Bagration.
—— Aug. de Caulaincourt.	Le général Koutaïsof.
—— Compère.	Les deux Toutchkoff, n°. 1 et n°. 4, frères du général fait prisonnier à Valou- tina, etc.
—— Plauzolle.	
—— Lanabère.	
—— Romeuf.	
—— Marion.	
Le comte de Lepel, aide-de-camp du roi de Westphalie.	

BLESSÉS.

FRANÇAIS.	RUSSES.
Le prince d'Eckmulh.	Le prince Gorzakoff.
Les génér. Morand.	——— Charles de Meklembourg.
——— Compans.	Les génér. Raiskoï.
——— Rapp.	——— Konowitzin.
——— Desaix.	——— Woronzow.
——— Friant.	——— Yermoloff.
——— Nansouty.	——— Saint-Priest.
——— Grouchy.	——— Duchmétieff.
——— Latour-Maubourg.	——— Kretoff.
——— La Houssaie.	——— Gregow.
Le jeune Pérignon, aide-de-camp du roi de Naples.	——— Krepowitch.

PRISONNIERS.

Le génér. Bonamy.

Auguste de la Roche-Jacquelin, sous-lieutenant des carabiniers.

Le prince Gallitzin.

Le général Likatcheff.

Le colonel Sakowninski, commandant les cuirassiers de la garde russe.

CHAPITRE VI.

SUITES DE LA BATAILLE. — LES RUSSES NOUS ABANDONNENT MOSCOU.

Pour donner du repos aux combattans, l'empereur fait avancer la jeune garde, et lui fait prendre position devant les Russes. « Gardez le champ de bataille, » dit-il au duc de Trévise, faites ce que je vous demande et rien de plus. »

La perte de l'armée française est considérable. Celle de l'armée russe est immense. Si l'ennemi, forcé dans ses positions, n'eût pas voulu les reprendre, nous eussions perdu plus que lui. Mais son opiniâtreté à revenir à la charge a mis le comble aux sacrifices que cette journée lui coûte [1].

[1] L'armée française, d'après les calculs de Napoléon, a perdu vingt mille hommes. (*Volumes publiés* par M. de Montholon, tom. II, pag. 78.)

Nous avons eu, dit le docteur Larrey, douze à treize mille hommes hors de combat et neuf mille tués, total vingt-deux mille hommes.

Quant aux Russes, Napoléon évaluait leur perte à

Dès le matin, les ambulances s'étaient établies à la hâte dans les fonds les moins éloignés du théâtre de l'action. A la fin du jour, tous les blessés y affluent. C'est un triste spectacle; mais le zèle des chirurgiens ne se lasse pas; ils prodiguent aux Russes, comme aux Français, les premiers pansemens, et toute la nuit on s'occupe à chercher des abris dans les villages voisins. On convertit en hôpital l'abbaye de Kolotskoi; qui est à deux lieues en arrière [1].

---

près de cinquante mille hommes (*Lettre* du 27 sept.). Cette évaluation n'est pas contestée par M. de Butturlin, qui en donne ainsi le détail, tom. I^er^., pag. 349 : Quinze mille tués, trente mille blessés, deux mille prisonniers. Plus loin, tom. II, pag. 116 : il dit qu'il a fallu réorganiser les corps qui avaient échappé au *massacre* de Borodino.

« A Malplaquet, il y eut vingt-huit mille sept cents » hommes couchés, non pas sur le carreau, comme le » dit une histoire, mais dans la boue et dans le sang. Ils » furent comptés par le marquis de Crevecœur, aide-de- » camp de Villars, chargé de faire enterrer les morts. » (*Voltaire, Siècle de Louis XIV, année* 1707.)

[1] C'est un hommage à rendre au docteur Larrey que de lui emprunter l'exposé qu'il fait lui-même de ce pénible moment.

« Le temps était très-froid et devenait souvent nébu- » leux. Les vents de nord étaient très-forts, en raison de

Tandis que le vainqueur, retiré dans sa tente, reçoit le rapport des maréchaux, se fait rendre compte des munitions, s'informe de l'état des blessés, et avise aux soins que l'armée réclame, le vaincu passe la nuit à expédier de tous côtés des courriers qui donneront le change sur sa dé-

---

» l'approche de l'équinoxe, et ce n'est qu'avec beaucoup » de peine qu'on pouvait, pendant la nuit, conserver » sous mes yeux de la cire allumée. D'ailleurs, je n'en » avais absolument besoin que pour faire la ligature des » artères.... Sur onze sujets auxquels je fis l'amputation » du bras à l'épaule, deux seulement ont péri dans les » évacuations, tous les autres étaient arrivés guéris en » Prusse ou en Allemagne avant notre retour dans ces » contrées. Le plus remarquable de tous ces blessés est » un chef de bataillon : aussitôt qu'il fut opéré, il se » mit en route monté sur son cheval qu'il ne tarda pas » à perdre, ce qui ne l'empêcha pas de continuer sa » marche sans interruption jusqu'en France, où il arriva » guéri, trois mois et demi après. » (*Chirurgie Militaire* du docteur Larrey, tom. IV, pages 49 et 50.)

« On rencontrait sur la route des amputés qui avaient » su se faire des jambes de bois, et qui, à l'aide de ces » jambes tout informes qu'elles étaient, s'éloignaient des » ambulances, et gagnaient le pays. » (*Ibid.*, pag. 45.)

« Enfin, dit le docteur Larrey, j'ai retardé mon de- » part de trois jours pour achever le pansement de nos » blessés et celui des Russes. Ceux-ci, dispersés dans les » villages voisins y restèrent jusqu'à leur guérison. » (*Ibidem.*)

faite. Il annonce son triomphe à la ville de Moscou qu'il rassure pour un jour. Il ne craint pas de l'annoncer aux commandans des autres armées russes ; il ose même l'écrire à son souverain, calculant que la nouvelle arrivera pour sa fête [1] !

Le lendemain, on annonce que Platoff, qui a repris le commandement de l'arrière-garde ennemie, se dispose à tenir en avant de Mojaïsk. « Soit, répond Napoléon, nous resterons quelques heures de plus auprès de nos malheureux » blessés. »

A la nuit tombante, le quartier impérial va s'abriter dans les restes d'un village qui est au débouché de la plaine sur la route de Moscou. Nous ne sommes plus qu'à une demi-lieue de Mojaïsk ; le 9 au matin, notre avant-garde entre dans cette petite ville après un combat assez vif.

On y trouve les principales maisons remplies de blessés russes que leurs compagnons ont abandonnés *sans aucune espèce de secours. Les cadavres de ces infortunés gisent au milieu des vivans* [2] !

---

[1] En effet, à la réception de la lettre de Kutusoff, l'empereur l'a nommé feld-maréchal, et a comblé sa famille d'honneurs et d'argent.

[2] *Mémoires* du docteur Larrey, tom. IV, pag. 61.

« Aidé de quelques soldats de la garde, dont j'avais

Les fourriers du palais ont remarqué à gauche, en arrivant sur la place, une maison neuve qui n'est pas entièrement finie : elle n'a pas de portes; mais elle a des fenêtres fermées et quelques poêles. L'empereur vient en occuper le premier étage. A peine installé dans ce logement, il veut reprendre les travaux du cabinet suspendus depuis cinq jours. Mais une extinction de voix se déclare; elle est complète, et ne lui permet ni de dicter, ni même de parler : c'est l'effet d'un gros rhume que le froid des dernières nuits passées sous la tente a encore aggravé : dans cette situation embarrassante, il faut recourir à la plume, et c'est un grand dérangement d'habitude pour Napoléon. Cependant il s'y résigne, s'asseoit, et se met à couvrir des carrés de papier, de tous les ordres dont sa tête est remplie. Ses secrétaires ordinaires, Meneval et Fain; l'arrière-ban du cabinet, d'Albe, Mounier et Deponthon, transcrivent à grande hâte ; le comte Daru et le prince de Neufchâtel prennent aussi

---

» mis plusieurs fois l'humanité à l'épreuve, dit encore le » docteur Larrey, je pourvus d'abord aux premiers be- » soins de ces malheureux. Les églises et la maison com- » mune avaient été mises en état de recevoir les blessés » français. Les Russes furent réunis dans des maisons de » négocians. »

leur part de la besogne. Mais à chaque ligne on est arrêté par la difficulté de déchiffrer, et cependant l'empereur, qui de minute en minute achève un ordre, frappe incessamment sur sa table pour qu'on prenne les brouillons qui s'y accumulent. La journée se passe dans ces travaux muets où la plume rapide de Napoléon et son marteau se font seuls entendre!

Une des premières lettres qu'il écrit de sa main au major-général est celle-ci :

« Faites faire la reconnaissance de la ville, et » tracer une redoute qui tourne le défilé. — Faites » construire deux ponts sur la Moscowa. Écrivez » au prince Eugène qu'il peut se rendre à Rouza, » faire construire des ponts à Serguiewo, et » réunir beaucoup de bestiaux et de vivres. Re- » commandez-lui de faire courir aux nouvelles. » — Écrivez au prince d'Eckmulh de faire occuper » Borisow, et de ramasser des vivres et des nou- » velles. — Écrivez au duc d'Elchingen de venir » demain avec son corps à Mojaïsk. On laissera » le duc d'Abrantès pour garder le champ de » bataille. — Poniatowski s'étendra sur la droite; » qu'il se dirige sur Fomenskoï; il gagnera ainsi » la route de Kalouga, par laquelle il doit arriver » sur Moscou. »

Ces dispositions prises, l'empereur s'occupe du bulletin de la bataille; écrit à l'impératrice,

et fait une circulaire aux évêques pour que dans tout l'empire on chante le Te Deum de la victoire.

On vient de voir avec quel soin il cherche à ramasser des nouvelles. Voici celles qui arrivent :

Dans la nuit du 9 au 10, Platoff a été relevé à l'arrière-garde par Miloradowitch.

Kutusoff était le 9 à Leontinka ; le 10, il avait son quartier-général à Repitchi.

Le même jour, Murat s'est efforcé vainement de pousser jusqu'à Krimskoë. On s'est battu toute l'après-midi, et l'obscurité seule a pu terminer le combat. L'armée ennemie fait mine de s'arrêter ; on parle même d'ouvrages de campagne que Kutusoff ébauche à la hâte, à quelques lieues en avant de Moscou.

D'après ces premiers renseignemens, l'empereur n'est pas éloigné de croire que les Russes pourraient bien tenter une seconde bataille avant de nous céder leur capitale, et ses inquiétudes se portent aussitôt sur l'état de nos munitions. La Moscowa nous a coûté quatre-vingt-onze mille coups de canon. Cette énorme consommation nous laisse-t-elle en état de recommencer? Le rapport du général Lariboissière ne tarde pas à dissiper toute incertitude. Huit cents voitures d'artillerie nous arrivent [1]. Le 7 septembre elles avaient dépassé Smo-

[1] « Si l'état remis par Lariboissière avait porté vingt

lensk. On peut donc quitter Mojaïsk pour aller voir de plus près ce que l'ennemi veut faire.

Le duc d'Abrantès, qui reste pour garder les ambulances et le champ de bataille, s'avancera après notre départ jusqu'à Mojaïsk, et s'occupera d'y protéger nos communications avec Smolensk. Il lui est instamment recommandé de ne rien négliger pour améliorer le sort des blessés.

Les derniers ordres expédiés de Mojaïsk sont adressés au duc de Bellune; ils donnent le développement de l'idée dont l'empereur est préoccupé :

« Kutusoff, dit-il au duc de Bellune, veut » nous empêcher d'entrer à Moscou et montre la » résolution de tout faire quand nous y serons » pour nous en chasser. Je dois donc penser à » renforcer l'armée de Moscou, à mesure que l'en- » nemi renforcera la sienne. »

Ici, Napoléon répète les considérations qui, dans son système d'invasion, lui font attacher peu d'importance aux diversions secondaires que Tormasow et Vittgenstein peuvent essayer. Puis il ajoute :

» mille coups de canon de moins, a dit Napoléon, je » me serais arrêté, parce qu'il est impossible d'enlever » des redoutes sans artillerie et sans beaucoup de muni- » tions. » (*Lettre* du 27 septembre.)

« Laqué au cœur, l'ennemi ne s'amusera » *plus aux extrémités.* Il ne s'agit plus de dis- » tribuer à gauche et à droite, en réserve sur » Witepsk ou sur Minsk, les renforts, les batail- » lons, les escadrons de marche, et les hommes » isolés qui vous arrivent. C'est sur Smolensk » que tout doit se diriger, pour marcher au be- » soin sur Moscou. C'est sur Moscou qu'il faut » maintenant se porter; et vous-même avec toute » votre armée vous devez vous tenir prêt à venir » m'y rejoindre. »

Le 12 septembre, l'empereur établit son quartier-général à Petelina. Le 13, il va passer la nuit à trois lieues plus loin, entre Nikolskoë et Malo-Viazma, au château de Berowka qu'on dit appartenir au prince Gallitzin.

Pendant ces deux journées, les rapports d'avant-garde n'ont cessé de parler de la résistance à laquelle Kutusoff se prépare, et de toutes les pelletées de terre qu'il fait remuer. Cependant nous ne sommes plus qu'à six lieues de Moscou [1].

[1] Il était urgent de faire croire aux troupes russes que l'on allait combattre encore pour la défense de Moscou : c'était l'unique moyen de les retenir sous les drapeaux, et de les empêcher de se débander dans cette ville immense. (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 357.)

L'ennemi occupait une forte position à une demi-lieue en avant de la ville; sa droite appuyée à *Fili* sur la Moscowa, sa gauche sur les hauteurs de Vorobiewo, et le centre aux villages de Troïtzkoï et de Velinskoë. Là, le soldat russe ébauchait encore des fossés et des redoutes; mais, pendant la nuit, toutes ces démonstrations ont trouvé leur terme. Kutusoff a cessé de dissimuler que le moment du grand sacrifice est venu. Le soleil du 14 septembre se lève pour nous montrer les Russes consternés, traversant leur capitale et cherchant une retraite vers l'orient [1].

Avec quel empressement toute l'armée française se met en marche pour les suivre, et quelles acclamations signalent la vue des minarets de Moscou [2]! Le roi de Naples a précédé l'avant-

---

[1] Le $\frac{2}{14}$ septembre, jour de deuil éternel pour les cœurs vraiment russes, l'armée leva le camp de Fili, à trois heures du matin, et pénétra par la barrière de Dorogomilow dans la ville qu'elle avait à traverser dans sa plus grande longueur pour sortir par la barrière de Kolomna... Moscou présentait l'aspect le plus lugubre;... la marche de l'armée russe avait plutôt l'air d'une pompe funèbre que d'une marche militaire;... des officiers et des soldats pleuraient de rage et de désespoir. (M. de Butturlin, tom. Ier., pages 363 et 364.)

[2] Madame de Staël, qui a traversé Moscou quelque

garde, à midi, il a déjà pénétré dans la ville; il y est rejoint par l'officier d'ordonnance Gourgaud, que l'empereur lui envoie, et par quelques

---

temps avant notre arrivée, décrit ainsi l'aspect de cette capitale « Des coupoles dorées annoncent au loin Mos-» cou... Quelqu'un disait, avec raison, que Moscou était » plutôt une province qu'une ville. En effet, l'on y voit » des cabanes, des maisons, des palais, un bazar comme » en Orient, des églises, des établissemens publics, des » pièces d'eau, des bois, des parcs. La diversité des » mœurs et des nations qui composent la Russie se montre » dans ce vaste séjour. Voulez-vous, me disait-on, acheter » des châles de Cachemire dans le quartier des Tartares? » Avez-vous vu la ville chinoise? L'Asie et l'Europe se » trouvent réunies dans cette immense cité. » (Pag. 278.) « Quelques-uns des palais de Moscou sont en bois... Plu-» sieurs ont été bâtis pour une fête... Un grand nombre » de maisons sont coloriées en vert, en jaune, en rose, » et sculptées en détail comme des ornemens de dessert. » (Pag. 281.)

« Le Kremlin, cette citadelle où les empereurs de » Russie se sont défendus contre les Tartares, est en-» touré d'une haute muraille crénelée et flanquée de » tourelles qui, par leurs formes bizarres, rappellent » plutôt un minaret de Turquie qu'une forteresse... Mais » quoique le caractère extérieur des édifices de la ville » soit oriental, l'impression du christianisme se retrouve » dans cette multitude d'églises si vénérées, qui attirent » les regards à chaque pas. On se rappelle Rome en » voyant Moscou, non assurément que les monumens y » soient de même style, mais parce que le mélange de la

piquets d'escorte. Parvenue aux environs du Kremlin, cette poignée d'hommes se trouve sur les pas des Cosaques de l'arrière-garde, et la témérité du roi de Naples l'engage dans une sorte d'escarmouche avec eux. Mais enfin on parlemente. Le roi se plaît à se laisser entourer par des Cosaques de toutes les couleurs qui viennent regarder ses élégantes broderies et les belles plumes de sa toque polonaise. La popularité chevaleresque qu'il s'est acquise parmi ces peuplades guerrières date de Tilsit; il s'est mis sur le pied de leur faire des présens, et dans ce moment il leur en fait encore; il donne sa montre à leur chef; il emprunte celle de Gourgaud et tout ce qu'il y a de bijoux autour de lui pour les distribuer à ses sauvages admirateurs.

Pendant ses pourparlers, l'armée ennemie achevait d'évacuer Moscou [1]!

» campagne solitaire et des palais magnifiques, la gran-
» deur de la ville, et le nombre infini des temples, donne
» à la Rome asiatique quelques rapports avec la Rome
» européenne. » (Pag. 281.)

[1] Quand le roi de Naples parut, dit M. de Butturlin, les troupes russes n'avaient pas encore évacué la ville. Un combat aurait pu amener la ruine entière de l'arrière-garde russe et la perte d'une partie du matériel de notre armée. Aussi, pour prévenir ce malheur, le général russe, se décida-t-il à envoyer un parlementaire au roi de

Napoléon est arrivé de sa personne avec le reste de l'avant-garde; mais il n'a pas dépassé la barrière. Il fait appeler son secrétaire interprète Lelorgne qui connaît Moscou, et l'interroge sur les principaux édifices. Ses regards se sont portés, d'abord sur la grande maison des Enfans-Trouvés. Quand il apprend que cet établissement est sous la protection particulière de l'impératrice-mère, il ordonne d'y placer sur-le-champ une sauvegarde. Beaucoup d'ordres semblables sont encore expédiés pour la conservation et la sûreté de la ville.

En s'arrêtant sur ces détails, l'empereur donnait aux troupes de la droite et de la gauche le temps de développer leur mouvement. Le prince Eugène se dirige vers le nord, sur la barrière de Saint-Pétersbourg; il y placera son quartier-général, tiendra la campagne, et poussera de forts partis sur les chemins qui s'ouvrent devant lui. Le prince Poniatowski tourne par le côté opposé les faubourgs du midi, et doit s'étendre jusqu'à la route de Kolomna. Le prince d'Eckmulh occu-

---

Naples.... Le résultat fut une convention verbale, par laquelle le roi de Naples s'engagea à ne pas inquiéter la sortie des Russes. Cet accord, dont tout l'honneur est au général Miloradowitch, permit d'achever l'évacuation (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 365.).

pera tout le pays en arrière du vice-roi et des Polonais. Pendant qu'on embrasse ainsi la ville par les dehors, le duc de Dantzick y entre avec la garde. Dans l'après-midi, Napoléon lui-même franchit la barrière, s'avance de quelques pas, et prend un logement provisoire dans une grande auberge à main droite [1].

Son premier soin est de nommer le duc de Trévise gouverneur de la province, et le général Durosnel commandant de la ville. Il envoie au Kremlin le duc de Dantzick, qu'il charge exclusivement de la police de ce quartier. Enfin, le roi de Naples reçoit l'ordre de ne pas perdre les traces de l'ennemi, de le suivre vivement, et de ramasser ses traîneurs. On ignore le parti que Kutusoff va prendre. L'empereur recommande de multiplier les informations.

Ce n'est que le lendemain 15, à six heures du matin, que le quartier impérial est transféré au Kremlin. Dans l'enceinte de cette citadelle, sur

[1] Des négocians et quelques citoyens de Moscou, voyant la ville abandonnée et livrée, par son gouverneur, au désordre et au pillage, ont senti qu'ils n'avaient plus qu'à implorer la protection du vainqueur. Ils ont demandé où était l'empereur. Un officier les amène et ils sollicitent sa générosité en faveur de leurs concitoyens. (Le général Gourgaud, pag. 277.)

une esplanade à laquelle on parvient par un grand escalier de pierre, est l'antique demeure des tzars; l'église qui renferme leur sépulture, le palais du sénat, les casernes et les bâtimens de l'arsenal, se groupent autour. Derrière, s'élève le haut clocher d'Yvan Veliki, dont la croix dorée domine tous les dômes de Moscou.

Au premier aspect, l'œil s'étonne de retrouver, dans ce grand escalier, dans cette façade imposante, l'ordonnance du vieux palais des doges à Venise. L'intérieur offre une suite d'appartemens vastes et convenablement meublés. On loge l'empereur dans celui qui est à droite, au fond de la galerie. La vue des fenêtres plonge sur la Moscowa, sur les quais qui en embellissent les rives, et s'étend par-delà sur un horizon immense de maisons, de dômes et de palais.

La voilà donc cette ville fameuse! disent les chefs de l'armée. *Moscou! Moscou!* s'écrient *les soldats en battant des mains. Le jour de gloire est arrivé! dangers, souffrances, ils ont tout oublié!*

L'empereur est satisfait; mais il ne se dissimule pas ce qui manque à son triomphe. En ce moment, Bernadotte devrait être à Saint-Pétersbourg, et les Turcs en Crimée.

Combien les vieux ennemis de la Russie doivent se reprocher aujourd'hui leur hésitation!

Tout ce qu'on leur avait promis est accompli. Déjà le sultan Mahmoud, en apprenant la prise de Smolensk, a reconnu les perfidies de Bucharest. Il vient d'exiler son visir, et de faire tomber la tête des deux Morozzi. Que fera-t-il à la grande nouvelle de notre arrivée à Moscou?.... Et Bernadotte! se peut-il que Français et Suédois, un double remords ne l'arrache pas enfin aux indignes séductions qui le captivent?

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

Pereslav Zalieskoi
Staritsa
Dimitrow
Klin
Zoubtsov
Wolokiamsk
Souitschevka
Pokrov
MOSCOU
Boghorodsk
Gjath
MOJAISK
Podolsk
Bronitsoui
Egorevsk
Viazma
Wereia
Kolomna
Medynn
Malo Jaroslawets
Serpoukhow
Dorogobouge
Louknow
Tarousa
Venev
Masalsk
KALOUGA
Mechtchosk
Pérémouchl
TOULA
Kazelsk
Sisdra
Oka R.
10 5 0 10 20 30 40 Lieues de 25 au degré.

SUPPLÉMENT
A LA CINQUIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA CINQUIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

Pages.

§ Ier. Fragmens de la correspondance militaire du cabinet. 59

§ II. Circulaire aux évêques de France pour le *Te Deum*, et proclamation du gouverneur de Moscou, Rostopchin. . 77

SUPPLÉMENT

A LA CINQUIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

§ I^er^. FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET.

(N°. 1.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 24 août 1812.

Mon cousin, vous trouverez ci-joint un bon sur l'intendant, pour fournir au prince de Schwartzenberg une seconde avance de cinq cent mille francs. Faites connaître au prince ma satisfaction de la victoire qu'il a remportée; que demain je marche sur l'ennemi, qui a l'air de prendre position à vingt lieues d'ici, sur la route de Moscou; que je désire

qu'il fasse en sorte que les troupes que l'ennemi a en Volhynie ne viennent pas se porter sur moi; que je lui recommande de les occuper. Écrivez au général Reynier dans le même sens. Vous ferez connaître au prince de Schwartzenberg que j'ai demandé à l'empereur d'Autriche que tous les avancemens se fissent dans son corps, et qu'il leur fût accordé des récompenses; que je me réserve, de mon côté, d'en accorder sur le rapport qu'il me fera; que j'attends ses propositions. Écrivez au duc de Tarente pour lui faire connaître ce qui s'est passé, et que je me mets en marche. Écrivez aussi au général Saint-Cyr; faites-lui savoir que j'attends ses propositions pour accorder des récompenses à son corps d'armée; qu'il résulte des bulletins russes que Wittgenstein n'a que deux divisions formées de bataillons de réserve qui ne sont composés que de recrues.

Sur ce, etc.

(N°. 2.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Dorogobouge, le 26 août 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune de se rendre de sa personne à Wilna, afin d'y voir le duc de Bassano, et d'y prendre connaissance des affaires et de l'état des choses; que je serai après-demain à Viazma, c'est-à-dire à cinq marches de Moscou; qu'il y aura pro-

bablement une bataille qui nous conduira à Moscou ; qu'il est possible que, dans cet état de choses, les communications viennent à être interceptées ; qu'il faut donc que quelqu'un prenne alors le commandement et agisse selon les circonstances ; que j'ai ordonné qu'on dirigeât sur Minsk le cent vingt-neuvième régiment, le régiment illyrien, le régiment westphalien qui était à Konigsberg, et les deux régimens saxons ; que j'ai, en outre, placé entre Minsk et Mohilow la division Dombrowski, forte de douze bataillons et d'une brigade de cavalerie légère ; qu'il est important que son corps s'approche de Wilna et qu'il se dirige selon les circonstances, afin d'être à même de soutenir Smolensk, Witepsk, Mohilow et Minsk ; que la division Dombrowski doit être suffisante pour maintenir la communication de Minsk, par Orcha, jusqu'à Smolensk, puisqu'elle n'a à contenir que la division russe du général Hertel, qui est à Mozyr, forte de six à huit mille hommes, la plupart recrues, et contre laquelle d'ailleurs le général Schwartzenberg peut opérer ; que les nouveaux renforts que j'envoie à Minsk pourront aussi subvenir à tous les inconvéniens, et, dans tous les cas, le mouvement du duc de Bellune sur Minsk et Orcha, et de là sur Smolensk, me paraît propre à maintenir tous les derrières ; que j'ai quatre mille hommes de garnison à Witepsk et autant à Smolensk ; que le duc de Bellune, prenant ainsi position entre le Dniéper et la Dwina, sera en communication facile avec moi, pourra promptement recevoir mes ordres, et se

trouvera en mesure de protéger les communications de Minsk et de Witepsk, ainsi que celles de Smolensk sur Moscou; que je suppose que le général Gouvion-Saint-Cyr a suffisamment des deuxième et sixième corps pour tenir en échec Wittgenstein et n'en avoir rien à craindre; que le duc de Tarente peut se porter sur Riga pour investir la place; enfin, que j'ordonne aux quatre demi-brigades de marche, formant neuf mille hommes, qui faisaient partie de la division Lagrange, de se diriger sur Kowno; qu'ainsi ce ne serait que dans le cas où le général Gouvion-Saint-Cyr serait battu par le général Wittgenstein et obligé de repasser la Dwina, que le duc de Bellune devrait marcher à son secours d'abord; que, ce cas excepté, il doit suivre sa direction sur Smolensk.

Sur ce, etc.

(N°. 3.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune,

Slawkowo, le 27 août, à neuf heures du soir.

Monsieur le duc, vous avez reçu l'ordre de vous rendre à Wilna en partant de Kowno. Vous devez marcher sur quatre colonnes. Faites prendre à Kowno dix livres de riz par homme, que le soldat portera dans un sac, et vous tiendrez la main à ce qu'il n'en consomme qu'une once par jour. Vous

ferez prendre du biscuit pour six jours, indépendamment de tout ce que vous pourrez faire porter, à votre suite, sur des chariots. Vous prendrez à Wilna des vivres jusqu'à Minsk, et à Minsk vous en prendrez jusqu'à Borisow, et à Borisow jusqu'à Orcha. D'Orcha à Smolensk, il faut que votre corps marche par divisions, afin qu'il puisse marcher en trois jours : la cavalerie peut prendre les devans. Profitez de votre présence pour préparer le plus de vivres possible sur la route de Wilna à Minsk et Orcha. L'empereur se dirigeant sur Moscou, votre corps ne saurait arriver trop tôt à Smolensk, afin de maintenir nos communications et de nous servir de réserve.

Sa Majesté vous donne le commandement de toutes les troupes qui sont en Lithuanie, dans le gouvernement de Witepsk, de Smolensk, afin que vous les dirigiez toutes suivant que les circonstances pourront l'exiger, et vers le but général ; ce but est de maintenir la grande communication de Wilna par Minsk et Smolensk avec le quartier-général. Voici les troupes que vous aurez dans la Lithuanie : la division Dombrowski, forte de sept à huit mille hommes, qui est employée à manœuvrer entre Mohilow, Minsk et Bobruisk ; quatre bataillons illyriens, deux bataillons du cent vingt-neuvième avec ses pièces, deux bataillons du trente-troisième léger avec ses pièces. Deux bataillons du trente-troisième léger vont à Smolensk ; un bataillon de ce régiment est resté à Minsk. Réitérez au général Loison l'ordre

de les faire partir ; cela mettra à votre disposition, avec la division Dombrowski, environ vingt-quatre bataillons. Quatre demi-brigades de marche, qui formaient la division Lagrange, sont à Konigsberg ; j'ai donné l'ordre qu'elles se rendent à Kowno, où ces conscrits resteront en réserve.

Les régimens polonais de cavalerie et d'infanterie de la Lithuanie, à mesure qu'ils se formeront, tiendront garnison à Wilna et sur les autres points. Beaucoup de bataillons isolés sont à Wilna et à Minsk ; plusieurs détachemens sont sur les routes de Gloubokoë et Kamen ; aussitôt qu'ils seront réarmés et arrangés, il faut les diriger sur Smolensk, hormis ce qui appartient au sixième corps de Macdonald, et aux deuxième et sixième.

Les troisièmes bataillons des quatrième, septième et neuvième polonais ne doivent pas entrer en ligne aussitôt qu'il arriveront à Wilna : vous les dirigerez sur Minsk pour y tenir garnison ; ils ne rejoindront la division Gérard que quand ils seront à l'école de bataillon. Les trois troisièmes bataillons de la légion de la Vistule arriveront à Smolensk, qui aura une garnison de cinq à six mille hommes ; il y en aura autant à Witepsk.

Vous devez observer la place de Bobruisk jusqu'à ce qu'on puisse faire les dispositions pour s'en emparer. Vous devez garantir la communication de Wilna à Smolensk, que l'ennemi cherche à intercepter avec ses troupes, qui pourront échapper à Schwartzenberg : voilà le premier objet. Vous

devez rouvrir les communications de Smolensk avec le quartier-général, si elles venaient à être fermées, et venir au secours de l'armée si cela était nécessaire, et enfin former sa réserve. On ne suppose pas que la communication puisse être menacée par la Dwina. Le siége de Riga va nécessairement fixer l'attention de l'ennemi sur la Basse-Dwina. Saint-Cyr paraît plus que suffisant pour tenir l'ennemi en respect. Toutefois cependant, dans les cas imprévus, cet objet doit fixer votre attention; vous devez aussi protéger le territoire de Witepsk, Smolensk et Mohilow. Nous avons cinq dépôts de cavalerie : Kowno, Merecz, Minsk, Gloubokoé, Lepel : vous ferez former des escadrons de marche. Donnez un mouvement général à tout ce qui est sur les derrières de l'armée, pour le diriger sur Smolensk. Vous vous porterez à Minsk et à Smolensk le plus tôt possible.

(N°. 4.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Viazma, le 30 août 1812.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples de faire demain une journée ordinaire, mais de manière pourtant à se trouver à huit ou neuf lieues de Viazma, et à pouvoir, après-demain, arriver à Ghjath. Il est convenable qu'en cas d'événemens, le vice-roi puisse tourner la droite de l'ennemi et le

prince Poniatowski sa gauche, et que les trois avant-gardes soient tellement à portée, qu'elles puissent donner ensemble; ce qui nécessairement épargnera du sang et mettra l'ennemi hors d'état de résister.

Donnez ordre au vice-roi de suivre l'ennemi sur la gauche, et de manière à pouvoir tourner la droite de l'ennemi; de se trouver à la hauteur du roi de Naples qui est au village de Koslowo, et qui va, demain 31, faire une petite marche qui le conduira à huit ou neuf lieues de Viazma. Prévenez le vice-roi qu'il est nécessaire qu'avec toute sa cavalerie et une bonne avant-garde d'infanterie et d'artillerie, il puisse tourner la droite de l'ennemi et prendre part aux coups de canon, s'il y en a; que c'est le seul moyen d'épargner le sang et d'accélérer la retraite de l'ennemi. Donnez le même ordre au prince Poniatowski pour la droite; il doit tourner la gauche de l'ennemi. Le prince d'Eckmulh suivra de manière à se trouver une lieue en arrière du roi de Naples, et le duc d'Elchingen à deux lieues en arrière du prince d'Eckmulh. Le duc de Trévise partira à dix heures du matin pour se rendre à Fédorowskoë, derrière le duc d'Elchingen. Le duc d'Abrantès se rendra à Viazma, passera les ponts sur la droite de la ville, et prendra position à une lieue en avant.

Sur ce, etc.

(N°. 5.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Viazma, le 30 août 1812.

Mon cousin, écrivez au général Dombrowski, qu'après le mauvais état où se trouve la place de Bobruisk, il serait peut-être convenable qu'il cernât, avec son infanterie, cette place, et qu'avec sa cavalerie il éclairât les débouchés de Pinsk et de Mozyr; il pourra se procurer des moyens du pays, et le gouverneur de Minsk pourra lui fournir des troupes pour cette opération : avec des obus il peut mettre le feu à la ville et accélérer sa réduction, tout étant en bois.

Sur ce, etc.

(N°. 6.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Viazma, le 30 août 1812.

Mon cousin, donnez le commandement de la province de Smolensk au général Baraguey d'Hilliers; il pourra résider à Viazma; il sera là plus près de l'armée. Le général qui est à Smolensk sera sous ses ordres; il n'y a pas de difficulté que vous remplaciez ce général par le général Jomini.

Sur ce, etc.

(N°. 7.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Velitchewo, le 1er. septembre 1812.

Mon cousin, je lis dans les journaux que la femme du général Hogendorp vient le rejoindre à Wilna : dites au général Hogendorp que je n'entends pas que les femmes de mes généraux et aides-de-camp viennent à l'armée, et que, s'il est vrai que la sienne arrive, il ait à la renvoyer en France.

Sur ce, etc.

(N°. 8.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Ghjath, le 2 septembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples, au prince d'Eckmulh, au vice-roi, au prince Poniatowski, au duc d'Elchingen, de prendre aujourd'hui repos, de rallier les troupes, de faire faire, à trois heures après midi, un appel, et de me faire connaître positivement le nombre d'hommes qui seront présens à la bataille ; de faire faire l'inspection des armes, des cartouches, de l'artillerie et des ambulances ; de faire connaître aux soldats que nous approchons du moment d'une bataille générale, et qu'il faut s'y préparer.

Il est nécessaire qu'avant dix heures j'aie des états qui me fassent connaître le nombre d'hommes d'infanterie et de cavalerie; le nombre de pièces d'artillerie, leur calibre; le nombre des coups à tirer; le nombre de cartouches par soldat; le nombre de cartouches dans les caissons; le nombre de caissons d'ambulance appartenant soit aux régimens, soit aux divisions, soit aux corps d'artillerie; le nombre de chirurgiens; le nombre de pansemens qu'on pourra faire. Ces états me feront connaître également les hommes détachés qui ne seraient pas présens à la bataille si elle avait lieu demain, mais qu'on pourrait faire rejoindre si elle avait lieu dans deux ou trois jours, en indiquant le lieu où ils se trouvent, et les moyens à prendre à cet effet.

Ces états doivent être faits avec la plus grande attention, puisque de leur résultat doit dépendre ma résolution; ils doivent comprendre d'abord tous les hommes présens à l'appel, et ensuite tous ceux qui se trouveraient présens à la bataille.

Vous ajouterez aussi qu'on me fasse connaître le nombre de chevaux qui seraient déferrés, et le temps qu'il faudrait pour referrer la cavalerie et la mettre en état pour la bataille.

Le roi de Naples pourra, s'il le juge convenable, rectifier sa position en avançant sa cavalerie légère et sa petite avant-garde de quelques werstes; le prince Poniatowski et le vice-roi rectifieront également leur position.

Sur ce, etc.

(N°. 9.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Ghjath, le 2 septembre 1812.

Mon cousin, l'état-major général ne m'est d'aucun secours, ni le grand prevôt de gendarmerie, ni le vaguemestre, ni les officiers d'état-major: aucun ne sert comme il le devrait.

Vous avez reçu mon ordre du jour pour les bagages; faites en sorte que les premiers bagages que je ferai brûler ne soient pas ceux de l'état-major général.

Si vous n'avez pas de vaguemestre, nommez-en un; que tous les bagages marchent sous sa direction.

Il est impossible de voir un plus mauvais ordre que celui qui règne.

Sur ce, etc.

(N°. 10.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Ghjath, le 3 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez aux généraux commandant les corps d'armée, que nous perdons tous les jours beaucoup de monde par le défaut d'ordre qui existe dans la manière d'aller aux subsistances; qu'il est urgent qu'ils concertent avec les différens chefs de

corps les mesures à prendre pour mettre un terme à un état de choses qui menace l'armée de sa destruction ; que le nombre de prisonniers que l'ennemi fait se monte chaque jour à plusieurs centaines ; qu'il faut, sous les peines les plus sévères, défendre aux soldats de s'écarter, et envoyer aux vivres, comme l'ordonnance prescrit de le faire pour les fourrages, par corps d'armée quand l'armée est réunie, et par division quand elle est séparée ; qu'un officier général ou supérieur doit commander le fourrage pour les vivres, et qu'une force suffisante doit protéger l'opération contre les paysans et les Cosaques ; que, le plus possible, quand on rencontre des habitans, on requerra ce qu'ils auront à fournir sans faire plus de mal au pays ; enfin, que cet objet est si important, que j'attends du zèle des généraux et chefs de corps, pour mon service, de prendre toutes les mesures capables de mettre un terme au désordre dont il s'agit.

Vous écrirez au roi de Naples, qui commande la cavalerie, qu'il est indispensable que la cavalerie couvre entièrement les fourrages, et mette aussi les détachemens qui iront aux vivres, à l'abri des Cosaques et de la cavalerie ennemie. Vous recommanderez au prince d'Eckmulh de ne pas s'approcher à plus de deux lieues de l'avant-garde ; vous lui ferez sentir que cela est important pour que les fourrageurs n'aillent pas aux vivres trop près de l'ennemi ; enfin, vous ferez connaître au duc d'Elchingen qu'il perd tous les jours plus de monde que si on don-

nait bataille; qu'il est donc nécessaire que le service des fourrageurs soit mieux réglé et qu'on ne s'éloigne pas tant.

Sur ce, etc.

(N°. 11.) DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Au camp à deux lieues en arrière de Mojaïsk, le 6 septembre 1812.

A la pointe du jour, les deux nouvelles batteries construites, pendant la nuit, au plateau du prince d'Eckmulh, commenceront leur feu contre les deux batteries ennemies opposées.

Au même moment, le général Pernetty, commandant l'artillerie du premier corps, avec les trente bouches à feu qui seront à la division Compans, et tous les obusiers des divisions Desaix et Friant, qui se porteront en avant, commencera le feu et écrasera d'obus la batterie ennemie, qui, par ce moyen, aura contre elle

24 pièces de la garde,
30 de la division Compans,
et 8 des divisions Friant et Desaix;

62 bouches à feu.

Le général Foucher, commandant l'artillerie du troisième corps, se portera, avec tous les obusiers du troisième et du huitième, qui sont au nombre de seize, autour de la batterie qui bat la redoute de

gauche, ce qui fera quarante bouches à feu contre cette batterie.

Le général Sorbier sera prêt, au premier commandement à se détacher avec tous les obusiers de la garde, pour se porter sur l'une ou l'autre redoute.

Pendant cette canonnade, le prince Poniatowski se portera au village, vers la forêt, et tournera la position de l'ennemi.

Le général Compans longera la forêt pour enlever la première redoute.

Le combat ainsi engagé, les ordres seront donnés selon la disposition de l'ennemi.

La canonnade de la gauche commencera au même moment que l'on entendra la canonnade de la droite. Une forte fusillade de tirailleurs sera engagée par la division Morand et par les divisions du vice-roi, aussitôt qu'ils verront l'attaque de la droite commencée. Le vice-roi s'emparera du village, débouchera par ses trois ponts, sur la hauteur, dans le temps que les généraux Morand et Gérard déboucheront, sous les ordres du vice-roi, pour s'emparer de la redoute de l'ennemi et former la ligne de l'armée. Le tout se fera avec ordre et méthode, et en ayant soin de tenir toujours une grande quantité de réserve.

Signé NAPOLÉON.

(N°. 12.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Mojaïsk, le 9 septembre 1812.

Faites faire la reconnaissance de la ville, tracer une route qui tourne le défilé.

Faites construire deux ponts sur la Moskowa.

Écrire au prince Eugène qu'il peut se rendre à Ruza et faire construire deux ponts sur Sventgorod; réunir beaucoup de bestiaux et de vivres, et des nouvelles.

Au prince d'Eckmulh, de faire occuper Borisoff, et ramasser des vivres et des nouvelles.

Au duc d'Elchingen, de venir demain, avec son corps, à Mojaïsk, et laisser le duc d'Abrantès pour garder le champ de bataille.

(N°. 13.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Mojaïsk, le 11 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que le huitième régiment westphalien, le régiment saxon de Low, celui de Rechten, le troisième régiment de marche d'infanterie formé à Konisberg, les troisièmes bataillons des quatrième, septième et neuvième

régimens polonais ; les huitième, neuvième, dixième et onzième régimens de marche, de cavalerie, doivent être tous dirigés sur Smolensk ; que l'ennemi, attaqué au cœur, ne s'amuse plus aux extrémités ; qu'il fait tout pour nous empêcher d'entrer à Moscou, et montre la résolution de tout faire pour nous en chasser le plus tôt qu'il lui sera possible. C'est donc de Smolensk à Moscou qu'il faut se porter, les nombreuses troupes qui arrivent derrière et celles du grand-duché de Lithuanie étant suffisantes pour garder les derrières. Il est nécessaire également que le duc de Bellune se tienne prêt, avec tout son corps d'armée réuni, pour se porter de Smolensk à Moscou, afin de renforcer l'armée à mesure que l'ennemi renforcera la sienne. Witepsk n'a besoin de rien ; si peu de troupes qu'il y ait, l'ennemi le laissera tranquille : je n'y tiendrai même personne aussitôt que mon hôpital sera évacué. Il faut donc que le duc de Bellune dirige tout bataillon, escadron, artillerie, hommes isolés, sur Smolensk, pour de là pouvoir venir sur Moscou.

Sur ce, etc.

(N°. 14.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Mojaïsk, le 12 septembre 1812.

Mon cousin, tout ce que les troisième, quatrième et premier corps ont laissé sur le champ de bataille,

pour le garder, rejoindra les corps respectifs. Le duc d'Abrantès portera son quartier-général à Mojaïsk, et tiendra un bataillon et cent chevaux aux ambulances près du champ de bataille; un bataillon, cent chevaux, deux pièces de canon, au monastère, à deux lieues en arrière; un bataillon, deux pièces de canon et cinquante chevaux à Koubiuskoie, sur la route de Moscou, et le reste ici. Il visitera le monastère, les ambulances du champ de bataille, et il fera ce qu'il pourra pour améliorer le sort des soldats blessés. Il fournira une escorte pour les pièces et caissons que l'artillerie renvoie sur les derrières. Il fera achever les six fours. Il aura soin d'approvisionner la ville par des patrouilles d'au moins cent cinquante hommes qu'il enverra pour chercher du blé, des farines et du fourrage.

Sur ce, etc.

(N°. 15.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Du faubourg de Moscou, le 15 septembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au duc de Dantzick de se rendre, avec la jeune garde, au Kremlin, où il sera exclusivement chargé de la police de ce quartier.

Le général Durosnel fera les fonctions de gouverneur de la ville.

Le roi de Naples fera occuper par le prince Poniatowski et par sa cavalerie, depuis la route de Kolomna jusqu'à la route de Troitzka.

Le vice-roi portera son quartier-général à la barrière de Saint-Pétersbourg, et fera occuper la route depuis Troitzka inclusivement jusqu'à la route qu'il a prise.

Le prince d'Eckmulh fera couper toutes les routes, depuis celle qu'a prise le vice-roi jusqu'à celle du prince Poniatowski.

Le vice-roi et le roi de Naples enverront de forts partis sur la route de Saint-Pétersbourg et sur la route qu'a prise l'ennemi, afin d'avoir des nouvelles et de ramasser les traîneurs.

Sur ce, etc.

---

§ II. CIRCULAIRE AUX ÉVÊQUES DE FRANCE POUR LE *TE DEUM*, ET PROCLAMATIONS DU GOUVERNEUR DE MOSCOU, ROSTOPCHIN.

(N°. 1.) *Aux évêques de France.*

De notre camp impérial de Mojaïsk, le 10 septembre 1812.

Monsieur l'évêque de ....., le passage du Niémen, de la Dwina, du Borysthène; les combats de Mohi-

low, de la Drissa, de Polotsk, de Smolensk; enfin, la bataille de la Moskowa, sont autant de motifs pour adresser des actions de grâces au Dieu des armées. Notre intention est donc qu'à la réception de la présente, vous vous concertiez avec qui de droit: réunissez mon peuple dans les églises pour chanter des prières, conformément à l'usage et aux règles de l'Église en pareilles circonstances. Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Signé NAPOLÉON.

(N°. 2.) *Proclamations de Rostopchin.*

30 août.
11 septembre.

S. A. le prince Kutusoff, afin de se réunir plus tôt aux troupes qui allaient le joindre, a quitté Mojaïsk pour venir occuper un endroit fortifié où il est probable que l'ennemi ne se présentera pas de sitôt. On va envoyer au prince quarante-huit canons et des munitions. *Il dit qu'il défendra Moscou jusqu'à la dernière goutte de son sang, et qu'il est prêt à se battre, même dans les rues de cette ville.* On a fermé les tribunaux; mais que cela ne vous inquiète pas, mes amis: il faut mettre les affaires en ordre. Nous n'avons pas besoin de tribunaux pour faire le procès *au scélérat;* si cependant ils me devenaient

nécessaires, je prendrais des jeunes gens de la ville et de la campagne. Dans deux ou trois jours je donnerai le signal. Armez-vous bien de haches et de piques, et, si vous voulez faire mieux, prenez des fourches à trois dents : le Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de blé. Demain, j'irai voir les blessés de l'hôpital de Sainte-Catherine : j'y ferai dire une messe et bénir l'eau pour leur prompte guérison. Pour moi, je me porte bien ; j'avais mal à un œil, mais maintenant je vois très-bien des deux.

31 août.
12 septembre.

Je pars demain pour me rendre près de S. A. le prince Kutusoff, pour prendre, conjointement avec lui, des mesures pour exterminer nos ennemis.

Nous renverrons au diable ces hôtes, et nous leur ferons rendre l'âme.

Je reviendrai pour le dîner, et nous mettrons la main à l'œuvre pour réduire en poudre ces perfides.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

SIXIEME PARTIE.

SÉJOUR A MOSCOU.

Una nox fuit inter urbem maximam et nullam.
(Sénèque.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

SIXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

INCENDIE DE MOSCOU.

« La résolution de marcher de Smolensk à Moscou était fondée sur la pensée que l'ennemi, pour sauver cette capitale, livrerait une bataille; qu'il serait battu; que Moscou serait pris; qu'Alexandre pour le recouvrer ferait la paix, et que s'il ne la faisait pas, on trouverait dans le matériel de cette grande ville et dans les quarante mille bourgeois affranchis ou fils d'affranchis qui l'habitent, de quoi pourvoir à de nouveaux

événemens. » Jusqu'à présent tout se succède comme l'empereur l'a calculé [1].

L'arsenal du Kremlin renferme quarante mille fusils anglais, autrichiens et russes, une centaine de pièces de canon, des lances, des sabres, des armures et des trophées enlevés aux Turcs et aux Persans. Hors de la ville, à la barrière des Allemands, dans des bâtimens isolés, nous découvrons quatre cents milliers de poudre et plus d'un million pesant de salpêtre [2].

« Les ressources que l'armée entrevoit dans Moscou sont immenses. La classe moyenne des habitans est restée. Les cinq cents palais de la noblesse nous sont ouverts; ils n'ont point été démeublés, et les domestiques sont aux portes, qui nous attendent. Les plus riches propriétaires, en quittant la ville, ont laissé des billets de re-

---

[1] On peut noter ici pour l'avenir, dit sir Robert Wilson, pag. 18, que malgré la conclusion inattendue de la paix entre les Russes et les Turcs, et la défection impossible à prévoir de la Suède, le projet gigantesque de Napoléon s'exécute en dépit de tous les obstacles qu'on avait présumés.

[2] « Nous avons trouvé une immense quantité de choses » à Moscou, qui était une ville extrêmement belle. De » deux cents ans la Russie ne se relèvera pas de la perte » qu'elle a faite. Ce n'est pas exagérer que de l'évaluer » à un milliard. » (*Correspondance de Napoléon.*)

commandation pour le général qui occupera leur maison; ils y annoncent que, sous peu de jours, aussitôt que le premier trouble sera calmé, ils rentreront chez eux[1]. »

« Nous allons voir, dit l'empereur, ce que les Russes vont faire; s'ils se refusent encore à traiter, il faudra bien en prendre notre parti. Nos quartiers sont maintenant assurés. Nous donnerons au monde le spectacle singulier d'un armée *hivernant paisiblement au milieu des peuples ennemis qui la pressent de toutes parts*. L'armée française dans Moscou sera le *vaisseau pris par les glaces*.... Mais au retour de la belle saison nous recommencerons la guerrre.... Au surplus, Alexandre ne me laissera pas aller jusque-là; nous nous entendrons et il signera la paix[2]. »

---

[1] *Mémoires de Napoléon*, recueillis par M. de Montholon, tom. II, pag. 102 et 103.

[2] *Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. V, pag. 397.

Il n'est pas douteux qu'on eût pu fomenter en Russie une guerre civile, et ce fut Bonaparte qui rejeta les offres d'insurrection qu'on lui fit pendant qu'il était à Moscou. (Sir Robert Wilson, pag. 30.)

« En proclamant la liberté des esclaves, j'aurais pu » armer la plus grande partie de la population russe » contre elle-même. Dans un grand nombre de villages » cet affranchissement m'a été demandé, mais la guerre » que je fais aux Russes n'est que politique, et d'ail-

Napoléon croit avoir tout prévu : bataille sanglante, séjour prolongé, hiver rigoureux, des revers même;.... la possession de Moscou, et les deux cent soixante mille hommes qu'il a laissés derrière lui semblent le mettre au-dessus de tous les incidens.... Mais à peine est-il assis au Kremlin qu'un horrible incendie se déclare; ce qu'il n'a pas prévu, ce qu'il n'a pu prévoir, la destruction de Moscou par les Russes eux-mêmes, lui arrache le point d'appui sur lequel ses principales combinaisons reposent [1].

Quelques incendies partiels avaient éclaté dans les premiers momens de notre arrivée. Nous les avions attribués à l'imprudence du soldat. Le duc de Trévise, la garde, toute l'armée s'étaient portés au feu pour l'éteindre et s'en étaient rendus maîtres. Mais le 16, le vent s'étant mis à souffler avec violence, l'embrasement devient gé-

---

» leurs l'abrutissement de cette classe nombreuse du » peuple russe est tel, qu'une semblable mesure voue- » rait aux plus horribles supplices bien des *familles*.... » Cette dernière considération suffisait pour que je ne » refusasse un pareil moyen contre mes ennemis. » (*Discours de Napoléon au Sénat*, 20 novembre 1812.)

[1] L'idée d'incendier une telle ville n'était pas prévue ! En effet, il était plus raisonnable de faire la paix que de se porter à une telle barbarie. (*Mémoires de Napoléon*, recueillis par M. de Montholon, tom. II, pag. 102.)

néral. Une grande partie de la ville est en bois; elle renferme de nombreux magasins d'eau-de-vie, d'huiles et de matières combustibles. Toutes les pompes ont disparu et nos travailleurs ne font plus que des efforts impuissans [1].

De noirs tourbillons de fumée se sont élevés sous le vent: partis des quartiers orientaux, ils se sont étendus sur la ville jetant partout l'affreuse odeur de soufre et de bitume. La flamme les suit avec rapidité, s'avance de maison en maison, s'accroît de tout ce qu'elle dévore, et coule dans un lit de feu d'une extrémité de la ville à

---

[1] Le feu embrasait la partie basse de la Patrowska; la flamme poussée par le vent menaçait de franchir tout l'espace du pont des Maréchaux; et de dévorer les boutiques qui sont au delà en remontant vers le Loubianka. Déjà les habitans de ce quartier, le paquet sur le dos, semblaient préparés à ce dernier sacrifice!... Il n'y avait qu'un coup du ciel qui pût nous sauver! Il inspira à la compagnie de grenadiers postés dans cet endroit le courage de s'armer de seaux et d'arroser les toits des maisons les plus exposées, avec tant d'activité, que l'on prévint les atteintes du feu. Ce fut le salut de tout ce quartier, qui est le seul de la ville qui soit resté intact, et qui comprend tout le haut du pont des Maréchaux, la Rojetskuka, les deux Loubianka, la Poste, la Banque, le Tchistiprout et l'extrémité de la Patrowska, située entre les deux boulevards, ainsi que le Maraceca: (*Lettre de l'abbé Surrugues*, curé de Saint-Louis, à Mostou.)

l'autre. Tandis que ces premiers sillons de l'incendie poursuivent leur cours épouvantable, d'autres brasiers se sont allumés ; de nouveaux torrens en découlent, et poussés par le vent s'allongent dans les intervalles que les laves précédentes n'ont pu atteindre. On dirait que la terre s'est entr'ouverte pour fournir tous les feux qui éclatent ! L'incendie se répand avec fureur ; il ne connaît plus ni direction, ni limites ; il mugit, il bouillonne comme les flots de la tempête, et la malheureuse ville achève de s'engloutir dans un océan de flammes !

A la place de tant de maisons et de palais, il ne reste debout que des masses de briques qui marquent la place des foyers domestiques. Ces milliers de pyramides tronquées et noircies nous apparaissent comme le squelette brûlé de Moscou.

Des fenêtres du Kremlin, Napoléon a sous les yeux cette grande catastrophe.... Scipion en voyant brûler Carthage ne put se défendre d'un triste pressentiment sur le sort que Rome aurait à son tour : Napoléon demeure pensif.... Toute l'armée est plongée dans la stupeur. Le morne silence qui règne au Kremlin n'est interrompu que par ces exclamations : *Voilà donc comme ils font la guerre ! La civilisation de Pétersbourg nous a trompés ; ce sont toujours les Scythes* [1] !

[1] Aucune nation civilisée ne tient autant des sauvages

On est enfin parvenu à prendre sur le fait quelques-uns des incendiaires. On les a saisis au moment même où ils attachaient la fatale fusée, et ce n'est qu'avec peine qu'on les a soustraits à l'indignation du soldat. Ils sont neuf cents que la police du gouverneur Rostopchin avait apostés dans les caves pour mettre le feu à tous les quartiers. Ils l'avouent; procès verbal est tenu de leur déclaration, et l'exécution militaire s'ensuit : après quoi, leur cadavre est jeté dans l'affreux brasier qu'ils ont allumé [1].

---

que le peuple russe, et quand les grands ont de l'énergie, ils se rapprochent aussi des défauts et des qualités de cette nature sans frein.... Leurs vices n'appartiennent pas à la corruption, mais à la violence. Un désir russe, disait un homme supérieur, ferait sauter une ville. La fureur et la ruse s'emparent d'eux tour à tour quand ils veulent accomplir une résolution quelconque, bonne ou mauvaise. Heureusement pour eux, ils sont toujours ce que nous appelons barbares; non que je prétende vanter la barbarie, mais je désigne, par ce nom, une certaine énergie primitive qui peut remplacer dans les nations la force concentrée de la liberté. (*Madame de Staël, Dix Ans d'exil*, pag. 289.)

[1] Les renseignemens les plus positifs (dit l'historien russe, M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 369, *Campagne de 1812*), ne permettent pas de douter que l'incendie de Moscou n'ait été préparé et exécuté par les autorités russes. M. de Butturlin ajoute, pag. 372 : « Le feu n'ayant

Cependant l'horizon s'est surchargé de vapeurs brûlantes ; les vitres du Kremlin éclatent ; on ne respire que des cendres ; il devient impossible d'assister plus long-temps aux dernières convulsions de l'embrasement. L'empereur se décide

---

» éclaté qu'après l'arrivée des Français, il fut facile de » persuader au vulgaire que c'étaient les Français qui » avaient mis le feu. Cette opinion exaspéra le peuple » des campagnes, et donna un caractère plus prononcé » à la guerre nationale. » Enfin, M. de Butturlin impute formellement à M. le gouverneur Rostopchin, *la gloire* d'avoir conçu et *habilement* exécuté l'incendie de Moscou. (*Voyez* tom. Ier., pag. 369.) Il s'égaie même dans une note très-spirituelle sur les scrupules qui, après dix ans, viennent inquiéter l'*Érostrate* moderne relativement à l'*immortalité* qu'il s'est acquise !

Quelque positif que soit l'exposé de l'historien russe, les réticences de l'acteur principal, Rostopchin, font supposer qu'il reste encore quelque chose à dire. « Le silence » de l'empereur Alexandre, remarque à ce sujet M. le » comte Ph. de Ségur, laisse douter s'il approuva ou » blâma cette grande détermination. La part qu'il eut dans » cette catastrophe est encore un mystère pour les Russes ; » ils l'ignorent ou le taisent..... Quelques-uns pensent » qu'aucun homme dans tout l'empire n'aurait osé se charger d'une si terrible responsabilité. Depuis, sa conduite » *désavoua sans désapprouver*. D'autres croient que ce » fut une des causes de son absence de l'armée, et qu'en » ne voulant paraître ni ordonner, ni défendre, il ne voulut pas rester témoin. » (*Histoire de la Grande Armée*, tom. II, pag. 19.)

à se retirer dans quelque campagne voisine. Le château de Petrowskoïe, qui est à une petite distance de la barrière de Pétersbourg, au milieu des cantonnemens du prince Eugène, devient l'asile du quartier impérial. On pourra y délibérer avec plus de tranquillité sur le parti qui reste à prendre [1].

---

[1] A midi le feu avait pris aux écuries du palais et à une tour attenante à l'arsenal; quelques flammèches même tombèrent dans la cour de l'arsenal, sur des étoupes qui avaient servi aux caissons russes; les caissons de notre artillerie y étaient. Le danger était imminent; on vint en prévenir l'empereur; il se rendit sur les lieux. Le sol sur lequel se trouvaient nos caissons était couvert d'étoupes enflammées; le général Lariboissière donnait des ordres pour les faire sortir de l'arsenal, lorsque l'empereur y entra. Les canonniers et les soldats de la garde, troublés de voir Napoléon s'exposer à un si grand péril, l'augmentaient par leur empressement. Le général Lariboissière supplia alors l'empereur de s'éloigner, lui montrant ses canonniers auxquels sa présence faisait perdre la tête.... Cet événement s'était passé dans la matinée, et ce ne fut point ce qui décida Napoléon à quitter le Kremlin; le danger semblait, au contraire, l'y retenir. Déjà le prince Eugène, les maréchaux Bessières et Lefebvre l'avaient conjuré de quitter cette enceinte; ils n'avaient pu réussir. Un officier (l'officier d'ordonnance Gourgaud) lui ayant rendu compte que les flammes environnaient de toutes parts le Kremlin, il le chargea d'accompagner le prince de Neufchâtel sur une terrasse

élevée du palais pour vérifier ce fait. L'impétuosité, la violence du vent et la raréfaction de l'air, causée par l'ardeur de l'incendie, occasionaient une horrible tourmente. Le prince de Neufchâtel et l'officier faillirent être enlevés... Décidé à quitter le Kremlin, Napoléon envoya M. de Mortemart, l'un de ses officiers d'ordonnance, pour reconnaître un passage.... Quelques temps après, un autre officier annonça que le passage devenait libre: l'empereur alors demanda ses chevaux et quitta le Kremlin, y laissant un bataillon de sa garde pour l'occuper. (*Examen critique* du général Gourgaud, pages 283 et 284.)

CHAPITRE II.

NAPOLÉON A PETROWSKOÏE.

L'EMPEREUR est arrivé à Petrowskoïe le 16 septembre dans l'après-midi. Moscou lui échappe, mais la route de Pétersbourg est libre, et la retraite de Kutusoff laisse tout le nord de la Russie à notre discrétion. Le vice-roi n'a trouvé de ce côté qu'un corps détaché sous les ordres du général Wintzingerode, qui recule à l'approche de nos éclaireurs, et ne saurait être un obstacle. Nous ne sommes qu'à quinze marches de Pétersbourg : Napoléon pense donc à se rabattre sur cette autre capitale.

Son intention n'est pas cependant de porter toute l'armée jusque-là ; il veut s'en tenir à une simple démonstration, et il lui suffira de pousser en pointe les divisions du vice-roi. Les autres corps feront mine de les suivre, mais se contenteront de les soutenir. Notre arrière-garde pourra conserver Moscou aussi long-temps qu'il sera nécessaire, et dans les plaines qui nous

seront ouvertes entre les deux capitales, nos colonnes, manœuvrant par leur gauche, commenceront à effectuer la retraite sur la Basse-Dwina. Ce mouvement circulaire peut s'opérer en échelons par les diverses routes parallèles qui traversent les provinces de Velikié-Louki et de la grande Novogorode; nous arriverons ainsi sur Wittgenstein que nous prendrons à dos; nous rallierons les armées du maréchal Saint-Cyr, du duc de Tarente, du duc de Bellune, et d'ici à un mois, au 15 octobre, toutes nos forces réunies n'auront qu'à se retourner en ligne sur la Duna, appuyées d'un côté sur la forteresse de Riga, et de l'autre sur celle de Smolensk, avec des réserves à Witepsk, Mohilow, Minsk et Wilna..... Mais les chances que cette combinaison nouvelle doit faire éclore, sont tellement prochaines et décisives que, selon toute probabilité, il n'y aura pas lieu de donner suite à l'idée d'établir nos quartiers d'hiver sur la Dwina. Si la perte de Moscou ne fait pas fléchir la politique du cabinet russe, les dangers qui vont menacer Pétersbourg et fondre sur Wittgenstein, rendront sans doute ce cabinet plus traitable; et le mois qui va s'écouler nous suffit encore pour triompher de son obstination.

Tel est le plan que l'empereur a conçu; il a passé la nuit du 16 au 17 à le combiner sur la carte, et déjà il a dicté ses premiers ordres; mais

à peine a-t il initié quelques chefs de l'armée à son projet, que les chuchotemens commencent. Le vice-roi seul y applaudit : l'idée de nous ouvrir la route a séduit son jeune courage ! tout le reste est contraire. On se communique l'un à l'autre la secrète répugnance qu'on éprouve à courir sans cesse au-devant des hasards. On se concerte ; et le nouveau plan ne tarde pas à recevoir le choc des objections les plus désespérantes. « Point de repos ! se remettre encore en marche ! s'éloigner davantage ! s'enfoncer dans le Nord [1] ! aller chercher l'hiver, comme s'il ne devait pas venir assez tôt ! » On ne voit dans ce parti qu'une série de fatigues et de vicissitudes. C'est surtout la rigueur du climat qu'on redoute ; on en parle comme si l'empereur ne le craignait pas assez et la peur qu'on a du mal ôte aux opérations l'activité qui pourrait le prévenir ! C'est la paix qu'on voudrait ; on la voudrait maintenant à tout prix ! Tel qui se battra jusqu'au dernier soupir, pour arracher son pays à des conditions humiliantes, ne craint pas, dans ce moment d'affaissement moral, de

[1] Depuis Kowno jusqu'à Smolensk, et depuis Smolensk jusqu'à Moscou, l'armée n'a pas fait une marche vers le nord ; elle ne s'est avancée que vers l'orient, et le cinquante-cinquième degré de latitude septentrionale trace presque constamment notre route !

dire qu'il faut demander la paix et même la demander à genoux!.... Toutefois on se respecte assez pour que de pareils discours n'arrivent pas jusqu'à l'empereur ; mais on lui parle du repos si nécessaire à l'armée, des nombreux blessés auxquels il faut donner le temps de se guérir ou de gagner Smolensk, et des ressources que Moscou nous offre encore sous ses cendres! L'embrasement s'affaisse ; on a sauvé quelques palais ; le Kremlin est intact ; le quartier où la garde était cantonnée a été préservé presque en entier ; quelques maisons ont échappé çà et là ; enfin, les caves n'ont pas été atteintes ; dans ces immenses catacombes, nous trouverons des abris, des vivres, du riz, de l'eau-de-vie, des pelleteries, des cuirs ; tout ce dont nos soldats vont avoir besoin pour l'hiver! Pendant ce temps, on peut essayer de traiter!..... Si cependant il nous faut revenir à Smolensk, que ce soit du moins par les routes du Midi ; notre retraite dirigée de ce côté peut porter des coups funestes à la Russie en détruisant les établissemens militaires de Kalouga, et surtout ceux de Toula qui sont les seules ressources de ses arsenaux.

Toutes ces remontrances sont portées à l'empereur par des hommes dont il connaît le dévouement, par de vieux compagnons, par des amis! On parvient à le faire douter pour la pre-

mière fois de la supériorité de son coup d'œil. Les circonstances ont pris un tel caractère qu'il entrevoit une grande responsabilité morale dont il répugne à charger sa volonté seule. « Cependant, ne croyez pas, » dit-il à ses conseillers, « que ceux qui ont brûlé Moscou soient gens à » venir faire la paix quelques jours plus tard : si » le parti qui est coupable de cette résolution » domine aujourd'hui dans le cabinet d'Alexandre, » toutes les espérances dont je vois que vous » vous flattez, sont vaines !..... Au surplus, nous » en serons bientôt éclaircis !.... » L'empereur va donc céder : puisse-t-il ne pas déchoir de lui-même, en consentant à descendre jusqu'aux idées de ceux qui l'entourent ! Le premier pas est fait [1] !

[1] « Nous pouvions marcher sur Pétersbourg, » disait Napoléon à Sainte-Hélène, « Alexandre le craignait ; il » avait fait évacuer sur Londres ses archives et ses tré- » sors les plus précieux..... Certes ! si on eût été au mois » d'août, l'armée eût marché sur Saint-Pétersbourg. » (*Mémoires* dictés à M. de Montholon, tom. II, pages 104 et 105.)

CHAPITRE III.

L'EMPEREUR REVIENT A MOSCOU. — TENTATIVES POUR COMMUNIQUER DIRECTEMENT AVEC L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Le 18 au matin, on quitte le château de Petrowskoïe pour revenir au Kremlin. L'empereur rencontre sur son passage une foule de malheureux réduits au plus affreux dénûment par l'incendie et par le pillage qui a complété leur désastre [1]. On remarque parmi eux des hommes de toutes nations : un grand nombre d'Allemands et même quelques Français, qui faisaient partie des colonies marchandes de Moscou. Napoléon donne ordre qu'on leur ouvre des asiles ; que des

[1] La populace de Moscou jouait le plus grand rôle dans le pillage ; c'est elle qui découvrait les caves les plus secrètes ; et le soldat, qui d'abord n'était que tranquille spectateur, devenait bientôt partie active. (*Lettre de M. de Surrugues*, prêtre émigré, curé de la paroisse Saint-Louis de Moscou, au père Bouvet, jésuite.)

rations de vivres et un premier secours de cinquante mille roubles leur soient distribués. Cette mission de charité est confiée à un auditeur du conseil d'état, M. *Busch*, qui s'en acquitte avec un zèle religieux [1].

L'empereur parvenu au grand quai de la Moscowa, au milieu de ces scènes de douleur, se plaît à reposer ses regards sur la maison des Enfans-Trouvés qui est restée debout. Il appelle son secrétaire-interprète Lelorgne. « Allez voir de ma » part, lui dit-il, ce que sont devenus ces petits » malheureux. »

Un incident assez important va naître de ce message.

Lelorgne ne tarde pas à venir rendre compte de sa visite : les enfans au-dessus de douze ans ont été évacués sur Nijni-Novogorode quelques

---

[1] La répartition qui fut faite procura environ 90 roubles en cuivre à chacun.... Plus de quatre cents de ces malheureux furent recueillis dans la maison Zapatoff, à la Porte-Rouge, et y trouvèrent non-seulement un asile assuré, mais encore des soins et des subsistances.... D'autres qui se rendirent à l'hôtel Razumowski, habité par le roi de Naples, y furent accueillis avec une grande humanité.... Napoléon s'occupa aussi de la détresse des hôpitaux. Plus de dix mille blessés russes déposés au passage de l'armée de Kutusoff, étaient mourans faute de secours... (M. l'abbé Surrugues, *Ibid.*)

jours avant l'occupation. Le directeur en chef de l'hospice les a suivis. Ce sont les plus jeunes qui restent. Ils s'attendaient à être mangés par les Français; mais l'exécution des ordres que l'empereur a fait donner en leur faveur, dès son entrée à Moscou, les a bientôt rassurés. Le piquet de sauvegarde, arrivé le 14 à neuf heures du soir, a réussi à préserver l'établissement des fusées incendiaires; c'est par le sous-directeur que le secrétaire-interprète a été reçu. « La protection » de votre maître est pour nous une grâce du ciel, » s'est écrié le vieillard russe, les larmes aux yeux; » sans le regard que sa majesté a jeté sur nous, » et il ne nous était pas permis de l'espérer, notre » maison devenait la proie du pillage et de l'in- » cendie. » A ces mots, il a conduit Lelorgne dans les salles. « C'est l'empereur qui envoie ce » Français, » a-t-il dit aux enfans, et aussitôt le Français s'est vu assailli de caresses et d'acclamations. Les plus petits se jetaient dans ses jambes, les plus grands s'attachaient à son cou; tous ne cessaient de répéter: « Ton empereur est notre » Providence.... » Napoléon paraît ému de ce récit. « Quel est ce directeur? demande-t-il, » le connaissez-vous? » — « Sire, répond le secré- » taire, je l'ai connu pendant mon premier sé- » jour en cette ville. C'est un homme honorable; » son nom est Toutelmine; il a le rang de con-

» seiller d'état et le grade de général-major. » — « Allez le chercher, je serais bien aise de le voir. »

Bientôt après, le général Toutelmine est annoncé par l'aide-de-camp de service. Il parle difficilement notre langue. L'empereur fait appeler son interprète et commence la conversation à peu près en ces termes : « Eh bien, monsieur, » vous voilà rassuré sur le sort de vos orphelins. » Combien en avez-vous? Croient-ils maintenant » que nous ne les mangerons pas? » — « Sire, » répond M. de Toutelmine, je mets à vos pieds » l'hommage de la profonde et éternelle recon- » naissance de cinq cents infortunés. Je leur ai » appris votre auguste bienveillance. Leur effroi » s'est bientôt dissipé; ils jouent à présent avec » vos soldats; ils vous bénissent et se plaisent à » vous appeler leur père. » — « Ce Rostopchin, » reprend l'empereur, vous a donc laissé là, sans » aucun avertissement, sans aucune instruction? » — « Sire, nous avions depuis le mois d'août l'ordre » secret de l'impératrice-mère de partir dès que le » danger deviendrait imminent. Nous devions » attendre l'avis qu'on nous en donnerait; nous » allions tous les jours chez le gouverneur Ros- » topchin; mais jusqu'à ce dernier moment, il » nous a laissés dans la plus complète ignorance. » — « Il fallait m'envoyer quelqu'un; car enfin, » sans le hasard qui m'a instruit de votre exi-

» stence, que deveniez-vous ?.... Tout s'est passé » assez heureusement pour ce qui vous regarde. » Dieu soit loué ! Maintenant que puis-je faire ? » qu'avez-vous à demander ?» — «Sire, la permis- » sion d'annoncer à notre illustre protectrice, que » notre maison, qu'elle croit peut-être perdue, a » échappé miraculeusement. » — « C'est bien, » écrivez ; je ferai remettre votre lettre aux avant- » postes. »

La conversation, qui se prolonge pendant une demi-heure environ, roule ensuite sur l'administration intérieure et sur la dotation de l'établissement. Napoléon s'informait de tous les détails... Mais à la vue de quelques flammes qui s'élèvent encore de l'autre côté de la rivière, il ne peut s'empêcher de s'interrompre pour faire une sortie contre Rostopchin..... « Le malheureux ! dit-il, » qui aux calamités déjà si grandes de la guerre » a osé ajouter un embrasement atroce, fait à la » main et de sang-froid ! Le barbare ! ce n'est pas » assez pour lui d'abandonner de pauvres enfans » dont il est le premier tuteur, et vingt mille » blessés que l'armée russe a confiés à ses soins : » femmes, enfans, vieillards, orphelins, blessés, » tout est dévoué à une impitoyable destruction ! » Et il croit faire le Romain ! c'est un sauvage » stupide ! »

Napoléon ne se calme qu'en parlant de ses sen-

timens personnels pour l'empereur Alexandre et de son désir de terminer cette guerre. Il paraît croire que la paix serait facile à conclure s'il n'y avait pas d'intrigans entre eux; et lorsque M. de Toutelmine se retire, il a soin de l'engager à glisser dans sa lettre quelques mots sur cette disposition pacifique.

Le lendemain, le général russe revient au Kremlin. La dépêche qu'il a préparée pour l'impératrice-mère se termine par ce paragraphe : « Madame, l'empereur Napoléon gémit de voir » notre capitale presque entièrement détruite » par des moyens qui ne sont pas, dit-il, ceux » qu'on emploie en bonne guerre. Il paraît con- » vaincu que si personne ne s'interposait entre lui » et notre auguste empereur Alexandre, leur an- » cienne amitié reprendrait bientôt ses droits, et » tous nos malheurs finiraient. »

M. de Toutelmine ayant demandé que la lettre fût portée par un officier russe, Napoléon y consent, fait donner à cet officier de l'argent pour sa route, et ordonne que l'état-major le munisse de tous les saufs-conduits qui peuvent l'aider à traverser sûrement et promptement nos avant-postes.

Cette première tentative est suivie, deux jours après, d'une autre plus directe dont le hasard fournit également les moyens.

Dans le très-petit nombre d'habitans hono-

rables qui sont demeurés au milieu des ruines de Moscou, se trouve un M. de Jakowleff dont le frère a été ministre de Russie à Stuttgard. On en parle à l'empereur qui le fait aussitôt mander au Kremlin. De plus en plus excité par la vue des cendres fumantes de Moscou, Napoléon s'abandonne, dès le début, à sa vivacité accoutumée contre le gouverneur Rostopchin. M. de Jakowleff, victime à peine échappée au désastre, n'est pas disposé lui-même à en épargner les auteurs. Il déplore l'emportement qui a entraîné Rostopchin au delà de toutes les limites de l'humanité. La conversation s'anime; elle prend un ton de confiance; et l'interlocuteur russe laisse échapper le mot de paix. « Oui » reprend aussitôt Napoléon, « qu'Alexandre demande à traiter, et je suis » prêt à le faire. Je signerai la paix à Moscou, » comme je l'ai déjà fait à Vienne, à Berlin.... » Je ne suis pas venu ici pour y rester; je ne » devrais pas y être; je n'y serais pas si l'on ne » m'y avait forcé. Le champ de bataille, où la » querelle devait se décider était en Lithuanie; » pourquoi l'avoir reculé? Cette guerre s'envenime par un acharnement qui ne vient ni » d'Alexandre ni de moi. On trompe votre empereur, et les Anglais portent à la Russie un » coup dont elle saignera long-temps. Depuis » Smolensk, je n'ai traversé que des villes et des

» villages en flamme. Votre patriotisme n'est » que de la rage. Pierre le Grand lui-même vous » appellerait des barbares; et que dirait-il en » respirant les cendres de Moscou? La fièvre de » Rostopchin vous coûte plus que dix batailles : » au surplus, à quoi cet incendie a-t-il servi? » Ne suis-je pas toujours au Kremlin? Ne reste- » t-il pas autour de moi assez de maisons pour » mes généraux. Mes soldats ne trouvent-ils pas » encore l'abondance dans vos caves? Mais, en- » core une fois, je ne suis pas venu dans votre » capitale pour m'y établir. Je me serais arrêté » aux portes, j'aurais fait baraquer mon armée » devant les faubourgs, j'aurais déclaré Moscou » ville neutre, si Alexandre avait dit un seul » mot! Ce mot, je l'ai attendu plusieurs heures; » je le désirais; le premier pas fait m'eût prouvé » qu'Alexandre avait encore au fond du cœur » quelque reste d'attachement pour moi. Dès » lors, la paix aurait été promptement conclue » entre nous et sans intermédiaire : il m'aurait » dit comme à Tilsit *qu'on l'avoit cruellement* » *trompé sur mon compte*, et tout aurait été » bien vite publié!.... Au lieu de cela, vous voyez » où nous en sommes! Que de sang répandu! » que de maux, faute de s'entendre! »

Alors, M. de Jakowleff hasarde d'observer que ce serait peut-être au vainqueur à parler le pre-

mier de la paix ; que cet acte de modération serait certainement apprécié et ne resterait pas sans réponse ; qu'il serait possible même que, de son côté, l'empereur Alexandre n'attendît qu'une ouverture.....

Napoléon réfléchit sur ces paroles ; il se promène quelques instans en gardant le silence, puis il reprend : « Si j'écrivais, porteriez-vous » ma lettre, et pourrais-je être sûr qu'elle serait » remise à Alexandre, à lui-même, » ajoute-t-il avec une intention marquée? « Dans ce cas, je » pourrais vous envoyer..... Mais avez-vous bien » les moyens de parvenir jusqu'à votre souve- » rain, et me répondez-vous qu'il aura ma » lettre? »

M. de Jakowleff en répond, et reçoit l'invitation de se tenir prêt à partir. Dans la nuit, Napoléon se lève pour écrire sa lettre ; à trois heures du matin, il la fait porter à M. de Jakowleff ; celui-ci se met aussitôt en route.

C'est le 24 septembre que son départ a eu lieu; dix jours sont à peine écoulés, que l'empereur se décide à faire une démarche publique pour appuyer ces communications confidentielles, et aller au-devant d'un résultat.

Le 4 octobre, il envoie au camp de Kutusoff le général Lauriston, qui récemment encore était notre ambassadeur en Russie. Un tel choix

doit faire pressentir toute l'importance et toute l'étendue que cette mission peut recevoir. Elle n'a cependant pour motif apparent que de prendre *des arrangemens qui donnent à la guerre un caractère plus conforme aux règles établies entre des armées civilisées, et préservent le pays de tous les maux qu'il est possible de lui épargner.*

Avant que le général Lauriston ait quitté Moscou, l'empereur a écrit au roi de Naples, pour qu'il transmît à l'avant-garde russe le billet suivant : « L'empereur Napoléon étant dans » l'intention d'envoyer un de ses aides-de-camp- » généraux près du commandant en chef Kutu- » soff, on désire connaître le jour, l'heure et » l'endroit où le parlementaire pourra se pré- » senter. »

Sur la réponse faite à ce message, M. de Lauriston se rend le 5 octobre aux avant-postes. Le général Benigsen et le prince Volkonsky se trouvent là pour l'entendre. Mais l'aide-de-camp de Napoléon veut arriver sans intermédiaire jusqu'au prince Kutusoff, et ce n'est que dans la nuit qu'il en obtient une conférence. Les généraux ennemis, avec lesquels il a eu sa première entrevue, ceux qu'il a rencontrés sur son passage, le commandant en chef lui-même, tous lui montrent les dispositions les plus pacifiques. On

parle même d'armistice; cependant, on ne peut entrer en négociation sur aucun point : on ne peut non plus laisser pénétrer plus avant M. de Lauriston, sans l'autorisation de l'empereur Alexandre. Kutusoff écrit avec un grand empressement à son maître, et l'aide-de-camp-général, prince Volkonsky, court porter sa dépêche à Saint-Pétersbourg.

Mais déjà nous avons dépassé la première quinzaine, écoulée depuis notre arrivée à Moscou. Distraits par les grandes impressions de l'incendie, transportés un moment à Pétrowskoïe, entraînés ensuite par le vif intérêt des communications qu'on essaie, nous avons perdu de vue l'armée de Kutusoff, les marches que la nôtre a continué de faire, et les divers soins qu'on prend au Kremlin afin que chaque heure de notre séjour à Moscou soit aussi profitable pour la guerre que pour la paix. Nous allons y revenir.

CHAPITRE IV.

MARCHE DE L'ARMÉE RUSSE DEPUIS MOSCOU JUSQU'A TAROUTINO.

Nous avons laissé l'armée de Kutusoff sortant de Moscou par la route de Kolomna. Elle n'était suivie, à quelque distance, que par la cavalerie du roi de Naples. Le général Sébastiani commandait notre avant-garde. Le général Raeffskoï commandait l'arrière-garde ennemie.

Le 15, le 16 et le 17 septembre, les Russes ont continué de se retirer vers le sud-est. Ils ont traversé la Moscowa sur le pont de Borowskié. Dans la journée du 16, les avant-postes se sont remis à parlementer, et le résultat de ces pourparlers a été une espèce d'arrangement par suite duquel les Russes nous cédaient sans combat le terrain que nous venions occuper après eux. Nous nous étions ainsi engagés de plus en plus dans cette direction, lorsque, parvenus à Bronitzié, à quinze lieues environ de Moscou, nos coureurs ont fini par s'apercevoir que derrière les faibles

escadrons dont le rideau trompeur s'éloignait sans cesse, il n'y avait plus d'armée.

C'est dans la nuit du 21 au 22 septembre que nous avons appris au Kremlin que notre avant-garde avait perdu les traces de Kutusoff, et dans le même moment on a su que les Cosaques commençaient à reparaître au sud-ouest; qu'ils dépassaient le camp des Polonais et semblaient menacer nos communications avec Mojaïsk.

A la réception de ces nouvelles, l'attention de l'empereur s'est reportée vivement sur les campagnes méridionales de Moscou. Le roi de Naples, qui était venu passer quelques jours au quartier-général, est aussitôt reparti; on a expédié aux Polonais de Poniatowski l'ordre de s'avancer sur la route de Kalouga; le duc d'Istrie a été envoyé sur la route intermédiaire de Toula avec un corps d'observation, formé à la hâte des divisions de cavalerie Chastel et Lahoussaye, des chasseurs du premier corps, des escadrons de Colbert, de ceux de Grouchy, et des bataillons de la jeune garde commandés par le général Frederichs. Napoléon a disposé de tout ce qu'il avait sous la main pour faire battre les divers rayons qui, de Moscou, peuvent aboutir sur Kutusoff. D'heure en heure on a vu se succéder les instructions les plus pressantes pour stimuler l'activité

des généraux. « Vous ne devez avoir qu'un seul » but, » écrivait-il au roi de Naples dans la nuit du 23 au 24, « c'est de vous remettre avec votre » avant-garde sur les pas de l'ennemi. On m'assure que Kutusoff se porte par Serpuchoff sur » Kalouga ; retournez-vous de ce côté. » En même temps, il écrivait au duc d'Istrie : « Faites nettoyer Desna ; vos marches par Desna et Podolsk doivent entièrement éloigner les Cosaques de la route de Mojaïsk et nous fournir des nouvelles. » L'empereur insistait surtout pour qu'on se défendît de tous ces parlementages dont on avait si malheureusement pris l'habitude, et *qui n'avaient produit d'autre résultat que de nous endormir.*

Il s'apprêtait lui-même à sortir de Moscou pour rejeter les Russes au loin. Mais d'abord il fallait savoir où les prendre, et tout concourait pour accroître l'incertitude : d'ailleurs, l'apparition des Cosaques, sur la route de Mojaïsk, commençait à inquiéter sérieusement pour nos communications avec Smolensk. Le 22 septembre, à mi-chemin de Mojaïsk à Moscou, ils ont surpris un convoi de caissons, et fait prisonniers deux escadrons qui arrivaient avec une colonne de marche, sous les ordre du général Lanusse. Enhardis par le succès, ils se sont jetés ensuite

sur un autre convoi d'artillerie ; mais la fusillade les a éloignés.

L'empereur, au premier bruit de cette alerte, a fait partir le major Letort avec une partie des dragons de la garde. Le général Saint-Sulpice n'a pas tardé à les suivre, avec le reste de la division.

L'inquiétude s'était prolongée à Moscou pendant les journées du 23, du 24 et du 25; et dans la nuit du 25 au 26, elle avait été excitée par de nouveaux incidens. Une colonne de plus de trois mille Russes, marchant avec du canon, a intercepté la route. Elle vient d'enlever un détachement des dragons de la garde que commandait le major Marthod..... Dès lors, on s'est livré aux conjectures les plus alarmantes.

Par combien de vaines idées et de faux aperçus n'a-t-on pas fatigué l'empereur! Combien il lui a fallu opposer de douceur, de prudence et de sang-froid à toutes les appréhensions, moitié stratégiques et moitié politiques, dont aucun de ses lieutenans ne voulait lui faire grâce! On s'obstinait à voir Kutusoff partout : on le voyait surtout du côté de Mojaïsk, nous coupant la route. Le duc d'Istrie lui-même n'était pas éloigné de donner créance à ce soupçon. « Il n'y aurait rien » de surprenant, écrivait-il, qu'après avoir » échappé au roi de Naples, le vieux général

» russe ne fût en ce moment en pleine marche » pour venir, avec toute son armée, se porter sur » notre ligne de communication vers Smolensk. »

Au surplus, l'empereur n'a point attendu cet avis pour envoyer des renforts où ils étaient nécessaires, et les détachemens, qu'il a successivement dirigés sur Mojaïsk, forment presque un corps d'armée. Le général Ornano en a reçu le commandement supérieur.

De nouvelles instructions ont été données au duc d'Istrie : « Vous êtes au centre, » lui a fait écrire Napoléon, « vous devez veiller à droite » sur ce qui se passera du côté du général Or- » nano, et à gauche du côté du roi de Naples. » Au surplus, il est tout simple que Kutusoff ait » poussé de la cavalerie devant lui : il a dû » en jeter sur toutes les routes pour connaître » nos manœuvres et se bien garder; il pourrait » même intercepter la route de Mojaïsk pendant » plusieurs jours; mais son ambition ne peut » aller jusqu'à s'y établir..... » J'abrége cette discussion militaire. Dans la matinée du 26, elle a eu son terme. Les nouvelles, si impatiemment attendues du quartier-général du roi de Naples, sont enfin arrivées, et l'on a su ce qu'était devenue l'armée moscovite.

Kutusoff a mis à profit la grande distraction que l'incendie avait jetée parmi nous; il paraît

que c'est le 17 qu'il s'est dérobé derrière la Packra; il s'est porté vivement par les chemins qui bordent cette rivière, et deux marches l'ont fait passer du sud-est au sud-ouest de Moscou, *opérant ainsi une manœuvre de flanc assez délicate* [1].

Le 18, le général russe était à Kutusovo. Le 19, il s'était établi à Krasnopackra. C'est là que le 25 nous venons de le retrouver, occupant une forte position, y ralliant son armée, et lançant par sa gauche les Cosaques de Dorokoff, jusque sur la route de Mojaïsk.

---

[1] Expressions de M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 375.

La marche de l'armée russe se fit pendant le temps où l'incendie de Moscou était au plus haut degré de violence. La vue des flammes qui consumaient la ville sacrée dut pénétrer les officiers et les soldats russes d'un sentiment profond de douleur et de vengeance. Le maréchal Kutusoff avait eu soin de répandre dans l'armée et dans tout l'empire que c'étaient les Français qui brûlaient Moscou; et ce ne fut que pour alimenter la haine nationale qu'il fit faire à son armée cette promenade assez inutile militairement, puisqu'il n'avait pas besoin, pour se retirer de Mojaïsk sur la route de Kalouga, de passer par Moscou. (Le gén. Guillaume de Vaudoncourt, pag. 201.)

Pendant douze jours l'armée russe tourna autour des ruines fumantes de Moscou pour regagner la route de Kalouga; elle était sans ligne de marche réglée, et encombrée de tous les embarras possibles. Depuis Smolensk, la population suivait les pas rétrogrades de cette armée;

Les motifs qui ont poussé Kutusoff à risquer ce mouvement circulaire ont été bien saisis par l'empereur. Il s'est empressé de les expliquer à ses généraux pour achever de les remettre sur la voie, et dès ce moment son expression a repris toute la vivacité de sa pensée. « Une marche » sur Mojaïsk, leur disait-il, ne serait de la part » de Kutusoff qu'une fanfaronnade. Vouloir nous » enfermer dans Moscou ! Une armée victorieuse » n'oserait le tenter. Comment croire qu'une ar- » mée vaincue, qui a abandonné sa plus belle » ville, puisse après coup avoir l'idée d'une pa- » reille entreprise ? Le mouvement de l'ennemi » n'a qu'un but : c'est de couvrir la route par » laquelle il attend des renforts [1]. »

Les renseignemens trouvés au Kremlin ont mis dans les mains de l'empereur le texte du traité des Russes avec les Turcs. Il sait que l'armée de Moldavie, devenue désormais disponible contre nous, a dû passer le Dniester dans les premiers

---

chaque paysan avait mis sur son chariot sa femme, ses enfans et ses effets les plus précieux. L'armée russe, se trouvant ainsi surchargée, était devenue comme une nation errante. Cette longue file présentait le flanc à l'armée française, et lui offrait une victoire infaillible.... L'armée russe fut protégée par des transactions que tout le monde ignore. (Sir Robert Wilson, témoin oculaire, pag. 22.)

[1] Lettre de Napoléon du 27 septembre.

jours de septembre sous la conduite de l'amiral Tchitchagoff [1]. S'avancerait-elle au secours de Kutusoff? La position que celui-ci vient de prendre semble confirmer cette idée.

Napoléon, en voyant son ennemi sur le point de recevoir un tel accroissement de forces, était au moment d'appeler le duc de Bellune à Moscou; mais, en y réfléchissant davantage, il a jugé à propos d'attendre que le progrès de Tchitchagoff ne laissât plus aucun doute.

Cependant le roi de Naples a reçu l'ordre de ne pas laisser l'ennemi plus long-temps sur la Packra, et de manœuvrer pour le rejeter derrière l'Ocka. On s'attendait bien que Kutusoff, aux premiers coups de pistolets des grand's-gardes, se remettrait en route, et ce calcul n'a pas tardé à se vérifier. Le 26 au soir, le général russe avait déjà rétrogradé jusqu'à Baben-Kowo; le lendemain 27, il était à Voronovo et sa retraite continuait [2]. *Mais bientôt il a jugé, à la mollesse de*

---

[1] Si les incertitudes du divan n'avaient pas retardé de plusieurs mois le moment où l'armée russe du Danube devait être disponible, cette armée eût été lancée dans de grandes aventures. M. de Butturlin nous assure qu'elle était destinée à pénétrer par la Servie, la Bosnie, la Croatie, pour se jeter sur l'Italie, tom. Ier., pag. 154.)

[2] Kutusoff ignorait que le roi de Naples n'était pas soutenu; il supposait, au contraire, Napoléon arrivé avec

nos attaques, que nous n'étions pas en forces [1], et la résistance qu'il nous a fait opposer est devenue plus opiniâtre. Les engagemens ont été si animés, surtout dans les journées du 27 et du 29, que Napoléon, recevant le récit du roi de Naples, a eu l'idée de s'y porter lui-même.

Kutusoff, encouragé par ces affaires de détail, a risqué de s'arrêter encore une fois. Le cours de la Nára lui offrait une bonne ligne de défense aux environs de Taroutino : il y a disposé son armée pour s'y maintenir. Ce n'est que le 4 octobre que Murat est parvenu jusqu'à lui. Notre avant-garde a trouvé les Russes remuant la terre, élevant des redoutes et faisant des abattis. Après s'être assuré par une nouvelle escarmouche qu'ils étaient résolus à ne pas céder le terrain sans bataille, on s'est établi en observation devant eux. Notre camp est à Wilkowo. Depuis quelques jours on se regarde, on se mesure, avant de rien entreprendre.

C'est dans ces circonstances que le général

---

toutes ses forces aux environs de Podolsk. Ne voulant point risquer d'être coupé de Kalouga, *ni rejeté sur Mojaïsk*, il avait mieux aimé éviter un engagement sérieux et se retirer. (M. de Butturlin, tom. Ier., pages 378 et 379.)

[1] (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 380.)

Lauriston s'est présenté pour accomplir son message. Il vient d'être reçu par Kutusoff à Taroutino; mais, voyant qu'il faut attendre les bras croisés une réponse qu'on est allé chercher jusqu'à Saint-Pétersbourg, il a pris le parti de revenir à Moscou.

Napoléon ne prolongerait-il son séjour au Kremlin que pour attendre cette réponse [1]?

---

[1] L'empereur avait des données particulières; il voyait juste, si on n'eût reçu les inspirations de l'Angleterre. On s'est beaucoup appesanti sur ce séjour; c'est une faute, puisque les événemens l'ont condamné; mais ceux qui se récrient n'avaient ni le secret des affaires, ni celui des négociations. Ils peuvent, sans trop de modestie, croire que la sagacité de ce grand homme n'était pas au-dessous de celle que la nature leur a répartie....

L'empereur n'était pas sans inquiétude; mais il savait jusqu'au dernier homme, ce qu'il avait de troupes échelonnées depuis le Rhin jusqu'à Moscou. Il se croyait en mesure. (*Mémoires de Rapp*, pages 212 et 213.)

Napoléon, entré dans Moscou avec quatre-vingt-dix mille combattans et vingt mille malades et blessés, en sortit avec plus de cent mille combattans. Il n'y laissa que douze cents malades. Son séjour, malgré les pertes journalières, lui a donc servi à reposer son infanterie, à compléter ses munitions, à augmenter ses forces de dix mille hommes, et à protéger le rétablissement et la retraite d'une grande partie de ses blessés. (M. P. de Ségur, tom. II, pag. 112.)

CHAPITRE V.

NOUVELLES ARRIVANT DES ARMÉES PLUS ÉLOIGNÉES. — LE PRINCE DE SCHWARTZENBERG. — LE MARÉCHAL SAINT-CYR. — LE DUC DE TARENTE.

Après avoir renoncé au mouvement d'inspiration qu'il a voulu tenter sur Saint-Pétersbourg, Napoléon retombe dans le calcul des opérations qui lui restent à poursuivre, si ce n'est pour finir la guerre, du moins pour finir cette campagne.

On vient de recevoir des lettres du prince de Schwartzenberg, du maréchal Saint-Cyr et du duc de Tarente. Leur contenu a déjà placé l'empereur dans une nouvelle sphère d'activité.

Les Autrichiens ne profitent pas de leurs succès pour écraser Tormasow. Ils se sont bien gardés de pénétrer en Volhynie. Peut-être croient-ils avoir assez fait contre une armée qui, à leurs yeux, n'est pas précisément ennemie[1]. Les ma-

[1] La neutralité de la Gallicie avait été maintenue sur le principe, *que l'Autriche, quoique auxiliaire des Fran-*

nœuvres indécises qui ont suivi leur victoire de Gorodeczna, semblent n'avoir d'autre but que d'attendre ce que deviendra l'entreprise sur Moscou ! Enfin, ils ont manqué le moment décisif ; Tormasow a eu le temps de se remettre et de rallier à lui les renforts qui, au jour de sa défaite, avaient encore à marcher pendant un mois pour le rejoindre [1].

Les dépêches du prince de Schwartzenberg ne permettent plus aucun doute relativement à la destination de l'armée russe du Danube. C'est sur la Volhynie que l'amiral Tchitchagoff s'est dirigé. Le jour même que nous entrions à Moscou, il arrivait sur le Styr pour renouveler la tentative favorite d'une invasion en Pologne. Sa présence a suffi pour terminer la démonstration

---

çais, n'était pas en état de guerre avec la Russie. (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 128.) L'application de ce principe était sans doute réciproque. Les égards que les Russes avaient pour la Gallicie, obligeaient probablement les Autrichiens à ne pas se montrer moins bons ennemis envers la Volhynie.

[1] *Composition de l'armée de Tchitchagoff, sur le Danube.*

1er. corps. . .	Général Langeron. . .	10,000	
2e.	Général Essen.	10,000	
3e.	Général Voïnoff. . . .	5,000	40,000
4e.	Général Bouletoff. . .	6,000	
5e.	Général Sabaieneff. . .	6,000	
Cosaques.		3,000	

offensive de Schwartzenberg qui a repassé le Bug.....

On commence à entrevoir combien est fâcheux dans ses résultats le concours fortuit de circonstances qui, dès le début de la campagne, a détourné Schwartzenberg de la destination primitive que l'empereur lui avait réservée sous ses yeux. Celui-ci hésite encore à s'avouer que ce n'était pas dans des mains autrichiennes que devait tomber la direction si essentielle de nos affaires de la droite. Il lui en coûterait la perte d'une illusion chère à son cœur. Puisse la politique militaire de l'Autriche borner là sa malencontreuse influence ! Puisse-t-elle ne pas introduire de chances plus funestes dans les nouvelles combinaisons auxquelles on est forcé de l'admettre! Napoléon ne veut du moins rien négliger pour replacer son lieutenant auxiliaire dans une attitude plus ferme et plus dévouée; il écrit au prince Schwartzenberg; il écrit à l'empereur François lui-même [1].

---

[1] Le prince de Schwartzenberg aurait dû agir plus vigoureusement qu'il ne fit. Il faut observer que le jour de la bataille de Gorodeczna, l'armée du Danube se trouvait encore à Forczany, en Moldavie (où elle était en station ; c'est, sans doute, la nouvelle de la bataille qui la fit déboucher sur la Volhynie) ; par conséquent, la

Dans l'état de situation qu'il a sous les yeux, il voit que les Autrichiens, les Polonais et les Saxons de Reynier, réunis sous le commandement de Schwartzenberg, forment plus de quarante mille hommes. Or, les Russes, avec tous les renforts qui les rejoignent, ne lui paraissent guère plus nombreux. Il n'a jamais évalué les troupes de Tormasow à plus de seize ou dix-huit mille hommes. Nos ennemis portent leur armée du Danube à cinquante mille combattans ; mais dans cette estimation se trouvent compris le corps de réserve laissé aux ordres du général Sabaieneff, sur les bords du fleuve, et les garnisons qu'il a fallu disséminer dans les différentes places de la Moldavie. Tchitchagoff n'amène avec lui que les divisions de Voïnoff, d'Essen et de Bouletoff, et ces trois divisions fatiguées ne doivent pas compter pour plus de vingt mille hommes [1]. L'empereur engage donc

---

coopération de cette armée n'était pas encore à appréhender (il lui fallait un mois pour arriver) ; et les Austro-Saxons, en poursuivant plus vivement Tormasow, auraient pu se flatter de lui faire éprouver de grandes pertes dans la longue retraite qu'il eût été dans le cas d'effectuer par Loutz, Doubno, Ostrog et Zaslaw sur Staroï-Constantinow. (M. de Butturlin, pag. 113.)

[1] Un incident imprévu a dû contribuer encore à affaiblir les premiers effets de la diversion de Tchitchagoff :

le général Schwartzenberg à ne pas s'en laisser imposer par les Russes ; il lui rappelle qu'ils exagèrent toujours beaucoup leurs forces, lui annonce des secours que le cabinet de Vienne doit avoir déjà mis en route, et lui recommande enfin de ne point céder un pouce de terrain à l'ennemi.

En même temps Napoléon écrit à son beau-père, et lui renouvelle ses instances pour qu'on envoie dix mille hommes à Schwartzenberg. Il insiste aussi pour que le corps d'observation, réuni à Lemberg sous le général prince de Reuss, opère, en s'avançant par les revers de la Gallicie, quelque démonstration propre à inquiéter les derrières de l'armée russe opposée à l'armée autrichienne.

Ces conseils, ces demandes, ces exhortations deviennent en outre la matière obligée de toutes les dépêches que le duc de Bassano doit écrire à M. Otto, notre ambassadeur à Vienne, et de sa correspondance directe avec le prince de Schwartzenberg.

Mais ce n'est pas seulement dans la Volhynie que les Russes se montrent en force. Les lettres venues des bords de la Dwina et de la Baltique annoncent que de ce côté leur nombre s'accroît

---

la peste venait d'éclater à Odessa, et la contagion s'en était répandue jusqu'au Bug.

chaque jour, au point de donner des inquiétudes pour l'attirail de siége rassemblé autour de Riga. Tout ce que l'ennemi peut tirer de ses provinces du nord est envoyé à la garnison de cette place et à l'armée de Wittgenstein. On veut à la fois prendre l'offensive sur le duc de Tarente et sur le maréchal Saint-Cyr, dégager Riga, et nous déposter de Polotsk.

Ainsi le plan, formé dès long-temps contre nous, se poursuit partout avec persévérance, et l'empereur est obligé d'abandonner l'opinion qu'il s'était faite sur le système que les Russes devaient suivre pour la défense de leur pays[1]. *Attaqués au cœur, ils n'y concentrent pas toute la résistance; ils persistent à multiplier leurs efforts sur les extrémités.*

Ce n'est plus le cas d'attirer le duc de Belluno

---

[1] L'empereur toutefois ne s'était pas trompé dans ses premières prévisions : Kutusoff avait donné l'ordre à Tchitchagoff de venir le rejoindre sur Moscou; mais cet ordre n'arriva que le 18 septembre, et Tchitchagoff avait déjà fait sa jonction avec Tormasow. L'amiral et le général Tormasow s'étant concertés, convinrent de ne pas obtempérer à l'ordre de Kutusoff.

Le 23 septembre, les deux généraux reçurent du généralissime l'ordre itératif de se séparer, *parce que*, disait celui-ci, *ce n'était plus le moment de s'occuper des provinces éloignées.* Les généraux persistèrent dans

sur Moscou. Ce maréchal est devenu dans sa position centrale de Smolensk un point d'appui trop important pour tout le monde. Napoléon l'y maintient, et confirme, par de nouvelles instructions, celles qui l'ont appelé à ce poste de réserve.

Il lui recommande de partager son attention entre Minsk et Wilna; lui explique comment il doit échelonner ses troupes dans les environs de Smolensk; met sous ses ordres le corps de Dombrowski qui tient la campagne du côté de Bobruisk, les réserves de la Lithuanie et les garnisons de la route; entre dans les moindres détails au sujet des régimens et bataillons de marche qui peuvent, au besoin, devenir autant de ressources partielles, et termine enfin en ces termes :

« Il est très-important que le duc de Bellune » se tienne bien au courant des événemens; il doit » se mettre en correspondance réglée avec le gou- » vernement de Minsk; il aura soin d'avoir aussi

---

le mouvement offensif qu'ils avaient commencé contre Schwartzenberg.

Enfin, le 27 septembre, un troisième appel, plus pressant encore, leur arriva de la part de Kutusoff. *C'est à marches forcées qu'il doit venir le rejoindre.* Les deux généraux continuent de se refuser à cette contre-marche de deux cent cinquante lieues. (*Voir l'ouvrage* du général Guillaume de Vaudoncourt, pag. 224.)

» une correspondance avec Witepsk; il aura des » agens dans différentes directions; il écrira par » toutes les estafettes au duc de Bassano, à Wilna, » pour lui donner des nouvelles et en recevoir. » Enfin il enverra un officier sage, discret et in- » telligent auprès du prince de Schwartzenberg » et du général Reynier. *Cet officier apprendra* » *du prince de Schwartzenberg ce qui se passe,* » *et du général Reynier le véritable état des* » *choses.* »

Ainsi l'empereur, grâces aux immenses ressources qu'il s'était menagées d'avance, a pu, dans quelques instans, modifier toutes ses combinaisons, faire face à tous les incidens et utiliser pour la retraite les moyens préparés pour la conquête.

CHAPITRE VI.

SUITE DES TRAVAUX DE L'EMPEREUR A MOSCOU.

La cour de l'empereur, au Kremlin, se compose des principaux personnages de l'armée qui se trouvent à Moscou; là sont réunis le prince Eugène, vice-roi d'Italie; le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, major-général; les maréchaux Lefebvre, duc de Dantzick; Mortier, duc de Trévise, et Bessières, duc d'Istrie, commandans de la garde impériale; le maréchal Davoust, prince d'Eckmulh, et le maréchal Ney, duc d'Elchingen; le ministre secrétaire-d'état comte Daru; le général Lariboissière, commandant l'artillerie; le général Chasseloup-Laubat, commandant le génie, et l'intendant-général Mathieu Dumas.

On y voit figurer encore les premiers officiers de la maison civile et militaire : le grand-maréchal Duroc, duc de Frioul; le grand-écuyer Caulaincourt, duc de Vicence; les aides-de-camp-généraux comte Rapp, comte de Lauriston;

Lebrun, duc de Plaisance; Mouton, comte de Lobau; comte Durosnel, et comte Louis de Narbonne; les aides-de-camp-généraux polonais comte Kossakowski et prince Sangowsko; les officiers d'ordonnance Anatole de Montesquiou, Gourgaud, Athalin, d'Hautpoult, Caraman, Mortemart, Montaigu, Christin, Moreton de Chabrillant, Lauriston, Clément de Tintignies et d'Aremberg; le chambellan comte de Turenne, maître de la garde-robe; les maréchaux-des-logis comte Philippe de Ségur et baron de Canouville; enfin les écuyers, baron de Saluces et baron Lambertye de Gerbevilliers [1].

Les généraux de l'état-major, ceux de la garde et des différens corps qui passent à Moscou, ont leurs entrées, et viennent compléter a famille militaire dont Napoléon est entouré dans ses revues et dans ses soirées.

L'estafette de Paris arrive en dix-huit jours.

---

[1] Pages : MM. Devienne et Dumanoir. —Fourriers du palais : les capitaines Baillon et Émery. — Service de santé : le baron Yvan, chirurgien ordinaire; les docteurs Ribes, L'Herminier, Jouan et Mestivier.

Quant au service du cabinet, nous avons nommé ailleurs les principaux secrétaires; il nous reste à faire mention de MM. les capitaines Lameau et Duvivier, qui, sous le colonel Bacler d'Albe, étaient chargés du travail topographique.

Les courriers se succèdent avec régularité, et l'on ne reste pas vingt-quatre heures au Kremlin sans recevoir des nouvelles de France. Au surplus, rien de ce qu'elles annoncent à l'empereur n'est de nature à le distraire des opérations dans lesquelles il est engagé.

La capitale de son empire voit s'élever rapidement les nouveaux édifices qui doivent l'embellir. On a célébré l'anniversaire du 15 août en posant la première pierre du palais de l'Université, du nouveau palais des Beaux-Arts et du palais des Archives. L'enthousiasme des Parisiens, en apprenant l'entrée de l'empereur à Moscou, n'est tempérée que par la crainte de l'en voir sortir triomphant pour marcher sur l'Inde [1].

Cependant les lettres d'Espagne sont fâcheuses; mais on s'attendait aux suites de la bataille

---

[1] *Marche d'une armée russe sur l'Indus.*

D'Astrakan à Astrabad, navigation sur la mer Caspienne.	10 jours
D'Astrabad à l'Indus à travers la Perse. . .	45
	55 jours
Mettez quarante-cinq jours pour les séjours et le temps de réunir les colonnes.	45 jours
Ainsi, en moins de cent jours l'armée russe peut être dans l'Inde	100 jours

(Calculs de sir Robert Wilson, pag. 166.)

de Salamanque. Lord Wellington a pénétré au cœur de l'Espagne. Le 12 août, Madrid lui a ouvert ses portes. Le roi Joseph s'est retiré sur nos armées de Cadix et de Valence; les généraux Dorsenne et Caffarelli s'occupent de rallier à eux, du côté de Burgos, les débris du duc de Raguse. Quel que soit le désastre, rien n'est désespéré avec des soldats comme les nôtres, et des chefs tels que Jourdan, Soult et Suchet. L'empereur calcule qu'au moment où il lit ces dépêches, les contre-marches projetées par ses lieutenans doivent avoir remis en question le succès du général anglais. Nos expéditions du Nord et du Midi se poursuivent à de grandes distances, il est vrai; mais quand Charlemagne menait de front les affaires qu'il avait à la fois sur l'Elbe et sur l'Ebre, les distances n'étaient-elles pas pour lui plus grandes encore; vu l'extrême difficulté des communications à cette époque? On considérait alors la Saxe comme la contrée septentrionale de l'Europe, et certes, les courriers de Charlemagne mettaient bien plus de temps à venir de Barcelone à Dresde, que les nôtres n'en mettent à franchir l'espace de Valladolid à Moscou.

Indépendamment des estafettes, les malles-postes de Paris parviennent jusqu'au quartier impérial; et, en outre, chaque semaine les auditeurs du conseil d'état continuent d'apporter le

travail des ministres. Ils le remportent dès qu'il est signé, et les décrets du Kremlin, comme ceux de Saint-Cloud, expédient les détails courans de l'administration.

La correspondance avec toutes les cours de l'Europe a repris également son activité. Les relations avec les États-Unis sont les seules qui souffrent des distances. Maintenant que les Américains sont en état de guerre contre l'Angleterre, il tarde à l'empereur de les attacher plus étroitement à sa cause, et son intention est de les aider par tous les moyens possibles [1].

Quant à la Suède, le faible espoir qu'il a conservé jusqu'à Moscou vient de s'éteindre. « *Je ne veux plus rien envoyer en Suède*, » a-t-il écrit au duc de Bassano. Cette dernière phrase de la rupture est du 6 octobre.

L'objet principal de la correspondance avec les

[1] L'Amérique a recouru aux armes pour faire respecter la souveraineté de son pavillon; les vœux du monde l'accompagnent dans cette grande lutte. Si elle la termine en obligeant les ennemis du continent à reconnaître le principe que le pavillon couvre la marchandise et l'équipage, et que les neutres ne doivent pas être soumis à des blocus sur papier, l'Amérique aura mérité de tous les peuples! La postérité dira que l'ancien monde avait perdu ses droits, et que le nouveau les a reconquis. (Napoléon. Discours du 14 février 1813.)

alliés du continent, est de stimuler leur zèle et de presser l'arrivée des renforts. « Monsieur le duc » de Bassano, » dit l'empereur à son ministre des relations extérieures, le 23 septembre, « je » vais lever en France une conscription de cent » quarante mille hommes, et en Italie une de » trente mille, et l'on m'annonce de Munich que » dix mille conscrits sont partis pour recruter » l'armée bavaroise. Il faut que le duché de Var- » sovie lève tous les hommes qu'on pourra, pour » recruter le corps du prince Poniatowski qui en » a grand besoin. Il faut qu'on envoie aussi des » chevaux pour remonter la cavalerie et les atte- » lages d'artillerie des Polonais. Pressez, écrivez » à M. de Pradt, notre ambassadeur à Varsovie. » Faites remarquer que je n'ai pas lieu d'être sa- » tisfait : il y a beaucoup de phrases et peu d'ac- » tions. Écrivez au ministre de la guerre à Var- » sovie et en Saxe. Écrivez en Saxe pour que des » conscrits à pied et à cheval, et des attelages » d'artillerie, viennent recruter les corps saxons. » Écrivez pour le même objet dans toutes les » cours de la Confédération du Rhin. Les circon- » stances de la bataille de la Moscowa et de l'en- » trée à Moscou ne doivent pas endormir le zèle » de nos alliés. »

« Monsieur le duc de Bassano (le 29 septem- » bre), je voudrais porter à quinze cents homme-

» le régiment des chevau-légers de ma garde, » commandé par Krasinski, et, cependant ce » corps est toujours faible. Écrivez en Pologne. » Je n'ai pas besoin de vous dire de presser la » formation des régimens de la Lithuanie : le pays » doit voir que sa tranquillité en dépend. S'il y » avait plus de zèle, on aurait actuellement trois » à quatre mille hommes du côté de Drissa, qui » empêcheraient les Cosaques de faire des excur- » sions au delà de la Dwina ; on en aurait autant » du côté de Bobruisk, autant du côté de Pinsk, » ce qui mettrait tout le grand-duché de Lithuanie » à l'abri des Cosaques. »

Autre lettre du 16 octobre : « J'ai donné au » contingent prussien une direction naturelle » en l'envoyant sur Riga. Faites demander au » roi de Prusse s'il ne pourrait pas donner à » ce contingent une augmentation de mille » chevaux et de six mille hommes d'infanterie. » Il me semble qu'on pourrait tirer ces trou- » pes de Konigsberg, de Colberg, de Grau- » dentz. Ayant si peu de distance à parcourir, » elles arriveraient en peu de jours. Il vous sera » facile de faire comprendre qu'il est de l'intérêt » de ce souverain que tout ceci finisse prompte- » ment, puisqu'en attendant il se trouve fatigué » et gêné. Faites valoir la même considération en » Autriche, à Stuttgard, partout. Il n'y a qu'une

» bonne manière de terminer cette lutte : c'est de » faire voir à la Russie l'impossibilité qu'il y a de » miner l'armée comme elle l'espère, et l'inutilité » de ses efforts contre les grands moyens de re- » crutement que j'ai dans mes états, et dans la » bonne volonté de mes alliés. Non-seulement je » désire que de toutes parts on m'envoie des » renforts, mais je désire aussi qu'on exagère les » envois, et même que les souverains fassent » mettre dans les gazettes le grand nombre de » troupes qui partent, en en doublant le nom- » bre. »

Les ressources et les besoins des pays conquis, et tous les services administratifs de l'armée, sont encore un vaste champ que l'activité de l'empereur exploite avec une persévérance qui n'appartient qu'à lui. Police et sûreté des routes, matériel de l'artillerie, travaux du génie, approvisionnemens de vivres et d'habillemens, organisation de corps auxiliaires, recrutemens partiels, secours aux hôpitaux, évacuation et transport des blessés ; Napoléon improvise des volumes sur ces différentes matières. Mais comment entrer ici dans cette foule de détails qu'il se plaît à faire aboutir jusqu'à lui, et dont l'examen ne lui offre qu'un délassement de ses autres fatigues ? L'analyse en serait trop monotone. Nous le laisserons parler lui-même. L'expression vive et ra-

pide qui nous reste de quelques-unes de ses dictées peut seule animer ce coin du tableau [1].

Police intérieure de Moscou.

On a essayé d'organiser une municipalité russe, et M. Lesseps, que la guerre vient d'arracher aux fonctions importantes du consulat de France à Saint-Pétersbourg, retrouve dans l'intendance de Moscou l'occasion de rendre de nouveaux services aux habitans des deux pays. « Nous tâchons de » rétablir un peu d'ordre dans la ville, » disait l'empereur au 3 octobre; mais ce qu'il écrit trois jours après au gouverneur, le duc de Trévise, indique une partie des difficultés de cette tâche. « Vous demandez des vivres pour les employés; » vous en demandez pour les enfans trouvés; vous » en demandez pour les Russes qui sont aux

1 L'empereur restait renfermé dans le Kremlin; mais il ne s'amusa pas, comme on le dit, à y faire jouer la comédie.... Loin de songer à des spectacles ou à des concerts, il ne s'occupait qu'à envoyer des messages à Kutusoff, à Alexandre, et à faire revenir les habitans de Moscou.... Sa seule distraction était de passer en revue les troupes de la garnison. Par un examen sévère, il obligeait les colonels à maintenir leurs régimens dans une tenue rigoureuse.... Le temps était magnifique et contribuait beaucoup à rendre ces revues imposantes. (M. Eugène Labaume, pages 239 et 240.)

» hôpitaux ; vous en demandez pour les habitans » malades, etc. ; etc. Toutes ces demandes sont » fort légitimes ; mais nul n'est tenu à l'impos- » sible. Il faut que la municipalité russe forme » une compagnie russe qui se rendra par déta- » chemens dans les villages, et prendra des » vivres en les payant. L'intendant-général accor- » dera l'argent nécessaire sur les fonds que j'ai » mis à sa disposition. Si cette première compa- » gnie réussit, on en formera d'autres ; elles par- » courront les environs, et feront arriver ici en » payant ce qui est nécessaire aux habitans et » surtout aux hôpitaux. Voilà le seul moyen de » suffire à tout [1]. »

Artillerie.

Des ordres ont été expédiés en France pour qu'on fît partir vingt-deux compagnies qui se

[1] « Les autorités firent rechercher les prêtres grecs, et leur firent offrir tous les secours nécessaires pour reprendre l'exercice de leur ministère.... On ne put en déterminer que trois ou quatre.... Un pope de mon voisinage me consulta, pour savoir s'il pouvait reprendre ses fonctions. C'était un pope étranger, aumônier des chevaliers-gardes, surpris par les Français lors du départ de l'armée russe.... Je l'y engageai avec instance. Il obtint du commandant de la place la sauvegarde nécessaire pour faire son office avec décence, et le peuple ac-

sont réunies du côté du Rhin. Une partie de ces compagnies sera distribuée entre les garnisons de l'Elbe et de l'Oder, et tout ce qui restera disponible arrivera sur l'armée.

« Nous avons trouvé ici deux millions de cartouches, » écrivait l'Empereur le 18 septembre, « trois cents milliers de poudre, trois cents milliers » de salpêtre et du soufre, et une grande quantité » de pièces et de boulets. C'est le triple de ce que » nous avons consommé à la dernière bataille. » Cette circonstance est extrêmement heureuse, » et m'ôte toute inquiétude. Nous avons en munitions de quoi livrer quatre batailles comme la » dernière. J'en profite pour augmenter mon artillerie, et utiliser les pièces prises à l'ennemi. »

« Monsieur le général Lariboissière, » écrivait-il le même jour, « je désire que les deux compagnies des marins de la garde aient chacune » six pièces de douze et deux obusiers. Vous

---

courut en foule à la seule église qui fût ouverte à son culte. On avait fait croire au pope qu'il serait forcé de prier non pour l'empereur Alexandre, mais pour Napoléon. L'assurance lui fut donnée, en ma présence, qu'il n'avait pas un seul mot à changer à sa liturgie, et pouvait continuer à prier pour son souverain légitime. Il célébra son office comme à l'ordinaire, et chanta le *Te Deum* pour l'anniversaire du sacre d'Alexandre. (M. l'abbé Surrugues, curé de Saint-Louis de Moscou.)

» prendrez les pièces à l'arsenal de Moscou. Les » caissons existent également à l'arsenal de » Moscou. Les chevaux et les soldats du train » seront pris parmi ceux des caissons que vous » vouliez renvoyer. — Seize pièces de réserve » ne sont pas suffisantes au corps du prince » d'Eckmulh qui est de cinq divisions. Il faut » augmenter cette réserve de huit bouches » à feu. Vous les ferez servir par les deux » compagnies d'artillerie prussienne qui sont à » la suite de la vieille garde. La réserve d'ar- » tillerie de la garde doit être rétablie sur le » pied où elle était quand nous sommes partis » de Paris. — Il y a deux cents petits caissons à » l'arsenal de Moscou ; je desire qu'ils soient » employés : on s'en servira avec plus de rapi- » dité dans les mauvais chemins, et l'on pourra » les atteler avec des *cognats*. — Faites-moi un » rapport général sur mon artillerie, et sur les » moyens de réparer toutes les pertes. »

« Monsieur le duc de Bassano (lettre du » 21 septembre), dirigez une de vos promenades » vers l'arsenal de Wilna, et voyez combien » il y a encore de pièces de canon et de caissons » qui ne sont pas partis. Quand j'ai quitté Wilna, » il y restait, je crois, soixante à quatre-vingts » pièces et plus de deux cents caissons. »

« Du 1^er^. octobre. Ordre au général Laribois-

» sière de placer trente bouches à feu sur les » tours du Kremlin.

» Quant aux fortifications de cette citadelle, » les ouvrages les plus urgens sont ceux-ci :

» Démolir tous les bâtimens qui encombrent » encore les ouvrages extérieurs, notamment la » *mosquée*; et, dans l'intérieur, couper plusieurs » pans de murs qui gênent pour faire rapidement » le tour des murailles. — Il y a cinq anciennes » portes qui sont bouchées ; en rouvrir quatre, » et les protéger par des palissades et des ou- » vrages en terre qui les couvriront. »

« Du 3 octobre : Monsieur le général Laribois- » sière, j'ai été visiter aujourd'hui les salles » d'artifices. J'y ai trouvé peu d'activité et peu » d'ardeur. On n'a fait, depuis quinze jours que » nous sommes ici, que dix mille cartouches à » boulet. Je désire qu'à dater d'après-demain » vous ayez monté ces ateliers pour y faire six » mille coups de canons par jour. J'ai été sur- » pris de ne voir aucun officier supérieur du parc.

» On prétend que l'ennemi avait cent mille » boulets dans son parc de Moscou, et l'on croit » qu'il les a jetés dans la pièce d'eau voisine. » C'est un étang; il est facile de le vider; faites » faire l'opération nécessaire. »

Remontes.

« Monsieur l'intendant-général, j'ai besoin de » quatorze mille chevaux ; j'ai donné ordre au » général Bourcier de se rendre à Wilna. Met- » tez à sa disposition quatre millions en argent » et qu'il ait carte blanche pour tout diriger. Les » achats doivent être faits en Hanovre, à Berlin, » à Elbing, à Varsovie, et même en Lithuanie, » si cela est possible. »

« Monsieur le duc de Bassano, il y a dans le » gouvernement de Mohilow des Juifs excessive- » ment riches ; faites appeler les principaux, et » voyez s'ils ne peuvent pas traiter pour trois à » quatre mille chevaux. »

Du 2 octobre, décret sur les remontes.

« Du 6. Monsieur le duc de Bassano, j'ai le » plus grand besoin de chevaux. Je donne ordre » au comte Daru de vous envoyer une copie de » mon décret. Faites accélérer la fourniture des » mille chevaux qui est assignée à la Lithuanie » dans la répartition générale. »

Au gouverneur de Wilna. « Monsieur le gé- » néral Hogendorp, tout moyen d'avoir des hom- » mes de cavalerie est extrêmement précieux. » Rien ne doit être épargné. Vous m'écrivez que, » parmi les prisonniers, les *Tartares* se mon- » trent impatiens de venir se ranger sous mes

» drapeaux. On peut hardiment en créer un ré-
» giment si l'on a mille hommes et mille che-
» vaux ; il faut, pour tout cela, aller de l'avant. »

Vivres et habillemens [1].

« 24 septembre. Monsieur le duc de Bassano,
» le ministre de la guerre m'envoie de Paris des
» moulins portatifs pesant dix-huit livres et pou-
» vant donner trente à quarante livres de farine
» par heure. Retenez un de ces moulins au pas-
» sage et prenez-le comme modèle pour en faire
» confectionner de semblables partout où vous
» pourrez, à Wilna, à Minsk, et même à Var-
» sovie et à Konigsberg. Cela est très-important.
» Je veux donner un moulin à chaque compagnie
» de l'armée. »

« 3 octobre. Monsieur le duc de Bassano, j'ap-
» prouve que vous ayez fait envoyer cinq cents
» bœufs à l'armée du maréchal Saint-Cyr. Faites-
» lui en passer cinq cents autres. J'ai appris avec
» plaisir que vous aviez déjà expédié des convois
» sur le troisième corps, savoir : cent cinquante
» mille rations de biscuit et cent cinquante mille

[1] Au nombre des principaux chefs du service des vivres à Moscou, se trouvait M. de Bonvollier, qui avait été intendant-général de l'armée vendéenne.

» rations de riz. Faites continuer les envois de » subsistances sur Polotsk. Allez de l'avant. Vous » pouvez conclure un marché pour transporter » les denrées de Minsk à Smolensk. »

« 6 octobre. Monsieur le duc de Bassano, une » lettre du gouverneur de Minsk me fait con- » naître qu'il ne s'y trouve que peu d'effets d'ha- » billement. Cependant j'en croyais la ville en- » combrée. Je vois que, pendant les mois d'août » et de septembre, on a transporté beaucoup » d'effets d'habillement de Kowno à Minsk ; du » moins j'ai dépensé, pour cela, plusieurs cen- » taines de mille francs, et cependant rien n'est » arrivé. Expliquez-moi ce mystère. »

« 9 octobre. N'ai-je pas dit et redit cent fois » de faire venir à Kowno et à Wilna tous les effets » d'habillemens qui se trouvent à Dantzick ? Ecri- » vez donc à Dantzick pour que mes ordres s'exé- » cutent. »

« 14 octobre. Monsieur le duc de Bassano, je » fais venir du riz de toutes parts, même de » Trieste. Deux mille quatre cent cinquante quin- » taux de riz, partis de cette dernière ville, sont » arrivés à Cracovie ; ils ont dû être embarqués » le 12 septembre sur la Vistule. On les dirige » sur Grodno ; de Grodno faites-les passer à » Minsk. »

« 17 octobre. Monsieur le duc de Bassano, je

» vois que les transports déjà effectués de Kowno » à Minsk s'élèvent à trente mille quintaux pesans, » ce qui me coûte six cent mille francs. Je désire- » rais avoir l'état de ce qui a composé ces trente » mille quintaux. Si ce sont des effets d'hôpitaux, » il n'y a rien à dire ; si ce sont des munitions de » guerre dont le général d'artillerie ait reconnu » l'urgence, c'est encore bien ; mais si c'étaient du » biscuit et des farines, ce serait une absurdité. » Le quintal de farine me reviendrait à vingt » francs, seulement pour le transport de Kowno » à Minsk, non compris les frais d'achats et de » transports antérieurs, tandis que le quintal de » farine tout porté ne vaut pas six francs à Minsk. » Il y aurait tant de bêtise dans cette opération » que je n'y crois pas. Ce sont surtout des effets » d'habillemens qu'il nous faut. Qu'on transporte » à Minsk les souliers et les capotes ; qu'on fasse » venir tous les effets qui sont encore à Dantzick » et à Konigsberg ; j'en ai donné l'ordre plusieurs » fois, mais l'administration n'a pas l'art de faire » arriver ses lettres. Quant aux farines, on doit » déjà en avoir réuni une grande quantité dans » le pays. A-t-on organisé les magasins sur les » différens points de la ligne de réserve que j'ai » tant de fois indiqués ? Cela devient bien ur- » gent. »

Sûreté de la route et des communications.

Cet article est d'un intérêt si délicat que chaque jour l'empereur s'en montre de plus en plus occupé. Nous remontons aux ordres qu'il a donnés à la première nouvelle de l'apparition des Cosaques de Dorokoff sur la route de Mojaïsk.

« Du 23 septembre. Monsieur le prince de » Neufchâtel, écrivez au duc d'Abrantès à Mo- » jaïsk, au général Baraguay-d'Hilliers à Wiazma, » et au général qui est à Smolensk, que la cava- » lerie et l'artillerie qui composent chaque convoi » doivent marcher ensemble, bivouaquer en ba- » taillons carrés autour du convoi, et ne se sé- » parer sous quelque prétexte que ce soit; que » le commandant du convoi doit bivouaquer au » milieu; qu'aucun convoi ne doit partir de Smo- » lensk, s'il n'est commandé par un officier su- » périeur et escorté par quinze cents hommes. » Que je vois avec peine qu'on ait laissé se mettre » en route des convois qui n'avaient pas assez de » force pour leur escorte.

» Mettez-moi sous les yeux les termes des or- » donnances sur les convois et les escortes; il me » semble qu'elles sont très-précises sur la manière » dont les convois doivent se garder. Dans ce cas, » il faudrait réimprimer ces dispositions pour les

» faire afficher chez tous les commandans de place, » depuis Kowno jusqu'ici. »

« Du 25 septembre. Monsieur l'intendant-général, distribuez deux cent mille francs en roubles (à raison d'un rouble en papier pour un » franc) sur la route de Mojaïsk, Gjath, Wiazma, » Dorogobouge et Smolensk, et autorisez le général Baraguay-d'Hilliers à passer des marchés » sur tous les points de cette ligne pour le service » des vivres de la route en farines et viandes. »

« 10 octobre. Monsieur le prince de Neufchâtel, » la grande route de Smolensk étant épuisée, il » faut reconnaître des chemins parallèles à deux » ou trois lieues dans les terres, où il y aurait » des ressources, des villages, au moins quelques » abris. Il faudrait que ces routes détournées » vinssent toucher aux points centraux de Dorogobouge, de Wiazma et de Mojaïsk. Donnez » des ordres aux divers commandans de la route. »

« Même date. Monsieur le duc de Bellune, retenez à Smolensk tous les détachemens d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, les convois, » équipages, et généralement tout ce qui se présente isolément pour passer. Avec tout ce que » vous aurez ainsi retenu, vous ne tarderez pas à » pouvoir former une colonne de dix à douze » mille hommes; donnez-lui douze pièces de canon et des vivres pour dix jours. Appelez à

» Smolensk le général Baraguay-d'Hilliers pour » lui donner le commandement de cette division; » placez sous sa conduite et sous sa protection » toutes les voitures qui se seront accumulées » pour l'armée, et tenez cette colonne prête à » partir par la nouvelle route qui va être recon- » nue. D'autres colonnes seront formées ensuite. » Six mille hommes peuvent passer partout.

» Mon intention est qu'il n'arrive plus par l'an- » cienne route que les estafettes, les malles de » l'armée, quelques officiers de l'état-major allant » pour le service, et quelques objets pressans, » tels que les cinq cents moulins à bras qui ar- » rivent de Paris, et dont le premier envoi doit » être arrivé à Smolensk.

» L'ancienne route ainsi soulagée restera ou- » verte pour les évacuations des blessés et pour » tout ce qui revient de Moscou à Smolensk. Au- » cun des gros convois qui arrivent de Smolensk » à Moscou n'y passera. »

« 16 octobre. Monsieur le duc de Bellune, en- » voyez des chevaux d'artillerie jusqu'à Wiazma » pour retirer les caissons et les voitures d'artil- » lerie qui se trouvent abandonnés le long de la » route et les ramener jusqu'à Smolensk. »

Évacuation des blessés.

Dans les premiers jours d'octobre, l'empereur a fait venir l'intendant-général. « Je veux, lui a-» t-il dit, me conserver la liberté de choisir ma » ligne d'opération. Combien vous faut-il de jours » pour achever l'évacuation des hôpitaux ? » — « Sire, quarante-cinq jours. » — « C'est beaucoup » trop; vos calculs sont exagérés. Trois mois après » une bataille, il ne reste pas aux ambulances le » sixième des blessés; l'expérience le prouve. Sé-» parez donc d'abord vos blessés en deux classes. » Classez ensemble ceux qui seront d'ici à un » mois en état de marcher tout seuls, et ceux » dont le déplacement aggraverait le mal; car » pour les uns comme pour les autres, vous n'avez » rien à faire; dans votre seconde classe, au con-» traire, vous ferez entrer les invalides qui pour-» ront être transportés sans inconvénient. Ce sont » ceux-là seuls dont vous devez vous occuper, en » commençant, comme de raison, par les offi-» ciers. Rectifiez ainsi vos calculs; vous verrez que » vos résultats seront bien différens, et nous au-» rons gagné un temps précieux. »

Le lendemain 6 octobre, l'empereur écrivait au prince de Neufchâtel : « Mon cousin, ayant » pourvu à ce que le duc d'Abrantès et les autres

» commandans de la route aient les hommes » qu'ils ont demandés pour être les maîtres de » leurs environs, mon intention est que les effets » s'ensuivent : que ces commandans fassent donc » battre le pays dix lieues à la ronde, et ramas- » sent ainsi un bon nombre de voitures de paysans » pour servir à l'évacuation de nos blessés ; vous » chargerez le duc d'Abrantès, sous sa responsa- » bilité, de faire évacuer tous les blessés sur » Wiazma, et le commandant de Wiazma de » les faire évacuer sur Smolensk..... Enfin, quel- » que chose qui arrive, mon intention est que » d'ici à huit jours il n'y ait pas un de nos bles- » sés à Mojaïsk, à Rouza, à l'abbaye de Ko- » lotzkoi, ni à Gjath. »

Ne poussons pas plus loin ces citations, on est impatient de quitter Moscou.

CHAPITRE VII.

PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Du moment que Moscou n'a plus été dans nos mains qu'un cadavre de capitale, dépouillé de toute influence politique, l'empereur a cessé de considérer cette ville comme une position militaire. Ses premiers préparatifs pour aller chercher ailleurs des quartiers d'hiver datent du 5 octobre, époque où il se décidait à envoyer le général Lauriston au camp des Russes. Depuis lors, il s'en est occupé sans relâche. Nous l'avons vu assigner impérativement le 15 octobre pour dernier terme de l'évacuation des blessés. Dès le 9, les trophées dont il veut faire hommage à la France ont été emballés et chargés [1]. Son intention est de partir du 15 au 18.

[1] Ces trophées se composaient de divers objets curieux trouvés au Kremlin, entre autres les drapeaux pris par les Russes sur les Turcs depuis cent ans, de vieilles armures, une madone que le peuple croyait enrichie de

Les uns croient qu'il se propose de marcher sur Toula et sur Kalouga pour passer le temps des grands froids dans des provinces plus riches et d'un climat plus tempéré. Les autres assurent qu'il va se rapprocher de ses magasins et de ses renforts, et que c'est en arrière, sur les frontières de l'ancienne Pologne, qu'il retournera prendre ses cantonnemens. Dans l'une et dans l'autre hypothèse, les fortifications qu'on a construites au Kremlin font présumer que l'armée française conservera à Moscou un poste avancé.

Ces différentes combinaisons sont entrées en effet dans les plans de l'empereur.

Il a d'abord eu l'idée de conserver au Kremlin une garnison de trois mille hommes. Mais il fallait que cette garnison pût tenir trente jours abandonnée à elle-même. Or, le temps ne permettait pas de donner aux ouvrages le degré de force nécessaire pour une pareille destination, et l'on y a renoncé.

Toula renferme les principales fabriques d'armes de la Russie. Kalouga est une ville importante, centre d'un grand nombre de relations, et une excursion de ce côté aurait des avantages

---

diamans, et la croix dorée qui, sur le clocher d'Yvan-Veliki, avait si long-temps dominé tous les dômes de Moscou.

qui ne sont point à négliger; mais c'est sur Smolensk que l'empereur veut décidément ramener son armée. Les routes qui de Kalouga reviennent dans cette direction, ne forment pas un long détour et sont neuves pour la guerre. On essayera donc une pointe sur Kalouga.

Deux routes y conduisent de Moscou : Kutusoff nous barre celle de la gauche; l'autre, qui passe par Borowsk et Malojaroslavetz, nous est ouverte.

Notre marche vers le midi, dût-elle se borner à une simple démonstration, aura du moins le résultat probable d'obliger Kutusoff à manœuvrer en arrière pour couvrir les provinces menacées; et si trop de résistance ou l'apparition des frimas nous déterminent à ne pas nous engager plus avant, on se sera ménagé, par l'éloignement de l'armée russe, plus d'aisance pour les dernières évacuations de Moscou et pour le retour direct sur Wiazma.

Les froids semblent le seul sujet d'inquiétude qu'on puisse avoir. Mais les vétérans de l'armée, qui déjà dans les boues de Pulstuck et sur les glaces d'Eylau ont appris à braver le climat, espèrent s'en tirer encore cette fois avec le même bonheur. Au surplus, on n'a négligé à cet égard aucun renseignement, aucun calcul, et toutes les probabilités sont rassurantes : ce n'est ordinaire-

ment qu'en décembre et en janvier que l'hiver de Russie déploie ses rigueurs. Pendant novembre, le thermomètre ne descend guères, année commune, au-dessous de six degrés. Des observations faites sur les vingt années précédentes confirment cet aperçu; et les gens du pays s'accordent à dire que la Moscowa ne gèle pas avant la mi-novembre [1]. Or, d'ici à cette époque, l'empereur compte bien être arrivé au but. Le 13 octobre, il voit tomber la première neige. « *Dépêchons-* » *nous*, dit-il, *il faut dans vingt jours être en* » *quartiers d'hiver* [2]. »

Le corps du roi de Naples doit servir à masquer les marches qu'on va faire sur Kalouga; c'est un rideau qu'il importe de conserver le plus long-temps possible. L'empereur écrit donc le même jour à Murat pour l'engager à tenir dans la position de Vinkowo qu'on annonce être devenue fatigante et difficile. « *Si cependant*, ajou- » te-t-il, *vous ne pouviez pas vous y maintenir,* » *sans courir des risques, je vous autorise à* » *vous replier sur la position de Woronowo qui*

---

[1] L'année précédente, au 13 décembre, il n'avait pas encore gelé à Saint-Pétersbourg. La température y était encore très-douce.

[2] *Bulletin* du 14.

» *est belle, et dans laquelle l'infanterie pourra* » *couvrir la cavalerie.* »

Le 14, il écrit encore au roi de Naples : « Fai- » tes bien reconnaître les débouchés qui pour- » raient vous ramener sur Mojaïsk, et si vous » aviez à faire une retraite devant l'ennemi, con- » naissez bien cette route. Je suppose que vos » bagages, vos parcs et la plus grande partie de » votre infanterie pourraient disparaître sans que » l'ennemi s'en aperçût. »

Dans les journées du 15, du 16 et du 17, les hôpitaux ont été évacués sur Smolensk.

Les trophées sont partis le 15, sous l'escorte du général Claparède. Le général Nansouty, qui s'est mis en route avec le dernier convoi de blessés, doit laisser sur son passage l'ordre d'arrêter et de faire rétrograder tout ce qui se dirigerait de Smolensk sur Moscou. Le duc d'Abrantès, qui est à Mojaïsk, fermera la marche. Il sera l'arrière-garde de cette route, et, sous sa protection, achèveront de s'écouler les convois, les équipages et tous les embarras évacués depuis quinze jours.

Le vice-roi se tient prêt à passer des campagnes qu'il occupe au nord de Moscou, vers celles qui sont au midi, et, pour donner le change aux Cosaques, il a fait faire, par la division Delzons, une pointe en sens contraire sur Démitrow.

Le maréchal Ney, dont l'armée est placée sur

les routes du levant, du côté de Borodosk, arrivera le 17 à Moscou.

Le prince d'Eckmulh et la garde, qui n'ont pas quitté cette capitale, n'attendent plus que le signal d'en sortir.

On distribue aux soldats les cuirs, les pelleteries, les vivres et tout ce qu'on peut encore tirer des caves.

On établit dans la maison des Enfans-Trouvés ceux de nos malades et blessés qui n'ont pu être mis en route.

Le duc de Trévise et la jeune garde conserveront Moscou quelques jours après notre départ. Le Kremlin restera notre point d'appui jusqu'au dernier moment.

La proposition a été faite de vouer les restes de la ville à de tristes représailles. « *Brûlons*, » disait-on; *servons les Russes à leur manière;* » *ils nous provoquent. S'ils brûlent un village,* » *une maison, répondons-leur en en brûlant* » *mille!* » Napoléon s'est vivement refusé à servir des ressentimens dont l'effet direct tomberait sur des particuliers que déjà tant de malheurs accablent. Mais il ne lui répugne pas de sacrifier des murailles, de vieilles tours et des établissemens militaires que le droit de la guerre laisse toujours à la discrétion du vainqueur.

La mine du Kremlin répondra donc aux fu-

sées des incendiaires de Moscou! Tout est préparé d'avance et en secret. L'empereur se réserve cependant de ne donner le dernier ordre qu'après que le mouvement de l'armée sera démasqué.

A travers tant de sujets de préoccupation, il en est un dont nous n'avons point encore parlé, et qui n'est peut-être pas le moins sérieux : c'est la sensation que l'abandon de Moscou va faire en Europe. L'empereur ne se dissimule pas qu'elle sera vive. Il prévoit qu'à Vienne, à Varsovie, à Berlin surtout, *il peut en résulter des combinaisons nouvelles,* et il voudrait amortir ce contre-coup en allant au-devant par quelques explications rassurantes sur les motifs de sa retraite.

« Déjà depuis plusieurs jours, écrit-il à son » ministre des relations extérieures à Wilna, je » vous ai prévenu que je comptais aller prendre » mes quartiers d'hiver entre le Borysthène et la » Dwina. Le moment est venu. L'armée se met en » mouvement ; je quitterai Moscou le 19, je sor- » tirai par la route de Kalouga. Si l'ennemi veut » couvrir cette ville, je le battrai; ensuite, selon » l'exigence de la saison, je ferai un coup de main » sur Toula, ou je reviendrai directement par » Wiazma. Dans tous les cas, vers les premières » semaines de novembre, j'aurai ramené mes » troupes dans le carré qui est entre Smolensk, » Mohilow, Minsk et Witepsk. Je me décide à

» ce mouvement, parce que Moscou n'est plus » une position militaire. J'en vais chercher une » autre plus favorable au début de la campagne » prochaine. Les opérations auront alors à se di- » riger sur Pétersbourg ou sur Kiow. A Moscou, » j'étais à deux cent quinze lieues de Kiow et à » cent quatre-vingts de Pétersbourg. A Witepsk, » je ne me trouverai plus qu'à cent trente lieues » de Pétersbourg et à cent douze de Kiow. C'est » donc à Witepsk que je dois me placer, con- » centré entre mes réserves et mes deux ailes, » appuyé sur un pays ami qui est la Pologne, » et sur de nombreux approvisionnemens que j'ai » fait préparer de longue main [1]. Cette nouvelle » position me rapproche à la fois de Saint-Péters-

---

[1] L'armée française avait derrière elle six lignes de dépôts et de magasins.

Les magasins de première ligne étaient à Smolensk, à dix jours de marche de Moscou ;

Ceux de seconde ligne étaient à Minsk et à Wilna, à huit marches de Smolensk ;

Ceux de troisième ligne à Kowno, à Grodno et à Byalystock ;

Ceux de quatrième ligne à Elbing, Marienwerder, Thorn, Plock, Modlin et Varsovie ;

Ceux de cinquième ligne, à Dantzick, Bromberg et Posen ;

Ceux de sixième ligne à Stettin, Custrin et Glogau. (M. de Montholon, tom. II, pag. 111.)

» bourg et de Wilna, et je vais me trouver pour » la campagne prochaine à vingt marches plus » près des moyens et du but.

» Cet aperçu, » ajoute-t-il ensuite, « vous sug- » gèrera les développemens convenables. Ce que » je vous écris est pour faire votre langage; ce » que vous écrirez doit être éventuel..... » L'em- pereur termine par ces paroles remarquables: « *Au surplus, dans des affaires de cette nature,* » *l'événement se trouve quelquefois différer beau-* » *coup de ce qui a été prévu.* »

CHAPITRE VIII.

L'ARMÉE SORT DE MOSCOU.

Le 18 octobre, vers le milieu de la journée, au moment où l'empereur passe la revue du corps du duc d'Elchingen qui vient de rentrer à Moscou, pour prendre son rang de marche, des bruits inquiétans se répandent. On a entendu dans la matinée le canon gronder du côté des avant-postes du roi de Naples. Bientôt on apprend qu'il y a eu une surprise, que l'alerte a été chaude, que Murat a payé de sa personne, qu'il a été blessé, que son aide-de-camp Dery a été tué, que les carabiniers et les cuirassiers ont fourni plus de dix charges pour rétablir le combat, qu'enfin, après un engagement général en deçà de Vinkowo, l'ennemi repoussé est rentré dans ses lignes; mais que cette affaire nous coûte un grand nombre de braves, entre autres le général polonais Fischer, une partie de nos bagages, et les pièces de canon que, dans le premier désordre, les Cosaques ont eu le temps

d'enlever au parc de la division Sébastiani. L'officier Béranger vient confirmer ces nouvelles. Il paraît que depuis la mission du général Lauriston, des communications s'étaient maintenues entre nos avant-postes et ceux de Kutusoff; qu'on était d'accord de ne pas s'attaquer sans se prévenir, et que les Russes ne se sont pas fait scrupule de mettre à profit notre extrême sécurité [1]. Toute leur armée, Bénigsen, Baggowouth, Ostermann, Doctoroff, Raeffskoï, ont donné à la fois. Si les Cosaques d'Orlow-Denisow, qui ont tourné le général Sébastiani par les bois, avaient pu percer jusqu'aux défilés de Woronowo, comme c'était leur plan, notre avant-garde aurait été gravement compromise. Mais le général Muller Zakomelskoi, qui soutenait les Cosaques avec la cavalerie légère de la garde russe, a été blessé. Baggowouth

[1] La position que le roi de Naples occupait en face d'une armée infiniment supérieure en nombre, était déjà par-là même hasardée. Cet inconvénient ne pouvait être compensé que par une vigilance extrême; mais, au contraire, les Français poussaient la négligence jusqu'à ne point éclairer les bois qui bordent la petite plaine où leur gauche était postée. Ils songeaient si peu à s'éclairer sur leurs flancs, que les colonnes russes de la droite s'avancèrent, sans être découvertes, jusqu'aux bois situés à deux mille pas de leur camp. (M. de Butturlin, tom. II, pages 140 et 147.)

a été tué à la tête de son infanterie, et la valeur brillante du roi de Naples a fini par nous rendre l'avantage. De son côté Poniatowski n'a pas moins fait, en opposant un courage plus calme aux autres corps de l'armée russe.

Il n'y a plus de temps à perdre pour prévenir un ennemi qui devient entreprenant.

Le général Lauriston se rend aux avant-postes; tandis que Murat se mettra en mesure de disparaître avec sa cavalerie pour se rallier aux colonnes qui vont passer dans son voisinage; on parlementera avec Kutusoff; on essaiera d'envoyer jusqu'à lui un officier de confiance; on se servira du prétexte de savoir si la réponse de Pétersbourg est arrivée, et on établira au défilé de Woronowo un rideau derrière lequel la contre-marche du roi de Naples et de Poniatowski restera inaperçue.

Pendant ce temps, l'empereur va manœuvrer pour tourner Kutusoff. Une heure avant de quitter le palais du tzar, il écrit en chiffres au duc de Bassano : *L'armée est en marche. Je me déciderai demain à faire sauter le Kremlin, et à passer ou par Kalouga ou par Wiazma.*

Moscou est évacué le 19 au matin. On prend d'abord la vieille route de Kalouga, qui semble conduire directement sur Kutusoff. Mais après s'être arrêté au château de Troitska, près d'Esn[illegible],

pendant la journée du 20 et la nuit suivante; après s'être encore avancé le 21 jusqu'au château de Soltikow, près Krasno-Packra, l'empereur fait prendre, sur la droite, un chemin de traverse, et, par une marche de flanc qui dure deux jours, porte l'armée à Fominskoë, sur l'autre route que les Russes ne gardent pas.

Notre armée présente un aspect tout nouveau: c'est une longue file de calèches et de petits chariots, autour desquels chaque compagnie est groupée. On s'est accommodé de tout ce qu'on a trouvé de moyens de transport sous les hangars de Moscou et dans les environs. Chacun y a placé sa réserve particulière de vivres et d'habillemens, et croit pouvoir se la ménager jusqu'au terme de la retraite. Des femmes, des enfans, quelques Françaises, des Russes même, et des Allemandes appartenant à la population de Moscou, ont mieux aimé partir avec nous que d'attendre le retour des Cosaques dans leur ville. Elles ont reçu asile au milieu de nos bagages.

Ainsi appesantie, l'armée ne peut plus guère quitter les grandes routes, et tous, officiers et soldats, s'accordent à redouter les manœuvres qui pourraient retarder ou compliquer la marche. On tolère d'abord toutes ces voitures parce qu'elles font la confiance du plus grand nombre. Ce sont autant de magasins et d'hôpitaux partiels dont la

masse pourrait profiter dans un moment de nécessité [1]. On les traînera aussi loin que le temps et les circonstances le permettront. La consommation et les accidens en allègeront insensiblement le fardeau. Tout ce qu'on sera obligé d'abandonner servira du moins à occuper la rapacité des Cosaques qui nous suivraient de trop près, et, dans les engorgemens, ces bagages formant des barricades naturelles pourront encore préserver nos arrière-gardes de malheurs plus grands. Enfin on n'a rien négligé de ce qui peut donner une allure plus facile à notre artillerie. Pour renforcer les attelages des six cents pièces de canon que nous ramenons, on a sacrifié l'équipage de pont dont on a pris les chevaux. La vigueur de nos officiers d'artillerie, l'autorité qu'ils exercent sur les convois, l'habileté de leurs conducteurs à se tenir serrés, et l'impétuosité avec laquelle ils passent par-dessus tous les obstacles, surmonteront aisément les embarras qui les entourent [2].

---

[1] L'armée, en quittant Moscou, emporte vingt jours de vivres ; c'est plus qu'il ne lui faut pour arriver à Smolensk, où elle doit en trouver en abondance, pour gagner Minsk et Wilna, si elle doit retourner en Pologne. (M. de Montholon, tom. II, pag. 113.)

[2] En partant de Moscou, chaque pièce est approvisionnée à trois cent cinquante coups.

On a une telle surabondance de munitions et de cais-

On entrevoit que l'empereur ne peut plus guère penser qu'à gagner Smolensk. Mais il est toujours incertain sur le choix de sa route. Réussira-t-on à gagner celle de Kalougà? Faudra-t-il se restreindre à la direction la plus courte? Chaque heure qu'on dérobe à Kutusoff est d'une influence progressive sur le parti auquel on s'arrêtera, ...

De Troitskoë, l'ordre définitif a été envoyé au duc de Trévise de faire sauter le Kremlin et de quitter la ville. Un premier message avait assigné pour cette exécution la nuit du 21 au 22; un second a autorisé le maréchal à différer de vingt-quatre heures. Le duc de Trévise rejoindra l'armée par Vereia, en ralliant à lui tous les détachemens qui occupent encore la route entre Mojaïsk et Moscou. . . . . .

« Je ne saurais trop vous recommander ce qui nous reste encore de blessés, » lui dit l'empereur.

---

sons, qu'on en brûle cinq cents dans le Kremlin; on y détruit plusieurs centaines de milliers de poudre, et soixante mille fusils.

Les munitions n'ont jamais manqué; cela fait l'éloge des généraux Lariboissière et Eblé, commandans de l'artillerie. Jamais les officiers de ce corps n'ont servi avec plus de distinction; et n'ont montré plus d'habileté que dans cette campagne. (*Napoléon à Sainte-Hélène*, M. de Montholon, tom. II, pag. 99.)

« Placez-les sur les voitures de la jeune garde, » sur celles de la cavalerie à pied, enfin sur toutes » celles qu'on trouvera. Les Romains donnaient » des couronnes civiques à ceux qui sauvaient » des citoyens! Combien n'en mériterez-vous pas à » mes yeux pour tous les malheureux que vous » sauverez! Il faut les faire monter sur vos pro- » pres chevaux et sur ceux de tout votre monde. » C'est ainsi que j'ai fait à Saint-Jean-d'Acre. » On doit commencer par les officiers, passer en- » suite aux sous-officiers, et préférer les Français. » Assemblez les généraux et les officiers sous vos » ordres; faites-leur sentir tout ce que l'humanité » exige dans cette circonstance [1]. »

Après avoir expédié ces dernières instructions du château de Soltikoff, l'empereur a reçu l'auditeur Joly de Fleury, apportant de Paris le portefeuille des ministres, et la journée de route a fini le 21 au soir au château d'Ygnatiewo, situé dans la campagne, entre les deux routes de Kalouga.

C'est la troisième marche et l'on n'est encore qu'à dix lieues de Moscou. L'espoir de surprendre Kutusoff s'affaiblit. On s'attend à le voir déboucher par Borowsk; et c'est déjà beaucoup que d'avoir réussi, malgré tant de lenteur, à le dévancer à

[1] Lettre datée du 21.

Fominskoë; l'avant-garde du vice-roi vient d'y arriver. Les Polonais que Poniatowski ramène du camp de Vinkowo, sont détachés aussitôt par-delà Fominskoë, du côté de Wéréia. L'empereur se hâte de renouer, par cette route qui est devant lui, des communications directes avec Mojaïsk et Viazma.

Cependant rien ne bouge encore au camp ennemi: Le colonel Berthemy, qui a pénétré jusqu'à Kutusoff, est de retour de sa mission le 22. La veille, il a laissé le général russe à Letachewka, gardant toujours sa position de Taroutino, devant la ligne d'avant-postes dont nous continuons d'entretenir l'apparence. La réponse écrite de Kutusoff contient *beaucoup de phrases sur le dévouement patriotique des armées russes au triomphe de la cause qui leur est confiée*, et se réduit à dire que les instructions attendues de Saint-Pétersbourg ne sont pas arrivées; et qu'il est même physiquement impossible qu'elles puissent arriver avant quelques jours [1].... Ainsi donc ce que M. Berthemy annonce de plus favorable,

[1] Voir la lettre du prince du Neufchâtel, que M. de Berthemy avait portée à Kutusoff, et la réponse de celui-ci, dans les pièces historiques placées à la suite de cette sixième partie. Voir aussi la réponse de l'empereur Alexandre à Kutusoff, arrivée quelques jours après.

c'est l'immobilité où il a laissé l'armée moscovite.

On se presse d'atteindre Fominskoë. L'empereur s'y trouve le 22, à une heure après-midi. Le vice-roi s'avance sur Borowsk; il y parvient dans la soirée. La nouvelle route de Kalouga nous est donc ouverte, et Napoléon peut reprendre son projet de percer de ce côté!

« L'armée se dirige sur Kalouga, » fait-il écrire aussitôt à Viazma et à Smolensk. « Il faut que le » général Évers se dirige avec une colonne de trois » à quatre mille hommes de Viazma jusqu'à » l'intersection de la route de Kalouga à Znamenskoë. Il mènera avec lui les estafettes qui » seraient arrivées de Smolensk, et placera à » chaque maison de poste un détachement composé de cent hommes et d'un piquet de cavalerie, qui se retrancheront pour être à l'abri des » Cosaques et des paysans. »

« J'établis, ajoute-t-il, ma ligne d'opérations » d'abord par cette route. Notre jonction doit s'y » faire du 25 au 27. »

Le 23, l'empereur quitte Fominskoë à neuf heures du matin: son empressement d'arriver à Borowsk est extrême; il s'y porte au galop.

On a remarqué sur la gauche des troupes ennemies qui semblaient en observation; elles ne font cependant aucune démonstration d'atta-

que [1]. Après avoir devancé Kutusoff à Borowsk, on conserve l'espoir de le prévenir encore à Malojaroslavetz, et ce dernier avantage sera décisif. Le vice-roi s'est donc remis en marche; son avant-garde, commandée par le général Delzons, doit occuper dans la soirée le débouché de Malojaroslavetz, et d'ici à peu d'heures, le succès inespéré de notre manœuvre sur Kalouga sera complet.

Napoléon a été rejoint par le roi de Naples. Il dicte un bulletin sur l'ensemble des opérations de ce prince depuis notre entrée à Moscou jusqu'au moment où cette campagne partielle vient de finir à Vinkowo; et, pour rassurer sur l'évacuation du Kremlin, il donne connaissance au public des principales considérations stratégiques qui ont motivé son départ. Déjà il a entamé cette question dans un précédent bulletin. Toutes

[1] Au quartier-général russe, on n'avait pas une connaissance précise des mouvemens de l'armée française. Le général Dorokoff, qui était dans les environs de Borowsk, donne le premier avis de l'apparition des troupes françaises du côté de Fominskoë. Kutusoff suppose que c'est un corps jeté de ce côté pour lier les communications de l'armée française avec Mojaïsk; cependant il y envoie Doctoroff avec de l'infanterie; c'est ce corps d'armée que notre avant-garde a sur sa gauche dans la journée du 23. (Voir M. de Butturlin, tom. II, pag. 153.)

ses lettres datées de Troitskoë, de Fominskoë et de Borowsk portent aux généraux qui sont sur la route, et à ceux qui nous flanquent aux deux ailes, de semblables explications[1].

Dans la nuit du 23 au 24, il écrit au duc de Bellune d'envoyer sur-le-champ une de ses divisions sur la route de Kalouga à la rencontre de l'armée, si d'ailleurs il n'est survenu du côté de Smolensk aucun événement.

Avant de nous engager dans les événemens qui vont finir cette campagne, disons un dernier adieu à Moscou.

On avait entendu de grand matin, en quittant Fominskoë, le bruit lointain d'une forte détonation. Un officier du duc de Trévise vient rejoindre l'empereur à Borowsk, et lui apprend que ses ordres sont exécutés. Le duc de Trévise est sorti le 23 de la ville à deux heures du matin. Une heure après, l'explosion de cent quatre-vingts milliers de poudre a fait sauter les tours principales du Kremlin, et détruit, avec l'arsenal,

---

[1] L'armée sortant de Moscou pouvait également marcher sur Pétersbourg, sur Toula, sur Kalouga.... Elle était victorieuse, et pouvait choisir. En revenant sur Smolensk, c'était une marche et non pas une retraite. (*Napoléon à Sainte-Hélène*, volumes publiés par M. de Montholon, tom. II, pag. 104.)

l'équipage de pont, le dépôt de fusils et tout le matériel de l'artillerie russe [1]. La veille du départ, le général russe Wintzingerode, emporté par son empressement à rentrer dans Moscou, était tombé dans un de nos avant-postes. Abandonné de son escorte au premier coup de fusil, en vain le général russe a cherché à se tirer de ce mauvais pas, en agitant son mouchoir pour se dire parlementaire ; le lieutenant Leleu de Maupertuis, du cinquième régiment des voltigeurs de la jeune garde, a saisi la bride du cheval, et conduit sa capture au Kremlin. Le duc de Trévise emmène avec lui le général Wintzinge-

[1] C'est le chef de bataillon d'artillerie de marine, M. Ottone, qui s'est chargé d'aller placer les mèches allumées sur les tonneaux de poudre. Ces mèches, faites de longs morceaux d'amadou, étaient fixées sur une planche, à travers laquelle un bout touchait à la poudre ; l'autre bout, qui brûlait, avait une telle longueur, que le feu devait mettre, à la parcourir, le temps nécessaire pour que l'explosion ne se fît qu'au moment déterminé. Cet officier, aidé seulement de quelques canonniers, a exécuté avec le plus grand sang-froid les dispositions qui lui étaient prescrites, et ne s'est retiré qu'après avoir fortement barricadé les portes du Kremlin ; il a rejoint l'arrière-garde du duc de Trévise hors de Moscou. La croix de la Légion-d'Honneur pouvait seule alors récompenser une pareille action. (Le général Gourgaud, pag. 346.)

rode et son aide-de-camp, le jeune Narischin [1].

Derrière notre arrière-garde, une tourbe de paysans et de Cosaques s'est précipitée sur la malheureuse ville pour en remuer les cendres [2]!

---

[1] Les ennemis (c'est-à-dire les Français) ne pouvaient raisonnablement avoir égard à une manière aussi inusitée de se présenter en parlementaire. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 156.)

[2] Les premiers Cosaques qui rentrèrent à Moscou avaient été recrutés, pour la plus grande partie, sur les côtes de la mer Noire et parmi les Tartares d'Orembourg.... Une troupe se rendit à la maison des Enfans-Trouvés, afin de piller l'hôpital français; c'étaient les paysans qui avaient donné cette indication aux Cosaques, en leur promettant un immense butin.... Les Cosaques et les paysans voulurent entrer de vive force dans la maison, et ils y seraient parvenus sans le dévouement d'un homme généreux; le conseiller d'état Toutelmine s'avança devant la porte et dit à ces bandits qu'ils n'entreraient qu'en passant sur son cadavre. Cette fermeté imposa. Entouré de personnes désarmées, Toutelmine continua de barrer le passage, et envoya chercher en toute hâte le colonel Jlovaniski. Celui-ci était, en ce moment, occupé à boire, et tellement ivre qu'il était incapable d'agir.... Cependant les Cosaques et les paysans avaient été contenus par Toutelmine dans la cour de l'hôpital; ils n'avaient pu ouvrir la porte du bâtiment principal où se trouve l'hospice. Toutes les portes de l'intérieur étaient pareillement fermées. Le général Benkendorf arriva enfin; on l'informa de ce qui se passait;

Ainsi finit l'occupation de Moscou : nous comptions y trouver la paix ; nous n'y avons trouvé qu'un fatal repos de trente-cinq jours !....

---

aussitôt à la tête d'un escadron de hussards, il repoussa les Cosaques de la mer Noire et les paysans, en leur distribuant de sa propre main des coups de knout, et il laissa son escadron pour protéger l'établissement.... Le brave Toutelmine a reçu, à cette occasion, le ruban de Sainte-Anne.

(Récit de M. A.-F. de B....ch, témoin oculaire, ancien officier au service de Russie, dans son histoire de la destruction de Moscou, qui a été traduite de l'allemand, et publiée chez Ponthieu, 1822.)

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE.

SUPPLÉMENT
A LA SIXIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA SIXIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

Pages.

§ Ier. Fragmens de la correspondance militaire du cabinet. 175
§ II. Correspondance avec le général en chef Kutusoff, et réponse de Saint-Pétersbourg. 221

SUPPLÉMENT

A LA SIXIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES

FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET.

(N°. 1.) *Lettre de l'empereur*

Au général Lariboissière.

Moscou, le 18 septembre 1812.

Monsieur le général Lariboissière, je désire que les deux compagnies des marins de la garde aient chacune six pièces de douze et deux obusiers. Vous prendrez les pièces dans l'arsenal de Moscou. Les chevaux et les soldats du train seront pris parmi

ceux des caissons que vous vouliez renvoyer. Par ce moyen, la réserve de la garde se trouvera augmentée de seize pièces de canon. Il est également nécessaire d'augmenter la réserve du prince d'Eckmulh, de huit bouches à feu, dont six pièces de douze et deux obusiers; si cela était nécessaire, vous les feriez servir par les deux compagnies prussiennes qui sont à la suite de la vieille garde. Le prince d'Eckmulh ayant un corps de cinq divisions, seize pièces de réserve ne sont pas suffisantes. Faites-moi un rapport qui me fasse connaître quand toute la réserve de la garde se trouvera aussi considérable qu'au moment où elle est partie de Paris, et quand tout ce qui a été démonté à Wilna sera parti. Il y a deux cents petits caissons à l'arsenal de Moscou; je désire qu'ils soient employés; on s'en servira avec plus de rapidité dans les mauvais chemins, et on pourra les atteler avec des cognats. Faites-moi un rapport général sur mon artillerie, et sur les moyens de réparer toutes les pertes. Mon intention n'est pas de perdre une seule pièce, mais de conserver le complet de mon organisation, qui déjà n'est pas trop forte. Enfin, voyez s'il serait possible d'établir à Moscou des moulins pour faire de la poudre.

Sur ce, etc.

(N°. 2.) *Lettre du major-général*

Au roi de Naples.

Moscou, le 22 septembre 1812, à quatre heures du soir.

Votre aide-de-camp vient de remettre à l'empereur votre lettre de ce jour, à cinq heures du matin. Vous trouverez ci-joint un second rapport du duc d'Istrie. L'empereur attend avec impatience des nouvelles positives. Des Cosaques ont paru sur la route de Smolensk, à six ou sept lieues d'ici. Ils étaient une trentaine, qui ont surpris un convoi d'une quinzaine de caissons, qu'ils ont brûlés. Sa Majesté vient de me dicter la lettre ci-jointe pour le général Sébastiani. Elle vient de prononcer la peine de mort pour tout officier qui parlementerait sans autorisation avec les avant-postes ennemis. Sa Majesté veut qu'on ne corresponde avec les ennemis qu'à coups de canon et de carabine. Je vous réitère que l'empereur est très-impatient de savoir à quoi s'en tenir sur les mouvemens de l'ennemi.

(N°. 3.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Istrie.

Moscou, le 22 septembre 1812, à quatre heures du soir.

Monsieur le général, je vous envoie un rapport du général Sébastiani, que vient de faire passer le roi,

et d'où il résulte que l'ennemi continuerait son mouvement sur Kolomna. Le roi de Naples a dû arriver à son avant-garde : il aura poussé vivement l'ennemi ; ainsi, dans la nuit, nous aurons des renseignemens positifs. L'empereur désire que, dans la nuit, vous lui envoyiez aussi des renseignemens sur tout ce que vous aurez appris, et particulièrement des nouvelles du prince Poniatowski, et des rapports qu'il vous aura faits sur ce qu'il saura des Russes. Vous aurez su ce qui s'est passé sur la route de Mojaïsk, mais cela n'est autre chose qu'une quarantaine de Cosaques qui ont surpris, dans un village, une quinzaine de nos caissons, qu'ils ont fait sauter. L'empereur a envoyé le major Letort avec deux cent cinquante dragons sur la route de Mojaïsk, où nous avons couché. Le major Letort a ordre d'arrêter toute la cavalerie de marche, ce qui lui fera bientôt quinze cents à deux mille hommes, avec lesquels il protégera la route. Toute l'armée est prête à se mettre en mouvement, et l'empereur est décidé à rejeter l'ennemi derrière l'Ocka. Les renseignemens ultérieurs qu'on recevra dans la nuit, du roi et de vous, décideront le parti que Sa Majesté prendra ; si l'armée marchera sur la route de Toula ou sur celle de Kolomna. Si l'on suit celle de Toula, la cavalerie que vous avez, celle de la garde, les Polonais de Poniatowski, la division d'infanterie Frédérichs, se trouveront, par votre position, former l'avant-garde. Envoyez-nous surtout des renseignemens le plus tôt que vous pourrez.

(N°. 4.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Istrie.

Moscou, le 23 septembre 1812, à quatre heures du matin.

J'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre d'hier, à onze heures du soir. En conséquence, Sa Majesté attend de nouveaux renseignemens avant de mettre l'armée en mouvement. Le prince Poniatowski a dû arriver hier de bonne heure à Podolsk; et si vous n'en avez pas de nouvelles, c'est à cause des Cosaques qui rôdent. Les mouvemens que vous avez ordonnés à votre cavalerie, doivent infailliblement donner des nouvelles des Polonais du prince Poniatowski. Sa Majesté attend aussi les rapports que le roi lui aura faits hier au soir, mais qui ne peuvent arriver que vers cinq ou six heures du matin de l'avant-garde. Sa Majesté approuve tout ce que vous vous proposez de faire. Faites nettoyer Desna. Les cinq à six cents Cosaques qui ont infesté la route de Mojaïsk nous ont fait bien du mal; ils ont fait sauter quinze caissons, et pris deux escadrons de marche de cavalerie, c'est-à-dire environ deux cents chevaux. Ces escadrons appartenaient à une colonne de marche que conduit le général Lanusse, qui les avait imprudemment portés sur sa droite. Ils ont voulu ensuite attaquer un plus grand convoi d'artillerie; mais la fusillade les a éloignés. Comme je vous l'ai mandé hier, le major Letort s'est rendu hier à la

maison du prince Gallitzin, avec deux cents chevaux, sur la route de Mojaïsk. D'après les renseignemens de votre dernière lettre, et d'après ceux donnés par le roi, Sa Majesté vient d'ordonner au général Saint-Sulpice de partir, avec tous ses dragons, pour appuyer le major Letort, si cela est nécessaire, ce qui sera probablement superflu, mais qui est sans inconvénient; car les marches que vous faites faire par Podolsk et Desna doivent entièrement éloigner les Cosaques de la route de Mojaïsk.

(N°. 5.) *Lettre du major-général*

Au roi de Naples.

Moscou, le 23 septembre 1812, à quatre heures du matin.

Sire, l'empereur a reçu votre lettre du 22 septembre, à huit heures du soir. Il attend avec impatience de vos nouvelles, ainsi que de celles du duc d'Istrie. Des renseignemens particuliers nous font croire que l'ennemi n'est plus à Podolsk. Si cela est vrai, le prince Poniatowski doit y être arrivé hier au soir, et Votre Majesté saura à quoi s'en tenir. Le duc d'Istrie, de son côté, doit être aujourd'hui à Podolsk. Des nouvelles particulières disent également que l'ennemi aurait évacué Desna, et se serait porté sur Serpuchoff et Kalouga. Votre Majesté

ne doit avoir qu'un seul but, celui de se remettre, avec son avant-garde, sur les traces de l'ennemi, etc.

(N°. 6.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 23 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez sur-le-champ à Smolensk, au général Baraguay-d'Hilliers et au duc d'Abrantès, pour leur faire connaître que la cavalerie et l'artillerie qui composent chaque convoi doivent marcher ensemble, bivouaquer en bataillon carré autour du convoi, et ne se séparer sous quelque prétexte que ce soit; que le commandant du convoi doit bivouaquer au milieu; que tout commandant qui manquerait à ces dispositions, serait puni comme négligent et coupable de la perte du convoi.

Réitérez les ordres à Smolensk pour qu'aucun convoi ne parte s'il n'est commandé par un officier supérieur, et escorté par quinze cents hommes, infanterie et cavalerie (ne comprenant point dans ce nombre les soldats du train, soit de l'artillerie, soit du génie, soit des équipages militaires); que je vois avec peine qu'on ait fait partir des convois qui n'avaient pas assez de forces pour leur escorte. Faites, en conséquence de ce que je viens de prescrire, un ordre du jour sur la manière dont les convois devront

bivouaquer; envoyez-le au commandant des cinquième et sixième convois. Indépendamment de cet ordre du jour, mettez-moi sous les yeux les ordonnances sur les convois et leurs escortes; il me semble qu'elles sont très-précises sur la manière dont les convois doivent se garder; dans ce cas, il faudrait réimprimer ces dispositions, pour les faire afficher chez tous les commandans de place, depuis Kowno jusqu'ici.

Sur ce, etc.

(N°. 7.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 24 septembre 1812.

Mon cousin, accusez au général Saint-Sulpice la réception de sa lettre; faites-lui connaître que j'attache une grande importance, et que je m'en rapporte à lui pour maintenir libre la route de Mojaïsk à Moscou; qu'il doit se cantonner dans le lieu où il est, qui est un point central, et se mettre en communication avec le duc d'Abrantès, qui est à Mojaïsk, que je lui recommande, lorsque les estafettes passeront, d'envoyer des patrouilles pour les protéger; que le colonel Letort va retourner sous ses ordres, et que je le laisse maître de le tenir en échelons dans le lieu qu'il jugera le plus convenable; que

l'occupation de Desna éloignera probablement l'ennemi.

Recommandez-lui, surtout, de pourvoir à ce qu'il y ait des patrouilles pour protéger les courriers. Il serait nécessaire qu'il tâchât de savoir s'il existe encore des Cosaques détachés pour les poursuivre. Je suppose qu'il aura envoyé deux ou trois cents hommes au lieu où le détachement, appartenant au général Lanusse, a été enlevé il y a quelques jours; s'il ne l'a pas fait, qu'il le fasse. Le colonel Letort partira aujourd'hui ou demain matin; cela fera toujours une patrouille sur la route.

Sur ce, etc.

(N°. 8.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Istrie.

Moscou, le 26 septembre 1812.

Monsieur le maréchal, Sa Majesté s'attendait à recevoir des nouvelles du roi de Naples avant de vous expédier votre aide-de-camp; nous ne recevons que dans le moment la nouvelle que le roi est arrivé hier à cinq heures à Podolsk, où il s'est réuni au prince Poniatowski. Vous en aurez été instruit, et cela aura décidé l'ennemi à évacuer Desna, dont nous vous croyons maître en ce moment. Mettez le corps du prince Poniatowski et

le troisième corps d'armée de cavalerie aux ordres du roi; et de votre personne, l'empereur désire que vous preniez position, en corps d'observation, avec la brigade Colbert, la cavalerie légère du premier corps, et la division d'infanterie commandée par le général Frédérich, pour marcher au secours du roi de Naples, si cela était nécessaire, et pour intercepter les routes que l'ennemi pourrait prendre pour se porter sur notre ligne d'observation, et qui échapperait au roi. Un autre corps d'observation, composé des dragons de la garde et d'un millier d'hommes d'infanterie, est au château du prince Gallitzin, où l'empereur a couché. Le général Guyot, avec les chasseurs de la garde, deux brigades de cavalerie légère bavaroise, la division Broussier, d'infanterie, et six pièces de canon, est à mi-chemin de Moscou au château du prince Gallitzin, pour être à même de se porter où les circonstances l'exigeront. La canonnade que vous avez entendue hier sur votre droite, a eu lieu sur une reconnaissance des dragons de la garde, qui a été mal engagée par le major Martod, qui a été pris ou tué. Nous avons perdu dans ce mauvais engagement quelques dragons de la garde pris ou tués, le major, un capitaine, un adjudant-major, et une vingtaine de dragons blessés; nous avons aussi perdu quelques hommes d'infanterie. La reconnaissance mal engagée a été surprise par trois mille hommes de l'ennemi, qui avaient du canon. Mettez-vous en communication, si vous le

jugez sans inconvénient, avec le corps d'observation qui est sur la route de Mojaïsk au château du prince Gallitzin (j'avais bien recommandé cependant au général Saint-Sulpice de ne pas compromettre les dragons de la garde). L'empereur donne l'ordre au roi de Naples de poursuivre l'ennemi, afin de l'éloigner à plusieurs marches de Moscou, et de le décider à prendre ses cantonnemens au delà de l'Ocka. Tenez-vous constamment en correspondance avec le roi, et donnez-nous des nouvelles de tout ce que vous apprendrez. Jusqu'à ce que l'ennemi soit éloigné, le corps d'observation que vous commandez est bien important.

(N°. 9.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Istrie.

Moscou, le 27 septembre 1812, à sept heures du matin.

L'empereur a été fâché que vous ayez reçu à votre quartier-général les deux parlementaires qui apportaient des lettres. A l'avenir, vous ne devez recevoir personne par les avant-postes; les lettres que feront parvenir les prisonniers peuvent être reçues par les vedettes, et celui qui les apporte renvoyé sur-le-champ. Tous les parlementages avec l'ennemi tournent toujours à notre désavantage, et ont un but pour celui qui les provoque. L'empereur pense que

les mouvemens de l'ennemi n'ont eu qu'un seul but, couvrir Kalouga, et se trouver immédiatement sur la route de Kiow, par où il espère recevoir ses renforts. L'idée de marcher sur Mojaïsk ne paraît à Sa Majesté qu'une fanfaronnade ; une armée victorieuse, dit-elle, ne se croirait pas dans une situation morale pour tenter une pareille opération ; comment croire qu'une armée vaincue, qui a abandonné sa plus belle ville, ait l'idée d'un pareil mouvement ?

Quant au mouvement de retraite de l'ennemi, après la bataille, sur Kalouga, cela aurait été évidemment inviter l'armée française à marcher sur Moscou. Mais Kutusoff a fait ce qu'il devait faire en se retirant par Moscou ; il a remué de la terre sur plusieurs bonnes positions, et a cherché à nous faire croire que, pour entrer à Moscou, il fallait une deuxième bataille. Cette mesure était tellement bonne, que, si l'état remis par Lariboissière, commandant l'artillerie, avait porté vingt mille coups de canon de moins, l'empereur se serait arrêté, quoique le champ de bataille ait été un des plus beaux que nous ayons vus, parce qu'il est impossible d'enlever des redoutes sans artillerie et beaucoup de munitions.

L'empereur trouve ridicule ce que disent les parlementaires, qu'ils n'ont perdu que mille officiers dans une bataille où les Russes ont eu quarante officiers-généraux tués ou blessés, et quarante à cinquante mille hommes hors de combat de leurs meil-

leures troupes. Sa Majesté observe que la plupart des officiers sont de Moscou; que tous les détails que l'on a disent qu'ils ont montré le désir de défendre cette capitale; que ne l'ayant pas fait, c'est montrer l'impuissance de leur armée.

L'avant-garde de notre armée s'étant laissé endormir en concluant une espèce de suspension d'hostilités avec les avant-postes des Cosaques, il paraît simple à Sa Majesté que l'ennemi ait poussé sa cavalerie sur sa gauche pour nous faire du mal; la route de Mojaïsk aurait pu même être interceptée pendant plusieurs jours. L'ennemi n'a point poussé là son ambition; il a placé de la cavalerie sur toutes les routes, pour être bien gardé et prévenu de nos mouvemens.

Si l'ennemi reste en position sur la Pakra, l'intention de l'empereur est de marcher pour lui livrer bataille; mais on doit supposer qu'il n'attendra pas, et qu'il n'a d'autre but que de savoir si toute notre armée est devant lui. L'empereur désire, 1°. que vous gardiez les deux parlementaires jusqu'à ce que le roi de Naples ait passé la Pakra; alors vous les ferez partir de nuit pour les avant-postes du roi de Naples, par lesquels ils retourneront à leur armée; 2°. que vous ne receviez plus de parlementaires, mais seulement les dépêches qu'ils porteront, et qu'il en soit de même des lettres que vous aurez à faire passer. L'intention qu'a l'empereur d'épargner des fatigues à ses troupes, le porte à désirer de ne pas faire marcher son armée pour déloger l'ennemi:

faites croire à tout le monde que Sa Majesté est arrivée avec toute son armée derrière elle.

Il est convenable, si vous parlez avec les parlementaires, que vous leur disiez que l'empereur aurait bien voulu que leur armée marchât sur Mojaïsk; parce qu'elle se serait trouvée alors entre deux armées.

Prévenez bien les généraux Lahoussaye, Chastel et Girardin, qu'ils n'amènent plus, des avant-postes, des officiers ou soldats parlementaires; on doit seulement recevoir les lettres en disant qu'on fera passer les réponses.

Je vous ai déjà prévenu que le général Saint-Sulpice était, avec les dragons de la garde, au château du prince Gallitzin; que le général Guyot, avec les chasseurs de la garde, six pièces d'artillerie, deux brigades de cavalerie bavaroise et la division Broussier, du quatrième corps, était en position sur la route de Mojaïsk, à moitié chemin de Moscou, au château du prince Gallitzin. J'ordonne au vice-roi d'envoyer le général Ornano, avec cinq cents chevaux de plus et six pièces d'artillerie, renforcer la brigade de cavalerie bavaroise qui est dans ce moment avec le général Guyot, et d'en prendre le commandement.

S'il arrivait des circonstances imprévues, vous êtes autorisé à écrire au général Ornano et au général Broussier de se porter sur la vieille route de Moscou à Kalouga, à votre hauteur, soit à Fedozino, soit à Szarapowo, avec leur cavalerie, infanterie et

artillerie. Quant au général Guyot, aux chasseurs de la garde et à son artillerie, ils doivent rester en position sur la route de Mosçou, à moitié chemin du château du prince Gallitzin, dans la même position qu'ils occupent.

N°. 10.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 27 septembre 1812.

Mon cousin, le général Baraguay-d'Hilliers est le maître de disposer du régiment polonais comme il voudra; il arrive tant de détachemens des derrières, qu'il doit être en mesure de donner une bonne leçon aux paysans.

Sur ce, etc.

(N°. 11.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 27 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez au vice-roi que je suis mécontent que le général Guyot n'ait pas prévenu sur-le-champ le général Broussier de ce qui lui était arrivé, puisque la cavalerie, prenant l'alerte, se serait mise aux trousses de l'ennemi, et aurait

pu l'arrêter; qu'il est ridicule qu'il n'ait été prévenu qu'à dix heures du matin.

Sur ce, etc.

(N°. 12.) *Lettre du major-général*

Au roi de Naples.

Moscou, le 28 septembre 1812, à deux heures de l'après-midi.

L'empereur vient de recevoir votre lettre d'hier, 27, à neuf heures du soir. Sa Majesté a donné l'ordre à l'armée de se tenir prête à marcher dans la nuit, vu qu'il est deux heures, et qu'il serait trop tard de se mettre en mouvement aujourd'hui; d'ailleurs, d'ici à ce soir, l'empereur recevra de vos nouvelles et de celles de M. le duc d'Istrie, et ces dépêches le décideront à juger s'il est nécessaire de faire marcher l'armée. Le duc d'Istrie écrit également d'hier, à neuf heures du soir, de son quartier-général, à quatre werstes en arrière de Gorki; ainsi Votre Majesté ne peut être tournée par Desna. Votre Majesté sentira que ses dépêches sont attendues avec impatience. Le duc d'Istrie dit qu'il a aussi l'ennemi devant lui. Le général Laboussaye est à Batukinka, derrière Gorki.

(N° 13.) *Lettre de l'empereur*

Au général Lariboissière.

Moscou, le 3 octobre 1812.

Monsieur le comte Lariboissière, j'ai été visiter aujourd'hui les salles d'artifice. J'y ai trouvé peu d'activité et peu d'ardeur; tous les renseignemens que l'on a font connaître que l'ennemi avait cent mille boulets dans ce parc, et l'on croit qu'il les a jetés dans la pièce d'eau, qui, étant un étang, est facile à dessécher. Il faut donc qu'on travaille avec activité à faire un petit fossé nécessaire pour cela, et qu'on retire ces fers coulés. On n'a fait, depuis quinze jours que nous sommes ici, que dix mille coups de cartouches à boulets. Je désire qu'après-demain, vous ayez monté cet atelier pour y faire six mille coups de canon par jour qu'on emmagasinera au Kremlin, au fur et à mesure qu'ils seront faits. Indépendamment d'un approvisionnement et demi qu'il faut avoir attelé aux corps d'armée, il faut avoir en réserve un demi-approvisionnement attelé. J'ai été surpris de ne trouver aucun officier supérieur du parc. J'ai vu deux cents petits caisons russes; je désire connaître si vous comptez vous en servir ou non: dans le cas où ces caissons ne serviraient pas pour l'artillerie, on pourrait les employer pour les transports militaires. Le prince Poniatowski se plaint d'avoir cent caissons de trop,

ayant plus d'approvisionnemens qu'il ne lui en faut. Je désire savoir combien il a de pièces et combien il a d'approvisionnemens. Il paraît qu'il désirerait qu'on lui ôtât une centaine de caissons pleins.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

(N°. 14.) *Lettre du major-général au roi de Naples.*

Moscou, le 4 octobre 1812, à quatre heures et demie du matin.

Sa Majesté aurait désiré qu'on pût utiliser les chevaux pris aux voitures à la suite de la cavalerie, pour atteler les caissons qu'on a laissés, ayant plus besoin d'artillerie que des voitures qui traînent les troupes. L'empereur a accordé les grâces pour le cinquième corps; il a vu avec plaisir la bonne conduite qu'ont tenue les Polonais. Sa majesté a reçu votre lettre du 2 octobre, à neuf heures du soir; elle a vu avec plaisir que vous ayez occupé Voronovo. Comme vous annoncez devoir écrire le 3, dans la matinée, l'empereur attend votre lettre pour vous répondre. Sa Majesté s'étant décidée à envoyer près du général en chef russe un de ses aides-de-camp, désire que vous fassiez écrire, par votre chef d'état-major, au général commandant l'avant-garde ennemie, une lettre écrite en ces termes:

« L'empereur étant dans l'intention d'envoyer un

» de ses aides-de-camp généraux près du général en » chef Kutusoff, on désire connaître le jour, l'heure » l'endroit où ce général veut le recevoir. » Cette lettre sera adressée au commandant de l'avant-garde, et l'on en tirera un reçu. Comme de raison, Sire, l'empereur vous laisse le maître de choisir le moment où vous ferez cette démarche, afin de la faire en temps opportun, et qu'elle n'ait en rien l'air de tenir aux circonstances. L'aide-de-camp que Sa Majesté compte envoyer, arrivera probablement ce soir à votre quartier-général.

(N°. 15.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Bellune que je ne lui ai pas encore donné d'ordres pour son mouvement, parce que cela dépend du mouvement de l'ennemi; que l'armée russe de Moldavie, forte de trois divisions, ou de vingt mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie comprises, a passé le Dniéper dans les premiers jours de septembre; qu'elle peut se diriger sur Moscou pour renforcer l'armée que commande le général Kutusoff, ou sur la Volhynie, pour renforcer l'armée de Tormasow; que l'armée du général Kutusoff, battue à la ba-

taille de la Moskowa, est aujourd'hui sur Kalouga, ce qui pourrait faire penser qu'elle attend des renforts qui lui viendraient de la Moldavie par la route de Kiow; que, dans cette hypothèse, le duc de Bellune recevrait ordre de se réunir à la grande armée, soit par la route d'Ielnia et Kalouga, soit par toute autre; que si, au contraire, les vingt mille hommes de Moldavie s'étaient portés au secours de Tormasow, ce renfort porterait Tormasow à quarante mille hommes; mais que notre droite, que commande le prince de Schwartzenberg, serait encore d'égale force, puisque ce prince, avec les Autrichiens, les Polonais et les Saxons, a environ quarante mille hommes; que d'ailleurs j'ai demandé à l'empereur d'Autriche que le corps que commande le général autrichien Reuss à Lemberg fît un mouvement, et que le prince de Schwartzenberg reçût un renfort de dix mille hommes; que, d'un autre côté, l'empereur Alexandre renforce tant qu'il peut la garnison de Riga et le corps de Wittgenstein, afin de pouvoir déposter le maréchal Saint-Cyr de Polotsk, et le duc de Tarente de Riga et de Dünabourg; que des lettres qui arrivent du prince de Schwartzenberg, en date du 24, tendraient à prouver que l'armée de Moldavie, au lieu de venir sur Moscou, s'est rendue à l'armée de Tormasow, et l'a renforcée; qu'il est donc nécessaire de savoir ce qui se passera; que, dans cet état de choses, je désire que le duc de Bellune cantonne son corps de Smolensk à Orsza; qu'il entretienne une correspondance exacte, par toutes

les estafettes, avec le duc de Bassano, afin que ce ministre lui écrive et lui donne toutes les nouvelles qu'il aurait des différens points; qu'il envoie un officier, sage, discret et intelligent, auprès du général Schwartzenberg et du général Reynier; que cet officier apprendra du général Schwartzenberg ce qui se passe, et du général Reynier le véritable état des choses; qu'il se mette en correspondance réglée avec le gouverneur de Minsk, et qu'enfin il envoie des agens dans différentes directions pour savoir ce qui se passe; que la division Girard sera placée du côté d'Orsza, où elle se trouvera à quatre ou cinq marches de Minsk, à trois de Witepsk, à quatre ou cinq de Polotsk; que l'autre division, qui sera entre Orsza et Smolensk, pourra l'appuyer rapidement, et qu'enfin la troisième division sera auprès de Smolensk; que, par ce moyen, son corps d'armée se reposera et pourra se nourrir facilement; qu'il faut le placer au haut de la route, afin de laisser la grande communication pour les troupes qui arrivent; que, dans cette position, il sera également à même de se porter sur Minsk et Wilna, si le centre de nos communications et de nos dépôts était menacé, et si le maréchal Saint-Cyr était poussé à Polotsk, ou d'exécuter l'ordre qu'il recevrait de venir à Moscou par la route d'Ielnia et de Kalouga, si la prise de Moscou et le nouvel état des choses avaient décidé l'ennemi à se renforcer d'une portion des troupes de Moldavie; qu'ainsi le duc de Bellune formera la réserve générale, pour se porter, soit au secours du prince de

Schwartzenberg et couvrir Minsk, soit au secours du maréchal Saint-Cyr et couvrir Wilna, soit enfin à Moscou pour renforcer la grande armée ; que le général Dombrowski, qui a une division de huit mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux polonais, est sous ses ordres, ce qui portera son corps d'armée à quatre divisions ; que la brigade de réserve de Wilna, composée de quatre régimens westphaliens, de deux bataillons de Hesse-Darmstadt, qui, vers la fin de ce mois, arrivent de la Poméranie suédoise, et de huit pièces de canon, sera aussi sous ses ordres ; qu'enfin, dans le courant de novembre, deux nouvelles divisions se réunissent, l'une à Varsovie, c'est la trente-deuxième division qui sera augmentée de trois bataillons de Wurtzbourg, et restera commandée par le général Durutte ; l'autre à Konigsberg, c'est la trente-quatrième division qui était en Poméranie sous les ordres du général Morand, et qui, augmentée également de quelques bataillons, sera également sous les ordres du général Loison. Ainsi, soit qu'il faille marcher au secours du prince de Schwartzenberg ou au secours du maréchal Saint-Cyr, le duc de Bellune pourra toujours réunir une masse de quarante mille hommes ; que, comme la correspondance de l'estafette est prompte, je serais toujours à même de donner mes ordres, et que ce ne serait que dans le cas où Minsk ou Wilna serait menacé que le duc de Bellune devrait se mettre en marche, de son autorité, pour couvrir ces deux grands dépôts de l'armée ; que le duc

de Bellune, ayant le commandement général sur toute la Lithuanie et sur les gouverneurs de Smolensk et de Witepsk, doit pourtant activer la marche de l'administration, et surtout prendre des mesures efficaces pour que les réquisitions de blé et de fourrages aient lieu; qu'il y a des fours à Mohilow, à Orsza, à Rassasna, à Doubrowna; qu'il doit faire faire beaucoup de biscuit, et se mettre en situation d'avoir trente jours de vivres assurés pour son corps, sans prendre rien ni sur les transports militaires, ni sur les convois qui viendraient de l'armée. Le duc de Bellune aura soin d'avoir aussi une correspondance à Witepsk: il est maître d'y envoyer des troupes pour soutenir ce point et s'y maintenir. Il pourra, de sa personne, se porter à Mohilow, à Witepsk, à Smolensk, pour connaître le terrain et faire marcher l'administration. Si, par accident quelconque, la communication avec Moscou venait à être interceptée, il aurait soin d'envoyer de la cavalerie et de l'infanterie pour la rouvrir.

Sur ce, etc.

Le *post-scriptum* suivant est écrit de la main de Napoléon :

Son quartier-général devra être à Smolensk.

(N°. 16.) *Lettre de l'empereur*
Au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, ayant pourvu à ce que le duc d'Abrantès et le général Baraguay-d'Hilliers aient les hommes nécessaires pour être les maîtres du pays tout à l'entour, mon intention est que les effets s'ensuivent. Vous chargerez, sous sa responsabilité, le duc d'Abrantès de faire évacuer tous les blessés sur Viazma, et le général Baraguay-d'Hilliers de les faire évacuer de Viazma sur Smolensk. A cet effet, le duc d'Abrantès et le général Baraguay-d'Hilliers feront battre le pays à dix lieues à la ronde, et ramasser un bon nombre de voitures pour pourvoir auxdites évacuations; on pourra aussi y employer les transports militaires qui y arriveraient jusqu'à Mojaïsk, et qui ne seraient pas chargés d'effets d'habillemens et d'hôpitaux, mais seulement de farine. On emploiera les farines pour le service des hôpitaux et des étapes, et les voitures feront un voyage pour aider aux évacuations de Mojaïsk, de Ruza et de l'Abbaye, jusqu'à Viazma. Ainsi, les ordres de retenir les voitures des équipages militaires ne doivent être donnés qu'au duc d'Abrantès et à l'adjudant-commandant Simonin, qui commande à l'Abbaye; ceux-ci emploieront les voitures jusqu'à Viazma, et ensuite les voitures reviendront à vide de Viazma à

Moscou. Faites connaître à l'intendant ces dispositions qui modifient les ordres qu'il a donnés. Enfin, quelque chose qu'il arrive, mon intention est que d'ici à huit jours il n'y ait pas un blessé à Ruza, à l'Abbaye, à Mojaïsk et à Ghjath; faites connaître aux généraux que cela est de la plus haute importance.

Sur ce, etc.

(N°. 17.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que désormais mon intention est que les régimens formés d'hommes isolés, soit de Konigsberg, soit de Witepsk, ne soient pas chargés d'escorter les convois d'artillerie. Ces convois doivent être escortés par des bataillons ou fractions de bataillons bien organisés.

Sur ce, etc.

(N°. 18.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, faites part au général Baraguay-d'Hilliers de toutes les dispositions qui regardent

l'organisation du neuvième corps, et de la position qu'il doit tenir. Faites-lui connaître que j'adhère parfaitement à la demande qu'il fait d'avoir un gros corps à Viazma, un gros corps à Ghjath, un gros corps à Dorogobouje; qu'en conséquence, j'ordonne de retenir les troupes suivantes, que vous prescrirez au commandant de Ghjath de ne pas laisser dépasser Ghjath, et au duc d'Abrantès de ne pas laisser dépasser Mojaïsk, si ces troupes n'avaient point encore dépassé ces points; savoir :

Deux bataillons des gardes de Hesse-Darmstadt,
Deux *idem* du deuxième régiment de Westphalie,
Trois *idem* de la Vistule,
Deux *idem* de Mecklembourg,
Un *idem* du trente-troisième régiment d'infanterie légère, et le régiment de Wurtemberg, qui vient de Dantzick, et qui doit être aujourd'hui à Wilna, d'où il se rendra à Smolensk; ce qui fera douze bataillons.

Le général Baraguay-d'Hilliers placera le régiment de Mecklembourg à Dorogobouje, cinq bataillons à Viazma, et cinq bataillons à Ghjath. Il sera maître, d'ailleurs, de garnir l'un et l'autre de ces derniers points comme il l'entendra.

En conséquence, les bataillons westphaliens, autres que les deux du huitième régiment, retourneront à Mojaïsk. La ligne de démarcation entre le duc d'Abrantès et le général Baraguay-d'Hilliers sera la poste, à mi-chemin entre Ghjath et Mojaïsk.

Toutes ces troupes sont déjà rendues à leur des-

tination, hormis le régiment de Wurtemberg, qui n'arrivera qu'à la fin d'octobre. Le régiment de Mecklembourg arrive le 8 octobre à Smolensk. Le régiment de Westphalie, celui de Hesse-Darmstadt et un bataillon de la Vistule, ont déjà passé; ceux du trente-troisième sont à Smolensk. Le trente-troisième léger a deux bataillons (le premier et le quatrième) qui arrivent à Smolensk. Vous donnerez ordre que tous les hommes disponibles du quatrième bataillon soient versés dans le premier bataillon, et que le cadre du quatrième bataillon retourne en France pour prendre des conscrits.

Sur ce, etc.

(N°. 19.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 10 octobre 1812.

Mon cousin, la route de Smolensk à Mojaïsk étant épuisée, il est convenable que vous écriviez au général Baraguay-d'Hilliers, pour qu'il charge les commandans de Dorogobouje, de Ghjath, de Viazma, etc., de faire reconnaître deux routes parallèles à deux ou trois lieues de la droite, et où il y aurait des ressources, de sorte que les détachemens venant par ces routes touchassent aux points de Dorogobouje, de Viazma, de Mojaïsk, mais se détournassent pour

chercher une route où il y aurait des villages et des abris.

Sur ce, etc.

(N°. 20.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 10 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que mon intention est qu'à la réception du présent ordre, les détachemens d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, des équipages militaires, les convois d'artillerie, d'habillement, etc., soient retenus à Smolensk, de sorte qu'il n'arrive plus rien par la route de Viazma et de Mojaïsk, qui est ruinée. Les généraux et officiers qui viennent à l'armée pour prendre du service, s'arrêteront également à Smolensk, si ce n'est ceux qui viennent commissionnés.

Il sera formé à Smolensk une division de douze mille hommes d'infanterie et de quatre mille hommes de cavalerie au moins, à laquelle on joindra cinq ou six cents caissons, des équipages militaires, des convois d'habillement et des convois d'artillerie, parmi lesquels il y aura au moins douze pièces de canon pour la défense de cette division, qui sera commandée par un général de division, trois généraux de brigade d'infanterie, et trois généraux ou colonels de cavalerie. Cette division, forte de

sera à dix-huit mille hommes, prendra des vivres à Smolensk pour dix jours, et se tiendra prête à partir, non par l'ancienne route de Viazma, qui est fatiguée, mais par une nouvelle route que je désignerai.

Par ce moyen, il n'arrivera plus rien par l'ancienne route, ni convois d'artillerie, d'équipages militaires, d'habillement, ni détachemens d'infanterie ou de cavalerie; mais seulement les estafettes, les malles de l'armée, quelques officiers d'état-major allant pour le service et quelques objets pressans; tels que les cinq cents moulins à bras qui arrivent de Paris, dont le premier convoi doit être arrivé à Smolensk. Cette route sera également ouverte pour les évacuations des hôpitaux et pour les détachemens qui de l'armée vont à Smolensk; mais rien de Smolensk à Moscou n'y passera. L'ordre pourra ainsi être rétabli sur cette route, et je n'aurai pas la crainte que les détachemens d'infanterie ou de cavalerie qui arrivent à l'armée souffrent dans ce trajet. Tous les mois on fera partir un convoi par la nouvelle route, car, excepté l'endroit où est l'ennemi, six mille hommes peuvent passer partout.

Compôsez sur le papier la première colonne, selon les renseignemens que vous avez de Smolensk, et faites-moi connaître quand vous comptez qu'elle sera prête à partir. Je vois déjà qu'il y a, 1°. les trois demi-brigades de marche formant six mille hommes; 2°. les quatrième, cinquième et sixième régimens de marche d'infanterie formés à Konigsberg, formant environ six mille hommes; 3°. deux bataillons

formés d'hommes sortant des hôpitaux de Witepsk et de Smolensk, qu'on peut évaluer à deux mille hommes.

Indépendamment de cela, je verrai s'il convient d'y joindre deux bataillons du cent vingt-neuvième et du régiment illyrien. Ces corps, avec les détachemens de toutes armes qui se réuniront à Smolensk, doivent former plus de quinze mille hommes d'infanterie. Quant à la cavalerie, l'artillerie et les équipages militaires, je n'en ai pas présens les détails. Il y aura assez de généraux de division et de brigade pour commander cette division.

Le général Baraguay-d'Hilliers me paraît déplacé à Viazma; envoyez-y le général de brigade Charrière, ancien colonel du cinquante-septième, qui, étant actif et zélé, conviendrait à ce poste : il aura à Ghjath un colonel ou adjudant-commandant sous ses ordres.

Vous pourrez charger le général Baraguay-d'Hilliers de se rendre à Smolensk, pour prendre le commandement de la division qui s'y réunit.

Sur ce, etc.

(N°. 21.) *Lettre de l'empereur*

Au général Lariboissière.

Moscou, le 11 octobre 1812.

Monsieur le général Lariboissière, je donne ordre que les treize compagnies d'artillerie qui sont à

Erfurt, à Magdebourg, à Spandau, à Glogau, à Custrin, à Stettin, à Stralsund, à Thorn, à Dantzick, à Pilau et à Kowno, rejoignent l'armée aussitôt qu'elles seront remplacées par vingt-deux compagnies que je fais venir de l'intérieur de la France; par ce moyen, vous aurez ces vingt-deux compagnies qui vont se mettre en marche, et les treize compagnies qui sont dans les places, dont vous disposerez de la manière suivante, savoir : Trois compagnies pour la garde, une compagnie pour le troisième corps, quatre compagnies pour les trente-deuxième et trente-quatrième divisions d'infanterie, deux compagnies pour la vingt-huitième division, deux pour la batterie de réserve attachée au neuvième corps, deux pour être envoyées à Wilna, une pour être envoyée à Minsk, trois pour être envoyées à Smolensk; ce qui fera dix-huit compagnies. Il vous en restera pour le parc général et pour subvenir à tous les événemens.

Sur ce, etc.

(N°. 22.) *Lettre du major-général*

Au roi de Naples.

Moscou, le 13 octobre 1812, à deux heures du matin.

L'empereur, d'après vos rapports et d'après les reconnaissances qui lui ont été envoyées, pense que la position de Voronovo est belle, resserrée, et

peut se défendre par de l'infanterie qui couvrirait facilement la cavalerie. Si vous en jugez de même, vous êtes autorisé à prendre cette position.

L'empereur a fait partir ce soir ses chevaux, et après-demain l'armée arrivera sur vous pour se porter sur l'ennemi et le chasser. Il faut trois jours à l'armée pour arriver à votre hauteur; c'est donc encore quatre à cinq jours que vous avez à passer, et, pour peu que vous craigniez que l'ennemi ne vous attaque ou que la nature des choses vous rende impossible d'éviter les pertes que vous avez faites depuis huit jours, vous avez la ressource de prendre la position de Voronovo. Toutes les voitures que vous avez envoyées sont chargées de vivres; celles arrivées ce soir partiront également demain. L'empereur désire bien qu'il soit possible d'arranger les choses de manière à ce que votre armée n'éprouve plus de pertes pareilles à celles qu'elle a faites. Ne pourriez-vous pas rendre responsables les chefs de corps?

(N°. 23.) *Lettre du major-général*

Au roi de Naples.

Moscou, le 14 octobre 1812, à dix heures du soir.

L'empereur reçoit votre lettre d'aujourd'hui à midi; le mouvement sur Borowsk paraît à l'empereur un mouvement difficile si l'ennemi en est prévenu,

puisque vous lui prêteriez le flanc pendant toute une journée. Le prince Poniatowski a aujourd'hui évacué sur Moscou une centaine de malades; on les évacuera sur Mojaïsk.

L'empereur faisant évacuer ses blessés sur Smolensk en même temps que Sa Majesté fait armer le Kremlin, afin de n'avoir aucun embarras dans Moscou, faites évacuer sur Mojaïsk les malades et blessés, et les embarras que vous pouvez avoir, en en formant un convoi. Faites bien reconnaître le débouché qui pourrait vous conduire sur Mojaïsk, afin que, si vous deviez faire une retraite devant l'ennemi, vous connussiez bien cette route. L'empereur suppose que vos bagages, votre parc et la plus grande partie de votre infanterie, pourraient disparaître sans que l'ennemi s'en aperçût.

Est-il vrai qu'en repassant le défilé de Voronovo, votre cavalerie pourrait être couverte par votre infanterie, et dans une position moins fatigante que celle où elle se trouve dans un pays de plaine, ce qui l'oblige à être toujours sur le qui vive? Dans tous les cas, il est bien important de procurer à vos troupes pour plusieurs jours de vivres; il y a à Moscou mille quintaux de farine et beaucoup d'eau-de-vie à votre disposition; ordonnez que toutes les voitures dont vous pouvez disposer viennent prendre ces provisions. Le duc d'Elchingen et une partie du corps du vice-roi ne sont pas encore arrivés; d'ailleurs, l'empereur, avant de se mettre en mouve-

ment, veut être assuré de n'avoir aucune espèce d'embarras dans Moscou.

(N°. 24.) *Lettre de l'empereur Au major-général.*

Moscou, le 18 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Trévise que je pars demain matin avec l'armée pour poursuivre l'ennemi; que mon intention est que le duc de Trévise se loge au Kremlin, et y caserne,

1°. La division Laborde;

2°. La brigade du général Carrière, composée de quatre bataillons de cavalerie à pied, forte de près de quatre mille hommes;

3°. Deux compagnies de sapeurs;

4°. Une compagnie d'artillerie;

5°. L'artillerie de la division Laborde;

Enfin, une brigade de cinq cents hommes à cheval. Avec cette force, le duc de Trévise pourra garder la ville, mais avec la prudence convenable L'intendant laissera un ordonnateur, plusieurs commissaires des guerres et des chefs de service. Le général de génie laissera un officier supérieur commandant. Le général d'artillerie laissera un officier supérieur d'artillerie et plusieurs officiers d'artillerie. Le duc de Trévise fera travailler avec la plus grande

activité à l'armement du Kremlin, et mettra en batterie les pièces qui se trouvent ici ; il fera construire une petite batterie en terre sur le terre-plain, où il fera mettre quatre pièces de campagne, de manière à bien battre le pont de pierre ; il tiendra un fort poste au couvent du prince d'Eckmulh, dont la position est importante, parce qu'il commande un pont sur la Moskowa. Tous les malades qui se trouveront ici seront réunis aux Enfans-Trouvés ; il doit y en avoir trois ou quatre cents : il faudrait donc les faire garder en force. Le magasin d'eau-de-vie près du pont de pierre doit être également gardé par un fort détachement. Tous les magasins qui sont trop éloignés, le duc de Trévise les fera réunir au Kremlin. Les généraux, officiers supérieurs, officiers supérieurs d'administration qui se trouveront ici, se logeront dans le Kremlin. Le commandant de la place et l'intendant pourront continuer à loger dans le logement du gouverneur, et dans le logement que le duc de Trévise occupe près du Kremlin. Le duc de Trévise verra s'il faut faire garder le couvent du maréchal Ney. Il serait utile de garder, par un poste, la prison qu'a fait retrancher le vice-roi sur la route de Pétersbourg. Pour tout le reste, il réduira le service comme il l'entendra, en conservant de préférence ce qui sera le plus près du Kremlin.

Demain, quand l'armée sera partie, il fera faire, par la municipalité, une proclamation pour prévenir les habitans que les bruits d'évacuation sont faux, que l'armée se porte sur Kalouga, Tula et Briansk,

pour s'emparer de ces points importans et des manufactures d'armes qui s'y trouvent; engager les habitans à maintenir la police, et empêcher qu'on ne vienne achever la ruine de cette ville. Il fera, dès demain, commencer les travaux au Kremlin, et veillera à ce qu'ils soient poussés avec la plus grande activité; il fera faire de fortes patrouilles dans la ville, surtout du côté des portes de Mojaïsk et de Kalouga, afin de pouvoir recueillir tous convois ou régimens de marche qui seraient en route de Mojaïsk pour se rendre ici. La division Roguet restera ici la journée de demain; elle partira demain soir, escortant le trésor et le quartier-général de l'intendant. Le duc de Trévise fera dans la ville une police sévère; il fera fusiller tout soldat russe qu'on trouverait dans la rue : à cet effet, il fera donner l'ordre à tous ceux qui sont aux hôpitaux de n'en plus sortir. On ne mettra nulle part de petits postes, afin d'être à l'abri de la malveillance des paysans et des surprises des Cosaques. Enfin, le duc de Trévise doit réunir le plus de vivres qu'il pourra; il fera confectionner beaucoup de biscuit; il s'assurera des vivres, au moins pour un mois, en farine, pommes-de-terre, choux-croûte, eau-de-vie, vin, etc. Il doit conserver cet approvisionnement pour les circonstances urgentes, en faisant moudre à tous les moulins, pour que, s'il est possible, cela puisse alimenter son journalier. Ayez soin de donner au duc de Trévise un chiffre, afin que la correspondance avec lui puisse être libre et sûre. Sur ce, etc.

(N°. 25.) *Lettre de l'empereur.*

Au général Lariboissière.

Moscou, le 18 octobre 1812.

Monsieur le général Lariboissière, je porte ce soir mon quartier-général à la porte de Kalouga, où toute l'armée va bivouaquer. Demain, dans la journée, je me mettrai en marche pour aller où est l'ennemi.

Le duc de Trévise, avec dix mille hommes, reste en ville, et à tout événement défendra le Kremlin. Il est donc nécessaire que demain matin tous les caissons et voitures quelconques soient réunis au Kremlin. Il est possible que je revienne à Moscou. Il ne faut donc rien détruire de ce qui serait précieux, tel que poudre, cartouches d'infanterie, coups de canon, plomb à faire des balles; mais le salpêtre, le soufre, peuvent être brûlés : j'ai assez de poudre. Les hangars, magasins qui sont autour de la ville, peuvent être brûlés. Les caissons russes et autres matériaux qui ne peuvent pas être transportés au Kremlin, seront brûlés demain, à huit heures du matin, avec le soufre et le salpêtre.

Le duc de Trévise commande à Moscou. Il faut y laisser un officier supérieur d'artillerie avec des garde-magasins. Il faut y laisser une compagnie d'artillerie pour le service des pièces qui sont sur le rempart, et quatre officiers d'artillerie attachés au Kremlin pour ce service important.

Il est nécessaire d'avoir à la suite de l'armée le plus de caissons possible. Il faut donc que les quatre cents chevaux de l'équipage de pont attellent les chevaux que l'on a, et suivent l'armée. Le grand quartier-général partira demain sous l'escorte d'une division d'infanterie.

Écrivez au duc de Trévise pour lui faire connaître le colonel d'artillerie, les officiers d'artillerie, et la compagnie d'artillerie que vous laissez, et tous les détails relatifs à l'artillerie du Kremlin. La compagnie d'artillerie emploiera la journée de demain et la suivante à augmenter la défense du Kremlin, charger les obus, bombes, grenades, et à pourvoir aux moyens qui peuvent assurer la défense de cette place.

Les officiers d'artillerie, chargés de faire sauter le Kremlin quand il en sera temps, resteront au Kremlin.

Sur ce, etc.

(N°. 26.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Troitzkoë, le 20 octobre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au duc de Trévise de faire partir demain, à la pointe du jour, les hommes fatigués et éclopés du corps du prince d'Eckmulh et

du vice-roi, de la cavalerie à pied et de la jeune garde, et de diriger le tout sur Mojaïsk.

Le 22 ou le 23, à deux heures du matin, il fera mettre le feu au magasin d'eau-de-vie, aux casernes et aux établissemens publics, hormis la maison des Enfans-Trouvés; il fera mettre le feu au palais du Kremlin. Il aura soin que les fusils soient tous brisés en morceaux; et qu'il soit placé des poudres sous les tours du Kremlin; que tous les affûts soient brisés, ainsi que les roues des caissons.

Quand ces expéditions seront faites, que le feu sera en plusieurs endroits du Kremlin, le duc de Trévise quittera le Kremlin, et se portera sur la route de Mojaïsk. A une heure, l'officier d'artillerie chargé de cette besogne fera sauter le Kremlin, comme l'artillerie en a reçu l'ordre. Sur la route, il brûlera toutes les voitures qui seraient restées en arrière, fera, autant que possible, enterrer tous les cadavres, briser tous les fusils qu'il pourra rencontrer. Arrivé au palais Gallitzin, il y prendra les Espagnols et les Bavarois qui s'y trouvent, fera mettre le feu aux caissons et à tout ce qui ne pourra pas être transporté; il ramassera tous les commandans de poste, et reploiera les garnisons. Il arrivera à Mojaïsk le 25 ou le 26; il recevra là des ordres ultérieurs pour se mettre en communication avec l'armée; il laissera, comme de raison, une forte arrière-garde de cavalerie sur la route de Mojaïsk. Il aura soin de rester à Moscou jusqu'à ce qu'il ait vu lui-même le Kremlin sauter. Il aura soin de faire mettre

le feu aux deux maisons de l'ancien gouverneur, et à celle de Razaumowski.

Sur ce, etc.

(N°. 27.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Krasno-Packra, le 21 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Trévise qu'aussitôt que son opération de Moscou sera finie, c'est-à-dire le 23 à trois heures du matin, il se mettra en marche, et arrivera le 24 à Kubinskoë; que de ce point, au lieu de se rendre à Mojaïsk, il ait à se diriger sur Wéréia, où il arrivera le 25. Il servira ainsi d'intermédiaire entre Mojaïsk, où est le duc d'Abrantès, et Borowsk, où sera l'armée; il sera convenable qu'il envoie des officiers sur Fominskoë, pour nous instruire de sa marche. Il mènera avec lui l'adjudant-commandant Bourmont, les Bavarois et les Espagnols qui sont à la maison de Gallitzin, tous les Westphaliens de la première poste et de la deuxième, et tout ce qu'il trouvera de Westphaliens, il les réunira et les dirigera sur Mojaïsk. S'ils n'étaient pas en nombre suffisant, il ferait protéger leur passage par de la cavalerie. Le duc de Trévise instruira le duc d'Abrantès de tout ce qui sera relatif à l'évacuation de Moscou. Il est nécessaire qu'il nous écrive demain 22, non plus par la route de

Desna, mais par celle de Szarapowo et Fominskoë. Le 23, il nous écrira par la route de Mojaïsk. Son officier quittera la route de Kubinskoë pour venir sur Fominskoë, le quartier-général devant être probablement le 23 à Bobruisk ou à Fominskoë. Soit que le duc de Trévise fasse son opération demain 22, à trois heures du matin, soit qu'il la fasse le 23 à la même heure, comme je le lui ai fait dire depuis, il doit prendre ces mêmes dispositions. Par ce moyen, le duc de Trévise pourra être considéré comme l'arrière-garde de l'armée.

Je ne saurais trop lui recommander de charger sur les voitures de la jeune garde, sur celles de la cavalerie à pied, et sur toutes celles qu'on trouvera, les hommes qui restent encore aux hôpitaux; que les Romains donnaient des couronnes civiques à ceux qui sauvaient des citoyens. Le duc de Trévise en méritera autant qu'il sauvera de soldats; qu'il faut qu'il les fasse monter sur ses chevaux et sur ceux de tout son monde; que c'est ainsi que l'empereur a fait à Saint-Jean-d'Acre: qu'il doit d'autant plus prendre cette mesure, qu'à peine ce convoi aura rejoint l'armée, on trouvera à lui donner les chevaux et les voitures que la consommation aura rendus inutiles; que l'empereur espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents hommes; qu'il doit, comme de raison, commencer par les officiers, ensuite par les sous-officiers, et préférer les Français; qu'il assemble tous les généraux et officiers sous ses ordres, pour

leur faire sentir l'importance de cette mesure, et combien ils mériteront de l'empereur d'avoir sauvé cinq cents hommes.

Sur ce, etc.

(N°. 28.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Fominskoë, le 23 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au prince Poniatowski que tous les régimens d'infanterie, de cavalerie, et batteries d'artillerie et autres objets que le duc d'Abrantès enverra à Wéréia, seront sous ses ordres, et que lorsqu'il aura un ordre de mouvement, il ne doit rien laisser, mais emmener tout avec lui, jusqu'à ce qu'il rejoigne l'armée. Faites-lui connaître également qu'il ne doit pas envoyer ses blessés et malades sur Mojaïsk, ce qui encombrerait cette route, qui l'est déjà trop; qu'il vaut mieux qu'il les mène avec lui.

Écrivez au général Teste, qui commande à Viazma, une lettre que vous ferez passer par l'officier que vous expédiez au prince Poniatowski, et que celui-ci enverra au duc d'Abrantès pour la transmettre. Dans cette lettre, vous ferez connaître au général Teste que l'intention de l'empereur est que le général Evers, avec une colonne de trois à quatre mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, en prenant spécialement les régimens de marche qui

iraient rejoindre l'armée, se dirige de Viazma sur Iukhnow, à dix-huit lieues de Viazma, et de là pousse des postes jusqu'à l'intersection des routes à Znamenskoë. Le général mènera avec lui les estafettes qui seraient arrivées à Smolensk; il placera à chaque poste, c'est-à-dire à Sosowa, Trofimowa et Andriewka, des détachemens de cent hommes d'infanterie, et d'un piquet de cavalerie, sous les ordres d'un commandant de place, qui se retrancheront dans les maisons pour être à l'abri des Cosaques et des paysans. Mandez au général Teste d'écrire à Smolensk pour faire connaître que l'armée se dirige sur Kalouga, pour de là prendre sa ligne d'opération sur Ielnia. Donnez ordre au général Teste de retenir toutes les estafettes qui passeraient, pour les diriger de Viazma sur Iukhnow, où il est probable que la jonction se fera très-promptement, c'est-à-dire du 25 au 27.

Sur ce, etc.

(N°. 29.) *Lettre du major-général Au duc d'Abrantès.*

Fominskoë, le 23 octobre 1812, à cinq heures du matin.

Le prince Poniatowski, monsieur le duc, vous aura déjà expédié un officier pour vous faire connaître les intentions de l'empereur.

Sa Majesté a jugé à propos de vous expédier un

officier d'état-major pour vous porter des ordres positifs de moi.

Dirigez sur Wéréia les régimens et bataillons de marche, soit d'infanterie, soit de cavalerie, que vous auriez réunis à Mojaïsk. Dirigez également les malles de l'armée et les estafettes qui vous seraient arrivées sur Wéréia. Dirigez aussi sur cette ville les batteries d'artillerie qui seraient arrivées, appartenant soit à la garde, soit aux différens corps d'armée. Faites-nous connaître l'état des évacuations de Mojaïsk et de l'Abbaye.

Moscou a dû être évacué ce matin 23. Le duc de Trévise, avec douze ou quinze mille hommes, sera demain ou après-demain à Kubinskoë; il n'aura à sa suite que quelques centaines de Cosaques; car l'armée ennemie est encore toute entière sur la route de Kalouga. Le quartier-général sera aujourd'hui à Borowsk, où sera aussi aujourd'hui le corps du vice-roi.

Faites brûler et briser tous les fusils qui sont à Mojaïsk et à l'Abbaye, et toutes les munitions de guerre que vous ne pourriez emporter. Tenez-vous prêt à partir au premier moment, en emmenant avec vous tout ce qui resterait de blessés.

Faites connaître à Ghjath l'évacuation de Moscou, et le mouvement de l'armée sur Kalouga. Faites-le connaître aussi au commandant de Viazma; il faut que le commandant de Ghjath envoie à Viazma tout ce qu'il a à évacuer, l'intention de l'empereur étant qu'aussitôt que vous en recevrez l'ordre, vous vous

portiez sur Viazma en reployant tous les postes et toutes les estafettes, et en communiquant avec Sa Majesté par Viazma et Iukhnow.

Donnez l'ordre à cet effet, à Viazma, pour qu'un des généraux de brigade qui s'y trouvent parte avec quatre à cinq mille hommes d'infanterie et de cavalerie pour couvrir la communication avec l'armée par Iukhnow. Il sera nécessaire que le général ou commandant établisse à chaque poste de Viazma à Iukhnow cent hommes retranchés avec les courriers d'estafettes. La communication avec Smolensk se fera par Viazma, après qu'on aura abandonné celle de Mojaïsk.

La ville de Moscou étant toute brûlée, l'empereur a jugé convenable de l'évacuer après avoir fait sauter le Kremlin, afin d'être le maître de ses mouvemens, ce cadavre de ville exigeant quinze à vingt mille hommes pour maintenir la police dans ses décombres.

Si l'armée ennemie prétend couvrir Kalouga, l'empereur veut lui livrer bataille.

Vous me renverrez promptement l'officier d'état-major que je vous expédie. Nous n'avons pas d'estafettes depuis celle arrivée le 19; il nous manque celle des 20, 21 et 22 : il paraît qu'il y a quelque chose sur nos derrières.

(N°. 30.) *Lettre de l'empereur Au major-général.*

Borowsk, le 24 octobre 1812

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune, en chiffres, puisqu'il ne recevra pas de lettre avant le 26, et qu'alors il aura vu le général Nansouty. Faites-lui connaître qu'étant toujours sans estafettes, je ne sais pas le dernier état des choses de son côté; que j'ignore si les événemens l'ont forcé à quelque mouvement, mais que dans le cas où il n'en aurait fait aucun, et que la division Girard serait encore disponible, ainsi que la brigade de cavalerie légère, je désirerais qu'il se mît sur-le-champ en marche avec ses troupes pour venir à Ielnia, et de là pousser sur la route de Kalouga pour se concentrer sur l'armée, afin de faire notre jonction : s'il peut se mettre en marche le 26, il pourrait être le 30 à Kalouga; que j'établis ma ligne d'opérations d'abord par Viazma, Iukhnow et Znamenskoë, jusqu'à ce que notre jonction soit faite avec lui; qu'alors je l'établirai par Smolensk et Ielnia; qu'en parcourant ainsi une quarantaine de lieues, il faut qu'il ait soin d'organiser cette partie de la route en plaçant à chaque poste un commandant d'armes, un détachement de cent hommes et un relai pour estafette; que ceci ne doit pourtant influer en rien sur le parti qu'il aurait à prendre s'il survenait quelque chose d'extraordinaire.

Ajoutez au duc de Bellune, en clair, que l'armée est réunie à Borowsk; que Moscou a été évacué après avoir fait sauter le Kremlin, et que l'armée se dirige sur Kalouga; que la province de Kalouga est une des plus abondantes de la Russie, et qu'en effet nous sommes ici dans une grande abondance de tout.

Sur ce, etc.

§ II. CORRESPONDANCE AVEC LE GÉNÉRAL EN CHEF KUTUSOFF, ET RÉPONSE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

(N°. 1.) *Lettre du major-général Au prince Kutusoff.*

Au quartier impérial, 20 octobre 1812.

Monsieur le prince Kutusoff,

Le géneral Lauriston avait été chargé de vous proposer de prendre des arrangemens pour donner à la guerre un caractère plus conforme aux règles établies, et prendre des mesures pour ne faire supporter que les maux indispensables qui résultent de

l'état de guerre. En effet, la dévastation de son propre pays est nuisible à la Russie autant qu'il affecte douloureusement l'empereur. Vous sentirez facilement, prince, l'intérêt que j'ai de connaître là-dessus la détermination définitive de votre gouvernement. Croyez, monsieur le prince Kutusoff, aux sentimens de ma plus haute considération,

LE PRINCE DE NEUFCHATEL,
Major-général.

(N°. 2.) *Lettre du prince Kutusoff*

Au major-général.

Au quartier-général, le $\frac{9}{21}$ octobre 1812.

Mon prince,

M. le colonel Berthemy, que j'ai admis dans mes propres quartiers, m'a remis la lettre dont Votre Altesse l'avait chargé pour moi. Tout ce qui fait l'objet de cette nouvelle demande a déjà été soumis immédiatement à l'empereur, mon maître, et c'est comme vous ne sauriez l'ignorer; mon prince, l'aide-de-camp général prince de Volkonsky qui en a été le porteur. Cependant, vu la distance des lieux et la difficulté des routes dans la saison actuelle, il est physiquement impossible qu'il me soit déjà parvenu

une réponse à cet égard. Je ne saurais donc que me référer personnellement à tout ce que j'ai eu l'honneur de dire à M. le général Lauriston sur la même matière. Je répéterai cependant ici une vérité dont vous apprécierez sans doute, mon prince, toute la force et l'étendue : c'est qu'il est difficile, malgré tout le désir qu'on peut en avoir, d'arrêter un peuple aigri par tout ce qu'il voit ; un peuple qui, depuis trois cents ans, n'a point connu de guerre intérieure; qui est prêt à s'immoler pour sa patrie, et qui n'est point susceptible de ces distinctions entre ce qui est ou ce qui n'est pas d'usage dans les guerres ordinaires. Quant aux armées que je commande, je me flatte, mon prince, que tout le monde reconnaîtra, dans la manière dont elles agissent, les principes qui caractérisent toute nation brave, loyale et généreuse. Je n'en ai jamais connu d'autres dans ma longue carrière militaire, et je me flatte que les ennemis que j'ai eu à combattre ont toujours rendu justice à mes manières à cet égard.

Recevez, mon prince, les témoignages de ma plus haute considération,

Signé, LE PRINCE KUTUSOFF,
Feld-maréchal-général.

(N . 3.) *Lettre de l'empereur Alexandre Au prince Kutusoff.*

Pétersbourg, le $\frac{9}{21}$ octobre 1812.

Prince Michel Larionowitz, le rapport que j'ai reçu de vous par le prince Volkonsky, m'a appris l'entrevue que vous avez eue avec l'aide-de-camp général français Lauriston. Les entretiens que j'ai eus avec vous au moment même de votre départ pour les armées confiées à vos soins, vous avaient instruit de mon désir ferme et absolu d'éviter avec l'ennemi toute négociation et toute relation tendante à la paix. Maintenant, après l'événement sus-mentionné, je dois vous répéter, avec la même résolution, que je désire que ce principe, adopté par moi, soit observé par vous dans toute sa latitude, et de la manière la plus rigoureuse et la plus inébranlable. J'ai appris pareillement, à mon extrême mécontentement, que le général Bénigsen a eu une entrevue avec le roi de Naples, et cela sans qu'aucun motif pût même l'y inviter. Après lui avoir fait sentir l'inconvenance de cette démarche, j'exige de vous une surveillance active et sévère pour que les autres généraux n'aient point d'entrevue avec les ennemis, ni encore moins de conférences semblables, qu'il faut éviter avec le plus grand soin.

Toutes les notions que vous avez reçues de moi,

toutes les déterminations consignées dans les ordres qui vous ont été adressés par moi ; en un mot, tout doit vous convaincre que ma résolution est inébranlable, et que dans ce moment aucune proposition de l'ennemi ne pourrait m'engager à terminer la guerre, et à affaiblir par-là le devoir sacré de venger la patrie lésée.

Je suis, etc.

Signé, ALEXANDRE.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

SEPTIÈME PARTIE.

RETRAITE DE MOSCOU.

Et facere et pati fortia romanum est.
(Tite-Live.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

SEPTIÈME PARTIE.

CHAPITRE I^er^.

CE QUI SE PASSAIT A SAINT-PÉTERSBOURG.

Napoléon, si accessible aux propositions de ses ennemis, s'est donc vu repoussé dans la première tentative qu'il a cru pouvoir faire à son tour! Et par qui? par le prince dont il avait reçu le billet crayonné sur un chiffon aux champs d'Austerlitz, dont il avait accueilli la barque parlementaire aux rives de Tilsit, et qui, naguère encore, se disait son meilleur ami.

Cette amitié, qu'est-elle devenue? ou plutôt Alexandre a-t-il été réellement l'ami de Napo-

léon?... Celui-ci s'en flattait encore en risquant, à Moscou, ses dernières démarches. Après tout ce qui s'était dit à Tilsit et à Erfurt, après tant de communications intimes et si complétement réciproques, comment la confiance n'aurait-elle pas pris racine au cœur de Napoléon? Le changement d'Alexandre est encore inexplicable pour lui. Gardons-nous d'en chercher les causes dans les manifestes du cabinet russe. La politique n'offre que des prétextes aux amitiés qui se séparent!

On met en avant les accroissemens de la puissance de Napoléon; mais les plus importans n'avaient-ils pas reçu l'assentiment du tzar à Tilsit? L'affaire d'Espagne, qui est celle dont on fait le plus de bruit, n'avait-elle pas obtenu ses encouragemens à Erfurt? Les rigueurs du blocus continental n'étaient-elles pas entrées dans ses combinaisons? Enfin, Alexandre n'avait-il pas sévi contre la Suède et la Finlande, comme Napoléon contre la Hollande et Hambourg? Laissons là les accessoires : tant que les deux empereurs ont été amis, tout a été pour le mieux dans leurs opérations [1].

---

[1] «L'empereur de Russie, mon allié, mon ami, a réuni à son vaste empire la Finlande, la Moldavie, la Valachie, et un district de la Gallicie. Je ne suis jaloux de

Des raisons particulières ont pu seules altérer l'harmonie de cette union; elles peuvent seules expliquer une rupture du genre de celle-ci.

Le premier refroidissement d'Alexandre date du mariage avec Marie-Louise. Napoléon avait d'abord jeté les yeux sur une des grandes-duchesses de Russie; mais la proposition n'ayant pas été agréée par l'impératrice-mère, Alexandre a craint d'avoir encouru le ressentiment de son allié. Subjugué par l'idée qu'une rupture était désormais inévitable et même prochaine, il s'est engagé dès ce moment dans des mesures sourdes de défense et peut-être d'attaque. Mais qu'il y avait loin encore de cette disposition hostile à la guerre, et même de la guerre à cette inimitié personnelle qui se déclare avec tant d'amertume! Comment est-on parvenu à faire franchir cet immense intervalle à l'empereur Alexandre?

« Il faut, disait Napoléon, qu'il y ait ici quel-» que perfidie secrète bien noire, dont le cabi-» net de Londres et les meneurs du parti de la » guerre à Saint-Pétersbourg nous doivent la ré-» vélation. »

---

rien de ce qui peut arriver de bien à cet empire; mes sentimens pour son illustre souverain sont d'accord avec ma politique. » (Napoléon, *Discours* du 3 décembre 1809.)

Que ne peut-on pas soupçonner, en effet, de la part d'une politique dont les moyens familiers sont des suppositions de lettres? Ceux qui, à Bucharest, viennent d'escamoter aux Turcs la signature de la paix, en exhibant une fausse pièce du cabinet des Tuileries, en étaient-ils à leur coup d'essai [1]?

La disgrâce si brusque et si mal expliquée de M. Speranski, secrétaire intime d'Alexandre, ne pourrait-elle pas mettre sur la voie d'une première tentative dirigée contre les affections du monarque lui-même? M. Speranski avait été chargé, par son maître, de correspondre à Paris avec M. Locré, secrétaire du conseil d'état, pour recueillir des documens spéculatifs sur l'organisation française. Ces communications, également autorisées de part et d'autre, se rattachaient au grand travail médité par Alexandre pour la régénération de son empire. Rien n'était plus innocent sous le rapport de la politique; et cependant

[1] Kutusoff fit produire, dans les négociations de Bucharest, une lettre dans laquelle Napoléon proposait à Alexandre le partage de l'empire ottoman. Cette lettre était fausse; l'écriture du secrétaire et la signature de Napoléon étaient si bien imitées, que les négociateurs turcs y furent trompés. (M. de Montveran, *Supplément à l'histoire de la situation de l'Angleterre*, et M. de Chambray, tom. 1er., pag. 157.)

n'a-t-il pas été question de lettres interceptées sous le couvert de M. Speranski? Certes, si ces lettres étaient de nature à indisposer le tzar, elles étaient fausses.

La bonne foi d'Alexandre, attaquée par de telles manœuvres, aura fini par se laisser surprendre [1].

Une explication franche entre les deux souverains pouvait seule briser cette trame. On a vu tout ce que Napoléon a tenté; on devine tout ce que les ministres du parti anglais ont fait pour éviter le rapprochement. Est-il nécessaire de rappeler comme M. de Narbonne a été éconduit de Wilna, et comme ensuite, au moment décisif, notre ambassadeur Lauriston a été retenu à l'écart dans Saint-Pétersbourg?

Ce qu'on ne saurait trop remarquer, c'est l'é-

---

[1] « Si l'affection d'Alexandre a été sincère pour moi, » disait Napoléon à Sainte-Hélène, « les causes qui me l'ont fait perdre appartiennent à de basses intrigues.

» Des intermédiaires, à l'instigation de T********, n'ont cessé en temps opportun de lui citer les ridicules dont je l'avais accablé, l'assurant qu'à Tilsit et à Erfurt, il n'avait pas plutôt le dos tourné que je m'égayais fort à son sujet. Alexandre est fort susceptible, ils l'auront facilement aigri. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'en est plaint fort amèrement à Vienne, lors du congrès, et pourtant rien n'est plus faux! Il me plaisait et je l'aimais. » (*Mémorial* de Las-Cases, tom. IV, pag. 268.)

poque où l'empereur de Russie paraît avoir abjuré ses derniers sentimens pour son ancien ami. Les premières diatribes lancées dans ses proclamations contre l'empereur des Français en marquent la date : c'est au camp de Drissa, vers le 15 juillet. Alors M. de Balachoff, ministre de la police russe, arrivait de Wilna, où il avait vu Napoléon. Quels récits ce ministre a-t-il pu faire? Ses rapports auraient-ils été de nature à porter à l'extrême l'irritation de son maître [1]?

Quoi qu'il en soit, la guerre personnelle d'A-

---

[1] Neuf ans après, Alexandre, revenant sur cette époque, fit demander à Napoléon pourquoi il avait refusé la paix à Wilna? « C'est, » répondit Napoléon, « que dans les termes de la proposition il fallait un mois pour s'entendre, et que ce délai pouvait faire perdre toute la campagne, des préparatifs immenses et des alliances qui ne se retrouveraient plus. »

La demande et la réponse furent faites à Sainte-Hélène, par l'intermédiaire de M. Balmyn, commissaire russe à Sainte-Hélène, et de M. de Montholon, aide-de-camp de Napoléon. Les termes de cette communication étaient obligeans de la part de l'empereur Alexandre; Napoléon ne vit dans ce desir d'explication qu'un souvenir d'amitié, et il y fut sensible. A cette occasion, Alexandre lui fit témoigner le regret qu'il n'eût pas confié sa personne à la Russie plutôt qu'à l'Angleterre. « Vous auriez joui dans mes états, » lui faisait-il dire, « du même asile que Louis XVIII à Mittau. »

lexandre ayant éclaté, on ne s'est plus occupé, autour de lui, que de pousser la partie aussi loin qu'elle pourrait aller ; et le monarque lui-même, une fois engagé dans cette route nouvelle, a fait comme les hommes généreux qui se voient entraînés : il a exagéré tout plutôt que de laisser croire qu'il avait cédé.

L'alliance de la Russie avec l'Angleterre s'est démasquée à Drissa. L'envoyé du gouvernement britannique y a été reçu à la face du camp. Les vaisseaux de guerre anglais se sont mis à seconder ouvertement la défense de la garnison de Riga.

Peu de jours après, le 18 juillet, pendant que nos troupes s'avançaient de Wilna sur Witepsk, les ministres russes ont mis par écrit, à Orebro, les articles de leur traité avec la Grande-Bretagne. Sept cent mille livres sterling de subsides leur ont été assurés. Mais le cabinet de Londres, en donnant cet argent, a voulu une garantie solide contre une seconde représentation de la défection de Tilsit. Il a exigé que la flotte russe, de dix-huit vaisseaux de guerre et de douze frégates, fût remise en dépôt dans les ports de l'Angleterre, et l'empereur Alexandre était déjà tellement livré à ses nouveaux alliés, qu'il a fallu passer par-dessus un tel procédé.

Dans l'empressement qu'on avait de proclamer

la paix anglaise à Pétersbourg, on a devancé toutes les formalités accessoires; on n'a pas même attendu que les ratifications fussent échangées. « Cette paix rouvre une source de richesses trop long-temps tarie, » se sont écriés les marchands de goudron, de poix et de chanvre, complices de l'Angleterre; et leur joie a été offerte au tzar, en compensation de la ruine de ses provinces de l'intérieur. Lord Cathcart est arrivé comme ambassadeur extraordinaire du roi Georges.

Alexandre, sur la route qui, de Drissa, l'a conduit à Moscou, s'est fait rejoindre par les députés des cortès de Cadix. On n'a guère pensé alors à discuter la légitimité de leurs pouvoirs; ils étaient ennemis de Napoléon, ils étaient bons à entendre; et l'on s'est hâté de conclure alliance avec eux. Le traité a été signé à Velikilouki, le 20 juillet.

Après avoir donné ses derniers ordres à Rostopchin, l'empereur russe a quitté Moscou. Mais on s'est bien gardé de le laisser revenir à la tête de son armée. Un événement de guerre, une bataille, aurait pu amener encore quelque entrevue. On a échappé tout récemment, comme par miracle, aux pourparlers de Wilna; ce n'est pas pour rester sur le chemin de pareilles occasions, et l'on a décidé le tzar à se tenir éloigné de ses troupes. C'est a Saint-Pétersbourg qu'il est allé; il

y était déjà de retour quand Smolensk est tombé en notre pouvoir. A cette distance, la chute du boulevard de l'empire a moins ébranlé le prince; les ministres de l'intrigue anglaise, appuyés sur la société de Saint-Pétersbourg, étaient plus à l'aise qu'au milieu d'un camp; et, dans la perspective qu'ils se sont ménagée, le désastre de Moscou, qui aurait dû perdre leur cause, a mis le comble à leur triomphe. Tous les ennemis de Napoléon sont accourus : madame de Staël était arrivée dans le courant d'août; Bernadotte a obtenu une entrevue.

Madame de Staël a apporté de Coppet le secret de toutes les ambitions que Napoléon n'a pu satisfaire; et, se plaçant comme intermédiaire entre le prince de Suède et le monarque russe, cette femme célèbre exerce en ce moment une influence qui ne saurait échapper à l'histoire. Quant à Bernadotte, c'est dans l'île d'Abo qu'Alexandre lui a donné rendez-vous, et leur conférence a eu lieu le 17 août. Cette amitié nouvelle a toute l'ardeur d'une conjuration [1].

---

[1] La nouvelle de la prise de Smolensk arriva à Pétersbourg pendant la conférence de l'empereur Alexandre avec le prince de Suède à *Abo*. (Voir l'ouvrage de madame de Staël, sur ses *dix Années d'Exil*, pag. 345.) C'est à Abo qu'Alexandre prit, avec Bernadotte, l'enga-

Ainsi, les haines les plus divergentes sont évoquées et se réunissent autour d'Alexandre. Tandis que de Moscou Napoléon proposait la paix, à Pétersbourg on rêvait sa perte [1]. Madame de Staël apprenait aux enfans des Scythes à répéter cette menace de leurs pères : « Serre ta fortune » à deux mains, elle glisse [2] ! »

---

gement de ne jamais signer la paix. « Pétersbourg serait » pris, dit-il, que je me retirerais en Sibérie. » — « Cette » résolution affranchira l'Europe ! » s'écrie le prince de Suède. (*Ibid.*, pag. 345.)

[1] Alexandre a dit à Bernadotte, dans la conférence d'*Abo* : « Si Bonaparte ne réussit pas dans son attaque » contre mon empire, et que, par suite de sa défaite, le » trône de France devienne vacant, je ne vois personne » *plus susceptible* que vous d'y monter. » (Sir Robert Wilson, pag. 31.)

[2] Dès 1789, madame de Staël était initiée aux affaires politiques. Fille du ministre Necker, le premier cercle où elle a dominé était composé de l'élite des courtisans de Versailles. Les principaux membres de nos assemblées délibérantes avaient ensuite rempli ses salons. Plus tard, sous le comité de salut public, et sous le directoire, le titre de femme de l'ambassadeur de Suède près la république, lui avait permis de ressaisir un des grands rôles dans la société de Paris. A l'époque du 18 fructidor, elle recommandait M. Talleyrand au directeur Barras, pour le ministère des relations extérieures (*Dix Années d'Exil*, pag. 10.)... Elle exerçait cette influence, lorsque le *soldat* est arrivé au pouvoir.

Celui-ci ne voulait pas que les femmes se mêlassent de son gouvernement. Dans un cercle, il aurait demandé *à la dixième Muse* elle-même, le nombre de ses enfans. Le gouvernement du général Bonaparte déplut donc à madame de Staël ; et si celui-ci s'est fâché contre elle, il a bien eu quelques raisons. Ne parlons que des faits dont madame de Staël convient elle-même :

« *Je voyais avec plaisir*, dit-elle, *le petit nombre de* » *tribuns qui ne voulaient pas rivaliser de complai-* » *sance avec les conseillers d'état* (pag. 5). *M. Ben-* » *jamin Constant me consulta sur un discours qu'il se* » *proposait de faire pour signaler l'aurore de la ty-* » *rannie ; je l'y encourageai de toute la force de ma* » *confiance !... Pendant l'expédition de Marengo, je* » *soukaitais que Bonaparte fût battu* (pag. 21)..... » *J'étais à Coppet, à l'époque de la signature de la* » *paix d'Amiens ; je retardai mon retour pour n'être* » *pas témoin de la grande fête de la paix. Je ne con-* » *nais pas de sensation plus pénible que ces réjouis-* » *sances publiques quand l'âme s'y refuse* (pag 47.)... » *A la suppression du tribunat, plusieurs de mes amis* » *se trouvant proscrits* (lisez : éconduits), *je crois bien* » *que je me laissai aller à quelques sarcasmes* (pag. » 55 et 56)..... *Les étrangers me traitaient avec dis-* » *tinction ;... le corps diplomatique passait sa vie chez* » *moi... Il se formait autour du général Bernadotte* » *un parti qui voulait savoir s'il n'y avait pas quel-* » *que résolution à prendre* (pag. 56)..... *Je voyais* » *souvent le général Bernadotte et ses amis ;... c'était* » *plus qu'il n'en fallait pour me perdre, s'ils eussent* » *été découverts* (pag. 57). »

On sait maintenant à quoi s'en tenir sur la position

où madame de Staël s'était mise.... « *Le premier consul* » *dit, au milieu d'un cercle, que je ferais mieux de* » *ne pas revenir à Paris.* » Le conseil était plus sage que rigoureux; mais madame de Staël ne l'accepta pas, et usa le temps en vaines tentatives pour rétablir son salon au milieu de la capitale; il fallut toujours *retourner à Coppet, traînant l'aile comme le pigeon de La Fontaine* (pag. 155).

Deux voyages en Allemagne et un en Italie offrirent à madame de Staël des distractions. Au mois de mai 1812, elle était tranquille à Coppet, quand tout à coup elle se crut obligée *de prendre une des résolutions les plus fortes qui puissent se rencontrer dans la vie privée d'une femme* (pag. 193). Cette résolution est celle qui lui a fait traverser l'Allemagne pour devancer nos armées à Moscou, et de là passer à Saint-Pétersbourg. « *L'empereur Alexandre s'entretint avec moi, comme* » *auraient fait les hommes d'état de l'Angleterre,* » dit encore madame de Staël; elle ajoute: « *Alexis de Noailles* » *et moi nous étions là comme pour témoigner pour la* » *France.* » (Pag. 349)... Après avoir pris langue à Saint-Pétersbourg, madame de Staël ira passer l'hiver à Stockholm, auprès de son ancien ami, le général Bernadotte. Et nous retrouverons celui-ci dans la campagne de 1813...

« Un Français a tenu dans ses mains les destinées du » monde, » disait Napoléon, à Saint-Hélène. « S'il avait » eu le jugement et l'âme à la hauteur de sa situation; s'il » avait été bon Suédois, ainsi qu'il l'a prétendu, il pouvait » rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle patrie, re- » prendre la Finlande et enlever Pétersbourg avant que » j'eusse atteint Moscou. Mais il cède à des ressentimens » personnels, à une sotte vanité, à de petites passions.

» La tête lui tourne, à lui ancien jacobin, de se voir re-
» cherché par des souverains d'ancienne race, de se trou-
» ver en conférence de politique et d'amitié avec un em-
» pereur de toutes les Russies, qui ne lui épargne aucune
» cajolerie !... Dans son enivrement, Bernadotte sacrifie
» sa nouvelle patrie et l'ancienne, sa propre gloire et sa
» véritable puissance, la cause des peuples, le sort du
» monde ! C'est une faute qu'il paiera chèrement. » (*Mémorial* de M. Las-Cases, tom. VII, pag. 178 et 179.)

CHAPITRE II.

COMBAT DE MALOJAROSLAVETZ.

(24 octobre 1812.)

Nous touchons à l'obstacle qui va changer notre marche en une retraite.

L'armée réunie à Borowsk et notre avant-garde portée à Malojaroslavetz, tout semblait autoriser la résolution de marcher vers Kalouga; cependant il n'était pas encore impossible que Kutusoff vînt à déboucher d'un moment à l'autre sur Borowsk, et, ce cas arrivant, le parti était pris d'effectuer la retraite sur Viasma par la route de Wéréia, qui désormais nous était ouverte. L'empereur en avait raisonné le 23 avec le prince Eugène comme d'une hypothèse qui perdait toutes ses probabilités. Mais le vice-roi, frappé de la présence des Cosaques que depuis deux jours il voyait constamment sur sa gauche, avait l'esprit disposé à donner plus d'importance à cette

conjecture. Dans la soirée, il ne s'est avancé que de quelques lieues; il a envoyé l'ordre à son avant-garde de rétrograder si l'on entend le canon dans la direction de Borowsk, et le général Delzons, faisant occuper la position de Malojaroslavetz par deux bataillons seulement, a cru devoir s'arrêter avec le reste de sa division au pied de la ville, en deçà de la rivière d'Ougea.

Cependant la nuit s'est passée tranquillement, et, le jour ayant achevé de dissiper toute inquiétude, le vice-roi s'est remis en marche pour rejoindre Delzons; tous les échelons de l'armée se sont aussi remis en mouvement pour le suivre.

Le 24, le quartier impérial avait quitté Borowsk de bonne heure; il en était à peine à deux lieues, quand quelques officiers aperçurent à gauche, derrière un ruisseau, à deux cents toises tout au plus, un piquet de dix à douze Cosaques. Les voir et courir dessus fut l'affaire d'un instant; mais on ne put en ramener que deux à l'empereur, qui, arrêté sur le bord de la route, partageait un léger repas avec le roi de Naples, le prince de Neufchâtel et le général Lariboissière. On commençait à interroger ces Cosaques, lorsque soudain le canon gronde du côté de Malojaroslavetz. Aussitôt Napoléon monte à cheval et court où le combat se déclare. Rencontré chemin faisant par un officier du vice-roi, il ne tarde pas à être in-

formé de ce qui se passe à l'avant-garde. Les deux bataillons qui la veille ont pris possession de Malojaroslavetz, se sont vus le matin, à la pointe du jour, attaqués par les Russes en nombre supérieur; il leur a fallu plier, mais Delzons, avec le reste de sa division, est accouru à leur secours, et la position a été reprise.

Cependant l'ennemi ne cesse de déboucher avec des forces toujours croissantes. L'action devient sérieuse, et le prince Eugène s'avance avec tout son corps d'armée.

A peine instruit de cette alerte, l'empereur dépêche l'officier d'ordonnance Gourgaud, qui donnera l'ordre au vice-roi de conserver Malojaroslavetz, et lui annoncera qu'on marche pour le soutenir. En même temps, il fait presser le pas aux colonnes du prince d'Eckmulh, qui sont les premières sur la route. Le quartier-général et les équipages font halte au hameau de Gorodnia, tandis que Napoléon continue de se porter en avant.

Vers midi, il arrive en face de Malojaroslavetz, et trouve le vice-roi engagé dans un des plus rudes combats qui aient encore été livrés.

Malojaroslavetz est situé de l'autre côté de l'Ougea, sur une hauteur dont l'escarpement domine notre route. Si les Russes parvenaient à s'y loger, la disposition du terrain et la possession de cet obstacle naturel, leur assureraient une supé-

riorité qui ne nous permettrait plus de penser à forcer le passage. Mais le vice-roi, ses généraux et ses braves soldats ont senti l'importance du moment et de la position. Ils répondent aux attaques multipliées de Kutusoff par des efforts de courage et de dévouement qui suppléent à l'inégalité du nombre.

C'est en effet l'armée russe tout entière et forte de plus de 80,000 hommes qui se présente devant nous.

Kutusoff a fini par comprendre le mouvement qui s'est opéré sur sa gauche; mais ce n'est que la veille, la veille seulement, qu'il a levé son camp de Taroutino. Jusque-là, il avait donné peu d'attention aux rapports que Dorokoff lui envoyait des environs de Fomenskoë et de Borowsk. Lorsque, dans la matinée du 23, Miloradowitch est venu lui dire que ses avant-postes s'avançaient sur le chemin de Moscou, au delà de Voronovo sans rencontrer d'ennemis, il n'y a plus eu moyen de se méprendre. Le moment d'agir sur Borowsk étant manqué, Kutusoff a pensé qu'il était temps encore de gagner Malojaroslavetz avant les Français. Toutefois l'exécution ne pouvait être assez vive pour satisfaire sa subite impatience. Une partie de ses troupes était dispersée aux fourrages et aux vivres à plus de vingt verstes du camp, et il avait fallu attendre leur

retour. Ne pouvant rallier son monde que dans la soirée, il a disposé d'abord de ce qu'il avait sous la main. La cavalerie légère de Dorokoff et l'infanterie de Doctoroff se trouvaient dans la direction de Borowsk; il leur a envoyé l'ordre de se porter des premiers sur Malojaroslavetz. Ce sont les colonnes de Doctoroff qui ont assailli ce matin les deux bataillons de Delzons. Un plus fort obstacle, une ligne plus épaisse n'auraient peut-être pas permis aux Russes de déboucher. Maintenant voilà l'armée entière de Kutusoff qui défile. Elle a marché toute la nuit. On voit les colonnes d'attaque qui se forment et se succèdent dans la petite plaine qui est en arrière entre la ville et les bois.

Eugène a d'abord soutenu la division Delzons par la division Broussier; Delzons étant tombé mort, le chef d'état-major Guilleminot l'a remplacé. Du côté des Russes, Dorokoff a été tué; mais Raeffskoï est accouru; bientôt il a reçu les renforts de Borosdin, et le vice-roi a fini par engager ce qui lui restait de réserve. La division Pino et la garde italienne ont donné. La ville a été prise et reprise plus de sept fois. En proie au fer et à la flamme, elle n'est déjà plus qu'un monceau de cendre et de cadavres. Le général Pino, le général Fontana, le général Giflenga, aides-de-camps du prince Eugène, ont été blessés.

L'empereur s'est placé au bord de la route, sur une éminence, d'où il suit les vicissitudes du combat. C'est de là qu'il donne ses ordres. Il a fait établir à droite et à gauche de fortes batteries qui, d'une rive à l'autre, protégent la défense du vice-roi. Au-dessus du pont de l'Ougea, on a construit un pont de chevalets, pour rendre la communication des secours plus facile. La division Gérard, du prince d'Eckmulh, qui vient de rejoindre, passe sur l'un; la division Compans passe sur l'autre, et toutes deux se présentent ainsi sur les ailes de l'armée italienne. Leur arrivée termine l'action. Kutusoff rappelle à lui ses troupes harassées et se contente d'établir sa ligne en arrière, de façon à couvrir la route de Malojaroslavetz sur Kalouga. Ce n'est qu'à la nuit que l'empereur retourne à son quartier-général de Gorodnia.

Les événemens de la journée lui donnent à réfléchir; il est plongé dans de profondes méditations, et l'étroite cabane où il a trouvé un abri, le met presque dans la nécessité de penser tout haut en présence des personnes admises à son intimité.

L'ennemi paraît vouloir prendre position. Si nous l'attaquons, une bataille est inévitable. Dans l'état des affaires, devons-nous la livrer?

Notre but principal n'est pas de pénétrer sur

Kalouga, mais de gagner Smolensk. Il fallait d'abord nous assurer d'un chemin, et nous y avons réussi. Celui de Viazma ne peut plus nous être disputé. De simples combinaisons de marche ont pu être tentées pour nous ménager une route moins épuisée; mais cet avantage secondaire vaut-il qu'on l'achète au prix d'une bataille? Ce qui répugne le plus à l'empereur, c'est de sacrifier à la victoire pour n'obtenir qu'une meilleure retraite.

Cependant le prince Eugène seul a battu Kutusoff. Ce qu'il a si bien commencé, toute l'armée réunie n'est-elle pas sûre de l'achever? Encore quelques pas, et nous atteindrons Kalouga. Nous pourrions du moins nous retirer par la route intacte de Médyn. Pourquoi ne pas recueillir, par un dernier effort, le fruit du combat de la veille?

L'empereur penche évidemment pour le second parti; mais, cette fois encore, il se sent embarrassé de l'opinion qui s'agite autour de lui. Le génie a ses inspirations; le talent n'a que des calculs. Du moment que la volonté de Napoléon a cessé de peser avec sa force accoutumée, c'est à qui l'accablera de ces conseils vulgairement appelés les plus prudens.

Il s'agit de finir la campagne et non de la prolonger, lui dit-on. La question n'est plus de vaincre, mais de rentrer au plus tôt dans des quartiers d'hiver. La route la plus courte et la

moins disputée doit être préférée. Il faut donc laisser là Kutusoff, sa bataille, et nous en aller!.. « Reculer devant Kutusoff! » s'écrie l'empereur, « reculer devant l'ennemi quand on vient de le » battre, au moment peut-être où il n'attend » qu'un signe pour reculer lui-même [1]!... »

Des officiers ont été laissés aux avant-postes, et pendant la nuit, d'heure en heure, un d'eux se détache pour rendre compte au quartier-général de ce qui se passe sur la ligne des deux armées. Tous les rapports assurent que les Russes restent en présence. L'empereur ne peut se persuader que Kutusoff ait cette résolution. Au point du jour, il veut visiter lui-même le champ de bataille.

Les officiers d'ordonnance, Gourgand et d'Aremberg, ont annoncé que toute la nuit on avait entendu, sur notre droite, des pas de chevaux; on a entendu le même bruit aux avant-postes du général Gérard. Kutusoff fait-il un détachement de cavalerie sur *Médyn*, ou ne serait-ce pas plu-

---

[1] Après la bataille de Malojaroslavetz, si glorieuse pour le prince Eugène, si Bonaparte, le second jour, avait poussé son avant-garde, l'armée russe entière, obéissant à des ordres déjà donnés, se serait retirée derrière l'Ocka, et aurait laissé une riche contrée et une ligne de marche sûre, quelque direction que Bonaparte eût pu choisir pour rentrer en Pologne. (Sir Robert Wilson, pag. 23.)

tôt une expédition de Cosaques qui prend un détour pour traverser l'Ougea, et tomber sur quelques-uns de nos bivouacs? L'événement va bientôt nous en éclaircir.

L'empereur, à cheval, n'ayant encore été rejoint que par trois pelotons de son escorte, s'avançait vers Malojaroslavetz, lorsqu'un tourbillon d'alarme et de désordre s'élève tout à coup devant lui et menace de l'envelopper. « C'est Platow! ils » sont dix mille! » s'écrie une foule de cantiniers, de conducteurs et d'hommes isolés, qui se précipitent de toutes parts pour échapper à cette horde de Cosaques, dont les uns frappent à droite et à gauche sur les fuyards, tandis que les autres s'efforcent de dérober les pièces d'un parc voisin.

Napoléon n'a que le temps de passer sur la gauche de la route; les officiers, l'épée à la main, soutiennent le choc, et dans cette occasion l'intrépidité du général Rapp brille d'un nouvel éclat. Bientôt les escadrons des grenadiers de la garde accourent. Le duc d'Istrie s'est mis à leur tête, et la route se nettoie.

Un malheur est arrivé. Sous la charge impétueuse de nos grenadiers, le capitaine Lecouteux a été frappé comme ennemi, au moment même où il venait de tuer un Cosaque. La redingote verte qui couvrait son uniforme d'aide-

de-camp du prince de Neufchâtel a trompé le coup.

Le général Rapp a été renversé et culbuté au plus fort de la mêlée [1].

»Les Cosaques sabrés et dispersés, on laisse aux dragons de la garde le soin de les poursuivre; et l'empereur, continuant son chemin, a bientôt gagné les hauteurs où fut Malojaroslavetz. Le champ de bataille est un des plus hideux qu'on puisse voir, et ne témoigne que trop des efforts inouïs qu'on a faits pour s'y maintenir [2]. Napoléon y est reçu par le vice-roi. «Eugène,» lui dit-

---

[1] On me replaça sur une selle, dit le général Rapp dans les mémoires qui portent son nom, et je m'acheminai jusqu'au bivouac. Quand Napoléon vit mon cheval couvert de sang, il me demanda si j'étais blessé. Je lui répondis que j'en avais été quitte pour quelques contusions: alors il se prit à rire de notre aventure, que je ne trouvai cependant pas amusante. (Pag. 226.)

[2] L'intérieur de Malojaroslavetz présentait le spectacle le plus horrible. En y entrant, nous vîmes avec douleur la place où le général Delzons avait péri. Chacun regrettait qu'une mort prématurée eût mis fin à sa glorieuse carrière. On donnait également des louanges à l'héroïsme de son frère, qui reçut une blessure mortelle en voulant l'arracher des mains de l'ennemi: Un peu plus loin on nous montra l'endroit où le général Fontana avait été blessé, et au-dessous du plateau, nous vîmes les

il en l'embrassant tendrement, « ce combat est » votre plus beau fait d'armes [1]. »

L'empereur, accompagné du vice-roi, du prince d'Eckmulh, du duc d'Istrie, passe la plus grande partie de la journée du 25 à recueillir des informations sur les Russes, et à observer leur camp. Il a vu que les deux tiers de leurs morts sont des milices encore habillées de la veste grise. Plus il est à même d'apprécier la perte immense que l'ennemi vient d'éprouver, et l'état actuel de son infanterie, plus il doute que la résolution de Kutusoff puisse être de risquer un nouveau choc. Cependant on lui montre les redoutes que les Russes se hâtent d'élever sur les dehors de leur

---

grenadiers du trente-cinquième de ligne qui rendaient les honneurs funèbres à leur brave colonel.

La ville où l'on avait combattu n'existait plus. On ne distinguait l'alignement des rues que par les nombreux cadavres dont elles étaient jonchées ; les maisons ne formaient qu'un monceau de ruines, et sous leurs cendres brûlantes paraissaient des squelettes à demi consumés. (M. Eugène de la Baume, pag. 259 et 260.)

[1] Nous ne pouvons nous dispenser d'avouer que le combat de Malojaroslavetz fait le plus grand honneur aux troupes du vice-roi, qui soutinrent les attaques impétueuses des Russes avec une bravoure et une constance admirables. (M. de Butturlin, tom. II, p. 164.)

ligne, et c'est toujours l'avis unanime que Kutusoff ne reculera pas.

Le grand nombre de blessés dont le combat de la veille a couvert les débris de Malojaroslavetz, fournit aux partisans de la retraite des argumens plus pressans. « Si l'on risque une bataille, » nos ambulances s'empliront encore. Comment » les emporter? Nos blessés seront des hommes » perdus. » Le tableau déchirant que l'empereur a sous les yeux prête une grande force à de telles considérations, et c'est vraiment ce qui l'ébranle davantage [1].

« Bien plus, ajoutait-on, si Kutusoff se reti- » rait, s'il nous laissait le passage libre, il faudrait » nous garder d'avancer. La route qu'il nous cé- » derait nous ferait défiler trop près des coureurs » semés autour de lui. S'il n'a recruté son infan- » terie qu'avec des milices, il a reçu de nombreux » renforts de Cosaques; et s'il est faible en ligne

[1] Au combat de Malojaroslavetz, nous eûmes près de deux mille blessés, dont plusieurs officiers supérieurs, que nous pansâmes sur le champ de bataille, et qu'on fit transporter à la suite de l'armée dans les voitures particulières amenées de Moscou. Je dois particulièrement des éloges à MM. Assalini, premier chirurgien du prince; Pinçon, chirurgien principal du corps d'armée, etc., etc. (Le baron Larrey, *Mémoires de Chirurgie militaire*, tom. IV, pag. 81.)

» de bataille, il n'a jamais été si puissant sur les » grands chemins. L'audace de ses hordes indis- » ciplinées n'a pas de bornes. Nous les avons » devant nous, derrière nous, sur nos flancs; à » chaque pas nous les trouvons. Une seule route » peut nous en éloigner pour quelques jours, c'est » celle de Viazma, et nous devons nous hâter de » la prendre. Le mouvement que les Russes vien- » nent de faire pour couvrir Kalouga l'a déjà dé- » gagée; s'ils achevaient leur mouvement rétro- » grade, nous n'en aurions que plus de facilités à » nous retirer dans la direction opposée [1]. »

Il est vrai que le retour par Viazma nous fera traverser un désert; mais on est résigné à braver toutes les privations. Dix ou douze marches sont bientôt achevées, et l'on fera ressource de tout. L'on craint l'hiver, et l'on ne craint pas de se précipiter au milieu d'un pays sans abri [2]!

Toutefois rien n'est encore décidé. L'empereur

---

[1] L'empereur, après avoir disçuté un moment, s'approcha du comte de Lobau, et lui dit : « Et vous, Mou- » ton, quelle est votre opinion?» — « Sire, mon opinion » est de se retirer sur le Niémen, par la route la plus » courte, par Mojaïsk, et le plus promptement pos- » sible. » Ce qu'il répéta à plusieurs reprises. (Le général Gourgaud, pag. 336.)

[2] Si Napoléon avait réussi à prévenir les Russes sur Kalouga, il aurait obtenu l'immense avantage de rétablir ses

laisse l'armée du prince d'Eckmulh en observation devant les lignes de Kutusoff, et revient passer une seconde nuit dans la cabane de Gorodnia.

Le 26 au matin, il repart pour Malojaroslavetz; mais, à mi-chemin, il apprend que les ennemis se retirent. Cette nouvelle le soulage de ce qu'il y avait de plus pénible dans le parti proposé de reculer sur Viazma. Kutusoff a reconnu l'inutilité de sa dernière tentative, et nous quitte le champ de bataille! L'honneur de nos armes est satisfait! Dès lors l'empereur ne fait plus difficulté de céder à l'avis de ses généraux. Assis auprès d'un feu allumé sur le bord du chemin, c'est de ce bivouac qu'il envoie l'ordre à tout ce qui est encore immobile à Gorodnia de rétrograder sur Borowsk [1].

« Nous marchions pour attaquer l'ennemi; »

communications avec Smolensk par Iukhnow et Viazma, et avec Mohilow; et quand même les événemens de la campagne l'eussent obligé de se retirer derrière le Dniéper, cette retraite, exécutée à travers des pays fertiles et non dévastés, aurait pu s'effectuer sans amener de grands désastres. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 149.)

[1] Napoléon s'est reproché souvent d'avoir ainsi cédé à l'opinion des autres. « On lui a entendu dire dans des circonstances encore plus graves, mais inutiles à rapporter ici, qu'il aurait évité de grands revers, surtout dans les derniers temps de sa carrière, s'il ne s'en était rapporté qu'à lui-même.» (Le général Gourgaud, pag. 343.)

fait-il écrire par le prince de Neufchâtel à tous les commandans qui sont en arrière; » mais Ku- » tusoff s'est mis en retraite. Le prince d'Ek- » mulh s'est d'abord porté à sa poursuite; mais » le froid, et la nécessité de se débarrasser des » blessés qui sont avec l'armée, décident l'em- » pereur à revenir sur Mojaïsk, et de là sur » Viazma. »

Ainsi, dans le même moment, du 26 au 27, l'espace occupé par les deux armées s'est vidé à la fois.

Cependant Kutusoff, tout ému de la surprise par laquelle il a failli perdre Kalouga, et de la réception qu'il vient de trouver à Malojaroslavetz, ne croit pas en être quitte à ci bon marché. Un corps français, lui dit-on, s'est présenté sur les avenues de Wéréia à Medyn. Le général russe y voit notre armée tout entière qui se retourne de ce côté pour arriver encore sur Kalouga. Il n'est plus occupé que de ce nouveau danger. Il passe les journées du 27 et du 28 à manœuvrer entre Kalouga, Malojaroslavetz et Medyn.... Nous étions déjà de retour sur la grande route de Smolensk [1]!

---

[1] Cette marche rétrograde de Kutusoff, qui était une faute grave, aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences, si Napoléon s'en était aperçu à temps. (M. de Butturlin, tom. II, p. 168.)

CHAPITRE III.

L'ARMÉE FRANÇAISE SE REPLIE SUR VIAZMA.

(Fin d'octobre.)

Le 26, l'empereur est revenu à Borowsk; le 27, il a trouvé à Wéréia le duc de Trévise, les dernières troupes sorties de Moscou et leur capture, le général russe-allemand Wintzingerode [1].

[1] On rapporte que les paroles suivantes échappèrent à l'empereur, à la vue de ce général allemand : « Qui êtes » vous? » lui dit-il, « qui êtes-vous? un homme sans patrie. » Vous avez toujours été mon ennemi personnel. Quand » j'ai fait la guerre aux Autrichiens, je vous ai trouvé dans » leurs rangs. L'Autriche est devenue mon alliée, et vous » avez demandé du service à la Russie. Vous avez été » l'un des plus ardens fauteurs de la guerre actuelle. Ce- » pendant, vous êtes né dans les états de la confédéra- » tion du Rhin ; vous êtes mon sujet ; vous n'êtes point » un ennemi ordinaire ; vous êtes un rebelle ; j'ai le droit » de vous faire juger!..

» Pour vous, comte Narischin, » dit l'empereur en se retournant vers l'aide-de-camp, « je n'ai rien à vous re-

Le 28 octobre, on a laissé Mojaïsk sur la droite, et l'on est rentré sur la grande route de Smolensk, non loin de Borodino. Nos cœurs se sont serrés à la vue de cette plaine où tant des nôtres sont ensevelis! Ces braves ont cru mourir pour la victoire et la paix! Nous passons sur leur tombe en marchant avec précaution, de crainte que la terre ne leur soit pesante sous les pas de notre retraite!

L'empereur s'arrête le 28 au soir dans les restes du château d'Oupinskoë, entre Mojaïsk et Borodino. Le 29, il demande son cheval au lever du jour, fait au pas la première partie du chemin et reste quelques heures auprès de l'abbaye de Kolotskoï [1]. Des blessés transportables y sont encore déposés; il voit avec douleur que les mesures dont il s'est tant occupé à Moscou n'ont pu être

---

» procher; vous êtes Russe, vous faites votre devoir. Mais » comment un homme des premières familles de Russie » a-t-il pu devenir l'aide-de-camp d'un étranger mercenaire? Soyez l'aide-de-camp d'un général russe, cet » emploi sera beaucoup plus honorable. » (M. Philippe de Ségur, tom. II, pag. 154.)

[1] Dans les ambulances que nous avions établies auprès de l'abbaye de Kolotskoï, se trouvaient encore les officiers russes que nous avions pansés après la bataille. Ils étaient guéris de leurs blessures. Quelques-uns vinrent à ma rencontre pour me témoigner leur reconnaissance... Je leur

complétement exécutées. On lui objecte le manque de chariots d'ambulance; il ordonne aussitôt que chaque voiture qui défile prenne un de ces malheureux; il commence par les siennes, et charge les médecins et chirurgiens de sa maison, Ribes et L'Herminier, de veiller pendant la route sur le convoi qu'il vient d'improviser[1]. Après avoir employé le milieu de la journée à ces pieuses dispositions, Napoléon s'est remis en marche. Parvenu à deux lieues de Ghjath, il prend le galop, laisse successivement en arrière presque toute son escorte, et arrive à la ville vers le soir, n'ayant plus avec lui que deux ou trois personnes.

On ne reste que vingt heures à Ghjath; le 30, on dépasse l'armée wesphalienne, qui, dans la position qu'elle occupait depuis deux mois, à Mojaïsk, s'est trouvée poussée en tête de nos colonnes. A cinq heures de l'après-midi, l'ap-

---

laissai de l'argent pour se procurer, par des Juifs ambulans, les choses de première nécessité, en attendant l'arrivée de leurs compatriotes. Je leur recommandai en même temps les malades que nous laissions : j'ai lieu de croire que ces officiers les auront protégés. (Le baron Larrey, pag. 85.)

[1] M. de Beauveau, lieutenant de carabiniers, qui venait d'être amputé, est du nombre de ceux qui ont été ainsi recueillis ; il a été placé dans le *landau* de l'empereur.

proche de la nuit force le quartier impérial de s'abriter dans une petite maison qui n'a ni portes ni fenêtres, sur l'emplacement du village de Velitchewo.

Le 31 ç on commence tard la journée; l'empereur relaie trois fois, et entre à Viazma avant la chute du jour. Il avait des inquiétudes sur ce point important de sa route, et il lui tardait d'en prendre lui-même possession. Pouvait-il deviner les hésitations de Kutusoff?

Cet ennemi sort à peine du système défensif qu'il a adopté depuis six jours pour couvrir Kalouga; encore ne peut-il pas se persuader que l'armée française soit définitivement en retraite sur Smolensk. Les Cosaques d'Orloff-Denisoff ont signalé l'arrière-garde du prince d'Eckmulh dans les environs de Mojaïsk; mais Kutusoff a supposé que Napoléon ne manœuvrait de ce côté que pour se saisir d'une nouvelle ligne d'opération qui aboutirait directement sur Witepsk, en évitant Smolensk. En conséquence, au lieu de s'avancer droit sur Viazma, il a pensé d'abord à se rapprocher de Mojaïsk. L'empereur a donc la satisfaction d'apprendre à Viazma que les Russes ne s'y sont pas encore montrés. Toutefois, notre allure lui paraît trop lente. L'hiver est l'ennemi devant lequel nous devons fuir. Le temps est superbe, mais les nuits deviennent froides; il fau-

drait qu'on se hâtât de profiter mieux des derniers beaux jours [1].

La garde fait les mêmes marches que le quartier impérial; mais derrière elle, la queue des colonnes se traîne et s'allonge. Le maréchal Ney attend le vice-roi, le vice-roi attend le prince d'Eckmulh; et celui-ci est retardé sans cesse par tous les embarras dont cette longue file qui le précède a semé la route. Notre arrière-garde, qui devrait être à Ghjath, était encore à Kolotskoï.

L'empereur les presse, et s'est arrêté pour leur donner le temps de rejoindre. Il a trouvé sur sa table, à Viazma, les estafettes qui lui manquaient. Elles contiennent des lettres de Paris, qui vont jusqu'au 14 octobre; des lettres de Wilna, qui vont jusqu'au 26; des rapports du maréchal Saint-Cyr, du 19 et du 20; enfin, des dépêches du duc de Bellune, dont la plus récente est du 24.

C'est d'abord sur les nouvelles de Smolensk que Napoléon est impatient de jeter les yeux, et les premières lignes captivent aussitôt toute son attention. Le duc de Bellune a quitté Smolensk

---

[1] Le 28, lorsque nous nous retrouvâmes à Mojaïsk, les vents s'établirent au nord-est, et le froid alla en augmentant. Sur le terrain de la bataille de la Moscowa nous trouvâmes des cadavres dans un état de congélation. (Le baron Larrey, pag. 84.)

avec son armée; nous ne l'y trouverons plus, et cette réserve nous échappe au moment où son appui nous eût été si nécessaire pour terminer la retraite! Elle s'en va manœuvrer vers la Dwina. Saint-Cyr a été obligé de céder à des événemens plus forts que lui. Les Russes de Wittgenstein sont maîtres de Polotsk. Notre ligne défensive de la Dwina est rompue. D'un côté, Macdonald, forcé de se concentrer sur la Courlande, ne peut plus communiquer qu'avec Wilna; il est désormais rejeté hors du cercle des grandes opérations. De l'autre, notre armée de Polotsk se replie sur le secours qu'elle attend de Smolensk, et dans l'intervalle immense qu'il faut abandonner, toutes les routes de la Lithuanie s'ouvrent devant Wittgenstein. Le danger est imminent; mais le duc de Bellune écrit qu'il y court en toute hâte: il espère rejoindre le maréchal Saint-Cyr vers Senno ou Lepel; il est parti le 24; il n'a que six à sept jours de marche à faire; ainsi la jonction doit être maintenant opérée.

L'empereur lit ensuite les rapports du maréchal Sait-Cyr; il y cherche des détails plus circonstanciés sur l'état dans lequel il trouvera ses affaires en arrivant sur le Borysthène.

Évacuation de Polotsk.

Le comte Saint-Cyr est maréchal depuis plus

de deux mois; on s'attendait à le voir signaler sa nouvelle dignité par quelque mouvement vigoureux qui jetterait sur Pétersbourg une diversion favorable à l'entreprise de Moscou, se combinerait avec les opérations du duc de Tarente, et dégagerait du moins ce dernier des embarras de siége qui le retiennent autour de Riga. Mais il n'en a pas été ainsi. C'est dans un système purement défensif que les talens du maréchal Saint-Cyr se sont renfermés à Polotsk pendant tout le temps que nous étions à Moscou; et il paraît que, durant cette longue station, la petite guerre nous a coûté plus de monde que la campagne la plus active n'eût pu le faire. Cette armée, qui s'élevait d'abord à trente mille hommes, s'est, dit-on, réduite à vingt mille.

Cependant Wittgenstein, voyant qu'on ne l'attaquait plus, a fini par attaquer à son tour. Il s'est présenté devant Polotsk, le 18 octobre, jour où de son côté Kutusoff tombait sur notre avant-garde à Winkowo, jour marqué peut-être dans le conseil d'Alexandre pour reprendre partout et à la fois l'offensive.

Tandis que notre armée s'affaiblissait, celle de Wittgenstein s'était presque augmentée du double. Aux vingt-cinq mille hommes qui jusqu'alors lui avaient suffi pour tenir la campagne, les envois successifs de Pétersbourg avaient ajouté

dix mille miliciens, et à peu près cinq mille soldats de troupes régulières. Il a donc pu déployer une ligne de quarante mille combattans.

Wittgenstein avait en outre, à sa disposition, un autre détachement de dix mille Russes. C'était le corps d'observation de Finlande, amené à Riga par le lieutenant-général Steingel. Celui-ci, après avoir aidé par un coup de main la garnison de cette place à se dégager des approches de l'armée prussienne, s'est mis à remonter la Dwina. Manœuvrant entre le duc de Tarente et le maréchal Saint-Cyr, de manière à les séparer entièrement, il a passé le fleuve vers Drissa, et s'est avancé sur la rive gauche. Le 16 octobre, le commandant de son avant-garde est tombé dans les mains du général Corbineau, et c'est ainsi qu'on a connu la marche de la division russe de Finlande.

La partie principale du plan combiné contre Polotsk reposait sur le concours de Steingel, qui devait prendre à dos l'armée française, tandis que Wittgenstein l'attaquerait de front. Ce dernier n'avait d'abord manœuvré, le 18, que dans le but de retenir toutes les forces de Saint-Cyr sur la rive droite, et de donner à Steingel le temps de déboucher par la rive gauche. Cependant le projet n'a pu s'exécuter avec la précision nécessaire. Steingel ne s'est pas fait voir, et la démonstration

militaire de Wittgenstein a fini par engager une bataille, dans laquelle tous les efforts des Russes n'ont pu rien gagner sur la valeur des défenseurs de Polotsk. Le début de l'action a failli être fatal aux deux chefs opposés : Wittgenstein, enveloppé dans un de nos escadrons, a été un moment prisonnier, et Saint-Cyr a été atteint d'une balle à la jambe. Mais le général russe, méconnu et abandonné comme une prise insignifiante, a recouvré sa liberté dans le désordre d'une nouvelle charge. Quant au maréchal Saint-Cyr, sa blessure ne l'a pas empêché de conserver le commandement ; il s'est fait porter partout où le danger réclamait sa présence. A la fin de la journée, Wittgenstein, n'ayant recueilli aucun avantage de la tentative sanglante qu'il avait risquée, en est revenu au parti plus prudent d'attendre le concours de Steingel. Quelque imparfaits que fussent encore les ouvrages qui protégeaient le camp de Polotsk, c'eût été par trop téméraire que de s'obstiner à vouloir y forcer vingt mille Français commandés par Saint-Cyr et par des lieutenans tels que Maison, Legrand, Merle et de Wrède.

Le 19, les deux armées étaient donc restées dans leurs lignes, et Saint-Cyr continuait ses dispositions de défense, lorqu'à midi il a reçu du général Corbineau l'avis que Steingel approchait. Dès lors, le maréchal a jugé toute la difficulté de

sa position. L'arrivée du corps de Finlande était le signal d'une nouvelle attaque de Wittgenstein. Les Français allaient se trouver entre deux feux, et la retraite devenir difficile. Saint-Cyr a pris son parti; mais il fallait gagner la nuit, et il s'est mis en mesure de contenir jusque-là Steingel, et même de l'éloigner. Pour ne point donner l'éveil à son ennemi par le déplacement de masses considérables, il a retiré de chaque division un régiment qu'il a fait passer sur la rive gauche, et en a formé un corps de troupes qu'il a envoyé, sous le commandement du général Amey, à la rencontre de Steingel.

Ces dispositions prises, on a attendu la fin du jour. Alors notre retraite a commencé : l'obscurité devait la protéger; le hasard en a décidé autrement. Des soldats ont mis le feu aux bivouacs qu'ils abandonnaient, et l'embrasement, qui s'est propagé sur toute la ligne, a trahi nos mouvemens. Wittgenstein a fait aussitôt courir aux armes, et, pour mieux éclairer l'horizon, il a prodigué les obus. La ville a pris feu sous les brandons russes, et, à la lueur de ces lugubres réverbères, l'ennemi a cru pouvoir se précipiter sur nous. Mais nous étions préparés : nos derniers rangs de palissades étaient bien gardés; l'impétuosité de l'attaque est venue s'amortir contre cette barrière. Notre arrière-garde ne s'est

retirée qu'en disputant les rues pied à pied, et l'incendie de Polotsk nous a peut-être servis plus que ceux qui l'ont allumé : notre retraite s'est faite comme en plein jour.

Le 20, à trois heures du matin, l'armée française était hors des murs; elle avait coupé les ponts derrière elle, et se trouvait en bon ordre en deçà de la Dwina.

Le maréchal Saint-Cyr s'était promis de prendre du moins sa revanche sur Steingel, et c'est le général bavarois de Wrède qu'il a chargé de ce soin. Celui-ci, à la tête des premières troupes sorties de la ville, a rejoint, dans la nuit, la colonne du général Amey, et, tombant à l'improviste sur Steingel qui était loin de s'attendre à ce contre-coup, il l'a culbuté, l'a mis dans une déroute complète, et lui a fait dix-huit cents prisonniers. De Wrède, rappelé ensuite par Saint-Cyr, est revenu sur ses pas tandis que Steingel a continué de courir jusqu'à Disna. Un capitaine de vaisseau anglais a été pris avec les Russes, et parmi les blessés que Wittgenstein avoue, on remarque les généraux Balk, Gamen, le prince Sibirsk, les généraux Wlastow, Dibitch, Sasonoff, le chambellan Mardwinoff et le sénateur Bibikoff. Ces derniers ont été frappés dans les rangs de la milice de Pétersbourg, qui seule a eu plus de deux mille hommes hors de combat. De notre côté,

il y a beaucoup de blessés ; mais on ne cite encore que le maréchal et le colonel Gueheneuc, du vingt-sixième léger [1].

Ces événemens bien appréciés, il est évident que le secours du duc de Bellune était le seul remède qu'il y eût à porter au mal, et l'on doit se promettre les résultats les plus favorables de la prompte réunion de ces deux bonnes armées. Wittgenstein va trouver tout à coup devant lui quarante mille hommes sur un point où il n'en soupçonne que quinze mille. Si ce premier moment est saisi, l'ennemi doit être bientôt refoulé derrière la Dwina. Napoléon l'espère ; il presse le duc de Bellune d'attaquer avec vigueur s'il ne l'a pas encore fait, et il revient sur cette idée dans plusieurs lettres qu'il expédie cette nuit même. Plus les événemens qui se préparent sur la Dwina sont décisifs pour le reste des opérations, plus l'empereur attache d'importance à en être informé. Il écrit au général Charpentier, qui commande à Smolensk : « Faites-moi passer, » au fur et à mesure, toutes les nouvelles directes

[1] Le maréchal Saint-Cyr montra de la fermeté et de la précision en se maintenant à Polotsk tant qu'il put le faire impunément, et en se retirant assez à temps pour empêcher les deux généraux russes d'agir simultanément. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 277.)

» ou indirectes que vous aurez du duc de Bellune. » J'attends avec la même impatience, ajoute-t-il, » celles que vous recevrez de Schwartzenberg. »

Ce retour inquiet sur Schwartzenberg devient nécessairement la seconde pensée de l'empereur. La réserve du duc de Bellune était destinée à prêter son appui au midi comme au nord; maintenant qu'elle est exclusivement employée pour rétablir les affaires du côté de Polotsk, quels moyens restent-ils si quelque incident fâcheux survient aussi du côté de l'armée autrichienne? Nos magasins de Minsk, ressource si importante pour notre retraite, seront-ils laissés à découvert, sans autre défense qu'une garnison de six mille hommes, sans autre commandant que le gouverneur Bronikowski, sans autre secours à espérer que celui de la division Dombrowski, qui tient la campagne vers Bobruisk et Glusk?

Ce que l'empereur lit dans ses lettres de Wilna donne un nouveau caractère de gravité à cet autre objet de ses méditations.

Fausses manœuvres du prince de Schwartzenberg.

« *Faites en sorte que les Russes que vous* » *avez devant vous ne viennent pas se porter sur* » *moi* ». Telles ont été les instructions constam-

ment données au prince de Schwartzenberg; elles ont été répétées de toutes les manières. Ce qui se passe sur le Bug depuis un mois doit faire craindre à l'empereur de n'avoir pas été compris ou d'être mal servi.... Schwartzenberg a pourtant reçu tout récemment le grade de feld-maréchal, et ce grade, il le doit à la demande formelle de Napoléon. Cette promotion n'aurait-elle fait qu'augmenter la circonspection du général autrichien? Singulier effet des hautes faveurs! Elles refroidissent plus qu'elles n'échauffent! Elles jettent dans une politique personnelle et spéculatrice. Les événemens deviennent-ils douteux? on commence à craindre d'être dupe de sa reconnaissance, et l'on est déjà bien près d'être ingrat!... Non-seulement Schwartzenberg s'est mis en retraite devant l'amiral Tchitchagoff, mais il s'est retiré vers l'ouest, par la route qui aboutit sur Varsovie, dégarnissant celles du nord qui peuvent conduire l'ennemi sur Mohilow et sur Minsk.

Ainsi donc, au lieu d'avoir Schwartzenberg entre nous et Tchitchagoff, c'est le contraire qui est arrivé. Depuis le 15 octobre, l'armée russe est entre Schwartzenberg et nous. Heureusement cette armée russe avait besoin de repos, et son général s'est amusé autour de Brzest à faire la petite guerre. Il a lancé Czernicheff et des Cosaques jusque dans les campagnes de Varsovie;

il a dirigé le général Essen sur Biala; mais celui-ci a rencontré le général Reynier qui l'a battu le 18 octobre à Seletz. L'amiral Tchitchagoff a voulu manœuvrer pour réparer cet échec ; il s'est d'abord porté en avant, et n'a pas tardé à revenir sur ses pas. En perdant ainsi le temps, il peut donner à Schwartzenberg les moyens de sortir de la fausse direction qu'il a prise. Les dernières lettres du général autrichien annoncent qu'il va chercher à rentrer dans le cercle des opérations de la grande armée, et ce ne peut être qu'en dérobant quelques marches à l'ennemi vers le nord. La vaste forêt de Bialovèze doit protéger ce mouvement.

Les rapports plus récens et plus directs que l'empereur reçoit de Minsk, font considérer cette résolution de Schwartzenberg comme bien tardive. Déjà la cavalerie de Scherbatoff et de Tschaplitz qui semble précéder l'amiral Tchitchagoff, s'est avancée jusqu'à Prujani et Slonim. Le 20 octobre, elle a enlevé à Slonim le général Konopka et un régiment lithuanien, que le gouverneur de Minsk avait compromis de ce côté... « Je suis » très-impatient d'avoir des nouvelles de Schwart-» zenberg, » écrit encore Napoléon après avoir lu ces dépêches. Il calcule les distances de Brzest à Minsk, la difficulté des routes à travers les forêts qui ont été déjà le théâtre de notre première guerre contre Bagration, les obstacles dont

Schwartzenberg peut embarrasser les pas des Russes, et, tout en mettant les choses au pis, il croit être en mesure de prévenir Tchitchagoff. Le prompt dénoûment de l'expédition commencée par le duc de Bellune contre Wittgenstein, et l'arrivée de l'armée de Moscou à Smolensk, doivent pourvoir à tout. D'ailleurs, dans des marches de l'étendue de celles que l'ennemi paraît avoir combinées, qui prennent à la fois leur point de départ de la Baltique et du Danube, il doit survenir des discordances dont nous aurons à faire notre profit.

De ces grandes considérations, l'empereur passe à tous les ordres de détail qu'il est nécessaire d'expédier à Smolensk. « L'armée sera le 3 à » Dorogobouge, » fait-il écrire au général Charpentier; « envoyez l'état de ce que vous avez en » subsistances, grains, farines, artillerie attelée » et non attelée; envoyez enfin un aperçu général » des ressources de toute espèce que Smolensk » doit nous offrir. Je désire trouver ces renseigne- » mens le 3, à mon arrivée à Dorogobouge. » Il fait écrire en même temps à Witepsk, à Mohilow, que l'armée revient, et qu'il faut fabriquer beaucoup de pain. Il a vu dans les rapports que le général Baraguay-d'Hilliers est sorti de Smolensk, avec une division d'infanterie et un détachement de cavalerie, pour se porter à notre

rencontre par la route de Kalouga ; il recommande qu'on prévienne ce général de notre changement de marche. « J'ai déjà fait dire, écrit-il, » que le général Baraguay-d'Hilliers ne devait » pas se compromettre ; renouvelez-lui de ma » part cet avis. »

Aux ordres pour Smolensk, succèdent les dépêches pour Wilna.

C'est encore la formation de nouveaux magasins et l'approvisionnement de ceux que nous rencontrerons en première ligne, qui font le sujet principal de ces dépêches. L'empereur demande avant tout 10,000 quintaux de farines pour Witepsk, 10,000 pour Mohilow, et 10,000 pour Smolensk. Il demande aussi le plus de chevaux qu'on pourra se procurer.

Enfin, après ce qui touche aux intérêts du moment, la correspondance de l'Allemagne et de Paris a son tour. Napoléon répond à tout ce qui est urgent, et, se délassant d'une affaire par une autre, il traite les matières les plus opposées qui se présentent. Voici une de ses dictées; moins elle a de rapport avec le sujet principal de cette histoire, plus il paraît curieux de l'intercaler ici, comme elle l'a été dans le travail de Viazma.

« Monsieur le duc de Bassano, écrivez au ba- » ron Rheinard pour qu'il fasse sentir au roi de » Westphalie combien il est ridicule de transfor-

» mer l'église principale des protestans de Cassel » en église catholique; qu'il est très-dangereux » de toucher aux matières de religion, et que cela » ne fait qu'aigrir les peuples; que Cassel étant » une ville protestante, il faut y laisser les pro- » testans tranquilles. Si les paroles ne suffisaient » pas, le baron Rheinard remettrait une note » pour témoigner mon mécontentement d'une » mesure aussi intempestive et aussi contraire à » la politique. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait » en sa sainte garde. »

Quarante heures se sont écoulées depuis que l'empereur est à Viazma. Il est temps d'en partir. Kutusoff est maintenant certain que nous sommes en pleine retraite sur Smolensk, et n'hésite plus à *chanter victoire*. Le 31, lorsque nous arrivions à Viazma, il publiait un ordre du jour qui annonçait à la Russie la délivrance de Moscou, et excitait de toutes parts à courir sus aux Français.

« Leur impuissante rage, s'écriait-il, a voulu » faire sauter le Kremlin; mais l'intervention di- » vine s'est encore montrée en notre faveur par » un signe évident. Elle a préservé sa cathédrale » et nos saints temples!... Poursuivons l'impie!... » Éteignons les flammes de Moscou dans le sang » de nos ennemis!.. Soldats russes, Dieu est pour » nous. »

Les effets ont bientôt suivi les paroles, et Ku-

tusoff s'est mis à réparer le temps perdu. Il a lancé Platoff et vingt régimens de Cosaques sur les pas du prince d'Eckmulh; en même temps, il a dirigé Miloradowitch par la traverse qui aboutit sur nos flancs, entre Ghjath et Viazma. Lui-même s'avance sur Smolensk par une route parallèle à la nôtre, et qui n'en est éloignée que de huit à dix lieues au sud. Raeffskoï, qui lui forme une seconde avant-garde, doit appuyer sur Viazma. Déjà nos dernières colonnes se sont ressenties du changement survenu dans les dispositions de l'ennemi. Le 31, le prince d'Eckmulh a été assailli par les Cosaques de Platoff, au moment où il quittait les bivouacs de Kolotskoï, et depuis, cette cavalerie importune ne cesse de tourmenter sa marche. Plus près de nous, Miloradowitch vient de se montrer. Dans la journée du 1^er^. novembre, ses coureurs ont fait un hourra sur les équipages du vice-roi, qui s'encombraient au passage marécageux de Tzarewo-Zaïmitché. L'infanterie est accourue, et les Cosaques se sont retirés sans avoir causé d'autre mal que de blesser des traîneurs et de piller quelques fourgons.

Le 2 novembre, lorsque l'empereur part de Viazma, il sait que l'arrière-garde n'est plus éloignée que d'une marche. Le prince d'Eckmulh a atteint Tzarewo-Zaïmitché. Le vice-roi et le prince Poniatowski ont passé la nuit à Velit-

chewo. Ils doivent arriver à Viazma dans la soirée, et le duc d'Elchingen, qui y est déjà, se tient en position pour les attendre. Cependant le reste de l'armée s'écoule.

Mais le moment est venu de faire un aveu pénible. Les ressources de Viazma ont été épuisées en quelques heures. La pénurie commence à se faire sentir pour le soldat; on a déjà rejoint les derniers convois de blessés; l'encombrement augmente; il tombe de la neige; la route devient difficile, et des signes de désorganisation se manifestent.

CHAPITRE IV.

CONTINUATION DE LA RETRAITE SUR SMOLENSK.

(Dix premiers jours de novembre.)

Le 2 novembre, l'empereur n'est parti de Viazma qu'à midi; il s'arrête à Semlewo, et à la nuit tombante, il s'établit dans une petite église qui avait été palissadée pour le relais de la poste.

Dans la soirée, le colonel Labédoyère, aide-de-camp du vice-roi, vient annoncer que le quatrième corps et les Polonais ne pourront pas gagner Viazma le jour même. Ils passeront la nuit à Federowskié, quelques lieues avant la ville.

Ce retard ajoute aux contrariétés que l'empereur éprouve. Il a chargé le duc d'Elchingen, dont le corps n'a pas vu l'ennemi depuis Moscou, de relever le prince d'Eckmulh dans le service de l'arrière-garde. Le 3 au matin, avant de se mettre en route, il dicte la lettre suivante pour le prince de Neufchâtel :

« Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen » qu'aussitôt qu'il aura pris le commandement » de l'arrière-garde, il fasse filer l'armée le plus » vite possible; car on use ainsi le reste du temps » sans marcher. Le prince d'Eckmulh retient le » vice-roi et le prince Poniatowski pour chaque » charge de Cosaques qu'il aperçoit. »

Le 3, on arrive à Slawkowo sur les trois heures de l'après-midi, et Napoléon s'y loge dans une espèce de fortin qui servait à la poste. Ces fortifications intermédiaires, établies de distance en distance pour la sûreté des relais et des communications, sont devenues, tous les soirs, l'asile ordinaire du quartier impérial.

Napoléon s'attendait à apprendre de bonne heure l'entrée de nos dernières troupes à Viazma; il n'en reçoit la nouvelle qu'à la fin du jour; le rapport ajoute qu'il a fallu conquérir le passage. Dès qu'il s'est agi de combattre, les soldats, qu'on dit découragés, ont recouvré toute leur vigueur. Les Russes eux-mêmes en rendront témoignage; et je puis ici, pour faire honneur à la fois à la bravoure des uns et à la justice des autres, substituer à mon récit celui de l'aide-de-camp de l'empereur Alexandre.

« Vers les huit heures du matin, » dit M. de Butturlin, « Miloradowitch atteignit les hauteurs » qui dominent le grand chemin de Moscou à

» Viazma. Le vice-roi allait entrer dans la ville. Le » corps de Davoust commençait à peine à débou- » cher.... Le colonel russe Emmanuel exécuta » une charge brillante, et se mit à cheval sur la » grande route... D'un autre côté, Platoff, averti » par le canon de Miloradowitch, attaqua l'arrière- » garde de Davoust à Féderowskié; mais les Fran- » çais s'y défendirent avec opiniâtreté...

» Pendant ce temps, le vice-roi rétrogradant » vint s'établir sur les hauteurs qui prenaient à » revers la gauche des Russes, tandis que l'infan- » terie de Davoust (division Compans) entrait en » action pour frayer le passage. L'affaire com- » mença à prendre une tournure défavorable pour » les assaillans. Des tirailleurs français faillirent » enlever la batterie russe du centre; on fut obligé » de la retirer au galop... Le régiment du colo- » nel Emmanuel avait été déposté de la grande » route... Des batteries formidables, établies par » le maréchal Davoust et le vice-roi, foudroyaient » celles des Russes... Des colonnes d'infanterie, » que le vice-roi fit descendre dans les brous- » sailles, sur les derrières de la gauche des Rus- » ses, forcèrent même leur deuxième ligne à » faire face en arrière. Le régiment de Kharkow » se trouva coupé; mais le colonel Jousefowitz qui » le commandait, *loin de perdre la tête*, passa » bride abattue entre les colonnes ennemies. Le

» moment était critique pour les Russes... Enfin, » le prince Eugène de Wurtemberg paraît avec sa » division... Mais il était trop tard. Le corps de » Davoust avait eu le temps de défiler... Dans » l'action, le général-major Sweczin a été fait pri- » sonnier par les Français [1]. »

Le même jour, le duc d'Elchingen, qui gardait les dehors de Viazma, a été attaqué non moins vivement par le général Raeffskoï, au débouché de la route transversale, arrivant de Medyn. Les ennemis ont été contenus, et, derrière le duc d'Elchingen, qui prenait son service d'arrière-garde, le vice-roi, les Polonais et le prince d'Eckmulh ont traversé la ville; ils se disposent à établir leurs bivouacs à une lieue en deçà.

D'après ces nouvelles, l'empereur est forcé de faire une halte à Slawkowo. Il consacre une partie de son temps à prêter l'autorité de sa présence

---

[1] Voyez l'histoire de M. Butturlin, pag. 184 et suivantes. M. de Butturlin ajoute : « On reprochera peut-être » au prince Kutusoff de n'avoir pas forcé de marche, afin » d'arriver à Viazma avant l'ennemi.... Mais le maréchal » russe, *toujours sage*, jugea avec raison qu'en forçant » les ennemis à ne chercher leur salut que dans une ba- » taille, le désespoir leur prêterait des forces nouvelles » qui, jointes à la supériorité du nombre, pourraient fixer » en leur faveur le succès de la journée, ou du moins nous » faire payer bien cher la victoire. » (Pag. 193 et 194.)

aux efforts par lesquels on cherche à conserver de l'ordre dans la retraite. Les heures qu'il ne passe pas au milieu des colonnes qui défilent, il les emploie à l'expédition de la correspondance. Chaque jour, il continue de recevoir une estafette, qui lui apporte toutes ses lettres de Paris et de la route. Chaque jour, il en expédie une autre, qui va distribuer les dépêches du cabinet et du quartier-général sur le même rayon.

Plus l'espérance de s'arrêter définitivement à Smolensk s'affaiblit, plus la ligne de la Bérézina et même celle du Niémen acquièrent d'importance. L'empereur n'a pas attendu ce moment pour s'assurer des ponts de Kowno par une forte garnison, et déjà il a appelé la division du général Loison à Wilna. Il écrit encore de Slawkowo, pour presser l'arrivée de ce secours.

Le 5 novembre, à huit heures du matin, l'arrière-garde n'était plus qu'à une journée de marche. On se remet en route, et l'on se trouve sur le Borysthène. C'est à Dorogobouge qu'on doit séjourner jusqu'au lendemain. Napoléon y reçoit quelques-uns des renseignemens qu'il a demandés sur l'état des ressources de Smolensk. Mais tout devient malheur et mécompte. Il y a une grande différence entre ce qui a été ordonné et ce qui a été fait; entre ce qui devait rester et ce qui reste. Cependant des chevaux ont été rassemblés à Smo-

lensk. Le général Lariboissière propose de les faire venir à notre rencontre, pour l'artillerie. Cette mesure est aussitôt approuvée. Des ordres sont également donnés pour qu'on envoie des vivres au-devant de nous.

Dans la journée du 7, le duc d'Elchingen repasse l'Osma, et vient prendre position en arrière près de Gorki. Le vice-roi sort de Dorogobouge par la route détournée de Doukowtchina, qu'il a déjà suivie en allant, et le quartier impérial arrive à Michalewska.

Depuis le combat de Viazma, l'infanterie russe n'a plus reparu, et les troupes du duc d'Elchingen ne sont tourmentées que par les Cosaques [1]. On est près d'atteindre Smolensk! dans trois jours, toute l'armée s'y réunira. Si le duc de

---

[1] Les Cosaques, *insectes importuns*, suivant l'expression de M. de Ségur, n'attaquaient que les hommes désarmés, et fuyaient dès qu'on se mettait en défense. Mais ils fatiguaient par leur retour continuel. « Nos généraux, » dit le général Gourgaud, « employaient quelquefois un moyen assez simple pour retarder leur marche. Quand l'attelage d'un fourgon se trouvait démonté et qu'il fallait l'abandonner, on y attachait une longue mèche allumée; les Cosaques voyant de la fumée sortir du caisson n'osaient en approcher qu'il n'eût fait explosion, ce qui tardait assez long-temps. » Le même auteur rapporte le trait suivant : « Le maréchal

Bellune peut en finir promptement avec Wittgenstein, nous serons encore en mesure de nous retourner contre Tchitchagoff, et de prendre nos quartiers entre les grands magasins de Witepsk, de Minsk et de Wilna.

L'empereur a trouvé, à Michalewska, un officier du duc de Bellune, et l'estafette de Paris. Combien il est trompé dans son empressement à ouvrir la dépêche du duc de Bellune!

Ce maréchal a fait, le 31 octobre, sa jonction avec le deuxième corps que le comte Saint-Cyr

---

Ney, pour montrer à ses soldats combien ces troupes de Cosaques sont peu redoutables, donna ordre à un capitaine de grenadiers de choisir cinquante hommes, d'aller mettre le feu à un village situé à une demi-lieue de la route, puis de se retirer sur un second village qu'il lui montra de la main, en lui prescrivant de le rejoindre après cette expédition. » « Vous serez, » lui dit-» il, entouré de cinq à six cents Cosaques ou plus, mais » tenez bon; aucun de vous n'a rien à craindre. » Le capitaine part, exécute son ordre de point en point. Il se voit entouré et harcelé par mille à douze cents Cosaques. En vain le commandant russe fait mettre pied à terre à la moitié de son monde; il ne peut entamer cette poignée de braves. Le maréchal Ney envoie alors un demi-bataillon au secours des cinquante grenadiers, qui, avec leur officier, rejoignent intacts la colonne. (*Examen critique*, pag. 396.)

avait quitté pour aller soigner sa blessure à Wilna; mais rien de décisif ne se prononce de ce côté. Wittgenstein continuait de s'avancer, croyant toujours n'avoir affaire qu'à son premier ennemi; au lieu de profiter de cette confiance des Russes, le duc de Bellune a fait une retraite de quelques lieues, du côté de Senno. «Vous avez tout » à perdre, lui écrit aussitôt l'empereur, en vous y » prenant ainsi avec un adversaire dont la supé- » riorité sur vous est en cavalerie légère! vous » risquez de voir toutes nos communications cou- » pées! Marchez donc sur Wittgenstein; rejetez- » le au delà de la Dwina; reprenez Polotsk, et » contenez les Russes sur cette rivière. Une vic- » toire est indubitable avec les troupes que vous » avez! L'armée sera demain à Smolensk. Main- » tenez-vous toujours en communication avec le » quartier-général. Vous en sentez la nécessité. »

Napoléon ne craint pas de se répéter: dans la nuit, il dicte encore au prince de Neufchâtel, pour le duc de Bellune, une lettre aussi pressante que la première.

Les lettres de Paris ne l'occupent pas moins. On lui mande que, le 23 octobre, on a été un moment aux prises *avec une conspiration;* qu'on l'a cru mort, et que ce bruit, répandu à dessein dans les casernes, a suffi pour entraîner quelques troupes de la garnison dans de faux mouvemens,

et pour jeter de l'indécision dans la conduite de quelques fonctionnaires. L'empereur n'est frappé que d'une chose : ce n'est pas qu'une conspiration ait éclaté en son absence, c'est qu'après douze années de gouvernement, après son mariage, après la naissance de son fils, après tant de sermens, sa mort puisse devenir encore un moyen de révolution. « Et *Napoléon II*, dit-il, on n'y pensait » donc pas! » Cet oubli, qu'il ressent vivement, est une pénible découverte ; il y voit le plus grand de ses embarras si la fortune persiste à devenir contraire.

Lorsque cette affaire de Paris sera mieux éclaircie, j'en donnerai quelque part les détails [1]. Il suffit d'avoir marqué ici le côté sous lequel elle a fait impression. La nuit vient de finir, et le réveil de l'armée offre un tableau trop affligeant pour qu'on puisse en détourner l'attention.

Dans cette nuit fatale, le froid le plus vif a saisi nos malheureux soldats. L'hiver, cet hiver qu'on a tant redouté, nous a atteints; il nous enveloppe d'une brume neigeuse et sombre, et nous engourdit sous le fouet du vent glacial qui agite la tourmente... Voilà donc l'ennemi que maintenant il faut combattre! On l'attendait; on veut lutter contre ses premières étreintes, on se ra-

[1] Voyez *Manuscrit de* 1813, pag. 13, tom. I^er^.

nime. Mais le verglas dispute obstinément la route, et le passage ne se fraye qu'au milieu des chevaux qui s'abattent et des piétons affaiblis qui succombent.

« *L'hiver ne viendra pas avant huit jours,* » écrivait l'empereur le 28 octobre, lorsqu'il n'était encore qu'à Wéréia. Sa prévision n'a été que trop exacte : les huit jours sont à peine expirés.

On part de Michalewska vers six heures du matin. Le quartier impérial s'arrête au château de Pniewo... Ici la suite de mes souvenirs est interrompue par une lacune de vingt-quatre heures. La voiture du cabinet a perdu sa route dans les neiges. Égarés sur la droite, nous avons passé la nuit dans une petite habitation isolée où s'étaient déjà abrités quelques soldats de l'armée d'Italie, et ce n'est que le matin que nous avons pu nous retrouver et rejoindre l'empereur. Il arrivait à Bérédikino.

On venait d'apprendre au quartier-général qu'il y avait encore eu la veille une affaire très-vive à l'arrière-garde ; que le maréchal Ney, attaqué en queue et en flanc par Platoff et Miloradowitch comme à Viazma, a successivement évacué sa position de Gorki et la ville de Dorogobouge, où l'on avait eu l'espoir qu'il ferait une halte. L'infanterie russe, que le froid paralyse

autant que la nôtre, n'a pas dépassé Dorogobouge; mais les Cosaques, sur leurs petits chevaux ferrés à glace et dressés à courir sur la neige, n'ont pas lâché prise.

Le 9 novembre, le quartier impérial quitte Bérédikino. Personne ne peut tenir à cheval: Napoléon marche à pied avec tout son monde. On tourne péniblement la côte de Valoutina, et l'on aperçoit les hautes murailles de Smolensk.

Dans quel triste état le vent du nord pousse l'armée sur cette ville! Autour de l'empereur, le sourire du courtisan est tombé des lèvres qui en avaient le plus l'habitude; toutes les figures sont défaites. Les âmes fortes, qui n'ont pas de masque à perdre, sont les seules dont l'expression n'ait pas changé sous les traits plus rudes que le froid et l'insomnie leur impriment. Quant à Napoléon, sa douleur, comme l'a dit un de ses fidèles officiers, *est celle d'une grande âme aux prises avec l'adversité* [1].

Il y a peu de jours encore on arrivait sans trop de pertes. *En quelques nuits tout a changé.* Les chevaux tombent par milliers, la cavalerie est à

[1] L'attitude de Napoléon était grave, silencieuse et résignée; souffrant moins de corps que les autres, mais bien plus d'esprit, et acceptant son malheur. (M. de Ségur, tom. 2, pag. 192.)

pied, l'artillerie n'a plus d'attelages. Le bord des fossés est couvert de malheureux qui, dans l'engourdissement du froid, ont cru céder au sommeil, et ce sommeil n'aura pas de réveil!... Mais faut-il surcharger ces pages du détail de nos misères? Une plume toute française s'y refuse. L'adversité doit avoir aussi sa pudeur. Quant aux canons abandonnés et brisés sur la route; quant à ces pauvres soldats désarmés par le froid qui tombent çà et là dans les mains des Cosaques, je laisse aux Russes le soin de se parer de tels trophées. Nos débris ne sont que trop multipliés; ils en exagèreront encore le nombre.

La foule qui se précipite sur les ponts de Smolensk, et qui enfonce les portes de l'enceinte trop lentes à s'ouvrir, croit qu'elle va jouir enfin du repos. Vain espoir! nous ne sommes pas aux termes de nos malheurs... Nous devions, à Smolensk, trouver Victor raffermissant nos aigles sur la Dwina, et Schwartzenberg, adossé à Minsk, contenant Tchitchagoff dans les marais du Pripet et dans les défilés de Bobruisk : tous les ordres, toutes les instructions ont eu pour but de nous préparer cette position au retour : les nouvelles que l'empereur vient de recevoir ne permettent plus de penser à s'arrêter sur le Borysthène.

CHAPITRE V.

ON ABANDONNE SMOLENSK.

(14 octobre.)

Le 4 novembre, le duc de Bellune a quitté Senno pour se reporter en avant; mais tout se réduit à une manœuvre qu'on va faire par la gauche pour regagner Luckolm. De l'est, on va passer au midi de Wittgenstein.

Celui-ci a déjà eu le temps de s'établir sur l'Oula, à Tchachniki. La direction que les Français avaient d'abord donnée à leur retraite en reculant sur Senno, aurait permis aux Russes de s'avancer entre les Bavarois et le neuvième corps, pour se saisir des communications de la grande armée et des passages de la Bérézina. On l'a craint un moment, et il est heureux que l'ennemi ne l'ait pas entrepris. Maintenant, la contre-marche de Senno sur Luckolm peut avoir un autre inconvénient, celui de mettre à découvert Witepsk et les magasins que nous y avons rassemblés. Dans

ces mouvemens indécis, de quelque côté qu'on manœuvre, on ne peut avoir que des chances funestes à courir. C'est ce que l'empereur ne cesse de répéter. Mais le temps qui s'écoule permet-il le remède ? Deux heures après notre arrivée à Smolensk, un officier de l'état-major de la place est envoyé au duc de Bellune avec un duplicata des instructions déjà expédiées de Michalewska. « Sa Majesté voit avec peine, » écrit encore le major-général, « que vous soyez incertain de » votre marche; cette incertitude a déjà fait bien » du mal. Les troupes que Wittgenstein vous op- » pose ne sont pour la plupart que des milices. » Marchez donc droit à l'ennemi, dans la direc- » tion de Polotsk, et rejetez Wittgenstein au delà » de la Dwina. Vous n'avez pas un moment à per- » dre, et cela est de la plus grande importance! »

Sur ces entrefaites, le colonel *Château*, aide-de-camp du duc de Bellune, vient annoncer que les précédentes instructions commencent à s'exécuter; que le maréchal n'hésite plus à revenir sur les Russes; que ses troupes sont à Luckolm, et que déjà l'avant-garde a obtenu des avantages qui sont dus à la cavalerie du général Fournier. L'empereur prête son attention à tous les renseignemens qu'on lui donne. Il apprend avec plaisir que le duc de Reggio, rétabli de sa blessure, a repris le commandement de son corps. Il fait remettre au colonel Châ-

teau la nomination du général Fournier au grade de général de division, et ne renvoie l'aide-de-camp qu'après lui avoir expliqué de nouveau toutes les considérations qui exigent un mouvement vigoureux. « Je vais me porter avec une partie de l'armée » sur Orcha, » fait-il dire au duc de Bellune. « Cette » marche ne peut se faire qu'avec lenteur, et pen- » dant ce temps il est urgent qu'on attaque Witt- » genstein... Si ce général a pris une position avan- » tageuse, où il soit difficile de lui livrer bataille, » du moins il ne doit pas l'être de manœuvrer de » manière à menacer sa retraite et ses communica- » tions sur la Dwina. Le duc de Bellune doit par- » tir de ce principe, que Wittgenstein ne peut » se laisser couper de cette rivière. Avec les trou- » pes que le maréchal commande, je ne doute » pas du succès, et le succès sera du plus grand » résultat, s'il a lieu très-promptement. Alors, » nous pourrons occuper Witepsk, et nous can- » tonner entre cette ville, Orcha, Mohilow et la » Dwina. Les quartiers ainsi établis doivent nous » donner la paix dans le courant de l'hiver, ou » nous préparer des avantages certains pour la » campagne prochaine, en menaçant évidem- » ment Saint-Pétersbourg. Si, au contraire, le » duc de Bellune tarde à combattre les Russes, » Kutusoff aura le temps de se réunir à Wittgens- » tein, sur Witepsk, et pour les déloger de cette

» position, il faudra une bataille générale, qu'on » ne pourrait pas livrer cet hiver. Nous serions » donc obligés d'aller chercher plus loin des quar- » tiers, laissant l'ennemi maître du cours de la » Dwina, et lui abandonnant une partie de la Li- » thuanie... Dès lors, les Russes seraient mieux » placés que nous pour la campagne prochaine.

» Les deux grandes armées, française et russe, » sont fatiguées; elles peuvent prendre des po- » sitions par des marches; mais ni l'une ni l'autre » n'est dans le cas de livrer une bataille générale » pour l'usurpation d'un poste. Au contraire, » l'armée du duc de Bellune et celle de Wittgens- » tein sont dans l'obligation de se battre avant de » prendre des quartiers d'hiver; le plus tôt sera le » meilleur. La victoire sera complète du côté du » maréchal, s'il force Wittgenstein à repasser la » Dwina; et dans le cas où nous serions battus, » ce qui n'est pas probable, les résultats ne sau- » raient être pires que les conséquences d'une » station incertaine et trop prolongée. Il faudrait » nous résoudre alors à reculer pour passer plus » loin cet hiver. Enfin, Wittgenstein a tout à » gagner à rester en position, et le duc de Bel- » lune tout à perdre. »

J'ai transcrit presque mot à mot les expressions de l'empereur; elles achèvent d'éclaircir les idées qu'il conservait encore, en entrant à Smolensk.

Il dicte également au major-général, pour le duc de Bellune, une lettre qui finit en ces termes :

« Communiquez cette dépêche au duc de Reg-» gio, et concertez-vous ensemble pour donner » bataille. La circonstance est d'une haute impor-» tance, et Sa Majesté se confie dans votre atta-» chement, votre zèle et dans vos talens. »

D'autres courriers arrivent, et bientôt c'est Tchitchagoff qui appelle à lui toute l'attention.

Le 28 octobre, après être demeuré dix-sept jours à Brzest, devant Schwartzenberg, l'amiral russe s'est ressouvenu des ordres supérieurs qui le dirigent vers le nord. Il a laissé vingt-cinq mille hommes environ au général Sacken, pour tenir en observation l'armée qui couvre Varsovie [1], et lui-même s'est mis en route avec trente mille

---

[1] *Armée laissée sous le commandement de Sacken, en observation devant Schwartzenberg.*

		Bataill.	Escadr.	TOTAL.
Avant-garde.	Le gén.-maj. Gamper.	»	4	500
	Le gén.-maj. Boulatoff.	20	12	11,200
Réserve.	Le général Liewen. . .	13	»	6,500
	Le lieut.-gén. Essen. .	14	16	8,600
Cosaques.		»	»	1,200
		47	32	28,000

Russes, pour tomber sur nos communications [1]. Le 30, il avait atteint Proujani, quand Schwartzenberg, échappant à Sacken, derrière la forêt de Bialoveze, ne faisait encore que de passer le Bug. L'armée du Danube a donc déjà une grande avance sur les Autrichiens!.. Des lettres postérieures de Wilna annoncent, il est vrai, que Schwartzenberg a franchi la Narrew; que Reynier le suit, et qu'on se presse sur les pas de Tchitchagoff; mais les lettres de Minsk, et ce sont les plus récentes, ne parlent que de l'approche des Russes. Le 6, Tchitchagoff était à Slonim. Ainsi, l'espace dans lequel circulent nos principales communications, se resserre chaque jour davantage. Ce n'est pas assez d'avoir à craindre pour nos magasins de Witepsk, on craint pour ceux de Minsk. Nous sommes menacés à la fois sur

---

1 *Expédition de Tchitchagoff sur la Bérézina.*

	Bataill. réguliers.	Escadr. réguliers.	Cosaques	TOTAL.
Détachemens de Tchaplitz. .	4	11	3	3,400
Avant-garde Lambert.	7	28	5	6,800
Corps de Voïnoff.	18	20	2	9,600
Réserve de Sabaieneff.	21	16	4	12,500
	50	75	14	32,300

tous les points où nous voulons nous établir ; nous craignons même pour notre grand chemin de Wilna ! Quel que soit le besoin de s'arrêter, il faut se remettre en route.

Kutusoff aussi n'est pas loin; depuis Medyn il a suivi notre retraite, marchant sur la gauche parallèlement à nous. Un coup de main vient de signaler l'arrivée de son avant-garde dans notre voisinage. La division Baraguay-d'Hilliers, qui avait été détachée sur la route de Kalouga, pour nous y attendre, n'a rencontré que l'ennemi. Quelque prudence qu'on ait recommandée au chef de l'expédition, mille cinq cents hommes, une brigade toute entière, celle du général Augereau, frère du maréchal, surprise le 9 par les Cosaques d'Orlow, de Davidoff et de Seslawin, a capitulé ! Napoléon trouve encore au fond de son cœur assez de sensibilité pour être ému de ce nouveau malheur. De tous côtés, les mains glacées de nos soldats laissent donc tomber leurs armes !

Le général Baraguay-d'Hilliers, avec le reste de sa division, vient de rentrer en désordre dans Smolensk. C'est un vieux compagnon de l'armée d'Italie, c'est un de nos officiers les plus distingués; mais il avait été prévenu, il aurait dû tenir ses troupes réunies. L'empereur se plaint, il reproche, il accuse, il veut que le chef soit respon-

sable; il ordonne qu'une enquête soit faite, et, en attendant, il renvoie le général en France sous le poids d'un ordre du jour qui lui enjoint de garder les arrêts chez lui.

A son tour, le prince Eugène se présente dépouillé de presque toute son artillerie et de ses équipages. Sur la route de Doukowtchina, il a éprouvé un désastre complet au passage de la petite rivière de Woop. Trois jours entiers ont été employés à se débattre dans ce bourbier glacé. On y a perdu plus de douze cents chevaux et près de soixante pièces de canon qu'on a enclouées; mais, du moins, le peu d'artillerie et le peu d'hommes armés qui restaient en état de faire le service ont suffi pour contenir l'impatience des Cosaques. Le général d'Anthouard a été grièvement blessé. Enfin, on a pu s'arrêter toute la journée du 4 à Doukowtchina. Le vice-roi y a recueilli les débris de son armée qui s'approchent de Smolensk. La division Broussier et la cavalerie bavaroise ont pris position pour protéger leur arrivée : il n'y a donc plus que l'arrière-garde du duc d'Elchingen qui ne soit pas à couvert dans la ville. Cette brave troupe n'en est plus éloignée que de quelques lieues; elle occupe toujours la grande route de Dorogobouge, et la défendra jusqu'au dernier moment.

Pendant les quatre jours passés à Smolensk,

l'avidité de tous les besoins a forcé les consignes. Comment maintenir l'équilibre entre cette foule affamée, quelques agens d'administration et si peu de temps? Les distributions n'ont été qu'un pillage continuel, et, dans ce désordre, l'activité individuelle s'est ranimée pour un moment. On a rallié tout ce qu'on a pu rallier : cinquante mille hommes sont encore armés, suivent encore leurs chefs, et gardent encore quelque apparence de la discipline militaire. C'est l'élite des soldats, ce sont les plus robustes et les plus courageux [1]. Sous leur protection, soixante mille hommes peut-être, de tous les rangs, de toutes les conditions, de tous les corps, de toutes les armes, marchent confondus tantôt par bandes, tantôt faisant foule, tous s'empressant de se devancer les uns les autres. Tandis que l'empereur est à Smolensk, la tête de ces colonnes désorganisées a déjà atteint Krasnoï et Liadi. Des officiers intelligens ont pris les devans, avec des sapeurs, pour rendre les routes praticables. Ils ramasseront aux

[1] Notre cavalerie est tellement démontée que l'on a réuni les officiers auxquels il reste un cheval pour en former quatre corps ; les généraux y font les fonctions de capitaines et les colonels celles de sous-officiers. Cet escadron sacré est commandé par le général Grouchy. (Vingt-neuvième bulletin.)

défilés des principaux passages tout ce qu'ils pourront trouver d'hommes de bonne volonté; ils s'en serviront pour éclairer le chemin, et préserver les ponts que les Cosaques pourraient essayer de rompre avant notre arrivée [1].

Le 13, la division Claparède s'est mise en marche, escortant le trésor. La garde et le quartier impérial partent le 14. Le vice-roi sortira de Smolensk le 15; le prince d'Eckmulh et le duc d'Elchingen n'en sortiront que les derniers, le 16 ou le 17 au plus tard. Des mines ont été préparées pour faire sauter les tours de l'enceinte; on brûlera, on détruira les munitions, les caissons, les fusils, et tout ce qu'on ne pourra pas emporter. Quant aux canons qu'on sera forcé d'abandonner, on en sciera les tourillons, et l'on enterrera les pièces ainsi démontées. Les généraux Lariboissière et Chasseloup doivent veiller à l'exécution de ces ordres de détail.

Nous allons rentrer sur le terrain où deux cent quarante mille hommes, laissés en arrière au départ pour Moscou, devaient se réunir pour nous appuyer au retour : l'armée du duc de Tarente, celles du duc de Reggio et du comte Saint-Cyr sur la Dwina; l'armée de

[1] Cette mesure a contribué à sauver bien du monde. (M. Eugène Labaume, pag. 308.)

Schwartzenberg, celle de Reynier, le corps de Dombrowski et la division Durutte sur les confins de la Volhynie; entre eux, le duc de Bellune. Telles étaient les réserves sur lesquelles la retraite avait été calculée. On a vu quelle suite d'événemens les a successivement détournées des positions où nous devions nous concentrer pour passer l'hiver. Une seule réserve reste intacte; mais elle est encore si loin de nous, qu'elle ne saurait compter pour rien dans les affaires du moment : c'est le corps du duc de Castiglione. Le secours le plus prochain qu'elle puisse offrir, est la division Loison, qui sans doute est arrivée à Wilna.

Ainsi, renforts, réserves, approvisionnemens, tous les échelons que l'empereur s'était ménagés sur la route, tout lui manque. Chaque point d'appui, à mesure qu'il vient à peser dessus, s'écroule, miné par le froid.

Le jour où l'on quitte Smolensk, le thermomètre descend à dix-neuf et vingt degrés de glace.

CHAPITRE VI.

L'ARMÉE SE REPLIE SUR ORCHA; ELLE EST ATTEINTE PAR KUTUSOFF A KRASNOÏ.

(16 et 17 novembre.)

On quitte donc Smolensk pour gagner les ponts d'Orcha, et mettre entre nous et Kutusoff le dernier détour par lequel le Borysthène coupe le grand chemin [1]. Mais avant d'arriver à Orcha, nous avons à franchir vingt-cinq lieues de plaine, et à défiler sur ce long espace entre le Borysthène qui côtoie la route au nord, et l'armée de Kutusoff qui menace de nous resserrer au sud. Le gé-

[1] Orcha. Cette ville construite sur la rive droite du Dniéper, qui domine beaucoup celle de gauche, a des mamelons avancés qui semblent former des bastions naturels. Au-dessous est le fleuve large d'environ quatre cents toises, et formant un immense fossé que l'armée la plus formidable n'aurait jamais pu passer sans s'exposer à une ruine entière. (M. Eugène Labaume, pag. 363.)

néral russe, après l'affaire d'Ielnia contre la division Baraguay-d'Hilliers, est venu s'établir à dix lieues de Smolensk; il tient les routes de Roslaw et de Mitislaw, et son avant-garde nous a dépassés. « Les Français sont presque sans cavale-» rie, sans artillerie, sans transports. Sans cava-» lerie, on ne peut éclairer la route à un quart » de lieue; sans artillerie, on ne peut pas ris-» quer d'engagemens, ni attendre de pied ferme; » il faut marcher sous peine d'être contraint à » une bataille que le défaut de munitions nous » empêche de désirer, et dans la marche il faut » occuper un grand espace pour ne pas être » tourné [1]. » Un froid excessif met le comble aux difficultés; nous sommes en butte à tous les malheurs qui ont signalé le retour des grandes expéditions poussées au delà de l'Euphrate par Alexandre le Macédonien, Marc-Antoine, l'empereur Julien et tant d'autres. La cavalerie des Parthes n'était pas plus incommode que celle des Cosaques; les déserts glacés qui nous environnent ne sont pas moins mortels que les sables brûlans de la Bactriane. Notre désastre est le même. « Dans ces rudes épreuves, les hommes que la » nature n'a pas trempés assez fortement pour » être au-dessus de toutes les chances du sort et

[1] Vingt-neuvième bulletin.

» de la fortune, sont ébranlés et ne rêvent que » catastrophes; ceux qu'elle a créés supérieurs à » tout, voient une gloire nouvelle dans des dan- » gers nouveaux [1]. »

Voici le moment où ces grands caractères vont briller de tout leur éclat.

Le 14, on n'a fait que six lieues. On apprend, au gîte de Korouitnia, que l'avant-garde de Kutusoff a pris sur nous de l'avance, qu'elle s'est montrée à Krasnoï, et que la division Claparède, qui précède notre marche, a été obligée, pour pénétrer dans cette ville, d'en chasser les éclaireurs d'Ojarowski.

Le 15, les colonnes de la garde impériale, en approchant à leur tour de Krasnoï, aperçoivent sur la gauche le corps de Miloradowitch. Ce général a sous ses ordres les troupes de Rajewski et celles de Dolgorouki, qui a remplacé Baggowouth. « Mais il n'ose pas barrer la route, et se contente » d'envoyer des boulets [2]. »

A peine l'empereur est-il entré dans Krasnoï, que d'autres détachemens ennemis sont signalés aux environs. Déjà les plus voisins sont établis au village de Koutkowo, qui n'est qu'à une demi-lieue au sud de la ville. Napoléon veut qu'on se

---

[1] Vingt-neuvième bulletin.

[2] Le général Gourgaud.

déblaie de cet entourage. Dans la nuit même, il fait attaquer Koutkowo. Une division de la garde et le général Roguet qui la commande sont chargés de ce coup de main. Ils tombent sur les Russes à la baïonnette et sans tirer, les surprennent, leur tuent beaucoup de monde, et les repoussent au loin.

C'est le corps d'Oujarowski dont ils nous ont débarrassé. On apprend par les prisonniers que Kutusoff arrive : son quartier-général n'était la veille qu'à sept lieues de nous, à Jourowa. Dans quelques heures, il sera en présence avec toutes ses forces. Il faudrait pouvoir se remettre en marche avant qu'il vînt développer son cercle autour de Krasnoï; mais le vice-roi, le prince d'Eckmulh et le duc d'Elchingen sont encore en arrière, et l'empereur veut les attendre. Il reste à Krasnoï toute la journée du 16.

Cependant derrière nous Miloradowitch a refermé la route; il s'est replacé dans son embuscade, et guette au passage les premières troupes qui paraîtront. Sur les trois heures, les bandes d'hommes isolés qui précèdent le vice-roi se présentent. Aussitôt Dolgorouki sort du village de Mikoulino et barre le chemin, tandis que Rajewski étend sa ligne sur le côté pour nous interdire la plaine. Au milieu de la foule des nôtres qui s'est arrêtée, se trouvent des généraux et des

officiers de tout grade. On propose de brusquer l'attaque. La colonne se forme, et l'on se précipite sur l'ennemi. On force une première ligne; mais cette généreuse impétuosité succombe sous les réserves et les feux croisés que les Russes ont disposés à l'avance.

Au bruit du combat, le vice roi est accouru. Il est entouré des généraux Guilleminot, Philippon, Broussier, Ornano, Triaire, Poitevin, Pino, Guyon; de ses aides-de-camp Giflenga, Tascher, Bataille, Labédoyère, et de beaucoup d'autres dont le nom m'échappe [1]. Il donne ses ordres, et des manœuvres plus régulières vont renouveler les attaques. En ce moment, un parlementaire russe, le prince Koudatcheff, se présente. Il vient sommer le fils adoptif de Napoléon de mettre bas les armes. Un mouvement unanime d'indignation le repousse. Les généraux Broussier et Philippon ont formé, sur les bords de la route, des redoutables carrés, entre lesquels tous les hommes isolés se sont groupés, et nos six mille soldats s'avancent avec intrépidité sur les vingt mille de Miloradowitch. Cette fois

[1] Parmi les non-combattans de la suite du prince, se trouvait le conseiller d'état Méjean, qui, pendant la campagne, avait été chargé de la correspondance du royaume d'Italie.

encore, le nombre, l'avantage de la position, et la supériorité de l'artillerie, finissent par l'emporter [1]. Le vice-roi reconnaît l'impossibilité de forcer le passage; mais il est bien loin de désespérer de sa fortune. Le terrain qui descend à droite jusqu'au Borysthène, est encore libre. Eugène feignant, par une manœuvre habile, de vouloir prolonger le combat sur sa gauche, attire de plus en plus, de ce côté, l'attention des Russes, tandis que tout ce qui n'est pas engagé, file par la plaine opposée. La garde royale italienne marche en tête. Bientôt la nuit qui met fin à l'action, achève de délivrer ceux des nôtres qui sont restés en arrière. On tourne ainsi les postes de Dolgorouki, et, en moins de deux heures, le vice-roi et ses troupes ont rejoint le quartier impérial à Krasnoï.

Après avoir manqué le vice-roi, Miloradowitch faisait ses dispositions pour assurer sa revanche sur

[1] M. de Villeblanche, auditeur au conseil d'état, venait de quitter Smolensk, où il exerçait les fonctions d'intendant; il voit sur la route un colonel sortant du combat avec deux blessures et se traînant à peine. C'était le colonel Delfanti, officier d'ordonnance du vice-roi; il lui offre aussitôt l'appui de son bras, et tous deux s'éloignaient, quand un boulet vient les atteindre. Le même coup qui achève le brave Delfanti, emporte la tête de son généreux soutien!

le prince d'Eckmulh et sur le duc d'Elchingen; mais Kutusoff est arrivé : il médite des coups plus décisifs. Les feux de ses bivouacs éclairent l'horizon à deux lieues au sud-est de Krasnoï. Sa droite est appuyée aux avant-postes que Miloradowitch occupe sur la grande route de Smolensk ; son centre, placé entre le village de Chilowa et de Novoselki, a pour chef le prince Gallitzin, qui remplace Toutchkoff; et sa gauche, composée de l'ancien corps de Bagration, de celui Doctoroff et de celui de Borosdin, s'étend au midi, prêt à embrasser le reste de la plaine. Cette partie principale de l'armée russe est sous les ordres de Tormasow, le même qui a soutenu le début de la campagne en Volhynie contre Schwartzenberg, et que l'amiral Tchitchagoff a relevé de ce commandement. Kutusoff vient de l'appeler à lui. On le regarde comme le successeur de Bagration. Il est chargé de tourner la ville, et de faire main-basse sur tout ce qu'il rencontrera.

Le 17 au matin, Tormasow allait commencer son mouvement, lorsque la garde impériale sort de Krasnoï, non par le chemin qui la ramènerait en France, mais par celui qui la conduit droit au centre de Kutusoff. Devançant les Russes, elle prend l'offensive, et culbute tous les avant-postes du prince Gallitzin. C'est Napoléon lui-même qui, à la pointe du jour, s'est mis à la tête de sa troupe

d'élite. Il n'a trouvé que cette résolution qui pût ménager au prince d'Eckmulh et au duc d'Elchingen le moyen de percer jusqu'à nous [1]. Cette attaque soudaine rompt toutes les mesures de l'ennemi. A la vue de Napoléon, que les Russes croyaient déjà loin, Tormasow a reçu l'ordre de tout suspendre, et les forces principales de Miloradowitch ont été rappelées au centre; double succès qui affranchit à la fois, la route de l'arrivée et celle de la sortie [2]. On se hâte d'en profiter,

---

[1] Le 17, Napoléon envoie ses ordres; il s'arme, il sort, et lui-même à pied, à la tête de sa vieille garde, il la met en mouvement.... C'est au milieu de quatre-vingt mille ennemis qu'il retourne, qu'il s'enfonce pour attirer sur lui tous leurs efforts, pour les détourner de Davoust et de Ney, et arracher ces deux chefs du sein de cette Russie qui s'était refermée sur eux.

Le jour parut alors, montrant les bataillons et les batteries russes, qui de trois côtés, devant, à droite et derrière, bordaient l'horizon, et de l'autre, Napoléon et ses six mille gardes, s'avançant d'un pas ferme et s'allant placer au milieu de cette terrible enceinte. En même temps, Mortier, à quelques pas devant son empereur, développe en face de toute la grande armée russe les cinq mille hommes qui lui restent (M. Philippe de Ségur, tom. 2, pag. 261.)

[2] Dès que Kutusoff apprit que Napoléon se trouvait encore à Krasnoï, avec la totalité de son armée à l'exception du corps de Ney, il craignit de se placer directement

et, tandis que nos colonnes prennent la direction de Liadi, pour continuer la retraite, le prince d'Eckmulh, dégagé de Miloradowitch, parvient jusqu'à Krasnoï; mais le duc d'Elchingen n'est pas avec lui! Parti de Smolensk, seulement dans la nuit du 16 au 17, ce général est encore à une marche de distance. Combien sa position va devenir difficile! La tentative qui vient de réussir, n'est pas de celles qu'on peut répéter, et les Russes se sont remis de leur étonnement. Déjà Tormasow a recommencé ses manœuvres dans la plaine, et menace la route de Liadi. Il approche; on ne peut plus attendre; il n'y a pas une minute à perdre; on entraîne l'empereur. Lorsqu'il sort de Krasnoï, il est à pied à la tête de sa garde, ayant autour de lui ses officiers et ses principaux serviteurs. On défile ainsi, pendant un quart d'heure, sous le canon de l'ennemi. Napoléon avait réglé d'abord que le prince d'Eckmulh essaierait de

---

sur la ligne de retraite d'un ennemi dont le désespoir aurait doublé les forces, et il retarda le départ du général Tormasow, afin de laisser le passage libre à une partie des troupes de Napoléon, et de ne se présenter au delà de Krasnoï que pour couper le corps de Davoust; ce qui devait donner aux Russes une victoire, à la vérité moins éclatante, mais plus sûre et surtout moins chèrement achetée. (M. de Buturlin, tom. 2, pag. 221.)

tenir ferme; mais la retraite, un moment contenue, se précipite dans un mouvement général qui entraîne tout, et Davoust, poussé hors de Krasnoï, ne dégage qu'à grande peine ses derniers pelotons des mains des Cosaques [1].

Heureusement, l'armée moscovite s'arrête. Kutusoff veut concentrer sur Krasnoï toutes ses masses, pour mieux traquer le duc d'Elchingen, que notre départ laisse presque à sa merci.

Le 18, dans l'après-midi, le duc d'Elchingen se voyait très-près d'arriver à Krasnoï; quarante

---

[1] Nous eûmes près de douze cents blessés. Le manque de transports ne nous permit d'en emmener avec nous qu'un très-petit nombre. Tous ceux qui ne purent nous suivre furent réunis à l'hôpital de la ville; je m'y rendis pour opérer les blessures les plus graves et faire panser les autres. Dans cette circonstance difficile et extrêmement périlleuse, tous les individus de l'armée montrèrent un sang-froid impertubable. Les femmes françaises même qui avaient pu nous suivre, en partageant nos privations et nos dangers, portèrent le courage jusqu'à nous aider à panser les blessés sous le canon de l'ennemi. Madame Aurore Bursay, directrice du théâtre de Moscou, se fit surtout remarquer par son humanité et une fermeté peu commune aux personnes de son sexe... A notre départ de Krasnoï, je laissai à l'hôpital des officiers de santé pour continuer le traitement de nos blessés. (Le docteur Larrey, tom. 4, pag. 95.)

bouches à feu, chargées à mitraille, qui l'attendent au dernier ravin, éclatent, et lui révèlent, avec la présence des Russes, toutes les difficultés de sa position; mais, loin d'être déconcertées, ses troupes, comme naguère celles d'Eugène, dans le même péril, et au même endroit, n'écoutent que l'instinct de leur bravoure. Elles se précipitent sur les batteries. On distingue à leur tête Ricard, Dufour et Barbanègre; sous leurs ordres trois régimens : le quinzième léger, le trente-troisième et le quarante-huitième, renversent, jusqu'à trois fois, la première ligne de Miloradowitch. Courage admirable, mais inutile! *Leur opiniâtreté héroïque* (et ils ont arraché cette expression à une plume ennemie) revient sans cesse à la charge; mais c'est frapper de la tête contre une muraille d'acier. Deux compagnies de sapeurs et de mineurs se sont fait écraser.

Après avoir acquis la triste conviction de tous les moyens de supériorité que les Russes ont accumulées contre lui, le maréchal Ney cherchait sur sa carte le parti qu'il lui restait à prendre, quand un parlementaire de Miloradowitch vient encore proposer de mettre bas les armes! Le maréchal dévore cet affront. La meilleure vengeance à tirer de ceux qui croient le tenir, c'est de leur échapper. Il a appris, par l'ennemi lui-même, que les Français ne sont plus à Krasnoï; dès lors, il

n'hésite plus : il s'abandonne à une résolution dont la hardiesse promet de déjouer tous les calculs des généraux russes. « Si le chemin de la rive gauche » nous est maintenant fermé, » dit-il à ses compagnons, « allons en chercher un autre sur la » rive droite. La nuit nous favorise; nous n'a- » vons que quelques heures à marcher pour at- » teindre le Borysthène, et les glaçons nous seront » propices, du moins cette fois : nous passerons » dessus. Nous saurons bien ensuite regagner » Orcha. »

Au retour du jour, Miloradowitch cherche en vain ses prisonniers. Osera-t-il appeler de ce nom les malades, les blessés, les malheureux perclus par le froid, qui n'ont pu suivre les pas de l'illustre maréchal? Comme Eugène et Davoust, Ney s'est tiré de ses mains, et le dernier espoir dont il a flatté Kutusoff s'évanouit!

C'est ainsi que finit ce que les Russes ont appelé pompeusement la bataille de Krasnoï. Si cette affaire est un des plus beaux faits d'armes de notre siècle, serait-ce, comme ils le prétendent, parce que leur armée *attaquant chacun de nos corps séparément, et les uns après les autres, a fait l'application la plus exacte des vrais principes de la guerre?* non, c'est que chacun de nos corps, ayant à lutter successivement contre une armée entière, a montré tout ce que le véri-

table héroïsme a de ressources contres les froides combinaisons du métier [1] !

Dans cette marche de Smolensk à Krasnoï, le froid a fait tomber de nos mains une immense quantité d'armes et de munitions : que les Russes les ramassent, et en fassent le triste inventaire! Ils ont pris, disent-ils, deux cent vingt-huit pièces de canon, dont la moitié a été trouvée en un seul monceau, à huit lieues de Smolensk, par le *centenier Nazkin*. Quant aux malheureux qu'ils ont recueillis, dans les fossés de la route, ou dans les cendres de nos bivouacs, ils en portent le nombre à vingt-six mille. Puissent-ils les soigner en ennemis généreux !

L'armée moscovite, elle-même, est affaiblie par les traîneurs et les malades que chaque journée laisse en arrière. Elle souffre de la rigueur du froid autant que l'armée française; mais dans

---

[1] L'élite de l'armée russe avait succombé à la bataille de la Moskowa, et depuis les événemens l'ont bien prouvé. Où l'armée russe s'est-elle conduite avec la même vigueur? Est-ce à Malojaroslavetz, où trois divisions françaises et italiennes l'ont battue ? Est-ce à Viazma, où notre arrière garde a passé sur le ventre à Miloradowitch? Est-ce à Krasnoï, où Napoléon avec une poignée de braves a fait reculer les cent mille homme de Kutusoff? (Le général Gourgaud, pag. 428.)

cette calamité commune, l'avantage est encore pour elle. Tout ce qui ne peut plus suivre n'est pas perte pour celui qui s'avance, comme pour celui qui se retire [1] !

[1] La marche de la grande-armée russe, depuis Malojaroslavetz, jusqu'à Krasnoï, l'avait affaiblie d'environ trente mille hommes. Elle se vit donc obligée de céder aux armées secondaires l'honneur de terminer la campagne. (M. de Butturlin, tom. 2, pag. 235.)

CHAPITRE VII.

CONTINUATION DE LA RETRAITE. — L'ARMÉE FRANÇAISE, ARRIVANT SUR LA BÉRÉZINA, S'Y TROUVE RESSERRÉE ENTRE LES ARMÉES RUSSES DE KUTUSOFF, DE WITTGENSTEIN ET DE TCHITCHAGOFF.

(Du 17 au 22 novembre.)

Tout le temps que Kutuseff perd à compter nos débris, nous cherchons à le gagner. Le 17, à la fin du jour, on arrive à Liadi. Trente mille rations de farine devaient y être en magasin; mais les premiers qui ont passé n'ont rien laissé aux autres. Cependant, on commence à revoir des maisons et des habitans. Les colonies juives de la Pologne reparaissent, et l'argent peut procurer quelques échanges.

A huit heures du soir, l'empereur fait appeler le major-général, « Nous touchons » lui dit-il, « au pays où l'armée va s'arrêter et se refaire. Les » subsistances et les ressources que nous allons » rencontrer, il ne faut pas qu'on les gaspille.

» Il y a un magasin, un commandant de place et » un sous-préfet polonais à Doubrowna, ville où » nous serons demain. Nous avons à Orcha qua- » tre-vingt-dix mille rations et de l'eau-de-vie en » quantité; nous devons trouver aussi de la farine » à Tolotchin. Deux cent mille rations nous at- » tendent à Borisow. Organisons partout des dis- » tributions régulières; c'est le meilleur moyen » de rappeler les hommes qui marchent isolé- » ment, et le ralliement des hommes isolés est la » première chose à faire, si l'on veut empêcher » le pillage et les excès. Déjà les généraux Jo- » mini et d'Alorna ont pris les devans pour » essayer de ramener l'ordre au passage du Bo- » rysthène, mais leur détachement de gendar- » merie ne suffit pas. Le fleuve est gelé; on peut » éviter le pont en passant partout. Envoyez le » duc d'Abrantès avec les Westphaliens. Recom- » mandez, surtout, qu'on retienne au défilé d'Or- » cha les hommes isolés, qu'on les classe par » corps, qu'on fasse des distributions régulières » à la troupe, et qu'enfin on établisse un peu » de police dans la ville. » Le major-général se retire pour expédier ses ordres.

Nous quittions Liadi le 18 au matin, de plus en plus inquiets du duc d'Elchingen. La neige, qui ne cesse de tomber depuis Krasnoï, a fait perdre au froid une partie de sa vivacité; mais les

chemins devenus boueux, n'en sont que plus fatigans, et nos piétons regrettent presque les sentiers glissans, mais secs, qu'on frayait sur la glace. L'empereur continue de faire la route à pied, et les soldats se raniment en le voyant au milieu d'eux [1].

Cette journée de marche finit à Doubrowna. Dans le logement où entre l'empereur, il est reçu par la maîtresse de la maison, qui est une princesse Lubomirska. C'est pour la première fois, depuis bien long-temps, que pareille politesse lui est faite! Pourquoi faut-il qu'en échange d'une confiante hospitalité, il ne puisse donner qu'une protection impuissante contre la foule qui assiége incessamment toutes les portes!... Mais suivons-le dans la chambre où il se renferme : il parcourt les dépêches que des aides-de-camp du duc de Bellune et du duc de Reggio viennent d'apporter.

Les craintes qu'on avait dès Smolensk pour les établissemens de Witepsk, n'ont pas tardé à se réaliser. Un détachement de l'armée de Wittgenstein a été poussé sur la faible garnison qui gardait cette ville ouverte; il l'a surprise. Le général Pouget et ses troupes ont été faits prisonniers,

---

[1] Sa présence n'excita jamais de murmures. Au contraire, les plus timides étaient tranquilles là où était l'empereur. (M. Eug. Labaume, pag. 359.)

et les approvisionnemens qui nous étaient si nécessaires ont passé dans les mains des Russes.

Quant au duc de Bellune, lorsqu'il a voulu décidément prendre l'offensive, il était trop tard. Le 14, il a attaqué Wittgenstein; mais il l'a trouvé si fortement établi à Tchachniki, entre l'Oula et la Lukolmia, qu'il désespère de l'y forcer. La journée a été chaude. Le duc de Bellune a fait d'habiles manœuvres. Le duc de Reggio l'a bien secondé; chefs et soldats, tous ont fait leur devoir, et pourtant le résultat est nul. C'est un de ces combats indécis, où chaque côté se réserve pour sa part un succès d'estime. Après avoir pris et repris Smoliani sur l'avant-garde des Russes, il a fallu s'arrêter devant leur seconde ligne, couverte par la Lukolmia, et défendue, au centre et sur les deux ailes, par trois batteries redoutables [1]. Le maréchal annonce qu'il porte sa droite en avant sur la route de Bechenkovitchi, comme pour menacer la Dwina. Il essaiera, par ce mouvement, d'inquiéter l'ennemi sur ses communications, et de le décider à la retraite... Mais les opérations dirigées contre Wittgenstein, et dont on s'est

[1] Dans son rapport, le général russe Wittgenstein avoue que le village de Smoliani fut pris et repris jusqu'à six fois, et que les Russes perdirent dans ce combat dix-huit officiers et plus de mille soldats.

tant occupé depuis Viazma, ne sont déjà plus les grandes affaires du quartier impérial! Un exprès arrive en toute hâte de Borisow. Les courriers ne se pressent maintenant que pour apporter l'avis de quelque nouveau malheur! Celui-ci est accablant! Tchitchagoff est maître de Minsk; il va pénétrer jusqu'à la Bérésina. L'alarme est à vingt lieues devant nous. Notre tête de pont de Borisow est compromise!

Trompé par de faux avis, le gouverneur de Minsk a cru jusqu'au dernier moment que ce n'était point une armée, mais seulement des troupes légères qui s'avançaient sur lui. Dombrowski accourait de Slousk à la défense de Minsk. Le trop confiant gouverneur a négligé ce renfort. Trois mille hommes, qu'il avait détachés pour aller garder le passage du Niémen à Novoï-Sergin, lui paraissaient une précaution suffisante; ils viennent d'être écrasés, et Bronikouski, désabusé trop tard, écrit qu'il se replie sur Borisow au plus vite avec les deux mille soldats qui lui restent. Il appelle au secours.

L'heureux Tchitchagoff est donc parvenu ainsi jusqu'à Minsk! Cependant les dernières lettres de Wilna annonçaient que Schwartzenberg, marchant sur les pas de l'amiral, était près de l'atteindre; que Reynier avait réussi, comme Schwartzenberg, à donner le change à Sacken; qu'il suivait les

Autrichiens à une journée de distance ; que la division Durutte, forte de quinze mille hommes, à peine arrivée à Varsovie, avait été ajoutée, par les conseils et les soins du duc de Bassano, aux forces qu'on se hâtait de ramener sur Tchitchagoff ; que, le 12 novembre, Schwartzenberg devait être à Slonim ; que, vers la même époque, Reynier et Durutte réunis devaient atteindre les environs de Wolkowitz ; qu'enfin, soixante mille des nôtres, Autrichiens, Saxons, Polonais et Français, placés entre Tchitchagoff et Sacken, étaient libres d'achever en notre faveur la plus importante diversion. Que sont-ils devenus ? Schwartzenberg, après avoir si heureusement commencé, se serait-il arrêté ? Par quel ordre ? par quelle influence ? Tout ceci est inexplicable : le mal seul est certain [1]. Se serait-on flatté, à Wilna, d'un vain espoir ? Tchitchagoff semble n'avoir été atteint par personne ; il n'a été obligé ni de se retourner, ni même de suspendre sa course. On lui a laissé tout le temps de gagner Minsk ; il y est entré le 16. Quatre mille

[1] Le prince Schwartzenberg a débuté de la manière la plus brillante en se portant des bords du Bug, par Wolkowitz, sur Slonim. Par cette marche exécutée avec beaucoup d'activité, il avait réussi à tourner la droite de Sacken, et à se placer entre lui et l'amiral. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 348.)

sept cents hommes que nous avions aux hôpitaux, des subsistances rassemblées avec tant de peine pour cent mille soldats pendant six mois, des approvisionnemens immenses de munitions et d'artillerie, tout est tombé en son pouvoir. Trente mille Russes ont pu nous porter ce coup, au milieu de quatre-vingt mille Français et alliés qui devaient y parer [1]!... Peut-être est-il encore possible de leur arracher cette proie avant qu'ils ne l'aient dévorée ou gaspillée : c'est la première idée de l'empereur; la seconde est de mettre au moins le pont de Borisow à l'abri de tout événement.

« Annoncez au gouverneur de Minsk que je » serai demain à Orcha, » dit-il au major-général, « et que de puissans secours vont le rejoin- » dre; qu'en attendant, il faut rappeler à la garde » du pont les Polonais de Dombrowski.

» Quant au duc de Bellune, c'est fort heureux » que depuis vingt jours il ait pu contenir Witt- » genstein sur l'Oula; mais le temps de jouer à la » manœuvre est passé. Cette armée devient notre

---

[1] *Relevé des troupes qui pouvaient couvrir Minsk.*

Armée autrichienne de Schwartzenberg. .	30,000		
Armée saxo-polonaise de Reynier.	15,000	30,000	60,000
Division Durutte.	15,000		
Garnison de Minsk	8,000		
Division Dombrowski.	6,000		20,000
Troupes diverses en marche.	6,000		
			80,000

» unique ressource; maintenant, elle doit four-
» nir au plus pressé, à l'avant-garde comme à
» l'arrière-garde, devant nous pour nous ouvrir
» le chemin, derrière pour le fermer; il faut
» donc qu'elle se partage. Donnez ordre au duc
» de Reggio de se séparer du duc de Bellune, et
» de se porter en toute hâte et en droite ligne sur
» Borisow, avec son deuxième corps, les cuiras-
» siers du général Lhéritier et cent pièces de ca-
» non; il s'assurera d'abord du pont de Borisow,
» et de là marchera pour réoccuper Minsk. De son
» côté, Victor se tiendra en mesure de former
» notre arrière-garde. Écrivez. » Et l'empereur dicte en ces termes les ordres à expédier au duc de Bellune :

« Dombrowna, le 19 novembre, à trois heures du matin.

» Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que
» la position que vous prendrez vous mette plus
» près de Borisow, de Wilna et d'Orcha, que
» l'armée qui vous est opposée. Faites en sorte de
» masquer le mouvement du duc de Reggio, et
» donnez à croire que l'empereur arrive sur Witt-
» genstein, manœuvre assez naturelle. L'inten-
» tion de Sa Majesté est de se porter sur Minsk,
» et, quand on aura repris cette ville, de prendre
» la ligne de la Bérézina. »

La nuit s'est écoulée en ces dispositions. Le 19,

on s'éloigne de Doubrowna sans avoir encore rien appris sur le sort du duc d'Elchingen.

On atteint Orcha dans l'après-midi. Le quartier-général s'établit au couvent des jésuites. Des officiers d'état-major sont aussitôt dispersés aux environs, pour essayer de faire rentrer les hommes isolés dans les rangs des combattans. Les distributions et les abris font plus que les proclamations et les menaces. Un peu d'ordre se rétablit.

Le parc d'artillerie, qui est à Orcha, fournit au remplacement des munitions; on y trouve aussi quarante bouches à feu, et deux équipages de pont. Il faudrait tout emmener, mais on ne le peut pas. Napoléon qui n'a plus à franchir qu'une rivière, dont le passage lui est gardé à Borisow, aime mieux s'armer de canons que de traîner de lourds bateaux qui, mal attelés, resteraient en route. Forcé d'opter, il se décide à sacrifier les équipages de pont, pour en donner les chevaux à l'artillerie. Cette mesure devient générale, et nous disons adieu au Borysthène, en brûlant sur ses rives des voitures, des bagages, des papiers, et tout ce dont on peut s'alléger pour doubler les attelages qu'on conserve. [1] L'em-

[1] Veut-on savoir ce que l'ennemi faisait de son côté? M. de Butturlin nous l'apprend :

Le 21, Kutusoff avait porté son quartier-général de

pereur laisse en arrière son officier d'ordonnance Gourgaud, pour veiller à la répartition de l'artillerie entre les différens corps qui défilent [1].

Romanow à Lannixi, dix lieues au sud de Doubrowna. Son armée cantonna dans les villages des environs.... On profita de ce repos pour faire quelques changemens dans l'organisation des troisième et huitième corps, afin de réunir dans un seul corps les grenadiers de l'armée. (Tom. 2, pag. 354.)

Les marches fatigantes que cette armée avait exécutées ayant occasioné des pertes en hommes et en chevaux, le maréchal laissa le 25 à Kopys, sur le Dniéper, (à dix lieues au sud d'Orcha) les pièces de douze compagnies d'artillerie dont le personnel et les chevaux servirent à compléter les batteries qui purent suivre l'armée. Le premier corps de cavalerie, composé des régimens des gardes, fut aussi laissé sur le Dniéper pour refaire et compléter ses chevaux.

Le maréchal, avec le reste de l'armée réduite à quatre corps d'infanterie, le quatrième, le cinquième, le sixième et le huitième, et à un seul de cavalerie, continua de marcher sur la gauche, tant pour y trouver des subsistances que pour être à portée de s'opposer à Napoléon s'il marchait vers le sud. (Pag. 369.)

Les troupes qui composaient la grande-armée de Kutusoff étaient si exténuées, que l'on n'aurait pu exiger d'elles des marches forcées sans les exposer à une ruine certaine. En effet, l'armée avait déjà laissé en arrière près de la moitié de son monde; elle ne présentait plus qu'un total de quarante-cinq mille hommes. (Tom. 2, pag. 399.)

[1] Nous avions trouvé à Orcha quelques ressources;

Le 20, à midi, il faut se décider à abandonner Orcha, et l'on est toujours sans nouvelles du maréchal Ney. Le prince d'Eckmulh et le vice-roi vont encore attendre quelques heures.

Après avoir fait huit lieues, l'empereur s'arrête à Baranoui; il y dînait avec le prince de Neufchâtel et le duc de Dantzick, lorsque Gourgaud, accourant d'Orcha, vient annoncer que le duc d'Elchingen et les siens ne sont plus qu'à quelques lieues de nous !... L'empereur se lève aussitôt, et le saisissant pas les deux bras; « *Est-ce bien vrai?* » lui dit-il avec émotion. Gourgaud répond que rien n'est plus certain; que Pchebendowski et d'autres officiers polonais, qui précédaient le maréchal, sont arrivés à Orcha pour demander des secours de sa part, et que le prince Eugène, avec quatre mille hommes, est sorti de la ville, à la rencontre de nos compagnons retrouvés. Napoléon, ne pouvant plus en douter, s'écrie: « J'ai deux » cents millions dans mes caves des Tuileries, je

---

elles ont servi principalement à nos malades. Une grande partie de ceux qui ne pouvaient pas marcher a été déposée dans les hôpitaux de cette place. « Je passai, » dit le docteur Larrey, tom. 4, pag. 95, « toute la nuit de » notre arrivée et le lendemain à les faire panser et à » leur assurer des secours. Je laissai également auprès » d'eux un nombre suffisant d'officiers de santé. »

» les aurais donnés pour sauver le maréchal » Ney [1] ».

Le 21, on se remet plus gaiement en route. Le nom du maréchal Ney est dans toutes les bouches. On ne parle que de la résolution héroïque qu'il a su prendre, et de l'intrépidité avec laquelle lui et ses soldats l'on poursuivie; voici quelques détails :

Parvenus dans la soirée du 18 sur la rive droite du Borysthène, ils sont tombés encore au milieu des Cosaques! Ce n'étaient pas ceux de la grande armée russe; c'était la bande qui avait occupé Moscou après le départ du duc de Trévise. Le général-major Kutusoff la ramenait sur nous par des chemins détournés... Il a fallu se frayer passage. Nos braves s'arrêtant à chaque pas pour combattre, ne suspendant le combat que pour reprendre la marche, traversant vingt lieues en deux jours, ont ainsi descendu le cours du fleuve jusqu'à Orcha... O patrie! n'oublie jamais ce que tu dois à celui qui te les a sauvés!...

On chemine donc enfin, la poitrine moins oppressée, et l'on dépasse le village de Kokanowo.

---

[1] C'est le général Gourgaud lui-même qui nous a conservé ces détails, pag. 424 et 425 de son *Mémoire critique*.

Le quartier impérial se loge au château de Kamionka.

Kutusoff a cessé d'être sur nos traces; il est resté, le 18 et le 19, à Krasnoï; il y était encore le 20 au matin; il ne l'a quitté qu'après nous avoir donné quatre jours d'avance, et, fidèle au système de marche latérale, qu'il a adopté depuis Malojaroslavetz, il s'est reporté à gauche pour nous suivre, par la route parallèle qui traverse Romanow et Kopys, à six lieues sud d'Orcha.

Pendant ce temps, nous sommes arrivés à la hauteur des plaines gardées si long-temps par le duc de Bellune. Ce maréchal est sur notre droite, à une très-petite distance. Quant au duc de Reggio il est parti se dirigeant sur Borisow; déjà même il a gagné une journée sur nous. Le mouvement prescrit s'exécute. Depuis que le gouverneur de Minsk, Bronikouski, s'est replié sur Borisow, il a sans doute pris toutes ses mesures pour mettre en état de défense la tête du pont qui assure notre passage; l'empereur l'espère; il le lui a fait recommander. Les Polonais de Dombrowski doivent être aussi à Borisow; leur présence aura achevé de protéger ce poste important contre toute insulte; enfin, le duc de Reggio va les y rejoindre. Encore trois marches, et l'armée entière sera sur la Bérézina... Mais il y a des crises de décomposition générale, où le mal de-

vance les remèdes les plus prompts, et l'empereur n'ose plus se fier sur aucun de ses calculs... Si les Russes s'emparaient du pont! Toute la nuit du 21 au 22, il est tourmenté de ce fâcheux pressentiment. A deux heures du matin, il fait écrire au duc de Reggio : « Si l'ennemi s'était emparé de la tête » du pont de Borisow, et qu'on eût brûlé le pont, » ce serait un grand malheur! Où passerait-on la » Bérézina? Faudrait-il se disposer à remonter jus- » qu'à Lepel? Vous devez arriver aujourd'hui à Bo- » risow ; si la perte du pont était consommée, il » faudrait que vous vissiez aussitôt sur les lieux » s'il y a moyen de passer la Bérézina quelque » part. Laissez des officiers échelonnés sur la » route, afin que la principale nouvelle de Bori- » sow puisse m'être connue sans retard. »

Nous partons de Kokanowo, tourmentés de ces inquiétudes. Elles n'étaient que trop fondées!.. Borisow et le pont ne sont plus à nous! Tchitchagoff vient de s'en emparer! L'empereur l'apprend dans la matinée du 22, non loin de Toloczin.

Le gouverneur de Minsk, retiré à Borisow, y est resté cinq jours entiers sans faire aucune disposition. Dombrowski n'était pas là : ce n'est qu'après de pénibles détours, ce n'est que le 20 à minuit, que ce brave Polonais est venu couvrir cette place avec sa division ; depuis quelques heu-

res, ses bivouacs étaient établis, tant bien que mal à la droite de la tête de pont qui regarde Minsk, quand le 21 au matin l'ennemi s'est présenté. Une brusque attaque a mis un moment les Polonais en danger d'être coupés du pont; mais leur chef est parvenu à rentrer dans le cercle de la défense et à rétablir le combat. Le général russe, Lambert, qui commandait, a été blessé. Un autre général russe, Engelhart, a été tué; mais un troisième général russe, Langeron, est accouru avec un renfort, et il a fallu céder au nombre.

C'est ainsi que notre unique pont sur la Bérésina nous a été enlevé. Le duc de Reggio arrivait; il a reçu à Bobr la nouvelle de l'événement par le général Pampelona, qui sortait de Borisow. En la transmettant à l'empereur, il lui annonce qu'il va se porter en avant pour recevoir la division Dombrowski.

L'armée se trouve donc tout à coup resserrée dans un espace de quinze lieues, entre Kutusoff, Wittgenstein et Tchitchagoff. Cent quarante mille Russes nous entourent et tiennent tous les passages; jamais position n'a été plus critique. Napoléon s'arrête à Toloczin. Autour de lui tout est pensif : à quoi faut-il nous attendre? Il y a des chefs qui murmurent des souvenirs de *Toloczin* et de Charles XII. Quelques-uns même parlent tout bas de capituler; mais rien ne peut

abattre la confiance des soldats : *Il nous tirera encore de là*, disent-ils, les yeux fixés sur leur empereur !...

---

[1] Dans cette situation la plus périlleuse où il se soit jamais trouvé, ce grand capitaine ne fut pas au-dessous de lui-même. Sans se laisser abattre par l'imminence du danger, il osa le mesurer avec l'œil du génie, et trouva encore des ressources là où un général moins habile ou moins déterminé n'en aurait pas même soupçonné la possibilité. (M. de Butturlin, tom. 2, pag. 362.)

FIN DE LA SEPTIÈME PARTIE.

SUPPLÉMENT
A LA SEPTIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA SEPTIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET.

(N°. 1.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Borowsk, le 26 octobre 1812.

Mon cousin, expédiez sur-le-champ un officier au prince Poniatowski, avec ordre de faire filer promptement les bagages sur Mojaïsk, et de là sur Viazma; et d'aller prendre avec son corps une bonne position à trois ou quatre lieues de Wéréia, sur la route de Wéréia à Iegoriewskoï, en tenant son avant-garde à ce dernier endroit, qui est l'embranchement

de la route de Medyn à Mojaïsk ; quand il sera temps de partir de ce point pour se rendre à Mojaïsk, je désire qu'il puisse effectuer ce mouvement en un jour. Il comprendra que la position qu'il va prendre a pour objet de couvrir la marche de l'armée : il laissera sous les ordres du duc de Trévise tous les régimens de marche français qu'il aurait.

Écrivez au duc d'Abrantès pour lui faire connaître que l'armée russe s'était portée sur Malojaroslavetz ; que son avant-garde y arrivait sur une rive, en même temps que notre avant-garde y arrivait sur l'autre ; que la ville est située sur la rive de l'ennemi, et dans une position très-élevée, ce qui a donné lieu à un combat qui a duré toute la journée du 24 ; que, pendant que notre avant-garde soutenait ce combat, toute l'armée russe est arrivée ; que, de notre côté, des troupes du prince d'Eckmulh sont arrivées au secours du vice-roi ; que nous sommes restés maîtres du champ de bataille, et que l'ennemi a perdu sept à huit mille hommes ; notre perte est de deux mille tués et blessés : le général Delzons a été tué ; nous avons trouvé les cadavres de deux généraux russes ; deux cent cinquante à trois cents prisonniers sont restés entre nos mains ; que le 25 l'armée a pris position : l'armée russe était vis-à-vis, à une lieue en arrière de Malojaroslavetz ; que nous marchions le 26 pour l'attaquer, mais qu'elle était en retraite ; que le prince d'Eckmulh s'est porté à sa suite ; mais que le froid et la nécessité de nous débarrasser de ce tas de blessés qui sont avec l'armée, ont

décidé l'empereur à se porter sur Mojaïsk, et de là sur Viazma; qu'il est donc nécessaire qu'il écrive sur-le-champ au commandant de Viazma pour que le détachement qu'on aurait envoyé sur Iukhnow soit rappelé; que l'infanterie ennemie, depuis la bataille de la Moskowa, est extrêmement diminuée; qu'elle ne se compose pas de quinze mille vieux soldats, mais qu'ils ont recruté leurs Cosaques, et que cette cavalerie, peu dangereuse en réalité, fatigue beaucoup. Recommandez au duc d'Abrantès d'avoir soin qu'il ne parte pas de voitures sans prendre des blessés ou des malades; de se préparer à un mouvement qui, aussitôt qu'il sera remplacé, le portera sur Viazma. Prévenez-le que le duc d'Elchingen a pris une route de traverse pour se porter d'ici également sur Viazma; enfin, qu'il fasse tout ce qu'il lui sera possible, et qu'il écrive au commandant de Viazma pour que la route soit bien gardée et que l'on puisse facilement communiquer. Écrivez au duc de Bellune à peu près la même chose sur le combat, et en chiffres; que l'intention de l'empereur est de se porter sur Viazma; que le mouvement de Ielnia, s'il a été fait, aura été utile, et qu'il faut envoyer à notre rencontre sur Viazma le plus de vivres qu'on pourra, et faire venir, d'Ielnia sur Dorogobouge, ce qui aurait été réuni et dirigé sur Ielnia.

Sur ce, etc.

(N°. 2.) *Lettre du major-général Au général Charpentier.*

Viazma, le 1^er^. novembre 1812. c

L'empereur ordonne, monsieur le général, que vous envoyiez un officier de votre état-major au maréchal Saint-Cyr et au duc de Bellune, pour leur faire connaître que l'armée qui est aujourd'hui, 1^er^. novembre, à Viazma, sera le 3 à Dorogobouge; que nous attendons avec impatience de leurs nouvelles; que Sa Majesté suppose que le duc de Bellune aura déjà pris l'offensive, et aura chassé l'ennemi de Polotsk. Vous enverrez également un officier au gouverneur de Mohilow, pour lui faire connaître le mouvement de l'armée; vous ajouterez que ce mouvement de l'armée est volontaire; que c'est un mouvement de manœuvre pour être à cent lieues plus rapproché des armées qui forment nos ailes; que, depuis que nous avons quitté les environs de Moscou, nous n'avons plus de nouvelles de l'ennemi que par quelques Cosaques. Donnez-lui l'ordre, de ma part, de faire diriger le plus de vivres qu'il pourra sur Smolensk.

Faites connaître aussi les mouvemens de l'armée et les motifs au commandant de Witepsk; prescrivez-lui de faire fabriquer beaucoup de pain, parce qu'une partie de l'armée doit s'approvisionner de cette place. Faites connaître au général Baraguay-d'Hilliers le

mouvement de l'armée, etc. Je vous ai déjà fait connaître que ce général ne devait pas se compromettre : renouvelez-lui de ma part cette disposition.

Faites connaître au gouverneur de Minsk que l'armée manœuvre pour se rapprocher de cent lieues plus près de ses ailes, afin de se rapprocher de la Pologne et d'un pays ami. Envoyez-moi, pour demain au soir ou le 3 au matin, à Dorogobouge, l'état de tous les magasins de subsistances, grains, farines, etc., artillerie attelée et non attelée, des munitions de toute espèce qui peuvent se trouver à Smolensk. Faites-moi connaître, au fur et à mesure, toutes les nouvelles directes ou indirectes que vous pourriez avoir sur les mouvemens du duc de Bellune, du général Saint-Cyr et du prince de Schwartzenberg.

(N°. 3.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Viazma, le 2 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Reggio que j'ai appris avec la plus vive satisfaction que sa blessure était guérie, et qu'il était dans le cas de reprendre du service; qu'en conséquence, mon intention est qu'il retourne au deuxième corps pour en reprendre le commandement.

Mandez au duc de Bellune que j'apprends les

événemens de Polotsk, et sa marche de ce côté ; que j'espère qu'il aura repoussé Wittgenstein et repris Polotsk. Écrivez-lui en chiffres que l'armée est en marche, comme je l'en ai déjà instruit ; que l'hiver était trop long pour le passer loin de mes flancs ; qu'il est probable que je porterai la droite sur la Dwina, et la gauche sur le Borysthène, et que par-là nous nous trouverons en contact.

Sur ce, etc.

(N°. 4.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Semlewo, le 3 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen qu'aussitôt qu'il aura pris le commandement de l'arrière-garde, il fasse filer l'armée le plus vite possible ; car on use ainsi le reste du beau temps sans marcher. Le prince d'Eckmulh retient le vice-roi et le prince Poniatowski pour chaque charge de Cosaques qu'il aperçoit.

Sur ce, etc.

(N°. 5.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Semlewo, le 3 novembre 1812.

Mon cousin, faites connaître au général Wintzingerode que vous m'avez mis sous les yeux la lettre dans laquelle il déclare n'être point sujet de la confédération ; qu'en conséquence, j'ai ordonné qu'il fût considéré comme prisonnier ordinaire.

Donnez ordre au duc de Trévise de faire filer le comte Wintzingerode sur le corps du duc d'Abrantès (où il joindra son aide-de-camp), qui doit le faire partir rapidement et par des relais pour Smolensk, qu'il ne fera que traverser : de Smolensk, lui et son aide-de-camp seront conduits en poste à Wilna sous escorte, et en outre sous la garde de deux gendarmes ; on leur fera signer leur parole d'honneur. Ils seront de Wilna dirigés sur Metz.

Vous ferez sentir au duc d'Abrantès et au général Charpentier la nécessité de débarrasser promptement l'armée de ces deux officiers, de les faire donc marcher jour et nuit en toute diligence.

Sur ce, etc.

(N°. 6.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Mikalewka, le 6 novembre 1812.

Monsieur le duc de Bellune, je viens de mettre sous les yeux de l'empereur votre lettre du 2 novembre, qui m'arrive à l'instant par l'estafette. Sa Majesté ne conçoit pas qu'ayant réuni à vos troupes le deuxième corps d'armée, vous n'ayez pas pris l'offensive avec vigueur. En restant en position devant l'ennemi, vous avez tout à perdre, à cause de la supériorité de sa cavalerie légère pour couper nos communications. L'empereur ordonne que vous marchiez sur le général Wittgenstein, et le rejetiez au delà de la Dwina; que vous repreniez Polotsk et obligiez Wittgenstein à quitter cette rive. L'empereur sera après-demain à Smolensk; annoncez-lui une victoire qui est indubitable avec les troupes que vous avez.

(N°. 7.) *Lettre du major-général*

Au même.

Mikalewka, le 7 novembre 1812.

J'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre du 2. L'armée étant à Smolensk demain, il est nécessaire que vous manœuvriez:

1°. Pour jeter l'ennemi au delà de la Dwina;

2°. Pour vous maintenir toujours en communication avec l'empereur et l'armée. Vous en sentez l'importance et la nécessité.

Sur ce, etc.

(N°. 8.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Smolensk, le 9 novembre 1812, à quatre heures du soir.

Monsieur le duc de Bellune, je reçois votre lettre du 4 à Smolensk. Je l'ai mise sous les yeux de l'empereur. Sa Majesté a vu avec peine que vous fussiez incertain de votre marche. Cette incertitude a déjà fait bien du mal. Je vous ai fait connnaître par l'adjudant-commandant d'Albignac, que l'intention de l'empereur était que vous marchassiez droit à l'ennemi, dans la direction de Polotsk, et que vous le rejetassiez au delà de la Dwina. La plus grande partie des troupes de Wittgenstein sont des milices qui n'ont point six semaines de détail. Sa majesté attend des nouvelles. Faites connaître qui occupe Beszenkowiczi et Ula. Vous n'avez pas un moment à perdre pour marcher à l'ennemi; cela est de la plus grande importance. Votre principale instruction était de défendre Wilna et Minsk, où sont les magasins de l'armée; cela est fort important. Voilà deux estafettes qui manquent à l'empereur, ce qui peut

être le résultat du mouvement en arrière que vous avez fait sur Senno, et qui a découvert tout le pays à l'ennemi.

(N°. 9.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Monsieur le maréchal, l'adjudant-commandant d'Albignac vous a apporté les ordres de l'empereur, en date du 7 novembre; un officier d'état-major du général Charpentier vous en a apporté le duplicata le 9. Votre aide-de-camp, le colonel Château, arrive à l'instant, et me remet votre lettre du 9. Sa Majesté a vu avec plaisir les avantages que votre avant-garde a obtenus sur l'ennemi dans les affaires de poste, et, sur votre rapport, elle a nommé le général Fournier général de division. Cette marque des bontés de l'empereur le mettra à même d'en mériter de nouvelles dans la bataille qui va avoir lieu bien incessamment. Sa Majesté va se porter, avec une partie de l'armée, sur Orsza; mais ce mouvement ne peut se faire que lentement. Il devient d'autant plus urgent que vous attaquiez Wittgenstein; si ce général a choisi un camp et une position avantageuse, où il soit difficile de livrer bataille, il vous est facile de manœuvrer de manière à lui couper sa retraite et ses communications sur la Dwina. Vous

devez partir du principe que Wittgenstein ne peut se laisser couper sur cette rivière. Avec les troupes que vous avez, l'empereur ne doute pas du succès que vous obtiendrez; il doit être du plus grand résultat, s'il a lieu très-promptement, et que l'empereur puisse occuper Witepsk, et prendre les quartiers d'hiver entre cette ville, Orsza et Mohilow, et le long de la Dwina, sur Polotsk. Les quartiers d'hiver ainsi établis, doivent nous donner la paix dan le courant de l'hiver, ou nous préparer des succès certains pour la campagne prochaine, en menaçant évidemment Saint-Pétersbourg. Si, au contraire, vous tardez à attaquer Wittgenstein, le général Kutusoff aura le temps de se réunir à ce général sur Witepsk, et alors on ne pourra le déloger de cette position que par une bataille générale, qu'on ne pourrait pas livrer cet hiver. Nous serions donc obligés de prendre des quartiers d'hiver, en laissant la Dwina à l'ennemi et une partie de la Lithuanie, et dès lors, pour la campagne prochaine, l'ennemi se trouverait militairement mieux placé que nous. Vous sentez, monsieur le maréchal, les conséquences de ces dispositions.

Les grandes armées française et russe sont fatiguées : elles peuvent prendre des positions par des marches ; mais ni l'une ni l'autre n'est dans le cas de livrer une grande bataille pour l'usurpation d'un poste. Votre armée, au contraire, monsieur le duc, et celle du général Wittgenstein, sont dans l'obligation de se battre avant de prendre des quartiers d'hiver : le plus tôt sera le meilleur. La victoire sera

complète pour vous, si vous obligez Wittgenstein à repasser la Dwina, et qu'un corps français puisse occuper Witepsk. Si votre corps est battu, ce qui n'est pas probable par la formation du corps de Wittgenstein composé en partie de recrues, alors Sa Majesté se résoudra à prendre des quarties d'hiver en conséquence. Wittgenstein a tout à gagner à rester en position, et vous tout à perdre. Communiquez cette lettre au duc de Reggio, et concertez-vous ensemble pour livrer bataille, ce qui sera de la plus grande importance pour la suite des opérations. L'empereur, monsieur le duc, se confie dans votre attachement, dans votre zèle et dans vos talens, dans une circonstance où vos succès sur l'ennemi sont d'une si haute importance pour les quartiers d'hiver des armées, et l'avantage des opérations de la campagne prochaine.

(N°. 10.) *Lettre du major-général*

Au prince Poniatowski.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Rendez-vous avec tout votre corps d'armée à Mohilow [1]; prenez la route que vous croirez la plus directe et la meilleure, à l'exception de celle de Kras-

[1] On a vu que cet ordre ne put être exécuté. Le cinquième corps fut obligé de marcher sur Orsza.

noï que suit l'armée, et qu'il ne faut pas trop embarrasser. Arrivé à Mohilow, vous chercherez à réorganiser votre corps en y réunissant les régimens de marche qui lui appartiennent, et que le gouverneur de Minsk a retenus. Après cette première opération, vous vous occuperez de resserrer tous vos cadres en une seule division, et ensuite vous ramènerez à Varsovie les cadres qui se trouveront disponibles, pour y prendre les hommes qui s'y trouvent et s'y compléter. Vous partirez demain 12 pour Mohilow; instruisez-moi de votre marche.

(N°. 11.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Mon cousin, recommandez bien aux gouverneurs de Minsk et de Wilna de ne pas employer contre l'ennemi les régimens de marche, soit de cavalerie, soit d'infanterie; que c'est détruire les ressources sans profit; que ces régimens sont hors d'état de se battre; qu'on peut bien les arrêter à Wilna ou à Minsk pendant quelques jours, pour faire le service de la place et pour faire nombre; mais que c'est une vraie folie de les envoyer devant l'ennemi; qu'on me fait perdre ainsi beaucoup de monde, et qu'on m'ôte les moyens de recruter mes cadres, etc.

(N°. 12.) *Lettre du major-général Au duc de Trévise.*

Smolensk, le 12 novembre 1812.

Monsieur le duc de Trévise, l'empereur ordonne que vous me remettiez aujourd'hui, à deux heures après-midi, l'état de situation des troupes à vos ordres, le nombre des pièces que vous pouvez mener avec vous, ainsi que le nombre des caissons et la quantité d'approvisionnemens; enfin combien les divisions Laborde et Roguet pourront présenter de combattans, et combien de cavalerie. Réunissez tous vos détachemens, de manière que tout soit présent et prêt à partir demain.

Faites-moi connaître le nombre de jours que vous avez de vivres, le nombre de moulins portatifs que vous avez reçus, de manière que vous soyez prêt à partir demain, infanterie, cavalerie, artillerie, pour marcher en guerre et prêt à combattre, etc.

(N°. 13.) *Ordre.*

Au camp impérial de Smolensk, le 13 novembre 1812.

Sa Majesté l'empereur et roi, mécontent de la conduite du général Baraguay-d'Hilliers, dans la journée du 9 novembre, ordonne ce qui suit : 1°. le gé-

néral Baraguay-d'Hilliers est suspendu de ses fonctions; 2°. il se rendra aux arrêts dans une de ses terres en France, qu'il fera connaître au ministre de la guerre, jusqu'à ce qu'une enquête ait lieu sur ce qui le concerne; 3°. le major-général de la grande armée et le ministre de la guerre sont chargés de l'exécution du présent ordre.

(N°. 14.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 14 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen que je me rends à Krasnoï; qu'il est nécessaire qu'il continue de faire l'arrière-garde; que le prince d'Eckmulh le soutiendra; qu'il doit rester dans la position où il est toute la journée d'aujourd'hui; que demain 15, il prendra la position du couvent et du faubourg, et que le 16 il fera sauter la ville en s'en allant, ou simplement prendra la position de la tête de pont, pour ne faire sauter la ville que le 17, si tout n'était pas prêt; qu'il est nécessaire qu'il se concerte avec le prince d'Eckmulh; que je lui recommande surtout de faire en sorte que les pièces et les munitions soit détruites, et qu'on laisse le moins de traîneurs possible dans la place.

Sur ce, etc.

(N°. 15.) *Le major-général*

Au prince d'Eckmulh.

Smolensk, le 14 septembre 1812, à sept heures du matin.

Monsieur le prince d'Eckmulh, l'intention de l'empereur est que vous souteniez le duc d'Elchingen dans la retraite d'arrière-garde qu'il fait. Le vice-roi devant partir demain 15, pour se rendre à Krasnoï, vous verrez à faire relever et occuper les postes que vous jugerez convenable, et que le vice roi sera dans le cas d'évacuer.

L'intention de l'empereur est que vous vous reployiez, avec votre corps d'armée et celui du duc d'Elchingen, sur Krasnoï, en faisant votre mouvement le 16 ou le 17. Le général Charpentier, avec sa garnison, composée de trois troisièmes bataillons polonais et d'un régiment de cavalerie, quittera la ville.

Avant de partir, vous ferez sauter les tours de l'enceinte de Smolensk, en faisant mettre le feu aux mines déjà préparées; vous veillerez à ce qu'on fasse brûler les munitions d'artillerie, et détruire les caissons et tout ce qu'on ne pourra pas emmener, ainsi que les fusils. Quant aux canons qu'on ne pourra pas emmener, l'artillerie fera scier les tourillons, et les fera enterrer. Les généraux Chasseloup et Lariboissière resteront ici pour exécuter, chacun en ce qui le concerne, les dispositions ci-dessus.

Vous aurez soin, monsieur le maréchal, d'ordon-

ner des patrouilles, pour qu'il ne reste ici aucun traîneur français. Vous prendrez aussi des mesures pour ne laisser dans les hôpitaux que le moins de malades possible.

(N°. 16.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Abrantès.

Liadi, le 17 novembre 1812, à huit heures du soir.

Monsieur le duc d'Abrantès, vous devez continuer votre mouvement pour aller coucher demain à Doubrowna, d'où vous m'enverrez un officier au point où couchera l'empereur, entre Liady et Doubrowna, afin que je puisse vous expédier des ordres; mais cependant si vous n'en recevez pas, vous devez, après-demain matin, continuer votre marche sur Orsza; là, vous prendrez position, vous ferez bien garder le pont, vous concourrez à établir le plus grand ordre dans la ville, vous ferez distribuer les rations à votre corps d'armée d'une manière régulière, aux présens sous les armes; vous ferez retenir à Doubrowna et à Orsza les hommes isolés; vous les ferez classer par corps d'armée; vous empêcherez toute espèce de pillage et tous les excès que commettent les hommes isolés; vous leur ferez faire des distributions en règle, et s'il y en a qui pillent et se conduisent mal, traduisez-les à une commission militaire pour être

fusillés : c'est le cas de faire des exemples. Nous arrivons sur la ligne où l'armée va s'arrêter et se refaire, il faut donc économiser les subsistances et les ressources. Le général d'Alorna et le général Jomini sont à Orsza; ils ont des ordres conformes à ceux que je vous donne ci-dessus. Veillez vous-même, monsieur le duc, à leur exécution; c'est ce que l'empereur vous recommande particulièrement.

(N°. 17.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Doubrowna, le 18 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au gouverneur de Minsk que je serai demain à Orsza; faites-lui connaître que j'ai ordonné au deuxième corps avec une division de cuirassiers et cent pièces de canon, commandés par le duc de Reggio, de se porter en toute hâte en ligne droite sur Borisow, pour assurer ce poste important, et de là marcher sur Minsk. En attendant, le général Dombrowski se rendra avec sa division dans cette place, et observera ce que fait le corps qui est à Minsk. Recommandez-lui d'envoyer des agens du pays au duc de Bassano et au prince de Schwartzenberg, et d'avoir soin de vous écrire fréquemment.

Sur ce, etc.

(N°. 18.) *Lettre du major-général Au duc de Bellune.*

Doubrowna, le 19 novembre 1812, à trois heures du matin.

Je vous envoie, monsieur le maréchal, par l'aide-de-camp du duc de Reggio, le duplicata des ordres que je vous ai adressés hier par votre aide-de-camp.

L'empereur arrive à Orsza aujourd'hui à midi. Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que la position que vous prendrez vous mette plus près de Borisow, de Wilna et d'Orsza, que l'armée ennemie. Faites en sorte de masquer le mouvement du duc de Reggio, et de faire croire, au contraire, que l'empereur se porte sur le général Wittgenstein, manœuvre assez naturelle. L'intention de Sa Majesté est de se porter sur Minsk; et quand on sera maître de cette ville, de prendre la ligne de la Bérézina. Il serait donc possible que vous reçussiez l'ordre de vous porter sur Bérézino, de couvrir par-là la route de Wilna, et de vous trouver réuni en communication avec le sixième corps. Étudiez ce mouvement, et faites-moi connaître vos observations.

Aussitôt que vous m'aurez instruit de la situation de l'artillerie que vous pourrez céder aux autres corps, je vous enverrai des ordres pour le point vers lequel elle peut être dirigée. J'avais chargé le général Nansouty de vous remettre un chiffre; je pense qu'il l'aura laissé au duc de Bassano, qui vous l'aura

peut-être envoyé : faites-moi connaître si vous l'avez reçu, afin de pouvoir écrire dans les lettres quelques mots en chiffres, qui empêchent que ces lettres ne soient utiles à l'ennemi, dans le cas où elles tomberaient entre ses mains. Cette mesure est indispensable, attendu la grande quantité de Cosaques qui vont se trouver partout.

(N°. 19.) *Ordre du major-général.*

Orcha, le 20 novembre 1812.

Aujourd'hui 20, à la pointe du jour, M. l'adjudant-commandant Kreutzer, M. le major Dambrugeac, accompagnés chacun de deux tambours et d'un fifre, publieront, lisant à haute voix, la proclamation de l'empereur, qui a pour but de faire rentrer à leurs corps tous les traîneurs. Cette lecture se fera, après avoir battu un ban, dans autant de places qu'il sera nécessaire, pour que tout homme isolé en ait connaissance.

(N°. 20.) *Lettre du major-général*

Au duc de Reggio.

Au quartier-général près de Kokhanow, le 22 novembre 1812, à deux heures et demie du matin.

Je reçois, monsieur le duc, votre lettre du 21. Sa Majesté voit avec plaisir que vous serez aujour-

d'hui à Borisow; l'empereur espère que le gouverneur-général de Minsk aura senti la nécessité de garder la tête de pont qui assure le passage. Le général Dombrowski, ayant dû arriver le 20 avec une partie de sa division, doit avoir mis ce point, important à l'abri de toute insulte.

Si l'ennemi s'était emparé de la tête de pont, et qu'il ait brûlé le pont de manière qu'on ne puisse passer, ce serait un grand malheur, et le général Dombrowski serait bien coupable de la mauvaise direction qu'il a donnée à sa division. Il serait nécessaire que vous vissiez sur les lieux s'il y a moyen de passer la Bérézina quelque part, et, dans le cas où cela serait difficile, il faudrait se disposer à marcher sur Lepel. Mais l'empereur espère que le gouverneur de Minsk n'aura pas rendu la tête de pont à la cavalerie, et que le général Dombrowski aura pu arriver, et successivement votre corps. Laissez des officiers en arrière, échelonnés, afin que la principale nouvelle de Borisow puisse nous arriver très-promptement.

(N°. 21.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Bobr, le 23 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune, qui doit être ce soir à Kolopeniczi, pour lui faire connaître

que je suis à Bobr, que le duc de Reggio est sur Borisow; qu'il est important qu'il fasse couper la route de Lepel, comme il se le proposait, du côté de Baran, afin d'être certain que Wittgenstein ne porte rien sur le duc de Reggio; et que, s'il y portait quelque chose, il doit l'attaquer vigoureusement; que j'espère qu'il m'aura écrit, et que je recevrai ce soir un de ses officiers; qu'il est probable que je partirai demain pour Borisow; qu'aussitôt que j'aurai reçu l'officier qu'il n'aura pas manqué de m'envoyer, je lui écrirai de nouveau que notre arrière-garde est à Toloczin.

Sur ce, etc.

MANUSCRIT

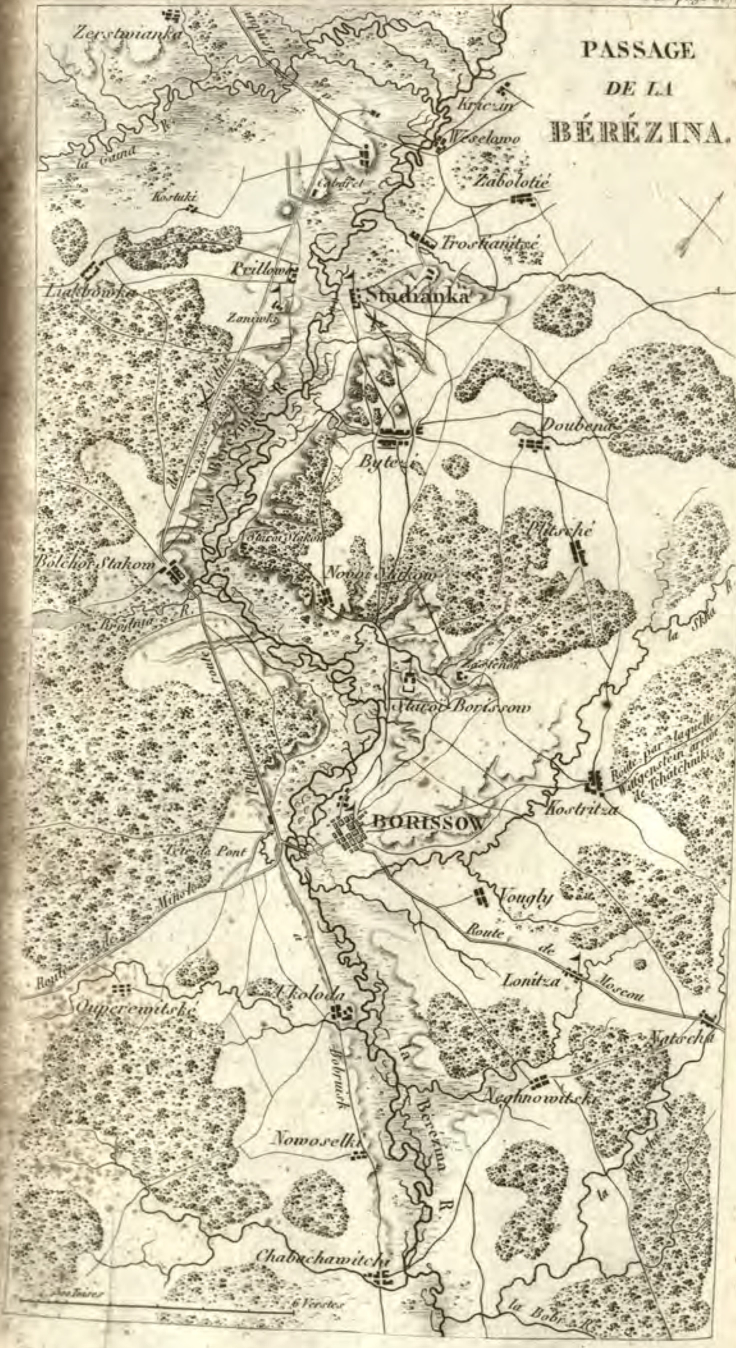
DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

HUITIÈME PARTIE.

SUITE DE LA RETRAITE.—PASSAGE DE LA BÉRÉZINA, ET DÉPART DE L'EMPEREUR POUR LA FRANCE.

Sermens fallacieux ! . . . . . .
Vains fantômes d'état, évanouissez-vous !
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissans, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Eclatez ! il est temps ! et voici votre jour !
(*Rodogune.*)


PASSAGE
DE LA
BÉRÉZINA.
Zerstmianka
la Gaina
Kostuki
Kraczin
Weselowo
Zabolotié
Troshanitzé
Lialdowka
Zaniwka
Studzianka
Doubena
Bytcz
Pitsché
Bolchoï Stakow
Staroï Stakow
Nowoï Stakow
Staroï Borissow
BORISSOW
Kostritza
la Skha R.
Route par laquelle Wittgenstein arrive de Tchatchniki
Tête de Pont
Vougly
Route de Moscou
Lonitza
Natrcha
Akoloda
Ouperemitské
Neghnowitski
Nowoselki
Bobrusk
la Berezina R.
Chabachawitchi
la Bobr R.
6 Verstes

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

HUITIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

L'ARMÉE ARRIVE SUR LA BÉRÉZINA. — OPÉRATIONS PRÉLIMINAIRES DU PASSAGE PENDANT LES JOURNÉES DU 23, DU 24 ET DU 25.

Il faut passer sur le corps de Tchitchagoff ou sur celui de Wittgenstein. L'empereur a d'abord eu la pensée de se tourner contre ce dernier, en marchant au nord, vers Lepel; mais ce parti présente de grandes difficultés de terrain. Les sources de la Bérézina, dans lesquelles on s'engagerait, couvrent le pays de lacs et de marais, saignés par un canal qui communique avec l'Oula et la Dwina.

Dans ces routes peu praticables, tout serait difficulté pour nous, tout serait avantage pour l'ennemi.

Le duc de Bellune, qui ne fait que commencer son mouvement de retraite, contiendra Wittgenstein encore quelques jours. Ce temps est précieux; on en profitera pour reconnaître la force de l'obstacle que Tchitchagoff prétend nous opposer. Tandis que cet ennemi est encore isolé, il ne serait pas impossible de lui reprendre le pont par un coup de main heureux. Le duc de Reggio a proposé de l'entreprendre; l'empereur l'approuve et l'a lancé en avant.

La nuit du 22 au 23 novembre a été employée à expédier les ordres.

Le lendemain matin, on laisse à Toloczin tout ce qui peut, sans inconvénient, céder au besoin du repos [1]. L'empereur s'avance jusqu'à Bobr, au-devant des événemens qui vont se passer du côté de Borisow: il ne tarde pas à en recevoir des nouvelles.

A quelques lieues de cette ville, le duc de Reggio a rencontré Tchitchagoff qui en sortait.

---

[1] A Tolóczin, nous trouvons un magasin considérable de farines, et une assez grande quantité d'eau-de-vie. Les vingt-quatre heures que nous y séjournâmes firent le plus grand bien aux hommes et aux chevaux. (Le docteur Larrey, tom. IV, pag. 96.)

L'amiral était loin de supposer que l'armée de Moscou fût si près de lui. Croyant n'avoir plus qu'à rejeter de son chemin le reste des défenseurs de Borisow, il quittait la Bérézina pour aller se joindre à Wittgenstein. Son avant-garde marchait avec sécurité sous les ordres du général Pahlen [1]... Le duc de Reggio a arrêté court ce mouvement. Les Russes, chargés et culbutés par les cuirassiers de Doumerc, ont été mis en déroute. On leur a pris six pièces de canon et cinq cents voitures. Le général Berckeim a pénétré jusque dans la ville, sur les pas des fuyards. Nous devions, pour prix de ce grand succès, ressaisir le pont; mais la vivacité même de notre poursuite nous l'a fait perdre. Les Russes n'ont eu d'autre moyen de salut que de le brûler pour mettre la rivière entre eux et nous [2]. Ainsi, le désordre de l'action,

---

[1] L'amiral Tchitchagoff, qui ignorait l'approche du deuxième corps, se disposait à continuer son mouvement sur *Bobr*. Il comptait n'avoir à poursuivre que le faible détachement chassé de Borisow; mais, arrivée près de Lochnitza, son avant-garde se trouva inopinément en présence de forces supérieures. Le comte Pahlen fit demander des secours; mais l'amiral, préoccupé de la malheureuse idée que l'ennemi ne pouvait être en force dans les environs de Bobr, ne se pressa pas de les lui envoyer. (M. de Buttarlin, tom. 2, pag. 355.)

[2] *Suite du récit des Russes* : Le comte Pahlen fut culbuté

beaucoup plus que les combinaisons de l'amiral, nous a refermé le passage. Il faut en trouver un autre, et le duc de Reggio fait reconnaître au-dessus et au-dessous de Borisow, les positions qui pourraient être favorables à la jetée d'un pont.

---

et rejeté sur Borisow avec tant d'impétuosité, que les septième, quatorzième et trente-huitième de chasseurs (*Russes*) qui occupaient les bois à gauche de la route furent coupés et obligés de se replier sur Staroï-Borisow. La déroute de cette avant-garde pouvait avoir des suites d'autant plus fâcheuses, que l'armée bivouaquée n'était pas préparée au combat, et n'avait d'autre point de retraite que le pont de la Bérézina long de trois cents toises. La sécurité du quartier-général était si parfaite qu'une partie de la cavalerie avait été envoyée aux fourrages vers Wesselowo. Aussi la confusion fut au comble, lorsqu'on eut la certitude de l'approche des Français. Bataillons et escadrons se précipitèrent pêle-mêle sur le pont et regagnèrent la rive droite dans le plus grand désordre.... On coupa le pont, en abandonnant à l'ennemi tous les bagages.... Les fourrageurs revinrent sur Borisow au nombre de trois mille chevaux, mais déjà la ville était occupée par Napoléon. Ils furent obligés de se replier sur Staroï-Borisow, où ils se réunirent aux trois régimens de chasseurs coupés de l'avant-garde. Ce détachement eût été fortement compromis sur la rive gauche de la Bérézina, si un paysan d'un village voisin ne lui eût indiqué un gué près de la ville dont ils profitèrent pour rejoindre l'armée. (C'était le gué de Stoudianka.) (M. de Butturlin, tom. II, pag. 356 et 357.)

Sur ces entrefaites, une de nos brigades de cavalerie arrive inopinément au-devant de l'armée. Elle vient de passer entre Wittgenstein et Tchitchagoff, et semble nous avoir rejoints exprès pour marquer la route qu'on cherche.

Cette brigade est celle du général Corbineau. Détachée du deuxième corps pendant les affaires de Polostk; entraînée sur Gloubockoë à la suite de l'armée bavaroise, elle n'a pu revenir sur le duc de Reggio qu'en faisant un détour par Borisow; son itinéraire donne des indices du plus haut intérêt. Le général Corbineau est un homme de tête et d'expérience, dont le dévouement est bien connu; le duc de Reggio se hâte de transmettre son rapport à l'Empereur.

Parti le 17 novembre de Gloubockoë avec sa brigade, Corbineau s'est dirigé par Doglinovo et Ilia sur Plechnitsié où, le 20, il a failli se croiser avec un régiment de Cosaques qui, sous la conduite de l'aide-de-camp Czernicheff, passait de l'armée de Tchitchagoff à celle de Wittgenstein. Ces Cosaques, en traversant la grande route, ont délivré les généraux Russes Wintzingerode et Sweczin, qu'on envoyait prisonniers en France. Ils n'ont précédé Corbineau à Plechnitsië que de deux jours. Ces renseignemens ont été donnés par le guide qui les a conduits. Le 21 novembre, notre brigade continuait

de se porter sur Borisow ; mais, à Zembin, elle a appris que, depuis le matin, Tchitchagoff était maître de ce passage, et bientôt les troupes légères de l'ennemi ont paru dans les environs. Corbineau s'est alors jeté dans un défilé de bois et de marais, entre Zembin et Borisow : il y est resté jusqu'à huit heures du soir. A la nuit, guidé par un paysan, il s'est mis en marche pour franchir la Bérézina à un gué qui lui avait été indiqué vis-à-vis de Stoudziancka, près de Wesselewo. Il était minuit quand il est descendu sur les bords de la rivière : elle charriait des glaçons de vingt à trente pieds, que la rapidité du courant et la faible clarté de la lune ne permettaient d'apercevoir qu'au moment où ils étaient inévitables. La brigade s'est formée en colonne serrée, sur huit de front, et l'on est parvenu à atteindre l'autre rive, mais non pas sans perte. Soixante-dix à quatre-vingts cavaliers, moins bien montés que les autres, ont été entraînés. A deux heures du matin, le 22, Corbineau était donc à Stoudziancka ; il a profité des cinq heures de nuit qui lui restaient pour se dérober aux troupes légères de Tchitchagoff, dont les environs étaient infestés. Un chemin de traverse l'a mené jusqu'à Kostrizza, d'où il s'est ensuite rabattu sur la droite. Après avoir passé la Natcha, il a débouché sur la grande route de Smolensk. Il croyait avoir encore

quinze lieues à faire pour rejoindre l'armée ; mais dans ce moment, à sa grande surprise, il s'est reconnu au milieu de ses camarades, en présence du duc de Reggio et au terme de sa marche.

L'empereur étudie sur la carte tous les détails de ce rapport; il fait dire au maréchal de lui envoyer Corbineau. « Tâchez, » lui écrit-il en même temps, « de vous rendre maître de ce gué de Wes-» selowo le plus promptement possible; faites-y » faire des ponts, des redoutes, des abattis. Nous » pourrons, après avoir passé sur ce point, re-» venir sur la tête de pont de Borisow pour en » chasser l'ennemi, de là nous porter sur Minsk, » ou enfin, comme vous le proposez, et comme » la route suivie par Corbineau nous l'indique, » marcher sur Zembin et Plechnitsié, dans la di-» rection de Wilna. »

Napoléon voudrait que le passage commençât le lendemain 24, ou le 25 au plus tard. Dans la nuit, il fait partir de Bobr les généraux Chasseloup et Éblé, avec les pontoniers, les sapeurs et les caissons d'outils. En sacrifiant à Orcha les bateaux de l'équipage de pont, il a veillé lui-même à ce que l'on mît en réserve tout ce qui pouvait servir du moins à la construction des ponts sur chevalets : outils, ustensiles, fers, clous, forges, charbons, cordages, composent le chargement

des chariots passablement attelés qui suivent le général Éblé.

Maintenant, il faut moins que jamais perdre de vue Wittgenstein; s'il cessait d'être contenu, s'il nous devançait sur la Bérézina, le point le plus exposé serait précisément le gué que Corbineau vient d'indiquer. Mais le duc de Bellune est encore en mesure de couvrir ce passage, en se retirant par Kolopenitzi sur Baran. L'empereur insiste pour que le maréchal se tienne bien dans cette direction.. « Si Wittgenstein voulait mar» cher sur le duc de Reggio, lui écrit-il, jetez» vous vigoureusement à la traverse. »

Dans la matinée du 24, on a quitté Bobr; toute l'armée se rapproche de Borisow. En route, on entend sur la droite une canonnade prolongée. Le duc de Bellune est engagé avec Wittgenstein. Napoléon prête une oreille inquiète : Wittgenstein voudrait-il arriver avant nous sur le gué de Stoudziancka?

L'empereur, qui s'arrête à Lonitza, n'est plus qu'à quelques lieues de Borisow. On lui rend compte du progrès des préparatifs pour le passage. Le duc de Reggio a fait sonder tous les gués des environs; il a fait multiplier les démonstrations sur différens points, et tandis que Corbineau se saisissait lui-même de Stoudziancka, nos cuirassiers étaient envoyés du côté le plus

opposé, au-dessous de la ville, comme pour tenter le passage dans la direction d'Ighumen et de Minsk. Le maréchal espère avoir ainsi divisé l'attention de l'ennemi.

A Stoudziancka, le cours de la Bérézina se trouve encaissé. La largeur du courant, qui n'est pas encore gelé, est d'environ douze toises. Les eaux mortes, répandues en glaçons sur les bords, lui donnent une étendue de quarante toises, et si l'on veut y ajouter les prés marécageux qui rendent les abords très-difficiles, les obstacles sont semés sur un fonds de plus de trois cents toises. La rive droite, que les Russes occupent, est généralement plus boisée et plus escarpée que la nôtre. Mais du côté où nous sommes, le village de Stoudziancka se relève sur une éminence qui domine les marais opposés, et nous fournit un emplacement favorable pour les batteries qui devront protéger les travaux et le passage.

A peine en possession du gué, Corbineau a voulu qu'on se mît à la besogne. Dans le premier moment, on manquait encore d'outils, de matériaux et même d'ouvriers du métier; mais on a essayé d'y suppléer. On a détruit plusieurs caissons pour avoir des fers et des clous; on a abattu plusieurs cabanes pour avoir des planches, et le pont se fait. Corbineau, afin de ne rien démasquer, a disposé sa troupe à un quart de lieue en

arrière, et se borne à pousser des patrouilles aux environs.

Le duc de Reggio écrit le 24, à une heure après midi, qu'il franchira le fleuve dans la nuit, et qu'on va continuer au loin des reconnaissances pour prolonger l'incertitude des Russes. « J'espère » être demain sur l'autre rive, dit le maréchal, et » je compte y tenir assez pour assurer le passage » de tout ce que Votre Majesté jugera à propos » de faire passer après moi. »

Cette nuit, qu'une tentative si importante va signaler, arrive enfin ! A minuit, un aide-de-camp du duc de Reggio se présente ; l'empereur ouvre avec précipitation la dépêche ; mais ce qu'elle renferme n'est pas ce que son impatience attend. Le maréchal est toujours à Borisow ; il annonce que les Russes ne paraissent pas prendre le change; que Tchitchagoff a eu le temps de se remettre de la déroute de son avant-garde ; que vingt mille hommes bordent maintenant la Bérézina, et que l'ennemi s'est renforcé vis-à-vis de Stoudziancka. On va jusqu'à croire que ce poste est gardé par un premier détachement de Wittgenstein, échappé à la surveillance du duc de Bellune ; on ajoute même que c'est le corps de Steingel. Le duc de Reggio, voyant que la difficulté du passage présente de la gravité, s'est décidé à attendre de nouveaux ordres, et cependant il termine en

disant qu'il espère, s'il est soutenu, surmonter tous les obstacles.

L'empereur lui répond aussitôt : « Vous croyez » avoir besoin d'être soutenu pour opérer le pas- » sage ; vous allez l'être. Le duc de Trévise sera, » aujourd'hui 25 de bonne heure, à Borisow avec » deux divisions de la garde, et si, cette nuit, » vous n'avez pas passé, il devient très-urgent » que vous passiez dans la journée. »

Cet ordre est écrit à une heure du matin. Le major-général l'envoie par son aide-de-camp Flahaut, et, avant le jour, le duc de Trévise est en marche avec ses deux divisions.

L'empereur reste préoccupé de ce qu'il vient d'apprendre : il ne peut s'expliquer comment des troupes de Wittgenstein sont déjà sur l'autre bord de la Bérézina. A cinq heures du matin, il écrit au duc de Bellune : « Votre principal but, était » d'empêcher Wittgenstein d'atteindre Oudinot. » Il vous a toujours été ordonné d'arriver rapide- » ment sur Baran, afin de couper la route de » Lepel. Vous n'en avez rien fait, de sorte que le » général Steingel s'est déjà réuni à l'armée de » Tchitchagoff, et cette jonction a suffi pour » suspendre notre mouvement de passage, qui » est cependant si urgent dans la situation où » nous sommes. Portez-vous sur Kostrizza ; éclai- » rez tout ce qui se passe jusqu'à Baran ; attaquez

» tout ce qui se présentera... Quant à votre ar-
» rière-garde, elle peut continuer à couvrir la
» queue de mon armée, qui partira aujourd'hui
» de Bobr. Mettez-vous en communication avec
» Oudinot, et envoyez-moi beaucoup d'officiers,
» afin de me faire connaître plusieurs fois par
» jour votre position. »

Le 25, Napoléon se porte sur Borisow. A deux lieues de cette ville, sur les deux heures de l'après-midi, il reçoit un officier du duc de Bellune, qui a quitté ce maréchal à dix heures du matin. Ce n'est ni du côté de Kostrizza ni du côté de Baran, sur les chemins qui aboutissent à Stoudziancka, que la canonnade de la veille s'est engagée. Le duc de Bellune a cru pouvoir se détourner de cette direction. Il a préféré se rapprocher davantage de l'armée de Moscou, et il va déboucher sur Lonitza, où le quartier impérial s'est abrité cette nuit même. Ainsi, lorsqu'il importerait le plus que Wittgenstein fût contenu à dix lieues de nous, il arrive! et la route qui lui est ouverte est précisément celle qui devait lui être fermée! « Le » mal est sans remède, » dit Napoléon, après avoir lu cette dépêche, « et ce sera un surcroît » d'encombrement. » Cependant, il ne peut se défendre d'un mouvement d'humeur. « L'ennemi » vous a offert de belles occasions de le battre, répond-il au maréchal, et vous n'en avez jamais

» su profiter. Je vous réitère l'ordre d'attaquer » l'ennemi, s'il est encore devant vous. Demain, » avant le jour, partez avec deux de vos divisions » pour gagner Borisow, et de là le point du pas- » sage. Votre troisième division fera l'arrière- » garde. »

Cette contrariété n'est pas la seule de la journée. A Stoudziancka, le passage est encore différé! Tout était prêt, disait-on ; mais le général Éblé, en arrivant, a été obligé de faire recommencer les travaux qui n'étaient pas assez solides. Les premières troupes du duc de Reggio ne bougeront pas avant la fin du jour. Voilà donc déjà vingt-quatre heures de mécompte dans les calculs!...

Heureusement, les conjectures que l'on avait formées d'abord sur ce qui se passe chez l'ennemi, ne se trouvent pas fondées. La jonction de Wittgenstein avec Tchitchagoff est encore éloignée : les troupes légères des deux armées n'ont pas même cherché jusqu'à présent à se reconnaître ; ainsi Steingell n'est pas là, et Wittgenstein ne se presse pas de tendre la main à l'amiral : quant à ce dernier, les démonstrations que nous venons d'essayer au-dessous de Borisow, ont produit un merveilleux effet ; il paraît qu'elles ont touché le point sur le quel Tchitchagoff est le plus sensible. Ce général est encore tout oc-

cupé de Schwartzenberg, son premier adversaire qu'il a laissé derrière lui. Sa plus grande inquiétude est que nous ne choisissions, pour traverser la rivière, la direction qui nous ramènerait sur l'armée autrichienne. Nous cherchons à gagner Wilna; il craint que nous ne voulions gagner Minsk, et, dans le partage de ses forces, il a tout sacrifié à cette crainte. Au-dessous de Borizow, la rive droite est partout garnie de soldats russes; c'est là, entre Ukoloda et Chabachevitchi, que sont placées les réserves; le général ennemi lui-même s'est établi de sa personne à ce poste, le dernier de sa ligne, et le plus éloigné de Stoudziancka. Il ne reste, devant le pont coupé, que les débris de la division Pahlen; toute la partie supérieure de la Bérésina n'est gardée que par la division de Tschaplitz; encore celui-ci doit-il se tenir prêt à descendre promptement vers l'amiral au premier signal. Stoudziancka n'est plus observé que par des Cosaques.

L'incertitude qui règne dans les dispositions de l'amiral n'a pas échappé à l'empereur, et lui donne à penser que Schwartzenberg, en effet, pourrait bien en être la cause. Le général autrichien était le 12 à Slonim. Il aurait dû atteindre les Russes avant qu'ils entrassent dans Minsk; il pourrait du moins les atteindre sur la Bérézina....

mais l'interruption des communications, depuis quatre jours, nous laisse dans l'ignorance de ce qui s'est passé [1].

Sur ces entrefaites, l'arrivée d'un paysan expédié secrètement de Wilna, est annoncée. Il est porteur de dépêches chiffrées du duc de Bassano. Ce paysan se fait reconnaître pour M. A....., gentilhomme polonais. Tandis qu'on l'accueille et qu'on l'interroge, la dépêche est déchiffrée, et l'empereur va savoir à quoi s'en tenir sur ce que Schwartzenberg est devenu.

M. A..... raconte que les Autrichiens ont battu les Russes; qu'il n'était bruit que de cette victoire à son départ de Wilna, et la nouvelle se communique aussitôt dans tous nos bivouacs. Les détails que l'empereur a sous les yeux parlent en effet d'une victoire; mais la date et le lieu de la bataille ont promptement fait voir qu'il s'agit d'opérations qui nous sont devenues complétement étrangères. La bataille a été gagnée le 16; ce n'est pas sur Tchitchagoff qui entrait ce jour-là-

[1] Le service de la correspondance était tellement assuré, que, dans la retraite même, hormis les quatre jours où Tchitchagoff vint se faire rejeter sur la Bérézina, l'armée eut constamment ses communications libres avec les places de dépôt. (*Napoléon à Sainte-Hélène*, M. Montholon, tom. 2, pag. 40.)

même à Minsk, c'est sur Sacken qui accourait des bords du Bug; enfin, c'est à Wolkowitz qu'on s'est battu, et cette ville est située à deux journées en arrière de Slonim, du côté de Varsovie: Schwartzenberg avait donc déjà rétrogradé de deux marches. Il s'était désisté de la poursuite de Tchitchagoff pour aller se joindre à Reynier et à Durutte, qui étaient aux prises avec Sacken, et, loin de puiser dans sa victoire une nouvelle activité pour revenir sur l'ennemi principal, il a fini par perdre de vue, dans les fumées de ce vain succès, l'importance de la diversion à laquelle tout avantage secondaire devait être glorieusement sacrifié. Schwartzenberg ne pense maintenant qu'à accabler Sacken. Il veut y employer les cinquante mille hommes dont il dispose, et celui-ci, qui n'en a pas vingt-cinq mille, se sauve comme il peut vers Brezest, battu, mais content de ramener Schwartzenberg sur le Bug, et triomphant par le fait d'en avoir débarrassé l'amiral.

On sent à Wilna combien cette manœuvre est fausse. On ne désespère pas d'éclairer le général autrichien sur le peu de valeur du succès qu'il poursuit. Mais qu'importe maintenant que Schwartzenberg se ravise; ce qui doit être décidé sur la Bérézina le sera dans vingt-quatre heures, et Schwartzenberg n'y peut plus rien. «

L'empereur ne s'arrête que peu d'instans à Bo-

risow ; il y laisse une foule de *non combattans* qui s'y accumule, ignorant encore que le passage se prépare à trois lieues de là. Cette masse d'hommes et d'équipages, vue de loin, continue de retenir l'attention de l'ennemi sur Borisow.

A onze heures du soir, Napoléon est sorti de la ville en retournant sur ses pas, comme pour reprendre la route d'Orcha ; mais à l'extrémité du faubourg, il a suivi le premier chemin de traverse qui se présente à gauche : c'est celui de Stoudziancka. Ce chemin se divise en plusieurs branches, qui toutes aboutissent dans la même direction. Les unes, qui descendent à gauche, vont longer les bords de la rivière ; les autres, qui se relèvent un peu vers la droite, se soutiennent sur la pente du vallon, à mi-côte. L'empereur, suivant une de celles-ci, arrive à Staroï-Borisow, grande ferme appartenant à un prince de Radziwil. Il y passe une partie de la nuit [1]. Le 26,

[1] On se plaît assez, par le temps qui court, à faire intervenir les phénomènes célestes dans les circonstances de notre histoire contemporaine ; en voici un qui n'aurait pas dû être négligé. « Le ciel était serein, dit le docteur Larrey, et le froid assez vif. Obligé de parcourir le camp pendant la nuit pour visiter les blessés qui nous suivaient, je ne tardai pas à être frappé de l'apparition d'une comète

avant le jour, il remonte à cheval pour aller présider lui-même aux travaux du pont.

---

située droit au nord. Elle paraissait descendre vers le pôle arctique... Elle disparut la même nuit et ne se montra plus dans la suite. Ce météore a été observé de plusieurs points de l'Europe et notamment de Leipsig. (*Mémoires de Chirurgie*, tom. 4, pag. 99.)

CHAPITRE II.

PREMIÈRE JOURNÉE DU PASSAGE.

(26 novembre.)

Une forte gelée a repris; elle a raffermi les abords marécageux de la rivière; mais les nombreux glaçons que charrie le courant contrarient beaucoup les travailleurs.

Trois ponts étaient commencés. Les moyens devenant insuffisans, on se réduit à deux : l'un pour l'infanterie, l'autre pour les voitures. On va les jeter à cent toises de distance devant Stoudziancka; ils ne seront praticables que dans la journée.

Cependant l'empereur ne croit pas pouvoir différer davantage. La rive opposée est encore dégarnie; il faut se hâter de s'en saisir avant que l'affluence de nos colonnes autour des ponts fasse accourir l'ennemi. Corbineau et ses cavaliers sont là; le gué leur est connu. L'empereur ordonne qu'un escadron de cette brigade traverse la rivière

à la nage, et porte sur l'autre bord des tirailleurs qui en battront les buissons. Chaque cavalier prendra un fantassin en croupe. Trois radeaux sont prêts; ils peuvent servir en attendant que les ponts soient ouverts; ils passeront la division Dombrowski. En peu de momens, ces différentes dispositions s'exécutent. Nos tirailleurs sont mis à terre de l'autre côté de la Bérézina, et déjà nos chevaux vont secouer au loin l'eau glacée qui s'est attachée à leurs flancs; on les voit qui gagnent au galop les hauteurs du vallon. Ils donnent la chasse à quelques groupes d'infanterie, à quelques piquets de Cosaques, et forcent ces témoins importuns à se retirer dans des bois qu'on aperçoit derrière les cabanes du hameau de Zaniwki. Le dévouement de Corbineau ne sera pas sans récompense : l'empereur lui réserve une place parmi ses aides-de-camp-généraux.

Les Russes n'ont encore rien deviné; ils n'ont pas encore arrêté leurs regards sur les travaux qu'on poursuit depuis quarante-huit heures à Stoudziancka. Tout de notre part, jusqu'à l'imprudence et à la négligence même, produit l'effet de la ruse la mieux combinée. Moins nous dissimulons, plus l'amiral est persuadé que nous voulons lui donner le change; et dans la nuit, comme pour mieux nous favoriser, il vient d'appeler sur la Basse-Bérézina le corps de Tscha-

plitz, posté d'abord entre Borisow et Stoudziancka... Napoléon ne peut pas supposer que l'illusion de l'ennemi soit aussi complète; il doit croire du moins qu'elle touche à son terme. Aussi ne néglige-t-il aucune précaution. Pendant que son avant-garde prend possession de l'autre rive, il se hâte de faire dresser les batteries qui doivent nous protéger contre le retour probable des troupes russes. Quarante pièces de canon sont établies sur le plateau de Stoudziancka.

A une heure après midi, le pont de l'infanterie est achevé. L'empereur y fait aussitôt défiler le corps du duc de Reggio. La brigade de cavalerie du général Castex passe la première, et court rejoindre celle de Corbineau; elle est suivie de la brigade d'infanterie du général Albert, et de toute la division Legrand. Viennent ensuite la division française du général Maison, les Croates et les Suisses du général Merle et deux pièces de canon, les seules qu'on puisse encore transporter sur l'autre bord. Le duc de Reggio s'empresse d'occuper le débouché des bois qui conduisent à Borisow, et, par ce premier mouvement; la route de retraite que l'armée doit suivre à droite pour gagner Wilna est mise à couvert. Il était temps! déjà l'ennemi reparaît.

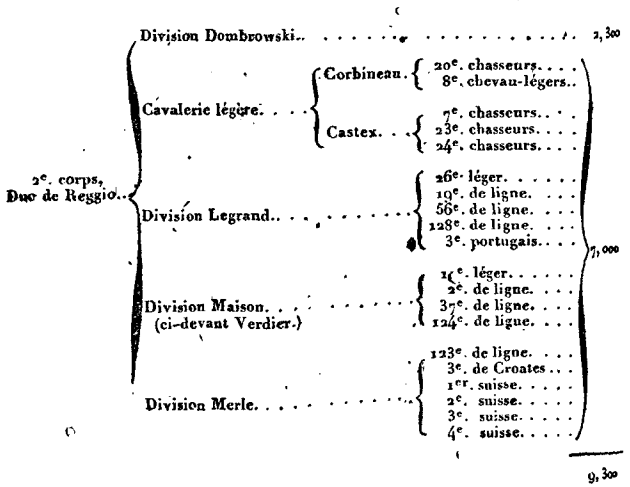
Le général Tschaplitz se repliait sur Borisow; il allait même atteindre cette ville, lorsque des

Cosaques, accourant à bride abattue, lui ont appris que notre passage s'opérait. Tschaplitz alors n'a plus pensé qu'à rebrousser chemin. Laissons le duc de Reggio recevoir les Russes et les mener battant sur Borisow, et revenons à Stoudzianc-ka, où les embarras s'accumulent [1].

Le plancher du deuxième pont est établi sur les chevalets ; à quatre heures après midi on livre le passage aux voitures, et c'est d'abord l'artillerie du duc de Reggio qui en profite pour aller rejoindre son corps. Celle de la garde suivra. Le général Neigre, qui conduit le grand parc, n'a

---

Passage de la Bérézina, le 26 novembre.



pas moins de trois cents voitures, dont cinquante pièces de réserve. Enfin, la file d'artillerie qui se forme présente encore un total de deux cent cinquante bouches à feu avec leurs approvisionnemens.

Quant aux calèches et aux charriots qui s'entassent aux environs de Stoudziancka, le nombre en est incalculable.

Sous les premiers ébranlemens de cette charge roulante, les chevalets s'enfonçent dans la vase, et les accidens ne tardent pas à se déclarer. Souvent le passage s'interrompt; mais la présence de l'empereur est encore toute-puissante, parce qu'elle agit ici sur des hommes dévoués. Nos pontonniers, nos marins, nos sapeurs, savent que, dans cette grande circonstance, le salut de l'armée exige d'eux ce qui, partout ailleurs, serait impossible, et ils s'y résignent. Plongés dans l'eau glacée jusqu'aux épaules, ils travaillent sans relâche: bravant le froid, la fatigue, l'épuisement, la mort même, puisque celle qu'ils doivent trouver sous les glaçons n'en est pas moins la mort des braves [1].

---

[1] Nous avons emprunté la plupart de ces détails au général Gourgaud; il regrette de ne pouvoir citer tous les officiers, sous-officiers et pontoniers qui ont si bien mérité de l'armée; recueillons du moins sous sa dictée

La garde était arrivée à Stoudziancka, quand le duc de Reggio a traversé la rivière. Napoléon, qui s'attend à voir paraître Wittgenstein d'un moment à l'autre, tient toujours une réserve prête pour le recevoir. A la garde impériale succède maintenant le duc d'Elchingen. Ce maréchal vient d'occuper la position de Stoudziancka avec le peu qui reste de son corps d'armée !

La nuit est venue; l'empereur s'est renfermé dans une maison du village. Mais les soins qui le pressent pour la journée du lendemain ne lui laissent guère de repos : la suite et l'amélioration du passage; la résistance à opposer sur la rive droite à Tchitchagoff; sur la rive gauche, à Wittgenstein, importent à la fois au salut de son armée, et tout repose sur lui seul.

Le duc de Reggio fait dire que le général russe Tschaplitz, rejeté derrière le ravin de Stakow, y a reçu du secours; que le général Pahlen, qui tenait encore la tête du pont de Borisow, est

---

les noms de MM. Chapelle, Chapuis, Zabeirn, Delarue, Baillot, et n'oublions pas surtout le capitaine Peyrimhoff, qui a eu le bonheur de se signaler à tous les passages de rivière exécutés dans ces derniers temps sous les yeux de Napoléon. Enfin, dans cette commémoration des intrépides pontoniers, n'oublions pas le général d'artillerie Eblé qui les a si souvent et si glorieusement dirigés.

accouru au cri d'alarme, et que tous deux ont pris position le soir dans les bois ; que nos avant-postes sont restés échelonnés entre les hameaux de Brilowa et de Stakow ; que la journée a été brillante, mais que le général Legrand a été blessé, que Tchitchagoff n'est qu'à une journée de marche, que maintenant il doit être tout-à-fait détrompé, et qu'il faut s'attendre à le voir arriver à tire d'aile.

Aussitôt, le duc d'Elchingen est envoyé sur l'autre bord pour soutenir le duc de Reggio ; la division Claparède lui est donnée comme renfort. Six mille hommes sont ainsi réunis sous sa main.

Après le maréchal Ney, le duc de Trévise traversera la rivière et formera une troisième ligne devant Tchitchagoff ; mais il ne doit quitter Stoudziancka que lorsque d'autres troupes l'auront relevé dans cette position, qui est la clef du passage, et qui ne peut pas rester un instant dégarnie.

Les corps du vice-roi et du prince d'Eckmulh sont à quelques lieues en arrière, sur la grande route d'Orcha ; on leur expédie des officiers pour qu'ils se hâtent de nous rejoindre dans la matinée. Le duc de Bellune est déjà à Borisow ; on lui transmet l'ordre de venir prendre à Stoudziancka la position d'arrière-garde qui lui est réservée. Ses divisions, encore intactes, doivent s'y replacer

en ligne devant Wittgenstein, et couvrir contre lui les derniers instans du passage. Les instructions du major-général, pour les troupes qui sont aux environs de Borisow, sont portées par le lieutenant-colonel Galbois et par le major d'Ambrugeac. L'empereur envoie également à Borisow son officier d'ordonnance Laplace, et lui recommande d'observer ce que fait l'ennemi de l'autre côté du pont.

On espérait que les traîneurs, profitant de la nuit qui avait suspendu le passage des corps organisés, se hâteraient de mettre la rivière entre eux et les Russes; mais, au jour, la rive gauche n'en est guère moins encombrée que la veille. Ces malheureux sont dispersés dans tous les bivouacs; on n'a pu les en arracher. Tombés dans un excès de misère qui n'a même plus d'instinct, ils ne savent pas prévoir le danger du lendemain. Le besoin unique qui les maîtrise est celui des alimens et des abris.... La nuit a donc été à peu près perdue pour l'écoulement de la foule.

Les premiers officiers qui reviennent de Borisow annoncent que le duc de Bellune arrivera dans la matinée; que le vice-roi le suit; que le prince d'Eckmulh ne rejoindra pas avant l'après-midi; le duc de Bellune va laisser la division Parthouneaux à Borisow pour garder ce débouché jusqu'à la sortie de nos derniers bataillons, et pour

continuer d'en imposer à l'ennemi par de fausses démonstrations. Ainsi donc deux journées sont encore nécessaires pour achever le passage ! Que de chances deux journées peuvent amener contre nous !

CHAPITRE III.

DEUXIÈME JOURNÉE DU PASSAGE.

(27 novembre.)

L'EMPEREUR passe encore la matinée du 27 à Stoudziancka, prêtant l'oreille et craignant d'entendre à la fois, d'un côté le canon de Tchitchagoff, de l'autre celui de Wittgenstein. Mais aucun événement ne trouble cette matinée, et le passage se continue sous les yeux de Napoléon. Le vice-roi le rejoint à l'entrée du pont; il précède ses troupes de quelques heures. Bientôt l'arrivée du duc de Bellune est annoncée; il amène avec lui les divisions Girard et Daëndels. Le général Partouneaux est le seul qui n'a pas quitté Borisow.

Maintenant que le duc de Bellune est en mesure de couvrir le passage, Wittgenstein peut se présenter quand il voudra. Il trouvera un ennemi qu'il a pris l'habitude de respecter, et l'empereur n'hésite plus à franchir lui-même la Bérézina, pour aller sur l'autre bord présider à la réception

de Tchitchagoff. Il traverse donc la rivière. Ce moment dissipe bien des craintes! On dirait qu'un rayon de soleil vient de percer le brouillard de neige qui nous entoure!.. Napoléon est au milieu de sa vieille garde. Le duc de Dantzick la commande toujours avec une infatigable activité. Ce vieux guerrier, décoré d'une barbe blanche qui n'a pas été faite depuis plusieurs jours, soutient ses pas sur le bâton noueux du voyageur, devenu dans ses mains le noble bâton du maréchal. Autour de Napoléon, se pressent ses amis et ses serviteurs les plus dévoués : son beau-frère, le roi de Naples, qui depuis la dispersion et la ruine de la cavalerie, ne s'est plus séparé de sa personne; son fils adoptif, le prince Eugène; ses anciens compagnons, le prince de Neufchâtel et le duc d'Istrie, celui-ci, resté comme le roi de Naples, sans commandement; les grands-officiers, le duc de Frioul et le duc de Vicence; les aides-de-camp-généraux, comte Lauriston, comte Rapp, comte de Narbonne, comte de Lobau, duc de Plaisance, comte Durosnel; les aides-de-camp polonais, comte Kossakowski, prince Sangowsko, et comte Paç; le ministre secrétaire-d'état, comte Daru; l'intendant-général, comte Mathieu-Dumas; enfin, tous les officiers attachés au service militaire et civil de la maison impériale, et au grand état-major de l'armée. Dans le

nombre des étrangers qui suivent toujours avec le même empressement les pas et la fortune de Napoléon, les Polonais doivent être mis au premier rang. On vient de voir trois de leurs généraux qui représentent la Pologne au quartier impérial. On en trouvera d'autres à l'avant-garde: Poniatowski, Zayonschek et Dombrowski ont leur place auprès du duc de Reggio. On en trouvera à l'arrière-garde: Toute la division Girard du duc de Bellune est composée de Polonais. Les uns courent en avant pour nous ouvrir les chemins; les autres demeurent en arrière pour protéger notre retraite. Ceux-ci bravent les périls pour porter nos dépêches, ceux-là pour guider nos colonnes; ils sont partout; leur cause est perdue, et ces généreux alliés semblent le savoir moins que nous. Ils ne pensent qu'à nous faire un rempart de leurs sabres, de leurs bayonnettes, et, s'il le faut, de leurs corps, jusqu'au dernier moment. Nous les retrouverons encore et toujours.

A peine l'empereur est-il sur la rive droite qu'il se porte aux avant-postes du duc de Reggio. Dombrowski s'y tient en première ligne, dans les bois entre Brilowa et Stakow. Le duc d'Elchingen forme une seconde ligne derrière le duc de Reggio. Le duc de Trévise et la jeune garde forment une troisième ligne derrière le maréchal Ney. Cette infanterie est soutenue par les cuirassiers du gé-

néral Doumerc et par les brigades légères de Castex et de Corbineau. Leurs escadrons n'ont pas été à Moscou ; ils n'ont fait que la campagne de la Dwina. Il en est de même de la division Fournier, qui, de l'autre côté de la Bérézina, flanque le corps du duc de Bellune ; c'est tout ce qui nous reste en cavalerie.

La journée s'écoule sans qu'on ait entendu parler de Tchitchagoff ni de Wittgenstein. Il y a évidemment une grande hésitation dans les mouvemens des généraux ennemis. Sans doute les fortes masses qu'ils voient couronnant les deux rives de la Bérézina leur imposent ; ils ne peuvent distinguer à quoi se réduit le nombre des combattans, et ce qui n'est que de la foule devient à leurs yeux une grande armée. C'est à qui ne se placera pas en tête du lion irrité ; on n'ose le harceler que de flanc ou par derrière.

L'empereur voudrait reconnaître la faveur que la fortune lui accorde, en se hâtant d'en profiter. Il lui semble que le passage pourrait se terminer dans la nuit, ou dans la matinée du lendemain, au plus tard. On lui annonce que les divisions du prince d'Eckmulh commencent à arriver à Stoudziancka ; aussitôt il donne aux troupes du prince Eugène l'ordre de gagner la rive droite. Le prince d'Eckmulh le suivra au point du jour, et le duc de Bellune, qui aura été rejoint par la

division Parthouneaux, pourra lui-même commencer ses dispositions de retraite, en faisant filer sur l'autre bord la division Daëndels. Il faudrait surtout que l'intervalle de la nuit ne fût pas perdu pour les hommes isolés, comme il l'a été la veille. Des officiers parcourent donc tous les bivouacs, pour décider ceux qui s'y trouvent à passer les ponts et à s'écouler par la route de Zembin.

A la nuit, le quartier-général vient s'établir à Zaniwki, dans une cabane de bois qui a deux chambres ; celle du fond est réservée pour l'empereur, et la première est aussitôt remplie par sa suite. On s'y couche pêle-mêle les uns par-dessus les autres, entassés comme un troupeau dans la plus étroite bergerie.

CHAPITRE IV.

NUIT DU 27 AU 28.

L'EMPEREUR, au milieu de tant de soins qui l'assiègent, dérobe un moment pour réexpédier M. A. . . . à Wilna. Ce gentilhomme polonais portera au duc de Bassano la nouvelle du passage de la Bérézina.

Plusieurs des officiers dépêchés à Borisow sont de retour; ils annoncent qu'ils ont laissé la ville gardée par la division Parthouneaux; que l'ennemi a fait dans la journée une tentative pour y rentrer à l'aide d'une escalade sur le pont brûlé; que Tchitchagoff, revenu de la basse Bérézina, assistait en personne à ce coup de main, mais que les assaillans ont été vigoureusement repoussés. D'autres officiers ont quitté Borisow plus tard; ils rapportent que le général Parthouneaux était dans l'intention d'évacuer cette ville et d'en partir à quatre heures du soir; que les coureurs de Kutusoff, arrivant par la grande route d'Orcha, commençaient à se montrer aux environs, et qu'enfin

on parlait d'un autre corps ennemi qui s'avançait par la plaine entre Stoudziancka et Borisow; on le supposait être l'avant-garde de Wittgenstein. L'approche simultanée des deux armées russes paraît avoir décidé le général Parthouneaux à ne pas tenir plus long-temps, et ce général s'attend même à être obligé de passer sur le ventre des Russes, pour atteindre Stoudziancka.

Ces rapports jettent dans l'esprit de l'empereur un commencement d'inquiétude sur le sort de la division Parthouneaux.

On n'en a pas de nouvelles, et les heures de la nuit s'écoulent. Le major-général a envoyé plusieurs fois à sa rencontre; l'empereur lui-même a fait partir son officier d'ordonnance Gourgaud.

Celui-ci trouve sur la route, à une lieue de Stoudziancka, un bataillon du cinquante-cinquième appartenant à la division Parthouneaux; il demande si la division est encore loin. — « Elle doit être devant moi, répond le commandant. Nous sommes la dernière arrière-garde; il n'y a plus que des Russes après nous. » Gourgaud revient donc sur ses pas, et son retour jette l'empereur dans une grande perplexité. Comment la division, qui s'est mise en marche avant la chute du jour, n'est-elle pas encore arrivée? Comment, du moins, ce bataillon, parti long-

temps après elle, ne l'a-t-il pas rejointe? Ils ont donc pris des chemins différens? Le rapport du commandant est le seul indice que l'on puisse saisir; on s'y attache d'abord. Voici en quels termes ce commandant l'a mis par écrit.

« A la sortie de Borisow, le général Blamont » est venu me donner ordre de faire face en ar- » rière. » Vous resterez là, m'a-t-il dit, jusqu'à » ce que je vous envoie une ordonnance. Si vous » êtes attaqué, pas de retraite, il faut vous faire » hacher. » Nous nous sommes donc arrêtés dans » cette position; nous n'avons pas été attaqués, » et l'ordonnance a paru enfin en nous criant de » suivre. Je me suis mis en route. Arrivé à la » croisière des chemins, comme il faisait très- » brun, je me trouvai incertain sur le choix de » la route. On entendait des voitures rouler sur » la gauche; je piquai mon cheval, et les eus » bientôt atteintes. Je demandai quelles étaient » ces voitures? On me répondit: « Ce sont les équi- » pages du général Parthouneaux. » Je demandai » au chef s'il était sur la route? il me dit que » c'était l'aide-de-camp du général qui lui avait » dit de la suivre. J'ai cru devoir la suivre aussi. » Le chemin nous a fait rencontrer la rive gau- » che de la Bérézina en traversant un bois; à la » sortie du bois, je vis des feux épars, et je m'en » approchai. Je m'informai aux hommes qui les

» entouraient de quelle division ou corps d'armée » ils faisaient partie; aucun ne voulut me répon- » dre. J'allai à différens prendre les mêmes in- » formations; un me dit : « Nous n'avons ni corps » d'armée ni division. » C'étaient tous des traîneurs. » J'entrai dans un village que je trouvai le long » de la Bérézina (c'était probablement Novoï-Sta- » kow) pour chercher un pont et passer; mais » inutilement. Je m'informai alors aux paysans » où je pourrais trouver un passage; ils me deman- » dèrent si je n'étais pas Français? Je répondis » affirmativement. Alors ils me dirent que cette ar- » mée que je voyais sur la rive droite, était l'armée » russe. (Les bivouacs de Tschaplitz à Stakow). » Je leur demandai s'ils savaient où avait passé » l'armée française. Ils me répondirent qu'on di- » sait qu'elle marchait sur la route de Wilna. Je » m'informai si j'en étais peu éloigné. Ils me di- » rent à deux grandes lieues, et qu'il me serait » impossible de me retrouver, parce qu'il fallait » traverser une forêt. Je les priai de me fournir un » guide, que je le paierais généreusement. Ces » braves habitans me répondirent qu'ils vou- » laient bien me conduire, mais qu'ils ne vou- » laient aucun salaire. C'est un d'eux, en effet, qui » m'a conduit..... »

Il n'y a plus à douter, c'est par les chemins de la droite que le général Parthouneaux s'est di-

rigé. Ces chemins, qui bordent la crête du vallon, longent la plaine où les Russes de Wittgenstein s'établissent; en ce moment, on voit les feux des bivouacs sur les hauteurs de Staroï-Borisow. La division Parthouneaux serait-elle tombée dans ce danger? Elle n'a plus que trois mille baïonnettes; mais une telle troupe, conduite par de bons généraux, a de grandes ressources dans les circonstances désespérées. On se flatte qu'elle n'est qu'égarée; qu'aux premiers coups de fusil, elle aura pu se dégager, descendre le coteau, et gagner les chemins du bas..... Il faut attendre le jour!

CHAPITRE V.

TROISIÈME JOURNÉE DU PASSAGE.

(28 novembre.)

QUELLE que soit l'incertitude où l'on demeure sur le sort de la division Parthouneaux, plusieurs faits importans résultent des rapports de la nuit: d'abord l'arrivée de Wittgenstein [1], qui, par un chemin diagonal, débouche sur nous entre Borisow et Stoudziancka ; ensuite la jonction de l'avant-garde de Kutusoff avec Wittgenstein aux portes de Borisow ; enfin, l'évacuation de cette ville par notre arrière-garde, évacuation dont la conséquence immédiate a dû être, pour Tchitchagoff,

[1] Wittgenstein, arrivé le 26 à Kostrizza, pouvait tomber le 27 sur Stoudziancka; c'était son dessein. Mais le chemin direct de Kostrizza sur Stoudziancka lui ayant été présenté comme impraticable, il s'est décidé à faire un détour sur la gauche par Staroï-Borisow; il y est arrivé le 27 dans l'après-midi, se trouvant alors entre le duc de Bellune et la division Parthouneaux. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 371.)

le rétablissement du pont, et l'ouverture d'une communication prompte et directe avec Wittgenstein et Kutusoff. Ainsi, cette nuit même, les chefs des trois armées ont dû s'entendre, et combiner les opérations qui leur restent à essayer sur nous. La journée qui va commencer sera rude; mais nous tenons le passage; il est presque entièrement effectué. Nous sommes en possession de la route de retraite qui conduit à Wilna, et maintenant, quelque concertés que soient les efforts des trois armées russes, nous pouvons en recevoir le choc.

L'empereur n'a qu'un regret, c'est que la rive gauche, que nous serons forcés d'abandonner d'un moment à l'autre, soit encore encombrée de traîneurs qui ne veulent rien entendre. Pendant la nuit, à chaque officier venant de Stoudziancka, Napoléon ne cessait de demander si ces pauvres gens et les bagages continuaient de passer, et toujours on lui répondait que le passage était libre, mais qu'on ne se pressait pas d'en profiter. Le prince Eugène a eu les plus grandes peines à décider la queue de sa colonne à traverser d'une rive à l'autre. Cette seconde nuit, comme la première, n'a donc pas été employée ainsi qu'elle aurait pu l'être!

Le vice-roi et le prince d'Eckmulh reçoivent l'ordre de filer par la route de Zembin, et d'y

entraîner tout ce qu'ils pourront. Par cette route, ils rejoindront le général de Wrède. Un émissaire polonais, qui apporte de ses nouvelles, l'a laissé à Doktzitzi. Cet émissaire reporte aussitôt au général bavarois l'ordre de gagner Vileïka, d'y réunir des vivres, et de nous garder les passages de la Wilia. Cinquante napoléons seront remis au Polonais, s'il réussit à s'acquitter de son message en quinze heures de temps.

Le duc de Bellune vient d'envoyer sur la rive droite la division Daëndels; il n'a plus, pour tenir à Stoudziancka, que la division Girard et la cavalerie du général Fournier. L'empereur craint que ce ne soit se dégarnir trop vite, et il rend au maréchal les troupes de Daendels.

A la pointe du jour, c'est-à-dire à sept heures du matin, le canon se fait entendre dans les bois vers Borisow. C'est Tchitchagoff qui attaque vivement le duc de Reggio. L'empereur monte à cheval et y court au galop. A peine a-t-il mis pied à terre dans un éclaircis du bois, qu'il voit le duc de Reggio blessé qu'on emporte. Il confie aussitôt le commandement au duc d'Elchingen.

Dans le même moment, le canon gronde aussi de l'autre côté de la rivière. C'est Wittgenstein qui, descendu de Staroï-Borisow, en est aux mains avec le duc de Bellune.

La crise est donc arrivée! Les deux batailles

sont engagées, l'une en deçà, l'autre au delà des ponts, et les deux rives de la Bérézina en retentissent à la fois [1].

Tous ceux qui ne sont pas combattans, et qui n'ont pas encore traversé la rivière, se pressent alors d'accourir aux ponts. Les voitures qui veulent rompre la file, les piétons qui se culbutent au milieu des chevaux et des fourgons, les allées et venues que le service des deux combats exige en sens opposé, ont bientôt produit une horrible mêlée. Sous le poids de l'encombrement, quel-

---

[1] *Bataille de la Bérézina, le 28 octobre 1812.*

Sur la rive gauche, commandement du duc de Bellune.		Divis. Girard. Divis. Daëndels. Divis. de cavalerie Fournier.		10,000
Sur la rive droite, commandement du duc de Reggio, et ensuite du duc d'Elchingen.	1re. ligne, Duc de Reggio.	Divis. Dombrowski. Divis. Doumerc, et 2e. corps.	9,300	
	2e. ligne, Duc d'Elchingen.	3e. et 5e. corps. Divis. Claparède.	5,400	16,900
	3e. ligne, Duc de Trévise.	Infanterie de la jeune garde, sous le com. du duc de Trévise.	2,200	
		TOTAL des combattans,		26,900
En réserve à Zaniwki.		Vieille garde. Cav. de la garde, montée. Cavalerie démontée.	4,500 200 180	4,880
				31,000
En marche sur Zembin.		Le corps du vice-roi. Le corps du prince d'Eckmulh. Le corps du duc d'Abrantès.		9,000
				40,000
Foule de non combattans.				45,000
				85,000 à 90,000

ques chevalets faiblissent; il faut employer la force pour avoir l'espace nécessaire à la réparation. On en vient à bout, et le passage un moment interrompu est repris avec une nouvelle impétuosité... Les scènes trop affligeantes dont le pont est devenu le théâtre, n'ont du reste aucune sorte d'influence sur les chances militaires de la journée. C'est un désastre isolé auquel une population, qui n'est plus l'armée, se trouve en proie dans l'intervalle qui sépare les deux batailles. Nos combattans, animés par le feu, ne voient que l'ennemi, et ne s'occupent guère du reste.

L'attaque de Tchitchagoff vient d'échouer. Ses lieutenans Tschaplitz et Pahlen n'ont pu percer la ligne de Polonais et de Français que Ney leur a opposée, et notre cavalerie a terminé cette résistance par une éclatante victoire. Notre cavalerie ! c'est sur des chevaux mourans de fatigue et d'inanition, que les braves cuirassiers de Doumerc ont fourni les charges qui ont enfoncé tous les carrés ennemis! Les Russes sabrés, renversés, se replient en déroute sur Tchitchagoff, qui est encore en arrière à Stakow. Ils nous laissent dix-huit cents prisonniers ; mais qu'en faire?

Du côté entrepris par Wittgenstein, l'attaque des Russes n'a pas été plus heureuse. Les escadrons de Fournier, dignes émules de ceux de Doumerc, ont culbuté les premiers assaillans qui se sont pré-

sentés. Wittgenstein met de la lenteur dans le développement de ses manœuvres, et le combat se soutient sur une ligne qui couvre Stoudziancka, les Français faisant face au midi. Notre gauche n'est appuyée vers la plaine que par la cavalerie du général Fournier; l'extrémité de notre droite, qui descend sur la Bérézina, n'est pas très-éloignée des ponts.

L'empereur était de retour à son quartier-général de Zaniwki, quand le canon qui redouble sur l'autre rive et des clameurs qui s'élèvent des ponts fixent toute son attention. Une agitation surnaturelle a bouleversé la foule qui remplit le fond de la vallée. Des voix se font distinctement entendre, et bientôt, parmi les broussailles du marais, on voit sortir des hommes nus qui se sont élancés à travers les glaçons pour franchir la rivière à la nage. Dans le nombre est le colonel V.....t, qu'on a peine à reconnaître dans cette nudité sauvage. Un moment après arrive le docteur Larrey, à moitié étouffé, entouré de quelques soldats qui l'ont tiré de la foule et l'ont ramené sur leurs bras. Il était allé chercher sur l'autre rive une caisse d'instrumens de chirurgie que le nombre croissant de nos blessés ne rendait que trop nécessaire. Peu s'en est fallu qu'il ne devînt ainsi victime de son dévoûment.

C'est une batterie avancée par les Russes sur le

bord de la rivière qui a causé ce nouvel accès de désordre. Les boulets et les obus pleuvaient sur la multitude qui s'entassait à l'entrée des ponts. L'épouvante s'empare de tous les esprits ; on se choque, on se culbute ; le plus fort abat le plus faible, et tomber c'est être étouffé. Les voitures, les calèches, les chariots d'artillerie, les fourgons des équipages sont renversés, brisés ; les chevaux et les conducteurs écrasés sous les débris de leurs chariots ; le bouleversement est épouvantable, et, pour comble de malheur, le pont mal assuré se rompt une seconde fois. Impatiens de se voir retenus, ne pouvant avancer ni reculer, les uns s'élancent sur des trains de glace, dont ils s'imaginent pouvoir s'aider pour gagner l'autre bord ; d'autres aiment mieux se jeter à la nage. Quelques-uns de ceux qui sont moins engagés dans la foule, gardent assez de sang-froid pour se retirer à l'écart sur le rivage et s'en remettre à la merci des Russes.

Cependant le duc de Bellune a promptement forcé Wittgenstein de reculer sa batterie. Le tumulte se calme un peu, mais il a laissé des débris trop pénibles à décrire. Beaucoup des nôtres ont péri ; quelques-uns par les boulets perdus de l'ennemi ; quelques autres dans leurs efforts impuissans contre les flots, les glaces et le saisissement du froid ; le plus grand nombre a été étouffé ou

écrasé. On ne passe plus les ponts que sur des cadavres d'hommes et de chevaux.

Sur les deux rives, le combat a repris un nouvel acharnement. Wittgenstein et Tchitchagoff ont fait avancer leurs réserves. Ce dernier a reçu en outre le secours des Cosaques de Platow et de l'infanterie d'Yermoloff, détachés de l'avant-garde de Kutusoff; mais ni l'un ni l'autre des généraux ennemis ne réussit à forcer nos positions; ils sacrifient inutilement leurs meilleures troupes [1]. Ici la victoire se réduit pour nous à ne pas reculer, et nous l'obtenons complète. Le duc de Bellune a même un moment percé au centre la ligne de Wittgenstein. On cite le septième régiment de cuirassiers, qui s'est précipité sur un carré de sept mille Russes, et leur a fait mettre bas les armes [2]; mais le prix de la vaillance ne se gagne qu'avec du sang: le brave Zayonscheck, le Nestor des Polonais, a eu le genou fracassé. Larrey y court, et, sous le canon de l'ennemi,

[1] Des Russes pris au siége de Dantzick faisaient partie des troupes de Tchitchagoff; ils ont déclaré que les quatre régimens de leur division s'étaient trouvés réduits à peu de chose par le combat désastreux qu'ils avaient soutenu sur la Bérézina. (Rapport du général Rapp, du 10 mars 1813.)

[2] Voir ci-après dans les pièces historiques le décret qui nomme le colonel Dubois général de brigade.

lui fait l'amputation de la cuisse[1]. Outre le duc de Reggio, le général Legrand et le général Zayonscheck, nous comptons parmi nos blessés sur la rive droite le général polonais Dombrowski; sur la rive gauche, du côté du duc de Bellune, les généraux Fournier, Girard et Damas, qui n'ont pas voulu quitter leur poste; on ne cite encore parmi les morts qu'un seul de nos généraux, le général Candras. Le jeune Alfred de Noailles, aide-de-camp du prince de Neufchâtel, est mort ou prisonnier[2].

Vers le soir, le feu a cessé. Les ordres de l'état-major étaient venus pour que le duc de Bellune se retirât à la nuit de Stoudziancka; mais ce maréchal sent sa force; quoiqu'il ne compte plus que

---

[1] Cette opération a été suivie d'un succès inespéré, et Larrey s'enorgueillit avec raison d'avoir conservé à la Pologne ce vieillard vénérable qui compte aujourd'hui plus de quatre-vingts ans.

[2] M. Alfred de Noailles, aide-de-camp du prince de Neufchâtel, portait un ordre. Il parlait au colonel Marbot, commandant le vingt-troisième de chasseurs, lorsqu'une charge de cavalerie russe eut lieu. Le cheval d'Alfred de Noailles s'abattit; on vit les Cosaques entraîner cet officier en le frappant. Le vingt-troisième fit un effort pour le délivrer; il fut infructueux, et M. de Noailles, dont on n'a plus entendu parler, fut probablement massacré par ces barbares. (Le général Gourgaud, *Examen critique*, pag. 466.)

six mille soldats contre les trente mille de Wittgenstein, il peut donner encore la nuit entière aux malheureux qui restent sur le rivage, et il envoie annoncer à l'empereur qu'il ne fera sa retraite que le lendemain, quelques heures avant le jour. Ainsi le maréchal soutient la lutte jusqu'au bout et hors de toute proportion avec ses moyens. Par son noble dévouement, il a réparé les fausses manœuvres des jours précédens. L'empereur en est vivement touché. Cette journée, dit-il, est une des plus glorieuses de Victor !

Dans la nuit, tous les blessés sont mis en route pour Wilna sur des traîneaux qu'on s'est procurés dans les villages voisins. Le lendemain, au jour, l'armée défile dans la direction de Zembin.

Voilà donc à quoi aboutissent les combinaisons de Wittgenstein et de Tchitchagoff ! Dès les premiers pas, leur fastueuse coopération, tirée de si loin, aurait dû avorter, si, d'un côté, Schwartzenberg, sur le Bug, et de l'autre, le duc de Bellune, sur la Dwina, avaient pu exécuter leurs ordres ! mais il en a été autrement. Les généraux russes ont pénétré jusque sur le chemin de l'armée française ; ils devaient, disait-on, nous prendre tous jusqu'au dernier, et malgré le triste état où nous sommes, ils sont forcés, au défilé fatal, à n'être que les témoins de notre passage !.. Que seraient devenus ces téméraires, s'ils s'étaient

trouvés sous nos pas avant que les deux tiers de nos forces eussent été paralysés par le froid [1] ? Il faut cependant reconnaître qu'un trophée

---

[1] L'événement ne répondit pas aux espérances que la marche des armées secondaires sur les communications des Français avaient inspirées aux Russes, *et qui n'allaient rien moins qu'à voir toutes les issues fermées pour le retour de Napoléon et de ses troupes.* Le renversement de ces espérances causa un mécontentement assez général dont le mauvais effet rejaillit sur les généraux russes que l'opinion publique rendit responsables de l'inexécution du projet arrêté. L'amiral Tchitchagoff qui, malheureusement pour lui, se trouva en évidence, fut le premier attaqué. Mais le comte Wittgenstein et le maréchal Kutusoff lui-même eurent aussi leur tour !...

On reprocha à Wittgenstein de n'avoir pas songé à se mettre en communication avec l'amiral, et de ne s'être pas porté de Tchachniki sur Borisow par la rive droite de la Bérézina.... On a reproché au maréchal Kutusoff la lenteur de ses marches, telle qu'il n'était arrivé que cinq jours après sur la Bérésina... Enfin, on a reproché à l'amiral de s'être laissé surprendre le passage de Stoudzianka ; d'avoir manœuvré avec lenteur dans cet instant décisif ; de n'être pas revenu dès le 27 sur le point où le passage était démasqué ; de ne pas s'être montré plus actif dans le combat du 28 ; d'avoir perdu des momens précieux dans sa halte intempestive de Stakow ; enfin d'avoir laissé Kapcevitz revenir sur lui, au lieu de l'avoir jeté vivement au delà de l'armée française sur Zembin, pour la prévenir sur ce défilé et lui couper les ponts. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 395.)

est tombé dans les mains de l'ennemi ; il l'a ramassé sur la neige, dans l'ombre de la nuit; c'est l'épée du général Parthouneaux. Des prisonniers qu'on a faits dans la journée et quelques-uns des nôtres qui se sont échappés, viennent confirmer toutes les inquiétudes; voici ce que les premiers déclarent.

Le général Parthouneaux, voyant que l'ennemi lui barrait le chemin à Staroï-Borisow, ne pensait plus qu'à se l'ouvrir l'épée à la main. Sommé dans ce premier moment de ne pas s'abandonner à une défense inutile, il a répondu au parlementaire russe : « Je vous garde; vous » serez témoin des efforts que nous allons faire; » et l'on s'est battu avec une grande résolution, quoique la division fût obstruée dans tous ses mouvemens par la masse des hommes désarmés qui s'attachait à elle. Tout à coup le bruit s'est répandu que le pont de Stoudziancka était en feu! une grande lueur s'élevait dans cette direction; c'était une ferme qui brûlait, mais la fausse nouvelle n'en a pas moins produit son effet. Dès lors on s'est cru sans espoir de rejoindre l'armée. Les généraux ont essayé de lutter encore toute la nuit contre la mauvaise fortune. Malheureusement personne n'a pensé à descendre, à la faveur de l'obscurité, dans les chemins du fond de la vallée qui ont sauvé le bataillon du cinquante-

cinquième. Ce n'est que ce matin même, au jour, qu'ils ont capitulé ; mais on ne cite comme compris dans cette capitulation que les généraux Blamont, Delaitre et Lecamus, avec leurs brigades ; on assure que dès la veille, au soir, leur chef, le général Parthouneaux, n'était plus à leur tête ! — D'autres rapportent que Parthouneaux s'est en effet détaché, à dix heures du soir, pour gagner les hauteurs de la droite, avec la brigade Billard, espérant surprendre le passage à travers la plaine et les bivouacs de l'ennemi ; mais on ne pouvait dire ce qu'il était devenu. Enfin, de nouveaux rapports assurent que le général Parthouneaux a succombé dès ses premiers pas ; que des Cosaques, qui l'observaient, ont donné l'éveil, et que nos soldats, engagés sur la surface d'un lac gelé dont la glace craquait sous les pieds, se sont vus aussitôt renfermés par les Russes... Dans cette situation, il a bien fallu se rendre !

Cet événement est pénible pour l'empereur. Il vient de battre l'ennemi sur tous les points ; il vient de triompher des plus grands obstacles ! il lui importe que l'Europe le sache, et cependant il entend déjà les Russes s'écrier : « Nous leur avons pris une division, une division tout entière ! canons, bagages, généraux, tout ! » Les marches les plus longues, les plus disputées, les

plus accablantes n'avaient rien produit de semblable ! et c'est sur un champ de victoire qu'il faut en dévorer l'affront ! . . . un reproche lui échappe contre le malheureux général [1].

[1] Le général Parthouneaux avait-il reçu l'ordre de ne pas quitter Borisow ? On l'a dit depuis. Dans ce cas, pourquoi n'y est-il pas resté. En admettant que cet ordre ait été donné, l'exécution n'aurait pu, ce me semble, amener rien de pis que ce qui est arrivé, et l'on aurait du moins succombé à la place marquée !.... Mais laissons cette controverse. Comme on l'a très-bien dit, le général a cru faire pour le mieux : ses efforts et ceux de sa brave division n'offrent rien qui dépare la gloire de nos armes, et l'occupation qu'ils ont donnée à toute l'armée de Wittgenstein pendant la nuit du 27 au 28, n'a pas été sans quelque utilité comme diversion, en retardant l'attaque dont les ponts de Stoudziancka étaient menacés. Au surplus l'empereur n'a pas tardé à rendre justice, et c'est le général Parthouneaux lui-même qui publie les détails suivans :

Dès le 19 juillet 1813, Napoléon a ordonné que les trois fils du général Parthouneaux seraient élevés aux frais de l'État, dans le lycée de Turin. Le père était alors prisonnier en Russie. Plus tard, pendant les cent jours, les événemens ayant fait perdre à ces trois jeunes gens leur place au lycée de Turin, l'empereur leur en a fait donner d'autres au lycée de Marseille, et toujours aux frais de l'État. Le père venait alors de refuser de servir Napoléon.

CHAPITRE VI

DERNIERS MOMENS DU PASSAGE.

(29 novembre.)

A une heure du matin, le duc de Bellune a commencé son mouvement de retraite. Il traverse la rivière dans un ordre parfait, avec toute son artillerie, ne laissant plus qu'une faible arrière-garde à Stoudziancka. Tout ce qui restait encore sur la rive gauche se précipite alors sur les ponts, et l'on recommence à se tuer pour obtenir un passage que peu d'instans auparavant on aurait pu franchir sans obstacle. Les dernières troupes de l'arrière-garde s'arrêtent encore pour laisser s'écouler cet encombrement. Enfin, après avoir attendu jusqu'à huit heures et demie du matin, il faut se retirer; mais on est obligé de s'ouvrir de force un chemin à travers la masse compacte qui bouche toujours le défilé. Cette dernière scène est affreuse. Encore, si nous n'abandonnions sur cette plage fatale que des débris! mais il faut se séparer de com-

pagnons réduits à une telle extrémité que la plupart craignent moins la captivité et même la mort que la faim et le froid ! C'en est fait ! le naufrage de tout ce qui était trop pesant est consommé. Hâtons-nous de nous éloigner ! Fuyons le spectacle de nos ponts dévorés par les flammes [1] !

Le quartier-général était à Zembin à dix heures du matin ; le soir, il s'arrête à Kamen. Cette route passe à travers des bois marécageux ; elle est coupée par une multitude de ponts. C'est un long défilé facile à défendre contre l'ennemi qui voudrait nous poursuivre ; mais la position serait dangereuse contre l'ennemi qui nous attendrait au débouché : or Tchitchagoff peut encore gagner la tête de notre marche par un chemin plus court qui, de Borisow, aboutit sur Plechnitzié. On a un moment lieu de craindre qu'il ne se soit retourné sur cette combinaison. L'alarme est devant nous ! Les Cosaques ont paru en même temps que nos convois de blessés à Plechnitzié.

---

[1] Selon M. de Butturlin, les Russes n'auraient ramassé que deux à trois mille traîneurs sur les rives de la Bérézina ; mais il porte à douze mille le nombre des prisonniers qu'ils y ont faits. C'est un calcul renversé, et probablement il l'a été dans les convenances de l'orgueil des vainqueurs ! Pour le rétablir d'une manière plus rapprochée de la vérité, c'est deux à trois mille prisonniers, et dix à douze mille traîneurs et hommes isolés qu'il faut lire.

Ils ont enlevé le général Kaminski et les bagages de l'intendant-général Mathieu Dumas ; ils ont même été sur le point de faire prisonnier le duc de Reggio, qui s'y était fait transporter. Mais, nouveau Bayard, le maréchal, se levant sur son matelas et saisissant son épée, a repoussé l'assaut de son logement, et comme si tous les jours de gloire d'Oudinot devaient être consacrés par une blessure, il en reçoit encore une dans ce combat: un boulet, traversant la chambre, fait voler un éclat de bois dont il est atteint.

Heureusement, la tentative de Tchitchagoff n'était pas sérieuse; ce n'était qu'une velléité de Cosaques. L'amiral se contente de nous faire suivre par le général Tschaplitz. Quant à Wittgenstein, il est arrêté sur les bords de la Bérézina par la difficulté du passage ; le défaut de matériaux et la rapidité des glaçons l'y retiennent à son tour.

Le 30, le quartier impérial arrive à Plechnitzié. Nous voilà donc sortis de tous les cercles qui avaient été tracés autour de notre retraite: il n'y a plus d'armées ennemies devant nous; elles sont maintenant toutes en arrière ! La campagne contre les Russes est finie ; mais celle contre le froid va recommencer, plus rude encore[1] !

[1] Nous ne pouvons dissimuler que la conduite de l'empereur des Français au passage de la Bérézina, est au-

dessus de tout éloge ; le danger imminent où il se trouvait ranima encore une fois son génie militaire.... Investi de tous côtés, Napoléon ne perd pas la tête ; il trompe par des démonstrations habiles les généraux qui lui sont opposés, et glissant, pour ainsi dire, entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi, les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où était son armée, et qu'il n'était plus en son pouvoir de maîtriser. (M. de Butturlin, Tom. II, pag. 404.)

CHAPITRE VII.

RETRAITE SE DIRIGE SUR WILNA ET DOIT S'Y ARRÊTER. — DÉPART DE L'EMPEREUR.

(Du 1er. au 5 décembre.)

Le 1er. décembre nous a atteints. L'hiver appesantit de plus en plus sa main glacée. Pendant cette journée, on se traîne de Plechnitzié à Staïki, et le lendemain de Staïki à Selitche.

Les villes de Molodetchno et de Smorghoni, sur lesquelles la route nous ramène, doivent nous offrir des ressources. On assure que soixante mille rations de biscuit, et trois cent cinquante mille rations de farine, nous attendent à Smorghoni. Déjà le corps bavarois du général de Wrède, bordant la Wilia sur notre droite, est venu prendre à Vileika la position qui lui a été indiquée. Schwartzenberg était, il y a quinze jours, à trois marches seulement des plaines qui s'étendent à notre gauche. S'il s'est désisté à temps de la poursuite de Sacken, peut-être n'est-il pas loin de

nous. *L'armée ennemie, haletante et hors d'haleine, ne nous poursuit plus que par bonds....* Ne pourrait-on pas s'arrêter un moment? La Wilia, dont le cours traverse le chemin pour descendre à Vileika, forme une ligne derrière laquelle l'empereur voudrait retenir l'armée. Il a passé deux nuits à préparer ce repos. Le vice-roi et le prince d'Eckmulh, qui sont parvenus jusqu'à Molodetchno, essaieront d'y cantonner leurs troupes; ils se mettront en communication avec le général de Wrède, du côté du nord, et, vers le midi, ils enverront à la découverte de Schwartzenberg. Les corps du duc de Bellune et du duc d'Elchingen continueront de former l'arrière-garde, et couvriront les cantonnemens de Molodetchno. Pendant cette halte, nos débris s'écouleront sur trois routes. Les malades, les blessés et les bagages seront évacués sur Wilna. Tout ce qui est polonais filera par la gauche sur Olita, où sont les dépôts de l'armée polonaise; enfin, tous les cavaliers démontés, prenant encore plus à gauche, se dirigeront sur Merecz, où nous avons un grand dépôt de remonte. Le duc d'Abrantès les protégera dans ce trajet avec les restes du corps westphalien.

Dans la nuit du 2 au 3, l'empereur fait partir de Selitche le capitaine Anatole de Montesquiou

pour porter des ordres à Wilna, et des nouvelles préparatoires en France.

Chaque jour, depuis le passage de la Bérézina, on a essayé de communiquer avec Wilna par des lettres chiffrées. Ce sont des Polonais désignés par leur colonel Krasinski (des chevau-légers de la garde), qui ont été chargés des messages. De son côté, M. le duc de Bassano a employé de semblables moyens pour faire parvenir ses lettres au quartier impérial. Après M. A....., M. L..... nous a rejoints. Le courrier français Saint-Romain a pénétré jusqu'à Zaniwski ; le Juif Marcus et le sieur St..,..... sont également arrivés jusqu'à nous.

Il importe à la politique de Napoléon de prolonger encore quelques jours l'incertitude où l'on est en Europe, et le ministre a pour instruction de donner un grand éclat dans les journaux et dans sa correspondance aux combats que nous venons de soutenir. Quelques phrases chiffrées contiennent cependant la confidence de nos misères. L'empereur ne se soucie pas d'avoir pour témoins de notre retour à Wilna les diplomates étrangers qui s'y trouvent. Nous avons d'ailleurs besoin de logemens. Il a recommandé qu'on fît partir au plus tôt le corps diplomatique pour Varsovie; il recommande aussi qu'on ne laisse passer aucun autre courrier que ceux du cabinet.

Enfin il dicte les termes dans lesquels il faut bien que le ministre puisse s'ouvrir sur l'état des choses avec M. Otto qui est à Vienne, et M. de Saint-Marsan qui est à Berlin. Une surveillance active *et même défiante* leur est prescrite à tous deux [1].

Quant aux besoins de l'armée, c'est du pain, c'est du biscuit, c'est du vin, de l'eau-de-vie, de la viande que l'empereur ne cesse de demander. « Envoyez au-devant de nous, dit-il dans » chaque lettre, toutes les provisions que vous » pourrez. Les travaux défensifs que j'ai ordonnés » à Wilna sont-ils bien avancés? Le camp retran- » ché est-il fini? »

D'après les rapports qu'on reçoit de Wilna, les magasins de cette ville renferment des vivres pour quatre mois, des habillemens pour cinquante mille hommes; des chevaux de remonte nous y attendent, et l'arsenal est bien approvisionné. Il y a en outre sur les derrières, à Kowno, à Konigsberg et surtout à Dantzick, de grands dépôts de vivres, d'habillemens et d'artillerie préparés pour les besoins des quartiers d'hiver; les états vont nous en être adressés; mais la santé du comte Mathieu Dumas ne lui per-

[1] Voir dans les pièces historiques la dépêche expédiée en conséquence le 3 décembre par le duc de Bassano.

met plus de suivre tous ces détails administratifs ; le soin en est remis au ministre secrétaire-d'état comte Daru, et le dévouement avec lequel celui-ci s'en charge est d'autant plus méritoire, que les efforts les plus habiles pour la réorganisation des services doivent échouer, si l'armée ne parvient pas à s'arrêter !

D'après les dernières nouvelles de Schwartzenberg, tout espoir de ce côté doit s'évanouir. Le général autrichien s'est laissé entraîner dix jours de suite à la poursuite de Sacken. Aucune instance n'a pu le retenir ; de Slonim sur le haut Niémen, il est allé courir jusqu'à Brezest sur le Bug. Mais par l'effet du malheur ou de la maladresse qui président à ses allées et venues continuelles, le voici qui revient ! et avec la même légèreté qu'il a quitté Tchitchagoff, au moment de l'atteindre, il va quitter Sacken au moment de l'écraser. Quand il sera revenu du Bug sur Slonim, le temps qui s'écoule aura dérangé l'opportunité de ce retour, et probablement il lui faudra revenir encore une fois de Slonim sur le Bug ! C'est ainsi que les forces du corps autrichien, du corps de Reynier, et de l'excellente division Durutte, ensemble cinquante mille hommes, achèvent de s'épuiser en marches et contre-marches sans résultat, dans les déserts de Novoïdwor et dans les forêts de Bialoveze ! fatigues presque aussi fatales

sous le froid qui les accable que la retraite de Moscou l'a été pour nous !

Cependant la division Loison, qui compte dix mille soldats dans toute leur vigueur, va sortir de Wilna pour se porter à notre rencontre. La division Heudelet, non moins forte, approche du Niémen. Ces deux belles troupes, avec lesquelles le duc de Castiglione commence à entrer en ligne, seraient plus que suffisantes pour contenir l'ennemi dans l'état où il est réduit lui-même; mais un choc plus redoutable les menace: ces jeunes soldats pourront-ils résister à l'entraînement du désordre et à la contagion du froid?

Le duc de Tarente est toujours devant Riga; il attend des ordres. Son corps, resté stationnaire dans un bon pays, est celui qui a le moins souffert. Il protége les plaines qui s'étendent entre Wilna et la Baltique; mais sa route est marquée dans le mouvement rétrograde dont Wilna deviendra le centre. Cependant les Russes de Pétersbourg et de Riga voient avec impatience cette dernière partie de l'armée française qui persiste à demeurer sur la Dwina : au premier mouvement qui leur démasquerait notre retraite, ils s'élanceraient et pourraient percer jusqu'à Tilsit..... Avant de toucher à cette digue, la seule qui ne soit pas tombée, Napoléon croit devoir encore attendre.

Les communications du quartier impérial avec les armées détachées sont donc rouvertes ; elles le sont aussi avec l'Allemagne et la France.

Le 3, on trouve à Molodetchno les vingt estafettes qui s'y étaient accumulées ; ces estafettes contiennent toutes les lettres qui ont été écrites de Paris du 1er. au 19 novembre. L'empereur y jette un coup d'œil ; il n'y voit encore que de vagues inquiétudes.... Le dessein dont il est occupé va répondre à tout.

Il appelle l'auditeur au conseil d'état, de Forget, qui arrive de Paris avec le portefeuille des ministres, et l'interroge sur la sûreté des routes ; partout, du Rhin à l'Oder et de l'Oder au Niémen, on est dans une morne tranquillité... La vérité ne peut plus rester enfermée dans l'enceinte de l'armée, il faut qu'elle éclate. L'empereur veut lui-même mettre sous les yeux de la France le tableau des malheurs de la retraite. Il n'y a pas eu de bulletin depuis Smolensk où des ménagemens étaient à garder. Celui de Molodetchno n'admet plus de restrictions ; il dit tout : c'est un appel fait avec noblesse à l'énergie des peuples et à la constance des alliés [1].

---

[1] Dans son dernier bulletin, le 29, Napoléon a rendu compte des désastres de son armée, plutôt en les outrant qu'en les dissimulant. C'est un homme qui aime tant à

Mais tandis que l'empereur dévoile le mal que le froid nous a fait, le froid qui redouble nous jette dans une situation physique et morale pire que celle qui vient d'être décrite. Les derniers rangs de l'armée sont dissous. La main gèle sur le fer, *les larmes se glacent sur les joues*, on se sent raidir, engourdir et chanceler... malheur à celui qui tombe [1]!..... Le mal parvenu à cet excès, il est impossible de penser à suivre désormais aucune opération militaire. Tout ce qu'on peut faire, c'est de gagner Wilna et de chercher à s'y maintenir. Il n'y a plus de remède que dans

---

causer des émotions fortes, que, quand il ne peut pas cacher ses revers, il les exagère pour faire toujours plus qu'un autre. (Madame de Staël, *Considérations*, t. II, pag. 408.

[1] Nous étions tous dans un tel état d'abattement et de torpeur que nous avions peine à nous reconnaître les uns les autres; on marchait dans un morne silence...; l'organe de la vie et les forces musculaires étaient affaiblis, au point qu'il était très-difficile de suivre sa direction et de conserver l'équilibre... La mort était devancée par la pâleur du visage, par une sorte d'idiotisme, par la difficulté de parler, par la faiblesse de la vue. (*Mémoires* du docteur Larrey, tom. IV, pag 106, 107 et 127.)

J'ai remarqué, dit encore le docteur Larrey, que les sujets bruns et d'un tempérament bilioso-sanguin, presque tous des contrées méridionales de l'Europe, résistaient plus que les sujets blonds, d'un tempérament flegmatique,

l'arrivée d'une armée nouvelle ; mais cette armée, qui peut la créer en trois mois, si ce n'est l'empereur ? Un autre ordre de devoirs a commencé pour lui. C'est avoir assez fait le général; il est temps de descendre de cheval et de remonter sur le trône. Sa présence, qui n'est plus indispensable au milieu de ses soldats, est indispensable à Paris; elle y peut tout, et nul ne peut l'y remplacer. De cette position seulement, il imposera encore à la Prusse et à l'Autriche; c'est donc à Paris qu'il faut se rendre. S'il tarde, le passage peut lui être fermé; au surplus l'armée ne restera pas abandonnée : elle va se trouver couverte d'ici à peu de jours par les vingt mille hommes du duc de Tarente, par les troupes du duc de Castiglione, par les divisions de Reynier et de Durutte et même par les Autrichiens de Schwartzenberg. Ces quatre-vingt mille soldats, qui ne sont pas désorganisés, doivent suffire pour donner une attitude respectable à nos quartiers d'hiver [1].

---

et presque tous des pays du nord, aux effets de ce froid rigoureux... Dans la proportion du nombre, les Allemands ont perdu beaucoup plus de monde que les Français. (*Mémoires de Chirurgie*, tom. IV, pag. 126.)

[1] On a jugé diversement le départ de Napoléon, et cependant rien de plus facile à justifier. En effet, Napoléon n'était pas seulement le chef de l'armée qu'il

Napoléon a achevé de peser ces importantes considérations. Pendant la marche qui l'a ramené le 4 de Molodetchno à Bielitza, il s'est décidé; et le 5, après s'être arrêté quelques heures à Smorghoni, il fait ses adieux à ceux des chefs de l'armée qu'il a pu réunir autour de lui. Le roi de Naples aura le commandement supérieur, sous le titre de lieutenant de l'empereur Le prince de Neufchâtel et le comte Daru resteront auprès du roi. Le prince Eugène et tous les maréchaux continueront de servir comme si l'empereur était présent.

« Je vous quitte » , leur dit-il, « mais c'est pour » aller chercher trois cent mille soldats. Il faut » bien se mettre en mesure de soutenir une se- » conde campagne, puisque, pour la première » fois, une campagne n'a pas achevé la guerre.... » *Et pourtant à quoi cela a-t-il tenu !* Quinze » jours après l'ouverture des hostilités, la paix » devait être faite à Wilna; mais Bagration et

---

quittait; mais puisque les destinées de la France entière reposaient sur sa tête, il est clair que, dans ces circonstances, son premier devoir était moins d'assister à l'agonie des débris de son armée que de veiller à la sûreté du grand empire qu'il gouvernait. Il ne pouvait mieux satisfaire à ce devoir qu'en se rendant à Paris, afin de hâter, par sa présence, l'organisation des nouvelles armées devenues nécessaires pour remplacer celle qu'il venait de perdre. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 392.)

» ses quarante mille Russes ont pu se dégager de
» nos mains, et vous savez à qui la faute ! — Le
» mois suivant, Smolensk était tournée, sur-
» prise, et pas un soldat russe n'était là pour
» nous en fermer les portes. Ce grand coup de
» main pouvait encore ramener le cabinet de
» Pétersbourg au parti de la paix; mais on
» a donné le temps à Neverowski d'atteindre
» Smolensk, d'y recevoir Rajewski, et fina-
» lement d'être secouru par les deux grandes
» armées russes. Toutefois nous prenons Smo-
» lensk, et Barclai de Tolly, pour gagner Mos-
» cou, allait être forcé lui-même de défiler sous
» la longue rangée de nos canons; mais, par un
» vertige incompréhensible, le duc d'Abrantès
» n'a pas voulu occuper la position essentielle:
» Pétersbourg sacrifié se trouvait du moins à la
» merci de la moindre patrouille suédoise; mais
» voilà que Bernadotte rêve de se faire empereur
» à ma place! Moscou tombe enfin dans nos
» mains. C'était, cette fois, le gage assuré de la
» paix. Mais les mèches anglaises le changent
» en un monceau de cendres ! — Je me charge
» alors du rôle de l'ennemi, je fais porter des pa-
» roles de conciliation; mais l'empereur Alexan-
» dre, à qui je m'adresse, n'est plus le même
» homme que j'écoutais à Tilsit, quand il me
» demandait la paix !... Nous nous décidons à la

» retraite, et nos réserves sont disposées de ma-
» nière que toute armée ennemie, qui viendra se
» placer sur notre chemin, doit être écrasée....
» Mais vous savez l'histoire de nos désastres, et
» combien est petite la part que les Russes y ont
» prise. Ils peuvent bien dire comme les Athé-
» niens de Thémistocle : « *Nous étions perdus si*
» *nous n'eussions été perdus !...* » Quant à nous,
» notre unique vainqueur c'est le froid, dont la
» rigueur prématurée a trompé les habitans
» eux-mêmes ! Les contre-marches de Schwart-
» zenberg ont fait le reste [1] ! Ainsi, l'audace
» inouïe d'un incendiaire, un hiver surnatu-
» rel, de lâches intrigues, de sottes ambitions,
» quelques fautes, de la trahison peut-être, et
» de honteux mystères qu'on saura sans doute
» un jour, voilà ce qui nous ramène au point
» d'où nous sommes partis ! Vit-on jamais plus
» de chances favorables dérangées par des con-

---

[1] Le corps auxiliaire (autrichien), parvenu à Slonim le 12 novembre, change tout à coup sa ligne d'opération, revient sur le Bug, et permet ainsi à Tchitchagoff d'arriver à Minsk vingt-quatre heures avant l'armée française. Depuis cette époque, le corps auxiliaire ne cessa plus d'être en communication journalière avec l'ennemi. (*Rapport* du ministre des relations extérieures.)

» traviétés plus imprévues[1] ! *La campagne de* » *Russie n'en sera pas moins la plus glorieuse,* » *la plus difficile et la plus honorable dont* » *l'histoire moderne puisse faire mention*[2] !

Dans la nuit qui suit le départ de l'empereur, le thermomètre descend à vingt-huit degrés de froid[3].

---

[1] En dépit de l'incendie de Moscou, qui rendit la paix impossible, Napoléon serait parvenu à se replacer en position sur la Dwina et le Borysthène, si le froid ne fût subitement survenu. (Sir Robert Wilson, pag. 18 et 19.)

[2] *Mémorial* de M. de Las-Cazes, etc., t. VII, p. 177, et *Mémoires* publiés par le général Montholon, tom. II, pag. 94.

[3] Les pertes de la France n'ont été que trop considérables dans cette campagne; mais non pas au point qu'on se l'imagine. Il y a une grande déduction à faire qui retombe sur l'Europe à la décharge de la France actuelle.

Quatre cent mille soldats d'Occident ont passé la Vistule Cent soixante mille d'entre eux seulement ont passé Smolensk pour aller à Moscou.

Sur ce nombre, il faut tenir compte des armées auxiliaires fournies à la France par la Pologne, l'Autriche, la Prusse, la Confédération du Rhin, la Suisse, le royaume d'Italie, le royaume de Naples, l'Espagne et même le Portugal. C'est au moins la moitié du total. Dans l'autre moitié appartenant au compte de l'empire français, se sont trouvés confondus avec les anciens Français proprement dits, les nouveaux Français de la Belgique, des départe-

mens du Rhin, de la Savoie, du Léman, du Valais, du Piémont, de Gênes, de Parme, de la Toscane, de Rome, de la Hollande, du Hanovre et des Bouches-de-l'Elbe ou de Hambourg. Ainsi, sur les deux cent mille soldats de l'empire qui ont passé la Vistule, il n'y en avait pas cent mille qui parlassent français ; il n'y en avait pas cinquante mille dans les cent soixante mille hommes de toutes nations qui ont été à Moscou.

D'après cette proportion, il est donc juste de dire que si les désastres de la campagne ont coûté deux cent mille hommes à l'Europe, les pertes de la vieille France ne peuvent pas être évaluées à plus d'un quart de cet aperçu.

Du côté de la Russie, les pertes en hommes et en choses, en soldats et en habitans sont incalculables. L'incendie de la vieille capitale, et la dispersion de toutes les populations entre Smolensk et Moscou, suffisent seuls pour dépasser tous les termes de comparaison. (Napoléon à Sainte-Hélène. *Mémoires* publiés par le général Montholon, tom. II, pag. 58.)

FIN DU MANUSCRIT DE MIL HUIT CENT DOUZE.

SUPPLÉMENT
A LA HUITIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA HUITIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

Pages.

§ Ier. Fragmens de la correspondance militaire du cabinet. 429
§ II. Pièces diverses. 450

SUPPLÉMENT

A LA HUITIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

§ Ier. FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET.

(N°. 1.) *Lettre de l'empereur*

Au duc de Reggio

Bobr, le 23 novembre 1812.

Monsieur le duc de Reggio, je reçois votre lettre du 22, datée de Naczo. Le duc de Bellune sera aujourd'hui 23 à Kolopenitchi. Il se portera le 24 sur Baran. Tâchez d'être maître du gué de Weselowo le plus tôt possible; d'y faire construire des ponts, des redoutes, des abattis pour le garantir. Nous

pourrons de là revenir sur Minsk, ou enfin, comme vous le proposez, nous porter sur Vileika par la route que vous avez faite, et que vous avez trouvée très-bonne.

Sur ce, etc.

(N°. 2.) *Lettre du major-général Au duc de Bellune.*

Bobr, le 23 novembre 1812, à trois heures du soir.

L'empereur, monsieur le maréchal, vient d'arriver à Bobr. Le duc de Reggio est sur Borisow; il est important que vous fassiez couper la route de Lepel, comme vous vous proposiez de le faire, du côté de Baran, afin d'être certain que Wittgenstein ne porte rien sur Oudinot; s'il y portait quelque chose, vous devez l'attaquer vigoureusement. Sa majesté espère que vous aurez écrit, et qu'elle recevra ce soir un de vos officiers. Il est probable que l'empereur partira demain pour Borisow. Aussitôt que nous aurons reçu l'officier que vous n'aurez sûrement pas manqué de nous envoyer, je vous écrirai, et vous ferai connaître de nouveau les intentions de sa majesté. Notre arrière-garde est à Toloczin.

(N°. 3.) *Lettre du major-général Au général Éblé.*

Bobr, le 24 novembre 1812, à quatre heures et demie du matin.

Monsieur le général Éblé, l'empereur ordonne que vous partiez avant six heures du matin, pour vous rendre en toute diligence au quartier-général du duc de Reggio, à Borisow, et travailler à établir plusieurs ponts sur la Bérézina pour le passage de l'armée. Vous vous diviserez en deux. Si tout votre monde ne peut pas aller assez promptement, vous prendrez avec vous ce qui peut le mieux marcher, de manière à ce que vous arriviez dans la nuit, et que vous soyez au travail demain à la pointe du jour, et que l'autre partie puisse être au travail demain avant midi. Ayez soin de laisser en route des ateliers pour réparer les ponts et les plus mauvais passages. Je donne le même ordre au général Chasseloup; vous vous entendrez avec lui et avec M. le duc de Reggio, pour les travaux à faire sur la Bérézina, où il est indispensable que l'armée puisse passer au plus tard demain.

(N°. 4.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Bobr, le 24 novembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au général Zayonscheck de faire brûler la moitié des carosses, cabriolets, fourgons de bagages ou d'effets, petites voitures de toute espèce qu'a son corps d'armée, de manière à réduire à moitié les voitures de son corps, ce qui sera encore trop; de réunir à cet effet tous les bagages et caissons de bagages et de comptabilité au delà de Bobr, et d'y faire son opération de réduction, ce matin avant neuf heures. Il remettra au général Sorbier cent vingt chevaux et environ quatre-vingts cognas, ce qui fera deux cents chevaux, et davantage s'il le peut. Si ce contingent n'était pas fourni, il préviendra que, demain à mon passage, je ferai brûler toutes les voitures et fourgons de son corps. Vous enverrez un officier d'état-major avec cinquante gendarmes pour assister à cette opération. Le général Sorbier y enverra un officier d'artillerie, quelques canonniers et cinquante soldats du train pour prendre les chevaux.

Vous donnerez ordre au duc d'Abrantès de faire brûler la moitié des voitures, cabriolets, fourgons, carosses, etc., qui sont avec son corps d'armée et avec la cavalerie à pied, et de fournir des chevaux et des cognas au général Sorbier; il fera connaître le

nombre qu'il aura pu fournir. Donnez ordre au général Claparède de réunir tous ses bagages au delà du Bobr ; et de faire brûler la moitié des carrosses, cabriolets, fourgons de bagages et voitures de toute espèce qu'il a sous son escorte, de manière à pouvoir fournir cent vingt chevaux et quatre-vingts cognas au général Sorbier. Le général Sorbier enverra un officier d'artillerie et cinquante soldats du train pour recevoir les chevaux, et vous enverrez des officiers d'état-major et de la gendarmerie pour assister à ces opérations.

Réitérez l'ordre à toute l'armée pour que les fourgons et les voitures inutiles soient brûlés, et qu'aucun individu du grade de colonel et au-dessous ne puisse avoir plus d'une voiture, soit cabriolet, soit voiture, soit fourgon. Vous ferez connaître au général Sorbier que, s'il n'avait pas ces chevaux, il doit vous le faire savoir sans délai, vu qu'il est indispensable qu'il emmène tous les approvisionnemens du deuxième corps, et qu'on ne laisse aucune pièce ni caisson de munition en route.

Sur ce, etc.

(N° 5.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Lonitza, le 25 novembre 1812, à une heure du matin.

Mon cousin, expédiez sur-le-champ votre aide-de-camp Flahaut au duc de Reggio; qu'il y arrive

le plus tôt possible, et lui remette la lettre suivante :

« Par votre lettre du 24, à cinq heures du soir, » vous me faites connaître que vous croyez avoir » besoin d'être soutenu pour opérer le passage de » la rivière. Le duc de Trévise sera aujourd'hui à » Borisow de bonne heure avec deux divisions de » la garde. Le duc de Bellune a eu hier 24 un combat » qui, à en juger par la canonnade, a dû durer quel- » que temps entre Kolopeniczi et Baran. Vous aurez » sans doute fait préparer des chevalets au moins » pour deux ou trois ponts. Le général Éblé doit » être arrivé à Borisow ; si vous n'avez pas passé cette » nuit, il devient très-urgent, dans les circonstances » actuelles, de passer aujourd'hui. »

Sur ce, etc.

(N°. 6.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Losnitza, le 25 novembre 1812, à cinq heures du matin.

J'ai mis votre lettre du 24 sous les yeux de l'empereur. Vous ne parlez pas de la forte canonnade qui a commencé hier à trois heures et demie ; vous ne faites pas connaître non plus si vous avez vu de l'infanterie. Votre principal but, M. le duc, est d'empêcher le général Wittgenstein d'atteindre Oudinot, et il vous avait toujours été ordonné d'arriver rapidement sur Baran, afin de couper la route de

Lepel ; vous n'en avez rien fait, de sorte que le général Steingel s'est déjà joint à l'armée de Tormasow, et a suspendu notre mouvement du passage de la Bérézina, qu'il est cependant si important, dans la situation où nous nous trouvons ; d'opérer promptement. Vous avez, dites-vous, deux divisions qui sont à quinze werstes de Kostritza ; portez-vous avec elles en toute diligence, de manière à arriver de bonne heure à Kostritza ; éclairez tout ce qui se passe depuis Kostritza jusqu'à Baran ; attaquez vigoureusement tout ce qui se présentera ; mettez-vous en communication avec Oudinot, qui est à Borisow, où l'empereur va de même se porter. Il est nécessaire que vous envoyiez beaucoup d'officiers, afin de faire connaître plusieurs fois par jour votre position, et que vous puissiez, dans la nuit du 25 au 26, passer la Bérézina sur les ponts qui vont y être jetés, avec le duc de Reggio, la garde impériale et votre corps d'armée, ce passage ne pouvant plus être différé. Votre arrière-garde étant plus éloignée, pourra continuer à couvrir l'armée, dont l'arrière-garde part aujourd'hui de Bobr, pour se porter à Nacza, et venir à marche forcée au pont ; aussitôt que le passage sera ouvert, si le général Fournier rencontre des forces inférieures aux siennes, il doit les attaquer.

(N°. 7.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

A une lieue de Borisow, le 25 novembre 1812, à deux heures après midi.

Je reçois votre lettre du 25, à dix heures du matin. L'empereur est étonné que vous ayez ôté l'arrière-garde qui couvrait la route de Bobr à Nacza, et que vous ayez entièrement abandonné la route de Lepel à Borisow. Puisque vous êtes sur la route de Losnitza, cela est sans aucun remède ; ce surcroît d'encombrement nuira beaucoup à votre troupe. Il est fâcheux, puisque vous étiez en présence de l'ennemi, de ne l'avoir pas bien rossé. S'il vous a suivi et s'il vous inquiète, tombez-lui dessus avec votre arrière-garde et l'une de vos divisions. Demain, avant le jour, partez avec deux de vos divisions pour arriver à Borisow, et de là au point de passage.

Il serait très-dangereux d'évacuer Ratuliczi si l'ennemi est en présence; dans ce cas vous devez faire volte-face avec un nombre de divisions égal à celui de l'ennemi et le battre ; si vous faisiez autrement, vous compromettriez tous les corps qui sont à Krupki. L'empereur voit que l'ennemi vous a offert de belles occasions de le battre, et que vous n'avez jamais su en profiter. Je vous réitère l'ordre de l'empereur, qui est que vous attaquiez l'ennemi s'il est en vue de vous; cela est de la plus grande

importance, s'il est en position de s'intercaler dans nos colonnes. Le quartier-général de l'empereur est à Borisow ce soir. Le passage de la rivière doit s'effectuer demain matin.

(N°. 8.) *Lettre du major-général*

Au prince Eugène.

Staroi-Borisow, le 26 novembre 1812, à quatre heures du matin.

Monseigneur,

Dans ce moment, nous jetons des ponts sur la Bérézina, à Stoudziancka, et immédiatement on va effectuer le passage de vive force, l'ennemi étant de l'autre côté. Si le passage réussit, il faut vous tenir prêt à nous suivre, ainsi que le prince d'Eckmulh, auquel Votre Altesse voudra bien faire passer la lettre ci-jointe. L'empereur pense que vous êtes à la poste.

(N°. 9.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Stoudziancka, le 27 novembre 1812, à minuit et demi.

Mon cousin, donnez ordre au maréchal duc d'Elchingen de passer la rivière avec tous les Polonais,

ce qu'il a réuni du troisième corps, et la division Claparède qui va arriver à la pointe du jour et que je mets sous ses ordres, et, avec ses troupes, de soutenir le maréchal duc de Reggio, s'il était attaqué ce matin.

Aussitôt que le duc de Bellune sera arrivé, il se portera également pour soutenir le duc de Reggio. Enfin le duc de Trévise, avec la jeune garde, passera la rivière pour soutenir également le duc de Reggio. Je voudrais retarder ce dernier mouvement jusqu'à ce que les troupes du vice-roi fussent arrivées ici, dans la crainte qu'il ne vienne à paraître des troupes de Wittgenstein sur cette rive.

Sur ce, etc.

(N°. 10.) *Ordre de l'empereur*

A l'officier d'ordonnance Mortemart.

Stoudziancka, le 27 novembre 1812, à une heure du matin.

L'officier d'ordonnance Mortemart se rendra en toute diligence à Borisow. Il rencontrera en route le général Claparède avec le trésor. Il lui fera connaître qu'il doit avoir reçu l'ordre par l'état-major général, daté du 27 à une heure du matin, de se rendre en toute diligence au passage, afin de soutenir le maréchal duc de Reggio, en laissant le trésor sous une escorte de cinquante hommes, jusqu'à ce que le détachement qui doit fournir le vice-

roi ou le duc d'Abrantès soit arrivé ; que, d'ailleurs, ce convoi ne doit pas perdre un moment à se rendre au pont. S'il rencontre en route le vice-roi et le prince d'Eckmulh en deçà de Borisow, il leur dira d'accélérer leur marche, et si la fatigue de leurs troupes est telle qu'ils ne puissent pas avancer, il les engagera à faire toutes les démonstrations possibles pour inquiéter l'ennemi, soit par des tirailleurs, soit par des batteries, etc. Le duc de Reggio était cette nuit dans le village de N. Stakow à deux lieues du passage et à une lieue et demie de Borisow, et l'ennemi était dans ce village. Ainsi toute démonstration d'une rive sur l'autre l'inquiétera beaucoup et l'obligera à envoyer des bataillons pour garder ses flancs. Il tâchera d'arriver à Borisow entre deux et trois heures du matin. Il se rendra chez le duc de Bellune ; il lui fera connaître que le major-général lui envoie l'ordre, en date de minuit et demi le 27, pour se rendre sur-le-champ au passage, afin de pouvoir soutenir le duc de Reggio, dont il lui fera connaître la position ainsi que celle de l'ennemi ; qu'il est nécessaire que le duc de Bellune fasse partir sur-le-champ une division et successivement l'autre ; que Borisow sera gardé par une brigade de la douzième division, qu'il rappellera à cet effet si les circonstances le permettent, à moins que le prince d'Eckmulh ne s'y trouve arrivé et obligé de s'y reposer ; auquel cas, il pourrait en charger. Il restera jusqu'au jour à Borisow ; il verra la contenance qu'a l'ennemi vis-à-vis Borisow, s'il a évacué cette posi-

tion ou s'il tient. Ensuite il viendra me rendre compte du lieu où se trouvent toutes les troupes.

(N°. 11.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Zamwki, le 27 novembre 18:2.

Mon cousin, le duc de Bellune gardera les ponts et le village de Stoudziancka ; il enverra des partis pour ne pas être surpris par les mouvemens de l'ennemi. Il mettra le meilleur ordre possible au passage des ponts, et veillera à ce qu'on travaille à les tenir en état.

Le vice-roi passera dans la nuit avec son artillerie, et prendra son bivouac au village brûlé, en arrière de la jeune garde. Le prince d'Eckmulh passera demain dans la matinée avec son artillerie, et prendra également position en arrière du village brûlé.

On fera passer jour et nuit toutes les voitures de bagages et des officiers blessés ; tout cela se dirigera sur Zembin.

L'intendant-général fera passer dans la nuit les bataillons des transports militaires qui étaient à la suite de la garde ; ils serviront à évacuer tous les blessés du duc de Reggio de l'affaire d'hier. En conséquence, le chef d'état major et l'ordonnateur feront connaître le lieu où se trouvent les blessés. Il est

nécessaire que le duc de Bellune prenne une bonne position hors du village sur les hauteurs, avec son infanterie, artillerie, cavalerie, afin de pouvoir tenir là plusieurs jours, et jusqu'à ce que toutes les voitures, bagages et effets quelconques soient passés.

Sur ce, etc.

(N°. 12.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Zaniwki, le 27 novembre 1812, à sept heures du soir.

Mon cousin, donnez ordre au vice-roi de partir demain à la petite pointe du jour de Zembin pour se porter sur Plechnitzié avec tout ce qu'il escorte. Le duc d'Abrantès marchera derrière lui avec toute la cavalerie à pied; le vice-roi prendra sous ses ordres la cavalerie polonaise que commande le colonel Tyken..., qui jettera des partis pour éclairer tous les mouvemens de la route de droite et de gauche, et se mettra le plus tôt possible en communication avec le général de Wrède qui est à Wileika.

Le prince d'Eckmulk arrivera demain à Zembin avant huit heures du matin; il est important que cette petite ville ne reste pas sans être occupée.

Le colonel polonais a dû faire éclairer le côté de Weselowo et Rohatka, pour y observer les Cosaques. Le vice-roi enverra des agens polonais dans toutes les directions.

Sur ce, etc.

(N°. 13.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Zaniwki, le 28 novembre 1812, à sept heures du soir.

Aussitôt que le feu a eu fini, vous aurez sûrement achevé de faire passer le pont à votre artillerie, afin de pouvoir déblayer le village de Stoudziancka; vous ferez mettre le feu à toutes les voitures que vous ne jugerez pas dans le cas de pouvoir passer, afin que votre arrière-garde puisse, à cinq heures du matin, évacuer la rive gauche, c'est-à-dire le village de Stoudziancka. Vous ferez en même temps brûler ou rompre les deux ponts par votre arrière-garde, et les pontoniers du général Éblé. Vous sentez, monsieur le duc, combien il est important que les ponts soient bien détruits; il y a, au village, des chevalets que l'on avait préparés pour un troisième pont; il faut brûler tout cela.

On dit qu'il y a des cadavres d'hommes et de chevaux étouffés à l'entrée des ponts; il faut les faire jeter à l'eau, afin que ces marques de désordres ne soient pas connues de l'ennemi. Au retour de l'aide-de-camp que vous devez envoyer à l'empereur, on vous fera connaître l'heure à laquelle le duc d'Elchingen, qui doit faire la retraite, commencera son mouvement. Faites donc passer l'artillerie de préférence à toute autre voiture, et qu'elle passe cette

nuit le marais, et enfin faites brûler tout ce qui ne passera pas les ponts.

Mettez de fortes gardes aux ponts pour en être constamment maître, et que votre artillerie et votre corps passent en ordre, de manière à ce que les ponts ne se rompent point. L'empereur pense que le général Latour-Maubourg aura déjà passé. S'il y a des voitures abandonnées dans le marais, votre arrière-garde devra les faire brûler.

(N°. 14.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Zaniwki, le 28 novembre 1812, à neuf heures du matin.

Mon cousin, donnez ordre au général de Wrède, qui est à Dokszitzi, de se rendre à Wileika, d'y réunir des vivres, d'assurer les ponts, d'envoyer des partis sur la route d'Ilia et sur la vieille route de Minsk, et de communiquer à Smorghoni avec l'adjudant-commandant d'Albignac. Cette lettre sera portée par l'homme qu'a envoyé le général de Wrède (l'adresser au général Krazinski). Si elle est remise en quinze heures de temps, il y aura une récompense de cinquante napoléons qui seront donnés aussitôt qu'il viendra nous l'apprendre.

Sur ce, et.

(N°. 15.) *Décret.*

Napoléon, empereur des Français, etc.

Pour reconnaître la conduite distinguée qu'a tenue le colonel Dubois et le 7e. régiment de cuirassiers à la bataille de la Bérézina, en chargeant seul un carré de 7000 Russes et lui faisant mettre bas les armes, décrétons ce qui suit :

Article Ier. Le colonel Dubois est nommé général de brigade.

Art. 2. Notre ministère de la guerre, etc.

Signé, Napoléon.

(N°. 16.) *Lettre du major-général*

Au prince Eugène.

Selitché, le 2 décembre 1812, à une heure et demie du matin.

Monseigneur, l'empereur ordonne que vous envoyiez un officier polonais à Dokszitzi à la rencontre du général de Wrède, pour lui faire connaître qu'hier, 1er. décembre, le général Wittgenstein était à Plechnitzié, que le 3 nous serons à Malodeczno, qu'on lui a déjà envoyé plusieurs fois l'ordre de se rendre sur Wileika, afin de se trouver sur notre gauche.

Aussitôt que Votre Altesse aura communiqué avec

l'adjudant-commandant d'Albignac, l'empereur désire que vous lui fassiez connaître la situation des troupes qu'a cet adjudant-commandant, et que vous lui donniez l'ordre de nous faire passer, sous une forte escorte, les vingt estafettes qu'il doit avoir avec lui. Vous lui recommanderez de mettre des troupes à tous les postes pour que les maraudeurs ne les désorganisent pas, et que le service des estafettes et des communications puisse être rapide avec Wilna et Paris.

L'empereur désire également que Votre Altesse fasse connaître si l'on pourrait s'arrêter un instant sur la ligne de la Wilia qui revient sur Wiezyn et Radoszkowiczi; si l'adjudant-commandant a avec lui des convois de vivres : on sait qu'il y en a en route de Wilna.

Pendant ces jours de repos, on ferait filer les blessés, les hommes à pied de cavalerie et les bagages inutiles de l'armée; mais tout cela doit être subordonné à la possibilité d'avoir des vivres.

L'empereur me charge de demander à Votre Altesse combien de monde elle a rallié, et si elle a rétabli un commencement d'organisation dans ses régimens.

Je vous envoie un ordre pour le général Hogendorp, gouverneur-général de la Lithuanie, et un pour le général Bourcier. Je prie Votre Altesse d'expédier un officier en poste pour les leur porter. Vous lui ordonnerez de faire la plus grande diligence.

(N°. 17.) *Lettre du major-général*

Au prince Eugène.

Selitché, le 2 décembre 1812, à deux heures du matin.

Monseigneur, j'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre datée en route de Malodeczno, le 2. L'intention de l'empereur est que Votre Altesse envoie une bonne avant-garde sur la route de Minsk, afin de savoir ce qui se passe de ce côté, et si l'on a des nouvelles de l'ennemi. L'empereur espère, à son arrivée à Malodeczno, y trouver des estafettes.

Sa Majesté ordonne que Votre Altesse dirige sur Wilna, sous l'escorte que fourniront les troupes de l'adjudant-commandant d'Albignac, ses gros bagages, le trésor, toutes les voitures ou charrettes qui portent des blessés ou malades.

Votre Altesse donnera également l'ordre au duc d'Abrantès de réunir et de partir, avec tous les hommes de la cavalerie démontés, pour se diriger par journées d'étapes, par la route la plus directe de Malodeczno, sur Merecz, sans passer par Wilna.

Quant aux Polonais, l'empereur ordonne que vous les fassiez également partir de Malodeczno pour se diriger directement sur Olita, sans passer par Wilna.

Envoyez des agens à Minsk pour avoir des nouvelles. En résumé, débarrassez-vous sur Wilna des bagages et des blessés; et sur le dépôt de Merecz

de tous les hommes démontés, enfin sur Olita de tous les Polonais.

Vous cantonnerez vos troupes dans les environs de Malodeczno; le prince d'Eckmülh y cantonnera aussi les siennes, afin de se rallier et de prendre un moment de repos.

(N°. 18.) *Lettre du major-général Au comte de Wrède.*

Selitché, le 3 décembre 1812, à une heure du matin.

Monsieur le général de Wrède, je reçois votre lettre du 2. Le quartier-général sera ce soir à Malodeczno; il se repliera successivement jusqu'à l'endroit où l'on pourra faire des distributions régulières. L'armée souffre de ses longues privations.

Envoyez-moi l'état de situation de vos troupes et de votre artillerie. Si vous pouvez nous envoyer des vivres, pain, bestiaux, sur un des points de la route, ce serait le plus grand service que vous pussiez nous rendre. Nous avons un grand nombre d'hommes à pied; faites-moi connaître de quelle arme sont les chevaux non montés que vous avez. Faites évacuer vos parcs, vos hôpitaux et vos vivres sur Wilna, ainsi que vos parcs de bestiaux et vos magasins. Faites-moi connaître le lieu où se trouvent les troupes bavaroises et les dix mille recrues

parties il y a plusieurs mois de Munich, afin qu'il soit pris des mesures pour rallier tout cela sur un point central.

(N°. 19.) *Lettre du major-général A l'adjudant-commandant d'Albignac.*

Malodeczno, le 3 décembre 1812, à trois heures du matin.

Monsieur l'adjudant-commandant d'Albignac, l'empereur ne trouve pas votre correspondance assez claire, vous ne m'envoyez pas l'état de la composition des convois que vous escortiez; vous ne faites pas connaître sur quelle espèce de voitures; je ne peux donc vous donner des ordres. Faites retourner sur Wilna tous les effets d'habillement: on les distribuera dans cette ville. Envoyez à votre rencontre à la poste, à demi-chemin, sur la grande route à Markowo, des vivres pour les distribuer à l'armée à son passage. Faites que les magasins de Smorghoni et d'Osmiana soient approvisionnés. Faites diriger les bœufs sur Wilna, afin qu'ils ne soient pas compromis et pris par les Cosaques, hormis ce qui est nécessaire pour nourrir l'armée pendant deux ou trois jours.

(N°. 20.) *Lettre du major-général Au comte Kreptowitz.*

Malodeczno, le 4 décembre 1812, à quatre heures du matin.

L'empereur ordonne, monsieur le comte, que vous preniez des mesures pour envoyer au duc de Bellune, des magasins de Smorghoni, dix mille rations de biscuit, et autant pour les troupes du duc d'Elchingen, qui commande les deuxième et troisième corps d'armée. L'intention de Sa Majesté est que vous envoyiez aussi à chacun de ces maréchaux vingt mille rations d'eau-de-vie. Faites en sorte que ces vivres arrivent le plus tôt possible, et, si l'on peut, demain, parce que, du lieu où ces vivres seront reçus, s'arrêtera le mouvement rétrograde.

On mande de Wilna qu'il y a à Smorghoni soixante mille rations de biscuit; vingt mille seront distribuées ainsi qu'il est dit ci-dessus; trente mille seront données à la garde, qui enverra en prendre possession aujourd'hui; cinq mille seront données au prince d'Eckmülh, et autant au vice-roi; le double de rations de viande sur pied, et la même quantité d'eau-de-vie seront remis à chacun de ces corps. Il y a à Smorghoni trois cent cinquante mille rations de farine, et l'on assure que le gouvernement de Lithuanie a pris des mesures pour qu'une grande quantité de pain y soit préparée. Si tous ces détails

sont vrais, et que les magasins d'Oscmiana soient aussi bien fournis, on ralliera là l'armée, pour lui donner de la viande, du pain et de l'eau-de-vie, d'une manière régulière. Il est donc nécessaire, monsieur le comte, que vous fassiez connaître à l'empereur, le plus tôt possible, les ressources réelles qu'offrent les magasins de Smorghoni et d'Oscmiana, et que vous m'en rendiez compte.

§ II. PIÈCES DIVERSES.

(N°. 1.) *Lettre du duc de Bassano*

Au prince de Schwartzenberg.

Wilna, le 2 décembre 1812.

L'arrivée de l'amiral Tchitchagoff sur la Bérézina a changé les dispositions de Sa Majesté; toute l'armée, après avoir forcé le passage de cette rivière, et battu plusieurs fois l'ennemi, marche dans la direction de Wilna. L'empereur sera probablement ici de sa personne avant six ou huit jours. Je n'ai pas reçu d'ordres à transmettre à Votre Excellence; mais j'ai dû sentir l'importance de vous informer promptement de cette nouvelle direction des opérations militaires. A défaut d'instructions, Votre

Excellence jugera ce qu'elle doit faire; elle considérera s'il ne conviendrait pas qu'elle se rapprochât du Haut-Niémen et du flanc droit de l'armée. Je n'ai rien reçu de vous, mon Prince, depuis votre lettre du 27 novembre. Informez-moi, je vous prie, le plus promptement possible, du mouvement que vous vous serez décidé à faire.

J'ai l'honneur d'offrir à Votre Excellence les nouvelles assurances de ma plus haute considération et de mes inviolables sentimens.

(N°. 2.) *Lettre du duc de Bassano*

A M. le comte Otto,

Ambassadeur de France à Vienne.

Wilna, le 3 décembre 1812.

Monsieur le comte, diverses circonstances auxquelles se joignent les rigueurs de la saison, les difficultés des mouvemens et les privations que l'armée pourrait éprouver, mettent Sa Majesté dans le cas de rapprocher de Wilna toutes ses forces : cette opération s'exécute dès le moment. Il était convenable que vous en fussiez promptement informé, car probablement le bruit de cette retraite ne tardera pas à parvenir où vous êtes. Vous savez mieux que personne, monsieur le comte, tous les motifs de confiance qu'on peut tirer dans les cir-

constances même les moins prévues, de la présence de Sa Majesté et de la valeur de ses troupes. Vous savez aussi avec quelle promptitude la prudence et le génie de l'empereur le portent à des partis décidés qui ne laissent rien au hasard et dont la suite est toujours un changement subit et brillant de la face des affaires. C'est dans ce sens que vous devez diriger votre langage lorsque les événemens actuels seront connus. Jusque-là il convient que vous gardiez absolument pour vous ce que j'ai l'honneur de vous écrire.

Vous sentez, monsieur le comte, qu'une surveillance active et même défiante sur les dispositions et les vues du gouvernement auprès duquel vous résidez, ainsi qu'une correspondance de tous les jours, sont pour vous une obligation plus impérieuse que jamais.

Je vais inviter les ministres et agens étrangers qui se trouvent auprès de moi, à me précéder à Varsovie, où je serai sans doute bientôt dans le cas de me rendre, pour y exécuter les ordres de Sa Majesté. Leur séjour ne saurait se prolonger dans un quartier-général où toutes les ressources que les localités peuvent offrir sous le rapport des logemens sont indispensables à l'armée.

(N°. 3.) *Lettre du duc de Bassano*

Au prince de Schwartzenberg.

Wilna, le 4 décembre 1812.

Sa Majesté est arrivée, le 3, à Malodeczno; elle m'a écrit qu'elle attache la plus grande importance à ce que vous suiviez le mouvement de l'armée, et que vous manœuvriez dans le sens de la position actuelle : elle regarde la rapidité de votre marche comme devant avoir une grande influence sur l'état des affaires.

Sa Majesté a battu le général Wittgenstein au passage de la Bérézina; elle a aussi battu l'amiral Tchitchagoff et ses quatre divisions, et lui a fait six mille prisonniers; elle a réduit cette armée à sept mille hommes d'infanterie et six mille de cavalerie; il n'y a point de nouvelles du général Kutusoff. Une brigade de la division Parthouneaux s'est égarée pendant la nuit, et, dans sa marche pour rejoindre le pont de la Bérézina, elle s'est jetée dans les postes ennemis : Sa Majesté la croit perdue. Les Russes feront sans doute un grand éclat de cet événement, qui n'est toutefois qu'un malheureux accident.

L'intention de Sa Majesté est d'entrer en quartier d'hiver, et de donner à son armée, qui en a grand besoin, le temps de se remettre de ses fatigues.

Je désire, mon prince, être informé exactement et promptement de vos mouvemens : la dernière

lettre que j'ai reçue de vous est datée de Prujany, le 1^er^. décembre.

Je n'ai pas le temps d'écrire à M. le général Reynier ; auriez-vous la complaisance de lui donner les nouvelles que je vous transmets.

J'ai l'honneur, etc.

(N°. 4.) *Lettre de l'empereur*

Au duc de Vicence, grand-écuyer.

Smorghoni, le 5 décembre 1812.

Monsieur le grand-écuyer, les officiers d'ordonnance resteront tous au quartier-général ; il en partira un tous les deux jours ; le premier qui partira sera Mortemart ; le deuxième, Gourgaud ; le troisième, Christin ; les autres ensuite : ils m'apporteront des nouvelles de l'armée et de tous les derrières ; la moitié passera par Varsovie ; l'autre moitié par Dantzick, où ils séjourneront deux jours pour être à même de m'instruire de ce qui se fait et dit.

Sur ce, etc.

(N°. 5.) *Lettre de l'empereur*

Au sénat.

8 janvier 1813.

Sénateurs,

Nous avons jugé utile de reconnaître par des récompenses éclatantes les services qui nous ont été

rendus, spécialement dans cette dernière campagne, par notre cousin le maréchal duc d'Elchingen.

Nous avons pensé d'ailleurs qu'il convenait de constater le souvenir honorable pour nos peuples de ces grandes circonstances, où nos armées nous ont donné tant de preuves signalées de leur bravoure et de leur dévouement, et que tout ce qui tendrait à en perpétuer la mémoire dans la postérité était conforme à la gloire et aux intérêts de notre couronne.

Nous avons en conséquence érigé en principauté, sous le titre de principauté de la Moskowa, le château de Rivoli, département du Pô, et les terres qui en dépendent, pour être possédées par notre cousin le maréchal duc d'Elchingen et ses descendans, aux clauses et conditions portées aux lettres patentes que nous avons ordonné à notre cousin le prince archi-chancelier de l'empire, de faire expédier par le conseil du sceau des titres, etc.

CARTE
DES PAYS COMPRIS
ENTRE LA VISTULE,
MOSCOU et St PÉTERSBOURG
Pour servir à l'intelligence
DU MANUSCRIT
de 1812.
MER
BALTIQUE
GOLFE DE FINLANDE
GOLFE DE RIGA
Commandement
Commandement
Commandement
Commandement
Duc de Bellune
Duc de Reggio
Duc de Tarente
Moscou
St Petersbourg
Smolensk
Wilna
Minsk
Witepsk
Polotsk
Mohilow
Riga
Dunaburg
Kowno
Grodno
Bialystock
Varsovie
Thorn
Dantzick
Elbing
Marienwerder
Konigsberg
Memel
Tilsit
Gumbinnen
Insterburg
Pillau
Pillkallen
Stallupohnen
Wilkowiski
Kalwarie
Marienpol
Augustowo
Lyck
Johannisburg
Ortelsburg
Neidenburg
Soldau
Willenberg
Ostrolenka
Pultusk
Nasielsk
Plock
Lowicz
Sochaczew
Rawa
Skierniewice
Blonie
Grodzisk
Mszczonow
Gostynin
Kutno
Brzesc
Kujawski
Inowlodz
Strykow
Pabianice
Lodz
Petrikau
Radom
Kielce
Sandomir
Opatow
Kalisch
Konin
Slupca
Gnesen
Posen
Bromberg
Schwetz
Culm
Graudenz
Marienburg
Stuhm
Mewe
Neustadt
Carthaus
Preuss Stargard
Dirschau
Neustettin
Schlochau
Flatow
Deutsch Crone
Schneidemuhl
Filehne
Meseritz
Bomst
Fraustadt
Lissa
Rawicz
Gostyn
Kosten
Steinau
Glogau
Sagan
Sprottau
Crossen
Frankfurt
Landsberg
Soldin
Arnswalde
Friedeberg
Woldenberg
Pyritz
Stargard
Cammin
Greifenhagen
Stettin
Pasewalk
Anklam
Demmin
Stavenhagen
Neubrandenburg
Friedland
Strasburg
Prenzlow
Templin
Angermunde
Schwedt
Oderberg
Bernau
Berlin
Potsdam
Brandenburg
Rathenow
Nauen
Spandau
Havelberg
Perleberg
Wittenberge
Ludwigslust
Schwerin
Wismar
Rostock
Ribnitz
Tribsees
Grimmen
Stralsund
Barth
Greifswald
Wolgast
Usedom
Swinemunde
Cammin
Treptow
Rugenwalde
Stolpe
Lauenburg
Leba
Rowe
Puzig
Neustadt
Dirschau
Danzig
Elbing
Braunsberg
Heilsberg
Guttstadt
Allenstein
Hohenstein
Osterode
Mohrungen
Preuss Eylau
Bartenstein
Friedland
Wehlau
Tapiau
Labiau
Memel
Tilsit
Ragnit
Insterburg
Gumbinnen
Goldap
Oletzko
Lyck
Johannisburg
Sensburg
Rastenburg
Angerburg
Lotzen
Rhein
Nikolaiken
Arys
Ortelsburg
Neidenburg
Soldau
Willenberg
Ostrolenka
Pultusk
Nasielsk
Plock
Lowicz
Sochaczew
Rawa
Skierniewice
Blonie
Grodzisk
Mszczonow
Gostynin
Kutno
Brzesc
Kujawski
Inowlodz
Strykow
Pabianice
Lodz
Petrikau
Radom
Kielce
Sandomir
Opatow
Kalisch
Konin
Slupca
Gnesen
Posen
Bromberg
Schwetz
Culm
Graudenz
Marienburg
Stuhm
Mewe
Neustadt
Carthaus
Preuss Stargard
Dirschau
Neustettin
Schlochau
Flatow
Deutsch Crone
Schneidemuhl
Filehne
Meseritz
Bomst
Fraustadt
Lissa
Rawicz
Gostyn
Kosten
Steinau
Glogau
Sagan
Sprottau
Crossen
Frankfurt
Landsberg
Soldin
Arnswalde
Friedeberg
Woldenberg
Pyritz
Stargard
Cammin
Greifenhagen
Stettin
Pasewalk
Anklam
Demmin
Stavenhagen
Neubrandenburg
Friedland
Strasburg
Prenzlow
Templin
Angermunde
Schwedt
Oderberg
Bernau
Berlin
Potsdam
Brandenburg
Rathenow
Nauen
Spandau
Havelberg
Perleberg
Wittenberge
Ludwigslust
Schwerin
Wismar
Rostock
Ribnitz
Tribsees
Grimmen
Stralsund
Barth
Greifswald
Wolgast
Usedom
Swinemunde
Cammin
Treptow
Rugenwalde
Stolpe
Lauenburg
Leba
Rowe
Puzig
Neustadt
Dirschau
Danzig
Elbing
Braunsberg
Heilsberg
Guttstadt
Allenstein
Hohenstein
Osterode
Mohrungen
Preuss Eylau
Bartenstein
Friedland
Wehlau
Tapiau
Labiau
Memel
Tilsit
Ragnit
Insterburg
Gumbinnen
Goldap
Oletzko
Lyck
Johannisburg
Sensburg
Rastenburg
Angerburg
Lotzen
Rhein
Nikolaiken
Arys
Ortelsburg
Neidenburg
Soldau
Willenberg
Ostrolenka
Pultusk
Nasielsk
Plock
Lowicz
Sochaczew
Rawa
Skierniewice
Blonie
Grodzisk
Mszczonow
Gostynin
Kutno
Brzesc
Kujawski
Inowlodz
Strykow
Pabianice
Lodz
Petrikau
Radom
Kielce
Sandomir
Opatow
Kalisch
Konin
Slupca
Gnesen
Posen
Bromberg
Schwetz
Culm
Graudenz
Marienburg
Stuhm
Mewe
Neustadt
Carthaus
Preuss Stargard
Dirschau
Neustettin
Schlochau
Flatow
Deutsch Crone
Schneidemuhl
Filehne
Meseritz
Bomst
Fraustadt
Lissa
Rawicz
Gostyn
Kosten
Steinau
Glogau
Sagan
Sprottau
Crossen
Frankfurt
Landsberg
Soldin
Arnswalde
Friedeberg
Woldenberg
Pyritz
Stargard
Cammin
Greifenhagen
Stettin
Pasewalk
Anklam
Demmin
Stavenhagen
Neubrandenburg
Friedland
Strasburg
Prenzlow
Templin
Angermunde
Schwedt
Oderberg
Bernau
Berlin
Potsdam
Brandenburg
Rathenow
Nauen
Spandau
Havelberg
Perleberg
Wittenberge
Ludwigslust
Schwerin
Wismar
Rostock
Ribnitz
Tribsees
Grimmen
Stralsund
Barth
Greifswald
Wolgast
Usedom
Swinemunde
Cammin
Treptow
Rugenwalde
Stolpe
Lauenburg
Leba
Rowe
Puzig
Neustadt
Dirschau
Danzig
Elbing
Braunsberg
Heilsberg
Guttstadt
Allenstein
Hohenstein
Osterode
Mohrungen
Preuss Eylau
Bartenstein
Friedland
Wehlau
Tapiau
Labiau
Memel
Tilsit
Ragnit
Insterburg
Gumbinnen
Goldap
Oletzko
Lyck
Johannisburg
Sensburg
Rastenburg
Angerburg
Lotzen
Rhein
Nikolaiken
Arys

TABLE ALPHABÉTIQUE

ET RAISONNÉE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

Abo (conférence d'), entre l'empereur Alexandre et le prince de Suède, t. II, p. 237.

Abrantès (le général Junot, duc d'), commande en l'absence du vice-roi l'armée italienne qui arrive à Glogau, t. I, p. 39. — Reçoit le commandement de l'armée westphalienne après le départ du roi Jérôme, p. 265. — Entre en ligne dans l'armée qui marche sur Smolensk, p. 359. — Arrive malade devant Smolensk, p. 369. — Est chargé de tourner par la rive gauche du Borysthène et par le gué de Prouditchewo le coude que fait la route de Moscou du côté de Valoutina, p. 380. — S'arrête à Prouditchewo et n'achève pas ce mouvement, p. 385. — Forme l'arrière-garde de l'armée qui s'avance sur Moscou, p. 431. — Entre dans la ligne de bataille à la *Moskowa*, t. II, p. 16-29. — Reste à Mojaïsk chargé de la garde des blessés et de la route, p. 29. — Texte des ordres de l'empereur qui lui sont adressés pendant le séjour à Moscou, p. 217. — Il doit former d'abord l'arrière-garde de la retraite sur la route de Mojaïsk à Smolensk, p. 153. — Sa retraite sur Viazma, p. 331. — Sur Orcha, p. 349. — Et sur Merecz, p. 413.

Albert (le général), à la Bérézina, t. II, p. 377.

Albignac (l'adjudant-commandant), ordres qui le concernent, t. II. p. 342, 445, 446 et 448.

Alexandre (l'empereur). Paroles conciliantes que l'aide-de-camp Czernicheff est chargé de lui porter de la part de Napoléon, t. I, p. 22. — Rapport de l'envoyé prussien, M. de Kniezbeck, sur les dispositions de l'empereur Alexandre, p. 11-129. — Détails sur l'arrivée de ce prince à Wilna, p. 73. — Le bruit court qu'il va se déclarer roi de Pologne, p. 74. — Il apprend au bal chez Benigsen que Napoléon passe le Niémen, p. 175. — Se retire au camp de Drissa, p. 194. — Mission de son aide-de-camp Balachoff à Wilna, p. 189. — Est entraîné dans le parti extrême et se rend de Drissa à Moscou, p. 312. — De Moscou, il ne revient pas à l'armée; il se retire à Saint-Pétersbourg, p. 313. —

Napoléon, profitant d'un parlementaire, lui adresse quelques mots d'amitié personnelle, p. 433. — Napoléon à Moscou emploie différentes voies pour lui écrire, t. II, p. 98. — Réponse d'Alexandre, p. 224. — A-t-il été réellement l'ami de Napoléon? p. 230. — Intrigues ennemies qui l'assiégeaient à Saint-Pétersbourg, tandis que Napoléon était à Moscou, *ibid.* — Il a reçu madame de Staël et s'est entendu avec Bernadotte, p. 237.

ALLIANCE. Traité d'alliance de la Prusse avec Napoléon, t. I, p. 99. — Avec l'Autriche, p. 116. — Note sur le traité d'alliance de la Suède avec la Russie, p. 122. — Précautions prises par les Anglais dans leur alliance avec la Russie, t. II, p. 235.

AMBRUGEAC (le major d') sur la Bérézina, t. II, p. 382.

AMBULANCES (lettre de Napoléon sur le service des); t. I, p. 415. — *Idem*, t. II, p. 75. — Mesures prises pour le transport des ambulances qui, dans la retraite, restaient en arrière, p. 258.

ANDRÉOSSY (le comte) est envoyé à Constantinople pour presser le sultan de reprendre les hostilités, t. I, p. 32.

ANGLETERRE. (Voyez système continental.) Détresse des manufactures anglaises; troubles des Luddistes, t. I, p. 3. — La politique de Napoléon admet que les forces de l'Angleterre aillent s'accumuler dans la Péninsule espagnole, p. 8. — Démarche directe essayée par Napoléon auprès du ministère anglais pour la paix, p. 52-123. — Assassinat du ministre anglais M. Perceval, p. 204. — Les États-Unis se brouillent avec l'Angleterre, *ibid.* — Alliance de l'Angleterre avec la Russie; époque où elle est démasquée; précautions que les Anglais ont prises contre les Russes, t. II, p. 235.

ANHALT COETHEN (le prince d') vient visiter Napoléon à son passage à Mayence, t. I, p. 61.

APPROVISIONNEMENS DE L'ARMÉE FRANÇAISE. Mesures prises par Napoléon à Dantzig, t. I, p. 90. — A Konisberg, p. 91. — A Wilna, p. 205, 266, 338. — A Ghjath, t. 2, p. 70. — A Moscou, p. 135-141.

AREMBERG (M. le capitaine d') officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128. — Son rapport à Gorodnia, p. 249.

AROPILES (bataille des) en Espagne. La nouvelle en est reçue par Napoléon sur le champ de bataille de la Moskowa, t. 2, p. 9.

ATHALIN (le capitaine) officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.

AUGEREAU (le maréchal). Voir CASTIGLIONE (le duc de).

AUGEREAU (le général), frère du maréchal, est fait prisonnier par les Cosaques, t. II, p. 295.

AUTRICHE (l') offre son alliance, t. I, p. 29. — Traité signé avec Napoléon, p. 30-126. — La cour d'Autriche à Dresde, p. 62. — Le contingent autrichien, commandé par le prince de Schwartzenberg, se rassemble sur la Haute-Vistule, p. 39. —

(Pour la suite des opérations militaires voir Schwartzenberg). — Lettres de Napoléon écrites de Moscou à Vienne pour qu'on envoie des renforts au contingent autrichien et qu'on fasse faire une diversion utile à Schwartzenberg, t. II, p. 123-133. — Communications à faire à Vienne relativement au départ de Moscou, p. 155. — Relativement aux désastres de la retraite, p. 415.

Bade (le grand-duc de) se trouve au passage de Napoléon à Wurtzbourg, t. I, p. 61.

Baggovouth (le général) gardait Kowno au moment où les hostilités éclatent sur ce point, t. I, p. 169. — Coupé de Wilna, il ne trouve son salut qu'en se dirigeant en toute hâte sur la Dwina, p. 177. — Traverse le champ de bataille de la Moscowa pour aller secourir Toutchkoff contre Poniatowski, t. II, p. 33. — Toutchkoff ayant été tué, Baggovouth le remplace, p. 36. — Il est tué à son tour dans l'attaque des lignes du roi de Naples à Winkowo, p. 159.

Bagration (le prince). L'armée qu'il commande se rassemble entre le Niémen et le Bug, t. I, p. 37. — Devait fondre du côté de Byalistock sur le flanc de l'armée française lorsqu'elle s'avancerait au delà du Niémen, p. 176. — Ce plan est dérangé. Bagration a ordre de se replier sur Drissa, *ibid.* — Bagration se trouve enfermé entre le prince d'Eckmuhl et le roi de Westphalie, p. 179. — Arrêté à Nicolaew, il revient sur ses pas pour gagner la route de Minsk par Mir, p. 188. — Prévenu à Minsk, il change encore de route et revient sur ses pas pour gagner Neswig, p. 195 - 208. — Ses angoisses à Neswig, p. 210. — Il s'échappe par la route de Bobruisk, p. 212. — Nouvelles dispositions pour lui fermer le chemin de Witepsk; *ibid.* — Bagration se trouve encore prévenu à Mohilow, p. 273. — Combat de Soultanowka. Bagration n'a plus à prendre que le chemin de Smolensk, p. 274. — Il y fait enfin sa jonction avec Barclai de Tolly, p. 286 - 289. — Repousse nos premières attaques contre Smolensk, p. 363. — Se retire sur Moscou, p. 367. — Trouve la mort à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 35.

Baillon (le capitaine), fourrier du palais à Moscou, t. II, p. 128.

Balachoff (le général), aide-de-camp de l'empereur Alexandre et son ministre de la police. — Envoyé à Wilna auprès de Napoléon, t. I, p. 189. — Quels récits a-t-il pu faire de cette entrevue? t. II, p. 234.

Baraguey d'Hilliers (le général) reste à Viazma avec le titre de gouverneur de la province, t. I, p. 441. — Ordres de l'empereur qui lui sont adressés de Moscou, t. II, p. 189, 198, 199, 201. — Napoléon, ayant appris qu'il s'avançait

par la route de Kalouga, le fait prévenir du changement de direction qui est survenu, et lui recommande de ne pas se compromettre, p. 272. — Mécontentement de Napoléon en apprenant le désastre de cette division, p. 295. — Texte de l'ordre du jour qui renvoie le général en France, p. 346.

Barbanègre (le général) à Krasnoï, t. II, p. 310.

Barclai de Tolly (le général). L'armée qu'il va commander se groupe autour de Vilna, t. I, p. 37. — État de ses troupes au premier moment des hostilités, p. 164. — Se retire de Wilna sur la Dwina par Sventziani, p. 178. — S'arrête dans le camp retranché de Drissa, p. 192. — Une fausse attaque fait croire qu'il veut revenir sur Wilna, p. 224. — Il se retire sur Witepsk, p. 264-269. — Au moment de recevoir la bataille, il décampe pour aller rejoindre Bagration du côté de Smolensk, p. 285. — La jonction faite, il revient de Smolensk sur Witepsk, p. 324. — Se balance en marches et contre-marches, tandis que Napoléon tombe sur Smolensk, p. 356. — Barclai de Tolly revient à la hâte pour secourir cette place, p. 364. — Défend et brûle Smolensk, p. 373. — Feint de se retirer sur la route de Saint-Pétersbourg, p. 376. — Revient par un chemin de traverse sur la route de Moscou. Embarras dans lequel cette manœuvre le jette. Combat de Valoutina, p. 386. — Paraît prendre une position de bataille sur la ligne de l'Ougra, p. 406. — Se retire encore pour aller chercher une autre position derrière l'Osma, p. 407. — Envoie un parlementaire, p. 434. — Voudrait en venir aux mains avant l'arrivée du successeur qu'on va lui donner, p. 439. — Ses dispositions à Tsarewo-Zaïmitché, *ibid.* — Remet le commandement en chef à Koutusoff, p. 440.

Bassano (le duc de), ministre des relations extérieures. — Signe le traité d'alliance avec la Prusse, t. I, p. 21. — Avec l'Autriche, p. 30. — Adresse des ouvertures de paix à l'Angleterre, p. 53-423. — Sa correspondance avec M. de Kourakin au moment de la rupture, p. 148 et suivantes. — Suit l'empereur à Dresde, p. 63. — Le rejoint à Thorn, p. 83. Ses dernières lettres à notre ambassadeur Lauriston et à M. de Kourakin, p. 156. — Reste à Wilna pour y servir d'intermédiaire entre Paris et l'empereur qui s'avance en Russie, p. 218. — Instructions qu'on lui envoie au moment où l'empereur se décide à marcher de Smolensk sur Moscou, p. 422. — Lettres diverses que Napoléon lui adresse de Moscou, t. II, p. 123, 131, 132, 133, 138, 140, 142 et 155. — Communications secrètes du duc de Bassano avec l'empereur sur la Bérézina, p. 371, 381, 414. — Lettres qu'il est chargé d'écrire à Vienne et à Berlin, p. 415. — Ses dernières lettres au prince de Schwartzenberg, p. 450 et 453.

Bataille, aide-de-camp du vice-roi, à Krasnoï, t. II, p. 304.
Bausset (M. de), préfet du palais, arrive en courrier de Saint-Cloud sur le champ de bataille de la Moskowa, t. II, p. 8.
Bavarois. Belle conduite des troupes bavaroises aux affaires de Polotsk, t. I, p. 399 et suiv., et t. II, p. 265-267. — Le roi de Bavière envoie 10,000 conscrits pour recruter son armée à Polotsk, p. 132.
Bellune (le maréchal Victor duc de), va commander à Berlin. Ses instructions relatives à la Prusse, t. I, p. 42. — S'avance au delà de l'Oder, p. 206-292. — Passe de la Vistule sur le Niémen, p. 294. — Napoléon l'appelle à Smolensk et lui confie cette position de réserve, p. 424, et t. II, p. 60. — Après la bataille de la Moskowa, Napoléon lui écrit de se tenir prêt à venir le rejoindre à Moscou, p. 33-74. — Il restera à Smolensk. Instructions que l'empereur lui envoie de Moscou, p. 125, 193, 199 et 202. — *Idem* en partant de Moscou, p. 220. — Le duc de Bellune a quitté Smolensk; il est allé soutenir l'armée de Saint-Cyr, p. 260. — Hésitation des deux armées réunies sous le commandement du duc de Bellune, p. 284. — Instance de Napoléon pour que ce maréchal repousse vivement Wittgenstein derrière la Dwina, p. 290, 336, 337 et 340. — Combat indécis de Tchachnicki, p. 317. — Le duc de Bellune devient l'arrière-garde de l'armée de Moscou, p. 321, 351. — Il est chargé de couvrir du côté de Wittgenstein le point choisi pour le passage de la Bérézina, p. 364. — Fausse manœuvre sur Borisow, p. 368. — Combat de la Bérézina, p. 490, 403 et 408.
Benevent (M. de Talleyrand prince de). Mission qui lui était destinée en Pologne, t. I, p. 56.
Benigsen (le général). C'est au bal chez ce général que l'empereur Alexandre apprend le passage du Niémen, t. I, p. 175.
Bercheim (le général) sur la Bérézina, t. II, p. 359 et 385.
Bérézina (la). Première disposition pour le passage de cette rivière, t. II, p. 360. — Première journée, p. 375. — Deuxième journée, p. 384. — Troisième journée, p. 394. — Bataille, p. 396. — Derniers moments du passage: on brûle les ponts, p. 408.
Bernadotte (le général) prince de Suède, cède à ses ressentimens personnels, et fait un premier pas vers la Russie, t. I, p. 13. — Mission de M. Signeul à Dresde, p. 80. — Le traité de Bernadotte avec la Russie est du 24 mars, et sa contre-négociation par M. Signeul est du 29 mai suivant, p. 311. — Au moment où nous entrons à Moscou, il devrait entrer à Saint-Pétersbourg, t. II, p. 55. — C'est de Moscou, le 6 octobre, que Napoléon dicte la dernière ligne de rupture avec Bernadotte, p. 131. — Conférence de celui-ci avec l'empereur Alexandre dans l'île d'Abo, p. 237.

Berthemy (le colonel), envoyé au quartier-général de Koutousoff, t. II, p. 161 et 165. — Texte de la lettre qu'il porte, et de la réponse qui lui est rendue, p. 221.
Berthier (le général) prince de Neufchâtel et de Wagram. *Voy.* Neufchatel.
Bessières (le maréchal). Voyez Istrie (le duc d').
Bignon (le baron) est nommé commissaire impérial près le gouvernement de Lithuanie, t. I, p. 181.
Billard (le général) à la Bérézina, t. II, p. 406.
Blamont (le général) à la Bérézina, t. II, p. 406.
Borrouisk. (Bagration gagne les ponts de), t. I, p. 209. — La division Dombrowski est laissée en observation p. 426. — Ordre de l'empereur au général Dombrowski, concernant cette place, t. II, p. 67.
Bonamy (le général), à la bataille de la Moscowa, pénètre dans la grande redoute du centre; y est assailli et fait prisonnier, t. II, p. 30.
Borodino près Mojaïsk. Kutusoff a trouvé dans la plaine de ce village le terrain qui lui convient pour recevoir la bataille, t. I, p. 445. — Bataille de la Moscowa, t. II, p. 1. — L'armée française repasse sur ce champ de bataille, en revenant de Moscou, p. 258.
Bonnet (le général) s'est emparé des Asturies, t. I, p. 9.
Borisow. Cette ville et le pont de la Bérézina sont tombés dans les mains du général russe Tchitchagoff, t. II, p. 327. — Marche du duc de Reggio pour reprendre le pont, p. 358. — Il bat les Russes, mais ceux-ci se sauvent en brûlant le pont, p. 359.
Borysthène, aujourd'hui le Dnieper. Arrivée de l'armée française sur les bords de ce fleuve, t. I, p. 354. — L'armée le quitte dans sa retraite, t. II, p. 322.
Bourcier (le général), chargé des remontes à Vilna. Ordre de l'empereur qui lui est adressé de Moscou, t. II, p. 140.
Brandebourg (le comte de), fils naturel du roi de Prusse, est blessé au combat d'Eckau, t. I, p. 275.
Bronikowski (le général) est forcé d'abandonner Minsk, t. II, p. 318. — Et se replie sur Borisow, p. 327. — Ordre qu'on lui envoie, p. 350.
Broussier (le général) commandant une division du corps du vice-roi. — Devant Witepsk, t. I, p. 283. — A la bataille de la Moscowa, t. II, p. 27 - 29. — A Malojaroslavetz, p. 246. — A Krasnoï, p. 304.
Bruyère (le général de cavalerie), devant Witepsk, t. I, p. 283. — A la bataille de la Moscowa, t. II, p. 31.
Busch (M.), auditeur au conseil-d'état, est chargé de la distribution des secours aux incendiés de Moscou, t. II, p. 99.
Cabinet. Napoléon dans son cabinet, à Paris, t. I, p. 37-47.—

A Dresde, p. 66. — A Wilna, p. 199-202. — A Witepsk, p. 304. — A Smolensk, p. 405. — A Mojaïsk, t. II, p. 45. — Au Kremlin, p. 131. — Dans la retraite, à Viazma, p. 261. — A Smolensk, p. 289.

CANDRAS (le général) tué à la Bérézina, t. II, p. 412.

CANOUVILLE (le baron de) maréchal-des-logis du palais de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.

CARAMAN (le capitaine de) officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.

CASTEX (le général) à la Bérézina, t. II, p. 377-387.

CASTIGLIONE (le maréchal Augereau duc de) commande une armée de réserve qui se forme à Wesel, t. I, p. 44. — Arrive des bords du Rhin sur l'Elbe et sur l'Oder, p. 206-229. — Reçoit l'ordre de porter sa première division de l'Oder sur la Vistule, p. 294. — Craint un débarquement des Anglais et des Suédois aux bouches de l'Elbe et de l'Oder, p. 319. — Réponse de Napoléon, p. 348. — Reçoit l'ordre d'avancer des troupes au delà de l'Oder pour relever sur la Vistule celles du duc de Bellune qui sont appelées à Smolensk, p. 428. — Ses divisions s'avancèrent pour soutenir la retraite, t. II, p. 417.

CASTLEREAGH (lord) ministre anglais. Sa réponse au duc de Bassano, t. I, p. 127.

CAULAINCOURT (Armand de). Voyez VICENCE (le duc de).

CAULAINCOURT (le général Auguste) gouverneur des pages et faisant le service d'aide-de-camp — Napoléon le charge de prendre possession de Viazma et de préserver la ville de l'incendie, t. I, p. 435. — Est de service la nuit qui précède la bataille de la Moskowa, t. II, p. 18. — Pendant la bataille il remplace Montbrun qui vient d'être tué; entre au galop à la tête des cuirassiers dans la grande redoute du centre et y trouve la mort, p. 35.

CHARLES IV (le roi) d'Espagne. Son voyage de Marseille à Rome, t. I, p. 203.

CHASSELOUP-LAUBAT (le général) commandant en chef le génie. Instructions que l'empereur lui fait adresser pour les travaux à faire à Kowno et à Wilna, t. I, p. 253. — Autre lettre de l'empereur sur le service du génie, p. 414. — Fait partie du grand état-major de Napoléon à Moscou, t. II, p. 127. — Travaille aux ponts de la Bérézina, p. 363.

CHASSENON (l'auditeur Esprit de) est nommé intendant de Grodno, t. I, p. 182.

CHASTEL (le général) employé contre les Cosaques aux environs de Moscou, t. II, p. 110.

CHATEAU (le colonel) aide-de-camp du duc de Bellune. Instructions que Napoléon le charge de porter de Smolensk au duc de Bellune, t. II, p. 290.

CHOUARD (le général de cavalerie) charge à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 31.

CHRISTIN (le capitaine) officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128 et 454.

CLAPARÈDE (le général) commande la légion polonaise qui fait partie de la garde à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 23. — Est envoyé au secours du prince Eugène pendant le *hourra* de Borodino, p. 32. — Est chargé de l'escorte des trophées qu'on emmène de Moscou, p. 153. — Combat sur la Bérézina, p. 381.

CLÉMENT DE TINTIGNIES (le capitaine) officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.

COCHELET (M.) auditeur au conseil-d'état, est nommé intendant de Bialystock, t. I, p. 183.

COHORTES. Voyez GARDES NATIONALES.

COLBERT (le général) s'empare d'Orcha, t. I, p. 270.

COLIN DE SUSSY (le comte) est nommé ministre des manufactures et du commerce, t. I, p. 7.

COMMERCE (le ministère du), et des manufactures. Création de ce ministère dont le portefeuille est donné au comte Colin de Sussy, t. I, p. 7.

CONTADES (M. de). Son discours à l'empereur au nom de la députation d'Indre-et-Loire, t. I, p. 35.

COMPANS (le général), dans la marche de Smolensk sur Moscou, sa division fait le service d'avant-garde avec la cavalerie du roi de Naples, t. I, p. 431-442. — Il préfude à la bataille de la Moskowa par la prise de la redoute de Schwardino, t. II, p. 3. — Au commencement de la bataille il est chargé de l'attaque des batteries de Semenowskié, p. 15. — Il y est blessé, p. 25. — Sa division, secondée par les troupes du maréchal Ney, prend les redoutes, p. 27. — Il passe sur le corps des Russes à la retraite de Viazma, p. 278.

CONSCRIPTION. L'empereur en s'avançant de Smolensk sur Moscou envoie en France des ordres pour qu'on commence à lever la conscription de 1813, t. I, p. 429.

CORBINEAU (le général), commandant la cavalerie du 2e corps, fait prisonnier le général russe qui commande l'avant-garde de Steingel, t. II, p. 264. — Son arrivée sur la Bérézina indique à Napoléon le gué de Stoudziancka, p. 361. — Il se met à la tête du passage, p. 375, 376 et 387.

COURLANDE. L'armée du duc de Tarente prend possession de cette province, t. I, p. 193.

CZERNICHEFF (le colonel) aide-de-camp de l'empereur Alexandre. Paroles conciliantes que Napoléon le charge de porter à Saint-Pétersbourg, t. I, p. 22. — On attend vainement une réponse aux propositions dont il était porteur, p. 36. — Il passe de l'armée de

Tchitchagoff à celle de Wittgenstein, et délivre sur la route de Wilna les prisonniers Wintzingerode et Sweczin, t. II, p. 360.

DAENDELS (le général). Sa division reste d'abord comme garnison à Dantzick, t. I, p. 90. — Combat sur la Bérézina, t. II, p. 384.

D'ALBE (Bacler), l'adjudant-commandant, directeur du cabinet topographique de Napoléon, t. I, p. 304; t. II, p. 45.

DALTON (le général), blessé devant Smolensk, t. I, p. 378.

DAMAS (le général), sur la Bérézina, t. II, p. 402.

DANTHOUARD (le général), commandant l'artillerie du prince Eugène. — Au combat d'Ostrowno, t. I, p. 280. — A la bataille de la Moskowa, t. II, p. 18. — A la retraite du Vop. t. II, p. 296.

DANTZICK. La Russie demande cette place en échange d'Oldenbourg; réponse de Napoléon à ce sujet, t. I, p. 26. — La garnison de Dantzick est portée à 20,000 hommes, t. I, p. 38. — Napoléon inspecte les travaux de Dantzick, t. I, p. 85.

DANTZICK (le maréchal Lefebvre, duc de) commande la vieille garde à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 23. — Prend possession du Kremlin, t. II, p. 54 et 127. — Commande la vieille garde au passage de la Bérézina, p. 385.

DARMSTADT-HESSE (le duc et la duchesse de) viennent visiter Napoléon à son passage à Mayence, t. I, p. 61.

DARU (le comte), ministre-secrétaire d'état. — L'empereur prépare avec lui l'administration militaire destinée à l'expédition de Russie, t. I, p. 38. — Travail du secrétaire d'état à Dresde, t. I, p. 77 et 78. — Il rejoint l'empereur à Posen, t. I, p. 83. — Travail du secrétaire d'état à Konisberg, t. I, p. 91. — A Gumbinen, p. 94. — A Witepsk, t. I, p. 304. — A Mojaïsk, t. II, p. 45. — A Moscou, t. II, p. 127. — Il se trouve auprès de Napoléon, sur la Bérézina, t. II, p. 383. — et se charge des fonctions de l'intendant-général, qui est malade, t. II, p. 415.

DAVOUST (le maréchal), *Voyez* ECKMUHL (le prince d').

DELAITRE (le général) sur la Bérézina, t. II, p. 406.

DELESSERT (M. Benjamin). Napoléon visite sa manufacture de Passy et le décore de la légion-d'honneur, t. I, p. 8.

DELZONS (le général), du corps du vice-roi. — Devant Witepsk, t. I, p. 284. — A la bataille de la Moskowa, occupe le village de Borodino, t. II, p. 27. — Entouré par l'ennemi, forme ses carrés, t. II, p. 32. — Est tué à Malojaroslavetz, t. II, p. 233 et suivantes.

DEPONTHON (le colonel), secrétaire du cabinet. — En mission du côté de Tilsit, t. I, p. 304, cité de nouveau t. II, p. 45.

DEROY (le général), de l'armée bavaroise. — Est blessé mortellement dans les combats de Polotsk, t. I, p. 401.

DESSAIX (le général), du corps du prince d'Eckmuhl. — Soutient

l'attaque de la division Compans à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 24. — Il y est blessé, t. II, p. 25.

DESSAU (le prince de) se trouve à la cour que Napoléon tient à Dresde, t. I, p. 62.

DESSOLES (le général), chef d'état-major du prince Eugène. — Reçoit à Smolensk la permission de retourner en France, t. I, p. 404.

DEVIENNE (M.), page de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.

DEVELTOWO (combat de), entre le duc de Reggio et le général Wittgenstein, qui est forcé d'évacuer la Samogitie, t. I, p. 97.

D'HAUTPOULT (l'officier d'ordonnance) envoyé par l'empereur de Gloubokoë à Bechenkowiczi, t. I, p. 340. — Sa mission à Polotsk auprès du duc de Reggio, t. I, p. 300 et 347. — Cité comme se trouvant à Moscou, t. II, p. 128.

DISCIPLINE ET POLICE MILITAIRE. — Mesures prises par l'empereur à Thorn, t. I, p. 82. — A Konisberg, t. I, p. 92. — A Wilna, t. I, p. 205 et 227. — A Ghjath, t. I, p. 446, et t. II, p. 70. — Premiers signes de désorganisation dans la retraite, t. II, p. 276.

DNIÉPER. *Voyez* le BORYSTHÈNE.

DOCTOROFF (le général russe) parvient à rejoindre Barclai de Tolly après la dispersion de Wilna, t. I, p. 185.

DOMBROWSKI (le général polonais). Sa division est placée en observation entre Minsk et Bobruisk, t. I, p. 426. — Ordre de l'empereur relatif à la place de Bobruisk, t. II, p. 67. — Il se replie sur Borisow et perd cette position, t. II, p. 327. — Combat sur la Bérézina, t. II, p. 386. — Il y est blessé, t. II, p. 402.

DOROKOFF (le général russe) est rejeté de Wilna sur Vologin et de là sur l'armée de Bagration, t. I, p. 186. — Est tué à Malojaroslavetz, t. II, p. 246.

DOROGOBOUGE. Les Russes nous abandonnent cette ville, t. I, p. 407. — L'empereur y arrive le 24 août, p. 421. — Retraite de l'armée de Moscou par Dorogobouge, t. II, p. 281.

DORSENNE. (le général), commandant en chef l'armée du nord d'Espagne. — Est arrivé à Valladolid pour rallier l'armée de Portugal, après la bataille de Salamanque, t. II, p. 9.

DOUMERC (le général) et ses cuirassiers en avant de Polotsk, t. I, p. 296, et sur la Bérézina, t. II, p. 359 et 387.

DRESDE. Voyage et séjour de Napoléon à Dresde, t. I, p. 61. — Description que M. de Pradt fait de la cour impériale, p. 65. Napoléon quitte Dresde pour se rendre à l'armée, p. 78.

DRISSA (Après l'évacuation de Vilna la grande armée russe se réfugie dans le camp retranché de), t. I, p. 192. — Elle le quitte pour se retirer sur Witepsk, p. 269.

DUBOIS (le colonel) à la Bérézina, t. II, p. 401 et 444.

DUFOUR (le général), à Krasnoï, t. II, p. 310.

DUMANOIR (M.), page de Napoléon de Moscou, t. II, p. 128.
DUMAS (le comte Mathieu), intendant-général de l'armée. — Travaille à Witepsk avec Napoléon, t. I, p. 305. — Fait partie du grand état-major de Napoléon à Moscou, t. II, p. 127. — Passe la Bérézina auprès de Napoléon, p. 383. — Tombe malade, p. 415.
DWINA (la). L'armée russe ayant perdu la ligne du Niémen, se retire d'abord derrière la Dwina, t. I, p. 178, 184. — Napoléon arrive sur la Dwina à Bechenkovitczi, p. 273.
DUNABOURG. Prise de cette ville par la division Ricard, t. I, p. 300.
DUPELAIN (le général), de la division Compans. — A la bataille de la Moskowa, prend le commandement de son divisionnaire qui est blessé, t. II, p. 25.
DUROSNEL (le général), aide-de-camp de l'empereur. — Aide-major-général pour la cavalerie, t. I, 307. — Gouverneur de Moscou, t. II, p. 54 et 128. — Passe la Bérézina auprès de Napoléon, p. 385.
DUTRUTTE (le général), du neuvième corps. — Sa division est mise en marche de Berlin sur Varsovie, t. I. p. 429. — Quitte Varsovie pour entrer en ligne et doubler l'armée du général Reynier, t. II, p. 299 et 319. — Bat les Russes à Wolkowitz, t. II, p. 372.
DUTAILLIS (le général), commandant à Varsovie. — Ferme contenance de ce général au milieu de l'inquiétude que l'invasion de Tormasow a répandue tout à coup dans le grand-duché, t. I, p. 396.
DUVIVIER (le capitaine), officier géographe du cabinet de Napoléon, t. II, p. 128.

EBLÉ (le général) jette les ponts sur lesquels l'armée française passe le Niémen à Kowno, t. I, p. 167. — Ceux sur lesquels elle passe le Borysthène à Rasasna, p. 354. — Enfin ceux de la retraite à la Bérézina, t. II, p. 363.
EGKAU (combat d') entre les Prussiens et les Russes, le 19 juillet, t. I, p. 275.
ECKMUHL (le maréchal Davoust prince d') fait occuper la Poméranie, t. I, p. 5. — Arrive sur l'Oder, p. 29. — S'avance sur la Vistule, 36 et 39. — Commande en chef sur la Vistule en attendant que l'empereur arrive, p. 40. — Ses instructions, *ibid.* — L'empereur le rejoint entre Marienbourg et Konisberg, p. 90. — A Wilna, le corps du maréchal Davoust fournit divers détachemens. Le maréchal se porte avec deux divisions sur Minsk pour y couper la retraite à Bagration, p. 179. — Après avoir devancé Bagration à Minsk, le maréchal se porte sur Mohilow pour l'y devancer encore, p. 270.

— Arrête une dernière fois Bagration au combat de Soultanowka près de Mohilow, p. 273. — Lettre de l'empereur relative au départ du roi de Westphalie, p. 333.—Le maréchal réunit ses cinq divisions et fait sa jonction avec l'armée de l'empereur sur le Borysthène à Doubrowna, p. 355. — Le prince d'Eckmuhl, à l'attaque de Smolensk, se rend maître un moment de la porte de Malakouska, p. 370. — Après le combat de Valoutina, il marche à l'avant-garde de l'armée sur la route de Moscou, p. 391.— Sa position d'attaque à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 6 et 15. — Se porte sur les redoutes de Semenowskié, p. 17. — Son cheval y est tué sous lui, p. 25. — Continue de commander son corps d'armée, et prend sa part de la victoire, p. 27, 29 et 35. — Arrive à Moscou, p. 53. — Y reste auprès de Napoléon, p. 127. — Soutient le prince Eugène à Malojaroslavetz, p. 247. — Poursuit Kutusoff sur la route de Kalouga, p. 256. — Passe sur le corps des Russes à la retraite de Viazma, p. 278. — Coupé à Krasnoï, il est dégagé par une belle manœuvre de Napoléon, p. 307. — Passe la Bérézina, p. 381 et 387. — File sur Zembin et Molodetchno, p. 395.

Elchingen (le maréchal Ney, duc d'), rassemble le troisième corps d'armée à Francfort-sur-l'Oder, t. I, p. 39. — De Wilna se porte sur la Dwina., p. 193. — Cantonnemens qui lui sont assignés en avant de Witepsk, p. 241. — Marche avec l'avant-garde de l'armée, de Witepsk sur Smolensk, p. 354. — Est légèrement blessé à la première attaque de Smolensk, p. 363. — Débouche des premiers de Smolensk à la poursuite de l'ennemi, p. 380. — L'empereur veut lui donner de la cavalerie qu'il refuse, p. 411. — Le maréchal lutte seul contre Barclai de Tolly au combat sanglant de Valoutina, p. 381. — Arrive sur le champ de bataille de la Moscowa, t. II, p. 7 et 15. — Est placé au centre, p. 17. — Enlève les redoutes de Semenowskié, p. 26. — Sera le prince de la Moscowa, p. 35. — Reste à Moscou auprès de Napoléon, p. 127. — Dans la retraite, prend le service de l'arrière-garde à Viazma, p. 296. — Protège le repos qu'on prend à Smolensk, p. 296. — La retraite par Krasnoï lui étant coupée, il passe le Borysthène sur des glaçons, et marche par la rive droite, p. 310. — Parvient à rejoindre l'armée à Orcha, p. 324. — Combat sur la Bérézina, p. 381 et 386. — Lettre que Napoléon écrit au sénat pour décerner le titre de prince de la Moskowa au maréchal Ney, p. 454.

Émery (le capitaine), fourrier du palais de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.

Espagne. La politique de l'empereur admet que les forces de l'Angleterre s'accumulent de ce côté, t. I, p. 8. — Les cortès n'ont plus de refuge que sur la pointe de Cadix, p. 9. — Le roi Joseph Napoléon a rallié les plus grandes familles, *ibid.*

— Instructions laissées par Napoléon en partant pour la guerre de Russie. Ses dispositions pour remédier aux distances, p. 89. — Wellington s'avance en Espagne. Le colonel Fabvier apporte la nouvelle de la bataille de Salamanque, t. II, p. 9. — Wellington est entré à Madrid. Napoléon l'apprend à Moscou, p. 130. — L'empereur Alexandre a reçu les envoyés des cortès de Cadix, et fait alliance avec eux, p. 236.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE (les) se brouillent avec l'Angleterre, t. I, p. 204. — Napoléon à Moscou s'occupe des moyens de les attacher plus étroitement à la cause de la France, t. II, p. 131.

ÉTIENNE (lieutenant de voltigeurs au douzième régiment) fait prisonnier le général Toutchkoff dans la mêlée de Valoutina, t. I, p. 384.

EUGÈNE NAPOLÉON, vice-roi d'Italie (le prince), passe par Paris en se rendant de Milan à l'armée, t. I, p. 39. — Prend les ordres de l'empereur à Thorn, p. 84. — Passe le Niémen à Pilony avec les Italiens et les Bavarois, p. 172. — Lettre de l'empereur, du 2 juillet, p. 225. — S'avance sur Witepsk par Gloubokoé, p. 217. — Combat à Ostrowno, p. 279. — Ses cantonnemens au nord de Vitepsk, p. 289. — Forme l'arrière-garde dans la marche sur Smolensk, p. 354. — Forme l'aile gauche dans la marche sur Moscou, p. 431. — Commande l'aile gauche à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 5 et 16. — Enlève le village de Borodino, p. 27. — Laisse cette position à la garde de la division Delzons, et se porte à l'attaque de la batterie du centre, p. 27. — Revient sur Borodino que l'ennemi déborde, p. 32. — N'a que le temps de se jeter dans un carré du quatre-vingt-quatrième, *ibid.* — Son cheval est tué sous lui, p. 33. — Ses troupes rentrent dans la batterie du centre au même moment que les cuirassiers de Caulincourt, p. 35. — Arrive sur Moscou; en occupe les avenues du côté du nord, p. 53. — Son séjour à Moscou, p. 127. — Il soutient l'attaque de toute l'armée de Kutusoff à Malojaroslavetz, pag. 242. — C'est son plus beau fait d'armes, p. 252. — Passe sur le corps des Russes à la retraite de Viazma, p. 278. — Désastre de sa retraite dans le bourbier glacé du Vop, p. 296. — Il parvient à gagner Krasnoï, p. 304. — Passe la Bérézina, p. 381 et 385. — File sur Zembin et Molodetchno, p. 395.

FABVIER (le colonel), aide-de-camp du duc de Raguse, arrive en courrier sur le champ de bataille de la Moskowa, apportant la nouvelle de la perte de la bataille de Salamanque, t. II, p. 8.

FLAHAUT (le colonel), aide-de-camp du prince de Neufchâtel, est envoyé de Dresde au prince de Schwartzenberg, t. I, p. 73. — Rapport de sa mission, p. 93. — Est envoyé de nouveau au

prince de Schwartzenberg, p. 293. — Porte des ordres pour le passage de la Bérézina, t. II, p. 367.

FONTANA (le général italien) blessé à Malojaroslavetz, t. II, p. 246.

FORGET (M. de), auditeur du conseil d'état, arrive à Molodetchno, t. II, p. 418.

FOUCHER (le général d'artillerie) commande l'artillerie du duc d'Elchingen à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 18.

FOURNIER (le général) est nommé général de division, t. II, p. 291. — Combat à la Bérézina, 387, 399 et 402.

FRIANT (le général) commande la division du prince d'Eckmuhl qui occupe la Poméranie Suédoise, t. I, p. 14. — Est reçu commandant des grenadiers de la garde, et Napoléon préside lui-même à cette réception, p. 308. — Il combat à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 15. — Reste inébranlable dans la position de Semenowskié et sert de pivot aux manœuvres qui terminent la journée, p. 31.

FRIOUL (le général Duroc, duc de), est chargé des détails de la garde impériale, t. I, p. 304. — Est le chef de la maison militaire et civile de Napoléon à Moscou, t. II, p. 127. — Est auprès de Napoléon au passage de la Bérézina, p. 385.

GALBOIS (M. de), officier d'état-major, porteur d'ordres à la Bérézina, t. II, p. 382.

GALLICIE. L'Autriche rendra cette province à la Pologne et recevra en échange l'Illyrie, t. I, p. 30.

GALLITZIN (le prince). Napoléon, la veille de son arrivée à Moscou, loge au château de ce prince, t. II, p. 49.

GARDE IMPÉRIALE. La garde impériale part de Paris, t. I, p. 39. — C'est le duc de Friou qui fait avec l'empereur le travail journalier de la garde impériale, p. 304. — Elle combat à la Moskowa, t. II, p. 23. — A Krasnoï, p. 300. — A la Bérézina, p. 380.

GARDES NATIONALES. Cent cohortes sont fournies par la garde nationale, t. I, p. 28. — Les premières cohortes organisées sont envoyées dans les places du Rhin, p. 429.

GÉRARD (le général) prend le commandement de la division Gudin à Valoutina et s'empare de la position, t. I, p. 385. — Sa division passe sous les ordres du vice-roi à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 17. — Ses efforts sont principalement dirigés contre la grande batterie du centre, p. 27. — Soutient le prince Eugène à Malojaroslavetz, p. 247.

GHJATH. L'armée française arrive à Ghjath, t. I, p. 440. — On y apprend qu'on n'est qu'à une marche du champ de bataille choisi par Kutusoff; préparatifs de Napoléon, t. I, p. 445. — L'armée de Moscou repasse par Ghjath dans sa retraite, t. II, p. 252.

GHORODEZCNA (combat de) entre le prince de Shwartzenberg et Tormasow; celui-ci se retire, t. I, p. 396.

Gifflenga (le général), aide-de-camp du vice-roi d'Italie, a un cheval tué sous lui à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 33. — Est blessé à Malojaroslavetz, p. 246. — Est cité au combat de Krasnoï, p. 304.

Girard (le général) à la Bérézina, t. II, p. 384-402.

Glogau. L'empereur à Glogau, t. I, p. 80.

Gloubokoe. L'empereur s'arrête quelques jours dans ce bourg, t. I, p. 224-268.

Gourgaud (l'officier d'ordonnance) envoyé à l'avant-garde de Valoutina, t. I, p. 382. — Son rapport, p. 383. — Entre dans Moscou avec le roi de Naples, t. II, p. 51. — Est cité parmi les officiers d'ordonnance de Napoléon à Moscou, p. 128. — Ses missions et ses rapports à Malojaroslavetz, p. 244-249. — Il vient annoncer à l'empereur le salut du maréchal Ney, p. 323. — Il est cité sur la Bérézina, p. 390.

Grabowski (le général polonais) tué devant Smolensk, t. I, p. 378.

Grandeau (le général) blessé devant Smolensk, t. I, p. 378.

Grandjean (la division commandée par le général) passe le Niémen à Tilsit sous les ordres du duc de Tarente, t. I, p. 93.

Grodno. Le roi de Westphalie y passe le Niémen avec les Polonais, les Saxons et les Westphaliens, t. I, p. 172.

Grouchy (la cavalerie commandée par le général) garde les communications du prince d'Eckmuhl entre Minsk et Gloubokoë, t. I, p. 270. — Sort de Smolensk par la route de Saint-Pétersbourg et suit la retraite de Doctoroff, p. 402. — Charge les Russes à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 36. — Est envoyée contre les Cosaques au sud-ouest de Moscou, p. 110. — Ce général commande l'escadron sacré dans la retraite, p. 297.

Gudin (la division commandée par le général) attaque le faubourg de Mitislaw à Smolensk, t. I, p. 268. — Elle marche pour soutenir le maréchal Ney à Valoutina; p. 382. — Le général Gudin est tué, p. 385.

Guéhéneuc. Belle action de ce colonel au passage de la Wilia, t. I, p. 170.

Guilleminot (le général) remplace le général Dessoles comme chef d'état-major du prince Eugène, t. I, p. 404. — Prend le commandement de la division Delzons, sur le champ de bataille de Malojaroslavetz, t. II, p. 304. — Est auprès du vice-roi, au combat de Krasnoï, p. 304.

Gumbinen. Séjour de Napoléon dans cette ville; la guerre se déclare, t. I, p. 94.

Guyon (le général) à Krasnoï, t. II, p. 304.

Hardemberg (le baron de), chancelier de Prusse. Sa correspondance relative à l'alliance de la Prusse avec Napoléon, t. I, p. 199 et suiv. — Vient à Dresde, p. 63 et 64.

HARTZFELD (le prince de). Mission de ce prince à Paris, relativement à l'alliance de la Prusse, t. I, p. 20.
HAXO (le général) accompagne Napoléon dans la reconnaissance des bords du Niémen, t. I, p. 166.
HEUDELET (la division) arrive sur le Niémen, t. II, p. 417.
HOGENDORP (le général hollandais), aide-de-camp de Napoléon. L'empereur le laisse d'abord à Konisberg comme gouverneur, t. I, p. 82. — Ce général est ensuite nommé gouverneur de Wilna, p. 206.

IELNIA. L'avant-garde de Kutusoff y surprend la brigade Augereau, t. II, p. 295.
INDE. Calculs sur une marche de Moscou vers l'Inde, t. I, p. 129.
INSTERBOURG. L'empeur y arrive, t. I, p. 93.
ISTRIE (le maréchal Bessières duc d'), commande la cavalerie de la garde à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 23. — Est envoyé avec sa cavalerie au sud-ouest de Moscou, p. 110. — Texte des ordres de l'empereur qui lui sont adressés de Moscou, p. 177, 179, 183, 185. — Est auprès de Napoléon au passage de la Bérézina, p. 385.

JACOUBOVO (combat de) entre le duc de Reggio et le général Wittgensten, t. I, p. 295.
JAKOWLEFF (M. de), habitant de Moscou. Napoléon l'envoie porter une lettre à l'empereur Alexandre, t. II, p. 103.
JÉROME NAPOLÉON. *Voyez* WESTPHALIE (le roi de).
JOLY DE FLEURY (M.), auditeur au conseil d'état, apporte le portefeuille de Paris au moment où l'on sort de Moscou, t. II, p. 164.
JOMINI (le général) commandera à Smolensk en attendant l'arrivée du duc de Bellune, t. I, p. 441. — Est envoyé pour rallier les hommes isolés au passage du Borysthène, t. II, p. 297 et 350.
JOSEPH NAPOLÉON. *Voyez* ESPAGNE (le roi d').
JOUAN (le docteur), l'un des chirurgiens de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.
JUNOT (le général). *Voyez* ABRANTÈS (le duc d').

KALOUGA. Dispositions de Napoléon pour marcher sur cette ville en sortant de Moscou, t. II, p. 151, 156 et 163. — La route nous est ouverte, p. 166. — Kutusoff vient nous la disputer à Malojaroslavetz, p. 245.
KAMINSKI (le général polonais) est fait prisonnier par les Russes, t. II, p. 410.
KLEIST (le général prussien) décide la victoire sur les Russes au combat d'Eckau, t. I, p. 275.

KLIASTITZA (combat de), entre le duc de Reggio et le général Wittgenstein, t. I, p. 297.
KNIESEBECK (M. de), envoyé du roi de Prusse auprès de l'empereur Alexandre. Son rapport sur les dispositions dans lesquelles on est à Saint-Pétersbourg à la fin de mars 1812, t. I, p. 129.
KOBRIN (combat de). L'avant-garde du général Reynier, commandée par le général saxon Kleingel, est surprise à Kobrin par Tormasow, t. I, p. 292.
KONIGSBERG. L'empereur à Konigsberg, t. I, p. 91. — Y laisse le général Hogendorp pour gouverneur, p. 92. — Le général Loison remplace le général Hogendorp appelé à Wilna, p. 216.
KONOPKA (le général polonais) est enlevé à Slonim, t. II, p. 271.
KOSSAKOWSKI (le général), aide-de-camp polonais de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128. — Sur la Bérézina, p. 385.
KOURAKIN (le prince de), ambassadeur de Russie à Paris, remet l'ultimatum de son cabinet, t. I, p. 56. — Notes échangées entre cet ambassadeur et M. de Bassano, p. 140.
KOWNO. Immédiatement après le passage du Niémen, l'armée française occupe cette ville, t. I, p. 169. — Arrivée du quartier impérial, *ibid.* — Travaux ordonnés pour mettre ce poste en état de défense, p. 253. — La division Loison est appelée pour garder les ponts de Kowno, p. 429.
KRASNOÏ (premier combat de), le 14 août, entre l'avant-garde du roi de Naples marchant sur Smolensk et la division du général Neverowski, t. II, p. 357. — Deuxième combat, les 16 et 17 novembre, entre l'armée française en retraite et l'armée russe de Kutusoff, t. II, p. 300.
KREMLIN (le). Napoléon s'y loge, t. II, p. 54. — Noms des principaux personnages qui s'y trouvent autour de Napoléon, p. 128. — Dispositions pour mettre en état de défense les tours et les murailles, p. 139-154. — Ordre de faire sauter le Kremlin, p. 160. — Exécution de cet ordre, p. 168.
KUTUSOFF (le général Golonitcheff-Kutusoff-Rimniski), commandant en chef la grande armée des Russes. Son arrivée pour remplacer Barclai de Tolly, t. I, p. 439. — Prend le commandement à Tzarewo-Zaïmitché, p. 440. — A choisi la plaine de Borodino pour recevoir la bataille, p. 445. — Commande contre Napoléon à la bataille de la Moskowa et la perd, t. II, p. 1 et suivantes. — Se décide à abandonner Moscou; p. 50. — Feint de se retirer au sud-est par la route de Kolomna, p. 109. — Notre avant-garde perd un moment ses traces, p. 110. — Ses troupes légères reparaissent au sud-ouest du côté de Mojaïsk, p. 111. — On le retrouve en position couvrant la vieille route de Kalouga, p. 113. — Son entrevue avec le général Lauriston au camp de Taroutino, p. 107. — Il surprend les lignes du roi de Naples à Vinkowo, p. 158. — Manœuvres de Napoléon qui

lui dérobe ses premières marches en sortant de Moscou, p. 160. — Mission du colonel Berthemi auprès de Kutusoff, p. 161-165. — Texte de la lettre dont cet officier est porteur et de la réponse qu'il rapporte, p. 221-222. — Pendant que Napoléon s'avance sur Kalouga, Kutusoff, qui le croit encore à Moscou, reste immobile dans son camp de Taroutino, p. 165. — Il se décide enfin à marcher, et vient à Malojaroslavetz pour y disputer le chemin de Kalouga, p. 245. — Marches rétrogrades qu'il fait après le combat de Malojaroslavetz, p. 256. — Certain que nous sommes nous-mêmes en retraite, il commence à chanter victoire, p. 274. — Il veut nous barrer le chemin à Viazma, p. 278. — Son avant-garde surprend la division Baraguay-d'Hilliers sur la route de Smolensk à Kalouga, p. 295. — Kutusoff veut encore nous couper le chemin à Krasnoï, p. 303. — Arrive après nous sur la Bérézina, p. 294.

Labédoyère (le colonel) à Viazma, t. II, p. 277. — A Krasnoï, p. 304.

Labouillerie (le baron), trésorier de la couronne, à Paris. Fait sortir des caves du domaine extraordinaire les tonneaux d'or qui doivent être la réserve des trésors de l'armée, t. I, p. 38.

Laboussaye (le général) envoyé contre les Cosaques au sud-ouest de Moscou, t. II, p. 110.

Lamberty de Gerbevilliers, écuyer de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.

Lameau (le capitaine), officier géographe du cabinet à Moscou, t. II, p. 128.

Lanabère (le général), à la bataille de la Moskowa, va remplacer le général Morand blessé à l'attaque de la batterie du centre, t. II, p. 34. — Il entre dans la redoute et y est tué, p. 36.

Lanusse (le général) amène un convoi qui est attaqué par les Cosaques entre Mojaïsk et Moscou, t. II, p. 111.

Lariboissière (le général), commandant en chef l'artillerie de l'armée. A la bataille de la Moskowa, t. II, p. 40. — Après la bataille, rassure l'empereur sur nos ressources en munitions, p. 47. — Fait partie du grand état-major de Napoléon à Moscou, p. 127. — Diverses lettres de l'empereur à ce général, du 25 juin, t. I, p. 223. — Du 30, p. 224. — Du 4 juillet, p. 229. — Du 7 juillet, p. 234-235. — Du 9 juillet, p. 241-242. — Du 11 juillet, p. 249. — Du 20 juillet, p. 334. — Du 31 juillet, p. 343. — Suite des lettres de Napoléon, t. II, p. 175 et suivantes.

Larrey (le docteur). Soins qu'il donne aux blessés à Witepsk,

t. I, p. 305. — A la bataille de la Moskowa, t. II, p. 42. — A la Bérézina, p. 399-401.

Latour-Maubourg (le général) atteint l'arrière-garde de Bagration au combat de Romanow, le 14 juillet, t. I, p. 265. — Commande un corps de cavalerie à la bataille de la Moskowa, et y est blessé, t. II, p. 17 et 40.

Lauriston (le général), aide-de-camp de l'empereur et son ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Derniers efforts que l'empereur lui ordonne de tenter pour arriver jusqu'à l'empereur Alexandre, t. I, p. 67. — Rejoint Napoléon à Smolensk et reprend son service d'aide-de-camp, p. 405. — A la bataille de la Moskowa commande la batterie qui oppose une barrière de feu aux Russes, t. II, p. 31. — Est envoyé au camp de Kutusoff, p. 106-118. — Son fils compte parmi les officiers d'ordonnance de Napoléon à Moscou, p. 127-128. — Le général est auprès de Napoléon au passage de la Bérézina, p. 385.

Lecamus (le général) à la Bérézina, t. II, p. 406.

Lecouteulx, aide-de-camp du prince Neufchâtel, blessé par un des nôtres dans la confusion du *houra* de Gorodnia, t. II, p. 254.

Ledru (le général) pénètre dans le faubourg de Krasnoï à l'attaque de Smolensk, t. I, p. 368. — A la bataille de la Moskowa enlève la batterie de Semenowskié, t. II, p. 27.

Lefebvre (le maréchal) duc de Dantzick. *Voyez* Dantzick.

Legrand (le général) soutient le combat de Jacoubovo contre l'avant-garde de Wittgenstein, t. I, p. 295. — Est resté inébranlable dans la ligne qu'il défend à Polotsk contre les attaques de Wittgenstein, p. 399. — Combat à la Bérézina, t. II, p. 377. — Y est blessé, p. 381.

Leleu de Maupertuis (le capitaine) fait prisonnier le général russe Wintzingerode aux avant-postes du Kremlin dans Moscou, t. II, p. 169.

Lelorgne (auditeur au conseil d'état), chargé de tenir l'état des forces ennemies, est attaché au cabinet comme secrétaire-interprète, t. I, p. 306. — Napoléon, à la barrière de Moscou, l'interroge sur les principaux édifices qui frappent sa vue, t. II, p. 53. — Sa mission aux Enfans-Trouvés, et ses relations avec MM. de Toutelmine et Jakowleff, p. 99 et suivantes.

Lepaultre (le général de cavalerie) à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 31.

Lesseps (M.), dernièrement consul-général de France à Saint-Pétersbourg, est nommé intendant de Moscou, t. II, p. 135.

Letort (le major), des dragons de la garde, est envoyé contre les Cosaques qui inquiètent la grande route entre Mojaïsk et Moscou, t. II, p. 111.

L'Herminier (le docteur). Les blessés de la retraite, mis dans les voitures de Napoléon, sont confiés à ses soins, tom. II, p. 259.

Lithuanie. Création du gouvernement provisoire de cette province, t. I, p. 181. — Levées de troupes demandées par Napoléon, p. 182.

Lobau (le général Mouton comte de), aide-de-camp de l'empereur Napoléon, est chargé de commander deux divisions qu'on détache de l'armée du prince d'Eckmuhl, t. I, p. 179. — Nommé aide-major-général pour l'infanterie, p. 307. — Est auprès de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128. — Est auprès de Napoléon au passage de la Bérézina, p. 385.

Loison (le général) remplace le général Hogendorp comme gouverneur à Konisberg, t. I, p. 206. — Se dispose à marcher contre Tormasow dont les patrouilles se montrent du côté de Bialystock, p. 395. — Sa division est appelée à garder les ponts de Kowno, p. 429. — Elle a ordre de s'avancer sur Wilna pour y former une réserve, t. II, p. 281. — Elle sort de Wilna pour venir au-devant de la retraite, p. 417.

Lowenhielm (M. de) aide-de-camp suédois. Sa mission, au mois de mars 1812, à Saint-Pétersbourg, t. I, p. 14.

Lubomirska (la princesse). L'empereur loge chez elle à Doubrowna dans la retraite, t. II, p. 316.

Luddistes (trouble des) dans les provinces manufacturières de l'Angleterre, t. I, p. 3.

Maison (le général) à la Bérézina, t. II, p. 377.

Mallet (conspiration). L'empereur en reçoit la première nouvelle, t. II, p. 284.

Malojaroslavetz. L'avant-garde du vice-roi y devance Kutusoff, t. II, p. 167. — Combat entre le vice-roi et Kutusoff, p. 242.

Manufactures. Les manufactures du continent deviennent pour Napoléon des moyens auxiliaires contre l'Angleterre, t. I, p. 7. — Création d'un ministère des manufactures et du commerce, p. 7.

Marchand (le général), à Smolensk, attaque le bastion royal, t. I, p. 368. — A la bataille de la Moskowa, attaque les redoutes de Semenouskié, t. II, p. 26.

Marie-Louise (l'impératrice) suit l'empereur à Dresde, t. I, p. 61. — Fait un voyage à Prague avant de revenir en France, p. 78.

Marmont (le maréchal). *Voyez* Raguse (le duc de).

Mejan (le capitaine), aide-de-camp du vice-roi, est blessé à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 33.

Meneval (le baron), secrétaire du portefeuille, t. I, p. 304, t. II, p. 45.

MERLE (le général) à la Bérézina , t. II , p. 377.
MESTIVIER (le docteur) est au nombre des médecins de Napoléon à Moscou , t. II , p. 128.
METTERNICH (M. de) , premier ministre d'Autriche , vient à Dresde , t. I , p. 64.
MILORADOWITCH (le général russe) amène au camp russe de Borodino un renfort de 10,000 hommes qui viennent de Moscou , t. I , p. 439.
MINSK est occupé par le prince d'Eckmuhl , t. I , p. 209. — Est menacé par le général russe Tchitchagoff , t. II , p. 294. — Reprise de cette ville par les Russes , p. 318.
MIR (combat de) , t. I , p. 211.
MITTAU. Les Russes abandonnent cette ville aux troupes du duc de Tarente , t. I , p. 193.
MOHILOW. Le prince d'Eckmuhl marche sur cette ville , t. I , p. 212. — Il y arrive avant Bagration , p. 270.
MORAND (le général) attaque le faubourg de Roslaw à Smolensk , t. I , p. 20[illegible]. — Est placé sous les ordres du vice-roi à la bataille de la Moskowa , t. II , p. 17. — Attaque la grande redoute , p. 27-29. — Y est blessé , p. 34.
MOJAISK. L'armée française occupe cette ville immédiatement après la bataille de la Moskowa , t. II , p. 44.
MONTAGU (le capitaine) , officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou , t. II , p. 128.
MONTBRUN (le général de cavalerie) à la bataille de la Moskowa , t. II , p. 17. — Est tué d'un coup de canon , p. 35.
MONTESQUIOU (le capitaine Anatole de) , officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou , t. II , p. 128. — Est expédié pour Paris après le passage de la Bérézina , p. 413.
MORETON DE CHABRILLANT (le capitaine) , officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou , t. II , p. 128.
MORTEMART (le capitaine) , officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou , t. II , p. 128. — Est envoyé à Borisow , p. 438.
MORTIER (le maréchal). *Voyez* TRÉVISE (le duc de).
MOSCOU. L'armée qui sort de Smolensk s'avance dans la direction de Moscou , t. I , p. 402. — Inquiétude au quartier impérial sur la détermination qui sera prise à cet égard , p. 403. — Napoléon se décide à marcher sur Moscou , p. 408. — Instructions qu'il laisse à tout ce qui reste en arrière et en réserve , p. 422. — Aspect des plaines de la Moscovie , p. 443. — Moscou est abandonné par Kutusoff , t. II , p. 50. — Le roi de Naples y entre , *ibid.* — Napoléon s'arrête à la barrière. Le duc de Trévise est nommé gouverneur de la province , et le général Durosnel gouverneur de Moscou , p. 54. — Napoléon prend son premier logement dans une maison du faubourg , *ibid.* — Le lendemain il va s'établir au Kremlin ,

ibid. — Incendie de Moscou, p. 84 et suiv. — Napoléon est forcé de se retirer à Petrowskoïe, p. 91. — Il revient à Moscou, p. 98. — Principaux personnages qui se trouvent autour de lui; p. 128. — On y reçoit les lettres de Paris en 18 jours, *ibid.* — Mesures prises par Napoléon pour l'administration de la police de Moscou, p. 135. — Les premiers ordres pour l'évacuation des blessés sont du 5 octobre, p. 149. — Suite des dispositions pour l'évacuation, p. 153-156. — L'armée française quitte Moscou, p. 162. — Derniers ordres laissés à l'arrière-garde. Explosion du Kremlin, p. 168.

Moskowa (bataille de la), t. II, p. 1 et suiv. — Circulaire adressée par Napoléon aux évêques de l'Empire pour faire chanter le *Te Deum*, t. II, p. 77. — Titre du prince de la Moskowa créé pour le maréchal Ney, p. 35 et 454.

Mounier (le baron), secrétaire du cabinet, t. I, p. 304, et t. II, p. 45.

Murat. *Voyez* Naples (le roi de).

Mouton (le général). Voyez Lobau (le comte de).

Nansouty (le général); marche par Michaïska sur Svir, t. I, p. 186. — Commande un corps de cavalerie à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 23. — Fait partie du dernier convoi de blessés qui sort de Moscou, et porte l'ordre à tout ce qui vient de Smolensk de rétrograder, t. II, p. 151.

Naples (le roi de), Joachim Murat. L'empereur le trouve à Dantzick, t. I, p. 87. — Il est chargé de poursuivre Barclai de Tolly au delà de Wilna, p. 178. — Reçoit l'ordre de rentrer dans le mouvement général sur Witepsk, p. 270. — Combat à Ostrowno contre divers détachemens de l'armée de Barclai de Tolly, p. 278. — Combat à Krasnoï contre la division Neverowski, p. 357. — Après la prise de Smolensk s'avance sur la route de Moscou, p. 391. — Commande la cavalerie à la bataille de la Moskowa, p. 17. — Suit les pas de Kutusoff après la bataille, p. 47. — Entre le premier à Moscou, p. 52. — Se remet à la poursuite de Kutusoff, p. 110. — Après avoir poussé l'armée ennemie, se voit arrêté par la position qu'elle a prise sur la Nara, p. 117. — Il est attaqué et surpris dans ses lignes de Winkowo. — Valeur brillante avec laquelle il se dégage, p. 158. — Masque la sortie de Moscou et la dérobe à Kutusoff, p. 152. — Se replie sur l'armée quand elle arrive à la hauteur de Borowsk, p. 167. — Texte de quelques ordres de l'empereur adressés de Moscou au roi de Naples, p. 177 et suivantes. — Est auprès de Napoléon quand il passe la Bérézina, p. 385. — Napoléon lui laisse le commandement de l'armée, p. 421.

Napoléon accorde les encouragemens les plus assidus aux manu-

factures et au commerce, t. 1, p. 7. — Voit dans la prolongation de la guerre d'Espagne un moyen d'épuiser l'Angleterre, p. 8. — Hésite sur le parti à prendre avec la Prusse ; l'admet dans son alliance pour éviter des précautions qui brusqueraient la rupture avec la Russie, p. 15. — Sa conversation avec M. de Czernicheff; explication conciliante dont il le charge pour l'empereur Alexandre, p. 25. — Est vivement contrarié dans ses desseins par la diversion dont la Russie le menace en faveur de l'Angleterre, p. 34. — Commence à parler tout haut de la guerre, p. 46. — Règle la part que la Pologne doit avoir dans les événemens qui se préparent, p. 48. — Démarche de conciliation auprès de l'Angleterre, p. 52. — Démarche directe auprès de l'empereur Alexandre, et mission du comte de Narbonne, p. 59. — Départ de Paris, Napoléon se rend à Dresde, p. 60. — Entrevue avec l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse et ses principaux alliés, p. 62. — M. de Narbonne revient sans avoir réussi, p. 76. — Napoléon quitte Dresde pour se rendre à l'armée, p. 77. — S'arrête à Posen, p. 80. — A Thorn, p. 82. — A Dantzick, p. 89. — A Konisberg, p. 91. — Passe le Niémen, p. 163. — Met le pied sur le territoire russe à Kowno. p. 170. — S'avance sur Wilna, p. 172. — Tout ce qu'il a calculé se réalise. L'armée russe est disposée dans toutes les directions de retraite, p. 178. — Espoir que lui donne la position de Bagration, dont tous les chemins sont fermés, p. 188, 198 et 199. — Il se refuse aux demandes que l'empereur Alexandre lui fait faire par l'aide-de-camp Balechoff, p. 189. — Donne audience à une députation de la diète de Pologne, p. 214. — Il se porte au delà de Wilna ; 219. — Est retenu quelques jours à Gloubockoë, p. 224. — Son mécontentement contre le roi de Wesphalie qui a quitté l'armée, p. 224 et 264. — Il part de Gloubockoë, décidé à s'attacher à la poursuite de Barclai de Tolly, p. 271. — Ses dispositions pour livrer bataille sous les murs de Witepsk ; p. 285. — Cet espoir est déçu par la retraite nocturne de Barclai de Tolly, p. 287. — Séjour à Witepsk, p. 303. — Les expressions de haine qui commencent à dominer dans les actes du gouvernement russe l'étonnent de la part de l'empereur Alexandre, et l'inquiètent. p. 314. — On devient si prudent autour de lui qu'il croit devoir être audacieux, p. 319. — Il marche sur Smolensk, p. 325 et 355. — On célèbre sa fête au bivouac de Boyarin-Kowa, p. 360. — Attaque de Smolensk, p. 361. — Napoléon y entre, p. 378. — Met tous ses soins à préserver de l'incendie ce qui reste de la ville, p. 379. — A la nouvelle du combat de Valoutina, s'y porte au milieu de la nuit, p. 386. — Se décide à pousser ses troupes sur la route de Moscou, p. 402. — Instructions qu'il laisse

derrière lui, p. 422 et, t. II, p. 62 — Profite d'un parlementaire qui se présente pour faire des complimens personnels à l'empereur Alexandre, t. I, p. 433.—Fait achever les funérailles de l'évêque de Viazma, p. 436. — Arrivé à Ghjath, il apprend que Kutusoff, le nouveau général des Russes, vient de s'arrêter à Borodino pour y recevoir la bataille, p. 446.—Ses dispositions pour la bataille de la Moskowa, t. II, p. 3 et suivantes.— Position qu'il prend pendant la bataille, p. 22. — La quitte pour se porter du côté du vice-roi, p. 32. — Va se placer ensuite du côté de Semenowskié, p. 33. — Laisse son escorte en arrière pour aller reconnaître la dernière position sur laquelle les Russes se sont retirés, p. 37. — A Mojaïsk, une extinction de voix l'empêche de dicter, p. 45.—Se prépare à une seconde bataille, p. 47. — Il pense à appeler le duc de Bellune sur Moscou, p. 48. — S'arrête quelques heures à la barrière de Moscou, 53.—Dispositions qu'il prend pour l'occupation de la ville, *ibid.* — Entre dans Moscou et se loge d'abord dans une maison du faubourg, p. 54. — Établit son quartier-général au Kremlin, *ibid.*.— Est assailli par l'incendie, p. 88. — Se retire au château de Petrowskoïe, p. 91. — Veut prendre sa revanche sur Saint-Pétersbourg, p. 93. — On le décide à rester à Moscou, p. 97. — Fait distribuer des secours aux incendiés, p. 99.— Fait écrire à Saint-Pétersbourg par M. Toutelmine, p. 100.— Écrit lui-même à l'empereur Alexandre, et fait partir sa lettre par M. de Jakowleff, p. 103. — Enfin, il envoie son aide-de-camp Lauriston au camp de Kutusoff, p. 106. Ses dispositions militaires contre Kutusoff, p. 110.— Ne prolongeait-il son séjour à Moscou que pour attendre la réponse de Saint-Pétersbourg? p. 118. — Instructions qu'il envoie de Moscou au duc de Bellune et au prince de Schwartzenberg, p. 122 et 125. — Divers travaux qui l'occupent dans son cabinet du Kremlin, p. 129. — Instances qu'il adresse à ses alliés pour qu'on lui envoie des renforts, p. 132. — Balance l'alternative de revenir sur Smolensk par Kalouga ou par la route directe de Viazma, p. 150 et 156. — Sort de Moscou, p. 160. — Recommandation qu'il adresse au duc de Trévise pour l'enlèvement des derniers blessés, p. 163. — Arrivé à Borowsk, se voit au moment d'atteindre Kalouga sans obstacle, p. 166. — Assiste au combat de Malojaroslavetz, 242. — Délibère s'il continuera de se porter sur Kalouga, p. 247. — Se trouve assailli par un houra de Cosaques, p. 250.— Se décide à revenir sur Smolensk par Viazma, p. 255. — Soins qu'il prend pour l'enlèvement des derniers blessés de Mojaïsk et de Kolotskoï, p. 258. — Leçon de tolérance religieuse qu'il adresse au roi de Westphalie, p. 273.— Combat à Krasnoi pour dégager les corps du prince d'Echmuhl

du prince Eugène et du duc d'Elchingen, p. 302. — Tous les yeux sont fixés sur lui à Toloczin quand on apprend que les passages de la Bérézina sont fermés, p. 328. — Il force le passage, p. 373. — Envoie le capitaine Montesquiou à Paris, p. 413. — S'informe de la sûreté des routes, p. 418. — Et se décide à revenir en France, p. 420.

NARBONNE (le comte Louis de), aide-de-camp de Napoléon. — Sa mission auprès du roi de Prusse, t. I, p. 42. — Sa mission auprès de l'empereur Alexandre, p. 59. — Son retour à Dresde, p. 76. — Se trouve auprès de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128. Et sur la Bérézina, p. 385.

NARISCHIN (le prince) est fait prisonnier avec le général Wintzingerode dont il est aide-de-camp, t. II, p. 169.

NÉGOCIATIONS avec la Russie pour éviter la guerre. — Mission de M. de Czernicheff. t. I, p. 22. — Ultimatum de M. de Kourakin, p. 56. — Mission de M. de Narbonne, p. 59. — Dernières instructions parties de Dresde pour M. de Lauriston, p. 67. — Tentative de négociation avec l'Angleterre, p. 52. — La guerre se déclare à Gumbinen, p. 94. — Mission de M. de Balachoff à Wilna, p. 189. — Lettre du prince de Neufchatel au général Barclai de Tolly pour l'échange des légations françaises et russes. p. 226. — Lettre écrite de Moscou sous la dictée de Napoléon par M. de Toutelmine, t. II, p. 100. — Mission de M. de Jakowleff auprès de l'empereur Alexandre, p. 103. — Mission de l'aide-de-camp général Lauriston au camp de Kutusoff, p. 106. — Mission du colonel Berthemy au camp de Kutusoff, p. 165. — Texte de la réponse d'Alexandre aux ouvertures de Moscou, p. 224. — Ce qui se passait à Saint-Pétersbourg tandis que Napoléon écrivait de Moscou, p. 229.

NEIGRE (le général) à la Bérézina, t. II. p. 378.

NEIPPERG (M. de.) L'Autriche le charge de faire des démarches pour ramener la Suède dans l'alliance de la France, t. I, p. 31.

NESSELRODE (le comte) ministre de Russie, devait venir négocier à Paris; sa mission est contre-mandée, t. I, p. 14. — Regrets de Napoléon à cet égard, p. 24.

NEUFCHATEL (le prince de) major-général, suit l'empereur pendant tout le temps que dure l'expédition de Russie; et ses travaux, comme major-général, se trouvent confondus dans le cours de cet ouvrage avec ceux de Napoléon. Il est cité personnellement à Dantzick, t. I, p. 85. — A Witepsk, p. 304. — A Mojaïsk, t. II, p. 45. — à Moscou, p. 127.

NEWEROWSKI (le général russe), à Krasnoï, t. I, p. 357.

NEY (le maréchal.) *Voyez* ELCHINGEN (le duc d') et MOSKOWA (le prince de la).

Nicolaï (l'auditeur au conseil d'état) est nommé intendant de Wilna, t. I, p. 182.
Niémen. Dispositions pour le passage de ce fleuve, t. I, p. 93. — L'armée française le franchit à Kowno, p. 165. — A Piloni, p. 172.—A Tilsit, p. 171. Et à Grodno, t. I, p. 172.
Noailles (le capitaine Alfred de), aide-de-camp du prince de Neufchatel, est tué à la Bérézina, t. II, p. 402.

Oboïarzina (combat d') entre le duc de Reggio et le général Wittgenstein, t. I, p. 297.
Oldenbourg (le duché d'). L'occupation de ce duché est un des griefs de la Russie contre la France. Réponse de Napoléon à cet égard, t. I, p. 6-25.
Olita. La retraite des débris du corps polonais se dirige sur cette ville, t. II, p. 413.
Orage de Wilna, t. I, p. 194.
Orcha (la ville d') est occupée par la cavalerie du général Colbert. Un officier de l'empereur Alexandre vient s'y faire prendre, t. I, p. 270. — Retour de l'armée sur Orcha dans la retraite, t. II, p. 300-322.
Orloff (M.), officier russe, arrive comme parlementaire à Smolensk, t. I, p. 406.
Ornano (le général) à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 26-32. — Est investi du commandement supérieur des troupes qui protégent la route de Mojaïsk à Moscou, p. 113. — Combat à Krasnoï, p. 304.
Ostrowno (combat d') entre l'avant-garde commandée par le roi de Naples et divers détachemens de l'armée de *Barclai* de Tolly, t. I, p. 278.
Otto (M. le comte), ministre de France à Vienne. Lettres du duc de Bassano qui lui sont adressées, t. II, p. *123*, *155* et *451*.
Oudinot (le maréchal). *Voyez* Reggio (*le duc de*).

Paç (le général polonais) au passage de la Bérézina, t. II, p. 385.
Pajol (le général) tombe sur un parc de Bagration à Kaloui, t. I, p. 270. — Napoléon traverse ses bivouaques la veille de la bataille de la Moskowa, t. II, p. 7. — *Id.*, p. 31.
Pape (le) Pie VII. Son arrivée de Savonne à Fontainebleau, t. I, p. 203.
Parceval (M.) ministre anglais, est assassiné, t. I, p. 204.
Parthouneaux (le général) sur la Bérézina, t. II, p. 384, 389 et 405.
Pernetty (le général) commandant l'artillerie du prince d'Echkmulh à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 18.
Pétersbourg (Saint-). Napoléon, en quittant Wilna, feint de

marcher sur cette capitale, t. I, p. 217. — Il se retourne dans la direction de Witepsk et de Moscou, p. 223. — Le duc de Reggio, qui est à Polotsk, reste chargé de menacer la route de Pétersbourg, p. 295. — Après la prise de Moscou, Napoléon veut aller à Pétersbourg, t. II, p. 93. — Ce qui s'y passe pendant que Napoléon reste à Moscou, p. 229.

PETROWSKOÏ (le château de). Séjour que Napoléon y fait pendant l'incendie de Moscou, t. II, p. 91.

PHILIPPON (le général) à Krasnoï, t. II, p. 304.

PILONI. Le vice-roi y passe le Niémen pour entrer en Russie, t. I, p. 172.

PINO (le général italien) est détaché de Smolensk pour nettoyer le pays entre Velitch et Souraje, t. I, p. 402. — Est blessé à Malojaroslavetz, t. II, p. 246. — Combat à Krasnoï, p. 304.

PLAISANCE (le général Lebrun duc de), aide-de-camp de l'empereur à Moscou, t. II, p. 128. — Se trouve au passage de la Bérézina, p. 385.

PLAUZOLLE (le général), du corps d'armée du vice-roi, est tué à l'attaque du village de Borodino, t. II, p. 27.

POITEVIN (le général du génie), jette quatre ponts sur la Kolocza à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 18. — Combat à Krasnoï, p. 304.

POLICE DE L'ARMÉE. *Voyez* DISCIPLINE.

POLOGNE. Un des griefs de la Russie est le dessein qu'elle suppose à Napoléon de rétablir cette nation, t. I, p. 25. — Explication de Napoléon à cet égard, p. 25. — Précautions prises avec l'Autriche relativement à la Gallicie, p. 30. — Napoléon règle la part que le rétablissement de la Pologne doit avoir dans les événemens ultérieurs, p. 48. — L'empereur Alexandre veut se faire proclamer roi de Pologne, p. 74. — M. de Pradt est nommé ambassadeur de France à Varsovie, p. 75. — Le rétablissement de la Pologne est proclamé par la diète, p. 183. — Députation polonaise à Wilna, p. 184. — Explication délicate de Napoléon avec les Polonais, p. 214. — Napoléon, à Moscou, presse les levées de la Pologne, t. II, p. 132. — Dévouement des Polonais jusqu'au dernier moment, p. 386. — Ils se retirent après la Bérézina sur Olita, p. 413.

POLOTSK. Le duc de Reggio est dirigé sur cette ville, t. I, p. 276. — Combat du 16 et du 17 août entre le duc de Reggio et le général Wittgenstein, p. 398. — Le maréchal se dispose à évacuer Polotsk. Le général Saint-Cyr, qui prend le commandement après la blessure du duc de Reggio, se maintient dans cette ville, p. 400. — Force Wittgenstein de se retirer, et pour cette action reçoit le bâton de maréchal d'empire, p. 401. — Les russes ont repris Polotsk. Détails des derniers événemens, t. II, p. 262-263.

Poméranie suédoise. Occupation militaire de cette province par le maréchal Davoust, t. I, p. 5. — Effet de cette mesure à Saint-Pétersbourg, p. 12.

Poniatowski (le prince) commande l'armée polonaise, t. I, p. 39. — Passe le Niémen à Grodno avec le roi de Westphalie, et débute par la poursuite du corps de Bagration, p. 179. — Ordre au roi de Westphalie de le lancer sur Bagration, p. 195. — Il rentre en ligne avec l'armée de l'empereur qui marche sur Smolensk, p. 355. — Attaque Smolensk par le faubourg de Nikolskoï, p. 369. — Forme la droite de l'armée dans la marche de Smolensk sur Moscou, p. 442. — Commande l'aile droite à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 3, 17, 34 et 37. — Le général russe Toutchkoff, qui lui est opposé, est tué, p. 37. — Poniatowski occupe les avenues de Moscou du côté du midi, p. 53. — Est dirigé contre Kutusoff par la route de Kalouga, p. 110. — Repousse l'attaque de Kutusoff, et contribue à dégager le roi de Naples à Winkowo, p. 160. — Est porté de Winkowo sur Véréïa pour rouvrir une communication directe avec Viazma, p. 165. — Texte de quelques ordres que l'empereur lui a fait adresser de Moscou, p. 216. — Il couvrira, du côté de Medyn, la retraite qui va se faire par Véréïa, p. 333. — Après la Bérézina Poniatowski se dirige sur Olita, p. 413.

Posen. L'empereur s'y arrête en entrant en Pologne, t. I, p. 80.

Pouget (le général), gouverneur de Witepsk, est pris dans cette ville par un détachement de Wittgenstein, t. II, p. 316.

Pradt (M. de), archevêque de Maline et aumônier de l'empereur. Description qu'il fait de la cour de Napoléon à Dresde, t. I, p. 65. — Est envoyé comme ambassadeur à Varsovie, p. 75. — Ordres que l'empereur lui fait adresser de Moscou pour presser les levées de la Pologne, t. II, p. 132.

Prague. L'impératrice s'y rend en quittant Dresde, t. I, p. 79.

Prevot (auditeur au conseil d'état), secrétaire de l'ambassade de France en Russie, apporte à Napoléon la nouvelle définitive de la rupture, t. I, p. 94.

Primat (le prince). L'empereur s'arrête un moment chez ce prince à Aschaffenbourg, t. p. I, 61.

Prisonniers. Proposition du prince de Neufchâtel au général Barclai de Tolly, pour l'établissement d'un cartel d'échange, t. I, p. 236. — Lettre de l'empereur réglant l'ordre des convois, p. 247.

Proclamations de Napoléon au moment du passage du Niémen, tom. I, p. 95. — Injurieuses des Russes, p. 314. — de Napoléon à ses soldats, le matin de la bataille de la Moskowa, t. II, p. 20. — de Rastopchin, gouverneur de Moscou, p. 78.

PROUDITCHEVO. Le duc d'Abrantès doit y passer le Borysthène pour tourner le coude que fait la route de Smolensk à Moscou, t. I, p. 380.

PRUSSE. Le roi de Prusse essaie de combattre l'influence anglaise dans l'esprit de l'empereur Alexandre, t. I, p. 15. — Se dispose à épouser la querelle de Napoléon, p. 16. — Conclusion de l'alliance, p. 19. — Pièces relatives à cette négociation, p. 99. — La Prusse se ménage la Livonie et la Courlande, p. 20. — Instruction donnée au duc de Bellune qui va prendre position à Berlin, p. 42. — Le roi de Prusse se rend à Dresde, p. 62. — L'armée prussienne passe le Niémen à Tilsit sous les ordres du duc de Tarente, p. 93. (Pour la suite des opérations militaires des prussiens, *voir* TARENTE (le duc de). — Napoléon écrit de Moscou pour que la Prusse envoie 6,000 hommes de renforts au duc de Tarente, t. II, p. 133. — Communications défiantes qui s'établissent avec Berlin, p. 415.

RADZIWILL (le prince Dominique). Napoléon entre à Wilna au milieu des troupes commandées par ce prince polonais, t. I, p. 174.

RAGUSE (le maréchal Marmont, duc de). Son aide-de-camp Fabvier arrive sur le champ de bataille de la Moskowa, apportant la nouvelle de la perte de la bataille de Salamanque, t. II, p. 9.

RAPP (le général), aide-de-camp de Napoléon, le reçoit à Dantzick, t. I, p. 85. — Rejoint le quartier-général à Smolensk, p. 362. — Est blessé à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 25. — Reprend son service auprès de Napoléon à Moscou, p. 127. — Son intrépidité dans le hourra de Gorodnia p. 250. — Est auprès de Napoléon au passage de la Bérézina, p. 385.

RAZOUT (le général) à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 26.

REGGIO (le maréchal Oudinot, duc de). Le corps d'armée qu'il commande se dirige de l'Elbe sur Dantzick, t. I, p. 39. — Combat l'arrière-garde de Wittgenstein à Develtowo, p. 177. — Occupe la Samogitie, *ibid.* — Arrive en ligne sur la Dwina, p. 193. — Reste sur la Dwina opposé à Wittgenstein, p. 275. — S'avance sur la route de Saint-Pétersbourg, p. 295. — Combat à Jacoubovo et à Oboïarzina, p. 295 et 297. — Se retire sur Polotsk, p. 297. — Lettres de l'empereur qui appartiennent à cette époque de la campagne, p. 340, 341 et 413. — Le duc de Reggio se voit forcé, par une blessure, de remettre le commandement au général Saint-Cyr, p. 398. — Revient après sa guérison reprendre son commandement, t. II, p. 290. — Ordre à ce maréchal de laisser là Wittgenstein, pour courir à Borisow dont le pont est menacé, et de former l'avant-garde

de l'armée de Moscou, p. 321 et 337. — Il bat l'avant-garde de Tchitchagoff, p. 359. — Il passe la Bérézina, p. 377 et 386. — Il est blessé, p. 396. — Transporté à Pletchnitzié, il y est blessé pour la troisième fois, p. 410.

REMONTES. Deux mille chevaux demandés à la Samogitie, t. I, p. 206. — Ordre daté de Wilna pour les remontes, p. 256. — Ordres datés de Moscou pour le même service, t. II, p. 140.

REYNIER (le général) commande l'armée saxonne, t. I, p. 39. — Est laissé en arrière sur la droite pour couvrir Varsovie contre l'armée russe de Volhynie, p. 197. — Instructions que l'empereur lui fait donner, p. 268. — Son avant-garde est surprise à Kobrin, p. 292. — Suite des ordres de l'empereur, p. 330 et 336. — Belle manœuvre du général Reynier au combat de Ghorodeczna, p. 397. — Renforcé par l'arrivée de la division Durutte, t. II, p. 299 et 319. — Il bat les Russes à Volkowitz, p. 372. (*Voyez* SCHWARTZENBERG.)

RETRAITE (la) de Moscou commence après l'affaire de Malojaroslavetz, t. II, p. 255. — Premiers désastres causés par l'apparition des grands froids, p. 285. — Retraite de la Bérézina sur Wilna, p. 402.

RIBES (le docteur), l'un des médecins de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128. — On confie à ses soins les blessés de la retraite, qui sont placés dans les voitures de Napoléon, p. 259.

RICARD (le général) surprend les magasins de Ponievij, t. I, p. 194. — Prend possession de Dunabourg, p. 300. — Se trouve dans la retraite au combat de Krasnoï, t. II, p. 310.

RIGA. Les Prussiens s'arrêtent devant Riga, t. I, p. 275. — Sommation de Riga et réponse des Russes aux Prussiens, p. 276-329. — Inaction dans laquelle on reste autour de Riga, p. 400. — Le duc de Tarente garde ses positions devant Riga jusqu'au dernier moment, t. II, p. 417.

ROGUET (le général) commandant une division de la jeune garde à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 31. — Au combat de Krasnoï, p. 303.

ROMANOW (combat de), le 14 juillet, entre la cavalerie de Latour-Maubourg et l'arrière-garde de Bagration, t. I, p. 265.

ROSTOPCHIN (gouverneur de Moscou), réunit au Kremlin les nobles et les marchands pour recevoir l'empereur Alexandre, t. I, p. 313. — Sa proclamation, t. II, p. 78. — Il fait brûler Moscou, p. 88-89. — Reproches de Napoléon, p. 101.

ROUSSEL (le général) est tué la nuit qui précède notre entrée à Witepsk. — On ne sait par qui, t. I, p. 282.

RUSSIE (la) rouvre ses ports au commerce anglais, t. I, p. 10. — S'arrange avec la cour de Suède, p. 14. — État des armées qu'elle tient sur la frontière du duché de Varsovie au 1er. janvier 1812, p. 23. — Griefs respectifs de la France et de la

Russie, p. 25, et t. II, p. 230. — Ultimatum du prince Kourakin, t. I, p. 56. — La guerre se déclare à Gumbinem, p. 94. — Pièces historiques relatives à la rupture, p. 129. — La Russie dégagée de toute inquiétude relativement à la Suède et à la Turquie devient plus hardie dans ses combinaisons militaires, p. 311. — Ses proclamations deviennent injurieuses, p. 314. — L'armée française pénètre dans la vieille Russie, p. 431. — Aspect du pays, p. 443. (*Voir* NÉGOCIATIONS; et pour les opérations militaires, *voir* les divers corps d'armée.)

SAINT-CYR (le général Gouvion-) commande l'armée bavaroise. Napoléon le dirige de Wilna sur Gloubokoë, t. I, p. 217. — On le fait ensuite avancer sur Polotsk pour y soutenir le duc de Reggio contre Wittgenstein, p. 299. — Aux affaires de Polotsk, il prend le commandement après la blessure du duc de Reggio, et change en ruse de guerre le commencement de la retraite, p. 400. — Il est nommé maréchal d'empire, p. 401. — Instructions qui lui sont envoyées au moment où Napoléon se décide à marcher sur Moscou, p. 424. — Blessé et forcé dans la position de Polotsk, il repasse la Dwina, t. II, p. 262.

SAINT-GENIEZ (le général) est fait prisonnier dans une attaque des Russes aux environs de Druia, t. I, p. 264.

SAINT-GERMAIN (le général) commande un corps de cavalerie à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 31.

SAINT-MARSAN (M. de), ambassadeur de France à Berlin. Sa correspondance relative aux dispositions de la Prusse pour une alliance avec la France, t. I, p. 99 et suiv.

SAINT-PÉTERSBOURG. *Voyez* PÉTERSBOURG.

SAINT-SULPICE (le général) se porte avec un détachement de la cavalerie de la garde contre les cosaques qui infestent la grande route de Mojaïsk, t. II, p. 112.

SALAMANQUE. La nouvelle de la bataille de Salamanque est apportée sur le champ de bataille de la Moskowa, par le colonel Fabvier, aide-de-camp du duc de Raguse, t. II, p. 9.

SALUCES (le baron de), écuyer de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.

SAMOGITIE. Wittgenstein, poussé par le duc de Reggio, évacue cette province, t. I, p. 177. — Le duc de Tarente est chargé de l'occuper, p. 185.

SANGOUSKO (le prince), aide-de-camp polonais de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128. — A la Bérézina, p. 385.

SAULNIER (M. l'auditeur au conseil d'état), est nommé intendant de Minsk, t. I, p. 182.

SAXE WEYMAR, SAXE COBOURG (les princes de), se trouvent à l'entrevue de Dresde, t. I, p. 62.

SAXE (le roi de). Ouvertures qui lui sont faites relativement

au rétablissement éventuel de la Pologne, t. I, p. 51. — Le roi et la reine de Saxe viennent au-devant de Napoléon et de l'impératrice jusqu'à Freybourg, p. 61. — Ils reçoivent la cour de Napoléon dans leur palais de Dresde, p. 65. — L'armée saxonne est commandée par le général Reynier. *Voy.* Reynier.

Schwartzenberg (le prince de), ambassadeur d'Autriche à Paris, signe le traité d'alliance, t. I, p. 3. — Commande le contingent autrichien, p. 39. — L'empereur lui envoie de Dresde l'aide-de-camp Flahaut, p. 73-93. — Schwartzenberg, sortant de la Gallicie, s'avance vers le nord pour rejoindre l'empereur qui appelle à lui le contingent autrichien, p. 196. — Dans cette marche, il doit arriver sur les flancs de Bagration, p. 196. — Il est détourné de cette direction par la brusque invasion de Tormasow, p. 293. — Ordre de l'empereur, de pousser vivement Tormasow, p. 344. — Schwartzenberg a battu Tormasow à Ghorodeczna, p. 396. — Instructions qu'on lui envoie au moment où Napoléon se décide à se porter sur Moscou, p. 422. — Encouragemens que Napoléon prodigue au général autrichien, p. 423, et t. II, p. 60. — Schwartzenberg donne à Tormasow le temps d'attendre l'arrivée de l'armée que Tchitchagoff amène des frontières turques, p. 119. — Instructions que l'empereur lui envoie de Moscou sur les opérations qu'il aura à soutenir contre Tchitchagoff, p. 132. — Fausses marches qui permettent à Tchitchagoff de se placer entre lui et Napoléon, p. 270. — Ses manœuvres pour réparer cette faute, p. 271-319. — Au moment d'atteindre Tchitchagoff, il revient sur Sacken, p. 370. — Suite de ses allées et venues entre le Bug et le Niémen, p. 416. — Dernières lettres que le duc de Bassano lui adresse, p. 450 et 453.

Sébastiani (le général) prend possession de Widzoui, t. I, p. 185. — Ses avant-postes sont surpris aux environs de Druia, p. 274. — Est attaqué à Inkowo par l'avant-garde de Barclai de Tolly, p. 325. — Après la prise de Smolensk, sa cavalerie est jetée sur la gauche pour nettoyer le pays, p. 402. — Commande l'avant-garde qui sort de Moscou pour observer la retraite de Kutusoff, t. II, p. 109. — Est surpris à Winkowo par l'armée tout entière de Kutusoff, p. 159.

Ségur (le comte Philippe de), maréchal-de-logis de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.

Serdobin (le baron de) apporte à Paris l'ultimatum du cabinet russe, t. I, p. 56.

Signeul (M.) arrive à Dresde avec des propositions de la Suède, t. I, p. 80.

Smolensk. Barclai de Tolly et Bagration y font enfin leur jonction, t. I, p. 286 et 289. — Marche de Napoléon sur Smolensk, p. 325. — Dispositions d'attaque, p. 361. — Prise de Smo-

lensk, p. 367, 374 et 379. — Séjour de Napoléon à Smolensk, p. 395. — L'empereur y appelle le duc de Bellune, p. 424-441. — Ordres expédiés de Viazma pour arrêter la retraite à Smolensk, t. II, p. 272. — On abandonne cette ville, p. 289.

SORBIER (le général) à l'attaque de Smolensk, t. I, p. 371. — Sur le champ de bataille de la Moskowa, t. II, p. 78-73.

SOULTANOWKA (combat de) entre le prince d'Eckmuhl et Bagration, t. I, p. 273.

SPERANSKI, (secrétaire du cabinet de l'empereur Alexandre). Sa disgrâce, t. II, p. 232.

STAEL (madame de) à Saint-Pétersbourg, se place entre l'empereur Alexandre et le prince de Suède, t. II, p. 237.

STEINGEL (général russe) arrive de Finlande, et manœuvre entre le duc de Tarente et Saint-Cyr, t. II, p. 264. — Il est battu à Polotsk par le général de Wrède, t. II, p. 267.

SUBSISTANCES DE L'ARMÉE. *Voy.* APPROVISIONNEMENS.

SUCHET (le maréchal) a pris Valence, et l'armée tout entière qui défendait cette ville, t. I, p. 9.

SUCRE DE BETTERAVE. Encouragemens donnés par Napoléon aux manufactures de sucre de betterave, t. I, p. 7.

SUÈDE. On s'y obstine à continuer le commerce avec l'Angleterre, t. I, p. 5. — Occupation militaire de la Poméranie par le prince d'Eckmuhl, *ibid.* — Effet que cette mesure produit à Pétersbourg, p. 13. — Mission de M. de Lowenhielm. La Suède s'engage avec la Russie, p. 14. — Principaux articles de son traité, p. 122. — L'Autriche charge son envoyé, M. de Neipperg, de ramener le cabinet de Suède à l'alliance de Napoléon, p. 31. — M. Signeul arrive à Dresde avec des demandes d'argent de la part du prince de Suède. Refus de Napoléon, p. 80. — La Russie, n'ayant plus d'inquiétude sur la Suède, dégarnit la Finlande pour renforcer Wittgenstein, p. 309. — L'influence de la Suède agit même à Constantinople contre nous, *ibid.* — C'est le 6 octobre, à Moscou, que Napoléon se décide à écrire la dernière ligne de sa rupture avec la Suède, t. II, p. 131. — Conférence d'Abo entre l'empereur Alexandre et le prince de Suède, p. 237.

SUISSES (les) de la division Merle à Polotsk, t. II, p. 265. — Sur la Bérézina, p. 377.

SWECZIN (le général russe) est fait prisonnier dans la retraite de Wiazma, t. II, p. 280. — Et délivré par le colonel Czernicheff, p. 361.

SWENTZIANY. Napoléon, arrivé à Swentziany, quitte la route de Saint-Pétersbourg, et prend la direction de Witepsk, t. I, p. 264.

SYSTÈME CONTINENTAL (le) est la pensée dominante de Napoléon

L'année 1812 l'en trouve occupé plus que jamais, t. p. 3-26.

Talleyrand (M. de). *Voy.* Bénévent (le prince de).

Tarente (le maréchal Macdonald, duc de), se met en marche avec les Prussiens par les routes qui longent les côtes de la Baltique russe, t. I, p. 93. — Passe le Niémen à Tilsit, p. 171. — Prend possession de la Courlande, p. 193. — Arrive en ligne sur la Dwina, p. 193. — Lettre de l'empereur sur les opérations de ce corps d'armée, p. 238. — Le duc de Tarente reste chargé de faire le siége de Riga, p. 275. — Instructions qu'on lui envoie au moment où l'empereur se décide à marcher sur Moscou, p. 424. — Les Russes veulent dégager Riga, t. II, p. 124. — Napoléon demande à la Prusse un renfort de 6,000 hommes pour l'armée du duc de Tarente, p. 133. — Par l'arrivée du corps de Steingel, le duc de Tarente est rejeté hors du cercle des opérations principales, p. 262-264. — Il reste devant Riga pour couvrir Wilna le plus long-temps possible, p. 417.

Taroutino. Position que Kutusoff y occupe pendant le séjour de l'armée française à Moscou, t. II, p. 117.

Tartares (les prisonniers) demandent à se ranger sous les drapeaux de Napoléon, t. II, p. 140.

Tascher, aide-de-camp du prince Eugène à Krasnoï, t. II, p. 304.

Tchitchagoff. Napoléon apprend à Moscou que ce général se porte des frontières turques sur Varsovie, t. II, p. 120. — Dispositions prescrites au prince de Schwartzenberg, p. 132. — Napoléon apprend à Viazma que ce général russe a réussi à se placer entre Minsk et Schwartzenberg, p. 270. — Suite des progrès de l'amiral russe, p. 290. — Il a pris Minsk, p. 318. Il arrive à Borisow, p. 327. — Il se laisse surprendre le passage de la Bérézina, p. 369-376. — Entre en communication avec Wittgenstein et Kutusoff, p. 395. — Livre et perd la bataille de la Bérézina, p. 396.

Teste (le général), à la bataille de la Moskowa, pénètre dans la redoute de Semenowskié, t. II, p. 25.

Tharreau (le général) commande provisoirement l'armée westphalienne après le départ du roi Jérôme, t. I, p. 265.

Thermes (M. de), aide-de-camp du duc de Reggio. Lettre dont l'empereur le charge pour le maréchal, t. I, p. 341.

Thorn. Séjour du quartier impérial à Thorn, t. I, p. 82. — Mesures prises par Napoléon pour rétablir l'ordre dans le passage des troupes, t. I, p. 82.

Tilsit. Le duc de Tarente y passe le Niémen pour entrer en Russie, t. I, p. 171.

Tormasow (le général russe) menace d'une invasion le midi du

grand-duché de Varsovie, t. I, p. 267. — Calculs de Napoléon sur les forces du général, p. 335. — Marche de Tormasow sur Varsovie et sur Bialystock, p. 291. — Il surprend à Kobrin la brigade du général Klingel, p. 292. — Jette l'inquiétude dans le grand-duché, p. 395. — Est battu à Ghorodeczna par le prince de Schwartzenberg, p. 396. — Lettre de l'empereur à ce sujet, p. 414. — Peu d'importance que Napoléon continue d'attacher aux diversions que ce général peut faire dans le midi de la Pologne, t. II, p. 48. — Remplacé par Tchitchagoff en Volhynie, il prend dans l'armée de Kutusoff la lieutenance vacante par la mort de Bagration. Napoléon le trouve sous ses pas à Krasnoï, p. 306.

Toula. Projet de Napoléon, de marcher sur cette ville en sortant de Moscou, t. II, p. 151-156.

Toutchkoff (le général russe) est fait prisonnier à Valoutina, t. I, p. 384. — Un autre général Toutchkoff (frère du précédent), est tué à la bataille de la Moskowa, combattant contre Poniatowski, t. II, p. 36.

Toutelmine (le général russe), sous-directeur de l'établissement des enfans trouvés de Moscou, est appelé auprès de Napoléon qui le charge d'écrire à Saint-Pétersbourg, t. II, p. 100. — Belle conduite qu'il tient à notre sortie de Moscou, p. 170.

Trévise (le maréchal Mortier, duc de), commande la jeune garde à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 23-41. — Est nommé gouverneur de la province de Moscou, p. 54. — Ses efforts pour arrêter la première explosion de l'incendie, p. 86. — Restera le dernier à Moscou, p. 154. — Il est chargé de l'évacuation et de faire sauter le Kremlin, p. 169. — Texte des ordres qui lui sont adressés, p. 208, 212 et 214. — Il fait prisonnier le général russe-allemand Wintzingerode, p. 169. — Il rejoint Napoléon à Véréia, p. 257. — Ordre qui lui est adressé à Smolensk, p. 346. — Il combat à Krasnoï, p. 306. — Et sur la Bérézina, p. 367, 381 et 386.

Triaire (le général) à Krasnoï, t. II, p. 304.

Turenne (le comte de), chambellan de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.

Turquie. Garantie de l'intégrité de cette puissance stipulée dans le traité d'alliance de l'Autriche avec la France, t. I, p. 32. — Démarches à faire par les deux cabinets auprès de la Porte, pour que l'armée turque reprenne avec vigueur les opérations militaires contre la Russie, p. 32. — Pièce supposée, à l'aide de laquelle les Russes escamotent la signature du traité de Bucharest, t. II, p. 232. — Le sultan Mahmoud se refuse à ratifier, t. I, p. 268. — Il cède, p. 309. — Les Russes, rassurés sur la Turquie, tirent du Danube les renforts qui menacent la frontière méridionale du grand-duché de Varsovie, p. 309.

— Napoléon trouve à Moscou le texte du traité qui vient de finir la guerre des Russes avec les Turcs, t. II, p. 115.

VALENCE, capitale du royaume de ce nom, est prise par le maréchal Suchet, t. I, p. 9.
VALOUTINA. (Combat de) t. I, p. 380.
VARSOVIE (le grand duché de). *Voyez* POLOGNE.
VARSOVIE (la ville de), inquiétude que l'apparution de Tormasow jette à Varsovie t. I, p. 396.
VELLINGTON (le général anglais), sort du Portugal et gagne la bataille de Salamanque, t. II, p. 9. — Il entre à Madrid. p. 130.
VERDIER (le général) attaque les Russes à Kliastitza t. I, p. 295. — Est blessé aux affaires de Polotsk. p. 401.
WESTPHALIE (le roi de) conduit son armée sur Varsovie, t. I, p. 39. — La reine de Westphalie se trouve à la réunion de Dresde, p. 62. — Le roi prend les ordres de l'empereur à Thorn, p. 83. — Il passe le Niémen à Grodno conduisant les Polonais, les Saxons et les Westphaliens, p. 172. — Est mis sur les pas de Bagration, p. 179. — Lenteur de ses marches, p. 195. — Lettre de Napoléon contenant l'ordre de pousser Bagration avec plus de vivacité, p. 230 et 245. — Le roi de Westphalie quitte l'armée, p. 224, 264 et 265. — Ordres de l'empereur après le départ du roi, p. 332 et 333. — L'armée Westphalienne forme l'arrière-garde de l'armée qui s'avance sur Moscou, p. 443. — Rang qu'elle prend dans la retraite t. II, p. 153. — Est chargée de faire la police du pont d'Orcha, p. 349. — Lettre de Napoléon à son frère contenant une leçon de tolérance religieuse, p. 270.
VIAZMA (l'armée française arrive à,) t. I, p. 435. — Napoléon y fait achever les funérailles de l'évêque, p. 436. — Le général Baraguay d'Hilliers y est laissé pour commandant, p. 441. — Retraite de l'armée de Moscou sur Viazma, t. II, p. 260. — Combat de Viazma dans lequel le vice-roi et le prince d'Eckmulh s'ouvrent le passage à travers les armées russes, p. 278.
VICE-ROI d'Italie (le). *Voyez* EUGÈNE (le prince).
VICENCE (le grand écuyer Caulaincourt, duc de) à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 7 et 36. — A Moscou, p. 127. — Sur la Bérézina, p. 385. — Ordre qui lui est donné pour le départ de Smorghoni, p. 454.
VICTOR (le maréchal). *Voyez* BELLUNE (le duc de).
WILNA. L'empereur Alexandre s'y met à la tête de ses troupes, t. I, p. 72. — Marche de l'armée française sur cette capitale. p. 169 et 172. — L'armée russe se retire, p. 174. — Séjour de Napoléon à Wilna, p. 175. — Nouveau gouvernement

qu'il y établit, p. 181. — Travaux ordonnés pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main, p. 206 et 253. — Napoléon quitte Wilna pour se porter en avant p. 217 et 232. — Il y laisse le duc de Bassano, p. 218. Retour de l'armée sur Wilna, p. 415.

Winkowo (combat de) entre le roi de Naples et Kutusoff. t. II, p. 158.

Wintzingerode (le général russe). Son empressement à reprendre possession de Moscou, le fait tomber dans un de nos avant-postes du Kremlin. t. II. p. 169. — Se trouve sous les pas de l'empereur à Wereia, p. 257. — Ordre qui l'envoie à Metz, p. 339. — Il est délivré en route par le colonel Czernicheff; p. 361.

Witepsk. Napoléon quitte à Swentziani la direction de Saint-Pétersbourg pour prendre celle de Witepsk, t. I. p. 264. — L'armée française arrive sur Witepsk, p. 283. — Napoléon entre à Witepsk, p. 287. — Distribution de l'armée en quartiers de rafraîchissemens dans les environs, p. 289. — Séjour de Napoléon à Witepsk, p. 303. — Inquiétudes qui s'élèvent autour de Napoléon, p. 319. — L'armée quitte Witepsk pour se porter sur Smolensk, p. 353. — Pendant la retraite les manœuvres du duc de Bellune laissent cette ville à découvert, t. II. p. 289. — Elle est reprise par Wittgenstein, p. 316.

Wittgenstein (le général russe) se replie devant le duc de Tarente, t. I, p. 177. — Il est laissé sur la Dwina pour couvrir la route de Saint-Pétersbourg, p. 270. — Dispositions de Napoléon contre Wittgenstein, p. 276. — Ce général se maintient sur la Dwina malgré les efforts du duc de Reggio, p. 295. — Il est blessé à Kliastitza, p. 295. — La Finlande, rassurée sur la Suède, lui fournit des renforts, p. 309. — Il attaque Polotsk, p. 398. — Le duc de Reggio est blessé. Le général Saint-Cyr parvient à repousser Wittgenstein, p. 401. — Peu d'importance que Napoléon continue d'attacher aux diversions que ce général voudrait faire sur la Dwina, t. II, p. 48. — Napoléon reconnaît à Moscou que cette diversion entre sérieusement dans les projets du cabinet russe, p. 124. — Il apprend que Wittgenstein est parvenu à se rendre maître de Polotsk, p. 260. — Manœuvres du duc de Bellune pour arrêter les progrès que le général russe fait sur la rive gauche de la Dwina, p. 289. — Wittgenstein reprend Witepsk, et tient le duc de Bellune en échec au combat de Tchatchniki, p. 317. — Le duc de Bellune est chargé de le contenir pendant que l'armée de Moscou va défiler sur la Bérézina, p. 321. — Wittgenstein arrive sur la Bérézina, p. 394. — Il y est battu par le duc de Bellune, p. 396.

Wolkowitz (combat de) entre le général Reynier et l'armée russe de Sacken, t. II, p. 371.

WOLHYNIE (armée russe de). *Voy.* TORMASOW.

WRÈDE (le général bavarois de) se distingue aux dernières affaires de Polotsk, t. II, p. 265. — Il bat le corps de Steingell, p. 267. — Son armée devient une réserve après le passage de la Bérézina, p. 396-413.

WURTEMBERG (le roi de) se trouve au passage de Napoléon à Wurtzbourg, t. I, p. 61.

WURTEMBERGEOIS (le contingent) sert dans le corps du maréchal Ney. On se plaint de leur indiscipline, t. I, p. 82.

WURTZBOURG (le grand-duc de), (avant et depuis, grand-duc de Toscane), reçoit l'empereur et l'impératrice à Wurtzbourg, t. I, p. 61. — Il vient les rejoindre à Dresde, p. 62. — Il accompagne sa nièce l'impératrice Marie-Louise, dans le voyage qu'elle fait à Prague, p. 79.

YVAN (le docteur), chirurgien ordinaire de Napoléon à Moscou, t. II, p. 128.

ZAYONSCHÉCK (le général polonais) est blessé devant Smolensk, t. I, p. 378. — Est encore blessé sur la Bérézina, t. II, p. 401.

FIN DE LA TABLE.

EXTRAIT

DU CATALOGUE GÉNÉRAL

QUI SE TROUVE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

ROME, NAPLES ET FLORENCE ; par M. *de Stendhal*. 2 vol. in-8. 10 fr.

MÉMOIRES SECRETS sur la vie privée de Lucien Bonaparte, prince de Canino liés aux principaux événemens du règne de son frère, et contenant sa participation à la révolution du 20 mars, rédigés sur sa correspondance et sur des pièces authentiques et inédites, 2 vol. in-12, avec *fig.* 5 fr.

TROPHÉES DES ARMÉES FRANÇAISES, depuis 1792 et 1815, 6 vol. in-8., imprimés sur papier fin d'Angoulême, ornés chacun d'un frontispice et de dix planches, représentant les batailles, siéges et combats qui ont immortalisé nos armes, dessinés et gravés par MM. *Couché* fils, *Leloi*, *Godin* et *Bovinet*. Prix : 80 fr.

CODE DES CONTRIBUTIONS DIRECTES, ou Recueil méthodique des lois, ordonnances, règlemens, instructions et décisions sur cette matière ; par M. *Belmondi*, ancien directeur des contributions directes, chef des bureaux du cadastre. 3 vol. in-8. 23 fr.

VOYAGE DANS LE LEVANT en 1817 et 1818, par M. le comte *de Forbin*. Seconde édition. 1 vol. in-8. 7 fr.

Vie privée, politique et militaire du prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II. 1 vol. in-8., orné de son portrait. 5 fr.

Art de lire a haute voix, suivi de l'application de ses principes à la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie; nouvelle édition entièrement refondue, mise dans un ordre nouveau, et augmentée d'une dernière partie consacrée à la poésie dramatique et à l'art théâtral; par *Dubroca*. 1 vol. in-8. 8 fr.

Voyage autour de ma chambre, suivi du Lépreux de la cité d'Aoste; par M. le comte *Joseph de Maistre*, nouvelle édition. 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.

Commentaires sur l'Esprit des Lois, de Montesquieu, suivis d'observations inédites de Condorcet sur le vingt-neuvième livre du même ouvrage; par M. le comte *Destutt de Tracy*. 1 vol. in-8. 6 fr.

Nouveaux principes d'Économie politique, ou de la richesse dans ses rapports avec la population; par M. *de Sismondi*. Seconde édition. 2 vol. in-8. 14 fr.

Voyage dans la partie septentrionale du Brésil, depuis 1809 jusqu'en 1815, comprenant les provinces de Fernambuco (Fernambouc), Seara, Paraïba, Maraguan, etc., par Henri Koster, traduit de l'anglais par *A. Jay*. 3 vol. in-8., ornés de huit planches coloriées et deux cartes. 15 fr.

Tableau des Croisades pour la conquête de la Terre-Sainte, suivi d'une courte description des principaux endroits de la Syrie et de la Palestine qui sont mentionnés; par *A. Caillot*, ancien maître ès-arts. 2 vol. in-12, avec gravures. 6 fr.

00037881

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 04 February, 2016